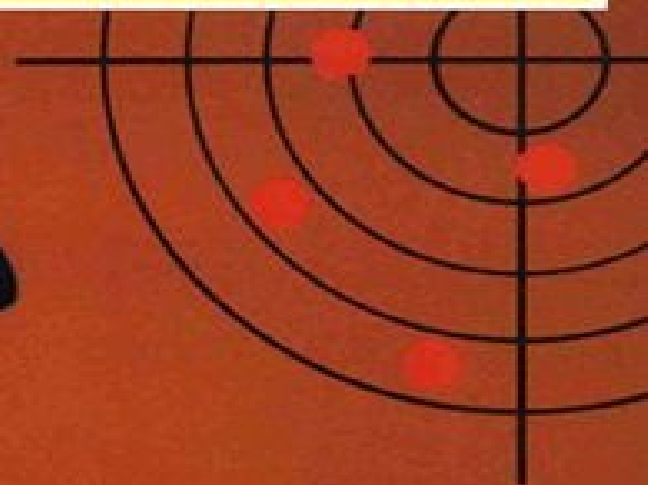


RICHARD KERLAN

Sukhoï



Texte intégral

RICHARD KERLAN

Sukhoï

ROMAN

PRESSES DE LA RENAISSANCE

© Presses de la Renaissance, 1986.

ISBN : 2-253-05135-7

À Patricia P., sans l'aide de laquelle Orkov n'aurait jamais acquis la certitude de la défection d'Arvontev.

À Françoise et Michel, Charles et William, Marie-Pierre et Charles, pour leurs critiques et leurs conseils.

Vendredi 26 août

L'existence du danger russe est une justification commode de toutes nos actions.
Zbigniew BRZEZINSKI, in *Soviet Society*, 1976.

La force seule peut résoudre les grands problèmes de l'histoire.
LÉNINE, *Œuvres*.

SUKHOÏ 15. Chasseur d'interception équipant le PVO Strany, la défense antiaérienne soviétique.

SUKHOÏ (СухоЙ), adj. Sec. Par extension, se dit d'une personne froide, intransigente, dépourvue de toute chaleur humaine.

Prologue

« Et si je refuse ? »

Sans se retourner, le commandant Shin Se-nan avait posé sa question d'une voix atone. Le front appuyé contre la vitre, il fixait la tour de contrôle de l'aéroport de Merry Field, curieusement situé en plein centre ville. Dans les rues vides, les réverbères dispensaient un halo glauque, aussitôt avalé par les rafales de pluie. Même l'été, l'escale d'Anchorage n'avait rien de très réjouissant. La ville conservait les traces de son passé militaire et le tremblement de terre de 1964 n'avait rien arrangé. Les constructions en préfabriqué ressemblaient à s'y méprendre à des baraquements et si l'on parvenait à oublier l'odeur persistante des conserveries de poisson, on pouvait se croire dans un gigantesque casernement. N'obtenant aucune réponse, Shin abandonna sa contemplation et revint s'asseoir sur le lit de sa chambre d'hôtel. Âgé d'une cinquantaine d'années, il était d'une taille au-dessous de la normale et rien dans son allure extérieure n'attirait particulièrement l'attention. Pourtant, un examen plus attentif révélait une parfaite condition physique et l'acuité de son regard ne laissait aucun doute quant à l'énergie peu commune qui animait le commandant de bord de la KAL.

« Et si je refuse, répéta-t-il. Que ferez-vous ? »

— ... Votre fils a bien été envoyé par votre gouvernement en stage à l'école d'Annapolis, il me semble ? Un excellent pilote et un brillant officier, m'a-t-on dit... Mais il prend beaucoup de risques. Beaucoup trop de risques... Et un accident est si vite arrivé...

— Vous n'oserez pas ! » La réplique était trop véhémence pour exprimer une certitude. Shin avait blêmi et il dut se retenir pour ne pas frapper son visiteur. Celui-ci s'était présenté à son hôtel peu après sept heures. Ses papiers attestaient qu'il s'agissait d'un agent de la NSA et, pour l'en convaincre, il lui avait demandé de l'accompagner à la base militaire de Lemendorf, dans la banlieue nord de la ville.

« C'est vrai. Nous n'oserons peut-être pas. » L'homme paraissait très sûr de lui. Assis dans le seul fauteuil de la pièce, il détaillait sans la moindre gêne la réaction du Coréen et avait parfaitement remarqué l'éclair de haine qui avait brillé dans ses yeux. « Par contre, reprit-il, il y a toujours un risque et vous allez devoir vivre avec ce doute. Vous êtes vous-même officier de réserve dans l'armée de l'air et vous connaissez les dangers du métier. Supposez que votre fils se tue dans un accident. Je n'aimerais vraiment pas être à votre place à ce moment-là... Et même après. Toute votre vie, vous vous demanderez si vous n'avez pas été responsable de sa mort.

— Salaud !

— En plus, et cela je peux vous l'assurer, vous aurez de sérieux ennuis en rentrant chez vous. Vos services de sécurité ne sont pas tendres et si on leur souffle de s'occuper de vous, ils ne vous lâcheront pas de sitôt. Quant à retrouver un commandement, mieux vaudra ne pas y compter...

— Vous bluffez !

— Vous voulez vérifier ? »

Shin ne releva pas le propos et préféra se taire pour réfléchir. Le second volet du chantage ne l'inquiétait pas trop et il se savait de taille à lutter. Moins immédiate, la première menace était autrement insidieuse. Elle le prenait de court et il ne voyait pas comment il pourrait échapper au doute qu'elle avait fait germer en lui.

« Pourquoi moi ? Vous avez le 015 qui part un quart d'heure après. Il ferait tout aussi bien

l'affaire. » Le procédé n'était pas très courageux et il s'en voulut aussitôt d'avoir prononcé ces paroles.

— Parce qu'il part trop tard. C'est tout.

— Mais vous avez sérieusement mesuré les dangers. La dernière fois que vous nous avez demandé cela en 1978, vous avez vu le résultat. Deux morts ! Et vous voudriez que je recommence ?

— Aujourd'hui la situation est différente. Les Russes ne bougeront pas. Alors qu'ils se servent des mouvements pacifistes pour faire pression sur nous... Ils n'oseront pas, je peux vous l'assurer. Imaginez le tollé général, s'ils réagissaient comme en 78 ? Ce serait ruiner plusieurs années d'efforts de leur diplomatie. Autant en profiter et que ces pacifistes à la manque nous servent au moins à quelque chose. »

En proie à une violente agitation intérieure, Shin se releva et se mit à arpenter la pièce. L'argument se tenait et l'Américain avait sans doute raison. Les Soviétiques n'oseraient jamais. Ils allaient être bloqués par leur propagande et ne pourraient que protester après coup. En tant qu'ancien officier, il connaissait l'importance de la mission qu'on lui demandait d'accomplir et il devait reconnaître que c'était le moment opportun. De toute façon il serait couvert, et même si céder au chantage lui répugnait, il commençait à se demander si cela valait la peine d'exposer la vie de son fils. Aussi minime que fût le risque.

« Supposons que j'accepte. Qu'aurai-je à faire ? », finit-il par demander.

Il venait de perdre la partie, et même le sourire de satisfaction qui apparut sur le visage de son interlocuteur lui fut indifférent.

CHAPITRE PREMIER

LANGLEY, 8 H 45

L'indicateur de fin de transmission était allumé et l'ordinateur avait déjà commencé à décoder le message en provenance de Moscou. Un quart d'heure plus tôt, Howard Warden, le chef de la station de la capitale soviétique, avait donné l'alerte et demandé la mise en place de la procédure d'urgence. Aussitôt prévenu, Ralph Pritchard, le directeur de la division Est-Europe/Union soviétique, avait fait transférer toutes les communications dans la salle dite de « haute protection » – la « HP » dans le jargon de l'Agence – et avait demandé à rencontrer Arthur Bollen, le directeur de la CIA, dans les plus brefs délais. La console d'un CRAY I trônait au milieu de la pièce. En principe inviolable, du moins pour le moment, cet ordinateur avait la particularité de décrypter les codes les plus hermétiques et de traiter dans le même temps les informations reçues. D'où un gain de temps appréciable pour toutes les périodes de crise, justement caractérisées par l'extrême réduction de ce facteur temps.

« La phase multiplex est terminée. Le message va sortir. » Le technicien de maintenance se tourna vers l'imprimante qui se mit instantanément à crépiter. Le traceur laser avançait si vite qu'il était impossible de le suivre, et à peine l'opérateur avait-il cessé de parler que la transcription était prête. « Tenez, le voici. L'analyse suit. Vous l'aurez dans une dizaine de minutes maximum », dit-il en tendant à Pritchard la feuille qu'il venait d'arracher.

ØØØ MOSCOU 16 H 40

ØØØ DIFFUSION CONFIDENTIELLE

ØØØ DP H-4

LEV ARVONTEV DEMANDE ASILE POLITIQUE. JE RÉPÈTE : LEV ARVONTEV. PRÉPARER FILIÈRE DE SORTIE D'URGENCE. IMPOSSIBLE UTILISER VOIES TRADITIONNELLES. DATE LIMITE POUR ACHEVER L'OPÉRATION : 3 SEPTEMBRE. INFORMATIONS COMPLÉMENTAIRES ET RAPPORT ENVOYÉS PAR VALISE DIPLOMATIQUE. ARRIVÉE PRÉVUE À DULLES AIRPORT POUR 12 H 40 HEURE LOCALE.

ATTENDS INSTRUCTIONS.

MESSAGE TERMINÉ.

SIGNÉ : HOWARD R. WARDEN.

« Bigre. C'est la grosse prise ! » Pritchard siffla entre ses dents et resta pensif un court instant. Un sourire énigmatique était apparu sur ses lèvres et le technicien qui l'observait à la dérobée crut y discerner une intense jubilation intérieure. Mais très vite, il se ressaisit et redevint le professionnel froid et calculateur que tous ses collaborateurs connaissaient.

« Dès que l'analyse sera sortie, apportez-la-moi dans mon bureau. Ensuite, vous revenez ici et vous n'en bougez plus. Vous gardez seul le contact avec Moscou. Personne d'autre ne doit entrer. Est-ce clair ? Vous m'appellez dès qu'il y a du nouveau. »

Sans même attendre la réponse, Pritchard décrocha l'interphone du service de sécurité.

« Allô ! Ici Pritchard. Passez-moi Elis.

— Salut, Ralph. Elis à l'appareil. Je vois sur le moniteur de contrôle que tu appelles de la

HP. C'est le grand coup ? » Hiérarchiquement, le responsable de la sécurité se trouvait subordonné à Pritchard. Mais les deux hommes se connaissaient depuis leur stage d'entrée à l'Agence, qu'ils avaient effectué en même temps, et Elis était suffisamment équilibré pour ne pas avoir modifié leurs relations amicales du fait des promotions successives de Pritchard.

« Oui. Tu as vu juste. On ne pouvait pas imaginer mieux... ou pis, c'est selon. En attendant, tu m'envoies un garde devant la porte de la HP. Personne ne rentre pour l'instant si ce n'est le technicien. Lui seul a le feu vert. Pour plus de sûreté, tu branches la vidéo et tu places un homme en permanence devant.

— Je double les contrôles extérieurs ?

— Non. Pas pour l'instant. Ça ne servirait à rien, si ce n'est à proclamer tout haut qu'une crise se prépare. Mais pour pallier tout problème, tu fais quand même venir la seconde équipe. On risque d'en avoir besoin d'ici peu.

— OK. Bien compris. Si tu as besoin d'autre chose, tu sais où me joindre. Je ne bougerai pas.

— Merci, pas pour le moment. Par contre, j'aimerais te rencontrer vers midi. J'aurai besoin de toi pour voir les mesures qui s'imposent. Je monte chez le directeur tout de suite. Il est au courant du déclenchement de la procédure d'urgence et il y a fort à parier qu'il va tout prendre en charge lui-même. À moins qu'il ne décide de constituer une cellule de crise. Dans ce cas, on sera tous bloqués ici pour une dizaine de jours. Je te dirai tout à l'heure de quoi il s'agit pour que tu puisses prendre tes dispositions.

— D'accord. À tout à l'heure... Et bonne chance. Tu risques d'en avoir besoin. »

Pritchard raccrocha le combiné et quitta la pièce. Dans la salle des transmissions attenante, les six techniciens de permanence le regardèrent passer, cherchant à juger d'après ses réactions de l'urgence de la crise. Pour eux, la question consistait à déterminer s'il valait mieux être en dehors de l'affaire ou s'il eût été préférable pour leur carrière d'avoir été choisis par le sort pour recevoir le premier message d'alerte en provenance de Moscou. Celui que le hasard avait désigné était maintenant de l'autre côté de la porte blindée devant laquelle un garde armé venait de prendre position. Mais seuls les événements à venir pourraient décider s'il s'agissait d'un privilège et personne encore, à la CIA pas plus qu'ailleurs, ne pouvait prétendre être en mesure de prévoir l'avenir.

GEORGETOWN, 9 H 10

« Chéri ! Tu as du courrier. Une lettre de Séoul. »

Le crépitement de l'eau sur la paroi vitrée de la cabine de douche empêcha Chong d'entendre ce que lui avait crié Karol. Ayant travaillé jusqu'à une heure avancée de la nuit pour achever le programme de son cours, il s'était réveillé en retard et il ne lui restait plus qu'une demi-heure pour arriver au rendez-vous que lui avait fixé le responsable des études de l'université de Georgetown. À trente-trois ans, Kim Chong-hui était l'un des plus jeunes professeurs de la célèbre université de Washington et, malgré le prestige lié à son nouveau statut, il ne possédait pas encore l'autorité suffisante pour faire patienter David Cuffino. Arrivé aux États-Unis dix ans plus tôt après avoir été expulsé pour raisons politiques de la république de Corée, il avait achevé en un temps record son Ph. D. La pertinence de sa thèse lui avait valu d'être remarqué par le Professeur Howard, qui l'avait engagé comme assistant de recherche au centre d'études stratégiques de l'université. Deux ans plus tard, il était

nommé chargé de conférences. Puis, par un travail acharné, et aussi grâce à une chance insolente, il avait réussi à s'imposer comme l'un des meilleurs spécialistes des questions du Pacifique. Un article retentissant publié dans la revue *Foreign Affairs*, puis la publication de son doctorat suivie coup sur coup par deux essais brillants, quoique de moindre importance, lui avaient permis de se faire un nom dans la communauté des politologues américains. Aussi le conseil d'administration de l'université avait-il dû se résoudre à lui offrir une chaire, en dépit de son âge, de peur de voir ce brillant sujet partir vers d'autres horizons. À trente-trois ans, sa carrière était faite et son existence toute tracée dans le cocon protecteur du monde universitaire.

« Tu es sourd, ou quoi ? » Cette fois, la voix de Karol lui parvint distinctement. Sa toute nouvelle épouse américaine avait pénétré en trombe dans la salle de bain et ouvert la porte de la cabine de douche. Malgré l'heure matinale la climatisation marchait à fond et un courant d'air glacé l'enveloppa tout à coup.

« Hey ! Ferme cette porte. J'ai froid ! » Le ton se voulait agressif, mais Karol se contenta d'éclater de rire.

« Si tu te voyais. Tu es tout rouge. Un jaune rouge. On se croirait en Chine populaire. Allez ! Sors de là. Tu te ramollis.

— Bon ! Ça va ! On est mariés depuis trois mois à peine et déjà tu critiques tous mes plaisirs. Je me demande ce que ce sera dans dix ans. » Chong abandonna à regret le nuage de vapeur qui s'était accumulé dans l'habacle réduit et sortit dans l'air froid de la salle de bain. Karol l'attendait une serviette-éponge à la main et entreprit de le frictionner vigoureusement. « C'est déjà mieux. On dirait une véritable épouse coréenne, ajouta-t-il en l'embrassant sur le front.

— Et vive la discipline asiatique. Un grain de riz par jour et je dompte mon corps. Bravo ! Un vrai philosophe. Une douche à cinquante degrés en plein été et une femme à tes pieds. Tu n'en demandes pas plus. » Comme Karol l'avait toujours fait depuis qu'ils se connaissaient, elle se moquait de ses petits travers. Nageuse d'élite, ce qui lui avait permis d'obtenir une bourse d'études, elle observait une stricte discipline sportive et tentait vainement de combattre les penchants un peu trop prononcés de son mari pour le confort et la sédentarité. « Un intellectuel bedonnant. Voilà ce que j'ai épousé. L'infarctus à quarante ans et la goutte à cinquante. Hémiplégique mais honoré de tous. Tu n'as pas honte ?... Au fait, il y a du courrier de Corée pour toi.

— Probablement mes parents. Je n'ai pas le temps. Je le lirai plus tard.

— Je ne crois pas. C'est officiel.

— Tu en es sûre ? » Aucun courrier de la sorte ne lui était parvenu depuis qu'il avait quitté Séoul, en 1973, et il s'était bien gardé de prendre contact avec l'ambassade ou avec tout autre service officiel coréen installé aux États-Unis. Ses seuls rapports avec son pays d'origine consistaient dans les lettres que lui écrivait sa famille et des rencontres, de plus en plus espacées, avec un petit noyau de réfugiés politiques. D'ailleurs son dossier de naturalisation était déjà en cours et il se sentait à présent plus américain que coréen. Pourtant, la nouvelle le prenait de court et raviva un flot de souvenirs qu'il croyait enterrés à tout jamais. « Attends. Je m'habille et je vois ce que c'est. »

Dix minutes plus tard, Chong pénétrait dans la cuisine où Karol était en train de prendre son petit déjeuner. Habillé aussi strictement que l'été à Washington le permettait, il paraissait en proie à une violente émotion et Karol l'examina avec inquiétude.

« Tu n'es pas bien ? Qu'est-ce qu'il y a ? Ce sont tes parents ? Il leur est arrivé quelque

chose ?

— Non. Ne t'inquiète pas. Ce n'est pas du tout ça... Le régime m'autorise à rentrer. »

LANGLEY, 9 H 20

« Monsieur le directeur vous attend. Si vous voulez bien me suivre. » Andrew Hartfield, le secrétaire particulier d'Arthur Bollen, l'attendait à la porte de l'ascenseur et le conduisit dans le bureau de son patron. Discret, l'homme de confiance du tout-puissant directeur de la Central Intelligence Agency s'abstint de poser la moindre question. Pourtant il constituait un passage imposé pour quiconque désirait prendre contact avec son supérieur et était obligatoirement au courant de la mise en œuvre de la procédure d'urgence. Cependant, il était impossible de discerner si son impassibilité était feinte ou non, et Pritchard ne put s'empêcher de maudire cette nouvelle génération de technocrates qui envahissait inexorablement les plus hautes sphères de l'Agence sans avoir jamais mis les pieds sur le terrain.

« Entrez, Pritchard. Hartfield m'a prévenu que vous étiez descendu aux transmissions et que vous souhaitiez me rencontrer. Que se passe-t-il ? » À l'opposé de son subordonné, Arthur Bollen ne s'encombra pas de périphrases et n'avait pas pour habitude de dissimuler sa curiosité. Cette apostrophe directe rassura Pritchard et le trouble causé par sa brève rencontre avec Hartfield disparut aussitôt. Avec Bollen il se trouvait en terrain connu, le millionnaire catapulté à la tête de la CIA possédant le même sens pratique que lui.

« C'est Warden, le chef de la station de Moscou, qui nous a avertis. De toute évidence, il vient de décrocher le gros lot. Avec en prime des ennuis proportionnels à la taille de la prise. Tenez, voyez par vous-même », dit-il en tendant à Bollen la transcription du message.

« Bon dieu ! S'il s'agit bien de la personne à laquelle je pense, vous avez tout à fait raison. On ne peut pas se permettre de laisser passer une telle occasion. » Tout comme Pritchard quelques minutes plus tôt, le directeur de la CIA émit à son tour un sifflement admiratif.

« Il n'y a aucune erreur possible. Un seul Lev Arvontev nous intéresse. Cinquante-sept ans, de religion juive, ingénieur en armement maritime, bras droit de l'amiral Gorov ; à l'origine des derniers sous-marins russes. Vous connaissez la suite.

— Oui. Je me rappelle très bien le dossier maintenant. Nous en avons suffisamment parlé au début de l'année lors de l'apparition de cet engin monstrueux photographié dans la Baltique au large de Severodvinsk. On connaissait l'existence de ce sous-marin mais ses caractéristiques dépassaient tout ce que l'on pouvait imaginer.

— C'est tout à fait cela. C'était la première photographie d'un sous-marin de la classe Typhoon. Cent quatre-vingts mètres de long ; un déplacement de trente mille tonnes en plongée : l'équivalent d'un petit porte-avions qui se déplacerait sous l'eau. Avec à bord vingt missiles SS-N-20, munis de douze ogives chacun et d'une portée de huit mille cinq cents kilomètres. Tout cela grâce à cet homme. Un vrai génie... On est obligés d'intervenir, quel que soit le prix à payer. »

Pritchard résumait un dossier qui l'avait accaparé pendant plusieurs semaines. Au point que l'analyse sortie de l'ordinateur ne lui avait rien appris de nouveau, tous les détails étant gravés dans sa mémoire. Depuis plusieurs années, la brillante ascension de cet ingénieur juif, et religieux de surcroît, avait attiré l'attention de la CIA, tant le cas d'Arvontev était en contradiction avec le conservatisme et l'antisémitisme latent au sein de la marine soviétique.

Mais le Typhoon, c'était lui et un cerveau capable de concevoir un tel engin justifiait toutes les exceptions. Surtout si l'on y ajoutait la classe Alpha, des sous-marins nucléaires d'attaque filant à plus de quarante nœuds en plongée. Soit plus vite que n'importe quelle torpille conventionnelle. Et toujours, la griffe de ce dénommé Arvontev. Autant dire que tous les services de renseignement occidentaux se seraient alliés au diable pour le récupérer. Or des analyses récentes de la CIA concluaient qu'une possibilité de défection était envisageable, du fait de sa position inconfortable au sein de l'État-Major soviétique. Tirailé entre les exigences de sa religion, sa fidélité à la personne de Gorov et devant faire face à la sourde hostilité des autres officiers supérieurs de la marine russe, les psychologues qui s'étaient penchés sur son cas jugeaient que toutes les conditions pour une profonde dépression étaient réunies.

« Dans son dossier dont je vous ferai porter un exemplaire aussitôt qu'il me parviendra, reprit Pritchard, vous trouverez les conclusions d'une analyse que nous avons confiée à l'équipe du professeur Meadow. Celui-ci estimait que la marmite devait exploser un jour. C'est ce qui a dû se passer.

— Oui. En effet. Vous m'en aviez parlé à l'époque. Je suppose que la date limite qui est mentionnée dans le message rend inutilisables toutes les prévisions que vous avez dû faire à la suite de ce rapport. Vous avez une idée de la raison pour laquelle Warden mentionne cette date du 3 septembre ? C'est bougrement rapproché.

— Non, aucune pour l'instant. J'en saurai plus dès que j'aurai reçu son rapport. Il faudra attendre. Mais on peut dire dès maintenant que l'affaire est trop grosse. Je pense que nous allons avoir besoin de la couverture de la Maison Blanche.

— J'y pensais moi-même et je vais demander immédiatement à être reçu par le Président. Les Russes ne se laisseront pas faire et une crise sérieuse est à prévoir. Je vais demander au Président de réunir le Conseil de sécurité. En même temps, cela nous permettra d'obtenir la collaboration du Pentagone, si nous devons en avoir besoin.

— Je crois qu'il faudrait également mettre tout de suite au courant le secrétaire d'État. Le code DPH-4 indique que Warden a réquisitionné la salle des codes de l'ambassade. Si Boldwing pouvait s'en charger, je pense que les choses en seraient simplifiées. Surtout vu l'amour que nous portent ces foutus diplomates.

— D'accord. Pas de problème. De notre côté, je veux que vous réunissiez une cellule de crise. Je compte sur vous pour être en état de démarrer d'ici la fin de l'après-midi. Prenez toutes les dispositions nécessaires. En même temps, je pense que votre présence sera utile lors de la réunion du Conseil de sécurité. Je vous demande de m'accompagner. Je passerai vous voir aussitôt après mon entrevue avec le Président pour vous informer de ce qui aura été décidé. Je vous communiquerai alors l'heure de la réunion du Conseil de sécurité. Le temps de contacter ces messieurs, vous avez de la marge. Préparez un exposé de la situation. Pas de question ?

— Non, aucune pour l'instant.

— Alors, allez-y, Ralph. Je vous fais confiance. Mais arrangez-vous pour être à la hauteur de votre réputation. »

MOSCOU, 17 H 50

Depuis sept jours qu'il était enfermé dans cet appartement, Arvontev était incapable de se concentrer sur la moindre lecture. Refermant d'un geste las le magazine qu'il venait de

parcourir, il se dirigea vers la fenêtre. La banlieue de Moscou n'est pas réputée pour son charme et l'arrondissement de Z'Uzino où il se trouvait n'était certainement pas le faubourg le plus agréable de la capitale. Le paysage qui s'offrait à ses yeux était pour l'essentiel composé de barres d'immeubles et de tours démesurées, plantées ici et là au milieu de pelouses faméliques ou de terrains vagues. Il était néanmoins possible de découvrir, dans cet univers standardisé, les restes miraculeusement préservés de la tradition russe. Épargnée par les bulldozers, la petite maison de bois qui se trouvait en contrebas de ses fenêtres éveillait en lui des sentiments dont il ne soupçonnait plus l'existence. Entourée d'un modeste jardinet clos d'une barrière verte, elle n'avait en elle-même rien de très original. Construite sur deux niveaux, avec une véranda ouvragée qui en faisait le tour au rez-de-chaussée, elle avait su résister à l'usure du temps et à l'appétit des hommes. Légèrement de guingois, délavée par les intempéries et retapée à grand renfort de clous et d'épaisses traverses, elle semblait vouée à une démolition prochaine. Insensible aux menaces qui pesaient sur elle, elle conservait néanmoins des allures de vieille dame digne, protégée des atteintes du temps et des hommes par de simples rideaux de dentelle hors d'âge que la brise nocturne soulevait par intermittence.

Immobile, les mains dans les poches, Arvontev ne pouvait détacher son regard de ce dernier témoin d'une ère révolue qui lui avait fait redécouvrir combien il était attaché à cette terre russe qu'il avait décidé de quitter. Cette bâtisse vermoulue l'avait ramené à son enfance passée dans la grande banlieue de Moscou. Les mêmes isbas retapées de bric et de broc se tassaient frileusement le long de l'unique rue défoncée qui se ramifiait en un réseau inextricable de chemins de terre avant de se perdre dans les forêts environnantes. Les convulsions de l'époque avaient négligé ces havres de paix, épargnant son enfance. Le miracle s'était interrompu en 1936, l'année de ses dix ans, quand le siècle avait fait irruption à Balachikha. Son père, médecin dans un hôpital du centre ville, avait été arrêté puis déporté après un jugement auquel il n'avait rien compris mais qui l'avait culpabilisé pour longtemps. Contrainte de travailler, sa mère déménagea. Avaient alors commencé pour eux deux les longues années d'errance et de dénuement, d'un logement communautaire à un autre, de taudis en foyers sociaux. À partir de là, son passé s'estompait. La nouvelle de la mort de son père, le déchaînement de la guerre, la disparition de sa mère minée par le chagrin et les privations, les tristes dortoirs d'internat et l'anéantissement volontaire dans les études, il refusait de se les rappeler. Il s'était anesthésié, abolissant ces années pour que la vie reprenne ses droits. Cependant une chose était restée intacte dans sa mémoire, une seule vision qui le ramenait très loin en arrière dans sa prime enfance et qui, au fil des jours, venait de resurgir. Une maison toute bancale, ceinturée d'une palissade bleue au pied de laquelle poussaient dans le plus grand désordre des chèvrefeuilles. Une maison démesurée, avec une véranda branlante et un énorme poêle de faïence près duquel ses parents discutaient à voix basse. Des odeurs étaient revenues : le feu de bois, le chèvrefeuille, la résine de la forêt toute proche. Une enfance presque normale, presque heureuse, se reformait à partir de ces lambeaux. Il était toujours incapable d'en reconstituer tous les épisodes mais il parvenait à retrouver les traces de l'émerveillement pour la sobre beauté des paysages russes que son père lui avait appris à partager. C'était le seul legs dont il avait hérité, le seul dont il avait accepté d'être redevable à sa famille. Lui qui depuis s'était identifié à son travail et à sa religion, se redécouvrait, par fidélité autant que par remords, russe autant que juif, et l'imminence de son départ pour l'exil le remplissait d'une nostalgie dont il n'avait jamais imaginé combien elle pouvait être douloureuse.

« Vous êtes bien songeur, Lev ! Des regrets ? » La voix de Seymon Weinstein interrompit

sa rêverie et Arvontev se retourna pour lui répondre. Avec sa barbe qui lui mangeait la moitié du visage, le scientifique était méconnaissable. Grand, décharné, il paraissait avec ses pupilles noires plus juif que nature et Weinstein réalisa qu'il avait commis une erreur en lui conseillant de se laisser pousser cette barbe.

« Excusez-moi, Seymon Abrahmovitch. Je n'ai pas compris ce que vous m'avez dit. J'avais l'esprit ailleurs.

— Je vous demandais seulement si vous regrettiez déjà votre décision. Vous paraissez si loin...

— Non, non. Pas vraiment... Ne vous faites pas de souci. Mais c'est vrai. Plus la date de mon départ approche et plus je m'aperçois que j'aime ce foutu pays. » Arvontev sourit, comme pour s'excuser de ses états d'âme. L'expression douloureuse qui déformait son visage trahissait sa lassitude et il se retourna vers la fenêtre pour échapper au regard inquisiteur de Weinstein.

« Nous en sommes tous là, vous savez. On est assis le cul entre deux chaises et on est incapables de choisir sur laquelle on va s'installer en définitive. » Weinstein s'était approché d'Arvontev. Un instant il eut la tentation de poser une main sur son épaule, tant la résignation de celui-ci paraissait douloureuse, mais il se reprit et se contenta de s'appuyer contre le mur. « ... Vous savez bien ce que je pense de votre décision et pourtant, d'une certaine manière, je vous envie d'avoir été capable de faire ce choix. Je n'aurais jamais eu le courage nécessaire...

— Ne parlez pas de courage, Seymon Abrahmovitch. Je n'ai aucun courage et j'ai plutôt l'impression d'agir par faiblesse. » Légèrement voûté, le front appuyé contre la vitre, Arvontev s'exprimait d'une voix atone. « Je me contente de me laisser guider par les événements et je sais très bien qu'il suffirait de très peu de chose pour revenir sur le seul choix un peu douloureux que j'aie jamais été capable de faire.

— Tous les choix sont douloureux, Lev, mais vous venez juste de l'apprendre. Il vous a fallu attendre bien tard, comme moi d'ailleurs... Ce n'est pas une question de force de caractère, à moins de privilégier les imbéciles... C'est un apprentissage et il vous a manqué.

— J'aurais dû apprendre avec Martha...

— C'était différent. Vous n'avez pas eu à choisir alors. Le destin ou la fatalité ont choisi pour vous. Quand elle a disparu, il n'y avait qu'un seul plateau sur la balance et vous n'avez eu qu'à subir. Aujourd'hui il y a deux plateaux et je vous admire d'avoir été capable d'en privilégier un, alors que rien ne vous y préparait.

— Où est le mérite, Seymon Abrahmovitch ? Je fuis, je ne fais pas face. » Arvontev venait de se retourner, une lueur tristement ironique au fond des yeux.

« Ressaisissez-vous, Lev ! Qui parle de mérite ? On ne peut pas choisir pour autrui. Ce serait trop simple. Votre décision ne regarde que vous. Votre mérite, c'est d'avoir été capable de sortir de ce dilemme avec justement les contingences morales qui sont les vôtres. Il aurait été beaucoup plus simple de les balancer. Au lieu de vous emmerder avec ces antagonismes absurdes, vous auriez eu l'esprit libre et la conscience tranquille...

— C'est vrai, admit Arvontev en ébauchant un sourire de dérision désabusée. J'en arrive à croire que, russes et juifs à la fois, nous n'avons aucune chance d'y échapper. Au fond, Dostoïevski et la Torah font trop bon ménage. Quelle chance avons-nous ! Nous avons deux fois plus de raisons que le commun des mortels pour nous apitoyer sur notre sort... »

« Comment allez-vous, Arthur ? » En bras de chemise, le Président ne s'était pas levé lors de l'entrée de Bollen dans le bureau ovale et continuait à signer les papiers réunis dans un épais parafeur. Cependant, il lui sourit en guise d'excuse et la chaleur qui émanait de son regard valait bien un accueil plus protocolaire. « J'en ai pour une minute encore. Installez-vous, je suis à vous tout de suite.

— Je vous en prie, monsieur le Président », répondit Arthur Bollen en s'asseyant le plus confortablement possible dans le fauteuil qui lui était indiqué. Ramenant son attaché-case sur ses genoux, il en sortit une mince chemise dans laquelle se trouvait le message que lui avait remis Pritchard.

« Alors... De quoi s'agit-il ? » Le Président avait refermé le parafeur et dévisageait son interlocuteur. Décontracté, il cherchait, selon la méthode qui lui était propre, à se rendre compte de l'urgence de la situation au simple vu des réactions des personnes qu'il recevait. Bollen le savait, le Président agissait le plus souvent d'instinct et se méfiait comme de la peste des dossiers trop volumineux et des explications trop circonstanciées.

« Il s'agit d'une nouvelle affaire de transfuge. Mais celui-ci nous intéresse au plus haut point et nous n'avons pas intérêt à le laisser filer.

— Si vous voulez bien m'expliquer. » L'intervention du Président appelait une réponse concise. Pour le moment, il ne s'agissait que de l'informer de la situation et de lui exposer toutes les implications possibles. La décision, il la prendrait après. Seul. Et personne ne la contesterait, Bollen moins que tout autre.

« L'affaire concerne la flotte sous-marine soviétique. Vous savez qu'avec les nouveaux engins de l'amiral Gorov, nous sommes largement surpassés. Les Typhoon et les sous-marins nucléaires d'attaque de la classe Alpha réduisent à néant tous nos efforts antérieurs. Or un homme a joué un rôle essentiel dans leur construction ; un ingénieur de génie. Vous n'avez qu'à demander à Wheatman, le secrétaire d'État à la Marine. Il connaît bien ce dénommé Arvontev. C'est de lui qu'il s'agit puisque notre antenne à Moscou nous signale qu'il est décidé à passer à l'Ouest.

— Ainsi, je comprends mieux les raisons de cette urgence et votre secrétaire n'a nullement exagéré en demandant ce rendez-vous. C'est presque trop beau... Il y a une raison ?

— D'après la personne qui connaît le mieux son dossier il pourrait s'agir de problèmes d'ordre personnel et religieux.

— Comment cela ?

— Arvontev est juif, monsieur le Président. Pratiquant de surcroît. Il n'a accédé à son poste qu'en vertu de son intelligence. Pourtant, les luttes d'influence que suscite l'état de santé du premier secrétaire doivent d'une manière ou d'une autre le toucher directement. Entre la vieille garde qui s'accroche et la jeune génération, rien ne va plus au Kremlin. Ouliakov n'est pas en très bonne santé non plus et Grigori Rostov brigue sa place au ministère de la Défense. Quant à Garozov à la tête de l'État-Major, il rue dans les brancards et pousse des techniciens comme Arvontev sur le devant de la scène, ce qui n'est pas du goût des caciques du Parti. Je n'en sais rien pour l'instant, mais je suppose qu'Arvontev a dû être pris dans la tourmente. Gorov, avec l'aval de Garozov, l'a fait monter beaucoup trop haut pour un juif et certains doivent vouloir sa tête.

— Oui, je comprends ce que vous voulez dire. Le Pentagone m'a récemment remis un mémorandum approfondi sur le sujet et je suis au courant de ces frictions au sein de l'Armée

Rouge. J'imagine que faire sortir cet Arvontev ne va pas être facile.

— Vous avez raison, monsieur le Président. D'après ce que nous savons pour le moment, tout doit être terminé avant le 3 septembre. Nous n'avons donc pas le temps pour ouvrir l'une de nos filières d'évasion normale. Il va falloir mettre sur pied quelque chose d'autre. Le rapport de Warden, le chef de poste à Moscou, doit nous parvenir au début de l'après-midi par la valise diplomatique. On en saura plus alors et on pourra envisager les solutions possibles. Mais dès maintenant je peux vous dire que l'Agence ne pourra pas tout faire par elle-même. Le Pentagone doit être mis au courant et nous fournir la logistique que nous lui demanderons. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je pense qu'une réunion du Conseil de sécurité s'impose le plus rapidement possible.

— Oui, bien sûr. J'y pensais justement. Ce soir, dix-huit heures : ça vous va ?

— Ce sera parfait, monsieur le Président. J'aurai reçu le rapport de Warden et nous verrons avec l'armée ce qu'il y a lieu de prévoir. Au fait, j'y pense... Je crois que la présence de l'amiral Melvyn Eldam pourra nous être utile. C'est lui qui a commandé pendant vingt ans nos sous-marins et c'est sans aucun doute la personne la plus compétente sur tout le territoire des États-Unis en ce domaine. Pourriez-vous lui demander de quitter pour un temps sa retraite ? Si cela vous est possible, bien entendu.

— Oui. Ne vous inquiétez pas pour ça. Il sera trop content d'être rappelé. Il viendra. Rien d'autre ?

— Si, une chose encore. Je pense qu'il faudrait immédiatement mettre au courant le secrétaire d'État. Notre homme à Moscou a investi la salle des codes de l'ambassade. Il a ordre de ne pas bouger et de n'admettre personne. Je suppose que toute l'ambassade est en émoi et je souhaiterais que Boldwing se charge lui-même de ces messieurs. L'ambassadeur ne nous aime pas beaucoup et je pense que ce sera plus efficace et plus discret.

— Entendu. Je lui demanderai de venir et je m'arrangerai pour le recevoir entre deux rendez-vous.

— Cela serait parfait, monsieur le Président. Je pense en effet qu'il est préférable que vous ne changiez rien à votre emploi du temps. Tout doit paraître normal si nous ne voulons pas éveiller les soupçons des Russes. Inutile de leur annoncer tout haut qu'il se passe quelque chose.

— Je suivrai votre conseil, Arthur. Pour l'instant, faites pour le mieux. Vous me tenez au courant s'il se passe du nouveau. Sinon, à ce soir. Arrangez-vous pour me présenter un dossier complet. »

NEW YORK, 10 H 25

Le pilote inversa les réacteurs et le Boeing 747 du vol Roissy-Kennedy Airport atterrit en douceur. La brutale décélération tira les passagers vers l'avant. Tout le monde dans la cabine respirait plus aisément après l'inévitable angoisse liée au caractère spectaculaire de tout atterrissage sur les pistes de l'aéroport new-yorkais. Assis près d'un hublot, Stanley Littman n'avait rien manqué de la dernière phase de la manœuvre d'approche, quand l'avion semble devoir s'abîmer dans les eaux de l'Océan. À cet instant, même le passager le plus aguerri rentre la tête dans ses épaules et s'agrippe nerveusement aux bras de son fauteuil. Mais quand la catastrophe semble inéluctable, le moment fatidique est déjà passé et l'avion roule librement sur le tarmac. C'est alors que tous les passagers reprennent contact avec la réalité

en prêtant attention au rugissement des réacteurs martyrisés et au crissement des freins sur les pneus surchauffés.

Une demi-heure plus tard, sa valise récupérée en un temps record et les formalités douanières accomplies, il se retrouvait au milieu de l'intense circulation du Van Wyck Expressway. Au volant de son coupé Mercedes, Jennifer ne cessait de bavarder, passant allégrement d'un sujet à un autre sans véritable souci de cohérence. Très détendue, les mille détails de sa vie quotidienne prenaient dans sa bouche un relief savoureux. Incapable de placer le moindre mot, Stanley se contentait de monosyllabes en guise de réponse. La joie de se retrouver avec sa femme sur la route des vacances et la tension qui retombait d'un coup lui procuraient un sentiment de bien-être rarement atteint ces derniers mois et il se laissait envahir par une espèce de torpeur apaisante. Après douze mois de négociations ininterrompues, de voyages transatlantiques et de discussions houleuses, le contrat était enfin signé et son seul désir était de rattraper le temps perdu. Sans appel téléphonique à cinq heures du matin pour cause de décalage horaire. Sans départ précipité à six heures du soir. Et sans autre souci que de se consacrer à Jennifer dont la patience avait été mise à rude épreuve durant cette affaire qui marquait le tournant de sa carrière d'avocat international.

« Hey ! Je te parle. » Jennifer avait interrompu sa rêverie et il réalisa qu'il s'était assoupi.

« Excuse-moi. Je ne m'étais pas rendu compte que je m'endormais. »

— Tu ne pensais pas gros sous, contrats et tutti quanti, j'espère. Sinon, je te plante là et tu trouves quelqu'un d'autre pour tes vacances. Si tant est que tu aies vraiment envie de partir en vacances. » Le ton de Jennifer se voulait sans acrimonie mais Stanley sentit l'anxiété de sa femme et crut discerner une menace réelle. Connaissant l'importance de l'enjeu, elle avait supporté stoïquement ses longues absences, ses retards et ses horaires élastiques. Elle ne s'était jamais plainte mais il avait conscience de lui avoir demandé beaucoup. Beaucoup trop même. C'est pourquoi ces vacances revêtaient une importance particulière pour eux deux et leur couple eût été singulièrement ébranlé s'il n'avait pu se libérer pour ces trois semaines de villégiature dans leur chalet de Nantucket.

« Dieu m'en garde. Tu n'as pas de souci à te faire là-dessus. Rien ni personne ne me fera rester à New York. Collman's Brothers moins que tout autre. »

— Tu me rassures. Mais tu sais, je n'y croyais pas. Encore ce matin, en préparant les bagages avant de venir te chercher, je m'attendais à ce que tu aies encore une excuse pour te défilier. » Sans transition, la voix de Jennifer était devenue douloureuse et son entrain de tout à l'heure avait disparu pour laisser place à une tension intérieure si contenue que Stanley vit le moment où elle allait craquer.

« C'est beau la confiance. » C'était lui maintenant qui arborait une insouciance feinte, mais son ironie sonnait faux et il se sentit envahi par une immense tristesse. Accaparé par sa carrière, il avait négligé Jennifer et il se sentait honteux d'avoir abusé de son amour à elle pour lui demander des sacrifices trop unilatéraux. « Arrête-toi ! »

— Comment ? Ici ? Tu es fou. C'est dangereux et en plus, c'est interdit. » Jennifer le regarda brièvement et vit qu'il ne plaisantait pas : il lui demandait bien de s'arrêter là, au beau milieu de la circulation du Queens, et elle entreprit de gagner à grands coups d'avertisseur le bas-côté de la voie express. « D'accord. Je m'arrête. Mais je te préviens : tu paieras la contravention. » La colère déformait son visage et des larmes commençaient à perler sur ses joues. Elle avait pu donner beaucoup plus que n'importe quelle autre femme, mais toujours d'elle-même. Jamais Stanley ne lui avait donné d'ordre comme celui-ci et c'était plus qu'elle ne pouvait supporter – surtout aujourd'hui.

« Là. C'est très bien. Ferme les yeux et ne dis rien... Je t'en prie ! » La voiture s'était immobilisée le long de la barrière de sécurité. À moins d'un mètre d'eux, le flot de la circulation les frôlait dangereusement et les monstrueux semi-remorques qui circulaient sur la file de droite semblaient à tout moment devoir les emboutir. Sortant de sa poche un paquet portant l'adresse d'un prestigieux joaillier de la place Vendôme à Paris, Stanley le déposa sur les genoux de sa femme. « Voilà. Tu peux ouvrir les yeux maintenant.

— Qu'est-ce que c'est ? Mais... Tu es complètement fou. » Jennifer regardait fixement l'emballage de luxe portant la griffe « Boucheron ». Ses mains retournaient le paquet sous tous les angles, cherchant à deviner ce qu'il pouvait bien contenir. « Tu es complètement fou, répéta-t-elle. Tu as dû dépenser une vraie fortune. » Ses larmes avaient cessé comme par enchantement, mais tout son maquillage avait disparu et ses yeux bistrés de noir avaient une profondeur qu'il ne leur connaissait pas. Jamais elle ne lui avait paru si fragile et si désirable.

« Alors. Tu n'ouvres pas ?

— Tu crois que c'est bien l'endroit ? On ne peut pas attendre d'être arrivé ?

— Merci. Je te fais un cadeau et tu n'es même pas pressée de l'ouvrir. C'était bien la peine... » Sans même qu'il sût comment, la connivence des premiers temps de leur mariage était revenue d'un coup et il s'entendit parler avec ce ton ironique par lequel il avait coutume d'exprimer le contraire de ce qu'il pensait tout en sachant qu'elle le comprendrait à demi-mot.

« Tu es certain de ne pas t'être trompé ? D'habitude, on offre des bijoux à sa maîtresse, pas à sa femme. » Jennifer entreprit de débiller le paquet cadeau et ouvrit l'écrin finement damasquiné, à l'intérieur duquel brillait une magnifique émeraude sertie de diamants montés en marquise. Derrière eux, une sirène de police se rapprochait à grande vitesse.

« Oh, chéri ! C'est merveilleux... Et moi qui pensais que tu ne m'aimais plus.

— Qu'est-ce que tu vas croire ? Bien sûr que je ne t'aime pas... Je t'adore.

— Excuse-moi, j'ai été injuste tout à l'heure. Je n'aurais jamais dû m'emporter comme je l'ai fait. Mais tu sais, j'avais vraiment peur... » Jennifer l'enlaça tendrement, juste au moment où une voiture de police les dépassait et s'arrêtait devant eux.

« Que faites-vous ici ? Vous ne savez pas qu'il est interdit de stationner, sauf cas d'urgence ? » Le policier qui s'adressait à eux embrassait toute la scène mais il ne semblait guère goûter le piquant de la situation.

« Je vous assure, monsieur, il y avait urgence. » D'autorité, Jennifer avait pris la parole et son visage ravagé qui rayonnait de bonheur aurait amadoué une escouade entière de policiers. « Nous partions en vacances quand soudain mon mari a ressenti le besoin de me dire qu'il m'aimait. Je n'avais pas le choix, non ?

— Mmouais... Vous avez peut-être raison. » Le ton du policier était devenu plus conciliant et un sourire apparut sur son visage sévère. « C'est vrai que ce n'est pas tous les jours qu'un mari a envie de dire à sa femme qu'il l'aime. C'est une excuse valable. Mais maintenant qu'il vous l'a dit, vous n'avez plus aucune raison pour rester ici. Allez, circulez ! Vous vous en tirez à bon compte... Et bonnes vacances. » Le policier les salua d'un geste amical et regagna sa voiture de patrouille où l'attendait son coéquipier hilare qui n'avait rien manqué de la scène.

« On y va ? » Jennifer tourna la clef de contact et mit son clignotant pour se dégager. « Direction Nantucket.

— Si tu me promets de respecter les limitations de vitesse, j'accepte même d'y aller avec toi.

— Donnant donnant : je te reconnais bien là. Tu ne donnes jamais rien sans rien. Tu as de

la chance que moi aussi j'aie envie d'aller au bord de la mer... Et avec toi. Allez, dors ; tu parais en avoir besoin. Je te réveillerai en arrivant au ferry. Ne te fais pas de souci. Nous avons le temps et je te promets d'être prudente.

— Tu es adorable. Je t'adore. » Stanley embrassa Jennifer sur la joue et se cala sur son siège en regardant la main de son épouse au doigt de laquelle la nouvelle bague brillait de tous ses feux, faisant ressortir la délicate couleur mate de sa peau satinée d'Eurasienne. Puis il ferma les yeux et s'endormit sur cette vision rassurante, résolu à tout effacer à la faveur de ces trois semaines de vacances en tête-à-tête.

MOSCOU, 18 H 35

À la sortie du métro Léninskié Gory, Anthony Spurring emprunta l'escalier roulant qui le mena jusqu'à la route Vorobiovskoïe. Jouant au parfait touriste, il profita de l'ascension pour se retourner et feindre d'admirer le paysage qui s'offrait à ses yeux. Au premier plan, la Moskova enjambée par le pont à deux niveaux du Kamsamolski Praspsect ceinturait le parc du stade central Lénine. Son regard parcourut la gigantesque arène blanche qui constituait le cœur du complexe, puis erra par-delà le chemin de fer de ceinture sur Moscou qui, peu à peu, émergeait derrière l'épais rideau d'arbres. En fait, seules les personnes qui suivaient le même itinéraire l'intéressaient, mais il ne semblait pas avoir été suivi. Il n'y avait d'ailleurs aucune raison pour que le KGB soupçonne l'attaché commercial de l'ambassade des États-Unis, et l'importance de son poste pour les intérêts soviétiques lui épargnait les multiples tracasseries quotidiennes qui pesaient sur les autres fonctionnaires de la légation. C'était pour cette raison en fait que Langley lui avait obtenu cette couverture, après d'âpres marchandages avec le Département d'État. Quant à Warden, son supérieur, il devait se contenter d'un poste obscur d'analyste financier et dirigeait depuis l'ambassade, rue Tchaïkovski, les multiples ramifications du réseau névralgique mis au point par l'Agence sur tout le territoire soviétique.

Il avait fixé rendez-vous à son contact pour sept heures moins le quart sur le point de vue de l'université, où l'affluence à cette période de l'année garantissait le maximum de discrétion. Il était entendu que Warden resterait à l'ambassade et s'occuperait des transmissions avec Langley. Sa tâche à lui consistait à maintenir la liaison avec Arvontev et ceux qui avaient accepté de le cacher pour le moment. Aussi longtemps que la nouvelle de sa défection n'aurait pas filtré, les relations du scientifique au sein de la communauté israélite lui assuraient une protection suffisante. Mais aucun groupe de dissidents n'avait encore trouvé le moyen de déjouer sans aide extérieure la vigilance des gardes frontières soviétiques, et seule l'ambassade américaine pouvait s'en charger. En attendant, Arvontev ne devait sortir sous aucun prétexte – à moins bien entendu qu'il n'y eût urgence. Yacob Lusan, qui depuis le début de l'opération servait d'intermédiaire avec l'organisation qui s'occupait d'Arvontev, lui avait assuré que ce dernier ne courait aucun risque et il répondait de sa sécurité. Par contre, Lusan se trouvait dans l'impossibilité d'obtenir de faux papiers : la pègre moscovite, où ils se négociaient à relativement bon marché, était trop infiltrée par le KGB et la milice pour que la photo d'Arvontev pût passer inaperçue. Aussi devait-il apporter un jeu d'instantanés et un projet de biographie à partir de laquelle la CIA se chargeait de lui bâtir une nouvelle identité sur mesure.

Dix minutes plus tard, Spurring atteignait la balustrade de granit rose, après s'être frayé

un passage dans la masse compacte de deux groupes de touristes pris en charge par l'Intourist. Dissimulé au milieu de la foule, il attendit que Lusan le rejoignît. La chaleur était tombée et le ciel, d'un bleu pâle voilé par les cirro-stratus d'altitude, créait cette atmosphère apaisante qui, de Moscou à Paris, est si caractéristique des soirs d'été dans la vieille Europe.

« Ne vous retournez sous aucun prétexte. J'ai été filé ce matin. Je crois avoir faussé compagnie à mes suiveurs, mais il vaut mieux être prudent. » Lusan ne paraissait pas impressionné outre mesure par la situation et conservait tout son calme. Il parlait à voix basse, sans remuer les lèvres, et Spurring eut quelques difficultés à le comprendre. « J'ai ce que vous m'avez demandé mais il était dangereux de les prendre avec moi, au cas où je serais arrêté pour un motif ou un autre. Je les ferai déposer tout à l'heure dans la boîte aux lettres habituelle. Passez les prendre ce soir à neuf heures. Je vous ferai surveiller et nous interviendrons en cas de besoin.

— Que se passe-t-il ? » Impressionné par la maîtrise de Lusan, il se sentait cependant gagné par une sourde anxiété.

« Je n'en sais rien pour l'instant. À mon avis, rien de grave. Rassurez-vous ! Les deux types qui me suivaient n'ont pris aucune précaution et ne paraissaient pas des foudres de guerre. Si le KGB avait eu vent de quelque chose, il aurait agi avec plus d'habileté et je n'aurais rien remarqué. Je pense que c'est la milice, d'ailleurs. Probablement une enquête de routine à la suite d'une vague dénonciation à l'origine. C'est assez courant et c'était plus ou moins inévitable. De toute façon, on déménage votre colis ce soir. Maintenant, on n'a plus le choix. Il va falloir bouger le plus possible pour brouiller les pistes. Le temps qu'ils s'y retrouvent, il sera déjà loin... Je vous ferai tenir au courant, mais il est préférable que je ne vous rencontre plus moi-même. La personne que je vous enverrai aura votre signalement et l'endroit où se trouve votre protégé. Demain à quatorze heures, sous l'arche de l'Exposition des réalisations de l'économie nationale.

— D'accord. Bonne chance. »

Parfaitement décontracté, Lusan se retourna et s'éloigna sans se presser. Ils n'avaient remarqué aucune activité suspecte et il était improbable qu'ils aient pu être surpris. Quand à son tour Spurring se retourna, il vit son correspondant s'éloigner sans hâte vers la station de métro. Derrière lui, personne ne faisait mine de le suivre. C'était rassurant, mais sans plus, et il y avait fort à parier que les événements allaient se précipiter plus tôt que prévu. Les filets de la place Dzerjinski étaient bien trop serrés pour permettre d'espérer faire passer au travers un homme de la taille d'Arvontev. Il y avait déjà eu une dénonciation et il ne faudrait pas longtemps pour que le KGB obtienne une piste plus concrète. Surtout si l'armée s'en mêlait et si le GRU, son propre service de renseignement, découvrait par inadvertance la disparition d'Arvontev.

Pour le moment, Lusan avait raison : il convenait de rester caché et de dissimuler la taille de l'enjeu.

Puis viendrait la fuite.

Avec comme poursuivants toutes les forces de sécurité de l'Union soviétique, qui pour une telle chasse à l'homme enterreraient très certainement la hache de guerre et tairaient leurs rivalités habituelles.

Et pour seul soutien la communauté désorganisée des dissidents, avec son lot d'infiltrés, de mouchards et de demi-solde, qui les dénonceraient et les trahiraient comme ils avaient eux-mêmes été dénoncés et trahis.

CHAPITRE II

SEVERODVINSK, 19 H 55

Appuyé au capot de sa voiture, le major Alexandre Orkov hésitait encore à prendre la décision la plus périlleuse de sa carrière d'officier du GRU. S'il se trompait, personne ne le couvrirait et il pouvait être certain de se retrouver dans un rôle subalterne, chargé de la sécurité d'une quelconque base secrète au plus profond de la Sibérie. Pourtant, il était persuadé que la réponse à ses questions se trouvait dans cet appartement, au second étage de l'immeuble réservé aux officiers supérieurs de l'armement naval, au 7 Jdanov Praspèct en face duquel il se trouvait. Dans le meilleur des cas, il y trouverait une preuve tangible pour étayer ses soupçons et tenter de persuader ses supérieurs. Mais il n'osait trop y croire. Si vraiment un esprit aussi analytique que Lev Arvontev avait décidé de faire défection, il n'avait rien laissé au hasard. Au mieux, il espérait recueillir un indice, mais il se retrouverait alors seul pour poursuivre un fugitif que quinze années de pratique dans les services de sécurité de l'Armée Rouge lui avaient permis de débusquer.

Tout avait commencé dix jours plus tôt, quand la demande de permission du scientifique avait atterri sur son bureau d'adjoint à la sécurité du chantier naval de Severodvinsk : une formalité de routine à laquelle même les ingénieurs étaient tenus. S'il n'avait pas été de service ce jour-là, le formulaire aurait été parafé sans aucune difficulté et n'aurait suscité aucune question. Mais le destin avait voulu que cette demande de congé lui tombe sous les yeux peu après une discussion qu'il avait eue avec un ami, technicien à la base, sur les défaillances du système de refroidissement des nouveaux réacteurs nucléaires équipant les sous-marins de la classe Alpha. À l'inverse des autres réacteurs refroidis à l'eau, l'une des nouveautés du système de propulsion des Alpha consistait dans la mise au point d'un mécanisme de refroidissement à métal liquide qui permettait à ces sous-marins d'attaque d'atteindre des vitesses inimaginables, de l'ordre de soixante-quinze kilomètre-heure. Or Arvontev avait pesé de tout son poids pour imposer cette innovation, appuyé il est vrai par l'amiral Gorov en personne, et il était pour le moins étrange qu'il se désistât à un moment aussi critique. Intrigué, Orkov s'était fait transmettre le dossier du scientifique et avait constaté à son grand étonnement que celui-ci n'avait pas pris de vacances d'été depuis plus de dix ans. De manière systématique, il se libérait une semaine en septembre pour les fêtes de Kippour et de Rosh Haschana. Mais en dehors des signes extérieurs de sa religiosité, qui occupaient plus de la moitié de son dossier, sa vie était transparente, son univers se réduisant à son bureau d'études. Dédaignant les multiples avantages auxquels il aurait pu prétendre si seulement il avait accepté la place qu'on lui avait proposée à l'Académie des sciences, il vivait en reclus, dans des zones tellement protégées et tellement surveillées qu'il était inconcevable que l'on pût souhaiter y rester quand l'occasion se présentait de s'en échapper. Aussi ce soudain désir d'évasion n'avait-il pas manqué d'intriguer Orkov, qui depuis dix jours s'était mis sur la trace de ce nouveau gibier. Mais force lui était de reconnaître que plus il avançait dans son enquête, plus les raisons de la conduite d'Arvontev lui échappaient et plus ses soupçons se transformaient en certitudes. Si au moins il avait trouvé la trace d'une liaison amoureuse, tout aurait été éclairci du même coup. Mais rien : aucune maîtresse ; aucun ragot. Hostile au travail en équipe, Arvontev travaillait seul et se mêlait le moins possible à ses collègues. Jamais il n'était fait mention de sa participation à ces beuveries collectives,

habituelles durant les longs mois d'hiver dans les latitudes gelées où il avait l'habitude de travailler et qui, le plus souvent, dégénèrent en parties plus ou moins fines avec les secrétaires consentantes des pools de dactylos. Le démon de midi chez un célibataire proche de la soixantaine eût été concevable et Orkov s'en serait contenté.

Cette absence d'indices, jointe à cette explication trop rationnelle d'une conduite trop normale par ailleurs, éveillait chez l'officier du GRU une méfiance instinctive dont il n'arrivait pas à se défaire. Quelque chose chez lui sonnait l'alarme, mais il eût été bien en peine d'expliquer ses appréhensions. À plus forte raison, il savait pertinemment qu'en l'état son rapport d'enquête n'avait aucune chance de convaincre sa direction. Comme partout ailleurs en Union soviétique, la très forte hiérarchisation multipliait les parapluies administratifs. Et Arvontev était trop bien protégé par la forte personnalité de l'amiral Gorov pour que les officiers supérieurs du GRU acceptent d'ouvrir une enquête officielle, fût-elle secrète.

Écrasant le mégot de sa *stolitchnyié*, Orkov jeta un dernier regard aux alentours avant de se diriger d'un pas décidé vers l'entrée de l'immeuble. Par chance, il n'y avait pas de *dezhurnaya*^{[f1](#)} et il n'aurait pas à décliner son identité ; c'était toujours cela de gagné, et s'il se montrait discret il pouvait éviter de voir son nom apparaître sur un rapport de proximité, la pitance quotidienne du KGB. Bâtie au milieu des années 50, la construction ne disposait pas d'ascenseur, élément de confort jugé inutile pour une ville de garnison. L'escalier en béton était particulièrement sonore et Orkov tenta de dissimuler le bruit de ses lourdes chaussures d'intendance. L'immeuble étant pratiquement désert à cette période de l'année, il ne courait pas grand risque ; malgré tout, il avait pris soin de vérifier que les deux appartements sur le même palier que celui d'Arvontev étaient bien vides. Cela faciliterait sa tâche au moment critique de forcer la serrure, ce qui, vu la qualité de la construction, ne devrait pas être trop compliqué.

Une minute plus tard, il refermait avec précaution la porte palière derrière lui. Parcourant des yeux le living, tout au premier abord lui parut normal. Pour quiconque pénétrait dans les lieux, il apparaissait à première vue qu'Arvontev était parti en vacances et qu'il entendait bien revenir.

L'ameublement était modeste mais son regard fut immédiatement attiré par un matériel hi-fi japonais de haute gamme, un luxe malgré tout concevable pour un personnage de l'envergure du scientifique. Les murs disparaissaient sous les livres entassés vaille que vaille dans des bibliothèques rustiques de bois verni, et un pan entier était consacré à une étonnante collection de coffrets d'opéra venus des quatre coins du monde. Ceux-ci se comptaient en centaines, cinq cents peut-être en tout, et les montants des étagères ployaient dangereusement sous leur poids. Grand amateur de musique lyrique lui-même, Orkov en prit un au hasard et découvrit une *Lucia di Lammermoor* sous la direction de Karajan avec Maria Callas, un inédit piraté dont il ignorait l'existence et qui, dans les milieux spécialisés en URSS, n'avait pas de prix. « Voilà donc à quoi utilise son influence ce puritain », pensa le major. Un travers bien véniel en somme et tout à fait excusable, mais qui le conforta dans sa certitude que chacun utilisait à son profit la parcelle de pouvoir qui lui était dévolue. Délaissant les rayonnages de la discothèque, il entreprit une fouille superficielle de la pièce et de la minuscule chambre attenante. Tout était impeccablement rangé, le ménage était fait et il n'était pas jusqu'à la paire de draps qui ne fût repassée pour souligner que le propriétaire des lieux reviendrait sous peu.

Pourtant quelque chose sonnait faux. Certes, Orkov était arrivé avec un *a priori*

défavorable, mais ses années d'expérience lui avaient appris à ne pas se laisser aveugler par ses propres jugements. Non, il s'agissait d'autre chose, d'un détail que son cerveau avait enregistré sans qu'il en eût pris lui-même conscience. Orkov se dirigea vers le profond fauteuil capitonné installé près de la fenêtre et s'y enfonça pour réfléchir tout à loisir. Tout en se remémorant le dossier d'Arvontev, qu'il connaissait presque par cœur, son regard errait dans la pièce, à la recherche de ce détail qui le tracassait. Dix minutes plus tard, il refermait mentalement la dernière page du dossier et entreprenait de se concentrer sur lui-même. Tôt ou tard, il le savait, la seule logique ne suffit plus pour exercer son métier de flic. C'est alors qu'entrent en jeu l'expérience et l'intuition, auxquelles aucune méthode déductive ne peut suppléer. Fermant les yeux pour mieux s'isoler de l'objet de ses préoccupations, il laissa son esprit vagabonder à son gré.

Quand il rouvrit les yeux, la lumière qui lui parvenait de l'extérieur avait sensiblement baissé, mais il voyait encore suffisamment pour se diriger vers la porte d'entrée. À présent il savait. L'indice qu'il était venu chercher se trouvait là, sur le chambranle de la porte, et son esprit l'avait enregistré à son insu lorsqu'il avait refermé précautionneusement celle-ci après l'avoir forcée, en appliquant les mains sur le montant pour amortir le bruit. Ses doigts avaient alors senti une minuscule aspérité – un simple éclat de bois entourant un trou de punaise ou de clou. C'était à cet endroit que devait être la *mezouza* du domicile du scientifique, un symbole sacré contenant des extraits des Écritures saintes et qui, il se le rappelait, est censé protéger la demeure des juifs religieux. Un objet de culte qu'il avait vu au domicile de ses grands-parents maternels et qu'aucun juif pratiquant ne laisse derrière lui quand il part sans intention de retour.

Maintenant Orkov avait la certitude d'avoir eu raison. Certes, ce n'était pas une preuve par laquelle il pourrait étayer son rapport et vaincre le scepticisme de ses supérieurs. Mais c'était la confirmation qu'il était venu chercher et maintenant la chasse allait vraiment pouvoir commencer. Une chasse solitaire, du moins pour le moment, mais pour laquelle il excellait. Sa proie avait plusieurs longueurs d'avance et la partie promettait d'être serrée. Mais jamais encore le major Alexandre Orkov n'avait échoué.

LANGLEY, 12 H 10

« Salut, Elis. Je t'attendais. Tu as fait ce que je t'ai demandé ?

— Oui. Rassure-toi. Tout est en ordre. L'agent de liaison doit déjà se trouver au Département d'État. Ton précieux colis moscovite t'arrivera sans dommage. »

Le directeur de la section Est-Europe/URSS et le responsable de la sécurité des installations de Langley se serrèrent la main et, d'un geste avenant, Ralph Pritchard invita son interlocuteur à s'asseoir dans l'un des profonds fauteuils de cuir fauve disposés face à son bureau. La similitude de leur allure était surprenante et il n'était pas difficile d'imaginer que tous deux étaient sortis du même moule et avaient passé la majeure partie de leur carrière dans la même institution. L'un et l'autre avaient dépassé la soixantaine, ce qui, eu égard à leurs responsabilités, n'avait rien de surprenant. Mais loin de ressembler à leurs homologues guindés et vieillissants des services britanniques, par exemple, ils veillaient à conserver l'allure martiale et délibérément abrupte d'anciens officiers n'ayant pas vraiment renoncé à leur vocation première. La courtoisie anguleuse des gentlemen du Cirque n'avait aucun rapport avec leurs manières sans détour. Mais l'on ne s'attendait pas à trouver chez ces

forces de la nature d'un mètre quatre-vingts et plus, ayant réussi à vaincre par une discipline quotidienne les atteintes de l'embonpoint, le poli d'aristocrates britanniques, et s'ils partageaient le même goût pour l'autorité et les manœuvres tortueuses d'une subtilité digne de Machiavel, ils s'efforçaient quant à eux d'incarner les valeurs américaines d'efficacité rigide et sans complexe.

« Bon. Je te remercie. Et maintenant au travail. » Pritchard se cala dans son fauteuil et fouilla dans la poche intérieure de sa veste d'où il sortit un étui à cigares. Ayant limité de lui-même sa consommation à un havane par jour, il pouvait se permettre de s'offrir des Davidoff hors de prix, qu'il savourait avec délectation quand il éprouvait le besoin de se détendre. Dès que le courrier de Moscou serait en sa possession, il savait qu'il n'aurait plus aucun répit. Aussi jugea-t-il le moment opportun pour se laisser aller à son plaisir quotidien, en compagnie d'un ami de longue date avec lequel il allait sans doute vivre sa dernière grande aventure professionnelle. Tendant l'étui en direction d'Elis, qui prit le cigare qu'il lui offrait, il en choisit un à son tour et l'alluma religieusement. « Les choses ont pas mal évolué depuis tout à l'heure, reprit-il après cette courte pause. On met sur pied une cellule de crise. Bollen m'en a donné la direction.

— L'affaire est si importante ?

— Plus que tu ne l'imagines. Le meilleur ingénieur soviétique en construction de sous-marins a décidé de nous rendre visite. Tu connais le retard que l'on a pris en la matière. Autrement dit, pas question de le laisser filer entre nos doigts. Le problème, c'est qu'il est toujours en URSS et qu'il faut le faire sortir. La Maison Blanche est au courant et il y a réunion du Conseil de sécurité en fin d'après-midi.

— Si je comprends bien, on est bons pour passer un petit moment ici, sans bouger.

— C'est exactement cela. Ne me dis pas que ça te déplaît.

— Bon dieu ! Bien sûr que non ! À notre âge, nous n'aurons plus souvent de telles occasions. En février prochain je pars en retraite et tu me suivras de près. Alors autant en profiter une dernière fois.

— C'est précisément ce à quoi je pensais. » Extatique, les yeux fixés sur le bout rougeoyant de son cigare, Pritchard tira une longue bouffée et regarda les volutes de fumée se disperser dans la pièce. Tous deux se turent un instant, perdus dans leurs souvenirs. « Allez ! Pas la peine de s'apitoyer sur notre sort. Il va falloir apprendre que nous aussi nous sommes remplaçables. En attendant, autant leur montrer une dernière fois ce que nous savons faire. Avant d'examiner les mesures de sécurité à envisager, j'aimerais que tu me donnes ton avis sur l'équipe que je pense réunir.

— OK. Je t'écoute. » Elis changea de position et croisa négligemment ses grandes jambes. Tous les dossiers du personnel de Langley passaient tôt ou tard par son bureau, et il n'était pas jusqu'à celui de l'actuel directeur de la CIA qui eût échappé à sa curiosité. Sans pouvoir être vraiment en mesure de concurrencer les puissants moyens informatiques modernes, sa mémoire était suffisamment bonne pour se souvenir d'une foule impressionnante de détails. Aussi, avec son expérience, était-il en mesure de donner sur tout un chacun un avis largement instinctif, ce qu'aucun ordinateur ne pourrait jamais réaliser.

« J'ai établi une liste de dix noms. Je crois que l'on peut s'en contenter. L'opération devra être terminée avant le 3 septembre, soit huit jours environ. C'est assez, vu l'exiguïté des locaux, et je ne tiens pas à multiplier les risques d'incompatibilité de caractère. En cas de besoin, on pourra toujours faire appel à une ou deux personnes supplémentaires, mais ce sera un maximum.

— Tu as raison. Encore faut-il voir qui tu penses prendre. Tu serais étonné de connaître le résultat de certains tests justement destinés à mesurer les réactions de ces types en période de stress... Enfin. Tu sais comment ça se passe.

— Ouais... Pas la peine de me faire un dessin. On sait bien que l'Agence n'emploie que des névrosés. Plus les types sont brillants, plus ils ont de problèmes. Et comme nous mettons notre point d'honneur à n'accepter que les meilleurs... Au bout de quelques jours, l'atmosphère confinée de la salle de crise finit toujours par faire disparaître le semblant de vernis dont ils font preuve habituellement. Déjà que la couche est mince... Je ne me fais pas d'illusions. Il y en aura bien un ou deux pour craquer avant la fin et il sera trop tard pour songer à les remplacer. Quant aux autres, ils finiront par se tirer dans les pattes à qui mieux mieux. Et bien entendu, les pires ce sont les psychologues. Ceux-là ont droit à une mention spéciale...

— Justement, à propos de psychologues, à qui penses-tu ?

— À l'équipe du professeur Meadow ; Meadow lui-même et son assistant, David Krammer. Ils ont planché pendant plusieurs semaines sur le dossier d'Arvontev et le connaissent à fond. Incontestablement, ce sont les plus qualifiés. Je pense aussi faire appel à Aaron Stratt : il est à la fois médecin et psychologue ; sa formation médicale de base pourra être utile en cas de pépin. En plus, je le connais et il est très bien.

— Tu as sans doute raison. Pour Stratt, du moins. Pour les deux autres, je ferais gaffe. Du haut de leur superbe, ces messieurs se prennent pour des génies. Méconnus bien sûr, et donc irascibles. Si tu veux mon avis, ce sont de parfaits cons – en dehors de leur domaine, s'entend. Là, je veux bien le reconnaître, ce sont les plus forts.

— Donc, je n'ai pas le choix. J'ai déjà travaillé avec Meadow dans une telle occasion et je sais ce qui m'attend. En plus, il ne peut pas me sentir et c'est réciproque. Mais c'est le seul à bien connaître Arvontev.

— Autrement dit, des ennuis en perspective. Mais ça va quand même pour ces trois-là. Les autres ?

— Trois types de ma direction. Jerry Wright qui a été résident à Moscou pendant trois ans. Edward Mulloch, mon meilleur analyste. Et Christopher Whittney qui connaît jusqu'au nombre de boutons de braguette que les dix premiers noms du Kremlin se font faire à leurs pantalons par leur tailleur attitré.

— Et qui en plus brigue ta place...

— Chacun a ses défauts. L'essentiel, c'est de les connaître... En plus, lui ne s'en cache pas et il tiendra à montrer qu'il peut me succéder. Par contre, c'est un véritable bourreau de travail sur qui je pourrai m'appuyer.

— D'accord. Sur ces trois-là, je n'ai rien à dire. Tu les connais mieux que moi et tu sais où tu t'engages.

— Sinon, j'ai pensé faire appel à deux types du service Action qui connaissent bien le terrain pour y avoir vécu dans la clandestinité pendant plusieurs années. Le premier, Paul Alterman, a mis sur pied plusieurs filières d'évasion qui fonctionnent toujours. Le second, George Sporovski, a passé sept ans en URSS sous des identités diverses et a parcouru tout le pays en allant de chantier en chantier. Je compte sur eux pour régler tous les menus détails de l'opération – ces trucs stupides auxquels on ne peut pas penser quand on a passé trop de temps derrière un bureau. En général, c'est toujours par là que l'on se fait piéger.

— Oui. Je vois ce que tu veux dire. Mais tous ces types ont une mentalité de desperados et sont trop déséquilibrés pour pouvoir être utilisés sitôt qu'ils sont sortis du circuit. Je ne dis

pas cela pour Alterman qui semble plus réfléchi et plus sain que les autres. Mais tu devrais te méfier de Sporovski. Vous lui en avez trop demandé dans le passé. Aujourd'hui, même s'il paraît normal à première vue, il est complètement déconnecté. Si la tension monte trop, il y a deux chances sur trois pour qu'il disjoncte. Si tu veux, tu peux vérifier dans son dossier.

— Non, ce n'est pas la peine. Je te fais confiance. Par contre on peut avoir besoin de son expérience. Je vais m'arranger pour qu'il soit de permanence à partir de demain afin de l'avoir sous la main à tout moment.

— Je crois que c'est mieux ainsi. » Il y avait dans la voix d'Elis une sorte de gêne qui n'échappa pas à Pritchard. Tous deux étaient restés trop longtemps sur le terrain et même leur couverture diplomatique ne les avait pas empêchés de connaître la peur et de partager le même genre de vie que celui d'un Sporovski ou d'un Alterman. Pour des raisons sentimentales, ils se sentaient très proches de ces derniers alors que leur devoir professionnel leur imposait de les sacrifier comme des pions. Et encore, Sporovski avait-il eu de la chance : lui au moins était revenu vivant. Par contre, et ils le savaient tous les deux, l'inaction qu'on lui imposait était le pire des poisons et tôt ou tard il prendrait une retraite anticipée avant de sombrer, selon toute probabilité, dans une déchéance totale. Pendant un court instant les deux hommes se turent et Pritchard dut faire un effort sur lui-même pour se ressaisir et reprendre le fil de leur conversation. Cependant il évita de croiser le regard d'Elis, certain qu'il était d'y découvrir des sentiments semblables aux siens, de honte et de fureur rentrée.

« Pour finir, j'ai choisi deux éléments pour les transmissions. » La voix de Pritchard se voulait dégagée, mais il sentit qu'Elis n'était pas dupe et curieusement il n'eut pas honte de ses sentiments. « Andrew Wohlster tout d'abord, puisque c'est lui qui a reçu le premier appel de Moscou. J'ai vérifié son dossier. Sinon, j'ai demandé Stephan Dawson. Il a travaillé avant pour la NSA, National Security Agency, en tant que spécialiste en télécom, et si quelqu'un est en mesure de conserver une liaison permanente c'est bien lui.

— J'en ai entendu parler, en effet. Le prodige maison des liaisons radio. Calme, efficace et joyeux drille. Parfait. Tu as pris contact avec la NSA pour obtenir une balise et un satellite ?

— Non, pas encore. J'attends d'avoir choisi l'itinéraire que l'on va faire prendre à Arvontev. Puis je verrai avec Dawson ce qu'il faut demander comme moyens de télécommunications. De ce côté rien ne presse. Je ne sais même pas encore de quoi nous allons avoir besoin.

— Bon. Quant à moi, je m'occupe de l'équipe de liaison. Combien de courriers te faut-il ?

— Cinq ou six. Cela devrait suffire. Pour les autres mesures de sécurité, on fait comme convenu tout à l'heure. Je te charge de tout. Tu as carte blanche. Mais tâche d'être discret. Si on se met sur le pied de guerre, les Russes seront au courant dans la demi-heure qui suivra. »

WOODS HOLE (MASSACHUSETTS), 13 H 25

Après ce virage, l'océan apparaîtrait : Jennifer ressentit la même excitation que lorsqu'elle était enfant et que la lourde Thunderbird 1957 de son père abordait cette dernière partie de leur voyage annuel à destination de Nantucket. Ces derniers kilomètres tout spécialement étaient chargés de souvenirs et elle ralentit pour tenter de retrouver l'émerveillement chaque année renouvelé que lui procurait la découverte de l'immensité de la mer. Par bonheur rien n'avait véritablement changé dans les environs sinon l'apparition ici et là de nouvelles

constructions assez discrètes pour s'intégrer dans le paysage. Bleu pâle, presque gris, le ciel, comme souvent à cette période de l'année, était voilé par une brume persistante qui dissimulait les rayons d'un soleil d'été trop faible pour lutter à armes égales avec l'humidité ambiante. Éparpillées dans les pins, des villas de bois peint aux toits d'ardoise s'ouvraient sur l'Atlantique et témoignaient, par les soins dont elles faisaient l'objet, de l'attachement que la bonne bourgeoisie bostonienne, qui s'était installée dans la région de longue date, portait à cet environnement privilégié. Enfin, et comme il se doit pour une zone côtière, des mouettes tournoyaient dans le ciel ou bien se laissaient planer au gré des courants aériens, déchirant l'air de leurs cris stridents avant de se lancer dans de vertigineuses plongées. Incapable de résister plus longtemps au désir de faire partager le plaisir qu'elle ressentait à retrouver intacts ses souvenirs d'enfance, Jennifer réveilla Stanley qui depuis la sortie de New York n'avait cessé de dormir.

« Hep ! chéri ! Réveille-toi. On est presque arrivés.

— Piano, piano, s'il te plaît ! Et cesse de me secouer comme un vulgaire prunier. Quelle heure est-il donc ? » Stanley regarda sa montre et prit aussitôt un air horrifié. « Mais c'est l'heure de la sieste ! Tu n'as pas honte de déranger ton mari à cette heure indue !

— Allez ! Ne râle pas et remue-toi un peu ! Tu dors depuis plus de trois heures. Si tu continues, tu ne pourras plus dormir ce soir.

— Pourquoi ? Tu as envie de dormir ce soir ? C'est étrange, mais j'aurais juré que tu avais d'autres idées en tête.

— Tiens, tiens. Tu retrouves tes esprits tout à coup. C'est plutôt bon signe.

— Je serais curieux de savoir où tu situes mon esprit, dit Stanley en s'étirant paresseusement. Au fait, j'y pense... Tu as fait suivre le courrier ?

— Oui. Tout est en ordre de ce côté-là. J'ai même branché le répondeur en indiquant que nous étions en vacances. Si tes patrons appellent, ils s'entendront répondre que tu es aux Bahamas et qu'on ne peut pas te joindre.

— Décidément, tu as l'esprit bien mal tourné. C'est fou. Tu penses à ce à quoi je ne pense pas et tu me prêtes des idées que je n'ai pas. Tu ne comprends vraiment rien à la psychologie masculine, ma chérie. D'ailleurs, c'est la même chose pour moi. Je ne comprends rien non plus à la psychologie féminine. C'est peut-être pour cela que je t'aime. Va savoir. » Stanley se redressa pour déposer un furtif baiser sur la joue de son épouse puis se plongea à son tour dans la contemplation de l'océan qu'une légère brise venue du large commençait à agiter.

LANGLEY, 13 H 30

Comme le message en provenance de Moscou les en avait informés le matin, le porteur de la valise diplomatique arriva via Londres à Dulles Airport à 12 h 40. Par mesure de prudence, l'homme fut immédiatement pris en charge par un responsable des Affaires étrangères et conduit en premier lieu au Département d'État. Malgré la perte de temps, cette mesure s'imposait, les services de renseignement soviétiques opérant sur le territoire américain étant trop bien organisés pour ne pas être informés sur-le-champ qu'un courrier spécial pour la CIA venait d'arriver depuis Moscou. Par bonheur, la circulation était fluide et la valise diplomatique arriva en moins d'un quart d'heure au Département d'État. L'agent de liaison de la Compagnie qui attendait dans l'antichambre du secrétaire d'État put ainsi récupérer sans délai l'enveloppe destinée à Ralph Pritchard, mais le temps qu'il eût regagné Langley, il était

déjà près d'une heure et demie.

Le rapport de Warden comportait quatre pages dactylographiées et une annexe manuscrite à partir desquelles Pritchard entreprit de compléter l'exposé qu'il avait commencé à préparer pour la réunion du Conseil de sécurité.

La question essentielle consistait à déterminer s'il pouvait s'agir d'une provocation du Kremlin, destinée à lui donner un motif de taille pour rompre les négociations de Genève. Quatre ans après la décision de l'OTAN d'installer cent huit Pershing II et quatre cent soixante-quatre Cruise Missile en réplique au déploiement des SS-20, la détermination des membres de l'Alliance atlantique ne semblait plus pouvoir être atteinte par les dernières flambées du mouvement pacifiste, au grand dam des dirigeants soviétiques. Ceux-ci paraissant de leur côté résolus à mettre fin à toutes les négociations militaires si l'OTAN ne modifiait pas sa position, l'imagination fertile des stratèges du KGB pouvait fort bien avoir monté de toutes pièces une affaire d'une telle envergure afin de rejeter avec plus d'évidence encore la responsabilité de la rupture sur les Américains. Pourtant, le responsable de la CIA à Moscou semblait exclure une telle éventualité :

« ... L'hypothèse d'une provocation doit néanmoins être rejetée, écrivait-il dans son rapport, et ceci pour deux raisons. Tout d'abord du fait de la précipitation de cette affaire. Si l'opération avait été montée par le KGB, celui-ci aurait dû nous laisser le temps de nous retourner. Le fait que le droit à l'initiative n'entre pas dans les attributions des fonctionnaires soviétiques les rend incapables d'imaginer qu'il puisse en être autrement pour nous. Les lenteurs de leurs méthodes, qui vont de pair avec la lourdeur de leurs procédures, interdisent à tout officier des services de sécurité russes, aussi haut placé soit-il, d'envisager que nous puissions réagir si vite. Or nous avons été contactés hier soir seulement par un membre de la communauté des « refuzniks », alors qu'Arvontev était déjà entré dans la clandestinité. Celui-ci nous a expliqué qu'il avait vainement tenté de nous rencontrer plus tôt, mais qu'il n'en avait pas eu la possibilité, ce qui est tout à fait plausible. Si Arvontev nous intéresse, nous devons donc agir au plus vite pour avoir une chance de le faire sortir, et ce d'autant plus que nous allons devoir lui organiser un itinéraire sur mesure. On peut donc supposer que l'affaire ne porte pas la signature du KGB. Seconde raison, Arvontev s'est identifié par un mémorandum qu'il nous a fait parvenir et dont vous trouverez en annexe l'original. Ce document concerne les techniques utilisées pour travailler le titane composant la coque des sous-marins de la classe Alpha. Nous avons donc contacté l'attaché naval qui, après examen, a conclu à l'authenticité. Toujours selon lui, ce document n'aurait pas de prix. En aucun cas les Soviétiques ne nous auraient fait cadeau d'une telle information, surtout en connaissant nos problèmes actuels pour résoudre ces questions d'alliage [...]. Malgré le risque d'erreur, nous pouvons donc en conclure qu'il ne s'agit pas d'une provocation. »

Le raisonnement de Warden se tenait, et si le rapport confié par Arvontev était aussi explosif que l'attaché naval de l'ambassade le supposait, alors tous les espoirs seraient permis. Mais le temps manquait pour une analyse plus approfondie, laquelle, dans le meilleur des cas et avec tous les spécialistes sous la main – ce qui à cette période de l'année était fort improbable –, prendrait plusieurs heures, soit bien trop longtemps pour escompter un quelconque résultat avant la conférence à la Maison Blanche. Aussi Pritchard décida-t-il de se contenter d'une photocopie de la note d'Arvontev pour appâter ses futurs clients et vaincre leurs éventuelles réticences, et il reprit à son compte les conclusions envoyées par Moscou. De toute façon, les règles de la Compagnie imposaient d'envisager une procédure de retrait en cas de provocation délibérée de la partie adverse. Mais cela, c'était son affaire et elle ne regardait en aucune manière ces messieurs du Conseil de sécurité.

Cette hypothèque étant levée, Pritchard pouvait à présent se concentrer sur les grandes lignes de l'opération. Depuis la réception du message dans la matinée, il n'avait cessé de penser à la question de la filière d'évasion. Warden avait raison : aucune des solutions traditionnelles ne pouvait être utilisée pour Arvontev. Trop connu par les services du KGB, il n'avait aucune chance de passer au travers des filtrages successifs mis en place aux frontières de l'URSS. En outre cette fameuse date du 3 septembre à laquelle la permission de vacances du scientifique s'achevait, ou plutôt à laquelle il devait selon toute logique avoir regagné son domicile pour reprendre son travail le lundi 5 comme s'en expliquait le résident de la CIA, interdisait de recourir aux services des passeurs habituels recrutés ou achetés par l'Agence. Déjà délicates en temps normal, ces opérations exigeaient une préparation minutieuse qui, en tout état de cause, ne pourrait être mise au point en si peu de jours. Aussi fallait-il trouver autre chose ; une autre route, tellement « anormale » que personne n'y penserait et qui rendrait subsidiaire la question de l'identité dont se servirait Arvontev.

Pritchard se leva et s'approcha de la grande carte murale de l'Union soviétique accrochée en face de son bureau. Il n'avait pas besoin de la regarder, il était déjà sur place, quelque part sur ce vaste territoire qu'il connaissait si bien. Jeune officier, il avait été affecté grâce à ses connaissances linguistiques au service du prêt-bail pendant la seconde guerre mondiale^[2]. Il avait donc eu la possibilité de parcourir en tout sens l'Union soviétique, aussi bien dans sa partie européenne que dans les immensités asiatiques, où les usines démontées à la hâte devant l'avance allemande étaient remontées derrière la protection des monts Oural. À l'époque, son travail consistait à évaluer les besoins de l'Armée Rouge et rares étaient les Occidentaux qui pouvaient se prévaloir d'avoir autant circulé, et avec une telle liberté, en Union soviétique. Depuis, les années avaient passé ; les alliés de la veille étaient devenus les ennemis du lendemain et le jeune officier slavophile était devenu l'un des adversaires les plus redoutés, car l'un des mieux informés, des dirigeants soviétiques. Malgré les amitiés liées à la faveur des événements et son admiration pour le courage du peuple russe, admiration qui pendant les années de guerre s'était imperceptiblement muée en affection, ses illusions sur la réalité du régime soviétique s'étaient peu à peu dissipées. Son expérience lui avait enseigné la méfiance face aux ambitions avouées des gérantes du Kremlin et à leurs revirements spectaculaires dictés par des calculs d'une lumineuse simplicité en dépit de leur caractère abscons. À soixante-quatre ans, il considérait enfin être en pleine possession de ses moyens et pensait avoir accédé à une parfaite maîtrise de son domaine de prédilection pour pouvoir faire jeu égal avec ses adversaires, sur leur terrain et en utilisant leurs méthodes et leur mode de raisonnement. Aussi s'efforçait-il de masquer les atteintes de l'âge pour tenter de reculer les échéances inéluctables de la retraite. Solidement campé sur ses jambes, le regard fixe, il ressemblait à un prédateur, cherchant par avance à tromper ses concurrents pour protéger sa proie qu'il dépècerait ultérieurement – mais seul, et sans avoir rien à partager.

Au bout d'une dizaine de minutes, un sourire éclaira son visage et les rides de concentration qui étaient apparues sur son front et autour de ses yeux s'effacèrent. Son idée qui le travaillait depuis plusieurs heures, il la tenait et un observateur présent dans la pièce n'eût pas manqué de discerner le rictus de triomphe qui s'était formé à la commissure de ses lèvres. Avec une agilité surprenante pour un homme de son âge, il se précipita vers son bureau. Chaussant ses lunettes, il déboucha un stylo de luxe qui se trouvait sur son sous-main et entreprit de transcrire sur le papier le projet insensé qu'il venait d'imaginer. En une demi-heure à peine, il noircit cinq pages de son écriture serrée, sans avoir besoin de raturer un seul mot.

Ce plan, il le savait, Arthur Bollen l'accepterait sans aucune difficulté et avec enthousiasme même. Par contre, les objections surgiraient dès lors qu'il exigerait les moyens de coordination à mettre en œuvre pour en assurer le succès. Mais cela, c'était l'affaire du directeur de la CIA, et Pritchard pensa avec dépit que, comme ses homologues du KGB, lui non plus ne pouvait lutter seul contre les lourdeurs de la bureaucratie, un adversaire commun et infiniment plus dangereux que la rivalité même de leurs régimes respectifs.

GEORGETOWN, 15 H 05

« Tu en as mis du temps pour rentrer. Tu aurais au moins pu appeler. » Assise sous la véranda de leur maison de Georgetown, Karol travaillait devant son écran d'ordinateur à la dernière revue de presse que lui avait confiée le *Foreign Service Journal*. Le travail n'était pas passionnant et l'aisance financière de leur couple lui aurait permis de s'en dispenser. Mais si elle souhaitait conserver son autonomie, elle n'entendait pas pour autant être tenue pour quantité négligeable par son éminent universitaire de mari, et l'absence d'un simple coup de téléphone de sa part pour lui signaler son retard l'avait rendue furieuse.

« Tiens, tiens... Répète cela, s'il te plaît. Tu es vraiment adorable quand tu es en colère. » Chong se tenait debout devant elle, toujours cravaté en dépit de la chaleur. Droit comme un « I », il ne perdait pas un centimètre sur les cent soixante-sept que la nature lui avait si parcimonieusement dévolus. Très détendu, sans même ce petit air coupable que Karol lui connaissait si bien chaque fois qu'il avait quelque chose à se reprocher, il prenait plaisir à la provoquer.

« En bien, regarde-moi bien car je n'ai jamais dû te paraître aussi adorable, comme tu dis... Je suis dans une colère noire et je ne suis pas près d'oublier... Monsieur part après avoir reçu une lettre assez mystérieuse et ne donne pas signe de vie. Tu n'imagines pas dans quel état j'étais... Non. Rien. Monsieur s'en va sans un mot et me laisse plantée là, à ce travail idiot.

— Hey, oui ! C'est la vie de couple. Il va falloir t'y habituer maintenant. Généralement madame reste au foyer et monsieur s'en va vivre sa vie au-dehors. Pour tout te dire, je suis allé déjeuner au Bread Oven. Avec Cuffino et le doyen. Mais comme je compatissais à ton triste sort, je ne te mettrai pas l'eau à la bouche et je ne te décrirai pas le menu. » Chong la détaillait d'un air narquois et paraissait attendre le moment où elle allait exploser.

« Monsieur est très drôle et très spirituel aujourd'hui. Ton humour est d'un tact... Je suppose que c'est la perspective de retrouver tes anciennes maîtresses coréennes qui te met dans cet état-là. » Karol coupa son ordinateur et se leva. Rassemblant ses différents papiers et coupures de presse éparpillés sur la table de jardin qu'elle avait réquisitionnée en guise de bureau, elle lui tourna ostensiblement le dos et Chong jugea le moment venu de faire marche arrière.

« Allez, ma chérie. Excuse-moi. Je plaisantais... Tu as raison. J'aurais dû t'appeler. Tiens. Je t'ai acheté ces fleurs pour me faire pardonner. » Chong lui tendit le bouquet qu'il avait dissimulé derrière son dos depuis son arrivée et d'un geste théâtral s'agenouilla par terre. Il savait Karol sensible à ses pitreries qui, sans être toujours du meilleur goût, lui permettaient habituellement de se sortir de ce genre de situation.

« Si tu crois que ce sont ces quelques marguerites et tes singeries qui me feront changer d'avis, tu te trompes. » Karol jeta un regard à la dérobée sur le bouquet que lui tendait son

mari et feignit de se replonger dans ses activités de rangement ; mais le ton de sa voix avait déjà changé et sa colère s'apaisait.

« Je te préviens. Si tu ne les prends pas, je resterai ici jusqu'à ce que tu cèdes et que tu me pardonnes. Tous les voisins pourront me voir. J'aurai l'air bête et toi tu passeras pour une mégère.

— Si tu tiens vraiment à souffrir pour te faire pardonner, va donc t'installer au soleil. Là au moins, la pénitence aura quelques effets bénéfiques...

— Tu veux que je te dise ? Tu es une véritable sadique. Non mais, tu n'imagines pas ? En plein soleil ! Il fait au moins quarante degrés... Tout t'est bon pour me martyriser. Tu sais très bien que je n'ai pas le choix. » Chong se redressa et massa ses genoux en grimaçant ; puis, avec cet air dépité du gamin pris en faute, il descendit à regret les deux marches de la véranda et se ragenouilla en plein soleil, le bouquet serré contre sa poitrine.

« Allez, reviens ici, espèce d'idiot. Si tu attrapes encore un coup de soleil sur ta petite peau sensible, ce sera à nouveau moi qui devrai te soigner. » Karol le regardait en souriant et sa colère avait à présent tout à fait disparu. Si calme et si réservé dans ses rapports avec le monde extérieur, Chong était coutumier dans l'intimité de leur couple de ces excès et de ces facéties. Sans doute un psychanalyste aurait-il émis de sérieuses réserves devant cette sorte de dédoublement de la personnalité ; mais Karol n'était pas psychanalyste et c'était justement les deux facettes du personnage qui l'avaient séduite. Elle aimait son mari pour son rire, pour son humour, et même si celui-ci savait utiliser à son profit cette disposition d'esprit, ils étaient trop jeunes mariés pour qu'elle pût lui résister.

« Il n'y aura pas de mesure de rétorsion ? C'est promis ? » La voix était suppliante mais l'éclair de malice qui avait brillé dans le regard de Chong au moment où Karol lui avait cédé ne pouvait faire illusion. Sans attendre sa réponse, il se releva et se précipita sous l'ombre propice de la véranda. Arrivé près de Karol, il lui prit des mains son dossier qu'il reposa sur la table et délicatement passa les bras de son épouse autour de son cou. L'ironie cédait la place à la tendresse et, malgré la différence de taille qui forçait Karol à se pencher, elle posa la tête sur son épaule. La tension des dernières heures et de cette scène stupide s'estompait sans qu'il fût besoin d'explication supplémentaire. La chaleur de leurs corps y suppléait et ils restèrent là, sans bouger, laissant le temps accomplir son œuvre réparatrice. Puis, délicatement, ils relâchèrent leur étreinte et se séparèrent, rassérénés, leur harmonie retrouvée.

« Excuse-moi. Je me suis laissé emporter tout à l'heure. Je ne pensais pas ce que je t'ai dit. » Karol regarda son mari avec inquiétude, craignant qu'il n'eût mal interprété ses paroles qui, elle en était consciente, s'apparentaient à une crise de jalousie.

« Ce n'est pas à toi de t'excuser. C'est moi qui suis désolé pour ce qui s'est passé. Mais je n'ai pas eu la possibilité de faire autrement. Le doyen est arrivé à la fin de l'entretien et nous a invités à aller déjeuner avec lui. Je n'avais pas le choix et je n'ai pas pu t'appeler.

— Tu n'as pas besoin de me rendre de comptes. Je te crois... Et ton rendez-vous ? Comment s'est-il passé ?

— Oh ! Très bien. Il n'y a pas de problème. Cuffino n'a rien trouvé à redire au programme que je lui ai présenté. Je commence comme prévu mercredi 7 à dix heures trente.

— Superbe ! Et bien sûr, j'aurai la primeur du cours.

— Quelle question ! Tu devrais le prendre comme un honneur. Sinon, prends-le comme une autre forme du devoir conjugal que t'imposerait ton mari. À ce que je sache, tu apprécies encore pas mal ce genre d'obligation.

— Cela te donnerait-il des idées pour terminer l'après-midi ?

— Pourquoi pas ? Qu'en penses-tu ?

— D'accord. J'arrive. »

Chong se dirigea vers la porte vitrée du salon et l'ouvrit. La climatisation entretenait une fraîcheur agréable dans toute la maison et il resta sur le pas de la porte à goûter la différence de température en attendant que Karol le rejoigne. Celle-ci reprit son dossier et saisit la courroie de transport de son ordinateur qu'elle chargea sans difficulté sur son épaule. Parvenue à sa hauteur elle s'arrêta, comme prise d'une inspiration subite. La lettre du matin la tracassait toujours et elle préférait en avoir le cœur net une bonne fois pour toutes.

« Au fait, pour cette lettre. Tu as pris une décision ?

— Non, pas encore ; je n'ai pas eu le temps. J'appellerai demain l'ambassade pour avoir des renseignements supplémentaires. Ne t'alarme pas... Je retournerai certainement avec plaisir en Corée, mais je n'ai aucune envie de recommencer une nouvelle fois ma vie dans un pays qui m'est devenu étranger. Chez moi, c'est ici maintenant et je ne vois aucune raison pour en changer. »

MOSCOU, 22 H 15

« Il ne devrait plus y en avoir pour très longtemps. Sitôt que Lusan sera là, nous pourrons y aller.

— Vous venez avec nous, Seymon Abrahmovitch ?

— Je ne sais pas encore. C'est Lusan qui décidera. »

La nuit était tombée sans qu'Arvontev eût éprouvé le besoin d'allumer la lumière. La conversation qu'il avait eue dans l'après-midi avec Weinstein lui avait fait du bien et il était parvenu à rétablir un peu d'ordre dans ses pensées. Au moment de le quitter, Weinstein lui avait annoncé qu'il devait se préparer à déménager et la perspective de pouvoir enfin sortir lui avait permis d'oublier ses angoisses des derniers jours.

« J'ai vu dans l'entrée que vous avez prévu de prendre votre valise, reprit Weinstein. Je pense qu'il serait préférable que vous la laissiez ici. On vous l'apportera demain dans votre nouvelle cache. Un homme avec un bagage à la main attire trop l'attention. Pas la peine de prendre de risques inutiles.

— Je vous fais confiance, Seymon Abrahmovitch. Vous ne me devez pas d'explications. Vous savez mieux que moi ce qu'il faut faire. »

Gêné, Weinstein émit un grognement indistinct en guise de réponse et sortit de la chambre. Resté seul, Arvontev tira une chaise près de la fenêtre et tenta de reprendre le fil de sa rêverie. Incapable de retrouver le cours de ses pensées, il en revint à Weinstein. Celui-ci avait été son condisciple à la faculté de physique de Moscou où il était devenu professeur, quand lui-même avait été nommé au poste moins prestigieux, mais beaucoup plus en rapport avec ses goûts de professeur à l'Institut de construction navale de Leningrad. Leurs carrières s'étaient déroulées de manière similaire. Du fait de leur origine, tous deux s'étaient jetés à corps perdu dans le travail pour tenter de faire abstraction de l'antisémitisme latent qui les entourait, et tous deux avaient parfaitement réussi : Weinstein était devenu un spécialiste mondialement reconnu dans le domaine de la mécanique des fluides, quand lui-même avait pu abandonner l'enseignement pour se consacrer exclusivement à la recherche. Trop individualistes pour se lier d'amitié, les deux hommes s'estimaient, mais leurs relations

s'arrêtaient là. La complémentarité de leurs spécialisations respectives leur avait permis de se rencontrer en de nombreuses occasions depuis la fin de leurs études, lors de conférences ou de séminaires, mais le nom de Weinstein n'apparaissait certainement pas dans la liste de ses fréquentations habituelles et c'était pour cette raison qu'il avait pris le risque de s'adresser à lui pour organiser sa fuite. L'idée de faire appel à Weinstein lui était venue quelques mois plus tôt, quand les services de sécurité avaient refusé la présence de celui-ci à une réunion technique pour raison de sympathie avec la cause de certains refuzniks. Pour Weinstein, cette décision correspondait à une condamnation sans appel et Arvontev en avait été révolté, au point de se décider enfin à passer aux actes.

L'interminable fin de l'ère Brejnev et les luttes pour le pouvoir suscitées par cette période d'incertitude avaient détruit la quiétude de la tour d'ivoire dans laquelle il se croyait libre de travailler. En signe de bonne volonté à l'égard de l'Occident, Brejnev avait autorisé la délivrance d'un nombre relativement important de visas pour l'émigration juive jusqu'en 1979, année où furent passés les accords Salt II. Avec la signature de ce traité, les raisons d'une telle générosité avaient disparu d'elles-mêmes, et les frontières s'étaient hermétiquement refermées. Dans le même temps, la vague de répression, qui en 1978 n'avait pas craint de s'en prendre aux noms les plus illustres de la dissidence juive, s'était abattue avec plus d'ardeur encore sur tous ceux qui avaient eu le courage de déposer une demande de sortie. Normalement, il n'aurait pas dû en souffrir : sa position privilégiée lui avait toujours épargné les multiples vicissitudes que pouvait occasionner la mention « Evreï^[3] » sur un passeport intérieur, et jamais, depuis une bonne dizaine d'années, il ne s'était senti directement agressé par une allusion déplacée. Il avait cependant conscience du caractère exceptionnel de sa situation et avait été marqué par la succession des campagnes racistes encouragées par les plus hautes instances avec plus ou moins de discrétion. Cependant, il s'était efforcé de n'en rien laisser paraître. La totale liberté qui lui était accordée dans son travail lui avait servi d'écran protecteur jusqu'au jour où, sans qu'il pût s'en expliquer la raison, il avait senti le besoin de réagir et d'échapper au carcan d'hypocrisie dans lequel il s'était lui-même enfermé. Il ne s'agissait pas de courage, loin de là, mais d'un écœurement incontrôlable vis-à-vis d'un système qui générerait de telles pratiques et dont, à son corps défendant, il servait de faire-valoir. Aussi, pour la première fois de sa vie, s'était-il senti étonnamment proche de son ancien condisciple, qui sans le savoir avait joué un rôle essentiel dans sa décision.

Le bruit d'une conversation dans la pièce d'à côté le tira de sa méditation et Arvontev reconnut la voix de baryton de Yacob Lusan qui conversait avec animation avec Weinstein. Lusan était en fait la cheville ouvrière du petit groupe qui gravitait autour de Weinstein et c'était lui qui s'était chargé de régler tous les détails pratiques de sa fuite. Massif, quoique d'une taille moyenne, il se dégageait de lui une impression de puissance peu commune que sa bonne humeur permanente et son verbe haut ne parvenaient pas à dissimuler totalement. Arvontev l'avait rencontré pour la première fois huit jours auparavant et avait été immédiatement séduit par la truculence du personnage. Serveur dans un café de l'Arbat, il vivait d'expédients et de menus trafics, lesquels se déroulaient presque à découvert dans ce quartier de Moscou. Pourtant, Arvontev en était persuadé, il y avait chez cet ami de Weinstein une face cachée qu'il n'était pas parvenu à découvrir.

Mais loin de s'en alarmer, il se sentait rassuré en sa compagnie et ne doutait pas que, derrière la façade du joyeux compagnon, se cachait un habitué de la clandestinité ne laissant rien au hasard pour échapper aux griffes du KGB ou de la milice.

« Non, Seymon Abrahmovitch. Je me charge seul de votre protégé. Inutile d'insister. »

Comme pour confirmer sa résolution, Lusan ouvrit la porte intermédiaire sans laisser le temps à Weinstein de répliquer. « Alors Lev, comment allez-vous ? Vous êtes prêt ? Nous devons y aller. » Toute trace d'irritation avait disparu de sa voix et il tendait à Arvontev sa large main d'un geste chaleureux.

« Bonjour Yacob. Je suis prêt. Mais vous semblez avoir des problèmes ?

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Il n'y a rien de grave. Tout est en ordre. Je souhaite seulement que Seymon ne nous accompagne pas. Ma voiture est en bas. Je vous emmène voir un match de football. J'espère que vous aimez.

— À cette heure-ci ?

— Bien oui. Justement. À cette heure-ci. En fait ce n'est pas le match en lui-même qui m'intéresse, mais la sortie du match.

— Ce n'est pas ce qui était prévu au départ. Que se passe-t-il ?

— Il n'y a rien, je vous assure. Je préfère seulement changer nos plans. Je vous ai trouvé une nouvelle planque où vous serez en sécurité. Simple mesure de prudence.

— Et pourquoi passer par un stade ? » Malgré le ton anodin de la réponse de Lusan, Arvontev avait compris qu'il s'était passé quelque chose d'imprévu.

« J'ai été suivi ce matin par deux sbires du KGB ou de la milice, je ne sais pas au juste. Je suis persuadé que c'est une simple surveillance de routine : je sais que je suis fiché comme trafiquant au marché noir, mais ils n'ont jamais pu me coincer ; alors de temps en temps, on me met sous surveillance. Ça n'a rien à voir avec vous. J'ai réussi à fausser compagnie à mes anges gardiens, mais maintenant je préfère changer mes habitudes. Donc on va au stade Dynamo. J'y ai rendez-vous avec Yasha d'ici une demi-heure. Dans la bousculade de la sortie, personne ne pourra rien remarquer. Vous partirez avec lui et le tour sera joué.

— Si Seymon Abrahmovitch est d'accord, je ne vois pas ce que je pourrais dire.

— Seymon n'a pas à être d'accord. Il voulait venir avec nous, mais dans les circonstances actuelles il vaut mieux qu'il reste ici. Il a déjà assez d'ennuis sans en rajouter. » Pour la première fois depuis qu'il le connaissait, Lusan avait parlé avec autorité, et au ton de sa voix il était évident que Weinstein n'avait rien à ajouter. « Alors, on y va ?

— Je suis vraiment désolé de ne pas pouvoir vous accompagner, Lev. Mais vous voyez, on ne me laisse pas le choix. » Weinstein était visiblement ému et Arvontev eut à ce moment la certitude qu'il ne le reverrait plus.

« Vous n'avez pas à être désolé, Seymon Abrahmovitch. C'est moi qui le suis pour tous les risques que je vous ai fait courir... Et aussi pour avoir gâché cette amitié que nous aurions pu cultiver. Ça fait plus de trente ans que nous nous connaissons. C'est bien cela : trente ans. Quel gâchis ! J'aurais vraiment aimé être votre ami.

— Je sais, Lev. Je sais... Moi aussi. Mais ni vous ni moi n'en avons eu le courage... Un Juif, c'était déjà suspect. Alors deux Juifs, pensez donc : c'était une association de comploteurs en puissance. Vous n'avez pas à vous en vouloir, et moi non plus. Nous avons cru que nous n'avions pas le choix. Les circonstances sont aussi coupables que nous... Partez, maintenant. Vous avez une chance de refaire votre vie. Je suis persuadé qu'il n'est pas trop tard. N'ayez pas de regrets. Ils ne servent à rien. » Weinstein s'approcha d'Arvontev et lui tendit la main en geste d'adieu. Une immense amertume se lisait sur ses traits. « Au revoir, mon ami. Je sais que nous nous reverrons. *Veharbah Shanah Iroushalaïm*^[4]. L'année prochaine ou une autre... »

CHAPITRE III

SEVERODVINSK, 22 H 20

« Voilà donc les raisons de votre intérêt pour Arvontev. » La pipe aux lèvres, le colonel Sergueï Mikhaïlov leva les yeux sur son subordonné. Il était dix heures largement passées lorsque celui-ci était arrivé et à présent tous deux se faisaient face dans le confortable salon de l'appartement de fonction du plus haut officier du GRU pour la base de Severodvinsk. Mikhaïlov n'avait pas été étonné quand Orkov avait demandé à le rencontrer de toute urgence pour lui remettre son dernier rapport. Son épouse passant les mois d'été avec leurs deux enfants à Sotchi, sur la mer Noire, le colonel Mikhaïlov avait invité le major à venir chez lui où ils pourraient discuter plus librement devant une bonne bouteille de vodka. En dépit de la différence d'âge et de grade, les deux hommes entretenaient des rapports presque amicaux, fondés sur un respect mutuel pour leur professionnalisme et leurs compétences hors pair. Mikhaïlov voyait dans le major Orkov un limier de premier ordre et ne doutait pas qu'avec l'âge celui-ci atteindrait les sommets de la pyramide, sommets auxquels lui-même s'était fait une raison de ne plus pouvoir accéder. À moins, bien entendu, qu'il ne vînt tomber dans une chausse-trappe...

« Vous étiez donc au courant ? » Orkov regarda son supérieur d'un air étonné. Il avait pourtant pris toutes les précautions au cours de ses investigations préliminaires, veillant à brouiller les pistes dans ses demandes de dossiers aux archives.

« Jeune présomptueux ! Le vieux singe que je suis a appris à faire la grimace avant vous. D'une part, vous êtes pris d'une boulimie de travail en pleine période creuse, jusqu'à passer quinze heures d'affilée dans votre bureau ; d'autre part, vous vous intéressez soudain aux ingénieurs ayant travaillé à l'Institut de construction navale de Leningrad, aux docks Sudorek, aux chantiers navals Jdanov, et enfin ici même, ce qui ne fait pas beaucoup de personnes concernées : trois en tout et pour tout. Dont Arvontev. Enfin, le double du formulaire de permission de ce dernier porte votre signature... Pas besoin d'être grand clerc pour tirer les conclusions qui s'imposaient. » Devant la mine déconfite d'Orkov, le colonel éclata d'un rire bon enfant et vida d'un trait son verre de vodka au poivre. « Ne faites pas cette tête-là. Je ne pense pas qu'une autre personne ait fait le lien et dans une semaine, tout cela sera recouvert par une montagne de paperasses. Au besoin, j'y veillerai moi-même.

— Je vous remercie, mon colonel. Ce qu'il me faut pour l'instant, c'est gagner du temps. En attendant d'avoir une preuve tangible de ce que j'avance.

— Vous avez bien mesuré les risques que vous prenez ? » Le colonel Mikhaïlov ralluma sa pipe tout en examinant à la dérobée son vis-à-vis. De toute évidence, Orkov n'avait pas l'intention de renoncer à l'affaire, à son affaire, et tout en mesurant les risques qu'il prenait pour sa carrière, il ne semblait pas s'en soucier outre mesure. Pendant une seconde, Mikhaïlov se revit jeune officier du GRU, dédaigneux des subtilités des carriéristes, et se sentit encore plus proche de son subordonné. Si vraiment il avait raison, et en cas de succès bien entendu, Orkov serait catapulté vers les sphères supérieures ; mais s'il se trompait, ou pis, s'il échouait, rien ne pourrait le sauver. Le GRU n'était d'ailleurs pas en charge d'Arvontev : par son poste, celui-ci était responsable directement devant le Conseil de défense de l'URSS et non devant le Haut État-Major général ; dans ces conditions, la responsabilité de sa personne incombait au KGB et non au service de sécurité de l'armée. Mais le KGB ne se

souciait nullement de la disparition d'une mezouza et le rapport d'Orkov n'avait aucune chance d'être pris au sérieux. Au contraire de l'imagerie populaire, le KGB était un organisme lent dont les succès se fondaient le plus souvent sur un énorme travail requérant plus de patience que d'intuition. Institution pléthorique et tentaculaire, le système des parapluies administratifs y fonctionnait à merveille et Mikhaïlov était convaincu que personne place Dzerjinski n'accepterait de se mouiller sans être couvert au préalable par la plus haute autorité. Protégé par Gorov, Arvontev était intouchable et, le temps que son immunité soit levée, il serait loin. « Je suppose que ce n'est pas la peine de vous dresser un tableau de la situation, reprit-il. Vous empiétez sur la chasse gardée du KGB et vous allez réveiller pas mal de susceptibilités. Ensuite Gorov, il faut le lui reconnaître, couvrira jusqu'au bout son espèce de génie. Enfin votre gibier, si vous avez raison, a pris pas mal d'avance sur vous et vous n'avez aucune preuve tangible de ce que vous avancez.

— Colonel, je n'ai rien d'une tête brûlée et je sais pertinemment que les cartes me sont défavorables. Pourtant, on ne peut quand même pas s'en laver les mains. Je ne suis pas un expert en questions maritimes ni en problèmes stratégiques, mais si vraiment Arvontev a décidé de filer à l'Ouest ou en Israël, je sais que les suites seront incalculables. » Mis en confiance par l'attitude de son supérieur, Orkov s'exprimait avec aisance et ne cherchait pas à minimiser les conséquences de sa curiosité. Son métier, il l'exerçait avec passion et il savait que Mikhaïlov était aussi intransigeant sur ce chapitre. Sa franchise était sa seule arme pour obtenir le blanc-seing dont il avait besoin et il était décidé à jouer cette carte à fond.

« Tu sais où tu mets les pieds. Mais après ? » Sans transition, Mikhaïlov était passé au tutoiement. Pour quiconque le connaissait, ce signe ne pouvait pas tromper : maintenant, il ne se souciait plus de susceptibilités ou de querelles de compétence ; Orkov avait gagné et il s'agissait en conséquence de lui ménager la couverture dont il allait devoir se servir. « Tu vas avoir besoin d'aide. Dans quelle direction comptes-tu te diriger ?

— Arvontev est un solitaire. Ici il ne fréquente personne et n'a pas d'ami à qui il aurait pu se confier. Inutile d'insister donc. Par contre, il ne peut s'enfuir seul. Il va avoir besoin d'aide. À mon avis, il a donc pris contact avec certains refuzniks ou bien avec une ambassade occidentale. Dans les deux cas, il n'a pas le choix. Il a dû aller à Moscou.

— Ton raisonnement se tient, mais ce n'est pas ton domaine et tu ne peux pas compter sur le KGB. Si tu es assez discret, peut-être pourrais-tu voir du côté de la milice. Attends un instant... » Le colonel se redressa et alla fouiller dans la poche intérieure de sa veste d'uniforme, négligemment posée sur le dossier d'une chaise. Il en sortit un agenda de cuir bordeaux tout écorné qu'il se mit à feuilleter. « Voilà, dit-il en regagnant sa place : Vladimir Igorovitch Iorenko. Appelle-le de ma part au QG de la milice à Moscou, rue Petrovka. J'ai toute confiance en lui et il me doit pas mal... Il t'aidera dans la mesure de ses moyens.

— Et pour justifier mon absence, qu'est-ce que je fais ? Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préférerais prendre sur mes vacances. Comme cela, je n'aurai pas de rapport à envoyer quotidiennement et je serai plus libre de mes mouvements.

— Si c'est toi qui le proposes, alors d'accord. Tiens-moi quand même au courant et dès que tu auras une piste sérieuse, je ferai appel à la cavalerie lourde. Je m'arrangerai toujours pour que tu gardes le bébé. Bien entendu, ça marche dans les deux sens... Si tu fais trop de vagues, tu plonges et je ne pourrai rien faire.

— Ce sont les règles du jeu, mais merci de ce que vous faites pour moi, mon colonel. » Orkov se leva et saisit cérémonieusement le verre que Mikhaïlov venait de lui remplir. « À la chasse, colonel !

MOSCOU, 22 H 50

Une fois de plus, Lusan avait tout réglé dans le moindre détail et Arvontev avait été surpris de la facilité avec laquelle son transfert s'était opéré. Comme prévu, ils avaient pu se mêler sans encombre à la foule qui quittait le stade Dynamo où les miliciens étaient bien trop occupés à canaliser la circulation pour leur prêter attention. Arrivés à la porte sud au moment où les premiers spectateurs jaillissaient des sorties latérales, ils avaient attendu dix bonnes minutes avant que Yasha pût les rejoindre. Entouré d'un groupe bruyant de supporters locaux, celui-ci avait happé Arvontev au passage avant de s'éloigner sans même regarder Lusan. Le verbe haut, joignant sa voix au chœur éraillé de ses voisins éméchés, Yasha ne passait pas inaperçu. Blond, dépassant allègrement son mètre quatre-vingt-dix, il arborait avec ostentation les attributs à la mode de la jeunesse soviétique. Son vrai Levi's et sa non moins authentique chemise Lacoste, que seule une fréquentation assidue du marché « gris » permettait d'acquérir, témoignaient de son goût prononcé pour la provocation. Sa désinvolture cependant compensait son agressivité vestimentaire et l'aisance de son comportement constituait à coup sûr le meilleur laissez-passer. Ils purent ainsi passer au travers de deux barrages successifs pour gagner la station de métro sans être inquiétés le moins du monde. Il leur avait suffi de suivre le flot indiscipliné des spectateurs cherchant à prolonger l'atmosphère de la rencontre pour se retrouver sur le quai. Moins d'une demi-heure plus tard, ils arrivaient dans le studio que Yasha avait déniché près de l'avenue Koutouzov.

L'immeuble ne payait pas de mine et le contraste entre la décrépitude de la construction et le luxe de l'aménagement intérieur de l'appartement surprit Arvontev. Lambrissé du sol au plafond, il était équipé d'un mobilier fonctionnel importé de Scandinavie et ressemblait à une luxueuse cabine de bateau. Plus encore que la décoration, ce fut cependant l'invraisemblable déballage de matériel hi-fi qui étonna Arvontev, et devant son incrédulité Yasha éclata de rire.

« Tout ce que vous ne trouverez pas au Goum. Qu'en dites-vous ? »

— Assez surprenant ! C'est votre stock ou votre collection particulière ? » En d'autres circonstances, Arvontev aurait été choqué par un tel déballage de marchandises illicites. La médiocrité de ces trafics lui répugnait et son propre univers était à ce point éloigné des contingences quotidiennes justifiant ces détournements qu'il n'avait jamais imaginé pouvoir un jour en côtoyer les auteurs. Cependant, et à sa grande surprise, il ne parvenait pas à condamner Yasha et d'après le peu qu'il connaissait de ses activités, il était plutôt enclin à s'en amuser. L'ami de Lusan ne cadrait pas avec l'image qu'il se faisait de ces « parasites sociaux » dénoncés par la presse et ses pratiques délictueuses ressemblaient à une forme de jeu à hauts risques dont l'intérêt résidait plus dans les dangers encourus que dans les profits escomptés. C'est pourquoi il n'arrivait pas à se départir à son égard d'une curiosité non dénuée d'amusement, et au fil de leurs rencontres des derniers jours, une amitié était en train de se nouer entre le vieux scientifique désabusé et le jeune homme enthousiaste que tout aurait normalement dû séparer.

« Notre fonds de roulement simplement. Le stock est ailleurs. Quant à constituer une collection, je ne vois pas très bien ce que j'en ferais.

— Et nous dormons où ?

- Où on peut. Vous allez prendre le canapé et moi, je vais m'arranger. Il est d'ailleurs temps d'aller se coucher. La journée de demain va être chargée.
- À ce propos, je ne voudrais surtout pas vous faire courir de risques inutiles... Lusan n'avait pas l'air très chaud pour ce projet.
- Si on devait toujours être raisonnable, on finirait par s'ennuyer. » Tout en parlant, Yasha mettait un tant soit peu d'ordre dans la pièce et dégagea le canapé où il invita Arvontev à s'asseoir. « Vous n'avez pas de souci à vous faire. On ira demain à Jasenevo et tout se passera bien... Après ce que vous m'avez raconté, je comprends votre désir d'aller sur cette tombe une dernière fois.
- Je vous remercie, Yasha. C'est vraiment très gentil de votre part. » Ému, Arvontev s'assit à la place qu'il lui avait ménagée et il dut faire un effort sur lui-même pour chasser les pensées qui l'assaillaient. « Je ne crois pas que j'aurais pu me décider à partir sans être retourné à Jasenevo, ajouta-t-il après un court délai de réflexion. Même si cette visite doit aboutir à l'arrestation du vieux sentimental que je suis...
- Personne ne s'occupera de vous demain. Vous verrez... Et un vieux sentimental de votre espèce, comme vous dites, boira bien quelque chose avant d'aller se coucher pour se remettre de nos émotions d'aujourd'hui.
- Pourquoi pas, au fond ? Vodka et sentiment, l'éternel cocktail russe. Et à quoi voulez-vous boire, mon petit Yasha ?
- À ce que vous voulez. Au souvenir de votre Martha, d'accord ? Je suis persuadé qu'elle devait vraiment en valoir la peine... »

WASHINGTON, 17 H 55

Les unes après les autres, les plus hautes personnalités des États-Unis convoquées par Henry Field, le tout-puissant secrétaire général de la Maison Blanche, pénétraient dans la salle opérationnelle, installée à côté de la salle des communications de la présidence. Délaissant l'entrée solennelle située sur Pennsylvania Avenue, toutes étaient arrivées par l'entrée des services administratifs sur la 17^e Rue pour pénétrer dans l'aile ouest, une petite construction blanche, en grande partie souterraine, où se trouvait la salle des crises. Assis à l'extrémité de la grande table ovale qui en occupait le centre, le Président discutait avec David Cofney, son conseiller spécial pour les affaires de sécurité. Comme le plus souvent en de telles occasions, étaient présents Adrian Boldwing, le secrétaire d'État, et son bras droit George Falk, secrétaire d'État adjoint chargé des Affaires européennes. Puis venait la délégation du Pentagone, nettement plus nombreuse, conduite par Herman Harrington et son adjoint George Martin. Derrière eux s'avançaient en serrant sous leurs bras d'épaisses serviettes le général Richard Gilpin, chef d'état-major général, Robert Wheatman, secrétaire d'État à la Marine, et l'amiral Bernard Klee, chef des opérations navales. Pour la circonstance, deux spécialistes avaient été priés d'être présents à la réunion : Paul Hoffmann tout d'abord, en sa qualité de sous-secrétaire à la Marine pour la recherche, l'ingénierie et les systèmes, et l'amiral Norman Lawrence, responsable des programmes de propulsion nucléaire. À titre tout à fait exceptionnel, et comme le lui avait conseillé le directeur de la CIA le matin même, le Président avait personnellement téléphoné à l'amiral Melvyn Eldam pour le tirer de sa retraite. Chef de la flotte américaine de sous-marins pendant plus de vingt ans, celui-ci avait été contraint de quitter son poste l'année précédente à l'âge, somme toute respectable, de

quatre-vingt-deux ans. À son entrée, le Président interrompit sa conversation et se leva pour l'accueillir. Traversant la pièce de part en part, il salua les différentes personnes déjà présentes et s'approcha de l'amiral avec lequel il s'attarda plus longtemps, le remerciant d'avoir accepté cette invitation un peu hâtive. Enfin, précédé par son patron, Arthur Bollen, Ralph Pritchard pénétra dans le saint des saints sans être autrement intimidé. Il est vrai qu'il y était déjà venu plusieurs fois sous les deux précédents présidents. En outre l'apparente banalité du décor avait quelque chose de rassurant, rien ne laissant supposer que dans cette même pièce les différents présidents des États-Unis avaient vécu les heures les plus dramatiques de leur pays. De son côté, le maître des lieux se comportait avec une simplicité désarmante qui mettait immédiatement à l'aise ses hôtes. Ayant quitté l'amiral Eldam, il s'était avancé vers Arthur Bollen la main tendue, regardant Pritchard qu'il ne connaissait pas encore d'un air interrogateur. Évitant d'aborder le motif de sa présence, il s'enquit des responsabilités exactes de Pritchard au sein de l'Agence et, avec cet art consommé de l'ancien acteur, lui témoigna un intérêt dont ce dernier n'aurait pu dire s'il était de circonstance ou naturel.

Bon dernier, Henry Field entra à son tour et, après avoir parcouru l'assistance du regard, se retourna pour fermer la porte. Le Président gagna sa place à l'extrémité de la table de conférence et invita tout le monde à s'asseoir dans les modestes fauteuils de moleskine rouge disposés autour d'elle. Face à face, et comme à leur habitude, les représentants du Département d'État et ceux du Pentagone se regardaient en chiens de faïence. Mais curieusement, les militaires présents, et qui formaient leur propre groupe sur la gauche de leur ministre, ne semblaient pas prendre part à ces querelles de civils. Entouré par ses deux conseillers, le Président faisait ses délices de cette hostilité au sein de toute administration américaine, évaluant les tensions et calculant à l'avance le moyen de se servir des divisions de son entourage pour mieux imposer sa propre volonté. « Les mondanités sont terminées, pensa Pritchard. Et maintenant, les masques vont tomber. »

« Merci, messieurs, d'être venus, commença le Président. Je suppose que les présentations sont superflues et que vous vous connaissez tous. Avant d'en venir à l'objet de cette réunion, laissez-moi remercier plus particulièrement l'amiral Eldam d'avoir accepté de quitter sa retraite. Sa grande expérience va nous être utile. Autrement dit, et pour ceux qui ne le sauraient pas encore, nous allons parler de sous-marins. D'après ce que je sais, la CIA a pêché dans ses filets un poisson d'importance. À nous d'étudier ce qu'il y a lieu de prévoir. Arthur, vous avez la parole. »

GEORGETOWN, 18 H 05

Allongé les mains derrière la tête, Chong guettait les bruits familiers indiquant que l'après-midi s'achevait et que Georgetown allait enfin émerger de sa torpeur estivale. Près de lui Karol dormait, nue, un bras replié sur la poitrine, l'autre pendant au-dehors du lit, et conservait dans son sommeil le même abandon que celui dont elle avait fait preuve au cours de leurs ébats. Si Chong n'éprouvait aucune envie de dormir, il ne se sentait pas moins incapable d'accomplir le moindre mouvement. Du dehors lui parvenaient les signes avant-coureurs du regain d'activité qui ne manquait pas de se déclencher quand la chaleur s'estompait en début de soirée. De la maison voisine, des éclats de voix ponctuaient les performances aquatiques de jeunes enfants qui prenaient autant de plaisir à se baigner qu'à

faire du bruit. De l'autre côté, chez les Fielder, une partie de tennis s'était engagée et le bruit sec et métallique des balles frappées par des cordages trop tendus résonnait jusque dans leur chambre, pourtant hermétiquement close. Le son amorti produit par les raquettes d'antan en bois avait un autre charme, remarqua Chong avec regret, plus sensible au caractère nostalgique de ce sport qui lui rappelait son adolescence qu'aux exploits sportifs dont se targuaient les Fielder. Un peu plus loin, sur la route qui serpentait dans leur zone résidentielle, une portière claqua et une voiture démarra, non sans klaxonner pour une raison qui lui échappa mais qui, depuis son lit, lui parut tout à fait incongrue.

Après dix années passées aux États-Unis, il conservait le même émerveillement naïf qu'au premier jour devant les réalités quotidiennes de la vie américaine et restait particulièrement sensible aux variations de l'atmosphère ambiante, imperceptibles à la plus grande majorité des Américains de pure souche. Il venait de déposer son dossier de demande de naturalisation et n'envisageait plus de quitter un pays et un mode d'existence qui répondaient à ses aspirations.

Contraint de quitter la Corée du Sud en 1973 pour cause d'opposition au régime du président Park Chung-hee, il avait abandonné du même coup l'existence privilégiée d'un enfant de la haute bourgeoisie coréenne. Aussi, en dépit d'une absence totale de problèmes financiers, avait-il souffert les premiers temps de ne plus être le fils de son père, de ne plus pouvoir se prévaloir de son nom dans les magasins les plus chic ou dans les clubs les plus fermés. Rétrospectivement, il se rendait compte que ce qui l'avait le plus marqué lors de son installation à Washington, ç'avaient été cet apprentissage de l'anonymat et la perte du prestige attaché à ses origines familiales. Ce temps était révolu et il savait maintenant qu'il se contenterait de cette vie anonyme. Simple professeur d'université parmi d'autres, il habitait dorénavant une banlieue respectable où ses semblables étaient trop nombreux pour gagner ne fût-ce que la simple déférence du facteur, trop habitué aux titres de « Docteur » ou de « Professeur » sur les boîtes aux lettres de son secteur. Reconnu par ses pairs, admiré par ses étudiantes et promis à une carrière trop rectiligne pour frapper les imaginations, il n'en demandait pas plus. Déchargé de tout souci matériel grâce à son traitement et surtout grâce à la fortune de son père, qui lui avait permis de s'acheter cette maison, peut-être trop luxueuse pour un professeur en début de parcours, son existence pouvait être considérée comme enviable. Le temps venant, ses ambitions se réaliseraient progressivement, et avec Karol à ses côtés il pouvait se considérer comme un homme comblé.

Depuis quelques minutes pourtant, son esprit vagabondait. Les justifications qu'il avait conscience de rechercher le ramenaient vers son passé. Analysant avec complaisance sa réussite présente et à venir, il était conscient qu'il cherchait avant tout à occulter son passé et ses aspirations de jeunesse.

Opposé au conservatisme de son père qui, il en convenait, n'avait jamais eu en très grande estime la dictature du président Park et la corruption des plus hautes sphères coréennes, il avait à un moment donné su faire preuve de courage et de détermination, au point de sortir du moule confortable qu'on lui offrait. Cela avait commencé en 1971 lors de son entrée à l'université de Séoul et surtout à partir de 1972, quand il avait commencé à jouer un rôle actif dans l'organisation de la contestation estudiantine. Les réserves de son père à l'égard de l'autoritarisme de Park et à la suite du coup d'État militaire du général Chun Doo-hwan en novembre 1980 tenaient plus à la prudence du financier avisé, certain que tôt ou tard le grand allié américain imposerait un minimum d'ouverture politique pour désamorcer les risques d'éclatement de la société sud-coréenne. Quant à lui, son opposition avait été d'une nature différente. Son entrée à l'université lui avait permis de mesurer les aspirations d'une fraction

croissante de l'opinion publique à une plus grande démocratie. À ses yeux, les calculs à long terme de son père lui avaient paru mesquins et à côté de la réalité. Cette réalité, à laquelle il avait cru accéder en côtoyant des groupuscules réduits à la marginalité par la terreur policière et leur statut relativement favorisé d'intellectuels contestataires, l'avait alors conduit à radicaliser son attitude. L'enlèvement au Japon en 1973 de Kim Dae-jung, le leader de l'opposition, par la redoutable KCIA, la police secrète du régime, avait servi de catalyseur à son besoin de révolte, au point de le faire rentrer dans une semi-clandestinité, protégé il est vrai par les puissantes relations de sa famille. Sans grand succès, il avait alors tenté de mobiliser les étudiants de la faculté de droit, jusqu'à ce qu'un semblant de manifestation durement réprimé par l'armée lui impose de prendre le chemin de l'expatriation. C'était à la fin de 1973, mais à cette époque son exil lui semblait devoir être provisoire. Dans les premiers temps il avait fréquenté avec assiduité les milieux d'opposants, réfugiés comme lui aux États-Unis et auprès desquels le sacrifice de sa condition privilégiée lui avait valu une aura supplémentaire. Au bout de deux ou trois ans, il avait commencé à espacer ses rencontres et s'était éloigné progressivement. Lassé par les bavardages stériles de ces exilés soucieux de radicaliser à distance la timide libéralisation ayant suivi l'assassinat du président Park à la fin de 1979, et écoeuré par leur cynisme face aux massacres de Kwanju qui mirent fin à ce « Printemps de Séoul^[5] », il avait presque totalement rompu après le coup d'État du général Chun, qui réduisit à néant tous ses espoirs d'évolution du régime. Depuis, ses seuls liens avec son pays d'origine consistaient dans la correspondance qu'il entretenait avec sa famille et dans les rares voyages que son père âgé de soixante-treize ans osait encore entreprendre. Celui-ci considérait que l'avenir de son fils était mieux assuré aux États-Unis qu'à Séoul et n'avait rien entrepris pour le dissuader d'épouser une Américaine, la première étrangère à être admise dans la famille Kim. Tout au contraire, le vieil homme avait été séduit par l'énergie et le dynamisme de Karol et s'était pris d'une réelle affection pour sa belle-fille. L'une des plus grandes joies de Chong avait d'ailleurs été de revoir toute sa famille proche, ses parents, son frère cadet et sa sœur, venus aux États-Unis pour son mariage, et de constater que, les uns après les autres, ils étaient tous tombés sous le charme de sa nouvelle épouse. Tous, sauf sa mère peut-être, considéraient qu'il avait réussi dans son nouveau pays et admettaient fort bien qu'il renonce à revenir un jour s'établir à Séoul.

Mais à présent il ne comprenait plus. Cette autorisation officielle de rentrer le surprenait au moment où il s'y attendait le moins et, contrairement aux idées qu'il affichait, il se sentait gagné par une immense nostalgie dont il ne s'expliquait pas la raison. Lui qui croyait être devenu américain se redécouvrait subitement coréen et cette perspective l'affolait. L'univers bien ordonné qu'il s'était façonné s'écroulait et la complexité des sentiments qu'il éprouvait le laissait sans réaction.

« Qu'as-tu, mon chéri ? Tu trembles. Quelque chose ne va pas ? » Près de lui Karol venait de se réveiller et l'examinait avec anxiété. « C'est cette lettre qui te tracasse ? »

— Non. Tout va bien. Ce n'est rien.

— Ne raconte pas d'histoires, je t'en prie. Si tu avais vu ta tête ce matin ! Puis ta nervosité quand tu es rentré. Même si tu es bon comédien, je ne t'ai jamais vu aussi tendu. Tu ne crois pas que si tu en parlais ça irait mieux ?

— Tu as peut-être raison, mais je crains que tu ne comprennes pas. Moi-même, je ne comprends pas ce qui m'arrive... Vois-tu, jusqu'à aujourd'hui je n'avais jamais imaginé que je retournerais un jour en Corée. Du moins je m'en étais fait une raison... Il y a toi, l'université, cette maison. Je n'ai plus aucune raison de vouloir rentrer et pourtant quelque chose cloche – quelque chose que je n'arrive pas à m'expliquer.

— Mais qui te demande de rentrer ? Personne. Pas même tes parents. On t'autorise seulement à retourner en Corée quand tu le désireras. C'est différent, non ?

— Tu vois, tu ne comprends pas. Je me croyais confortablement installé ici et tout à coup, je me retrouve le cul entre deux chaises. » Chong avait parlé vite, de cette voix haut perchée qui chez lui trahissait la nervosité. D'un geste mécanique, il balaya la longue mèche de cheveux noirs qui lui barrait le front et ce geste révéla de larges rides que jamais Karol n'avait vues si profondes.

« Mais, bon dieu ! Ressaisis-toi ! Fais un effort ! Au contraire, je trouve que cette nouvelle est fantastique. Tu croyais être devenu un parfait produit américain stéréotypé et tu t'aperçois que tu es aussi coréen. Au cas où tu aurais oublié ta couleur de peau, moi je ne l'ai jamais ignorée et je m'en suis accommodée sans difficulté.

— Ça, au moins, c'est sympathique. Merci... Je ne m'attendais pas à ce genre de remarque de ta part.

— Oh, s'il te plaît, Chong ! On ne va pas se chamailler. Surtout après un tel après-midi. Je voulais seulement te faire comprendre que tout le monde aux États-Unis vient d'ailleurs. C'est cela l'Amérique. Pour toi, la seule différence c'est que tu t'y es pris plus tard que les autres.

— C'est vrai. Tu as raison. Excuse-moi... Mais tu sais, je me fais penser à ces nouveaux convertis pris du zèle des néophytes qui brûlent tout ce qui pourrait leur rappeler leur passé. En demandant la nationalité américaine, c'est comme si j'avais voulu entrer en religion. Je vais te paraître naïf, mais j'ai cru au grand culte américain, à cette conversion de masse dont les grands prêtres étaient les fonctionnaires de l'immigration. »

Chong ferma les yeux et un sourire apparut sur ses lèvres. Ce sourire, Karol le connaissait. Son mari l'affectait chaque fois qu'il se moquait de quelque chose ou de quelqu'un. Mais cette fois-ci c'était différent et la dérision était dirigée contre lui, contre l'éminent universitaire qui avait laissé ses sentiments pervertir son analyse ; pour une fois c'était son intelligence qui était prise en défaut, et seule demeurerait une incompréhension si profondément humaine, si désespérée, que Karol se sentit intensément émue. Avec précaution, elle se rapprocha de lui et vint se lover contre son corps.

« Allez ! N'y pense plus. Tu as tout le temps pour prendre une décision. Rien ne presse. Je t'ai épousé, toi, un affreux petit macaque jaune qui essayait désespérément de paraître plus américain que nature. Pourquoi ? Je n'en sais fichtre rien. Je t'aime et je m'en contente... Tu as une chance formidable... Tu vas pouvoir enfin redevenir entièrement toi-même et non plus ce produit aseptisé que tu aurais bien fini par devenir un jour.

— Merci, ma chérie. Je t'aime moi aussi... Mais, tu sais, c'est drôle : il me semble que c'est seulement maintenant que j'ai perdu ma véritable identité, alors que ce devrait être le contraire. » La crise était terminée et Chong revenait à la réalité. Son esprit logique reprenait le dessus et Karol vit à regret ce rare moment d'intimité prendre fin. Aussi intense que fût leur amour, il n'était pas dans le caractère de son mari de se laisser aller aussi totalement à ses sentiments et de lui permettre de mesurer par la même occasion combien il pouvait avoir besoin d'elle, comme elle de lui. « Je crois que j'ai un peu trop vite voulu changer de couleur de peau, continua-t-il. Peut-être n'avais-je pas le choix, sinon je ne me serais jamais intégré si facilement. Maintenant j'ai le choix, et contrairement à ce que je pensais, le plus dur m'attend...

— Mon pauvre chéri ! Je compatis. C'est dégueulasse ce qu'on t'a fait. Tu veux que je te dise : c'est de la provocation. » Karol avait parlé très sérieusement et Chong ne saisit pas

immédiatement l'ironie du propos. Puis, comme elle éclatait de rire devant son visage dépité, il réalisa qu'à son tour il venait de se faire avoir à son propre jeu et joignit son rire au sien.

« Tu as raison. Mais heureusement que je t'ai. J'ai au moins encore un motif pour me plaindre. »

WASHINGTON, 18 H 35

La réunion du Conseil de sécurité durait depuis une demi-heure, mais les esprits ne s'étaient pas encore échauffés. Lorsque Arthur Bollen avait exposé les grandes lignes de l'affaire, un murmure avait parcouru l'assistance, et Pritchard était persuadé que le conseiller spécial du Président pour les affaires de sécurité avait alors échangé avec le secrétaire à la Défense un regard d'intelligence. Pour mieux l'en convaincre, la moue de mépris qui était furtivement apparue sur le visage du secrétaire d'État, lequel n'avait rien manqué de la scène entre les deux ultras de l'assemblée, était caractéristique du climat de tension régnant dans les plus hautes sphères de l'administration. Pour le moment, les choses en restaient là. À n'en pas douter, les parties en présence attendaient la fin de son intervention pour mieux s'affronter sur l'opportunité des mesures à prendre. Déjà David Cofney s'agitait sur son fauteuil, et à ses airs entendus il était aisé de voir qu'il l'approuvait en tout point. Par contre les représentants du Département d'État et du Pentagone, qui ne cessaient de prendre des notes, conservaient une attitude des plus réservées.

« Nous n'avons pas encore pu établir le plan complet de l'“exfiltration” d'Arvontev. » Pritchard en arrivait aux grandes lignes du plan auquel il avait réfléchi en début d'après-midi. « Il nous faudra probablement deux ou trois jours pour tout mettre en ordre et régler les détails de l'opération. Par contre, il est impératif de choisir aujourd'hui même une voie d'évasion. Nous avons le choix entre quatre possibilités. Par la Finlande tout d'abord, avec une étape à Leningrad. La route est relativement sûre et nous sommes bien implantés dans cette ville. Par contre Arvontev y a travaillé à l'Institut de construction navale ainsi que dans les chantiers navals Jdanov. On court donc le risque qu'il soit reconnu à tout moment. Par prudence, je juge donc qu'il nous faut renoncer à cet itinéraire. Deuxième possibilité, nous pouvons le confier à un accompagnateur de l'Agence dans un train à destination de l'Europe occidentale. C'est la solution la plus discrète et la moins dangereuse, malgré la multiplicité des contrôles frontaliers. Avec une bonne couverture, les chances de succès sont assez grandes. Mais pas dans le cas d'Arvontev. Le personnage est trop connu et les gardes frontières, qui je vous le rappelle dépendent du KGB, risquent de découvrir la supercherie. De plus, au cas où la nouvelle de sa défection aurait filtré avant qu'il n'ait quitté le territoire soviétique, les contrôles seront automatiquement redoublés. De nouveau, il nous faut donc exclure cet itinéraire. La solution normale consisterait alors à le faire sortir par la mer Noire. Mais justement, c'est la solution normale, celle à laquelle on est obligé de penser. Au mieux, je pense que nous pouvons l'utiliser pour mettre le KGB sur une fausse piste. Par contre, il est trop risqué d'envoyer Arvontev en Crimée. Nous avons bien sûr pas mal de réseaux dans la région, mais la police secrète soviétique y est trop bien installée et il serait illusoire de considérer que toutes nos filières ont échappé à sa surveillance. Il suffit que nous fassions appel à la mauvaise, à celle que le KGB laisse justement ouverte pour mieux la contrôler, et Arvontev se retrouvera dans une impasse. Il suffit de regarder une carte de la Crimée pour s'en convaincre : il n'y a que trente kilomètres à boucler et notre précieux colis se trouve pris

dans une nasse.

— Qu'est-ce que vous proposez donc ? » Pour la première fois depuis qu'il avait pris la parole, Pritchard était interrompu par la voix du Président. Celui-ci le regardait avec un intérêt non dissimulé, mais il comprit sur-le-champ qu'il lui fallait être bref et conclure.

« Eh bien, monsieur le Président, la solution qui me paraît la plus appropriée est celle à laquelle nos adversaires s'attendent le moins. Personne ne peut imaginer qu'un fugitif désireux de quitter l'Union soviétique à partir de Moscou puisse s'enfoncer à l'intérieur du territoire soviétique à travers la Sibérie pour rejoindre la côte orientale. Or, si Arvontev y parvient, il nous est relativement facile de le faire prendre en avion. C'est, j'en conviens, un peu insensé, mais cette route me paraît pour une personne de son importance la plus appropriée car la moins envisageable et donc la moins surveillée.

— C'est insensé, comme vous dites. C'est même rocambolesque... Mais votre raisonnement se tient. » Le Président gratifia Pritchard d'un sourire d'encouragement et tous les regards convergèrent vers lui. Certains étaient curieux, un ou deux bienveillants même, mais la majorité semblaient hostiles. Pourtant, Pritchard ne voyait pas d'autre alternative et il allait falloir immédiatement emporter la conviction du plus grand nombre. D'ici le 3 septembre le temps manquait et il ne pouvait être question de se perdre en discussions inutiles. Le chef d'état-major fut le premier à ouvrir le feu :

« J'ai bien évidemment quelques objections à formuler pour ce projet, commença-t-il. En premier lieu, il ne me paraît pas si facile de faire atterrir un de nos appareils sur le territoire soviétique, surtout dans cette région. Le Kamtchatka, Sakhaline et les environs de Vladivostok sont sous haute surveillance. La défense antiaérienne russe, le PVO Strany, y est en alerte permanente. Quant aux zones de contrôle aérien, les FIR^{6}, elles sont sous contrôle militaire.

— Attendez un instant, général, intervint le Président. Henry, pouvez-vous faire apparaître la carte, s'il vous plaît ? » Henry Field se leva et appuya sur une série de boutons de la console qui se trouvait derrière lui. Dans un chuintement à peine perceptible, un écran se déploya sur le mur droit de la pièce et aussitôt apparut la carte demandée. À son tour le général Gilpin se leva et s'approcha de l'écran.

« Voilà, monsieur le Président. Ici, vous avez la mer d'Okhotsk : un véritable lac intérieur soviétique, où est concentrée la quasi-totalité de la flotte russe du Pacifique. La presqu'île du Kamtchatka est le sanctuaire des sous-marins stratégiques et spécialement des Delta III ainsi que des Typhoon. C'est également là que se trouve le centre d'essais des missiles intercontinentaux russes. Manque de chance pour le plan de M. Pritchard, nous savons qu'une série d'expérimentations est prévue pour la période concernée. Donc redoublement de surveillance à prévoir. Quant à l'île de Sakhaline, c'est un véritable porte-avions avancé où sont stationnées par exemple deux escadres de Backfire. Enfin, le porte-avions *Minsk* croise en permanence dans cette zone avec sa flotte d'accompagnement, qui surveille les alentours. Quant à la région de Vladivostok, elle est tellement protégée qu'en 1974, quand le président Ford s'y est rendu pour rencontrer Brejnev, Air Force I a été soumis à un réel bombardement d'ultraviolets pour voiler toutes les caméras qui auraient bien pu y être installées. Les Russes y disposent d'une panoplie ultra-sophistiquée d'appareils de détection. Ici par exemple, à Komsomolsk-Amur, se trouve un système d'alerte avancé destiné à détecter nos propres missiles. Ici encore, ajouta-t-il en pointant la côte sud-ouest de la mer d'Okhotsk, se trouve un radar de la dernière génération voyant au-delà de l'horizon par réflexion des ondes dans l'ionosphère ; sa portée est dix fois supérieure aux systèmes classiques. Le plan de

M. Pritchard me paraît donc tout à fait irréalisable. Du moins en un laps de temps aussi bref.

— Le général Gilpin a raison. Nous aussi, nous sommes au courant de tous ces obstacles. » Pritchard avait repris la parole et affichait une sérénité toute superficielle. Les événements allaient trop vite. Il n'avait pas pu établir dans le moindre détail un plan susceptible de vaincre les réticences de l'état-major et par lequel son soutien aurait été assuré. « Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, nous n'avons pu tracer que les grandes lignes d'un projet que nous jugeons réalisable. Pour répondre aux objections du général, je dirai seulement qu'il est possible de passer à travers le formidable réseau défensif soviétique à condition que celui-ci soit occupé par ailleurs. Je pense à une alerte si sérieuse que tous leurs systèmes d'écoute et de détection seraient concentrés sur le leurre que nous leur offririons.

— Qu'en pensez-vous, général ? » Avec une autorité qui étonnait Pritchard, le Président dirigeait cette conversation de spécialistes, sollicitant les explications sur les points qui lui paraissaient obscurs et fermement résolu à ne pas s'en laisser conter.

« Dans ces conditions, il y a une chance de succès, c'est évident, mais c'est risqué quand même... Il faudrait que l'appât soit rudement gros.

— Oui. Par contre il y a un autre problème que M. Pritchard a évité à dessein de mentionner. » Pour la première fois depuis le début de la conférence, le secrétaire à la Défense avait pris la parole et tout le monde se tourna vers lui. « Les moyens à mettre en œuvre pour réussir cette opération sont énormes. L'idée de faire traverser toute la Sibérie à Arvontev peut être retenue. Elle est même brillante et je ne doute pas que la CIA puisse y réussir. Mais au moment critique, c'est-à-dire quand il quittera l'Union soviétique, l'Agence devra nous laisser la main. » Arthur Bollen s'agita sur sa chaise, prêt à intervenir, mais le Président lui fit un signe impératif de se taire. « Si nous devons créer une diversion et guider à travers la brèche un de nos avions, nous aurons besoin d'une surveillance visuelle de toute la région. Je n'en prends qu'un exemple, celui du porte-avions *Minsk*. Nous savons que celui-ci est en opération, et avec ses navires d'escorte, il pourra balayer toute la zone sur ses écrans radars. Il ne s'agit donc pas de laisser l'appareil que nous enverrons tomber en plein milieu de ses filets. Il faudra déterminer où l'armada se trouve à tout moment et cela, seul le National Reconnaissance Office peut le faire. Celui-ci dépendant de l'armée de l'air, je pense qu'il serait donc souhaitable de partager l'opération en deux, si vraiment elle doit se faire comme je l'espère sincèrement : la première partie sous la responsabilité de la CIA et la seconde sous la nôtre.

— Cette proposition est impensable, rugit Bollen hors de lui. Pour réussir, l'opération devra être exécutée à la minute près. À la seconde près, même. Or le Pentagone propose tout simplement de multiplier les centres de décision par deux. Nous savons tous que ceci ne peut qu'aboutir à créer des complications inutiles. Ce n'est pas la peine de nous voiler la face, notre système administratif n'a rien à envier à celui des Russes : il est tout aussi lourd et routinier que le leur. S'il y a deux centres de décision pour suivre l'affaire, cela voudra dire que l'on devra multiplier par deux la quantité de paperasses ainsi que les délais de réaction. Sans compter bien sûr les risques de fuite. Pour référence, reportons-nous seulement à l'opération héliportée pour libérer les otages de Téhéran... Si j'ai demandé au Président cette réunion du Conseil de sécurité, c'est justement parce que pour réussir cette opération nous avons besoin du soutien du Pentagone et du Département d'État. Une fois Arvontev ici, nous le leur donnerons. De toute façon, nous ne pourrions pas le traiter. Mais de grâce, pour l'instant, laissez-nous faire notre boulot.

— Si l'Agence obtient ce qu'elle demande, est-elle certaine de réussir ? » Habituellement

proche des options du Pentagone, le conseiller spécial semblait pour une fois sur le point de donner raison à la CIA. Saisissant la balle au vol, Bollen réagit sur-le-champ pour ne pas laisser le temps à ses contradicteurs de se ressaisir :

« Certaine, non. Mais c'est l'Agence qui a le plus de chances. Si cela peut vous rassurer, je suis prêt à y jouer ma tête.

— La belle affaire ! » entendit-on du côté des militaires, sans que Pritchard pût remarquer d'où provenait le persiflage.

« Messieurs, je vous en prie ! intervint le Président. Adrian, qu'en pensez-vous ? demanda-t-il en se tournant vers le secrétaire d'État.

— En fait, pour l'instant, je ne suis pas vraiment concerné et je n'ai pas l'intention de me mêler à cette querelle de chapelle. Vous m'avez demandé de prévenir notre ambassadeur à Moscou, ce que j'ai déjà fait. Si je comprends bien, je n'aurai à intervenir que lorsque tout sera terminé : si l'opération réussit, pour faire face aux protestations que les Soviétiques ne manqueront pas de soulever à propos de ce leurre qui sera envoyé aux avant-postes ; en cas d'échec, si un Américain se fait prendre en compagnie d'Arvontev. Ceci étant, je me contenterai de vous rappeler que nos rapports avec l'Union soviétique ne sont pas très brillants, et vous savez pertinemment que les Russes n'attendent qu'un prétexte de ce genre pour rompre les négociations stratégiques sur les armes de portée intermédiaire en Europe. Mais je reconnais que cet Arvontev justifie certains risques et le projet de la CIA me paraît envisageable.

— Et vous, amiral, qu'en dites-vous ? » Le Président s'adressait à Eldam et semblait attendre de lui qu'il départage les deux parties en présence.

« À mon avis aussi, Arvontev justifie certains risques. Je dirai même plus : il justifie que nous prenions tous les risques pour le récupérer. » Le vieil homme n'avait pas eu besoin de s'éclaircir la voix pour parler avec fermeté. Lui aussi, remarqua Pritchard, possédait cette forme d'autorité naturelle que son grand âge et son expérience inégalée en la matière rendaient d'autant plus incontestable. « Vous savez très bien que nous avons conçu notre défense stratégique sur des critères radicalement opposés à ceux des Soviétiques. Eux savent que notre régime politique nous interdit de passer à l'offensive les premiers. Par conséquent, leurs ICBM^[7], 65 p. 100 si je me souviens bien, sont fixes et donc relativement vulnérables. Dans notre cas, toutes les raisons nous portent à nous défier des Russes qui, eux, pourraient très bien tirer les premiers. 80 p. 100 de nos vecteurs intercontinentaux sont donc mobiles et 60 p. 100 à bord de nos sous-marins nucléaires. Ceux-ci sont pour l'instant indétectables et par conséquent invulnérables. Or Arvontev, qui entre parenthèses est un véritable génie, a permis à l'URSS de créer une flotte de sous-marins d'attaque si rapides qu'ils menacent directement nos sous-marins stratégiques. C'est donc la sécurité même de notre pays qui est menacée à l'heure actuelle et à mon avis tout pourra être justifié si nous arrivons à le ramener vivant aux États-Unis. C'est là mon premier point. Quant au second, qui concerne cette querelle de chapelle, pour reprendre les termes de M. Boldwing, vous savez tous que je suis en retraite. Je ne suis donc plus lié par l'esprit de la maison et mes anciens collègues voudront bien m'en excuser. Mais je pense que le projet que nous a présenté M. Pritchard ne peut être réussi que par la CIA. J'estime donc nécessaire que le Pentagone mette à la disposition de l'Agence tous les moyens qu'elle demandera et qu'il s'abstienne d'intervenir dans l'opération. Par contre, il est impératif que la marine ait accès au produit en premier... C'est tout ce que je peux dire pour le moment, monsieur le Président.

— Merci, Melvyn. Je vous remercie de vos conseils qu'en définitive nous allons suivre. »

Fatigué par la longueur de cette réunion, le Président montrait des signes de lassitude et semblait désireux d'en finir. « Si personne n'y voit d'inconvénient, je propose donc de laisser à la CIA le soin de mettre en forme le projet que M. Pritchard nous a présenté. À votre avis, Arthur, de combien de temps avez-vous besoin pour régler tous les détails de l'opération ?

— Quarante-huit heures maximum. Notre cellule de crise est déjà réunie et Ralph Pritchard est chargé d'en assurer la direction. D'ici lundi matin, je pense que nous serons en mesure de vous présenter le plan dans son ensemble.

— Très bien, Arthur. Je vous fais confiance ainsi qu'à M. Pritchard. La prochaine réunion aura lieu lundi matin... Mettons à neuf heures... En attendant, les services du Pentagone vous fourniront toute l'aide dont vous aurez besoin et que vous leur demanderez. Vous avez l'entière responsabilité de l'affaire. À vous de redorer le blason de l'Agence. »

NANTUCKET, 19 H 55

Le ciel s'était obscurci à la fin de l'après-midi, peu avant leur arrivée à Nantucket. Le vent soufflait en rafales et la température s'était très nettement rafraîchie en l'espace de quelques minutes. Venus du large, de gros nuages noirs avaient fondu sur l'île et la mer s'était mise à moutonner, secouant violemment les passagers du ferry de la Martha's Vineyard and Nantucket Steamship Authority. Le bateau-phare du port de Nantucket, peint d'un rose agressif, avait été doublé en toute hâte et le bateau n'était pas plus tôt à quai que le flot des passagers se précipitait à terre sans demander son reste.

Pour éviter les inévitables encombrements à la sortie de la cale, Stanley et Jennifer avaient quitté le navire dans les derniers, et une demi-heure après avoir franchi la passerelle ils arrivaient à destination. La maison que Jennifer avait héritée de son père se trouvait au nord-est de Nantucket, isolée du reste de l'île par un étang de plusieurs kilomètres de long qui accentuait d'autant la solitude des quelques habitations disséminées dans la lande désertique. À une dizaine de kilomètres du village proprement dit, « la baraque », comme elle l'avait surnommée, était protégée de l'afflux des vacanciers que la mode et un certain snobisme déversaient dans l'île chaque été. Certes, plusieurs bungalows s'étaient bien construits aux alentours, mais les courants qui longeaient la côte à cet endroit y rendaient la plage dangereuse pour quiconque ignorait les rares endroits accessibles sans péril. Aussi était-on loin des critères habituels d'affluence des autres stations balnéaires de la Nouvelle-Angleterre et la tranquillité des environs n'avait-elle pas été trop perturbée par les nouveaux arrivants.

Le temps d'ouvrir la maison, de décharger les bagages et de se changer, l'après-midi tirait à sa fin. Dehors une pluie fine tombait en rafales et le ciel très bas ne parvenait pas à se dégager. Fatigué par son vol transatlantique du matin, Stanley regardait le paysage s'estomper dans le crachin et n'avait plus guère envie de sortir. Après la chaleur étouffante des dernières semaines à New York, le changement sans transition de climat et la perspective de passer une soirée devant un feu de bois – qu'il allumerait plus par plaisir que par réelle nécessité – lui procuraient un sentiment de bien-être attendu depuis trop longtemps. Vêtu d'un jean et d'une chemise de laine, il se tenait debout devant la porte-fenêtre du salon et son image se reflétait dans la vitre. D'une taille légèrement au-dessus de la moyenne, il retenait l'attention par ses yeux gris qui s'harmonisaient à ses cheveux précocement poivre et sel. Agé de trente-six ans, sûr de sa valeur et de son charme, il aurait pu représenter le modèle type du

cadre supérieur sur le chemin de la réussite. Mais une timidité naturelle détruisait cette image, à laquelle il ne tenait d'ailleurs pas, et cette tenue décontractée lui seyait infiniment mieux que les sombres et trop convenables costumes de chez Saks imposés par l'exercice de sa profession.

« Que fait-on, Jenny ? Tu as vraiment envie de sortir ? » S'arrachant à la contemplation du paysage, Stanley se dirigea vers la cuisine où s'affairait Jennifer, espérant que celle-ci renoncerait à son idée d'aller dîner en ville.

« C'est comme tu préfères. Si tu veux, on peut très bien rester ici pour ce soir. Il y a assez à manger. » Jennifer avait abandonné le rangement de la nourriture qu'elle avait pensé à apporter et s'était redressée pour lui répondre. Elle aussi avait revêtu un blue-jean et un pull à col roulé de couleur rouge. Dans cette tenue, elle était redevenue l'adolescente qui dix années auparavant avait séduit le brillant étudiant de la Harvard Law School rencontré sur le port de Nantucket. Mais autant la nonchalance étudiée et le négligé de bon ton du jeune homme s'accordaient à l'ambiance de l'île, autant les allures de sauvageonne et le délicat modelé des traits asiatiques de Jennifer détonnaient dans ces lieux investis par la bonne société bostonienne.

« Dans ces conditions, volontiers. On ira demain si tu veux bien. Je t'avoue que ce soir je préfère ne plus bouger. Je prépare le feu et tu m'offres à boire. D'accord ?

— D'accord. Va chercher du bois. Je crois qu'il en reste encore un peu. Pendant ce temps je prépare les verres. »

Tandis que Stanley descendait au sous-sol où se trouvait la réserve de bois, Jennifer alla à la cuisine chercher deux verres. Dans le fond, elle n'était pas mécontente de ne pas avoir à sortir sous la pluie et de pouvoir passer cette première soirée en tête-à-tête avec son mari, dans cette maison si chargée de souvenirs. Son père l'avait achetée en 1953, l'année de l'armistice de la guerre de Corée, et c'était là que le jeune médecin démobilisé depuis peu avait amené Jennifer, alors âgée de deux ans. La mère de l'enfant était morte l'année précédente, quand l'hôpital où elle travaillait en tant qu'infirmière avait été bombardé. Dans la solitude de l'île, le capitaine Harry J. Hoffer avait tenté d'oublier ce qui avait été l'unique passion de son existence en prenant avec lui l'enfant issu de ce trop bref mariage. Jennifer, qui dans l'intervalle avait été placée dans un orphelinat de Séoul, avait alors été reprise par son père qui avait reporté sur elle toute la tendresse et tout l'amour qu'il avait éprouvés pour son épouse. Mais le médecin, qui avait profité des aides aux démobilisés offertes par le gouvernement pour se spécialiser en pédiatrie, avait toujours veillé à canaliser les transferts du père et jamais elle n'avait eu l'impression de vivre dans le culte de la défunte. Certes, son existence avait été solitaire, son père ayant choisi de ne pas se remarier, sans qu'elle en souffre cependant. Bien plus, cette vie de bohème qu'elle avait menée avec lui en marge de tous les usages lui apparaissait, avec le recul, comme une chance inestimable accordée par le destin. Accaparé par son cabinet, qu'il avait fini par acheter dans les environs de Boston, son père avait très tôt encouragé ses désirs d'indépendance et sa volonté d'autonomie. Tous deux avaient ainsi mené une vie très libre, exempte de toute contrainte familiale, ce qui ne les avait jamais empêchés de se retrouver tous les ans pour les vacances dans cette maison de Nantucket. Loin d'être perçues comme une obligation, ces vacances en commun avaient toujours été acceptées avec plaisir, comme le moment de l'année où père et fille pouvaient se retrouver. Cinq ans plus tôt, peu de temps avant son mariage avec Stanley, son père avait été tué dans un accident de la circulation. Elle avait alors pris conscience de tout ce dont elle lui était redevable, et jamais il n'avait été aussi présent dans ses pensées que depuis sa disparition. C'était pour cette raison d'ailleurs, et par fidélité pour sa mémoire, qu'à son tour

elle avait entrepris de retrouver les traces de la famille de sa mère, emportée comme tant d'autres familles coréennes dans la tourmente de la guerre. Sa mère qui ne lui avait jamais manqué, et dont la photographie encadrée qui n'avait jamais bougé du bureau de son père constituait le seul souvenir qu'elle conservait d'elle, s'était alors substituée à son père dans son esprit. Sans doute pour oublier plus aisément. Surtout, et avant tout parce que cette recherche lui permettait de rester plus proche du disparu en poursuivant une entreprise dans laquelle il s'était engagé.

« Qu'y a-t-il, chérie ? Tu rêves ? » La voix de Stanley la fit sursauter et elle réalisa qu'en son absence elle avait complètement perdu contact avec la réalité. Les bras chargés de fagots et de bûches, son mari la regardait, perplexe.

« Ce n'est rien. J'ai eu une absence. Sans aucun doute les esprits qui rôdent dans cette maison.

— Mais je ne rôde pas. Je viens seulement d'aller chercher du bois.

— Idiot ! Je parlais de grands esprits et pas de petits esprits comme le tien.

— Ah oui ! Je vois... Tu t'adonnes au spiritisme. » Le ton était ironique, mais Stanley avait parfaitement saisi ce qui s'était passé. Laissant tomber avec fracas les bûches dans l'âtre, il tenta de dissiper le trouble de Jennifer. « C'est toujours plus économique que de téléphoner à sa mère toutes les semaines. Je sais... Surtout quand ladite mère habite à l'autre bout de la Floride comme la mienne. Tu peux quand même me servir à boire... Au fait, il n'y a presque plus de bois et il va falloir en commander. J'espère qu'il y en a en stock, sinon nous serons repartis avant qu'il soit arrivé du continent. » Ayant séjourné une année entière dans l'humidité du hangar à bateau, le bois avait du mal à s'enflammer et la pièce ne tarda pas à être envahie par une épaisse fumée que le conduit mal ramoné n'arrivait pas à aspirer.

« Je vois que les purs esprits ne sont pas très doués pour les vulgaires tâches manuelles. Maintenant il va falloir ouvrir la fenêtre et l'on va se geler. Félicitations mon chéri... Tu es de plus en plus doué. Je sens que la soirée va être des plus réussies.

— Comme si c'était ma faute à moi si tout dans cette foutue baraque s'imprègne d'humidité. Tu n'aurais pas pu faire comme tout le monde et acheter un studio à Miami ?

— Et en plus, de mauvaise foi ! Allez, laisse ce feu tranquille. Il finira bien par prendre tout seul. Et même mieux si tu n'es pas là. »

Jennifer se dirigea vers la porte vitrée qu'elle ouvrit pour sortir sur le balcon. Une bouffée d'air froid pénétra dans la maison et Stanley sortit à son tour, laissant le vent dissiper la fumée. Dehors la nuit tombait doucement et l'océan commençait à se confondre avec le ciel. Doucement, sans un bruit, il vint se placer derrière sa femme qu'il enlaça avec tendresse. Leurs mains se rejoignirent sur la rambarde de bois brut et ils s'immobilisèrent, comme pétrifiés, le regard perdu à l'horizon, cherchant à prolonger la magie de l'instant et à retrouver une harmonie que les derniers mois avaient tant malmenée. Puis, sans rompre leur étreinte, Jennifer se retourna et leurs visages se rapprochèrent, jusqu'à ce que leurs lèvres se retrouvent dans un baiser que ni le vent ni la pluie ne semblaient devoir interrompre.

Samedi 27 août

Le système soviétique domine par l'épée, le nôtre par l'esprit.

Richard NIXON, *La vraie guerre*.

Quand vous abattez une forêt, les copeaux volent.

Proverbe russe cité par
Nikita KHROUCHTCHEV
dans ses *Souvenirs*.

CHAPITRE IV

MOSCOU, 10 H 50

« Colonel Iorenko ?

— Oui, c'est moi. Que voulez-vous ? » La réponse était sèche et ne constituait pas une invite à poursuivre plus avant une discussion qui, de toute évidence, dérangeait le colonel Iorenko au plus mauvais moment. Debout à l'extrémité d'une longue table de conférence recouverte de dossiers rangés par ordre alphabétique, il annotait un listing informatique qu'il tenait à la main. Petit, la peau mate, il parlait d'une horrible voix de tête et, avec son costume civil étriqué et de mauvaise coupe, il ressemblait à tout sauf à un officier supérieur de la milice. Un court instant, le major Orkov fut tenté de faire demi-tour. Pourtant les conditions dans lesquelles lui-même était le plus souvent contraint d'exercer son métier lui avaient appris à ne pas se fier aux apparences. La modestie de la mise du colonel pouvait tout au contraire prouver que celui-ci n'avait nul besoin d'arborer les signes extérieurs de son pouvoir pour affirmer son autorité. En charge du Département de la Répression des délits économiques, et à ce titre responsable de tout le dixième étage du quartier général de la milice moscovite, situé rue Petrovka derrière le Bolchoï, Iorenko détenait un pouvoir d'investigation énorme et Orkov se souvint d'avoir vu son nom apparaître à plusieurs reprises dans la presse lors des scandales ayant atteint l'entourage de Leonid Brejnev et de sa fille Galia. Passé les premiers instants de flottement, Orkov réalisa que le colonel Iorenko était de la même race de policiers que lui-même, plus soucieux de son travail que de sa carrière, de ses résultats que de l'appréciation de ses supérieurs.

« Je suis désolé de vous déranger, mais je viens de la part du colonel Mikhaïlov, qui m'a conseillé de prendre contact avec vous.

— Si c'est Mikhaïlov qui vous envoie, c'est différent. Vous ne me dérangez pas. Vous êtes du GRU ?

— Oui, en effet. Major Alexandre Orkov. Je travaille avec le colonel Mikhaïlov à Severodvinsk.

— Pourquoi ne pas avoir appelé ? Vous avez de la chance de me trouver ici aujourd'hui. » Sans aucune gêne, le colonel le détaillait de la tête aux pieds, comme s'il cherchait à le jauger, et un éclair d'intelligence brilla dans son regard. Orkov était sûr que l'officier de la milice connaissait la réponse à sa question avant même de la poser. « Certaines choses ne se disent pas au téléphone. Hein ?

— Oui. À peu près. Je suis ici à titre privé et je préfère être discret.

— Bon, ça va. Pas besoin de me faire un dessin, j'ai compris. Attendez un instant, j'ai bientôt terminé. » Le colonel se remit à son travail sans pour autant cesser de parler. « Un boulot stupide... Vous ne pouvez pas imaginer. On a dépassé les quotas d'arrestations. Alors il faut se résoudre à laisser filer les excédents. On doit bien être le seul service en URSS à dépasser les quotas du plan, poursuivit-il avec un grand éclat de rire, et nous sommes les seuls à qui il est demandé de respecter les normes. Au cas où vous ne le sauriez pas encore, il ne peut y avoir dans la patrie du socialisme plus de délinquants que ceux prévus par la planification. Comme celle-ci est optimiste, il nous faut sabrer plus de trois mois de travail et relâcher un trafiquant sur quatre. Du moins me reste-t-il la possibilité de choisir ceux que je veux bien relâcher. C'est toujours ça et on arrivera toujours à les repincer l'année prochaine.

Là, ils seront en tête de liste et ils n'y couperont pas... Allez, j'en ai marre de ce boulot à la con. Venez avec moi dans mon bureau, on sera plus tranquilles pour parler. »

Les deux hommes sortirent de la pièce et s'engagèrent dans le couloir qui desservait l'étage. Toutes les portes étaient hermétiquement closes, mais à la distance séparant chaque ouverture, il n'était pas difficile d'imaginer l'exiguïté des bureaux dans lesquels devaient travailler, s'il fallait se fier aux noms écrits sur les huisseries, trois ou quatre inspecteurs. La porte du bureau du colonel était ouverte et celui-ci y pénétra, invitant son visiteur à le suivre. Comme Orkov s'y était attendu, la pièce était de dimensions réduites, éclairée par une simple lucarne. Une forte odeur de tabac froid planait dans la pièce qui était à l'image de son locataire : modestement meublée d'un bureau métallique et d'antiques classeurs à rideaux qui débordaient de dossiers, un désordre indescriptible y régnait. Iorenko dut débarrasser l'unique chaise dont il disposait à l'intention de ses visiteurs pour lui permettre de s'asseoir. Ayant jeté son listing annoté d'une écriture nerveuse sur son bureau, le colonel alla refermer la porte avant de gagner son propre fauteuil.

« Voilà. Nous serons tranquilles. Vous pouvez parler en toute sécurité. Il n'y a pas de micro... » Le regard du colonel s'éclaira d'une lueur ironique et Orkov se sentit attiré par ce curieux personnage. Sa truculence, la verdeur de son langage, son irrespect des sujets les plus tabous, tout contribuait à le rendre sympathique à ses yeux. Au point qu'il ne savait plus si, comme il en avait eu l'intention avant d'arriver, il lui faudrait dissimuler le véritable objet de sa visite.

« Je crois qu'il est inutile de biaiser. Vous avez vu juste. Je préfère pour l'instant que le KGB ne soit pas informé de la raison de ma venue... »

— C'était inutile de me le dire. Je le savais déjà. Par contre, je ne vois pas en quoi je peux être utile au GRU.

— Si vous le permettez, j'aimerais apporter une précision. Je suis bien officier du GRU, mais mon enquête n'a rien d'officiel. Le colonel Mikhaïlov m'a communiqué vos coordonnées à titre tout à fait officieux.

— Ce qui est bien dans les habitudes de ce cher Mikhaïlov. Il y a bien longtemps que je ne l'ai pas vu... Donc, pour en revenir à ce qui vous amène à Moscou, vous pensez que mon service pourrait vous être utile. De quoi s'agit-il ?

— Eh bien... Nous avons pas mal de raisons de croire qu'un certain nombre de fuites se sont produites à Severodvinsk, mais nous n'avons aucune preuve pour le moment. Ce qui explique que notre enquête n'ait rien d'officiel. » Par réflexe professionnel, Orkov venait de décider qu'il tairait ses véritables raisons, malgré toute la sympathie qu'il pouvait ressentir pour le colonel, et il échafaudait au fur et à mesure qu'il parlait une hypothèse plausible pouvant s'adapter à son enquête. « À l'heure actuelle, nous avons trois suspects mais nous n'avons jamais pu les prendre sur le fait. Nous savons que deux d'entre eux, ceux sur qui pèsent les plus fortes présomptions et pour lesquels je suis venu vous voir, viennent régulièrement à Moscou. Si nous parvenons à déterminer quels peuvent être leurs contacts et comment ils parviennent à faire passer les documents, nous pourrions les coincer là où ils s'y attendent le moins.

— Et vous savez par où commencer ?

— Tout le problème est là. Tout ce que je sais, c'est que nos deux suspects sont juifs. Je pense donc commencer à fouiller de ce côté-là.

— Attendez un instant. En quoi pensez-vous que je puisse vous aider ? C'est un boulot pour le KGB. Pas pour la milice.

— Je le sais parfaitement. Mais je crois malgré tout que vous pourriez nous être d'une grande aide. Voyez-vous, les personnes que nous avons en vue ne peuvent avoir organisé elles-mêmes un tel réseau. C'est un vrai travail de professionnel et ces hommes ne connaissent rien aux règles de la clandestinité. Seuls des spécialistes au courant des pièges que nous pouvons leur tendre peuvent avoir mis au point un système aussi élaboré. Faire venir les documents du Nord déjà, puis prendre contact avec une ambassade occidentale, ce n'est pas à la portée d'un amateur. Je soupçonne donc notre coupable d'avoir un contact ici à Moscou, un complice vivant dans une semi-clandestinité et capable de disposer de tout un réseau de complicités.

— Je vois où vous voulez en venir. Vous recherchez un petit trafiquant qui aurait décidé de changer de marchandises. Et juif de surcroît.

— C'est exactement cela. Si je pouvais avoir accès à vos dossiers, je pourrais peut-être trouver une ou plusieurs personnes qui, à un moment donné, ont été ou ont pu être en relation avec nos suspects. Ce n'est qu'une hypothèse bien sûr, mais c'est la seule piste dont je dispose pour l'instant.

— C'est envisageable, en effet. Sauf que nous ne sommes pas le KGB et n'avons pas pour habitude de ficher nos clients en fonction de leur race ou de leur religion. » La réponse était abrupte et Orkov la perçut comme une mise au point. L'indépendance du colonel allait beaucoup plus loin que sa simple liberté de langage : certaines pratiques n'avaient pas cours chez lui ; c'était tout. Question d'organisation et non de principe même si le résultat revenait au même. « La seule solution, reprit Iorenko le plus naturellement du monde, consisterait à faire appel à l'ordinateur.

— Et vous pensez que je puisse y avoir accès dès aujourd'hui ?

— Si c'est aussi urgent, pourquoi pas ? Je suppose que vous ne souhaitez pas non plus voir votre nom apparaître... Je vais vous arranger cela, jeune homme. Attendez un instant. Je n'en aurai pas pour trop longtemps. Si vous voulez fumer, ne vous gênez pas...

— C'est vraiment très aimable à vous, colonel, et je vous en suis très reconnaissant. »

Un quart d'heure plus tard, le colonel Iorenko était de retour, un nouveau listing informatique à la main.

« Voilà, major. Je vous souhaite bien du courage. Il y a près de huit cents noms. Si vous voulez commencer dès maintenant, je peux vous conduire à nos archives.

— Si cela ne vous dérange pas, je préférerais en effet commencer le plus tôt possible. Je ne connais pas la taille de vos dossiers, mais je suppose que j'ai pas mal de travail sur la planche.

— Je ne vous le fais pas dire. C'est un vrai travail de stakhanoviste qui vous attend. »

Iorenko guida Orkov jusqu'à la salle des archives de son service, située sur l'arrière du bâtiment, à l'autre extrémité du couloir. Arrivé à destination, il poussa la porte et tourna le commutateur, avant de s'effacer pour laisser passer Orkov.

« Voilà, major. Nous y sommes. Je vous laisse... Mais si vous voulez un bon conseil, la prochaine fois, essayez de trouver une meilleure excuse et ne me prenez plus pour un imbécile. Si vous n'étiez pas venu de la part de Mikhaïlov, il y a longtemps que je vous aurais filé mon pied au cul pour vous sortir d'ici... Il aurait été beaucoup plus simple de me dire que vous cherchiez un défecteur, plutôt que de me mener en bateau. Votre histoire ne tient pas debout. Mais alors pas du tout... Allez, je vous laisse maintenant. Je repasserai vous voir tout à l'heure. »

Privilège de sa fonction, Ralph Pritchard avait pu passer cette dernière nuit dans son propre bureau, alors que les différents membres de la cellule de crise avaient déjà dû prendre leurs quartiers depuis la veille dans le bâtiment réservé à cet effet. Par expérience, il savait qu'il était préférable de laisser les hommes qu'il avait réquisitionnés faire connaissance seuls, en dehors de tout rapport hiérarchique. Pour ce faire, il avait demandé à Elis de commander aux cuisines de l'Agence un repas sortant de l'ordinaire et de ne pas lésiner sur la boisson. C'était encore le meilleur moyen pour souder temporairement une équipe aussi disparate et il avait préféré perdre cette soirée pour tenter de reculer le plus possible le moment où les premières dissensions ne manqueraient pas d'apparaître. De son côté, cette disposition lui avait permis de passer plus de temps au téléphone avec sa femme que la promiscuité des locaux où il allait devoir séjourner ne le lui aurait permis, et ce n'était pas sans un pincement au cœur qu'il s'était préparé, sans doute pour la dernière fois de sa carrière, à camper dans son propre bureau.

Toujours est-il que l'inconfort du canapé trop petit pour qu'il pût s'y étendre de tout son long et l'excitation liée au déclenchement des opérations le firent se réveiller encore plus tôt qu'à ses habitudes, et il était à peine quatre heures et demie du matin qu'il éprouvait déjà le besoin de se lever pour se mettre au travail.

Un quart d'heure plus tard, après une rapide douche prise dans le cabinet de toilette attenant à son bureau et un rasage presque aussi hâtif, il avalait sa première tasse de café de la journée tout en examinant sa carte murale de l'URSS. La victoire qu'il avait obtenue à l'arraché lors de la réunion du Conseil de sécurité constituait sans conteste un atout de taille dans son jeu, mais elle ne résolvait pas pour autant tous les problèmes demeurés en suspens. Le plan qu'il avait fait accepter ne constituait qu'une ébauche comme il l'avait lui-même reconnu devant le Président. Restait à le rendre opérationnel jusque dans son moindre détail, et avant d'envisager de passer au stade de l'exécution le travail était considérable. Il lui fallait dès maintenant organiser la tâche de chacun des spécialistes auxquels il avait fait appel. En période normale, une telle préparation, avec une équipe bien plus nombreuse, aurait pris plusieurs mois avant qu'il ne donne son feu vert. Par nécessité, il allait donc devoir se résoudre à laisser une place privilégiée au hasard, ce à quoi il avait toujours répugné. En plus, et il se demandait comment il avait pu commettre une telle erreur, il venait de découvrir qu'Arvontev n'aurait pas assez de temps pour utiliser le Transsibérien de bout en bout.

Cette évidence lui était apparue alors qu'il détaillait le trajet qu'il entendait faire suivre au fugitif à travers la Sibérie. De Moscou à Vladivostok, terminus du Transsibérien, le voyage durerait cent cinquante-deux heures, soit plus de six jours. Or, à condition de placer le scientifique dans le train le jour même, ce qui était inconcevable, jamais il ne pourrait arriver à destination dans les délais. Ensuite il faudrait lui faire gagner la zone de réception dans un lieu isolé, donc à l'écart de la ligne de chemin de fer trop surveillée, ce qui prendrait au moins une journée supplémentaire pour tenir compte des impondérables et de la faiblesse de l'implantation de l'Agence dans cette région de l'URSS. Au mieux, le temps de bâtir la nouvelle identité d'Arvontev et d'obtenir les faux papiers indispensables, il ne fallait pas compter moins de quarante-huit heures ; ce à quoi il convenait d'ajouter la demi-journée de décalage horaire avec Moscou. En elle-même la difficulté n'était pas insurmontable. La partie centrale de la Sibérie comptait suffisamment de villes importantes, bien desservies depuis Moscou, pour qu'il fût possible d'y transférer Arvontev par avion sans trop attirer l'attention.

De là, il serait toujours envisageable de prendre le Transsibérien en cours de route pour s'enfoncer plus à l'est. Ce seraient quatre ou cinq jours de gagnés pour respecter la date limite communiquée par Moscou.

Mais ce qui inquiétait Pritchard et lui fit mesurer de manière palpable l'ampleur de la tâche qui l'attendait, c'était justement la coordination de ces multiples contraintes dont, en l'état actuel d'avancement de son projet, il ne connaissait même pas tous les paramètres. Entre ces questions de délai, d'identité et d'obtention des faux papiers, sa marge de manœuvre s'amenuisait à vue d'œil. Et encore étaient-ce là des aspects presque secondaires : la phase critique se situerait à la fin, lors du départ du territoire soviétique. Déjouer la surveillance renforcée de la défense antiaérienne russe se révélerait autrement périlleux. Les objections formulées la veille par le chef d'état-major étaient justifiées, et même en deçà des obstacles qu'il rencontrerait sur le terrain. À ce stade, les délais ne se compteraient plus en heures, mais en minutes et en secondes. Et le moindre faux pas, la plus petite imprécision lui feraient perdre à coup sûr le contrôle des événements alors qu'il ne disposait que de neuf hommes et de moins de deux cents heures pour tout coordonner, tout organiser et tout prévoir.

JASENEVO, 12 H 30

Les feuillages bruissaient à un rythme régulier. Quelques tourbillons de poussière s'élevaient par intermittence, balayant devant eux des brassées de pétales fanés et de feuilles desséchées. Un couple de tourterelles s'interpellait dans les branchages et voletait au gré de sa fantaisie d'arbre en arbre. Protégé par le mur d'enceinte, un massif de buis du Caucase embaumait, exhalant ses senteurs âcres entre les tombes. Il était difficile de concevoir que l'on se trouvait si près de Moscou. Dans la quiétude de la mi-journée, le silence était irréel et l'isolement du cimetière interdisait de s'y sentir en danger. Arrivés sur le coup de midi, Yasha et Arvontev s'étaient séparés à l'entrée. Par délicatesse, Yasha avait préféré laisser le scientifique se recueillir seul. Perdu dans ses souvenirs, celui-ci s'était éloigné sans même s'apercevoir de son absence. Yasha en avait profité pour se promener dans les allées, s'arrêtant ici et là pour déchiffrer une épitaphe ou détailler une photographie jaunie. Quand Arvontev l'avait rejoint, il paraissait rasséréné et Yasha avait senti que le fugitif avait besoin de parler. Le cimetière était désert et ils s'étaient installés sur un banc, à l'ombre d'un platane, d'où ils pouvaient surveiller l'entrée.

« Et vous n'avez jamais songé à vous marier depuis ?

— Non, jamais. Je n'ai pas pu oublier Martha. D'une certaine manière, je me sentais responsable de ce qui s'était produit.

— D'après ce que vous m'avez raconté, ce ne pouvait pas être votre faute.

— C'est moi qui l'avais décidée à cette promenade en barque. Nous avons voulu changer de place et la barque s'est renversée.

— Elle a coulé à pic ?

— Je ne sais pas ce qui s'est produit. Je ne nageais pas très bien et le temps que je me ressaisisse, elle avait disparu. Il y avait trop de vase qui était remontée à la surface pour y voir quelque chose... Son corps a été retrouvé deux jours plus tard...

— C'était il y a longtemps, Lev... Tout s'oublie pourvu qu'on le veuille. »

Arvontev laissa errer son regard sur les sépultures avant de fixer la tombe de Martha. À

son expression, Yasha devinait qu'il était retourné dans le passé et que celui-ci avait cessé depuis longtemps d'être douloureux. Arvontev vivait toujours sa passion, avec une intensité telle que le temps n'avait pas de prise sur elle. Les années ne comptaient pas et Yasha se demanda si cet amour aurait pu conserver la même vigueur confronté aux difficultés du quotidien. À sa manière Arvontev était heureux : il vivait sur un souvenir que la réalité n'avait pas eu l'occasion d'altérer. En s'estompant, la souffrance avait magnifié cet amour et son acceptation, loin d'être résignée, lui avait donné la force de supporter sa solitude.

« Vous êtes jeune, Yasha. Vous ne pouvez pas comprendre. » Arvontev parlait à voix basse et Yasha dut se pencher pour saisir ses paroles. « Je ne veux pas oublier. Je veux me souvenir, me rappeler le plus infime détail. J'ai vécu pendant quelques mois un immense bonheur. Il a suffi à remplir mon existence. Peut-être ai-je tort, peut-être ai-je raison, je ne sais... mais je n'ai jamais eu l'impression d'avoir gâché ma vie. Ma vie sentimentale, s'entend... »

Arvontev s'était tourné vers Yasha et souriait en parlant.

« Je dois vous ennuyer avec mes histoires. À votre âge, je comprends que l'on ne puisse pas se contenter de souvenirs...

— Vous ne m'ennuyez pas, Lev. Au contraire. Je trouve votre histoire très émouvante... Il y a un détail qui me chiffonne cependant : Martha n'était pas juive. Cela ne vous posait pas de problème ?

— À l'époque, je ne me sentais pas juif. Je vous l'ai dit, j'avais très mal supporté le procès de mon père. Il faut dire qu'à cette période tous les enfants qui étaient dans la même situation étaient amenés à culpabiliser, et donc à rejeter leur milieu familial. En outre, mes parents étaient athées ; je n'avais pas reçu la moindre éducation religieuse. J'avais tout juste fait ma bar-mitsva et j'avais d'autres préoccupations en tête. Ce n'est qu'après la disparition de Martha que j'ai pris conscience de mes origines juives. Je me sentais responsable et j'étais incapable de remonter la pente. C'est un rabbin qui m'a aidé à ce moment-là, et au début je ne savais même pas qu'il s'agissait d'un rabbin... C'était un homme extraordinaire. Il m'a déjà apporté un soutien en tant qu'homme et c'est après, quand j'ai commencé à me ressaisir, qu'il m'a parlé de religion. C'est alors que j'ai découvert l'aide qu'elle pouvait apporter... Enfin ! Ces expériences ne se racontent pas et je n'ai pas vocation à faire du prosélytisme.

— Le débauché que je suis ne vous suivrait pas sur ce terrain. Il y aurait bien trop à faire. » Yasha émit un petit rire nerveux et se laissa aller en arrière contre le dossier rugueux. Un rayon de soleil perçait les feuillages et chauffait agréablement son visage. L'assurance d'Arvontev le troublait. Il se sentait attiré vers le vieil homme et dans le même temps il ne parvenait pas à se départir d'une irritation instinctive envers tout ce qui touchait la religion. Concevoir qu'Arvontev ait pu surmonter le traumatisme de son existence de la sorte le dépassait et cependant, pour la première fois, il ne cherchait pas à se dérober à ses propres interrogations.

« Vous savez, Lev, reprit-il après une hésitation, jamais je n'ai rencontré une personne capable d'aborder ce sujet comme vous le faites...

— C'est peut-être que vous n'avez pas voulu entendre ?

— À mon tour de ne pas savoir... Il y a tant de contraintes chez nous que la religion m'est apparue comme une source de brimades et d'emmerdements.

— C'est que vous avez pris le problème du mauvais côté, Yasha... Ces brimades, comme vous dites, existent parce que nous sommes une religion minoritaire. Multiplier les exigences, c'est se protéger, préserver notre identité. On ne peut pas toutes les respecter mais

sitôt qu'on en respecte une, on se sent juif. Tenez, c'est le sabbat aujourd'hui. Pourtant je suis ici. J'ai toujours travaillé le samedi sans me poser de questions. En URSS, il nous est impossible de respecter le sabbat ou de manger kasher. Tant pis pour les sectaires des deux bords. Cela ne m'empêche pas de me sentir juif.

— Et si vous aviez eu des enfants avec Martha ? Ils auraient été juifs ? Religieux, je veux dire.

— Je ne sais pas, Yasha... Je crois que nous leur aurions appris à vivre en bonne intelligence avec eux-mêmes et avec les autres. Avec ou sans religion. C'est cela l'essentiel. Vous ne croyez pas ? »

NANTUCKET, 5 H 40

Seuls le choc régulier du ressac sur la plage et la respiration non moins régulière de Jennifer venaient troubler le silence. Par-delà la blancheur laiteuse des rideaux de dentelle, la brume matinale enveloppait la dune et il était encore trop tôt pour savoir si le soleil parviendrait à percer dans la journée. Incapable de rester allongé plus longtemps, Stanley décida de se lever. Chaque fois que la tension de son travail baissait le même scénario se répétait, et le décalage horaire de la veille avait achevé de le perturber. À vrai dire, il ne savait même pas s'il se sentait reposé ou fatigué. Pour cette première journée de vacances, ses nerfs avaient besoin de tout autre chose que de sommeil. Celui-ci reviendrait d'ici quelques jours, quand il serait parvenu à retrouver des horaires réguliers et, plus important encore, quand il se serait vraiment persuadé qu'il était enfin en vacances.

« Qu'y a-t-il, chéri ? Tu te lèves déjà ? Quelle heure est-il ? » En l'entendant bouger, Jennifer avait ouvert les yeux et le questionnait d'une voix ensommeillée. La veille au soir, après que le feu eut finalement accepté de prendre, ils avaient dîné frugalement de quelques sandwiches préparés à la hâte avant de se retrouver dans les bras l'un de l'autre. Allongés face à la cheminée, ils avaient fait l'amour à même le sol, mélangeant avec allégresse fougue et tendresse, violence et douceur. Puis, rassasiés de caresses et épuisés par leur passion, ils s'étaient endormis sans même relâcher leur étreinte. Vers minuit, ils s'étaient réveillés dans la même posture et avaient gagné à tâtons leur chambre à coucher pour resombrer aussitôt dans le sommeil.

« Bien trop tôt pour toi. Rendors-toi ! » Stanley enfila la tenue de jogging dont il se servait plus souvent pour dormir que pour courir et sortit de la pièce en tentant d'atténuer le bruit de ses sandales de plage reconverties à leur tour en pantoufles.

Exposée à l'est face à la mer, la cuisine était plus froide et plus humide. La différence de température avec la chambre à coucher qui donnait sur l'ouest était très nette. Des frissons lui parcoururent le corps tandis qu'avec des gestes maladroits il tentait de se préparer une tasse de café. Dans un tintamarre de casseroles entrechoquées, il parvint à grand-peine à décrocher la bouilloire dont il ne put s'empêcher de faire tomber le couvercle sur le carrelage ; il en fallait plus pour déranger Jennifer et, après s'être battu en duel avec une boîte d'allumettes humides et l'antique gazinière, il put enfin aller s'étendre sur le canapé du salon, sa tasse à la main et un vieux plaid sur les genoux.

Le silence était impressionnant. Soit qu'il fût encore trop tôt, soit que la brume les empêchât de partir à la recherche de leur nourriture, même les mouettes n'osaient rompre la tranquillité du matin. La maison aussi était étrangement calme ; elle qui d'habitude grinçait

et gémissait de toute part sous les assauts du vent semblait avoir profité du répit des éléments pour s'assoupir à son tour. En dépit de la tasse de café qu'il venait d'achever, Stanley sentait le sommeil le reprendre. Autour de lui traînaient encore les reliefs de leur dernier repas mais il n'éprouvait pas le besoin de bouger, et ranger le désordre qui l'environnait était au-dessus de ses forces. Dehors il devait faire trop frais pour qu'il eût le courage de sortir et dissiper la somnolence qui l'envahissait. Alors, dans un dernier sursaut d'énergie, il se baissa pour remonter la couverture jusqu'à son menton avant de se rendormir, avec sur les lèvres le sourire béat du devoir non accompli et des résolutions oubliées.

MOSCOU, 16 H

Adossé au kiosque de l'entrée principale de l'Exposition des réalisations de l'économie soviétique, la VDN Kha, Spurring feignait de parcourir le guide qu'il venait d'acheter. Par chance, l'ouvrage était à la dimension de la VDN Kha et il pouvait rester à le feuilleter sans trop attirer l'attention. Au milieu de la foule qui se pressait autour de lui sous l'arche monumentale de l'accès, le lieu de rendez-vous choisi par Lusan présentait toutes les garanties souhaitables du point de vue de la sécurité. Pourtant il ne se sentait qu'à demi rassuré par la tournure prise par les événements. Malgré les explications apaisantes et tout à fait plausibles pour la filature dont il avait été l'objet la veille, Lusan n'était après tout qu'un amateur et ne faisait pas le poids face au KGB. Jusqu'ici il avait réussi un parcours sans faute : l'approche indirecte en deux temps avec l'antenne avait été exemplaire ; le billet pour la représentation au Bolchoï et la courte note explicative à l'attention du responsable de la CIA glissés subrepticement dans le sac d'une secrétaire américaine de l'ambassade au milieu de la cohue du GOUM constituaient un modèle du genre ; la rapide prise de contact dans le foyer de l'Opéra au milieu des spectateurs, au deuxième entracte du *Prince Igor*, révélait également une grande intelligence pratique ; tout comme le billet manuscrit d'Arvontev pour lever les craintes d'une manœuvre d'intoxication que son initiative ne pouvait pas ne pas faire naître. Mais la tactique du KGB, qui consistait à ratisser large en laissant assez de corde au menu fretin afin d'attraper les gros gibiers, ne lui laissait pas beaucoup de chances. Juste la marge suffisante pour que l'Agence pût intervenir et se retirer à temps – mais guère plus. Lusan et ses collaborateurs d'occasion avaient affaire à trop forte partie pour ne pas se retrouver broyés une fois que tout serait achevé. Dans ces conditions, le transfert d'Arvontev la veille et le bouleversement de leur plan initial pouvaient très bien constituer les premières failles dans le système de sécurité mis au point par le dissident. Sans compter non plus l'exigence tout à fait irréaliste de Langley de se procurer sur place les faux papiers, ce qui n'avait pas été prévu au départ. Même si toutes ces décisions pouvaient se justifier, il y avait beaucoup trop de variables aléatoires pour qu'il pût se sentir rassuré, et l'attente qui lui était imposée ne constituait en aucun cas le meilleur moyen pour atténuer ses craintes.

« Bonjour ! Je ne vous ai pas fait trop attendre, j'espère. Je suis désolé pour Yacob, mais il ne pouvait pas venir aujourd'hui. Ça ne fait rien. On peut très bien visiter sans lui, n'est-ce pas ? » Ainsi apostrophé, Spurring était un peu décontenancé. Craignant par-dessus tout les airs de conspirateur et les confidences à voix basse si caractéristiques des aspirants espions auxquels il avait eu trop souvent affaire, il ne s'était pas attendu à une si tonitruante prise de contact. Un court instant, il se demanda si Lusan n'avait pas perdu la tête en recourant aux services d'un intermédiaire aussi voyant. Mais à voir l'attitude des badauds qui, une fois leur

curiosité satisfaite, se retournaient avec un haussement d'épaules, il réalisa que cette méthode d'approche en valait bien une autre : au fond, les instructeurs de la CIA n'auraient pas désavoué l'absence d'orthodoxie de la technique. Acceptant la main qu'on lui tendait, Spurring décida de jouer le jeu et répondit sur le même ton :

« Ce n'est pas très grave. On peut bien se passer de lui. Merci tout de même d'être venu. »

Sortant sur le terre-plein central, les deux hommes se mêlèrent à la foule bigarrée des visiteurs qui se pressaient en direction du pavillon central. Mais plutôt que de pénétrer dans le bâtiment, ils bifurquèrent sur leur gauche en direction du jardin Mitchourine qui présentait plus de facilités pour ce qu'ils avaient à se dire. Tout en marchant sans se presser, ils firent connaissance à mots couverts. Profitant de l'absence temporaire d'oreilles indiscrètes pour échanger leurs éléments de reconnaissance, ils en revenaient aux banalités d'usage sitôt qu'un groupe arrivait à leur portée. Derrière l'exubérance de son compagnon, Spurring constata non sans plaisir que le jeune homme n'avait pas eu besoin d'être rappelé à l'ordre et avait adopté de lui-même une attitude beaucoup plus naturelle aussitôt qu'ils étaient parvenus sur l'esplanade. Yasha se comportait avec une aisance remarquable. À aucun moment il ne s'était retourné ou n'avait fait preuve de la moindre nervosité. Pendant qu'ils devisaient comme de vieilles connaissances, Spurring se demanda avec admiration comment Lusan et ses proches avaient pu acquérir ce naturel à toute épreuve et ce talent pour conserver les apparences de la normalité en dépit de la marginalité de leur situation.

« Bon ! On devrait être tranquilles ici. Personne ne viendra nous déranger. » Yasha s'était assis sur un banc face au plus grand des étangs qui serpentaient paresseusement à l'extrémité nord de l'Exposition ; en contrebas, deux pêcheurs à la ligne prenaient le soleil tandis que, indifférent à leurs cannes à pêche, un couple de cygnes se glissait jusqu'à la berge. « Comme je vous le disais tout à l'heure, il n'y a pas de souci à se faire pour votre protégé. Lusan s'est chargé de lui hier soir et tout s'est bien passé. Il habite chez moi maintenant. Dans l'Arbat. Il vaudrait quand même mieux qu'il ne s'éternise plus trop à Moscou. De votre côté, vous avez du nouveau ?

— Oui, pas mal. D'après les premiers éléments qui me sont parvenus, il devrait partir par la Sibérie. Il faudrait qu'il parvienne le plus à l'est possible et là nous le récupérerons en avion. » Le bras nonchalamment étendu sur le dossier du banc, Spurring s'était tourné vers le soleil et parlait à Yasha sans le regarder. Dans cette position il lui était possible d'embrasser tous les environs pour leur éviter de se faire surprendre.

« Par la Sibérie ? Mais c'est de la folie douce.

— C'est bien mon avis à moi aussi. Mais nos grands stratèges en ont décidé ainsi sans me donner leurs raisons... Malheureusement, nous ne sommes que leurs exécutants.

— Et qu'est-ce que vos ronds-de-cuir ont décidé pour le voyage ? » Yasha se forçait à parler d'une voix contenue, mais s'il parvenait à conserver son calme, tout dans son expression dénotait son incompréhension et sa fureur rentrée.

« Pour gagner du temps, ils viennent juste de nous faire savoir par radio que le voyage serait divisé en deux : par avion en premier lieu ; le reste se fera par le Transsibérien.

— Seul ou accompagné ?

— Accompagné de préférence. Si Yacob pouvait accepter, j'avoue que je me sentirais plus rassuré.

— Tout ce que je peux faire, c'est lui transmettre votre message. Je ne peux rien décider pour lui. Mais je le connais bien et il ne sera jamais d'accord avec votre projet... Il va falloir que vous obteniez de sérieuses raisons à lui fournir, sinon il ne marchera pas. Je peux vous

l'affirmer.

— Je vous promets de faire mon possible pour les obtenir, mais je crains que ça ne serve à rien. Si mes amis ont déjà choisi l'itinéraire, c'est qu'ils ont quelque chose de précis en tête et on n'a matériellement pas le temps d'en discuter.

— C'est vous qui le dites... Après tout, vous ne vous mouillez pas trop, vous. Ce n'est pas votre tête que vous jouez. Nous, si. Alors permettez-nous d'avoir notre mot à dire... » Yasha s'interrompt pour laisser à un couple qui s'approchait le temps de s'éloigner. Après cette courte interruption, il reprit d'un ton plus calme. « Excusez-moi. Je me suis laissé emporter. Vous n'y êtes pour rien. Nous sommes tous un peu nerveux. Votre colis nous fait courir de sacrés risques, vous savez.

— Je comprends, Yasha. Ce n'est pas la peine de vous excuser. Cette idée me paraît à moi aussi complètement saugrenue, mais mes amis connaissent bien leur métier. On peut leur faire confiance.

— Comme si on avait le choix... Et pour les papiers, que faisons-nous ?

— Là encore, il y a un problème. Et de taille... Nous n'avons pas le temps de les faire venir. Une fois que le choix de l'identité aura été fait, il faudra se mettre en route tout de suite. Il va falloir que vous les obteniez ici. Je pense qu'il serait préférable de prévoir deux jeux d'identité différents : un pour chaque partie du voyage. Dès que j'aurai reçu les informations et les biographies, je vous les transmettrai.

— Bon dieu ! Vous ne nous facilitez pas les choses. Je croyais pourtant qu'il était convenu que vous vous en chargiez.

— Oui, mais c'était avant. Je suis désolé. Les nouvelles dispositions nous interdisent de procéder comme on avait décidé. Trouvez qui peut établir ces papiers, nous vous donnerons tout l'argent indispensable. Pour plus de sécurité, ne confiez pas les photos. Vous achèterez les tampons et vous les fixerez vous-même. Si vous le pouvez, bien sûr. C'est faisable ?

— Tout est faisable, bien sûr. Mais il va falloir faire appel à des truands et je n'aime pas beaucoup ces gens-là. On ne peut pas leur faire confiance... On va devoir trouver l'oiseau rare et ça va coûter cher.

— Ce n'est pas un problème. Avec la vraie biographie que vous m'avez transmise hier dans la boîte aux lettres, nous devrions avoir terminé demain. Quand peut-on se revoir ? J'ai besoin de rencontrer Lusan.

— OK ! Demain, même heure. À la station Arbatskaïa, direction Scolkovskaïa. Il y aura plein de touristes, ce sera parfait. Ne m'abordez pas ; je monterai dans la voiture de tête et vous me suivrez. C'est moi qui vous aborderai quand nous arriverons à destination. Maintenant, allons visiter le pavillon Cosmos. C'est là où il y a le plus de monde. On se séparera dans la foule. »

LANGLEY, 8 H

« Je suppose que vous connaissez tous le motif de votre présence ici. M. Wohlster a dû vous transmettre la teneur des messages reçus depuis notre antenne de Moscou ainsi que la biographie complète de la personne que nous devons faire sortir d'URSS. Pour ceux qui ne le sauraient pas encore, nous allons devoir vivre une dizaine de jours ensemble et j'espère que tout se passera bien. Je suppose que vous avez eu le temps hier au soir de faire connaissance, car maintenant il s'agit de se mettre au travail et je peux vous assurer que nous ne verrons

pas le temps passer. » Tout en parlant, Pritchard passait en revue les neuf hommes qui l'entouraient. Pour favoriser l'osmose de ce groupe hétérogène, il avait demandé à ses trois collaborateurs les plus directs de se placer au milieu de chaque côté du quadrilatère formé par la réunion de petites tables de travail individuelles.

Par cette méthode il espérait que les autres membres de la cellule de crise, en se voyant dans l'impossibilité de se regrouper selon leur spécialité, oublieraient leurs réflexes corporatistes. La manœuvre avait réussi à la perfection et il constata avec plaisir que le professeur Meadow et David Krammer, son assistant, dont il redoutait le plus le manque d'esprit d'équipe, n'avaient pu s'asseoir côte à côte : le premier avait trouvé place sur sa gauche, entre Alterman, du service Action, et Edward Mulloch, l'analyste de la section URSS ; le second se trouvait juste en face de lui à côté de Whittney, son documentaliste, et de Stephan Dawson, le spécialiste en électronique, sans aucune possibilité de communiquer avec son patron. En dépit de l'heure matinale, Meadow était impeccablement habillé et arborait son éternel nœud papillon, lequel détonnait singulièrement avec le négligé d'Alterman et la tenue de sport de Mulloch. Les ennuis, il en était certain, viendraient de ce côté-là, et la façon dédaigneuse dont Meadow le regardait indiquait que celui-ci n'était pas dupe de son subterfuge. Mais dans l'ensemble l'ambiance était cordiale et le désagrément de se retrouver bloqué pour plusieurs jours dans ces locaux peu engageants paraissait oublié.

Tous les regards convergeaient vers lui et tous reflétaient la même curiosité. L'origine de la crise leur était connue par la présence d'Andrew Wohlster qui était resté en liaison constante avec Moscou et à qui Pritchard n'avait pas jugé utile de donner des consignes particulières de silence. Par la juxtaposition des compétences de chacun des spécialistes réunis, il ne leur avait pas été difficile de déduire ce que l'on attendait d'eux. Mais ces informations étaient fragmentaires et tous paraissaient soucieux d'en savoir plus ; aussi Pritchard entreprit-il d'exposer tous les tenants et aboutissants de l'opération projetée. Au bout de quarante-cinq minutes, chacun dans la pièce en savait autant que lui. « Bien ! conclut-il, si vous avez des questions, je vous écoute.

— Y a-t-il la possibilité de raviver d'anciens réseaux ou envisagez-vous de vous limiter aux quelques personnes qui ont déjà accepté de prendre en charge Arvontev ? » Paul Alterman était le premier à prendre la parole. Prématurément vieilli, les cheveux presque blancs et le visage ravagé de tics nerveux, l'homme ne faisait pas grande impression. Souffrant d'un ulcère à l'estomac – la maladie commune des Occidentaux ayant passé trop de temps au-delà du rideau de fer –, il était d'une pâleur cadavérique. Pourtant, en dépit de ce délabrement physique, identique chez tous les anciens clandestins, Alterman parvenait à dissimuler les traumatismes de sa vie passée et il avait su s'adapter à sa nouvelle affectation sédentaire de contrôleur du service Action.

« Je n'en sais encore rien, répondit Pritchard, et c'est l'un des points que j'entendais vous confier. À priori, je préférerais limiter au maximum le nombre des personnes que nous mettrons en contact avec Arvontev. Vous savez très bien que l'on ne peut pas se fier à 100 p. 100 à nos anciens contacts : sur le lot de nos correspondants, un certain nombre a été retourné. Par contre, je n'exclus pas de réveiller tel ou tel dormeur à des endroits déterminés du parcours s'il s'avère nécessaire de programmer une étape ou d'utiliser un moyen de transport individuel. Ce sera l'une de vos attributions de déterminer à qui il sera possible de faire appel... Si vous le jugez utile, vous pourrez utiliser les compétences de votre collègue Sporovski : d'après son dossier, il connaît la Sibérie comme sa poche. Néanmoins, vous comprendrez pour quelles raisons je n'ai pas jugé souhaitable qu'il soit parmi nous. Il vous servira d'appoint... Une autre question ?

— Une fois qu'Arvontev aura quitté Moscou, entendez-vous conserver le contact avec lui ? » Pritchard se tourna vers Stephan Dawson. Le personnage était célèbre dans toute l'Agence par ses facéties, pour lesquelles il n'hésitait pas à utiliser ses compétences et son imagination débridée. L'un de ses exploits était resté dans les annales de la maison. Il s'était déroulé l'année précédente, lors de la finale du championnat de base-ball dont il était parvenu à brouiller la retransmission télévisée sur toutes les installations de Langley. À la place, il avait diffusé un message du directeur lui-même enjoignant au personnel de ne pas faire empiéter ses loisirs sur ses heures de travail. Manque de chance pour Dawson, Arthur Bollen en personne voulait suivre la rencontre, et son secrétariat ayant mis plus de deux heures à mettre la main sur le coupable, celui-ci avait reçu un blâme sévère. Pourtant personne ne lui en avait tenu rigueur : le lendemain il avait organisé dans l'une des salles de cinéma du complexe le visionnement de la cassette qu'il avait pris soin d'enregistrer à son domicile, et l'affaire s'était arrangée d'elle-même. Agé de trente-cinq ans environ, le personnage était à l'image de sa réputation et, avec ses cheveux un peu trop longs et son langage un peu trop cru, tout le monde percevait bien que seul pouvait se permettre une telle liberté un individu d'exception.

« Là encore, deux points de vue opposés peuvent être défendus, commença Pritchard après quelques secondes de réflexion. On peut très bien confier un émetteur portable à Arvontev pour qu'il nous tienne au courant de sa progression. Mais dans ce cas, aussi brefs que soient les messages, ils seront inévitablement repérés et, de repérage en repérage, c'est tout l'itinéraire du parcours qui apparaîtra en clair. À l'opposé, on évite cet écueil si on coupe toute relation avec lui. Mais dans ces conditions, on ne peut rien faire entre le moment où il quittera Moscou et celui où il montera dans l'avion qui le réceptionnera. S'il y a un pépin, il sera impossible d'improviser...

— Peut-être, coupa le professeur Meadow, mais je ne vois pas ce que nous faisons ici s'il n'est pas possible d'être en contact permanent avec lui. À l'heure actuelle la tension qui s'est abattue sur lui doit être insupportable. Arvontev est tiraillé entre des raisonnements contradictoires dont il ne parvient pas à se dégager seul : c'est normal, avec ce qu'il est en train de vivre. Dans les jours qui viennent il va falloir ajouter l'angoisse de la fuite, et à ce moment-là on va avoir un cocktail détonant. Si on n'est pas en mesure de prévoir une crise, il peut faire n'importe quoi à cet instant précis : se rendre, se suicider, refuser d'aller plus loin... On a absolument besoin de cette ligne de communication. » L'intervention du psychologue n'était pas dénuée de bon sens et son raisonnement se tenait.

« Vous avez sans doute raison, professeur. Dans les deux cas on prend des risques : à nous de déterminer ceux que l'on peut accepter et ceux que l'on ne peut pas prendre. Dans un premier temps, je vous propose de laisser à monsieur Dawson le soin d'étudier l'aspect technique de la question. D'après les solutions qu'il nous proposera, on choisira ensemble la plus acceptable.

— Pourquoi, dans ces conditions, ne pas utiliser les émetteurs que nous avons dissimulés sans jamais les utiliser un peu partout en URSS ? À mon avis, c'est l'occasion ou jamais. »

Profitant de la remarque d'Alterman, Pritchard se tourna vers lui pour éviter de se laisser embarquer dans une discussion avec Meadow. « Ne le prenez pas mal, Alterman, mais vous savez comment travaillent les Russes. J'ai le plus grand respect pour le travail qu'accomplit votre service ; pourtant, on ne peut jamais être totalement sûr que la personne que vous avez recrutée n'a pas tourné casaque entretemps. Si nous choisissons de rester en contact avec Arvontev, je préfère, malgré les risques de fouille, que l'émetteur soit dans ses bagages... Donc, si vous le voulez bien, je vous propose la création de deux groupes de travail : le

premier, sous la direction du professeur Meadow, établira le trajet que devra suivre Arvontev et lui procurera une ou plusieurs identités. Je pense que nos trois psychologues sont tout à fait désignés pour ce travail, ainsi que vous deux, Wright et Alterman ; le deuxième groupe, sous votre direction, Dawson, se chargera de toute la partie technique. Toutes les données du problème sont dans nos ordinateurs. S'il vous manque un renseignement ou un autre, Whittney ou Mulloch peuvent s'adresser directement au Pentagone. Bon ! Maintenant je dois me rendre moi-même au Pentagone. Si vous n'avez plus d'autres questions, au travail, messieurs. Réunion commune ce soir à vingt-deux heures. »

GEORGETOWN, 8 H 15

« 40-15, pour moi. Balle de set ! » Tout à son jeu, Karol ne prêtait aucune attention à la mine dépitée de Chong. Ce point avait été perdu pour une stupidité. Pour avoir lâché son revers trop tôt, la balle s'était retrouvée dans le filet et maintenant Karol avait toutes les chances de gagner le set. Ce qui signifiait pour le moins vingt minutes de plus à jouer s'il voulait remporter le match et une course contre la montre pour conclure avant que la chaleur ne soit devenue trop insupportable. Frappant très haut sur son service, Karol disposait d'une bonne première balle et, une fois de plus, Chong qui s'était trop avancé fut pris à contre-pied. Dans une tentative désespérée, il pivota sur lui-même pour frapper la balle par-derrière. Mais celle-ci s'éleva en chandelle et passa par-dessus le grillage.

« Jeu et set, mon chéri ! Ta faible femme est en train de te mettre une tripotée. » Karol le rejoignit sur le bord du court et singea son dernier coup. « Où as-tu appris ce truc ? C'est spectaculaire mais avoue que ce n'est pas très précis.

— J'ai vu Nastase le faire à la télé et ça ne paraissait pas bien sorcier. » Tout en s'épongeant le front, Chong avait saisi une bouteille d'eau qu'il tendit à son épouse.

« Merci ! Ça fait du bien. » Après s'être désaltérée, Karol lui redonna la bouteille et le regarda boire à longues gorgées. « Sans vouloir vous vexer, très cher, il vous manque encore un petit quelque chose pour pouvoir vous comparer à Nastase. Mais il ne faut pas désespérer... Tu feras toujours un beau vétéran.

— D'accord, chérie ! On va s'entraîner dur. Dorénavant, plus de sport en chambre quarante-huit heures avant chaque partie. En plus je vais t'inscrire à un cours de massages orientaux pour entretenir la forme de ton mari. Et pour terminer, cuisine diététique chinoise : soja cru, œufs pourris pochés et jarrets de chat pour l'élasticité des jambes. Tu es partante ?

— Si tu en as vraiment besoin pour me battre, pourquoi pas ?... Tu sais bien que je te suis entièrement dévouée... Allez, on recommence. Avec un peu de chance, tu arriveras peut-être à gagner sans ce régime. »

À pas comptés, Chong regagna son carré de service et la partie reprit. Pratiquant depuis l'âge de dix ans, il possédait un jeu honnête mais souffrait d'un manque d'entraînement. À l'opposé Karol, qui ne s'était mise au tennis que depuis quelques années, compensait son inexpérience par son excellente condition physique et leurs parties étaient équilibrées. Depuis qu'ils s'étaient installés à Georgetown, ils disposaient, avec le court des Fielder juste à côté de chez eux, de la possibilité de jouer une ou deux fois par semaine dès les premiers beaux jours. Au début, Karol avait dû insister pour qu'il se remette à jouer. Puis, très vite, il y avait repris goût, et s'il maugréait toujours pour la forme, surtout les jours comme

aujourd’hui, quand elle le tirait du lit trop tôt à son gré, ces parties lui faisaient le plus grand bien. Une demi-heure plus tard, Chong avait refait son retard et menait dans le dernier set.

« Finalement, je n’aurai peut-être pas à me condamner à bouffer des germes de soja et d’autres saloperies du même genre. Si je réussis ce point, tu me fais un brunch avec saucisses, jambon, œufs brouillés et toasts au beurre de cacahuète.

— Et si tu perds ?

— C’est moi qui le préparerai. C’est logique, non ? »

CHAPITRE V

MOSCOU, 17 H 35

« Que diriez-vous d'un petit voyage en Sibérie, Lev ? Vous êtes partant ? »

Étonné, Arvontev posa sur la table le livre qu'il avait emprunté à Yasha. À l'envers, celui-ci déchiffra le titre et sourit en constatant qu'il s'était plongé dans les *Récits d'un chasseur* de Tourgueniev. Après leur expédition au cimetière il comprenait mieux la complexité du scientifique, et le voir plongé avec délectation dans ce recueil de nouvelles, qui décrivaient avec un luxe de détails parfois fastidieux les paysages russes, constituait à coup sûr le meilleur dérivatif à sa propre nostalgie.

« De quoi me parlez-vous, Yasha ?

— De l'excursion à laquelle vous invitent vos amis américains. C'est Spurring qui vient de me communiquer la nouvelle.

— Ils sont fous !

— C'est bien mon avis... Ces messieurs ont tout prévu, paraît-il. Avion et train. Une petite balade de quelques milliers de kilomètres à peine. Dernier point : je ne pense pas que vous puissiez refuser.

— Il vous a dit quand je partais ?

— Non. Mais ça ne devrait plus tarder.

— Et c'est Spurring qui va m'accompagner ? »

Yasha s'attendait à cette question, sans toutefois savoir ce qu'il devait répondre. Un instant il eut la tentation de se dérober, mais Arvontev avait déjà remarqué son hésitation et, à son regard, il comprit qu'il ne pouvait pas lui mentir. « Rien n'est encore vraiment décidé... Spurring m'a quand même demandé d'en parler à Yacob.

— C'est hors de question ! Je refuse de vous exposer davantage. Je vous ai déjà assez fait courir de risques.

— Encore une fois, Lev, je ne pense pas que nous ayons le choix. Les Américains n'ont personne sur place et il va falloir que ce soit l'un de nous... Je crois d'ailleurs que Yacob s'y attendait.

— Je ne peux pas accepter. Si l'on ne peut pas faire autrement, je préfère encore partir seul ou tout abandonner. Il est encore temps.

— Attendez quand même de connaître la décision de Yacob. S'il s'est engagé à vous aider, c'est qu'il a ses raisons. Je ne crois pas qu'il soit du genre à renoncer. »

Arvontev s'était levé pour se diriger vers la fenêtre. Une vive émotion, qu'il ne cherchait même pas à dissimuler, s'était emparée de lui et Yasha guettait avec inquiétude sa réaction.

« Calmez-vous, Lev ! C'est Yacob qui a accepté de vous aider. Vous ne lui avez rien demandé. À vous de nous comprendre aussi. Vous nous donnez une occasion inespérée de nous dédouaner, de faire enfin quelque chose de valable qui nous change de nos trafics habituels.

— Ne me racontez pas d'histoires, Yasha. J'ai appris à vous connaître, moi aussi. » Arvontev marchait de long en large. Son visage reflétait sa contrariété et Yasha ne se souvenait pas de l'avoir jamais entendu s'exprimer avec une telle violence. « Je veux bien croire que ce que l'on vous a condamné à faire ne vous convient pas. Vous m'avez parlé de vos

combines et je sais qu'elles vous pèsent... Mais de là à couvrir la fuite d'un traître...

— Qui parle de traître ? l'interrompit Yasha. Je ne me souviens pas d'avoir entendu prononcer ce mot. »

Devant la véhémence d'Arvontev, il ne voyait plus comment réagir et il se sentait perdre pied. Au fond de lui-même, il était vrai qu'il ne pouvait se départir d'une certaine gêne face à la défection du scientifique. Fuir était une chose, trahir une autre. Quelles que fussent les motivations d'Arvontev, il y avait effectivement un fossé qu'il se refusait à franchir. Cependant il ne pouvait pas se permettre de le laisser dans un tel état d'esprit car, au contraire de ce que celui-ci semblait croire, il n'y avait plus moyen de reculer.

« Ressaisissez-vous ! Vos raisons ne regardent que vous et le simple fait de parler de trahison chaque fois que quelqu'un désire émigrer montre bien que quelque chose ne tourne pas rond dans notre pays.

— Oui, peut-être. Mais moi, je pars pour les États-Unis. Je vais là-bas grâce à l'aide des Américains et parce qu'ils espèrent tirer quelque chose de moi. Ces gens-là ne sont pas désintéressés. Il y aura un prix à payer. Ils ne se contenteront pas de savoir que je ne travaille plus pour la marine soviétique et je serai bien obligé de collaborer avec eux.

— Et alors ? Nous ne sommes plus en guerre, que je sache. La libre circulation des personnes, nous avons bien accepté ce principe à Helsinki... Si l'on pouvait sortir d'ici plus aisément, vous ne seriez pas obligé de recourir à de telles solutions.

— C'est vite dit, Yasha... Bien sûr que nous ne sommes plus en guerre. Bien sûr que je n'aurais pas eu besoin des Américains s'il m'avait suffi d'acheter un billet d'avion pour partir. Bien sûr que j'aurais préféré rester ici... Je trouve trop de justifications pour avoir la conscience tranquille. Quelque part en moi je sais que je trahis et même vous, vous le savez... Alors je refuse de vous faire courir de tels risques et je refuse que Lusan m'accompagne. »

Yasha laissa passer quelques instants avant de répondre. Il valait mieux que la crise passe d'elle-même et il attendit qu'Arvontev se fût rassis pour reprendre la parole, le plus calmement possible.

« Nous vivons dans un pays de fous, Lev. Quoi que nous fassions, nous ne sommes pas maîtres de nous. Nous sommes tellement pervertis, tellement conditionnés, que nous nous épions nous-mêmes. Nous sommes incapables d'agir, moyennant quoi nous ne faisons jamais rien. Et quand on décide quelque chose, on a immédiatement la tentation de revenir en arrière – vous comme moi, comme Yacob. Refuser de regarder en arrière, c'est déjà une victoire. C'est tout ce que vous devez conserver à l'esprit aujourd'hui. »

Arvontev dévisagea Yasha avec étonnement et celui-ci soutint son regard sans sourciller. Yasha sentait qu'il avait visé juste et qu'il venait de prendre l'avantage.

« Cessez de vous torturer. Laissez Yacob prendre sa décision seul. S'il a décidé de vous aider dans votre entreprise, c'est qu'il estime devoir le faire et que vous en valez la peine. Personne parmi nous ne vous considère comme un traître. Au contraire, vous nous aidez à prendre la mesure de cette paranoïa qui nous atteint tous... Vous avez pris une décision courageuse. Vous jouez votre vie, vous vous en rendez bien compte ! Cela mérite notre respect... Croyez-moi, Lev ! Acceptez notre aide. Nous aussi nous en avons besoin... »

Arvontev ne répondit pas. Le regard toujours fixé sur Yasha, il paraissait chercher une expression qui aurait contredit ce qu'il venait d'affirmer. Seul l'affolement d'une mouche contre la vitre venait troubler le silence qui s'était installé dans l'appartement, et quand Arvontev se décida à se lever, Yasha comprit que leur conversation était close. Pour le moment du moins, car dans ce conflit il ne pouvait exister de vainqueur.

Enfermé dans la salle des archives du département de la Répression des délits économiques du colonel Iorenko, Orkov n'avait pas vu le temps passer. Aucune ouverture ne permettait à la lumière du jour de parvenir jusqu'à lui. Seuls l'opacité du nuage de fumée qui flottait autour des quatre plafonniers ainsi que le nombre des mégots écrasés dans son cendrier lui auraient permis de réaliser que l'après-midi s'était écoulé. La pièce dans laquelle il se trouvait mesurait une dizaine de mètres de long sur cinq de large. À l'exception de l'espace occupé par la porte d'entrée, tous les murs étaient recouverts de classeurs, semblables à ceux qui se trouvaient dans le bureau du colonel. Sous chaque plafonnier était disposée une table de travail ; il les avait toutes réunies en vue de disposer de plus d'espace. Refermant d'un geste mécanique la chemise qu'il venait de parcourir, Orkov s'étira pour tenter de faire disparaître la douleur lancinante qui lui vrillait la colonne vertébrale. Après avoir allumé une nouvelle cigarette, il se remit au travail, évitant de s'attarder sur la dérisoire pile de dossiers déjà traités. Il n'avait pas dû en lire plus de vingt et il commençait à se sentir abattu à la perspective du travail qui l'attendait encore. Pourtant il n'avait pas d'autre alternative et il se replongea dans la carrière d'un dénommé Efrem Golev, condamné pour trafic de devises, dans l'espoir que la chance viendrait à son secours.

Tous les cas qui lui étaient passés sous les yeux étaient étrangement identiques ; seule la nature des marchandises détournées, volées ou recelées changeait selon la spécialité des trafiquants qui s'étaient fait épingler. Orkov était au courant, comme tout le monde en URSS, de l'extrême variété des produits traités sur le marché parallèle. Mais ce qu'il découvrait au fil de ses lectures dépassait l'entendement : tel malfrat avait été arrêté pour s'être approprié un wagon entier de réfrigérateurs dans une petite gare de Moldavie ; tel autre entretenait un lucratif négoce de tapis du Daghestan et s'était fait prendre pour avoir vendu un exemplaire unique à la propre femme d'un vice-président du KGB – le dossier de la milice notait d'ailleurs que le tapis en question n'avait pas été récupéré. Icônes, or, blue-jeans, matériel hi-fi, essence, fleurs, caviar, briquets zippo made in USA, fourrures, devises et même viande de bœuf : tout semblait, pour qui savait s'y prendre, pouvoir devenir source de profit. Et du plus simple employé au ministre, toutes les strates de la société étaient atteintes par cette soif d'enrichissement. Pourtant il commençait à discerner deux catégories distinctes de trafiquants : les premiers agissaient par simple goût du lucre et se servaient de leur place officielle pour arrondir sans vergogne leurs fins de mois ; les seconds avaient été plus ou moins contraints, pour subsister, à vivre d'expédients à la suite de la perte de leur travail ou d'une condamnation. Orkov en était arrivé à la conclusion que ceux-là seuls pouvaient l'intéresser. Ils pouvaient avoir en plus un motif de vengeance et pour cette raison accepter les risques énormes que leur faisait courir Arvontev.

« Alors ! Vous avez trouvé quelque chose ? » Tournant le dos à la porte d'entrée, il n'avait pas vu le colonel Iorenko s'approcher de lui et le son de sa voix le fit sursauter.

« Pas grand-chose pour le moment. Je n'ai même rien eu à me mettre sous la dent. C'est à désespérer. Je ne vois pas comment je vais pouvoir m'en sortir. » Orkov profita de l'interruption pour regarder sa montre et un soupir de lassitude ponctua la fin de sa phrase.

« Ce n'est pas étonnant. C'est justement à ce propos que je venais vous voir. » Iorenko tira vers lui une chaise sur laquelle il s'assit à califourchon ; d'un air négligent il feuilleta les

quelques dossiers qu'Orkov avait déjà parcourus et lâcha, d'un ton légèrement dédaigneux :
« C'est tout ce que vous avez fait ?

— Malheureusement ! Je ne peux pas aller plus vite. Je suis obligé de tout lire pour trouver le détail qui me mettra sur la bonne piste et cela prend du temps.

— Je m'y attendais... J'ai pas mal réfléchi à votre affaire et je crois que vous vous êtes fourvoyé dans la mauvaise direction. Mais c'est votre faute... Si vous ne m'aviez pas raconté cette histoire à dormir debout, vous auriez pu gagner tout cet après-midi.

— Comment cela ? Je ne vous comprends pas.

— Bon dieu ! Arrêtez de finasser. Je ne crois pas un traître mot de ce que vous m'avez raconté et vous le savez très bien... Votre histoire n'a aucun sens. Pourquoi venir à Moscou où vous ne connaissez personne alors que chez vous, vous disposez de toute l'infrastructure nécessaire pour prendre votre coupable à son propre piège. S'il y a des fuites de documents secrets, vous pouvez très bien demander la collaboration du KGB. Vous n'êtes pas obligé de vous dissimuler et de prendre toutes les précautions dont vous vous êtes entouré. À titre officieux... mon cul ! Une fuite de documents après plusieurs mois de recherches, comme vous me l'avez dit, ne justifie pas une telle urgence. Or vous débarquez ici sans prévenir et vous vous mettez en tête d'avaler huit cents dossiers d'un coup. Et tout seul de surcroît... Je peux très bien comprendre les raisons de votre conduite. Moi non plus je n'aime pas beaucoup travailler avec le Comité de sécurité de l'État. Mais n'en rajoutez pas, s'il vous plaît. Je ne peux pas vous aider si je n'ai pas tous les éléments en main et si je ne sais pas qui vous recherchez.

— Vous avez raison, colonel. Je suis désolé de ce qui s'est passé, mais je devais me montrer de la plus extrême prudence. » Au fond de lui Orkov était soulagé de voir son mensonge percé à jour. Il lui avait été pénible de mentir à Iorenko et la perspicacité avec laquelle ce dernier avait démonté sa version des faits l'avait encore fait monter dans son estime. Il n'avait plus aucune raison de dissimuler la vérité et il entreprit de lui dévoiler tout ce qu'il savait. Un quart d'heure plus tard, Orkov s'arrêta de parler et un silence suivit la fin de son exposé.

« C'est bien ce à quoi je m'attendais, jeune homme... Sauf que c'est plus grave que je ne l'imaginais et que vous n'avez pas beaucoup de marge pour agir.

— Ni de temps non plus. À l'heure qu'il est, Arvontev peut très bien avoir quitté le pays et dans ce cas je ne peux plus rien faire. Et s'il est encore ici, ce n'est plus pour très longtemps. » Pour la première fois depuis le début de la journée, Orkov se remit à espérer. Le colonel, d'après sa réponse, acceptait bien de l'aider et lui au moins connaissait assez les bas-fonds de Moscou pour le diriger sur la bonne voie.

« Je crois que nous avons fait fausse route tout à l'heure. » Iorenko s'était levé et arpentait la pièce en réfléchissant à voix haute. « On ne planque pas un homme comme un vulgaire document et tout ce que vous avez fait cet après-midi ne sert à rien. Si votre Arvontev a pris contact avec quelqu'un à Moscou, il se peut bien que ce soit avec un traficateur quelconque. Mais c'est un homme intelligent et il doit donc ne fréquenter que des types intelligents. Je ne le vois pas avec une petite frappe... Jamais il ne se serait mis entre les mains d'un ancien taulard. Cela voudrait dire que l'individu en question aurait eu la bêtise de se faire piquer. Or un ancien prisonnier est vulnérable. Quand on a eu l'expérience de la prison, on n'a qu'un désir : ne pas y retourner ; et pour cela on est prêt à dénoncer père et mère. C'est d'ailleurs avec cette peur que nous autres flics nous travaillons. Donc, inutile de rechercher ici. Il n'y a que des repris de justice et vous perdez votre temps. » Implacablement

Iorenko construisait une argumentation logique, et à l'écouter parler, Orkov sentait qu'Arvontev avait obligatoirement suivi le même cheminement. « Je crois que la réponse à vos questions, reprit Iorenko, se trouve dans mon bureau. C'est là que je conserve le fichier des suspects et des types que nous ne parvenons pas à prendre sur le fait. En même temps, cette race de truands trop subtils ne court pas les rues. S'il y a trois cents noms, c'est bien un maximum. Venez avec moi ! »

Laissant tout en plan, les deux hommes sortirent. Aucun bruit n'était perceptible et l'étage paraissait désert. Orkov se rappela que l'on était le dernier samedi d'août : il était naturel, au fond, que même les plus irréductibles agents de la police économique aient délaissé leur travail pour savourer les ultimes beaux jours de l'année. Les premières feuilles avaient commencé à tomber depuis la veille et, dans moins de quinze jours, les premiers gels nocturnes séviraient. Mais lui-même, en guise de vacances, se retrouvait au milieu de dossiers poussiéreux et son esprit était bien trop préoccupé par ailleurs pour savourer les charmes de l'été finissant. Près de lui Iorenko marchait sans rien dire, et seul le bruit de leurs pas sur le parquet ciré troublait le silence environnant.

« Brillante, cette idée de la mezouza... Vraiment très brillante, major. » Le colonel Iorenko s'adressait à lui d'une voix chaleureuse, empreinte de respect, comme s'il venait d'admettre Orkov dans le cénacle de ses semblables à qui il accordait sa considération. « Si jamais vous avez des ennuis au GRU, venez me voir. J'aurai toujours une place pour un élément de votre valeur... Mais dites-moi ? Vous êtes d'origine juive ? »

GEORGETOWN, 10 H 50

« Allô ! Bonjour ! Ici l'ambassade de la république de Corée. » La voix dans l'écouteur était légèrement syncopée et, en reconnaissant l'accent coréen de la standardiste, Chong eut une seconde d'hésitation. « Oui, je vous écoute. Que voulez-vous ? »

— Bonjour ! Pourrais-je parler à monsieur l'ambassadeur, s'il vous plaît ?

— Je regrette, mais Son Excellence est absente. C'est à quel propos ?

— C'est personnel. Mais peut-être pourrais-je parler au premier secrétaire, s'il est là. Il doit être au courant de mon affaire. Pouvez-vous lui dire que M. Kim Chong-hui le demande ?

— Je suis vraiment désolée, monsieur, mais notre premier secrétaire est également absent. Nous sommes aujourd'hui samedi et nos bureaux sont fermés.

— Il doit pourtant bien y avoir un moyen de le joindre, non ? Si je vous donne mon numéro de téléphone personnel, pouvez-vous lui demander de me rappeler ? C'est très urgent.

— Je ne peux rien vous garantir, monsieur. Je ne sais même pas s'il est chez lui. Mais je peux toujours demander au secrétaire de permanence de s'en occuper. S'il parvient à le joindre, à quel numéro pourra-t-il vous rappeler ?

— Au 333.9702. Je ne bougerai pas de la matinée. Merci beaucoup. Je compte sur vous, mademoiselle. »

Chong raccrocha le combiné d'un air pensif. Il lui avait fallu plus d'une heure pour se décider à appeler. Tournant autour de l'appareil sans oser le décrocher, s'inventant au dernier moment un prétexte pour remettre à plus tard cette communication, il avait eu besoin de prendre sur lui-même pour accomplir la démarche. Quand enfin il s'était résolu à composer le numéro de l'ambassade, il avait espéré que la formalité serait achevée sur-le-champ et que

les réponses aux questions qu'il préférerait ne pas se poser lui seraient apportées sans qu'il eût rien à demander. Or, tout au contraire, les doutes qui s'étaient emparés de lui à la lecture de la lettre ne s'étaient pas dissipés : il ne savait toujours pas quelle attitude adopter à l'égard de cette invitation à rentrer. Par contre il ne désirait en aucun cas apparaître en demandeur : par amour-propre, l'ancien banni voulait feindre l'indifférence et, aussitôt après avoir reposé le téléphone, il s'en voulut d'avoir autant insisté pour joindre le premier secrétaire de l'ambassade : la précipitation dont il avait fait preuve en appelant un samedi était en contradiction flagrante avec son intention première, et maintenant il ne lui restait plus qu'à attendre le bon vouloir du diplomate. Condamné à patienter, Chong s'allongea sur l'un des deux canapés du salon, se maudissant de sa stupidité. Son attente fut de courte durée : au bout de quelques minutes à peine, la sonnerie du téléphone retentit. Sans se relever, il étendit la main pour attirer vers lui le combiné qui se trouvait au pied du sofa et décrocha l'écouteur.

« Allô ! Professeur Kim ? Ici M. Lee Jae-chull, premier secrétaire à l'ambassade de la république de Corée.

— Oui, c'est bien moi. Je suis bien Kim Chong-hui. » Dès les premiers mots de son interlocuteur, Chong se sentit sur la défensive. L'autre avait eu recours au terme de professeur, ce qui prouvait bien que les services coréens n'avaient pas renoncé à suivre sa carrière ; il ne faisait aucun doute que celui-ci disposait d'un dossier complet sur ses activités aux États-Unis.

« Je suis enchanté de faire votre connaissance, professeur. J'ai lu votre livre sur le Pacifique. C'est un ouvrage remarquable. » Qu'il eût senti les réticences de Chong ou bien qu'il eût mentionné sa thèse par simple politesse, toujours est-il que le diplomate s'exprimait de la seule manière susceptible de le rassurer : en le flattant et en lui accordant cette reconnaissance qu'inconsciemment tous les exilés recherchent de la part de leurs anciens concitoyens.

« Je vous remercie. Je ne savais pas que mes écrits circulaient dans la haute fonction publique coréenne. » Le ton de Chong était toujours cassant, mais la courtoisie du diplomate le mettait mal à l'aise. Il ne s'était pas attendu à ce type d'entrée en matière et ses préventions basculaient. Bien plus, la promptitude avec laquelle Lee Jae-chull l'avait rappelé semblait vraiment indiquer que son intérêt n'était pas feint, et à peine eut-il achevé sa phrase que Chong regrettait ses paroles.

« Vous savez, professeur, les choses changent en dix ans, même chez nous, et j'espère que vous aurez l'occasion de vous en rendre compte... Mais je suppose que vous ne m'avez pas contacté pour parler de la pluie et du beau temps, n'est-ce pas ? En fait, j'attendais votre appel...

— Que voulez-vous dire ?

— Nous avons reçu la semaine dernière un courrier vous concernant et Son Excellence m'a chargé de m'occuper de votre dossier. Il y avait très peu d'explications. Le ministère des Affaires étrangères nous demandait de nous tenir à votre disposition et de vous accorder toutes les facilités que vous pourrez demander si vous désirez rentrer à Séoul. Il nous était également signalé, si cela doit vous rassurer, qu'aucune poursuite judiciaire n'était engagée contre vous.

— C'est une mesure de grâce ou un simple revirement politique ?

— À cela, je ne suis pas en mesure de vous répondre, professeur Kim. » Le diplomate ne tenait pas compte du persiflage de Chong et conservait la même affabilité. « En la matière,

notre rôle se borne à aider les intéressés dans leurs démarches administratives.

— Vous pouvez quand même bien me dire d'où vient cette décision. De la Maison Bleue⁽⁸⁾ ? Du ministère de l'intérieur ? Des Affaires étrangères ?... J'ai moi-même reçu une lettre du ministère de l'intérieur, mais sans autre explication. Je crois que légitimement je suis en droit de me poser certaines questions.

— Tout ce que je peux vous dire, c'est que votre dossier venait du ministère des Affaires étrangères... La décision peut d'ailleurs venir tout aussi bien du parquet, si vous avez fait l'objet d'une instruction, ce que j'ignore. Mais en tout état de cause, cher professeur, je crois que ce type de décision vient de tout en haut, quoique, là encore, ce ne soit qu'une supposition.

— Et puis-je au moins savoir si je suis le seul concerné par cette mesure ou bien si d'autres personnes font l'objet du même traitement ? Cela, vous devez le savoir.

— Sur ce point, en effet, je peux vous répondre, puisque les dossiers transitent par nous. Je n'ai reçu aucune autre instruction que celle vous concernant. C'est donc une mesure individuelle.

— Et vous avez une explication ?

— Non, aucune, je vous l'ai dit. Après tout, je crois savoir que votre famille est assez influente. C'est peut-être auprès d'elle que vous pourriez en obtenir. » C'était la première allusion à sa famille et Chong réalisa qu'il était peut-être temps de cesser de s'en prendre au diplomate. Celui-ci n'avait aucune raison de subir sa mauvaise humeur et il avait su le lui faire comprendre avec tact. C'est pourquoi il répondit, sur un ton plus accommodant :

« Non, je n'ai aucune nouvelle de ma famille. Je ne pense pas qu'elle soit au courant, sinon mon père m'aurait déjà appelé. C'est pourquoi j'espérais que vous pourriez m'en dire plus.

— Je comprends, professeur. Je comprends... J'en suis au même point que vous et je ne peux faire que des suppositions. Si vous suivez l'actualité de notre pays, vous savez sans doute qu'il a été décidé d'encourager les personnes telles que vous, qui ont poursuivi des études à l'étranger, à rentrer. Pour être honnête, je ne pense pas que votre cas s'inscrive dans ce programme, qui vise plus les techniciens et les ingénieurs dont notre économie a besoin. En ce qui vous concerne, je crois pouvoir dire sans me tromper que la décision est d'ordre politique. Vous savez que le président Chun a décidé une ouverture politique pour les élections qui se dérouleront dans un an et demi, au début de 1985. De nombreuses personnalités en exil, comme Kim Dae-jung, sont invitées à rentrer au pays. On peut donc imaginer que des personnes à qui il n'était reproché que des choses relativement secondaires soient autorisées à revenir en avant-garde, pour montrer aux leaders de l'opposition qu'ils ne risquent rien et que le gouvernement respecte ses engagements.

— En quelque sorte, vous me demandez de jouer le rôle de la chèvre attachée pour attirer le tigre. On me laissera juste assez de corde pour faire croire que je suis libre de mes mouvements. C'est bien cela ?

— Écoutez, professeur. Je ne suis pas là pour discuter politique avec vous. Encore moins pour être pris à partie. » Le flegme du premier secrétaire avait soudain disparu et sa voix s'était faite plus cassante.

« D'accord. Vous avez raison. Excusez-moi, je me suis laissé emporter. Vous n'y êtes pour rien... Je crois que depuis le début de notre entretien je vous ai mis à rude épreuve. J'en suis sincèrement désolé. »

À l'autre bout du fil, Lee Jae-chull émit un rire gêné. « Ne vous excusez pas, professeur.

Ce n'est pas la peine. Je crois comprendre les doutes qui vous assaillent et vos interrogations sont tout à fait légitimes. Malheureusement, je suis dans l'incapacité de vous dire plus que ce que je sais moi-même... Par contre, je ne crois pas que vous ayez de souci à vous faire pour votre sécurité : la renommée de votre famille vous garantit que vous ne serez pas inquiété. De plus, votre appartenance au corps enseignant d'une université aussi célèbre que Georgetown représente une garantie supplémentaire d'importance. En toute franchise, je peux vous assurer que vous n'aurez aucun problème. Mais je pense qu'il serait préférable que nous nous rencontrions pour en discuter de vive voix.

— Oui, en effet. Je pense que ce serait préférable. J'ai quand même une autre question à vous poser encore. Je suis en instance de naturalisation ici aux États-Unis, mais je n'ai pas encore de passeport américain. D'un autre côté, mes anciens papiers coréens sont périmés. Au cas où je déciderais de partir voir ma famille, comment puis-je faire ?

— Il n'y a aucun problème. Le ministère m'a envoyé un formulaire spécial qui vous tiendra lieu de passeport. Je n'ai qu'un tampon à apposer et vous pourrez partir quand vous voudrez. Si vous passez à l'ambassade lundi matin, je vous le remettrai.

— Très bien. Je passerai lundi vers dix heures... Merci pour tout ces renseignements, et excusez-moi encore pour mon attitude de tout à l'heure. Je suis en Occident depuis trop longtemps et je crois que j'ai perdu notre fameuse impassibilité orientale.

— Ne vous inquiétez pas pour si peu, cher professeur. Nous avons tous trop voulu copier l'Occident et notre art consommé pour sauver la face est depuis longtemps rangé au placard des accessoires folkloriques. »

MOSCOU, 21 H

En retrait de l'Arbat, au débouché de l'un de ses nombreux passages aboutissant à l'autre extrémité sur l'avenue Kalinine, L'Ienessi n'accueillait que des habitués. La réputation du bar n'était plus à faire et chaque soir la clientèle se pressait dans la salle et l'arrière-salle, jusqu'à une heure avancée de la nuit. Pourtant la vodka y était sensiblement plus chère qu'ailleurs, du moins quand on ne commandait pas une bouteille entière, qui revenait entre douze et quinze roubles selon la qualité. Mais le service après-vente, si telle est la dénomination que l'on pouvait appliquer à la protection des consommateurs titubants, justifiait largement ce dépassement de tarif et personne n'aurait songé à s'en plaindre. Tout client dans un état d'ébriété avancé pouvait être certain d'échapper aux centres de dessoulage et à l'amende que la nuit passée au poste lui aurait valu. Ce qui, tout compte fait, rendait la vodka de L'Ienessi tout à fait abordable. D'un simple coup d'œil le personnel jugeait de la nécessité de faire raccompagner chez lui celui qui avait dépassé les normes, pourtant généreuses, de la milice. Ainsi s'était instauré un système de bons offices fondé sur la réciprocité et géré par les serveurs, qui de ce fait avaient acquis un solide réseau de relations fondé sur la reconnaissance. C'était par elles qu'ils étaient tenus au courant des mille trafics du quartier. On pouvait au besoin leur proposer de servir d'intermédiaires : parfois, leur position névralgique leur permettait d'écouler plus aisément une marchandise donnée, lingerie parisienne ou drogue, et ils touchaient un intéressement au bénéfice. Dans d'autres cas encore, on leur demandait de se procurer tel ou tel objet introuvable sur le marché, et il était bien rare qu'ils ne pussent satisfaire à la demande. Tant et si bien que Yacob Lusan avait fini par organiser son propre réseau et qu'il ne conservait sa place de serveur que pour les

facilités annexes qu'elle lui apportait. Associé à son commerce, Yasha, qu'il était parvenu à faire embaucher comme garçon de salle, se chargeait du rabattage des clients et quelques mois seulement lui avaient suffi pour acquérir un nez infailible en matière de détection d'affaires vaseuses, de clients insolvables ou de provocateurs aux ordres de la milice.

Pourtant la demande formulée par Spurring, concernant les faux papiers dont Arvontev et son accompagnateur allaient devoir se servir, échappait à ses compétences. Comme Yasha l'avait prévu, Lusan, en apprenant les projets de la CIA, était entré dans une violente colère, et la perspective de devoir recourir aux services de la haute pègre pour se procurer les passeports intérieurs avait accru sa hargne. Pendant un bon quart d'heure il avait tempêté, juré et n'avait cessé de prendre son courrier à partie. Puis, ayant en quelque sorte exorcisé ses craintes, il s'était calmé pour s'atteler à la tâche qui lui était confiée.

— Pendant la demi-heure suivante, Yasha avait passé en revue leurs connaissances susceptibles de les mettre en rapport avec un faussaire digne de confiance. Mais, points de passage obligés des trafiquants contraints de se déplacer en permanence, ces officines spécialisées avaient très tôt attiré l'attention des services de répression des délits économiques. En les contrôlant patiemment, la PJ parvenait ainsi à reconstituer les itinéraires, à identifier les passeurs et surtout, en fin de course, les commanditaires. Aussi la milice – comme le KGB, d'ailleurs – préférait-elle leur laisser une certaine marge de manœuvre, ce qui lui permettait de démanteler des réseaux entiers et de ne pas se contenter du menu fretin affecté au convoi. Cela, tout le monde le savait. C'était la règle du jeu dont chacun s'accommodait, les plus habiles utilisant les facilités ainsi offertes pour réaliser un ou deux gros coups et se retirer aussitôt après, recommençant ensuite ailleurs avec un autre pourvoyeur un peu moins mouillé. Finalement, après avoir esquissé la possibilité d'une séquestration temporaire d'un faussaire qui, même contre rémunération, ne les mettait pas à l'abri d'une dénonciation ultérieure, Lusan avait renoncé à l'utilisation de faux papiers. Son idée consistait à se procurer de vrais papiers auprès d'un vrai fonctionnaire qui, lui, n'aurait pas la possibilité de les dénoncer ; une fois engagées dans la tractation, les deux parties se tiendraient mutuellement. Puisque la CIA se montrait généreuse de ses deniers, il ne restait plus qu'à souhaiter trouver un fonctionnaire suffisamment corrompu pour que le chantage soit efficace. Plus fortes seraient ses exigences, plus grande serait la certitude qu'il ne serait pas tenté de faire marche arrière. Le seul problème consistait à sélectionner le candidat idéal parmi tous les postulants potentiels, et cela, seul Dimitri, l'un des piliers de L'Ienessi, était en mesure de le faire. Lorsque, vers dix heures, ce dernier pénétra dans l'établissement, Lusan poussa un soupir de soulagement et demanda à Yasha de le remplacer au comptoir.

« Salut, Dimitri Ivanovitch ! Comment vas-tu ?

— Couci-couça ! Tout le monde a foutu le camp hors de la ville. Y'a pas moyen de travailler ces temps-ci.

— Tiens, viens t'asseoir ici, on sera tranquilles. J'ai à te parler. Tu bois un verre ? » Lusan s'était dirigé vers une table à l'écart, à côté de la porte des toilettes, et il avait fait signe à Yasha de lui apporter une bouteille de vodka. Lorsqu'on lui offrait à boire, Dimitri était toujours partant, et il s'assit sans faire preuve de la moindre curiosité. Pour ceux qui le fréquentaient, il demeurait une énigme : rescapé des camps de la Kolyma où il avait séjourné douze ans au lendemain de la guerre, il ne parlait jamais de son passé d'ancien *Zek* ; libéré pour des raisons aussi incompréhensibles que celles qui l'avaient conduit dans le Grand Nord, il était parvenu à se réinstaller à Moscou. Très vite son statut d'ancien bagnard lui avait valu d'être mis au courant de diverses combines, dans lesquelles son expérience acquise dans

les camps – pour se fondre dans la masse sans se faire repérer – avait fait merveille. Sa réputation grandissant, il était devenu une sorte de conseiller de la pègre moscovite, activité qui lui assurait de solides revenus sans pour autant le contraindre lui-même à enfreindre la loi.

« Dis-moi, Dimitri, commença Lusan, comment ferais-tu pour obtenir de vrais papiers ?

– Ça dépend, mon gars. T'es pressé ou pas ?

– Ouais. Pas mal !

– Qu'est-ce qu'il te faut ? Passeport, livret de travail, *spravka*^{9}, *kharakteristika*^{10} ?

– Oui. Tout ça. Quatre jeux complets.

– Pas moins. T'es complètement malade, mon gars ! » Dimitri vida son verre d'un trait, puis le reposa tout en regardant Lusan d'un air goguenard.

« Pourquoi ? J'ai les moyens de payer.

– C'est secondaire. Je sais bien que si tu veux des papiers, tu as les moyens de les payer. Non, ce qui me chiffonne, c'est ton histoire de vrais papiers. À la limite, un faux passeport, c'est faisable. Mais quatre jeux complets de beaux papiers flambant neufs, c'est ridicule. T'as perdu la tête ou quoi ?

– Pourquoi ? Qu'est-ce qui cloche ?

– Tu te vois à un contrôle, présentant des papiers neufs ? Un, à la rigueur, c'est normal. Et encore... tu peux être sûr d'attirer l'attention. Mais si tu présentes un passeport intérieur et un livret de travail également neufs, tu te retrouves illico au poste pour complément d'enquête.

– Je peux avoir un certificat de perte. On m'a volé mes papiers et j'ai dû les faire refaire.

– Bien sûr, bien sûr... Mais je suppose que tu préfères ne pas te faire remarquer et je ne suis pas certain que ce soit la meilleure manière.

– Qu'est-ce que tu me conseilles, alors ? J'ai impérativement besoin de quatre jeux d'identité complets et je n'ai pas envie d'aller voir un faussaire.

– Même Zagladine ? C'est le seul qui ne soit pas pourri. À condition qu'on y mette le prix.

– J'y ai bien pensé, mais même lui. J'ai pas assez confiance dans ces gens-là. On ne sait jamais à quel râtelier ils mangent.

– Pourtant, t'as pas le choix. Il n'y a que lui pour vieillir les papiers. Pareil pour les photos.

– Il y a un moyen pour le tenir ?

– Comme les autres. Le fric.

– Pour ce coup-là, c'est pas suffisant !

– Pas si tu le paies en or, ou mieux, en dollars. S'il veut en profiter, il a plutôt intérêt à ne rien dire. En matière de devises, la milice est intraitable... De toute façon, c'est pas son genre de moucharder.

– Et si je dis oui, il peut travailler vite ?

– Si c'est vraiment urgent, en quelques heures.

– Et pour les papiers eux-mêmes ?

– Là, il y a plusieurs possibilités. Il y en a même trop, tu penses bien. C'est pas avec un salaire de fonctionnaire qu'on vit confortablement. Mais il faut être prudent : la plupart de ces types sont stupides et n'ont jamais l'occasion de dépenser leur argent ; ils s'achètent une voiture, une télé couleurs, ils prennent une maîtresse et filent avec elle sur la mer Noire ; leur légitime les dénonce par jalousie – quand, par hasard, ils ne se sont pas dénoncés eux-mêmes

par leur train de vie... Comme ils craquent tout de suite, tu plonges avec eux.

— T'es pas très encourageant... Mais les papiers ne serviront qu'une fois : aussitôt après utilisation, je les détruirai. Ni vu, ni connu. Je tiens à limiter les risques.

— Fais attention, petit ! Tu m'en dis trop. Ou bien tu mijotes un gros coup, mais j'aurais dû en entendre parler, ou bien c'est autre chose et je préfère ne pas connaître les détails. Détruire des faux papiers, c'est pas très courant, dis-moi... J'ai pas tellement envie d'être mêlé à une affaire de Juifs dissidents. Le KGB, c'est pas la milice... » Tout en parlant, Dimitri s'était versé un nouveau verre et il regarda Yacob d'un air entendu. Sa remarque venait de faire doubler le prix de la consultation et : il savait que Lusan ne pourrait pas refuser.

« Tu n'as pas de souci à te faire, Dimitri. S'il y a des emmerdements, tu n'y seras pas mêlé. Tu m'auras donné un conseil, c'est tout.

— Je te fais confiance, Yacob. Tu ne m'as jamais fait faux bond et j'aime bien travailler avec toi... Pour en revenir à ton problème, je crois que j'ai ce qu'il te faut. Une bonne femme qui travaille au bureau des passeports de la ville.

— Et elle peut obtenir des formulaires vierges ?

— Oui. Elle peut faire mieux encore : elle s'arrange toujours pour conserver de vieilles séries ; tu auras des papiers un peu défraîchis avec des numéros anciens. Bien entendu, c'est comme pour le vin : plus c'est vieux, meilleur c'est, et plus c'est cher. Mais je crois avoir compris que tu as une bonne mise de fonds.

— On peut vraiment lui faire confiance ?

— Tu sais, mon gars, j'ai plus confiance dans une nana que dans un mec. En général, elles sont plus prudentes avec leur fric. Elles font des économies ou bien elles s'achètent un ou deux bijoux de prix. C'est toujours plus discret qu'une guimbarde flambant neuve.

— Elle a les papiers chez elle ?

— Je n'en sais rien, mais tu peux toujours essayer. Fais quand même très attention : elle est très gourmande. Discute son prix, sinon elle se méfiera. Je te l'ai dit, elle est très futée. Si elle flaire un coup trop dangereux, elle ne marchera pas – quelle que soit la somme.

— OK ! Merci du conseil. J'éviterai d'y aller avec mes gros sabots. Donc elle me procure les papiers ; ensuite, on va chez Zagladine pour les remplir et les vieillir davantage. C'est bien ce que tu me conseilles ?

— Oui. Mais tu en fais ce que tu veux. Après tout, c'est toi le patron.

— Et pour l'adresse de la dame en question, combien t'en voudrais ?

— Mettons cinq cents roubles. Ce serait honnête.

— T'es bien gourmand aujourd'hui.

— Je te l'ai dit tout à l'heure. Les temps sont durs pour tout le monde.

— Quatre cents maximum. Avec une bouteille en prime pour finir la soirée.

— Va pour quatre cents. Mais c'est bien parce que c'est toi... Fais-moi raccompagner tout à l'heure par Yasha. Je lui donnerai l'adresse... Et qu'il apporte l'argent... »

LANGLEY, 14 H 15

En six heures de temps, le travail du groupe dirigé par le professeur Meadow avait grandement avancé. D'un commun accord, les cinq hommes étaient convenus que la question de l'identité d'Arvontev prendrait le pas sur la question du trajet qu'il aurait à suivre : la

difficulté principale de l'entreprise consistait en effet à déterminer dans quelle sorte de personnage le scientifique aurait le moins de mal à se couler, et sur ce point l'apport des psychologues avait été déterminant.

Selon Meadow, Arvontev avait vécu trop longtemps en marge de la réalité quotidienne pour ne pas avoir perdu ses instincts les plus élémentaires de prudence. Jusqu'à présent, le succès de sa fuite relevait, toujours selon le professeur, du miracle. Dans les circonstances actuelles, les facilités qui lui avaient été offertes pour lui permettre de travailler en paix se retournaient contre lui. La tour d'ivoire dans laquelle il s'était laissé enfermer à l'abri de toute tracasserie administrative et policière avait inévitablement émoussé ses capacités à survivre dans un environnement hostile, et le naturel avec lequel tout citoyen soviétique avait appris à se comporter dans ses rapports avec la police lui faisait défaut. Or, d'après Paul Alterman, dont les connaissances acquises durant les années passées dans la clandestinité s'avéraient des plus précieuses, c'était justement sur ce naturel que tous les policiers soviétiques se reposaient lors de leurs contrôles. Dès lors l'inexpérience d'Arvontev, jointe à la tension de son évasion, sur laquelle il était indispensable de tabler, l'exposait à être démasqué à la moindre anicroche ; ou à tomber dans le piège le plus grossier que ne manquerait pas de lui tendre tout milicien un peu soupçonneux. Il était donc impératif de lui choisir au préalable une ou plusieurs identités d'emprunt, et dans un second temps seulement il serait envisageable de trouver un motif à ses déplacements.

C'est pourtant en prenant le problème à l'envers et en déterminant le terme de la première partie du parcours que Jerry Wright, l'ancien résident à Moscou, avait eu la première idée. Comme Pritchard le leur avait indiqué, ils ne disposaient pas de suffisamment de temps pour utiliser le Transsibérien de bout en bout. La seule solution restante consistait donc à recourir aux lignes intérieures de l'Aeroflot pour amener Arvontev le plus à l'est possible. Se souvenant d'une visite qu'il avait effectuée en sa qualité de diplomate à l'Institut de recherche scientifique d'Irkoutsk, l'une des filiales de l'Académie des sciences d'URSS, Wright avait suggéré de demander à Arvontev de jouer son propre rôle : celui d'un chercheur devant consulter une documentation que seule la bibliothèque de l'Académie pouvait lui fournir. Cette proposition, comme toutes les autres qu'ils avaient déjà examinées, n'était pas sans risques : à tout moment Arvontev pouvait tomber sur un ancien collègue qui le reconnaîtrait, auquel cas sa présence transpirerait aussitôt. Plus dangereux encore était le fait que la région d'Irkoutsk constituait un centre important pour les industries d'armement, et, là encore, Arvontev risquait de rencontrer d'anciennes connaissances. D'un autre côté, la suggestion de Wright permettait de ne pas trop s'éloigner de la réalité et Meadow estimait qu'Arvontev serait capable de jouer le jeu sans trop d'aléas. Autre avantage, Irkoutsk était situé à plus de cinq mille kilomètres de Moscou, ce qui faisait gagner près de soixante-douze heures. En s'arrangeant pour faire coïncider l'heure d'arrivée de l'avion et l'heure de départ de l'un des convois quotidiens du Transsibérien, l'aléa d'une rencontre malencontreuse serait réduit au maximum. Les avantages l'emportant sur les risques potentiels, la suggestion de Wright avait été retenue à l'unanimité et le groupe du professeur Meadow s'était attelé à la seconde partie du parcours, qui devait mener le fugitif le plus près possible des côtes du Pacifique. Cependant, les deux à trois jours nécessaires pour couvrir les trois mille cinq cents kilomètres séparant Irkoutsk de Vladivostok allaient soumettre Arvontev à une pression de tous les instants, et les premières divergences n'avaient pas tardé à apparaître entre psychologues et hommes de terrain.

« Jamais Arvontev ne pourra faire ce que vous proposez. C'est un scientifique qui, une fois sorti de son laboratoire, se retrouve désarmé. » À l'inverse de Meadow, David Krammer,

son assistant, défendait son argumentation sans acrimonie et sans cet air de supériorité rentrée si commun chez les psychologues. « Je comprends vos raisons, Alterman, mais votre solution est à rejeter.

— Vous savez quel uniforme portent les hôtes du Transsibérien ? demanda ce dernier.

— Quel rapport ?

— Eh bien, il est bleu avec un bonnet de police – étrangement similaire à ceux de la milice. Ce qui veut dire que les Soviétiques ne font pas mystère du rôle de ces hôtes... Alors si vous imaginez qu'il suffit de réserver un compartiment de deux places et qu'Arvontev s'enferme dans sa cabine, vous vous mettez le doigt dans l'œil... C'est au contraire le plus sûr moyen pour le faire repérer. Aucun Russe, même avec une conscience tranquille, n'aurait une telle idée. Dès le premier arrêt il serait cueilli par la milice ou le KGB.

— Et pourquoi ?

— Parce que personne en URSS ne se comporte d'une telle manière, c'est aussi simple que cela... Celui qui veut aller vite ou qui désire qu'on lui foute la paix, il prend l'avion. Par contre, prendre le Transsibérien, pour un Russe, c'est sacrifier à un rite. C'est accepter par avance qu'un inconnu pénètre dans votre compartiment, une bouteille de vodka à la main, pour discuter avec vous jusqu'au milieu de la nuit. C'est se régaler à l'avance des jolies kolkhoziennes qui montent à un arrêt et descendent au suivant pour offrir leurs charmes aux voyageurs. C'est la perspective de beuveries collectives et de parties de cartes interminables... Le Transsibérien, pour les Russes, c'est le dernier salon où l'on cause ; c'est le seul lupanar ambulant ; le seul bar ouvert toute la nuit où l'on soit sûr de ne pas se retrouver au poste. Alors, deux types qui s'enfermeraient dans leur cabine se feraient immédiatement repérer et auraient droit à un contrôle en règle...

— Et c'est alors qu'Arvontev se fera prendre. Je suis tout à fait d'accord avec Alterman. » Suivant les consignes que Pritchard lui avait données en particulier, Jerry Wright n'était intervenu jusqu'alors que pour s'interposer entre Alterman et les trois psychologues. Mais cette fois-ci, sa propre expérience lui imposait de soutenir Alterman. « Il vaut mieux qu'Arvontev prenne un compartiment à quatre places et fasse copain-copain avec ses compagnons de voyage. Même s'il commet un impair et éveille les soupçons de ses voisins, ceux-ci se tairont et n'iront pas le dénoncer. Ce n'est pas dans les habitudes des Russes. À tout prendre, je préfère qu'il soit mis sur le gril par un voyageur qui s'empressera de tout oublier au fond de sa bouteille de vodka que par un milicien trop curieux. En plus, la simple logique veut qu'il ait trois fois moins de risques de se faire remarquer par les accompagnatrices dans un wagon comportant neuf cabines de quatre couchettes que dans la classe molle, la première classe des Russes, qui ne compte que six cabines de deux couchettes par wagon... Ceci étant, reste le problème de sa seconde identité que nous n'avons toujours pas résolu. Il est manifeste qu'il va devoir jouer la comédie pendant plusieurs jours d'affilée et je suis d'accord avec vous, Krammer, pour admettre qu'Arvontev n'a certainement aucun talent de comédien. »

MOSCOU, 22 H 25

« Rien d'intéressant dans celui-ci. Pas la peine de perdre notre temps davantage. » Le colonel Iorenko raya d'un trait un nom sur la liste manuscrite qu'il avait établie et se leva pour prendre un nouveau dossier. Assis de l'autre côté du bureau, Orkov lui jeta un rapide

coup d'œil avant de se replonger dans sa lecture. Devant lui étaient étalés plusieurs feuillets recouverts de notes et deux dossiers prometteurs avaient déjà été isolés du reste.

Confinés dans le bureau du colonel, les deux hommes travaillaient depuis plus de quatre heures. La nuit était tombée sans qu'ils s'en soient aperçus. Par la lucarne grande ouverte pénétrait une douce brise nocturne qui dissipait l'épais nuage de fumée. En équilibre sur une étagère, une bouilloire électrique leur permettait de se préparer d'infâmes tasses de thé et, en deux occasions déjà, Iorenko s'était levé pour vider l'unique cendrier rempli à ras bord de cendres et de mégots. En bras de chemise, Orkov, qui n'avait rien mangé depuis le matin, commençait à se sentir tiraillé par la faim, et malgré sa gorge en feu, il continuait d'allumer cigarette sur cigarette pour tenter de tenir le plus longtemps possible.

« Écoute cela, Alexandre ! Ce Youri Assimov que j'essaie en vain de prendre sur le fait depuis plus de deux ans, il a été candidat au doctorat avant de se faire virer de la faculté de chimie de Kiev. Raison du renvoi : participation au samizdat. Tu penses que c'est intéressant ? » Il n'avait pas fallu beaucoup de temps au colonel pour se mettre à tutoyer Orkov qui, loin de s'en formaliser, l'avait pris comme une marque d'estime.

« Vous avez d'autres renseignements ? Sur quoi portait sa thèse ?

— Attends un instant. Je regarde... Voilà. Chimie moléculaire. Il peut y avoir un rapport avec ton Arvontev ?

— Non, je ne crois pas. C'est plus proche de la biologie que de la physique, d'après mes souvenirs de lycée. En plus, Arvontev n'a jamais mis les pieds à Kiev.

— Oui. Tu as raison. D'ailleurs cet Assimov a été condamné pour hooliganisme. Il ne colle pas avec ce que l'on recherche. Je crois qu'on peut le laisser. »

Ils se remirent à leur travail, nullement désappointés par la perte de cette piste qu'ils avaient cru tenir un moment. Le nouvel axe de recherche préconisé par Iorenko s'était révélé beaucoup plus prometteur que la fouille systématique à laquelle Orkov s'était livré. Le colonel n'avait pas eu besoin de recourir à l'ordinateur et Orkov avait découvert par la même occasion la passion avec laquelle le milicien exerçait son métier : ces suspects que, en dépit de tous ses efforts, il n'arrivait pas à coincer, constituaient sa principale préoccupation. D'après ce qu'il avait découvert lui-même, la tortuosité et la subtilité dont faisaient preuve ces trafiquants dans leur commerce frauduleux constituaient un défi permanent à l'intelligence du policier chargé de les traquer. À plusieurs occasions, Orkov avait même eu l'impression que le colonel avait une certaine affection pour ces truands qui parvenaient à déjouer ses pièges. De toute évidence les deux camps jouaient en permanence au chat et à la souris, et ces parties grandeur nature de gendarmes et voleurs étaient devenues une sorte de stimulant dont ni l'un ni l'autre ne parvenaient plus à se passer. C'était pour cette raison que Iorenko conservait dans son propre bureau le dossier de ces proies insaisissables dont il connaissait par cœur le pedigree complet. En une dizaine de minutes, il avait sélectionné une quarantaine de dossiers de trafiquants d'origine juive et, à partir de ces matériaux, ils s'étaient attelés à la recherche de la piste pouvant les mener jusqu'au scientifique.

« Tu as trouvé quelque chose ? » Le colonel venait de se lever et s'apprêtait à saisir le dernier dossier qu'il avait retenu. En face de lui Orkov prenait fiévreusement des notes et un sourire était apparu sur ses lèvres. « Qu'est-ce qui t'amuse tant que cela ?

— Vous connaissez ce dénommé Alexandre Grichkine ? C'est pas mal, ce qui lui est arrivé, non ?

— Ah oui ! Je m'en souviens. C'est cocasse. Il s'est fait vider de son poste d'ingénieur en informatique pour avoir piétiné des plates-bandes et détérioré une boîte aux lettres.

Véridique ! Le tribunal devant lequel il est passé n'a pas réussi à lui refilet l'article 190-1^{11} : manque de témoignage ; alors on s'est contenté de le mettre à la porte... Il t'intéresse ?

— Pas mal ! C'est exactement le genre de type que nous recherchons : brillant, éducation supérieure. Voit sa demande de visa pour Israël refusée et perd son travail. Il a toutes les raisons voulues pour aider Arvontev.

— En plus, il connaît toutes les combines qui ont cours à Moscou. Spécialisé dans l'écoulement de matériel hi-fi d'importation. D'après ce que je sais, il a même mis sur pied un service après-vente... Qu'est-ce qui te dit qu'il pourrait avoir eu des contacts avec Arvontev ? Ils n'ont pas le même âge. Ce n'est pas la même génération.

— Des détails. Mais ça vaut la peine d'y regarder de plus près. Il a fait son service militaire dans la marine à Mourmansk. Là, il peut très bien l'avoir rencontré ; il travaillait au centre d'essais. Il faudra vérifier. Ensuite je vois que tous ses complices sont passés par l'université dont ils se sont fait virer pour des raisons diverses. Donc, c'est le haut de gamme. Enfin et surtout, il n'a jamais été inquiété par le KGB depuis qu'il a quitté Leningrad pour s'installer ici. Intéressant, non ?

— Oui. En effet. Ce pourrait être le bon numéro. Et sans doute le dernier. Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose pour toi dans ce dossier », ajouta le colonel en désignant la chemise qu'il tenait à la main. Par acquit de conscience Iorenko feuilleta les quelques documents qu'il lui restait à éplucher, sans cesser pour autant de parler : « Je connais cet individu et ce n'est pas le genre à prendre de tels risques pour la simple beauté du geste. Lui, c'est plutôt la drogue. Trop dangereux pour que ton Arvontev ait pu lui faire confiance. Je n'en ai plus pour longtemps et après, on rentre. Je suis crevé.

— Je suis à vous tout de suite. J'ai moi aussi terminé. » Orkov s'était levé et réajustait sa cravate tout en relisant ses notes. Grâce à l'aide de Iorenko, il disposait maintenant de trois pistes sérieuses et il avait tout lieu de ne pas être mécontent de sa journée. S'il avait vu juste, l'une d'entre elles pouvait très bien le mener jusqu'à Arvontev. Malgré l'ampleur du travail qui l'attendait encore, ces premiers résultats positifs lui redonnaient confiance dans son étoile et faisaient disparaître sa fatigue.

« Bon ! On y va. Comme prévu, il n'y avait rien de bien passionnant. » Iorenko s'était levé à son tour et paraissait pressé d'en terminer. « Laisse tout. Je rangerai lundi matin.

— Et pour ces trois dossiers, qu'est-ce que je fais ?

— Ah oui ! Qu'est-ce qu'on fait ? C'est toujours des problèmes à n'en plus finir pour utiliser la photocopieuse... Le plus simple, c'est que tu les gardes. Tu me les ramèneras quand tu n'en auras plus besoin.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, alors très volontiers. Je prends les dossiers d'Alexandre Grichkine, de Yosip Oktum et de Yacob Lusan.

— Comme tu veux. Si tu as besoin d'aide, voici mon numéro de téléphone. N'hésite pas à m'appeler. À n'importe quelle heure. »

CHAPITRE VI

LANGLEY, 15 H 30

À l'inverse de ce qui se passait dans le groupe du professeur Meadow, l'équipe dirigée par Stephan Dawson travaillait dans une atmosphère très détendue. L'usage des prénoms s'était imposé de lui-même et personne n'avait trouvé à redire au ton familier sur lequel Dawson s'adressait à tous. D'emblée, il avait récusé le rôle de responsable que lui avait dévolu Pritchard. Mais l'autorité naturelle avec laquelle il s'était exprimé avait abouti au résultat inverse, puisque ses trois collaborateurs, dont deux étaient nettement plus âgés que lui, avaient admis l'ascendant qu'il pouvait exercer sur eux.

La question posée par Meadow de la liaison radio avec Arvontev constituait le premier problème qui leur avait été soumis. En quelques minutes, et sans se perdre dans les détails techniques, il avait su démontrer l'irréalisme de cette option. Il n'y avait aucune chance, avait-il déclaré, pour que les messages émis ne soient pas instantanément détectés par les services de surveillance électronique soviétiques. Les systèmes de triangulation automatique, sans cesse perfectionnés par l'adjonction d'ordinateurs toujours plus puissants, balayaient en permanence toutes les bandes passantes. Or l'Union soviétique avait très tôt porté son attention sur tout ce qui touchait de près ou de loin au domaine des télécommunications, soit qu'il s'agît de brouiller les émissions de radios occidentales, soit qu'il s'agît de mettre au point les techniques les plus élaborées pour ses ambassades et ses clandestins partout dans le monde. Aussi était-il illusoire de tabler sur le retard informatique des Soviétiques, qui n'avaient jamais eu trop de mal à se procurer à l'Ouest le matériel stratégique dont ils pensaient avoir besoin.

« Même si on se contente d'un squirt ? » En sa qualité d'analyste, Ed Mulloch avait eu à maintes reprises l'occasion de voir ce terme apparaître sur les rapports d'écoute qui lui étaient transmis. Mais si le mot lui était familier, la technique lui était totalement étrangère et Dawson balaya son observation.

« Inutile d'y songer. C'est trop compliqué et sans intérêt évident. C'est bon pour des agents fixes. Il faut coder le message, ce qui exige une bonne demi-heure de tranquillité pour les non-initiés ; ensuite, à supposer qu'ils sachent le morse, il faut un transcripteur relié à un magnétophone qui réduira le message en un bruit inaudible d'une ou deux secondes ; enfin, il faut un émetteur. Si ces appareils ont pu être réduits au point de vue taille, c'est pas mal encombrant et même le flic le plus stupide est encore en mesure de repérer un transcripteur : c'est le premier point. La seconde raison est encore plus évidente. Parmi les centaines de milliers de messages qui se baladent à tout moment sur les ondes, on peut toujours avoir un doute pour telle ou telle émission. Mais du doute à la réalité, il faut attendre la deuxième ou la troisième émission pour que les ordinateurs puissent repérer les fréquences de transmission, analyser les séquences et déterminer si on est sur une bonne piste ou non. Mais avec un squirt, il n'y a aucun doute possible : on sait dès le premier abord qu'on a affaire à un clandestin. Alors imaginez un peu... Au premier squirt, mise en alerte immédiate de tous les centres de détection soviétiques ; en moins de dix minutes, le lieu d'émission aura été déterminé au mètre près. À la deuxième ou à la troisième émission, les Russes auront la certitude que l'émetteur est dans le train. Arrêt de celui-ci sur une voie de garage. Bouclage des passagers dans leur compartiment. Arrivée d'une escouade entière du KGB. Un quart

d'heure plus tard, l'affaire sera réglée et Arvontev arrêté.

— Donc, tu exclus toute possibilité de garder le contact pendant le parcours, demanda Mulloch.

— Non. Je n'ai jamais dit cela, quoique pour moi, connaissant les méthodes des Soviétiques, je préférerais m'en abstenir. Si vraiment l'on doit s'y résoudre, on a tout intérêt à utiliser le téléphone et un système à deux temps. C'est moins rapide, bien évidemment, mais c'est plus sûr.

— Comment cela ? C'est quoi ton système à deux temps ?

— C'est assez simple. On détermine avant le départ le numéro de nos contacts à Moscou qu'Arvontev peut appeler à chaque étape. Il suffit d'avoir l'horaire du train qu'il prendra et on envoie l'adjoint du chef du centre à l'heure voulue au numéro en question. S'il y a un pépin, Arvontev appelle et utilise des phrases anodines convenues d'avance pour nous signaler ce qui se passe. À partir de là, l'antenne nous alerte. C'est loin d'être idéal et on expose nos contacts de Moscou, mais je ne vois pas d'autre possibilité.

— Je crois que Stephan a raison. » Andrew Wohlster, qui, avant d'être affecté à son poste de technicien aux communications avait suivi comme tous les autres spécialistes de l'Agence un stage de perfectionnement de dix-huit mois, était dans le domaine de ces procédures courantes aussi qualifié que Dawson. « À supposer qu'Arvontev nous envoie un appel de détresse, qu'est-ce que l'on fait ? Rien. On ne peut rien faire. Alors autant utiliser le téléphone. Nous n'avons pas besoin d'une liaison directe puisque l'on se trouvera sur la touche aussitôt qu'il aura quitté Moscou. D'ailleurs, si nous restons dans le noir, les Russes aussi y seront. »

Un bref silence suivit l'intervention de Wohlster au cours duquel Mulloch questionna du regard Christopher Whittney, l'adjoint direct de Pritchard. Mesurant par avance les difficultés que ne manquerait pas de faire surgir Meadow, qui avait insisté sur la nécessité de conserver un contact permanent avec Arvontev, Whittney se contenta d'un haussement d'épaules en guise de réponse. L'affaire n'était pas de son ressort et puisque les deux spécialistes se déclaraient hostiles au projet, il était inutile de perdre davantage de temps. « Dans ces conditions, d'accord. Pas de liaison radio. Nous verrons avec Alterman quels contacts utiliser à Moscou et quels codes mettre en œuvre. Ce ne devrait pas être trop compliqué. Par contre, il nous faut maintenant nous attabler à l'opération de récupération elle-même, et là c'est une autre affaire. Qui commence ?

— Christopher, je crois que tu te goudailleries. La question n'est pas *qui* commence, mais *par où* on commence ? » L'ambition de Whittney et ses chances réelles de remplacer Pritchard à court terme avaient beau être connues de tous, Dawson n'était pas impressionné par son vis-à-vis. Si celui-ci avait été déçu de ne pas être chargé de la direction de cette équipe, le naturel avec lequel Dawson se comportait avait très vite vaincu ses préventions. Il était même très étonné de ne pas être choqué par la familiarité des rapports qui s'étaient instaurés entre eux.

« C'est vrai. Prenons le problème par le début : il nous faut faire parvenir un avion en Sibérie sans qu'il soit repéré ; déterminer un endroit où il pourra atterrir et où Arvontev pourra se rendre ; enfin les ramener tous les deux à bon port. À partir de ces menues contraintes, nous avons tout loisir de faire ce que nous voulons. C'est bien cela ? » Un bref éclat de rire ponctua la fin du résumé de Whittney. En quelques phrases il avait décrit ce que l'on attendait d'eux, et si la situation n'en était pas simplifiée pour autant, elle leur apparaissait plus clairement. « Donc, continua-t-il, la première chose à faire, c'est de consulter nos archives sur l'ordinateur et de voir les méthodes qui ont été utilisées dans des

opérations antérieures identiques. Ce sera fastidieux et nous ne serons pas trop de quatre pour en venir à bout. »

Dawson s'était levé pour se diriger vers les deux consoles reliées à l'ordinateur central de Langley. « On pourrait se mettre deux par deux, l'un faisant les demandes et l'autre classant les résultats. À partir de quand veux-tu que nous commençons ? demanda-t-il en se tournant vers Mulloch.

— Mettons 1969, ce sera amplement suffisant. Depuis cette date on n'a plus eu d'avion espion abattu, et ce en dépit du perfectionnement des techniques de surveillance et d'interception. Avant c'est pas la peine : on s'est plantés beaucoup trop souvent pour qu'on puisse y trouver quoi que ce soit d'intéressant. Inutile de prendre Power pour exemple^{12}. »

MOSCOU, 23 H 50

« Vous ne dormez pas encore, Lev ?

— Non. Je n'avais pas sommeil.

— Ce qui veut dire que vous êtes resté à ressasser vos problèmes, n'est-ce pas ? »

La remarque de Yasha ne se voulait pas blessante et Arvontev ne s'en formalisa pas. Face aux doutes qui l'assaillaient il éprouvait le besoin de se confier, et l'autorité du jeune homme lors de leur conversation de l'après-midi lui avait été bénéfique. Grâce à lui, il parvenait un peu mieux à expliquer ses incertitudes. Sa décision de fuir avait été mûrie avec soin. Quand son système de valeurs s'était lézardé, il avait méthodiquement tiré les conclusions qui s'imposaient. Sa décision, il l'avait prise selon un processus logique qui ne l'avait jamais pris en défaut. Rationnelle, sa fuite aurait dû être raisonnable s'il n'avait oublié le facteur émotionnel. Une pièce étrangère s'était immiscée à son insu dans son esprit et ses pensées avaient dérapé ; la mécanique intellectuelle s'était emballée et le doute avait attaqué le peu de certitude qui lui restait. À sa manière, Yasha l'aidait à se sortir de ces dilemmes. Derrière son apparente désinvolture, le personnage était plus complexe qu'il ne souhaitait le laisser paraître. Chez lui cependant, la révolte avait résolu ses hésitations quand celle du scientifique avait suscité les interrogations les plus insolubles. Il n'avait d'ailleurs pas tardé à prendre conscience du fait que c'était bien la violence de Yasha qui l'attirait, cette violence qui, en lui faisant si cruellement défaut, lui interdisait de radicaliser ses sentiments : il pesait toujours le pour et le contre et cette introspection trop scrupuleuse aurait fini par l'empêcher d'agir si Yasha ne lui avait en permanence remis en mémoire les choix simples auxquels il était confronté.

« Et s'il y avait une troisième option, Yasha ? Vous y avez pensé ? demanda Arvontev à brûle-pourpoint.

— Décidément, je ne peux pas vous laisser seul, hein ? » Yasha, qui venait d'allumer la lumière, s'était aperçu de l'état d'esprit d'Arvontev. La crise continuait : le bas de son visage s'était affaissé et, à son regard vide, Yasha comprit où il voulait en venir. « Vous avez souvent des idées pareilles ? demanda-t-il sur le ton de la plaisanterie pour dédramatiser le conflit intérieur d'Arvontev.

— Je fuis, Yasha. Par la petite porte et en vous exposant de manière inconsidérée... Avouez que ce n'est pas courageux !

— Qu'est-ce que vous proposez ?

— ... Je ne sais pas, soupira Arvontev. Faire face. Refuser de continuer mais rester ici pour

le dire...

— C'est bien ce dont je me doutais. » Yasha tira à lui une chaise et s'assit à califourchon en face d'Arvontev. « Vous n'avez pas de chance. La place est déjà prise par Sakharov. Je doute que les autorités voient d'un très bon œil l'arrivée d'un nouveau postulant sur les rangs. À mon avis, un leur suffit et je ne crois pas qu'elles se montreront très coopérantes...

— Vous ne comprenez pas ce que j'ai voulu dire... » Le regard perdu dans le vague, Arvontev ne s'adressait pas à Yasha. Il ne paraissait pas le voir et continuait son monologue intérieur. « La publicité ne m'intéresse pas. Je pensais seulement résilier mes fonctions pour refuser toute nouvelle compromission. Dénoncer ce que j'ai fait ne servirait pas à grand-chose... Je n'en ai d'ailleurs aucune envie... J'ai cru à ce que j'accomplissais.

— Et parce que vous n'y croyez plus, vous voulez vous punir ?

— Je ne sais plus si je crois encore ou non à mon travail. Ce que je refuse maintenant est différent : ce sont les conditions dans lesquelles j'ai travaillé. Les raisons que j'ai invoquées pour continuer...

— Concevoir des sous-marins nucléaires ne vous posait pas de problèmes ? » Leur conversation prenait une tournure inédite et c'était au tour de Yasha de s'étonner. Arvontev sentit sa réaction et sortit de sa léthargie.

« La réalité est plus compliquée que vous ne semblez le croire, mon petit Yasha. Il faut se replacer dans l'époque. Quand je me suis spécialisé dans ce domaine, je sortais juste de l'université. La guerre s'achevait, on était épuisés et nous avions pris un retard considérable sur les États-Unis. Nous nous sentions menacés. Rattraper ce retard, desserrer l'étau qui nous étreignait, c'était naturel. L'exaltation patriotique de la guerre jouait encore à plein et nous étions persuadés que le socialisme c'était vraiment la paix. On était convaincus sans avoir besoin des cours de Diamat^[13]. Après, quand mes yeux se sont dessillés, quand ma génération a pris conscience de la réalité du régime, nous ne sommes pas devenus pour autant des dissidents. Après tout, dans mon domaine, les Américains faisaient de même. Ils construisaient des engins encore plus performants que les nôtres et si je n'avais plus beaucoup d'illusions, j'estimais que, modestement, je contribuais un petit peu à préserver la paix.

— En construisant des armes ?

— En rétablissant un équilibre. C'est cela la paix, Yasha : qu'aucun des deux camps ne se sente assez fort pour croire qu'il pourrait l'emporter et déclencher les hostilités. Pour le physicien que je suis, l'équilibre est une situation précaire qui est le résultat de forces qui ne s'annulent qu'en s'opposant. »

Arvontev s'était animé. Ses joues s'étaient colorées et il se redressa pour s'exprimer plus aisément. Il avait besoin de parler et, après avoir accepté le rôle de confident, Yasha se devait de continuer à l'écouter.

« C'est étrange ce que vous me dites. Lev. Je n'avais jamais envisagé la question sous cet angle. Et donc maintenant, si je comprends bien, vous estimez ne pas pouvoir continuer non pas à cause de la nature de vos recherches mais à cause des conditions dans lesquelles vous les avez effectuées. C'est paradoxal.

— C'est cela. Je m'en veux de mes compromissions.

— Et pour expier, vous seriez prêt à vous retrouver dans un camp... Vous croyez vraiment que c'est utile ? poursuivit Yasha en parvenant enfin à accrocher le regard d'Arvontev. Vous ne ferez pas le poids. Vous serez emporté comme un fétu de paille. Sans que votre geste serve à grand-chose.

— Il me servira à moi, Yasha. »

La différence d'âge entre les deux hommes ne comptait plus. Arvontev était trop désarmé pour se ressaisir seul et il guettait avec appréhension la réaction de Yasha.

« Je n'en suis pas si certain, Lev. C'est la vie qui compte. Les grands gestes théâtraux peuvent aussi servir à se dissimuler la vérité. Il suffit de se retrancher derrière eux pour se donner un nouveau satisfecit. C'est une nouvelle béquille que vous vous donnez.

— Vous croyez vraiment ce que vous dites ?

— Pour être honnête, je n'en sais rien. Dans les mêmes circonstances je ne sais pas ce que je choisirais. Mais je ne crois pas que l'on ait le droit de se condamner et j'ai l'impression que c'est ce que vous cherchez à faire comme tout à l'heure... Je ne peux pas répondre pour vous, Lev. Cependant, je suis certain que vous n'avez pas le droit de renoncer. »

Mal à l'aise, Yasha s'était levé. Le conflit d'Arvontev était trop proche du sien pour qu'il pût le résoudre et il souhaitait maintenant que cette conversation prît fin. Arvontev avait dû sentir son raidissement et il se leva à son tour.

« Excusez-moi, Yasha. J'abuse. Vous devez être fatigué et mes problèmes doivent commencer à vous importuner.

— Mais non. Pas du tout, répondit faiblement Yasha en essayant de dissimuler sa lassitude.

— Vous connaissez le plus drôle de l'histoire, dites ? demanda Arvontev en se dirigeant vers la salle de bain. Weinstein a dû vous en parler.

— Il nous a très peu parlé de vous, vous savez.

— Il ne vous a pas dit qu'à l'époque j'ai signé contre Sakharov ? Lui, il ne l'a pas fait. C'est dérisoire, non ? »

NANTUCKET, 17 H 15

« Ah, Jennifer ! Content de te revoir. Et vous aussi, Stanley. En vacances ? » En les voyant entrer dans son magasin le vieux John Sutterham s'était excusé auprès du client auquel il était en train de vanter les mérites du seul vrai couteau de baleinier encore fabriqué artisanalement... sur une chaîne de Taiwan. Mais révéler ce détail eût gâché le goût de l'authenticité dont faisaient preuve les touristes débarquant dans l'île, et puisque cette industrie avait entièrement périclité, John Sutterham ne pouvait se résoudre à priver d'un plaisir aussi innocent tous les visiteurs qui affluaient dans sa boutique. Sous l'enseigne évocatrice de « La Maison du Baleinier », il tenait commerce dans North Water Street, au milieu d'un remarquable fouillis d'articles pour touristes, d'épicerie et de quincaillerie. La première de ces activités était de loin la plus fructueuse et les bénéfices réalisés en saison lui permettaient de rester ouvert le reste de l'année pour les habitants permanents de l'île. Ceux-ci, et quelques rares résidents occasionnels dont Jennifer et Stanley, bénéficiaient d'une réduction forfaitaire et tout à fait fantaisiste sur les tarifs d'été. De sorte que rares étaient les journées où ils ne poussaient pas la porte du bric-à-brac du « Vieux Ham », comme tout le monde l'appelait ici. Attirant Jennifer vers lui, il déposa deux baisers retentissants et humides sur ses joues avant d'écraser la main que lui tendait Stanley.

« Hello, monsieur Sutterham ! C'est bien nous et on est là pour une éternité. Trois semaines complètes : vous imaginez ? » En sa présence, Jennifer redevenait la gamine fantasque qui, par le passé, venait se réfugier les jours de pluie dans la boutique avant de

renfourcher sa bicyclette à la première accalmie pour disparaître pendant plusieurs jours. « Tiens, c'est nouveau. Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en désignant un cadran divisé en quatre parties égales et surmonté d'une sorte de grelot en laiton qui se trouvait accroché au-dessus du comptoir.

— Ça, répondit John Sutterham non sans fierté, c'est une pièce de musée. C'est une horloge de quart imaginée par un patron baleinier un peu original. Elle date du siècle dernier et je l'ai dégotée par hasard à New Bedford. Elle est belle, non ?

— Oui. Très belle, elle marche encore ?

— Et comment ! Vous allez l'entendre. » Le Vieux Ham sortit de son tiroir-caisse une clef qui avait été bricolée dans son atelier et remonta le ressort de l'horloge. Puis il déplaça l'unique aiguille et se planta d'un air satisfait devant sa trouvaille. L'attente fut de courte durée. Au bout de quelques secondes retentit une horrible sonnerie. « Efficace, hein ? Tout l'équipage devait se réveiller en sursaut à chaque changement de quart. Il n'y a pas de moyen pour l'arrêter. » Très fier de son acquisition, il devait hurler pour se faire entendre.

Répercuté par la quincaillerie qui encombra l'espace déjà réduit, le bruit était insupportable. Quand enfin il s'interrompit, les tympanes de Jennifer continuèrent à vibrer douloureusement et il lui fallut quelques instants pour reprendre ses esprits. « Oui, c'est pas mal. Vous pourriez vous en servir comme d'un signal d'alarme.

— Ah ! vous êtes bien du continent. Toujours à vouloir trouver une utilité à tout.

— C'est à vendre ? » Le touriste qui était resté dans son coin à retourner le couteau « made in Taiwan » dans sa main s'était approché d'un air intéressé.

« Ah non ! Je regrette. Ça fait partie des meubles et ce n'est pas à vendre. Par contre, puisque vous avez l'air d'un connaisseur, je peux vous faire le couteau à vingt-cinq dollars seulement. À ce prix-là, vous faites une affaire.

— C'est dommage pour la pendule. Je l'aurais bien mise dans la salle de bain pour limiter le temps d'occupation des lieux par mes enfants. Mais je prends le couteau. »

John Sutterham encaissa les vingt-cinq dollars et referma son tiroir-caisse. Heureux de son achat inutile, qui ne tarderait pas à aller dormir au fond d'un placard, le touriste quitta la boutique.

« Alors, les enfants, reprit le commerçant quand ils se retrouvèrent seuls, je suis vraiment heureux que vous soyez là. Il y avait longtemps que vous n'étiez pas venus... J'attendais votre visite. Vous savez, le terrain derrière chez vous... le pré salé... Il est à vendre. J'ai demandé aux héritiers de vous attendre avant de rendre publique leur décision. Vous avez la priorité si vous désirez l'acheter. Il vous intéresse ?

— Et comment donc ! Bien sûr qu'il nous intéresse. » Jennifer battait des mains. Son enthousiasme était palpable. Cette proposition était complètement inattendue et jamais son père ni elle-même n'avaient envisagé une telle éventualité. Mais l'occasion était trop belle et, sans même s'enquérir du prix, sa décision était acquise d'avance.

« J'étais sûr que tu serais intéressée. Et vous, Stanley, qu'en pensez-vous ? »

Stanley se tourna vers Jennifer dont le regard se fit suppliant. Il semblait plus réservé et, prosaïquement, attendait d'en savoir plus pour se décider. L'avocat d'affaires n'avait pas tardé à resurgir : habitué à traiter des contrats évalués en millions de dollars, il avait retrouvé pour ce lopin de terre qui allait engager ses propres finances tous ses réflexes professionnels. « C'est peut-être intéressant, en effet. Quoique je ne voie pas bien ce que nous en ferons. Encore faut-il que le prix ne soit pas trop élevé.

— Il ne devrait pas monter bien haut, répondit John Sutterham. Le terrain n'est pas

constructible. Il n'y a que vous et les deux autres types qui ont construit sur la lande qui peuvent acheter.

— Oui, mais qu'en ferons-nous ? Nous avons déjà bien assez de mal à conserver la maison en état. Alors, si en plus il faut entretenir un jardin... J'avoue que je ne me vois pas passer une tondeuse à gazon sur cette surface... Dites, il y a combien à peu près ?

— Cinq acres. C'est un beau morceau, vous savez. Vous auriez tort de le laisser passer. En plus, vous n'aurez pas de tondeuse à gazon à pousser là-dedans, vu que rien ne pousse dans ce terrain-là. C'est trop salé... Enfin ! C'est à vous de voir. M'est avis pourtant que la petite dame qui s'agite là à côté s'en voit bien propriétaire. N'est-ce pas, ma petite Jenny ?

— Vous avez bien deviné, monsieur Sutterham. Ce serait fantastique. On se contentera d'installer une barrière blanche pour bien dire qu'on est chez nous ; puis on laissera tout en l'état... En plus, il me reste un peu d'argent sur l'héritage de papa. Je suis persuadée qu'il aurait été d'accord... Allez, chéri ! Dis oui. On l'achète moitié-moitié. S'il te plaît ! »

Accrochée au bras de son mari, Jennifer s'était faite très câline et tentait de le fléchir. De son côté, Stanley n'était pas loin d'accéder à la demande de sa femme. Leurs finances étaient saines et Jennifer n'avait presque rien touché sur ce que son père lui avait laissé à sa mort. Avec son propre argent, elle pouvait très bien acheter seule ce terrain sans trop écorner son capital. Si vraiment il n'y avait aucune possibilité de construire, il ne devrait pas valoir trop cher : cinq ou six mille dollars, si les héritiers n'étaient pas trop gourmands ; davantage si les nouveaux arrivants sur la lande faisaient monter les enchères. Mais puisqu'ils avaient la priorité, il n'y avait pas trop de problèmes à redouter. En plus, l'achat du terrain, malgré son inutilité, représentait pour eux la garantie de ne pas voir leur environnement gâché par l'apparition d'un court de tennis ou d'une piscine, les deux instruments de culte des vacances auxquels tout le monde se devait de sacrifier. « Bon, on verra, ma chérie. Monsieur Sutterham, si on vous laisse notre liste de courses, est-ce que vous pourrez venir à la maison ? Vous en profiterez pour nous montrer les limites exactes du pré. Bien entendu, vous resterez pour manger. Depuis l'année dernière, Jennifer a fait des progrès en cuisine. C'est presque acceptable maintenant. Vous verrez vous-même... »

— D'accord, les amoureux. Je viendrai après la fermeture. Allez vous promener maintenant et discutez-en en tête-à-tête. Rien ne presse vraiment et vous avez tout le temps pour vous décider. »

Dehors, Jennifer reprit le bras de Stanley. Le ciel s'était dégagé. L'orage qui avait menacé vers la fin de l'après-midi s'était éloigné et une brise tiède les enveloppait. Autour d'eux, la foule habituelle des vacanciers devenait plus dense au fur et à mesure qu'ils approchaient de Main Street. Arrivés dans la vieille rue pavée, bordée des somptueuses résidences des vieux marchands, ils passèrent devant le Club's Car où ils avaient initialement projeté de dîner. « Tu te rends compte », continua Jennifer, qui n'avait pas cessé de parler depuis qu'ils avaient quitté l'épicerie, « on pourra même avoir un ou deux chevaux pour se promener sur la dune. Ce serait fantastique, non ? »

LANGLEY, 18 H 45

« Mais c'est vrai ! Pourquoi ne pas y avoir pensé plus tôt ? »

— Si vous voulez bien m'expliquer, messieurs, je ne comprends pas. » Le professeur Meadow regardait Jerry Wright d'un air interrogateur. Le dédain à peine dissimulé qu'il

concevait à l'égard des deux hommes de terrain de son groupe s'était progressivement mué en hostilité déclarée, comme si leurs compétences constituaient une atteinte à sa propre autorité. Depuis plus de trois heures maintenant, Alterman et Wright d'un côté, Meadow, Krammer et Aaron Stratt de l'autre débattaient la question de l'identité sous laquelle Arvontev s'embarquerait dans le Transsibérien. Comme le redoutait Pritchard, la discussion n'avait pas tardé à dégénérer en affrontement ouvert. Chacun admettait qu'aucune des suggestions avancées n'était acceptable, mais la passion mise par chaque faction pour critiquer les solutions avancées par l'autre avait fait monter le ton et révélé les antagonismes latents.

« C'est un peu compliqué à expliquer, répondit Wright. Je crois qu'Alterman vient d'avoir l'idée que nous recherchions. Je suppose que vous ne connaissez pas la raison pour laquelle le passeport intérieur des Soviétiques d'origine israélite porte la mention "Evreï" ?

— C'est l'une des manifestations typiques de l'antisémitisme traditionnel chez eux. Non ?

— Eh bien... Pas vraiment. C'est beaucoup plus subtil que ce que vous imaginez. Voyez-vous, si les Juifs sont désignés en tant que tels, ce n'est pas en raison de leur religion ou de leur race. Mais du fait de leur nationalité.

— Je crains de ne toujours pas comprendre où vous voulez en venir. En quoi cela peut-il nous intéresser ?

— Attendez un peu. J'y arrive. Le territoire de l'Union soviétique est divisé en quinze républiques fédérées réunies au sein de la fédération qu'est l'Union des républiques socialistes soviétiques. C'est pourquoi l'Ukraine et la Biélorussie sont membres à part entière de l'ONU. Parmi ces quinze républiques, la république fédérative de Russie est de loin la plus étendue puisqu'elle va de Moscou à Vladivostok et englobe toute la Sibérie. Il y a donc, au sein de cette république de Russie, deux subdivisions territoriales et administratives principales : les républiques autonomes et les régions nationales autonomes. Et là, nous en arrivons à ce qui nous intéresse... Des pogroms de la Russie tsariste au prétendu complot des médecins juifs qui en 1952 auraient attenté à la vie de Staline, ce pays n'a jamais eu bonne presse sur le chapitre de la question juive. Pour se disculper vis-à-vis de l'opinion publique occidentale, Staline a alors eu une idée astucieuse. Bien avant la création d'Israël, il a donné aux Juifs d'URSS leur propre terre, leur propre pays. Et cet État d'opérette, c'est justement le Birobidjan dont parlait Alterman... Bien sûr c'est au fin fond de la Sibérie, dans une région infestée de marécages où aucun Juif n'avait dû mettre les pieds avant que le Petit Père des Peuples ne leur fasse ce cadeau empoisonné. Peu importe. Pour lui, c'était lumineux. Il répondait aux critiques occidentales car il donnait aux Juifs une nationalité propre au sein de tous les peuples d'Union soviétique. Au même titre que les Bouriates, les Ouzbeks ou autres Géorgiens... Ce qui vaut à tous les Juifs le privilège et le devoir de la revendiquer sur leurs papiers d'identité. Habile, hein ?

— En quoi cela peut-il nous être utile ?

— Eh bien, le Birobidjan présente l'énorme avantage d'être à trois cents kilomètres du terminus du Transsibérien.

— Vous voulez dire que nous allons donner à Arvontev une fonction plus ou moins officielle et l'expédier dans ce Birobidjan. C'est cela ? » Imperceptiblement, le ton du professeur Meadow s'était modifié. L'intérêt qu'il commençait à manifester pour l'idée d'Alterman ainsi exposée par Jerry Wright lui avait fait perdre de sa superbe un peu trop dédaigneuse et condescendante.

« Exactement. Nous mettrons Arvontev dans le train sous couvert d'une mission

d'inspection du rabbinat de Moscou.

— Il ne devrait pas avoir trop de mal à se coller dans le personnage d'un rabbin. L'idée peut être bonne...

— Oui, mais dans le train, intervint l'assistant de Meadow, il y a des risques pour qu'il soit dans une position assez inconfortable, non ? D'après ce que je sais, pas mal de Soviétiques éprouvent une hostilité non déguisée pour les Juifs.

— Vous avez raison, mais il ne faut quand même pas exagérer cet antisémitisme. D'accord, nombre de gens n'aiment pas beaucoup les Juifs et la propagande officielle ne fait rien pour remédier à cet état de choses. En 1979, par exemple, alors que l'échange blé contre Juifs conclu par Brejnev et Kissinger marchait à plein rendement, on vendait dans les rues de Moscou une drôle de carte postale : un bébé portant l'étoile de David et un autre avec une croix gammée se partageaient une double tétine en forme de dollar... Pas mal... Mais tous les Russes ne sont pas antisémites pour autant. N'exagérons pas... Autre avantage, chacun sait que le grand rabbinat de Moscou est sous la coupe du KGB et du département des Affaires religieuses du Conseil des ministres. Si on donne à Arvontev une couverture officielle pour justifier son voyage au Birobidjan, on se méfiera de lui et on le laissera tranquille. Ses voisins seront persuadés qu'il travaille pour le KGB et ils lui foutront une paix royale. C'est tout à notre avantage. On retourne les armes du KGB contre lui.

— Oui, mais votre Birobidjan, c'est de la foutaise. Les Juifs y sont aujourd'hui en minorité et vous le savez très bien. » Aaron Stratt, qui jusqu'alors n'était guère intervenu dans la discussion, prenait la parole à son tour. D'origine juive lui-même, il avait opiné de la tête quand Alterman avait évoqué le Birobidjan. De toute évidence, il s'était déjà intéressé à cette monstruosité issue de l'imagination fertile des dirigeants moscovites et sa remarque indiquait qu'il savait de quoi il en retournait. « Le Birobidjan, c'est une minuscule région grande comme un mouchoir de poche située dans une infâme plaine marécageuse infestée de moustiques. L'hiver, il y fait moins cinquante, alors vous pensez bien qu'il n'y a pas eu grand-monde pour s'y précipiter et aujourd'hui, les Juifs y sont très largement minoritaires. D'ailleurs, il n'y a plus que quarante synagogues d'ouvertes en URSS, et d'après ce que je sais une cinquantaine de rabbins. Qu'est-ce qu'un envoyé du grand rabbinat de Moscou irait faire là-bas, dans ce trou perdu ?... Inspecter une école juive ? Il n'y en a plus une seule sur le territoire soviétique. Ouvrir une synagogue ? Personne n'irait. Inspecter un abattoir rituel ? Il y a belle lurette qu'on ne bouffe plus kasher en URSS. Personnellement, je ne crois pas que votre plan soit réalisable.

— Ce que vous dites, Stratt, est parfaitement juste, lui répondit Wright. Mais le Conseil des Affaires religieuses qui dépend du Conseil des ministres tient à cette façade. Un seul exemple qui veut bien dire ce qu'il veut dire : les panneaux indicateurs y sont écrits en hébreu. Quand on arrive à la gare, c'est la première chose que l'on remarque. Je le sais, j'y suis passé une fois... C'est même le seul endroit en URSS où l'on puisse lire l'hébreu sans se retrouver dans un camp. Parce qu'en Sibérie, on y est déjà. C'est vrai... Avec une bonne couverture, signée par le grand rabbin de Moscou, personne ne se méfiera. Sauf des Juifs du cru, peut-être... »

Stratt resta songeur un court instant et aussitôt revint à la charge : « Vous oubliez un autre détail d'importance : tous les rabbins là-bas sont des vieillards qui ont allègrement dépassé la soixantaine. Ce n'est pas le cas d'Arvontev, que je sache ?

— C'est vrai. Mais il n'est plus très jeune non plus : il doit être moins difficile de le déguiser en rabbin sexagénaire qu'en fringant officier de cavalerie. Si c'est la seule chose qui

vous tracasse, il n'y a pas lieu de s'en faire... De toute façon, le projet est hasardeux et quelle que soit la solution que l'on adoptera, il y aura toujours des risques. Pourtant, jusqu'à maintenant, c'est la solution qui en présente le moins. Il faudra le débarquer bien avant le Birobidjan : on n'aura pas le temps pour l'amener aussi loin. Au mieux, on devra le récupérer à mille, mille cinq cents kilomètres de là, pour gagner une journée. Alors, au beau milieu des bûcherons sibériens, les observations que vous avez élevées avec raison perdront de leur valeur. Ils ne verront qu'un émissaire plus ou moins discret du Comité de sécurité de l'État. Personne, pas même le pauvre flic qui aura été relégué dans ce trou perdu au fond de la steppe, ne posera de question. Je peux vous l'affirmer.

— Espérons que vous dites vrai... Si vraiment on ne l'envoie pas jusqu'au Birobidjan, où sa couverture ne pourrait pas tenir, alors d'accord. Avec des réserves quand même.

— Et quelle raison pour le faire descendre en cours de route ? questionna Krammer. Les accompagnatrices le remarqueront et si elles travaillent vraiment pour la police, comme vous nous l'avez dit, elles donneront l'alerte.

— Il suffira de prévoir l'arrêt dès le départ. Arvontev déclarera qu'il souhaite voir un membre de sa famille. Staline a déporté quatre cent mille Juifs en Asie centrale et en Sibérie ; il doit bien en rester quelques-uns et il est normal de profiter d'un tel voyage pour rendre visite à un oncle ou à un cousin.

— C'est juste. Dans ces conditions, je crois que la question est réglée. On ne va pas s'éterniser là-dessus. » Tout en parlant, Meadow rangeait les papiers éparpillés devant lui comme pour signifier que, lui-même étant convaincu, l'affaire était entendue. « Je prends note de vos réserves, Stratt, mais je crois qu'il sera difficile de trouver mieux. À mon avis, le projet de M. Alterman a de bonnes chances de réussir. Pour Arvontev, ce sera un déguisement sur mesure. Il lui ira comme un gant. »

GEORGETOWN, 22 H

Incapable d'établir la communication, Chong composa pour la quatrième fois consécutive le numéro. Quelque part entre Washington et Séoul la liaison téléphonique était interrompue, sans même qu'un répondeur téléphonique en fournît la moindre explication. Pourtant, aucun encombrement n'était plus à redouter à une heure aussi avancée : avec le décalage horaire, il était six-heures du matin en Corée et seule une personne souffrant d'insomnie comme son père devait déjà être debout. C'était l'heure où il avait coutume de le joindre, son père préférant se lever quel que soit le jour de la semaine bien avant l'aube, pour travailler ou lire dans le silence du petit matin.

Un fois de plus, Chong prêta attention aux différentes connexions, cherchant à imaginer par où son appel pouvait passer avant de rejoindre la liaison satellite. Cette tentative fut la bonne et enfin lui parvint le grésillement caractéristique de l'arrivée sur le réseau coréen, suivi par une sonnerie à peine audible. De sa main gauche, Chong saisit le second écouteur. Au milieu de multiples interférences, la voix de son père lui parvenait difficilement. Celui-ci avait décroché dès la première sonnerie et Chong en déduisit qu'il devait se trouver dans son cabinet de travail, occupé à parcourir un nouveau dossier ou bien à relire les odes d'un poète chinois oublié ; à moins qu'il ne s'agît d'un de ces romans policiers dont il se montrait si friand.

« Allô ! » Alors que l'on pouvait supposer qu'il s'était précipité sur le téléphone pour

éviter que la sonnerie ne réveille tout le monde, Kim Yang-hui ne pouvait s'empêcher de crier dans l'appareil. Avec la distance, seul un murmure atténué parvenait jusqu'à Chong, mais à l'intonation il n'était pas difficile d'imaginer que toute la maisonnée avait dû être ébranlée par son rugissement.

— Allô, père ? C'est Chong. Je ne te dérange pas ? » Chong lui aussi avait haussé la voix pour couvrir les sifflements et les crachotements qui brouillaient la ligne.

« Ah, Chong ! Content de t'entendre, mon garçon. Bien sûr que tu ne me déranges pas. Tout va bien ? Et ta femme ?

— Nous allons très bien et Karol vous embrasse tous les deux. Comment se porte mère ? Elle ne souffre pas trop de la chaleur ?

— Non, non. Elle se porte comme un charme... Tout comme moi. Ton frère et ta sœur aussi. Mais tu as peut-être une raison spéciale pour m'appeler aujourd'hui ?

— Oui, en effet. Tu es au courant de ce qui m'arrive ?

— Non. Pas du tout. Que se passe-t-il ?

— J'ai reçu une lettre du ministère de l'Intérieur. Je suis libre de rentrer à Séoul quand je veux.

— Comment ? Répète, s'il te plaît ! J'ai mal entendu.

— Je te disais que l'on m'autorise à rentrer. L'ambassade ici m'a donné toutes les garanties. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?... C'est très bien... Je suis très content pour toi. Ta mère va être heureuse...

— Mais toi, qu'est-ce que tu en penses vraiment ? Pourquoi moi ? Pourquoi maintenant ? Tu as peut-être une explication ?

— Non. Rien. Je ne suis au courant de rien. Mais je peux toujours essayer de me renseigner.

— Oui, s'il te plaît. Essaie d'en savoir plus. D'après ce que tu me diras, je pourrai peut-être envisager de venir faire un saut pour quelques jours avant la reprise des cours. J'amènerai Karol. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Karol viendra avec toi ? C'est bien vrai ? Je m'en occupe aujourd'hui même. Je vais appeler chez lui le directeur de cabinet du ministre de l'Intérieur. Je le connais un peu. Mais je crains qu'il ne faille attendre demain. On est dimanche aujourd'hui. Allez, je te laisse. Dès que j'ai du nouveau je te rappelle. »

LANGLEY, 22 H 30

Aussitôt après la conférence du matin, Ralph Pritchard s'était rendu au Pentagone où il avait passé la journée. Son idée première était d'aller recueillir le plus de renseignements possible sur l'organisation de la défense antiaérienne soviétique, domaine dans lequel les militaires de l'US Air Force étaient plus compétents que la CIA. Mais après la matinée passée à examiner cartes, organigrammes et graphiques en tout genre, force lui avait été de constater que son équipe, même avec la liaison informatique arrachée au chef d'état-major général, ne parviendrait pas au bout de ce rébus. Malgré les explications claires et précises du colonel John Moses qui lui avait servi de mentor, le nombre de données à prendre en considération était énorme. Pritchard avait alors réalisé que la maîtrise de ces éléments exigeait, outre les connaissances théoriques, aisément accessibles, une longue expérience dont aucun de ses

hommes ne pouvait se prévaloir. Aussi, séduit par la compétence et le pragmatisme de Moses, avait-il décidé de le réquisitionner.

Comme beaucoup d'officiers d'origine noire, Moses était d'un abord froid et déconcertant. Enfermé dans le système rigide de valeurs qu'il s'était imposé pour mener à bien sa carrière, il restait impassible et ne paraissait pas le moins du monde déconcerté par l'univers très particulier de la CIA qui lui était totalement étranger. Mais si la curiosité dont il était l'objet le laissait indifférent, il n'y avait pour autant aucune trace de condescendance ou de hauteur méprisante dans son attitude, à l'inverse du comportement de la plupart des officiers du Pentagone appelés à collaborer avec l'Agence. Tout au contraire, Pritchard avait été étonné de l'intérêt avec lequel il avait suivi le résumé de la situation et de l'attention qu'il prêtait aux premiers résultats des deux groupes de travail. Stephan Dawson venait d'achever la présentation de la méthode que son équipe avait suivie dans la recherche d'une précédente opération de pénétration du territoire soviétique quand Moses prit la parole.

« J'ai écouté avec attention ce que M. Dawson vient de dire et, si vous me le permettez, j'aimerais faire trois observations. » La voix était neutre et le débit monocorde interdisait de savoir si l'officier émettait une critique ou bien s'il se contentait d'apporter un supplément d'information. « En premier lieu, je ne crois pas qu'il soit souhaitable de se servir de précédents. Les missions de survol et de surveillance du territoire soviétique impliquent un risque énorme sitôt que l'on quitte la stratosphère. Dans le cas qui nous intéresse, le risque de repérage et de poursuite, avec toutes les conséquences envisageables, ne peut être admis. Il faut donc prendre le contre-pied de nos techniques habituelles de pénétration par le haut avec un avion espion de type SR 71 ; ce serait aller se jeter dans la gueule du loup. Il vaut mieux envisager de jouer sur les quelques failles de la défense antiaérienne russe pour se faufiler en rase-mottes jusqu'au point de rendez-vous. Et revenir par le même chemin. Dans cette région, cela constituerait une première. Le deuxième point qui m'incite à récuser tout parallèle avec une mission antérieure repose sur les progrès constants accomplis par les Soviétiques en matière de détection et d'alerte avancées. J'en veux pour preuve le complexe radar qu'ils sont en train d'installer dans la région de Krasnoïarsk, au cœur de la Sibérie, et qui d'après nos renseignements représenterait une percée technologique de première importance. Dorénavant, il faut considérer que ce qui s'est fait dans le passé est périmé. Il nous faut donc envisager quelque chose d'entièrement nouveau. Enfin, sachez que les Russes ont eux aussi tiré la leçon de nos missions antérieures et que chaque faille que nous avions utilisée a été comblée.

— Vous voulez dire que nous nous sommes plantés et que nous avons perdu notre après-midi ? demanda Dawson.

— Non. Rassurez-vous. L'idée première de M. Pritchard est d'utiliser un leurre et je crois que c'est excellent. Voyez-vous, j'ai été en poste dans notre station radar la plus avancée dans l'île de Shemya. J'y ai eu de nombreuses occasions de voir comment fonctionne la défense antiaérienne soviétique. Or en cas d'alerte, si minime soit-elle, c'est immédiatement le branle-bas de combat général... Avant d'arriver ici, j'ai un peu réfléchi à ce que l'on pourrait envisager pour tromper la vigilance des Russes et je crois que la seule solution consisterait à saturer leurs radars. Non pas en envoyant un unique leurre. Mais deux, trois ou même quatre... Justement là où nous en avons déjà envoyé. Là où les Russes les attendront. Une fois qu'ils les auront repérés, ils ne les lâcheront plus et mettront tous leurs moyens en œuvre pour les intercepter. Peu après, on enverra l'appareil chargé de récupérer votre client par le seul moyen qui reste, c'est-à-dire au ras des pâquerettes.

— Vous proposez donc de donner aux Russes ce qu'ils attendent. De les exciter au

maximum et de semer le plus de pagaille possible... Ce serait assez superbe. » Christopher Whittney, qui avait passé toute sa carrière d'analyste à tenter de percer à jour la mentalité des Soviétiques, ne put s'empêcher de manifester bruyamment son approbation. « Il est vrai que l'on ne prend pas les Soviétiques deux fois au même piège et qu'ils tirent vite profit de nos propres succès pour corriger leurs erreurs. Pour une fois, ce pourrait être du pain bénit pour nous.

— Encore faut-il leur donner un motif pour expliquer le soudain intérêt que nous leur manifesterons. Sinon, ça ne prendra pas. » L'intervention abrupte du professeur Meadow tempéra l'optimisme qui commençait à se propager dans la salle. Imperturbable, Moses se tourna vers le psychologue pour lui répondre.

« C'est plausible, quoique nullement vérifié. Vous êtes psychologue et ce n'est pas à vous que j'expliquerai les conséquences de la véritable paranoïa entretenue en URSS en matière de sécurité. En cas d'alerte, il n'est pas dans les habitudes des militaires soviétiques de minimiser l'incident. Au contraire, ils le grossissent au-delà de toute proportion. C'est pour cela qu'ils sont dangereux.

— De toute façon, le problème ne se pose pas. »

Pritchard avait vu sans déplaisir le colonel moucher le professeur Meadow sur son propre terrain mais, par souci d'éviter tout incident, il enchaîna aussitôt sur l'information qui lui avait été transmise dans la journée par l'État-Major : « Je viens d'apprendre que les Russes s'apprêtent à procéder dans le Kamtchatka au dixième essai de leur nouveau missile, le SS-X-24, dans la nuit du 31 août au 1^{er} septembre. Le SS-X-24 est le pendant de notre MX. Vu les difficultés actuelles que la présidence rencontre pour obtenir les crédits du MX, les Soviétiques ont tout intérêt à éviter une publicité inutile qui donnerait des armes à la Maison Blanche contre le Congrès. Même si la date me paraît un peu trop rapprochée à mon goût, nous pourrions tenir là le mobile auquel tient le professeur. Qu'en pensez-vous, messieurs ? »

Dimanche 28 août

Nous ne pouvons nous offrir, ni le monde d'ailleurs, le luxe d'une diplomatie américaine otage des émotions du moment.

Cyrus VANCE,
discours de la rentrée 1980 à Harvard.

Tant que la solution entre le capitalisme et le socialisme n'aura pas été trouvée, la guerre continuera implacablement, et dans la guerre, la sentimentalité est un crime au même titre que la lâcheté.

LÉNINE, *Œuvres.*

CHAPITRE VII

MOSCOU, 9 H 50

Aussi bien pour Mikhaïlov, son supérieur, que pour le colonel Iorenko, Orkov avait laissé entendre qu'il travaillerait sans mettre personne d'autre sur la piste d'Arvontev. À la réflexion, il s'était rendu compte pendant la nuit qu'il lui serait impossible d'assumer la surveillance des trois suspects qu'il avait sélectionnés la veille dans les locaux de la milice. C'est pourquoi il avait décidé de s'assurer la collaboration d'un ancien collègue qu'il savait être à Moscou et en qui il avait relativement confiance – du moins assez pour ne pas se faire tirer dans le dos. Mais cela, Mikhaïlov n'avait pas à le savoir, même s'il devait se douter qu'Orkov recourrait à ce genre de collaboration. Quant à Iorenko, il était évident que le milicien ferait aussitôt marche arrière s'il venait à découvrir que son enquête mettait en cause d'autres membres du GRU. Heureusement, les usages de la profession n'exigeaient pas que l'on dévoile ses atouts au premier tour et aucun policier n'était en droit d'attendre d'un de ses confrères qu'il déroge à la règle.

L'homme qu'Orkov allait rencontrer était son correspondant habituel qui, de Moscou, le tenait informé de ce qui se passait en dehors des circuits officiels. Dès huit heures, il l'avait appelé à son domicile et, pour des raisons de facilité, celui-ci lui avait donné rendez-vous à son bureau à l'Aquarium sans poser de question. Comme lui, le capitaine Oleg Vladyrine n'avait pas eu la possibilité d'entrer dans l'armée par la grande porte, celle des relations ou du Parti. Pas plus qu'Orkov il ne pouvait prétendre à une place d'attaché militaire à l'étranger, l'antichambre obligatoire pour accéder au Haut État-Major du boulevard Gogol. Leur carrière reposait sur leurs seules compétences et, s'il n'était pas exclu qu'ils puissent accéder aux échelons supérieurs, il leur faudrait malgré tout composer en permanence avec une hiérarchie et une administration plus portées à respecter les normes bureaucratiques que l'initiative individuelle. Encore leur faudrait-il compter sur la chance. C'est d'ailleurs ce qui expliquait que leurs relations étaient toujours restées fondées sur un échange de bons procédés et non pas sur une véritable amitié. La concurrence était trop sévère pour que deux hommes du même corps ayant la même ambition pussent se lier durablement sans arrière-pensée. Pendant les trois années qu'ils avaient passées à assumer la surveillance d'une base secrète de missiles pointés sur la Chine dans la région d'Irkoutsk, ils avaient pu apprendre à s'apprécier et à se faire confiance dans la mesure où leurs intérêts concordaient, ce qui était déjà beaucoup. Aujourd'hui, Orkov savait qu'il pouvait faire appel à Vladyrine. En cas de succès, celui-ci y serait associé. En cas d'échec, il lui demanderait de ne pas faire apparaître son nom, ce qui, là encore, faisait partie des règles du jeu.

Vladyrine ne travaillait pas au siège central du GRU, près du ministère des Affaires étrangères, place Smolensk, mais à ce que tous les agents appelaient l'Aquarium. Situé en dehors du centre ville, derrière le vieux terrain d'aviation de Khodinsk sur la Chorosovskoje Sosse, l'immeuble en brique de quatre étages où pénétra Orkov après avoir montré sa carte d'identification ressemblait à une manufacture. Cette première impression n'était d'ailleurs pas entièrement fausse : c'était là que l'Institut des équipements opérationnels du GRU concoctait les gadgets dignes de James Bond qu'il mettait à la disposition de ses agents, comme les prétendus « parapluies bulgares » qui avaient défrayé la chronique occidentale à la fin des années 70. Les activités de Vladyrine dans l'autre partie du bâtiment étaient

beaucoup moins attrayantes. Affecté à l'ATU, la direction technique et administrative du GRU, il participait à la rédaction de l'annuaire de la VPK, la commission du praesidium du Conseil des ministres pour les questions d'industrie militaire. Son rôle consistait à analyser les rapports des résidents en poste à l'étranger et à répartir le résultat de leurs recherches et les échantillons récoltés aux différents ministères qui en avaient fait la demande par l'intermédiaire du VIMI^[14]. Ce travail d'espionnage industriel n'était pas en lui-même très exaltant. Cependant, la priorité accordée à ce secteur chargé de compenser le retard technologique de l'URSS faisait de ce poste un excellent tremplin pour l'avenir. En outre il lui permettait de demeurer à Moscou et, pour qui avait passé trois années au cœur de la Sibérie, cette affectation représentait déjà une forme de promotion. Avec un peu de chance, il pouvait dès lors briguer d'entrer au deuxième directorat du GRU, chargé de contrôler les agents en poste dans les pays occidentaux. Orkov misait bien sur cette ambition de Vladyrine qui ne pouvait pas manquer de voir dans cette opération marginale l'occasion de se distinguer. La facilité avec laquelle il avait accepté ce rendez-vous impromptu un dimanche matin, après qu'Orkov eut mentionné à mots couverts l'urgence de cette rencontre, laissait d'ailleurs augurer qu'il accepterait, aux conditions habituelles, de collaborer.

Parvenu au troisième étage de l'aile ouest, Orkov obliqua sur la gauche, comme Vladyrine le lui avait indiqué. Les couloirs étaient quasiment déserts et il sourit en pensant à l'étrangeté de cette mission qui semblait devoir le mener dans des administrations vidées de leurs occupants.

« Alex ! Quel bon vent t'amène ? Heureux de te revoir ! » La voix de Vladyrine le surprit et il se retourna pour voir d'où elle provenait. Debout sur le pas de la porte de son bureau, Vladyrine se dirigea au-devant de lui. Vêtu d'un pantalon d'été et d'une chemisette qui malencontreusement soulignait un embonpoint naissant, ce dernier avait pas mal changé depuis leur dernière rencontre, quelque dix-huit mois auparavant. Rien dans sa mise ou dans son allure ne reflétait l'officier. Son tour de taille s'était épaissi et les traits de son visage s'étaient empâtés. Pourtant il émanait de lui une aisance et un air de supériorité qu'Orkov ne lui connaissait pas. Son regard était toujours aussi vif, mais en quelques instants seulement il était possible d'y découvrir une flamme nouvelle. Il était du même coup devenu plus sournois et le personnage paraissait plus retors que par le passé. L'ambiance de Moscou avait déteint sur lui. Fréquenter de près les centres de décision lui avait donné l'assurance qui manquait à l'officier qu'Orkov avait côtoyé en Sibérie et la différence de grade n'avait plus grande signification : Vladyrine avait dans sa manche des cartes qu'Orkov ne connaissait pas et, à en juger d'après son air épanoui, il devait s'agir d'atouts majeurs. Tout en lui dénotait le manœuvrier. Et ce qu'Orkov lui amenait sur un plateau, c'était l'occasion qu'il attendait pour concrétiser son patient travail d'approche et circonvenir les lenteurs de la hiérarchie.

« Salut, Oleg ! Content de te revoir ! Tu n'as vraiment pas changé.

— Allez ! Raconte pas d'histoires. Je sais bien que je grossis. Le pire, c'est que même en allant à la salle de gym je n'arrive pas à perdre un seul kilo. Mais toi tu n'as pas changé ; à part cette barrette supplémentaire. Félicitations ! Je l'ai appris tout à fait incidemment. Tu aurais quand même pu m'en parler. » La voix était amicale et les deux hommes avaient sans effort retrouvé le ton de leurs conversations d'antan.

« Merci ! Pour toi ça ne devrait pas tarder non plus. Avec ton poste, tu dois fréquenter le haut du panier, non ?

— Oui... À peu près. Tu sais, dans l'armée la notion de hauteur est relative. Il y a toujours quelqu'un au-dessus. » Tout en parlant, Vladyrine avait fait entrer Orkov dans son bureau.

Après avoir jeté un regard dans le couloir, il referma la porte à reculons et s'approcha d'un classeur d'où il sortit une bouteille de vodka et deux verres. « Tu n'as rien contre la vodka après le petit déjeuner, j'espère. On ne peut pas faire moins que de fêter nos retrouvailles. »

Orkov jeta un regard désapprobateur sur le verre qu'il lui tendait mais prit le parti de jouer le jeu de la franche camaraderie de salle de garde. « Au passé ! dit-il en levant son verre.

— Mais non, camarade ! À l'avenir ! C'est tout ce qui compte. Et bien entendu à ce qui me vaut le plaisir de ta visite. »

MOSCOU, 10 H 5

« Comment allez-vous aujourd'hui, Lev ? Bien dormi ?

— Comme on dort à mon âge : peu et mal. Je me suis réveillé de bonne heure. J'espère que je ne vous ai pas dérangé. »

Yasha s'étira avec volupté puis saisit la montre qu'il avait déposée pour la nuit à côté du lit de camp déplié au milieu de la pièce. Une mimique horrifiée apparut aussitôt sur son visage, sans qu'il se lève pour autant. Un désordre indescriptible régnait dans le studio, où le canapé ouvert mangeait à lui seul l'essentiel de l'espace disponible. Empilés contre le mur, des cartons aux étiquettes diverses menaçaient de s'effondrer et les lois de l'équilibre auraient certainement retrouvé leurs effets si chaises et fauteuils n'avaient soutenu ces échafaudages précaires. Des piles de livres disséminés dans tous les coins contribuaient à ajouter la touche finale, au point de faire oublier le luxe de la décoration qui n'avait pas résisté au joyeux capharnaüm dans lequel Yasha se complaisait.

« Vous avez pris votre petit déjeuner au moins ? demanda-t-il en se levant à contrecœur.

— Non. Pas encore. J'ai eu peur de vous réveiller.

— Vous auriez dû... Si cela ne vous dérange pas, je vais vous mettre à contribution. J'ai pas mal à faire aujourd'hui et j'ai l'impression de ne pas être très en avance... Pour changer. »

Après un ultime bâillement, Yasha se résigna à se diriger vers la salle de bain pendant qu'Arvontev prenait possession du coin-cuisine pour préparer leur petit déjeuner. Toute trace de tension avait disparu au cours de la nuit et quand Yasha réapparut, rasé de frais et vêtu avec la même désinvolture que les jours précédents, lui aussi paraissait d'excellente humeur. La conversation s'engagea sur les sujets les plus anodins et, tout en se servant une seconde tasse de thé, Yasha ne résista pas à la tentation de décrire la combine de Dimitri tant la perspective de disposer d'une source d'approvisionnement direct au sein du ministère de l'Intérieur semblait l'amuser au plus haut degré.

« Vous imaginez ce que cela veut dire ? demanda-t-il en s'animant. La liberté totale de circuler sur tout le territoire. Avec ça, on va les rouler dans la farine comme des petits pains...

— Et qui sait, renchérit Arvontev, vous pourrez peut-être même vous procurer de faux vrais passeports extérieurs.

— ... Avec carte du Parti et visa permanent. Je vous le dis, Lev, c'est la fortune. Vous ne voulez pas vous associer ?

— Des mathématiques à la comptabilité : c'est une vraie promotion que vous m'offrez là. Au besoin, j'y réfléchirai... En attendant, vous paraissez bien vous amuser.

— Vous savez, répondit Yasha en changeant de ton, si j'avais terminé mes études à Lomonossov^[15], j'avais toutes les chances de me retrouver au service des archives d'une quelconque usine de banlieue. L'histoire n'a jamais mené à grand-chose. À tout prendre, je ne

crois pas avoir perdu au change...

— Vous ne noircissez pas un peu le tableau, Yasha ?

— À peine. En gros, c'était cela ou l'enseignement. Alors, quand on m'a suggéré de changer de voie, je ne me suis pas fait trop prier. J'en avais marre de cette existence étriquée qui ne menait à rien. Vous imaginez ? On avait cinquante roubles par mois au titre de la bourse d'étudiant... L'idéal, n'est-ce pas ? » Cette période était révolue pour Yasha et il pouvait enfin l'évoquer sans trop d'acrimonie. Seul le motif officiel de son renvoi, l'organisation d'un concert de rock du groupe Autograph qui n'était pas encore reconnu par les autorités, lui laissait un arrière-goût de cendre. Il savait avoir été dénoncé par celui avec lequel il partageait sa chambre et c'était la trahison, plus que ses conséquences, qui aujourd'hui encore le révoltait.

« Ce n'est pas énorme. Je veux bien l'admettre. Mais c'est toujours mieux que ce que nous recevions à notre époque.

— Oh non, Lev ! Pas vous ! soupira Yasha en grimaçant. Vous n'allez quand même pas me sortir la rengaine du vieux bolchevique qui a connu la révolution, la guerre civile et la famine... Je veux bien croire que votre époque n'a pas été facile à vivre. Mais s'il vous plaît ! Les temps changent. Vous savez très bien qu'on ne peut pas vivre avec cinquante roubles par mois à moins d'avoir fait vœu d'ascétisme et de chasteté.

— Un point pour vous, Yasha, admit Arvontev en riant. Cela vous confirme que je suis bon à ranger au rayon des vieilles barbes grincheuses... Et qu'avez-vous fait après ?

— Après ? J'ai vivoté à droite ou à gauche avant de me lancer dans l'exploitation de l'image de marque d'un trust capitaliste...

— Au moins, avec cette activité, on ne pouvait pas vous accuser d'entraver l'avancée du socialisme, intervint Arvontev qui se piquait au jeu.

— Pas autant que vous pouvez l'imaginer. On était à la limite du révisionnisme. Vous le savez, il y a une forte demande pour des vêtements avec des inscriptions en anglais. Alors on a décidé de s'adapter à la demande et on s'est mis à fabriquer des tee-shirts portant le sigle Marlboro... Une combine superbe ! On était de mèche avec le directeur d'une usine textile d'Azerbaïdjan qui nous fournissait les tee-shirts vierges. Nous, ici, on se chargeait de l'impression du sigle et ensuite on écoulait, au détail pour le début, en gros par la suite.

— C'est le socialisme à la hongroise.

— Ben... Pas vraiment. Il y avait un hic... On empiétait sur les débouchés d'une firme d'État qui confectionnait justement ce type d'article. On faisait de la contrefaçon de contrefaçon. À ceci près que nous ajoutions une étiquette "Made in USA", si bien qu'on trustait le marché... On s'est retirés à temps, avant que ça ne commence à chauffer. À partir de là, j'avais découvert ma voie. Peu après, j'ai rencontré Yacob et vous connaissez la suite. »

Arvontev aimait écouter Yasha parler de son mode d'existence. Entre l'univers ordonné, rigoriste même, où il avait vécu et la vie souterraine de la jeunesse de Moscou qu'il découvrait au fil des confidences du jeune homme, il y avait plus qu'un fossé de génération. Yasha parlait rarement politique. Sa révolte était d'une autre nature. Il revendiquait le droit d'être lui-même et Arvontev, qui n'avait jamais imaginé qu'une telle exigence pût être concevable, mesurait tout à coup une évolution qu'il n'avait pas discernée. Prisonnier du conformisme de son éducation, il n'avait pas suivi les transformations de la société et d'un seul bond Yasha le propulsait dans un monde étranger. Il ne se reconnaissait pas dans les valeurs de l'ami de Lusan ; ses références étaient autres et ses ambitions prenaient le contre-pied de plusieurs décennies d'oubli de l'individu au profit de la collectivité. Il ne s'identifiait

plus à un ensemble et clamait haut et fort son individualité. Pourtant, Arvontev n'était pas choqué par de telles conceptions. S'il restait perplexe, il ne les condamnait ni ne les critiquait. Dans une certaine mesure, ce non-conformisme lui paraissait même bénéfique pour autant qu'il était porteur d'une volonté de changement. Yasha ne se contentait pas d'illusions ou de désirs rentrés : il les exprimait, les extériorisait, les vivait. Il se projetait dans un avenir que la génération d'Arvontev ne pouvait plus concevoir et, à l'écouter parler, le vieux scientifique retrouvait à espérer.

« Désolé. Maintenant, il faut que j'y aille. » La voix de Yasha le tira de sa rêverie. Sans s'en apercevoir, celui-ci venait de lui redonner confiance. Il partait, mais la chaîne ne s'interrompait pas. La vie allait continuer. Il serait remplacé et ceux qui viendraient à sa suite infléchiraient à leur tour le cours de leur existence. Yasha venait de lui signaler que la relève était prête et qu'il pouvait s'effacer pour laisser à d'autres le soin d'accomplir ce qu'il n'avait pas fait.

« D'accord, Yasha, répondit-il en essayant de dissimuler la tristesse apaisante de sa découverte. Je vous attendrai ce soir comme convenu, pour aller chez votre faussaire. Ne vous occupez pas de moi aujourd'hui, vous avez trop à faire... N'ayez surtout pas de souci à mon sujet. Je crois que vous venez de me convaincre d'être raisonnable. »

LANGLEY, 2 H 20

À deux heures tout était terminé et Alterman, qui avait dirigé les opérations de recherche, avait toutes les raisons de ne pas être mécontent de son travail. C'était la première fois qu'il se servait de l'informatique pour bâtir une identité et le résultat dépassait ce qu'il avait imaginé, à tel point qu'il avait pu envoyer l'équipe du Pr Meadow se coucher dès minuit. Aussi bien du point de vue de la vitesse d'exécution que de la cohérence des données, le programme d'identité mis en service l'année précédente était remarquable. Pourtant, lorsque les programmeurs de la division Informatique étaient venus le consulter pour s'enquérir des particularités de cette tâche spécifique, il s'était montré des plus réticent face à cette pseudo-rationalisation d'une technique qui avait fait ses preuves. Depuis la mise en route du programme, il avait refusé d'y recourir, continuant à imaginer la personnalité des agents qu'il envoyait sur le terrain comme il l'avait toujours fait : par recoupements logiques et avec sa seule intuition liée à sa parfaite connaissance de la réalité soviétique. L'une de ses attributions ordinaires consistait d'ailleurs à gérer et à développer le « Fonds des identités ». Sous le couvert d'un institut de recherche universitaire, l'Agence recevait, dans le cadre des accords d'échanges culturels, la totalité des journaux publiés en URSS ; ceux-ci, surtout quand il s'agissait de feuilles locales, lui fournissaient les notices biographiques de personnalités du cru, mortes dans l'accomplissement de leurs fonctions, ou celles d'obscurs ingénieurs, experts, directeurs d'usine ou de sovkhoze, et même de militaires affectés dans une circonscription perdue de l'Azerbaïdjan ou du Kazakhstan. Avec quelques modifications, et à condition que la mission ne se déroule pas dans cette région précise, ses agents disposaient en général d'une couverture efficace pour une opération ponctuelle et jamais l'un de ses hommes ne s'était fait prendre lors d'un contrôle d'identité. Ce travail cependant exigeait beaucoup de temps – entre deux et trois jours en moyenne – et lorsque Pritchard, après avoir accepté leurs suggestions quant aux deux identités sous lesquelles Arvontev allait voyager, avait exigé que soit utilisée l'informatique, Alterman s'était vu contraint d'accepter.

L'ordinateur s'était révélé stupéfiant : après avoir entré la vraie biographie d'Arvontev et formulé ses desiderata, la machine avait travaillé seule. Mais loin de s'arrêter à ce premier résultat, les programmeurs avaient prévu l'intervention humaine. À cette étape de l'opération, c'était à l'intuition des spécialistes que l'ordinateur faisait appel et le programme acceptait de corriger ses résultats en fonction d'un jugement subjectif, que pour une fois les informaticiens avaient jugé bon de prendre en compte. Mais si l'ordinateur acceptait ses propres carences, il ne renonçait pas pour autant à soumettre à l'épreuve de la déduction logique les impressions dont ses utilisateurs lui faisaient part, et c'était à ce niveau qu'Alterman avait été le plus impressionné. Deux fois dans le premier multiplan, un véritable dialogue s'était engagé entre l'homme et la machine : la première fois, Alterman avait eu la satisfaction de l'emporter sur la solution préconisée par l'ordinateur ; la seconde fois, force lui avait été de reconnaître qu'il avait tort et que le personnage imaginé par le cerveau électronique était plus près de celui d'Arvontev.

Les antécédents de Isaac Frolyalin, agronome à l'académie d'agriculture Timiriazev de Moscou, présentaient des ressemblances frappantes avec ceux d'Arvontev : même année et même lieu de naissance ; tous deux étaient juifs et avaient fait leurs études secondaires à Moscou ; leurs parcours universitaires et professionnels divergeaient, mais l'ordinateur était parvenu à isoler des séquences similaires. Sans doute le véritable Isaac Frolyalin aurait-il été très surpris de voir son passé retracé d'une manière aussi fantaisiste. Mais son poste subalterne lui interdisait de prétendre pouvoir entreprendre un tel voyage aux seules fins de consulter une documentation inédite.

Le problème avait été plus complexe avec le portrait du rabbin censé être envoyé en visite d'inspection au Birobidjan. Le très faible nombre de religieux juifs imposait de coller le plus possible à la réalité. Or la CIA ne possédait que des informations fragmentaires sur à peine vingt-cinq rabbins et les possibilités de choix étaient des plus limitées. L'ordinateur avait alors commencé par isoler le portrait de l'un de ces vingt-cinq rabbins avec lequel Arvontev avait le plus de ressemblances morphologiques. Puis, à partir des quelques éléments connus du curriculum vitae du vrai Uri Abramov, il avait comblé les vides à partir d'une synthèse du parcours type d'un rabbin en Union soviétique. Le but recherché, là encore, n'était pas la véracité mais la vraisemblance. De la seule école talmudique supérieure du bloc socialiste de Budapest à la petite quarantaine de synagogues encore ouvertes en URSS, les possibilités d'affectation étaient des plus réduites. Il fut donc facile de choisir trois villes dans lesquelles Arvontev avait résidé et dans lesquelles il avait dû se rendre à la synagogue, ne serait-ce que pour les fêtes de Kippour. Arvontev était donc devenu Uri Abramov et le seul regret d'Alterman était de se trouver dans l'incapacité, en raison du manque de temps, de lui fournir la pièce d'identité qui lui avait permis d'aplanir toutes les difficultés : une carte du cinquième directeur du KGB, chargé des questions religieuses. La fabrication de la carte en elle-même n'aurait posé aucun problème pour les faussaires de Langley, mais le décalage horaire et le temps du trajet entre Washington et Moscou qui venait s'y ajouter interdisaient d'y recourir. Les papiers ordinaires pouvaient être trouvés à Moscou ; c'était une simple question de prix et de prudence. Mais y demander une carte du KGB relevait de la tentative de suicide et cette nécessité à laquelle il avait dû se plier constituait la seule déception d'Alterman. Le travail était parfait et il dut admettre qu'il n'aurait pas pu faire mieux tout seul. C'était d'ailleurs l'avis de Pritchard qu'il avait réveillé pour lui soumettre son rapport.

« Rien à redire. Vous avez fait du bon boulot. » Pritchard déposa son exemplaire devant Alterman et le gratifia d'un sourire de félicitation. « Avec ça, il devrait passer sans encombre. À Moscou de jouer maintenant.

— On peut donc envoyer ?

— Oui. Bien sûr. Il n'y a pas de temps à perdre.

— Voulez-vous que je m'en charge ? demanda Alterman, tout en espérant que Pritchard le fasse lui-même.

— Non, non. Laissez ! Vous êtes crevé. Allez vous coucher. Moi j'ai assez dormi. Je vais aller demander à Wohlster de coder et de transmettre. Je resterai à côté de lui pour surveiller le cryptage et la communication. Ne vous inquiétez pas. »

Alterman resta pensif quelques instants. « C'est pas trop ce qui me tracasse... », finit-il par dire comme à regret.

Pritchard le détailla du regard et ne répondit pas immédiatement. « Je sais que quoi il s'agit, Paul. Moi aussi je connais cette impression, quand l'opération dans laquelle on s'est investi à fond nous échappe et dépend de quelqu'un d'autre. À plus forte raison quand ce quelqu'un d'autre est un amateur.

— ... Et que l'on n'a pas d'autre moyen pour le protéger que d'exposer des agents auxquels on tient pour les avoir recrutés soi-même. » La voix d'Alterman était lasse mais la fatigue n'y était pour rien. La table sur laquelle était posée la console de l'ordinateur était jonchée de gobelets de café. L'excitation qu'ils lui avaient procurée venait de retomber en même temps que s'achevait le premier travail que l'on attendait de lui. À présent il allait devoir organiser les procédures d'urgence et cette perspective lui donnait la nausée. Il allait devoir sacrifier un ou deux collaborateurs soviétiques. Sur ce point, il n'avait aucune illusion à entretenir. Si Arvontev devait y recourir, cela signifierait que le KGB ou le GRU seraient sur sa trace et à ce jeu, les services spéciaux russes seraient les plus forts. Réveiller un agent dans de telles conditions, c'était l'exposer à coup sûr et mieux valait ne pas penser à ce qui l'attendait.

Pritchard fixait toujours Alterman et pouvait lire à livre ouvert sur son visage ce qui se passait dans sa tête. Lui aussi, pensa-t-il, est trop vieux pour ce boulot. Quand on se met à envisager les conséquences individuelles des ordres que l'on exécute, c'est que l'on a fait son temps. « Allez vous coucher, répéta-t-il avec bienveillance. Ça ira mieux quand vous vous serez reposé un peu. Croyez-moi. On verra tout à l'heure ensemble ce que l'on pourra envisager pour limiter la casse. »

MOSCOU, 11 H 10

« Valérie Pokovska ?

— Oui, c'est moi. Que voulez-vous ? » La femme qui avait entrebâillé la porte était vêtue d'un simple peignoir mais ne paraissait pas autrement surprise d'être dérangée un dimanche matin par un inconnu. Malgré le négligé de sa tenue, il se dégageait d'elle une assurance peu commune. La manière dédaigneuse dont elle dévisagea Yasha montrait à quel point, en dépit de ses activités frauduleuses, elle vivait dans un univers différent du sien et de celui du commun des mortels. À n'en pas douter, elle aurait reçu avec la même arrogance des agents du KGB et il en déduisit qu'elle devait disposer d'une protection à toute épreuve. Autour d'elle, tout respirait le luxe.

L'immeuble moderne de la rue Moltchanovka, à deux pas de la rue Vorovski, était l'une de ces constructions de prestige réservées aux membres de la Nomenklatura ou bien à leurs maîtresses. L'architecture en était élégante et le marbre du hall d'entrée indiquait au tout-venant qu'il pénétrait là dans un autre monde.

« Je viens de la part de Dimitri Ivanovitch Koltchack, répondit Yasha sans se démonter. Puis-je entrer ? »

Valérie Pokovska ouvrit sa porte et le laissa s'introduire dans son appartement. Celui-ci ne se composait que d'une seule grande pièce, ouverte sur l'extérieur par deux baies vitrées en angle, et dont les murs étaient tapissés d'une lourde soie grège et décorés de plusieurs tableaux anciens. La moquette noire à motifs cannés faisait ressortir la blancheur irisée du tissu. À l'exception d'une commode en noyer, les meubles étaient de facture moderne. À l'extrémité de la pièce, à côté d'une porte qui devait donner sur la salle de bain, un canapé était déplié et les draps défaits indiquaient quelle devait être encore au lit quand il avait sonné à la porte. Valérie Pokovska resserra la ceinture de son peignoir et ce geste attira le regard de Yasha. D'après ce que Dimitri avait raconté, il s'était attendu à rencontrer une femme effacée, se livrant à son commerce pour s'assurer une retraite paisible sur les côtes ensoleillées de la mer Noire, et sa prestance le déconcertait. Il était impossible de lui donner un âge précis : entre trente-cinq et quarante ans – peut-être même quarante-cinq ans, pensait-il. Mais l'âge importait peu. Comme l'argent ne suffisait pas à Moscou pour vivre sur un tel pied, il n'était pas difficile d'en conclure qu'elle devait être la maîtresse d'un apparatchik. La maturité et la plénitude qui se dégageaient de sa personne étaient les armes qu'elle utilisait pour retenir auprès d'elle un homme aussi haut placé. Son épaisse chevelure brune, ses pommettes hautes et ses yeux en amande révélaient des origines caucasiennes, mais la perfection de ce visage servait avant tout à mettre en valeur des yeux d'un ahurissant vert émeraude. Jamais encore Yasha n'avait vu des yeux d'une telle couleur et il resta un moment immobile, hypnotisé par ce regard dont il ne pouvait se détacher.

« Vous êtes satisfait ? Vous m'avez bien regardée ? » Le ton était froid mais nullement irrité. Valérie Pokovska était habituée à recevoir ces hommages appuyés des hommes qu'elle rencontrait et c'était sans doute l'inverse – que Yasha n'eût pas été troublé – qui l'aurait surprise. « Je ne connais pas ce Dimitri Kolchoc ou Kotchack. Qu'est-ce que vous voulez ? » Bien évidemment elle mentait, et jamais elle ne l'aurait laissé pénétrer chez elle si cela avait été vrai.

« Koltchack. Dimitri Ivanovich Koltchack. Ce nom ne vous dit rien ? En général, il est de bon conseil... » À mots couverts, Yasha engageait le dialogue dans le sens que pouvait souhaiter son interlocutrice, à la fois pour la persuader qu'ils étaient du même côté de la barrière et pour la convaincre de traiter avec lui.

« Maintenant que vous le dites, peut-être. J'ai en effet dû le rencontrer une fois ou deux chez des amis communs. Mais je ne me souviens pas de lui avoir donné mon adresse.

— Il est aussi très bien renseigné. C'est même sa spécialité.

— Oui. J'y suis. Pourtant il y a une chose qui me chiffonne.

— Laquelle ?

— Eh bien, en général comme vous dites, ce Dimitri n'a pas l'habitude, d'après ce que je sais bien sûr, d'agir de la sorte... Les rares fois où j'ai été amenée à faire des affaires avec lui, il s'est toujours arrangé pour me rencontrer seul. S'il a quelque chose à me proposer, je vous conseille donc de lui demander de venir me voir directement. Ce sera plus simple.

— Le seul problème, c'est qu'il n'a pas le temps. C'est pour cela qu'il m'a demandé de vous contacter.

— Je regrette, mais c'est hors de question. » Valérie Pokovska se dirigea vers la porte, lui signifiant que l'entretien était clos. Rien de compromettant n'avait été dit et même si Yasha était un provocateur et que leur conversation eût été enregistrée, elle se disculperait

aisément : elle pourrait toujours prétendre que Dimitri était son pourvoyeur habituel en produits du marché noir. Drogue ou œuvres d'art, peu importait ; avec ses relations, elle s'en sortirait toujours. « Maintenant, si vous voulez bien me laisser, j'ai à faire.

— Attendez. Je crois que nous ne sommes pas sur la même longueur d'onde. Dimitri m'a remis cela pour vous. » Yasha lui tendit une enveloppe qu'elle ne prit pas immédiatement. Après quelques secondes d'hésitation au cours desquelles elle s'interrogea sur l'opportunité de s'engager plus avant, elle s'en saisit et la décacheta. La missive que Dimitri avait rédigée devant lui ne comportait que deux lignes par lesquelles le vieil homme indiquait qu'il avait toute confiance dans le porteur de la lettre.

« Oui. Et alors ? demanda Valérie Pokovska après l'avoir parcourue. Qu'est-ce qui me prouve que ce n'est pas un faux ? Vous pouvez très bien avoir imité son écriture.

— C'est vrai, mais Dimitri m'a également conseillé de vous parler de Pavel Alexandrovitch. »

À ce nom elle pâlit et accusa le coup. Yasha ignorait tout de ce Pavel Alexandrovitch. Il devait s'agir de l'un de ces secrets dont Dimitri se servait pour assurer sa sécurité à l'égard de ses correspondants. Une sorte de chantage en somme, et qui fonctionnait dans les deux sens, le détenteur de ces dessous obscurs étant lui-même exposé en cas de manquement à sa parole. « Il ne vous a rien dit d'autre ?

— Non, c'est tout. Je vous assure.

— Très bien. Venez vous asseoir. » Rassurée, elle changea d'attitude et parut disposée à traiter pour une raison que Yasha ignorait et dont il se désintéressait totalement. Peu lui importaient les liens qui unissaient Valérie Pokovska à ce Pavel Alexandrovitch, seuls les papiers comptaient.

« Voilà ! Dimitri m'a dit que vous pourriez m'obtenir des papiers authentiques.

— C'est faisable en effet. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Passeport intérieur, livret de travail, spravka et kharakteristika. Vierges et en quatre exemplaires. Je suis prêt à payer ce qu'il faut.

— Vous êtes complètement fou. Quatre exemplaires, pas moins ? C'est hors de question.

— Je vous l'ai dit : je suis prêt à payer.

— Votre fric, je m'en fous. » Valérie Pokovska se releva aussi vite qu'elle s'était assise et regarda Yasha droit dans les yeux. « Ce que vous voulez faire ne me regarde pas. Mais il est hors de question que je traite avec vous. Dimitri a dû vous dire de quelle manière je travaille. La sécurité avant tout... Je ne traite pas avec des imbéciles qui se proposent de se trimbaler avec quatre jeux d'identité différents. Vos magouilles du marché noir, je les connais. Vous avez besoin de ces papiers pour une seule et même affaire... Si votre combine échoue et que vous tombiez dans les pattes des flics, ceux-ci gagneront en prime une affaire de faux... Quatre faux passeports. Ce n'est plus de l'artisanat, c'est de l'industrie... Foutez le camp ! Nous n'avons rien à faire ensemble. » D'un geste brusque elle saisit le bras de Yasha et le força à se lever. La prise était étonnamment ferme et il dut faire un effort violent pour se libérer.

« Je ne bougerai pas aussi longtemps que je n'aurai pas ces papiers.

— Si vous ne sortez pas sur-le-champ, j'appelle le dezhurnaya. J'espère que vous savez où vous vous trouvez. » Comme Yasha ne bougeait pas, elle se dirigea vers le téléphone et serait certainement allée jusqu'au bout s'il ne l'en avait empêchée. Au fond, cette réaction était d'excellent augure : pour oser le menacer de la sorte alors qu'il aurait pu, sinon la dénoncer, du moins la faire soupçonner, elle devait posséder une protection à toute épreuve. Par la

même occasion, ses papiers devaient présenter toutes les garanties souhaitables et c'étaient donc bien ceux-là dont il avait besoin.

« Qu'est-ce que vous faites ? Lâchez-moi ou je crie ! » La voix était hachée et assez forte pour être entendue depuis le palier. Yasha plaqua sa main sur la bouche de la femme et tenta de l'immobiliser tant bien que mal. Elle se débattait avec une énergie peu commune et il dut utiliser toute sa force pour la repousser jusqu'au lit sur lequel il la plaqua sans ménagements. Dans la bataille son peignoir s'était entrouvert. Sa poitrine s'était découverte et Yasha aperçut deux seins haut placés. Tous deux haletaient et tentaient de reprendre leur souffle. L'étrangeté de la situation, à laquelle Yasha ne s'attendait pas, et la beauté de cette femme le décontenançaient et il sentit son sexe se durcir. Pourtant il n'eut pas le loisir de savourer davantage ce contact. Valérie Pokovska, qui s'était ressaisie, profita du répit qu'il lui accordait pour le mordre sur la main avec laquelle il l'avait bâillonnée. À son tour il cria et la douleur lui fit relâcher son étreinte. Saisissant l'occasion, elle roula sur le côté et, sans s'inquiéter de sa nudité, parvint jusqu'à la table de nuit d'où elle sortit un Tokarev.

« Salaud ! siffla-t-elle entre ses dents. Tu croyais t'offrir un peu de bon temps, hein ? Attends un peu qu'on s'occupe de toi maintenant. » Elle tenait fermement l'arme dans sa main et, sans le quitter des yeux, elle se dirigea vers la console où se trouvait le téléphone. De sa main libre elle décrocha le combiné qu'elle déposa sur le meuble, et elle commença à composer un numéro. C'était à présent pour Yasha une question de secondes. Surmontant sa douleur, il se jeta sur le sol à l'abri d'un fauteuil et tira de toute sa force le tapis sur lequel elle se tenait debout. Soit que la manœuvre eût été trop rapide, soit qu'elle eût hésité à faire usage de son arme, elle se trouva déséquilibrée et s'affala lourdement sur le sol. Dans un effort pour se retenir, elle s'était accrochée à la console qui vacilla à son tour, avant de s'écraser sur elle. Le téléphone et la potiche qui se trouvaient sur le meuble suivirent le mouvement et elle reçut le combiné sur la tempe.

Quand elle se réveilla, Yasha était penché sur elle. Le désordre dans la pièce était indescriptible et elle comprit qu'il avait profité de son étourdissement pour fouiller l'appartement. Mais elle ne put faire un geste : Yasha, qui par pudeur avait refermé son peignoir, avait pris la précaution de lui attacher bras et jambes et un bâillon l'empêchait d'ameuter les voisins – si tant est qu'elle en eût vraiment envie.

« Si je vous détache, vous me promettez de ne pas crier ? »

Valérie Pokovska le foudroya du regard mais fit signe de la tête qu'elle acceptait et Yasha entreprit de défaire les liens qui l'entravaient. Plus par prudence, pour ne pas se faire surprendre à nouveau, que pour véritablement la menacer, il saisit le Tokarev avant d'enlever le bâillon, ce qui eut pour effet immédiat de tempérer les velléités de revanche de son adversaire. D'un mouvement de l'arme, il lui indiqua un fauteuil.

« Vous êtes vraiment trop con !... Vous imaginiez vraiment que je cachais ma marchandise chez moi ?... C'était vraiment pas la peine de foutre un tel bordel !...

— Vraiment ?

— Comment ça, vraiment ? Que voulez-vous dire ?

— Oh, rien ! Bien sûr, je n'ai pas trouvé ce que je voulais. Mais j'ai mis la main sur autre chose. Devinez quoi ? »

La Pokovska blêmit et chercha autour d'elle ce que Yasha avait pu découvrir.

« J'ai remis les photos à leur place. Je me suis contenté des négatifs. C'est plus utile et moins encombrant.

— Salaud ! Qu'est-ce que vous comptez en faire ? » Elle s'était levée et avait fait un pas

menaçant dans sa direction. Désespérément, elle cherchait quelque chose à lui envoyer au visage, un vase ou n'importe quoi, mais rien ne se trouvait plus à sa portée. Très calme, Yasha la laissa faire et attendit qu'elle s'apaise, ce qui ne tarda pas.

« En faire ? Je n'en sais encore rien. Mais votre amant est très reconnaissable...

— Vous ne pourrez rien faire. Il est trop fort pour vous... Si vous essayez de vous en servir, il vous brisera avant que vous ayez pu vous en rendre compte.

— Tss, tss... Ce n'est pas après lui que j'en ai. Mais après vous. Si je dois utiliser ces photos, ce sera contre vous. Imaginez un peu la tête qu'il fera s'il découvre que sa maîtresse conserve des photos compromettantes de lui... Peut-être même qu'elle voulait les vendre aux Américains...

— Vous ne parviendrez jamais à les lui faire parvenir.

— À lui, peut-être pas. Mais à sa femme, c'est déjà plus envisageable. Il suffirait de les envoyer à son bureau à l'université.

— Vous êtes une ordure.

— Et vous une petite pute qui vise trop haut... Ceci étant, on peut toujours s'arranger. »

LANGLEY, 3 H 30

« Moscou est prêt à recevoir, monsieur. On peut envoyer. » Andrew Wohlster se tourna vers Pritchard qui sirotait une nouvelle tasse de café tout en examinant une dernière fois la transcription chiffrée préparée par l'ordinateur. Même pour lui, les deux pages codées n'avaient pas grande signification. Mais il relisait les séries chiffrées à la recherche d'une séquence anormale qui, elle, pouvait être aisément détectée pour qui avait l'habitude des techniques de cryptage de l'Agence.

« Warden est bien seul ?

— Oui. Tout est en ordre de ce côté-là aussi.

— Quelle série est la bonne ?

— La troisième, monsieur. Warden est au courant. On commence par deux messages de routine. Puis le bon et enfin le quatrième sur l'affaire des chalutiers polonais dont vous m'avez parlé. Si ce n'est qu'il est un peu tôt pour transmettre, les Russes ne soupçonneront rien. »

Par mesure de prudence, Pritchard avait préparé trois autres dépêches sans aucun rapport avec l'affaire : le KGB, qui était obligatoirement à l'écoute, s'y retrouverait d'autant moins. Les codes informatisés avec leur système de doubles clefs étaient indéchiffrables de l'extérieur et Pritchard était bien placé pour savoir que les Soviétiques n'étaient pas encore parvenus à les pirater. Cela viendrait bien un jour, mais pour l'instant les lignes de communication avec l'ambassade étaient encore étanches. Par contre, il y avait fort à parier que plusieurs équipes du côté adverse avaient reçu l'ordre de trouver l'inévitable brèche, et c'est par acquit de conscience qu'il avait choisi de dissimuler parmi d'autres informations le message relatif aux identités d'Arvontev.

« Combien de temps vous faut-il pour tout envoyer ?

— Quinze secondes maximum. Probablement moins.

— Bon. Allez-y. Envoyez ! »

Wohlster manipula avec dextérité les commandes du pupitre de transmission auquel était couplé un écran d'ordinateur. L'intensité de la communication était réduite au maximum,

mais le sifflement aigu des squirts qui défilaient devint bientôt insupportable.

« 13 secondes 7. On est dans les temps. » La voix de Wohlster le surprit et il se rendit compte qu'il n'avait pas réalisé l'arrêt du sifflement. « Vous désirez une liaison directe avec Warden ?

— Non. Ce n'est pas la peine. S'il n'y a pas de problème particulier, on peut couper.

— Très bien, monsieur. » Wohlster appuya sur la touche de fin de transmission et une ampoule rouge s'alluma sur le pupitre en même temps que l'écran se vidait. Il régla l'éclairage en position de veille et la lumière décrût progressivement dans la pièce. Seule la lueur verte de l'écran de l'ordinateur restait assez forte pour dispenser un halo lumineux qui le maintiendrait éveillé durant l'attente de la confirmation de Moscou. Dans l'obscurité tout était redevenu silencieux et derrière lui Pritchard se leva en essayant d'amortir le bruit de sa chaise.

« Vous savez ce que vous avez à faire. S'il n'y a pas de problème avec Warden, fermez tout et retournez vous coucher. S'il y a quoi que ce soit, je suis à côté. N'hésitez pas à me déranger. »

MOSCOU, 12 H 05

« Désolé d'arriver si tard, mais j'ai eu des emmerdements avec la voiture. La courroie de transmission a pété. J'ai dû la rafistoler.

— C'est pas grave. Je viens aussi d'arriver.

— Alors, ça a marché ? » L'impatience de Lusan était palpable mais, après ses mésaventures du matin, Yasha paraissait décidé à faire durer le plaisir.

« Si tu veux le savoir, tu ferais mieux d'aller te laver les mains. Tu ne vas quand même pas toucher ce que j'ai eu autant de mal à obtenir avec tes pattes sales.

— Fais pas chier, Yasha !... Tout ce que je veux savoir c'est si tu les as.

— Je les ai... T'inquiète pas. Mais pour pouvoir les admirer tu vas me faire le plaisir d'enlever ce cambouis que t'as sur les mains. »

Lusan poussa un soupir de soulagement et se dirigea vers l'évier. Derrière lui, Yasha étalait sur la table de cuisine les quatre jeux de papiers et il allait disposer les négatifs qu'il s'était appropriés quand il y renonça. Les bonnes choses pour la fin, pensa-t-il, très fier de sa trouvaille.

« T'as pas eu de difficultés ? » Penché sur l'évier, Lusan se récurait les mains avec énergie. Ses ablutions terminées, il prit au hasard un chiffon qui se trouvait à sa portée avant de se retourner vers Yasha.

« Épique ! Je te raconterai. Mais dans l'ensemble, ça n'a pas été difficile. Si ce n'est qu'on m'a menacé avec un pistolet et que j'ai été mordu par la dame qui le tenait... Tu crois que je devrais aller me faire vacciner ?

— Et contre quoi, idiot ?... Tu en as eu pour combien ?

— Pas un radis. En définitive, la dame m'a demandé de foutre le camp et de ne pas réapparaître devant elle. Moyennant quoi, elle me les a laissés pour rien.

— C'est une blague ou quoi ? Ils sont faux ? demanda Lusan, vaguement inquiet.

— C'est pas une blague, je t'assure. Et en plus, ils sont tout ce qu'il y a d'authentique. Tu peux regarder toi-même », ajouta Yasha en lui tendant un passeport. Lusan le saisit et l'examina avec attention. Le document paraissait tout à fait officiel et ne ressemblait pas à un

travail de faussaire – à moins qu’il existât sur la place de Moscou un nouveau spécialiste de talent, ce qu’il aurait dû savoir. Donc Dimitri n’avait pas menti et cette Valérie Pokovska avait vraiment su monter une combine superbe.

« Tu peux m’expliquer ce qui s’est passé ? Ces papiers sortent tout droit du ministère. Tu ne me feras pas croire que tu les as eus pour rien. Juste pour tes beaux yeux... D’ailleurs t’as même pas de beaux yeux.

— En fait, reprit Yasha avec emphase, nous avons eu une petite discussion, la Pokovska et moi. Au départ elle ne voulait rien entendre. Comme je te l’ai dit, elle m’a même menacé avec une arme. J’ai donc été obligé de réagir et nous nous sommes un peu battus... Une vraie tigresse, tu peux me croire. Et foutrement belle ! C’était très excitant. Manque de chance pour elle, elle a reçu un coup de téléphone sur la tête et elle est tombée dans les pommes. Tu penses bien que j’en ai profité pour fouiner dans l’appartement. Devine ce que j’ai trouvé ?

— Je ne sais pas. Mais je sens que tu ne vas pas tarder à me le dire.

— Tiens, regarde ! » répondit Yasha en sortant les négatifs de l’enveloppe.

Lusan saisit le premier cliché et l’examina à la lumière de la fenêtre. « Mais, c’est...

— Lui-même. Tu as deviné juste. Cette petite garce baise avec un monsieur haut placé et elle a souscrit une sorte d’assurance sur l’avenir. Pour quand ses charmes commenceront à décliner... Au fond, c’est humain... Mais cette imbécile s’est contentée de les cacher derrière son miroir de salle de bain. Alors quand elle a vu ce que j’avais en main, elle s’est montrée beaucoup plus coopérative et elle m’a conduit dans un garage qu’elle loue à Chimki-Chovrino. C’est là qu’elle planque une belle collection de papiers.

— Bien joué, Yasha. Maintenant, nous sommes assurés qu’elle ne s’empressera pas d’aller nous dénoncer au KGB ou à la milice.

— Et c’est tout ? Tu vas te contenter de conserver ces négatifs comme une simple garantie ? » Très surpris, Yasha regarda Lusan qui passait en revue la série de photos. « Puisqu’elle sait que nous les avons, elle ne bougera pas. Mais nous, rien ne nous empêche de les utiliser... J’y ai pas mal pensé en revenant de Chimki-Chovrino. Tu sais, dans cette affaire, on risque d’être les dindons de la farce. Les Américains, ce qui les intéresse, c’est Arvontev. Quand ils l’auront récupéré, ils nous laisseront dans la merde.

— Et alors ?

— Eh bien, ces photos pourraient les intéresser. Au besoin, on pourrait s’en servir pour sortir d’ici.

— Parce que tu t’imagines que les Américains achèteront les photos de cul d’un de nos politicards ? Tu les imagines peut-être en train de le menacer : “Vous retirez vos fusées ou nous publions vos exploits extra-conjugaux” ? Tu plaisantes... À la limite, si c’était un fonctionnaire, ou mieux un militaire, ils pourraient le faire chanter en menaçant de tout révéler à sa femme ; mais avec un membre du Politburo, ça n’intéresse personne. On ne fait pas chanter ce genre de type avec des trucs pareils. Même sa femme ne réagirait pas si elle était mise au courant. Elle aurait trop peur de perdre les avantages liés à son statut social.

— On pourrait toujours essayer ? Qu’est-ce qu’on risque ?

— On n’essaiera rien du tout, pauvre con. Tes photos n’intéressent personne en dehors de cette Pokovska et nous. Encore, s’il avait été homo... on aurait peut-être pu s’en servir. À condition bien sûr d’arriver à le contacter, ce qui n’est pas évident. Il n’aurait certainement pas écopé des cinq ans de camp réglementaires, mais au moins il pouvait y laisser sa place. Ce n’est pas le cas. Alors on laisse tomber. Crois-moi, il n’y a rien à en tirer. Cette Pokovska pensait pouvoir s’en servir contre son amant. Très bien ! Qu’elle continue à le croire. Si on a

des emmerdements, on pourra toujours essayer de se rappeler à son bon souvenir pour qu'elle intervienne auprès de son puissant ami. En attendant, on planque tout et on écrase le coup. Compris ?

— C'est toi le chef, Yacob. Mais je trouve quand même rageant d'avoir de telles photos et de ne pas pouvoir s'en servir, répondit Yasha en reprenant les clichés qu'il glissa dans sa poche.

— Console-toi en pensant que tu as pu contempler un tel type en train de baiser. Ce n'est pas donné à tout le monde. En attendant, tu vas retourner voir cette bonne femme et lui payer le prix qu'elle te demandera. Sans marchander. C'est Dimitri qui nous a mis sur le coup et je ne tiens pas à me le mettre à dos. On peut encore avoir besoin de lui.

— OK, chef ! C'est toi qui commandes. J'irai dès demain. Et dire que je pensais avoir réussi le plus beau coup de ma carrière...

— Tu parles ! Il s'en serait servi pour son image de marque. Membre du Politburo et encore capable de faire l'amour. C'est plutôt flatteur pour son âge... »

GEORGETOWN, 8 H 10

« Pouah !... C'est dégueulasse ! Quitte à m'apporter mon café au lit, tu aurais au moins pu le sucrer.

— Cesse de râler ! Je t'en ai mis un morceau. Allez, avale. Ça te réveillera.

— Mais je ne peux pas. C'est trop amer. Redonne-moi un autre morceau, s'il te plaît !

— Et ton diabète ? Pas question ! Avale et tais-toi. »

Avec une mine dégoûtée, Chong approcha la tasse de ses lèvres. Marquant un temps d'arrêt pour souffler sur le liquide encore brûlant, il prit une inspiration soudaine et l'avalait d'un trait. La grimace de dégoût qu'il afficha en reposant la tasse sur le plateau indiquait ce qu'il pensait des initiatives de Karol. Mais celle-ci fit mine de ne pas comprendre et la moue dubitative qui apparut sur son visage semblait indiquer qu'elle attendait des remerciements que Chong n'était pas disposé à lui prodiguer. Feignant d'être vexée par la réaction de son mari, elle ramassa le plateau et se dirigea vers la porte de la chambre. « Et si Monsieur daigne enfin se lever, son petit déjeuner l'attend dans la cuisine », ajouta-t-elle en arrivant sur le palier avec le ton compassé d'une fidèle gouvernante vexée par tant d'ingratitude.

Attenante au living, la cuisine donnait de plain-pied sur la véranda. Karol, qui avait imaginé et réalisé toute la décoration de la maison, avait conçu pour cette pièce un cadre fonctionnel d'une sobriété absolue : à l'exception de quelques gravures de couleurs vives, tout était uniformément blanc. À cette heure du jour la lumière du soleil traversait les épais branchages d'un saule pleureur planté en contrebas de la maison, et accentuait encore cette impression de bien-être qui s'emparait d'eux chaque fois qu'ils disposaient d'une matinée libre pour y savourer leur petit déjeuner.

Délaissant le semblant de comptoir qui délimitait la partie cuisine proprement dite et sur lequel ils avaient coutume de s'installer en semaine, Karol avait glissé la table jusqu'à la porte-fenêtre. Celle-ci était grande ouverte pour laisser pénétrer la fraîcheur du matin et le silence qui régnait encore aux alentours pouvait donner l'impression que l'on se trouvait à la campagne. Levée depuis une bonne demi-heure, elle avait pris le temps de soigner la présentation et la table était amoureusement dressée pour l'un de ces tête-à-tête qu'elle affectionnait tant. Pour la circonstance, elle avait préparé un petit déjeuner à la française et la

nappe disparaissait sous un amoncellement de croissants sortis du congélateur. Une baguette trônait bien en évidence à côté d'une impressionnante série de pots de confiture. Seul détail choquant pour un œil averti, un pot de beurre d'érable dépareillait quelque peu l'ensemble. Mais elle savait que Chong n'eût pas manqué de se moquer cruellement de ce qu'il appelait son goût pour l'authenticité s'il en avait été privé.

Le sourire sarcastique qu'il afficha en s'asseyant montrait ce qu'il pensait de ce snobisme de bon ton, quoique déjà légèrement dépassé, qui faisait porter aux nues dans certains milieux intellectuels tout ce qui avait trait à la culture européenne et à son dernier avatar : la cuisine française. Il évita cependant d'émettre le moindre commentaire et Karol qui attendait sa réaction lui en sut gré. La quantité de nourriture était suffisante pour satisfaire sa faim de loup et Chong, qui se piquait d'être indifférent à ce qu'il mangeait, eût été malvenu de critiquer le penchant de sa femme pour la cuisine française. Son verre de jus d'orange avalé, il commença à beurrer en silence son premier croissant. Une fois cette tâche achevée, et plutôt que de le manger, il en prit un nouveau qu'il prépara de la même manière. Par deux fois il répéta la même opération. Karol regardait avec curiosité les croissants ouverts en leur milieu et bourrés d'une épaisse couche de beurre d'érable qui s'entassaient à côté de lui.

« Tu fais des provisions ou quoi ? Tu manges vraiment avec une élégance inégalable ! »

Absorbé par son travail, Chong ne leva même pas les yeux. Son quatrième croissant préparé selon ses désirs, il s'empara de la baguette et s'en coupa sans plus de façons un bon tiers. Reposant enfin son couteau, Chong marqua une courte pause qu'il mit à profit pour faire l'inventaire de ce qu'il comptait avaler, rassuré par la perspective de ne pas mourir de faim ce jour-là. Restait pourtant le problème de savoir par quoi il allait bien commencer. Ostensiblement, comme s'il se moquait de ce que Karol pouvait bien penser de son absence totale de manières, il fit mine d'hésiter entre la baguette et les croissants, avant de se résoudre à abandonner ses deux tartines et de saisir le premier croissant de la pile.

« Et si tu essayais de manger les deux en même temps ? demanda Karol le plus sérieusement du monde. Un croissant dans la main droite et une tartine dans la main gauche. Tu pourrais essayer de voir ce que ça donne.

— C'est une idée, en effet. J'ai le droit ?

— Tant qu'on y est... Et tu sais, les Français ont même l'habitude de les tremper dans leur café. Il paraît que c'est délicieux.

— Mais... C'est sale. Pourquoi voudrais-tu que je me comporte de la sorte ?

— C'est bizarre. Je n'aurais jamais cru que tu serais choqué... Enfin, tu fais comme tu veux. Je ne voudrais surtout pas que ta mère apprenne que je te donne de mauvaises manières.

— C'est très attentionné de ta part, ma chérie. C'est vrai que j'ai reçu une excellente éducation. La meilleure, même. Le problème avec toi, c'est que tu n'es pas passée par les mêmes collègues. C'est ce qu'on appelle le fossé culturel.

— Moi, j'aurais plutôt parlé de fossé des générations. Tu ferais bien de mettre un bavoir, tu es en train de mettre du café partout. Un vrai mioche qui apprendrait à manger tout seul... Oh, tu es répugnant ! »

Chong baissa les yeux sur son peignoir et constata que Karol avait raison. Plusieurs auréoles de café maculaient le tissu blanc et sa manche traînait encore dans le beurrier. Sans se démonter, il se leva et ôta son vêtement avant de se rasseoir dans le plus simple appareil. « Vois-tu, enchaîna-t-il d'un ton docte, je ne tiendrai pas compte de tes observations injurieuses... Alors, dans un esprit de bonne volonté pour me mettre à ton niveau, je renonce

à mes oripeaux d'homme civilisé pour te présenter les deux faces du vieux dilemme philosophique sur la nature et la culture.

- Waou !... J'aime ! Tu aurais fait un excellent prof de philo. Tu sais..., comment dirais-je, trouver les illustrations convaincantes. À tout prendre, je préfère encore la nature.
- Hey ! Minute, s'il te plaît. T'emballe pas. J'ai peut-être le droit de terminer de manger.
- T'inquiète pas pour si peu. La table s'en chargera.
- Pas question. Je ne bougerai pas tant qu'il restera une miette à manger sur cette table.
- Si je te prends au mot, tu en as pour la journée.
- Ça tombe bien. On n'a rien d'autre à faire. Non ? »

MOSCOU, 16 H 05

Son statut d'attaché commercial et la couverture diplomatique lui apportaient sur le plan personnel toutes les garanties requises. En cas d'intervention du KGB il s'en tirerait toujours, après la bousculade d'usage et de menues contusions. On se contenterait de le ramener dûment escorté jusqu'à l'ambassade et le MID^{16} le déclarerait persona non grata. L'Agence n'aurait qu'à le remplacer à la prochaine rotation des personnels diplomatiques ordinaires et le même scénario recommencerait pour la énième fois : le Département d'État se ferait comme à l'habitude tirer l'oreille avant d'accéder en maugréant aux demandes de Langley ; quant aux Soviétiques, il leur faudrait reprendre à zéro leurs enquêtes ordinaires pour cibler le nouveau résident. Néanmoins, et parce qu'il était parvenu jusqu'ici à se faire oublier du KGB, une telle perspective l'inquiétait toujours lors de ces rencontres clandestines et il préférerait ne pas penser aux conséquences d'une telle éventualité sur le cours de l'opération. Si le hasard voulait que l'on ait décidé square Dzerjinski de le filer aujourd'hui, et si dans ce cas il ne parvenait pas à déjouer la filature, il exposerait directement Yasha et même Lusan. La fuite d'Arvontev serait alors des plus problématique et les deux identités complètes que Langley venait de lui faire parvenir n'auraient plus grande utilité.

Debout sur le quai de la station Arbatskaïa, Spurring essaya de réprimer l'anxiété qui le gagnait. Les jambes légèrement écartées, il inspira à fond puis bloqua son larynx en position haute pendant plusieurs secondes. À trois reprises il répéta le mouvement comme on le lui avait appris, avant de sentir les palpitations de son cœur s'apaiser. À défaut de faire disparaître la peur, cette technique lui permettait de se calmer et de retrouver ses réflexes professionnels.

Juste à ce moment, Yasha apparut à l'autre bout du quai. L'ayant reconnu, il détourna la tête et laissa errer son regard parmi les autres usagers à la recherche d'un passager trop ordinaire qui lui attacherait une attention trop soutenue. Comme dans toutes les autres stations de métro de Moscou, les deux voies étaient séparées par un immense hall central où les voyageurs des deux lignes se trouvaient mélangés. Dans un sens, c'était un avantage : la foule y était plus dense et ses éventuels suiveurs se devraient de ne pas le perdre des yeux.

Une rame pénétra dans la station alors que Yasha venait de s'arrêter à quelques mètres de lui. Feignant de s'intéresser aux différents groupes de touristes cornaqués par leur guide de l'Intourist, il croisa son regard, cherchant à deviner quelle direction le jeune homme entendait prendre. D'un geste très naturel, celui-ci roula le journal qu'il tenait à la main et le pointa négligemment sur la rame qui arrivait avant de le glisser sous son bras. Par chance, ils prenaient la direction de Ploscad Revoluti, ce qui allait leur permettre de se joindre au flot

des visiteurs étrangers. Tout allait donc se jouer au moment où il pénétrerait dans le compartiment. Pendant quelques instants, il allait avoir l'initiative et c'était l'occasion idéale pour vérifier s'il était filé ou non.

Se joignant au flot des passagers, il s'approcha du quai de façon à pouvoir pénétrer dans la voiture parmi les premiers. La rame s'immobilisa et dans un chuintement d'air comprimé les portes automatiques s'ouvrirent. Il s'effaça sur le côté pour laisser descendre un couple âgé qui avait du mal à se frayer un chemin et lui-même eut quelques difficultés pour résister à la pression qui s'exerçait dans son dos avant de se précipiter au fond du compartiment. Derrière lui, trois touristes, appareil photo en bandoulière, qui avaient tenté de pénétrer en même temps bloquaient le passage, et une rumeur sourde entrecoupée d'éclats de rire nerveux et de jurons en allemand commença à s'élever. Ce court répit lui permit d'entr'apercevoir son guide qui, lui aussi, avait réussi à se faufiler par l'autre porte parmi les premiers. Attiré par l'incident, Yasha s'était retourné pour voir ce qui se passait et en avait profité pour lui indiquer d'un geste de la main qu'ils descendaient deux stations plus loin. Spurring cligna les yeux en signe d'acquiescement et détourna aussitôt la tête. À la porte, le bouchon humain venait de sauter et la foule s'engouffra dans le plus grand désordre à l'intérieur du compartiment. Tassé sur lui-même jusque-là, Spurring profita du départ pour se redresser et scruta tous les visages, à la recherche du regard triomphant du chasseur qui vient de retrouver sa proie après l'avoir crue perdue. Mais personne ne s'intéressait à lui. Le champ était libre et il se retint de ne pas pousser un soupir de soulagement ; il se sentit tout à coup nettement mieux et ses nerfs se détendirent. À la station suivante, le bataillon de touristes descendit et le wagon se retrouva aux trois quarts vide. Yasha évitait toujours de le regarder. Déroulant son journal, il le plia dans le sens de la hauteur, à la manière de ces habitués des transports en commun qui découpent leur lecture colonne par colonne. Le tunnel jusqu'à Ploscad Nogina était nettement plus long que le précédent et il eut le temps de finir son article avant d'arriver à destination. Lorsque les portes s'ouvrirent, il avait replié son journal sous son bras et il sortit sans s'inquiéter de ce que Spurring faisait. Une fois de plus, l'Américain s'étonna de la parfaite maîtrise des amis de Lusan : leur aisance était remarquable et leurs connaissances des règles de la clandestinité en auraient remontré à bien des agents expérimentés. Finalement, ils prirent la direction de Medvedkovo et Spurring se retrouva sur la ligne qu'il avait empruntée la veille pour se rendre à la VDN Kha. Yasha alla s'asseoir au bout du compartiment et déplia son journal une nouvelle fois. Plongé dans sa lecture, il ne regardait même plus les stations défiler et Spurring comprit qu'ils allaient jusqu'au terminus. Autour de lui, les rangées de sièges se clairsemaient au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient du centre ville. Passé la ligne de ceinture, il ne restait plus que six personnes dans le compartiment. Il était déjà trop tard pour se rendre dans le Parc des Expositions mais encore trop tôt pour que les familles qui s'y promenaient songent à rentrer. Un couple d'une vingtaine d'années qui n'avait pas cessé de s'embrasser durant tout le trajet y descendit bras dessus, bras dessous. Seuls restèrent à leur place une petite vieille avec son éternel filet et un adolescent qui, avec son foulard rouge, devait revenir d'une réunion du Komsomol. Tous les quatre se levèrent en arrivant au terminus. Parvenu sur le parvis, Yasha, qui avait laissé Spurring passer le premier, se décida enfin à le rattraper et à l'aborder.

« OK. Pas de problème. On n'a pas été suivis. Allons-y. Lusan nous attend », dit-il en lui tendant une main grande ouverte que Spurring serra avec chaleur, comme s'il tenait à le féliciter de ce nouveau parcours sans faute.

CHAPITRE VIII

LANGLEY, 9 H 10

Durant son exposé, le colonel Moses n'avait pas montré la moindre émotion ; son débit avait été monocorde et ses phrases claires et concises. Levé à trois heures du matin il s'était enfermé dans un bureau ; cinq heures plus tard, il en était ressorti avec un rapport de huit pages où le moindre détail avait été pesé et soupesé : le technicien recruté la veille par Pritchard avait accompli son travail. Du point de vue technique, la solution qu'il proposait était sans faille : l'idée était cohérente ; chaque point avait été étudié avec soin et, à l'entendre, la sortie d'Arvontev était déjà moins hypothétique. Pourtant, quand il se tut, un silence embarrassé tomba sur l'assistance ; les quatre autres membres du groupe de Stephan Dawson baissaient les yeux et n'osaient se regarder en face ; Dawson triturait un stylo et avait perdu son entrain habituel. L'ébauche de plan imaginée par Moses était brillante et, à l'évidence, ils pourraient s'en contenter. Parmi toutes les options qu'ils avaient envisagées, aucune n'avait présenté la même cohésion : délais, impératifs techniques, tout y était pris en compte ; les éléments s'imbriquaient les uns dans les autres et chacun était persuadé qu'il serait difficile de trouver mieux. Mais, et c'était bien ce « mais » qui leur posait problème, le cynisme de l'entreprise proposée par Moses dépassait de loin ce qu'ils avaient imaginé de pire.

« Je crois que je résumerai notre pensée à tous, Moses, en vous disant que votre suggestion est excellente mais que nous ne pouvons pas prendre un tel risque. » Rompant le silence, Dawson avait jugé nécessaire d'assumer ses fonctions de responsable. Inconsciemment, il s'était adressé au colonel en l'appelant par son nom plutôt que par son prénom et le regard surpris que lui lança Ed Mulloch montra que la nuance n'était pas passée inaperçue. Tentant de se reprendre, il rectifia aussitôt : « Enfin, je veux dire que de mon point de vue, je ne pense pas que nous puissions prendre un tel risque.

— Parce que vous pensez que je n'y ai pas songé moi aussi ? » La réplique de Moses était sèche, mais l'officier s'était bien gardé de relever la condamnation implicite. Il entendait rester sur le terrain des faits et ne souhaitait pas voir le débat prendre un ton trop passionnel. « C'est vrai qu'il y a des risques et je les ai mesurés. Mais je crois que nous devons les accepter. Nous n'avons pas le choix et croyez bien que j'en suis le premier désolé.

— Vous persistez donc à vouloir exposer des civils ?

— Je ne persiste pas, comme vous dites. J'affirme seulement qu'il n'y a pas d'autre solution. Qu'est-ce que vous voulez ? Appâter les Soviétiques, les mettre sur les dents, leur faire croire qu'il s'agit d'une mission de reconnaissance électronique. C'est bien cela ?

— Oui. C'est bien notre postulat de départ.

— Nous cherchons donc à provoquer un branle-bas généralisé de la défense antiaérienne soviétique. Radars d'alerte, radars de veille, radars de défense, tout doit être excité comme pour une opération d'Elint avancée^{17}. Dans le même temps, il est normal de simuler une opération connexe de Comint^{18}, comme si l'on cherchait à percer leurs codes de communications en cas d'alerte sérieuse. Il faut leur faire tellement peur qu'ils ne s'occuperont pas de l'avion chargé de récupérer Arvontev. Vous m'interrompez si je me trompe.

— Non, non. Continuez. Pour l'instant nous sommes d'accord.

— Très bien. Alors redécoupons les différentes étapes, et d'abord celle chargée de jeter la pagaille. Comme convenu, on part du principe que l'opération se déroulera dans la nuit du 31 août au 1^{er} septembre et que nous enverrons plusieurs leurres.

— Toujours d'accord.

— Très bien. On peut donc utiliser les moyens classiques. Ceux-là dépendent de l'armée et il n'y a donc aucun problème. Les Russes connaissent leurs activités et ses spécialités, ce qui est dans notre intérêt. Ils vont se méfier et se mettre en alerte. On peut donc envoyer un RC-135 ou un Awacs dans le coin. Pour faire bonne mesure, on demande à la marine d'envoyer quelques patrouilleurs maritimes de type Orion au-dessus des eaux internationales.

— Pour l'instant, il n'y a rien de vraiment anormal. Les Russes procèdent à l'essai d'un nouveau missile et les accords Salt nous donnent le droit de surveiller ce qu'ils font. » Christopher Whitney avait devancé Moses et celui-ci lui sut gré de son intervention.

« Malheureusement, reprit-il, on ne peut se permettre de faire pénétrer ces appareils chez eux. Le matériel qu'ils trimbalent est trop sensible pour qu'il puisse tomber entre leurs mains. Ensuite, les Soviétiques savent que nos procédures nous interdisent formellement de nous engager dans leur espace aérien. Il faut les alarmer mais surtout ne pas leur laisser croire que l'on cherche à ruser avec eux. Tout est dans cette question d'équilibre. S'ils flairent quelque chose de louche, tout tombe à l'eau.

— Au propre comme au figuré. » Le jeu de mots de Whitney ne suscita aucune réaction et Moses enchaîna sur-le-champ.

« C'est donc à ce moment qu'il faut leur envoyer en clair un signal de danger. Pour l'instant, on les a mis en condition ; maintenant, il faut en profiter. C'est à ce stade qu'on passe à la phase II et qu'un avion de ligne doit dévier de sa route et pénétrer chez eux.

— Oui, mais pourquoi un avion civil ? » Dawson était revenu à la charge et son intervention reflétait le trouble des participants.

« Pour trois raisons. En premier lieu, ce n'est un mystère pour personne, les Russes sont coutumiers de ce genre d'erreurs entre guillemets. On ne compte plus les vols réguliers de l'Aeroflot qui dévient de leur route et ils savent ce que l'on peut fourrer dans une carlingue. Ils prendront vraiment peur et on obtiendra l'effet escompté.

— Oui, mais souvenez-vous du Boeing des Korean Airlines de 1978. Les Russes n'ont pas hésité à tirer dessus.

— Je m'en souviens très bien et j'ai vérifié tout à l'heure. En avril 78, le vol Paris-Séoul de la KAL a dérivé au-dessus d'une région stratégique aux environs de Mourmansk. La chasse soviétique lui a tiré dessus pour le contraindre à atterrir. Il y a eu deux morts parmi les passagers.

— Et ça ne vous gêne pas ?

— La région sera différente. En 1978, l'avion pouvait atterrir. Là, il sera la majeure partie du temps au-dessus du Pacifique. Ils n'oseront jamais tirer sur lui car ils s'exposeraient à une catastrophe. Dans la situation internationale actuelle, ils sont bloqués. Ils ne peuvent raisonnablement pas tirer sur un avion civil alors qu'ils s'appuient sur les mouvements pacifistes pour qu'on n'installe pas nos euromissiles. S'ils le faisaient, ils ruineraient tous leurs efforts.

— Et si quand même ils osaient ?

— Écoutez, Dawson. S'ils osaient, on serait dans la merde, c'est vrai, et je préfère ne pas penser au sort des passagers. Mais on m'a demandé de venir ici pour participer à l'exécution d'une mission à risques. Si on ne les accepte pas, autant renoncer et fermer la boutique. C'est

aussi simple que cela. On va exposer des vies innocentes et j'en suis désolé... Mais j'ai passé en revue toutes les solutions possibles et je n'en vois pas d'autre. Alors, puisque vous voulez tant placer cette discussion au niveau des principes, allons-y et crevons tout de suite l'abcès. » Pour la première fois Moses s'était départi de son calme et avait abandonné son masque impavide. Il se sentait accusé et sa réaction violente le fit remonter dans l'estime de Dawson. Ce n'était plus l'officier discipliné qui parlait, mais l'homme avec ses doutes et ses convictions. « Je suis dans l'armée, poursuivit-il, car je crois à un certain nombre de valeurs. Cela ne justifie aucun excès et je sais que les meilleures causes sont souvent les plus meurtrières. Je me méfie comme de la peste des ayatollahs et autres convaincus en tout genre qui ne se posent aucune question quand il s'agit de tuer. Par contre, quand on me donne un ordre, quand les autorités démocratiquement élues estiment nécessaire d'exposer des vies humaines pour en protéger d'autres, j'essaie de l'exécuter sans que mes états d'âme interfèrent dans mon action... Alors pour en revenir à ce qui nous intéresse, on m'a dit qu'il était vital pour notre sécurité qu'Arvontev sorte d'URSS. Je ferai en sorte qu'il y parvienne. Est-ce clair ?

— OK, Moses. Ne vous emballez pas. Nous en sommes au même point. » La voix de Dawson était plus conciliante et l'argumentation de Moses l'avait ébranlé. Au fond, il était rassuré. L'officier n'avait rien d'un boute-en-guerre et sa réaction était des plus mesurées. « Supposons que vous ayez raison. Après tout, c'est vrai, il y a peu de chances que les Russes tirent sur un appareil civil. Vous nous avez parlé de deux autres raisons pour recourir à un avion de ligne. Quelles sont-elles ? »

Moses avait senti qu'il venait de marquer un point et il eut l'intelligence de ne pas le souligner. Sans sourciller, il reprit sa voix de technicien froid et posé et il se comporta comme si l'incident n'avait pas eu lieu. « La seconde raison, dit-il, se rapporte à l'état d'esprit des Russes. Vous le savez aussi bien que moi, ils connaissent très bien le fonctionnement de nos services et les limites que nous ne pouvons pas dépasser. En matière de surveillance électronique, ils savent que la provocation que nous devons susciter pour exciter leurs radars doit être adaptée aux objectifs politiques et stratégiques fixés par le gouvernement. Or, depuis l'incident de Corée du Nord en 1969, au cours duquel un Super-Constellation de reconnaissance a été abattu avec trente et un hommes à bord, l'US Air Force a ordre de ne plus envoyer d'appareil au-dessus des territoires ennemis. Si on déroge à la règle, ils auront des doutes. Donc, une fois encore, nous n'avons pas le choix et nous devons utiliser un avion civil.

— Toujours votre savant dosage entre la ruse et le doute ? » La question de Dawson n'était plus une agression déguisée et Moses lui répondit en souriant.

« Si vous voulez. Prenez-le comme ça. Enfin, la troisième raison est liée à un concours de circonstances. Grâce à la connexion informatique avec le Pentagone, j'ai pu consulter nos ordinateurs de l'armée. Or, j'ai découvert que dans la nuit du 31 août il va y avoir pas mal de passages dans l'espace extra-atmosphérique juste au-dessus du centre d'essais de missiles du Kamtchatka. Si on couple ces passages avec un vol régulier qui pénétrera dans leur espace aérien, tous les ingrédients sont en place pour que les Soviétiques soient persuadés que nous voulons les mettre à l'épreuve. Comme pour les chiens de Pavlov : on leur envoie le stimulus électrique et le réflexe se déclenche tout seul.

— De quels passages parlez-vous ?

— Il y aura déjà un Ferret-D, un satellite de l'Air Force chargé d'enregistrer la réaction des radars de veille et de défense des Soviétiques, ce qui correspond justement à notre prétendu

centre d'intérêt. Il balaiera deux fois le Kamtchatka pendant cette nuit-là : entre 1 h 45 et 1 h 54 la première fois, et entre 3 h 04 et 3 h 10 la seconde. Pendant ce même laps de temps, la prochaine mission Challenger, qui doit partir le 30 août, passera trois fois à la verticale de la région. On a donc tous les éléments pour que les Russes croient à une action combinée. On a la provocation : l'avion civil, et les instruments pour recueillir les informations : le satellite, la navette et les avions de reconnaissance.

— Et justement, l'avion civil ?

— Attendez, j'y arrive. Au moment du second passage du Ferret et au cours de la deuxième révolution de Challenger, aux alentours de trois heures du matin, un avion de ligne passera à proximité sur la R-20, la plus septentrionale des routes aériennes entre Anchorage et Tokyo. Si on parvient à le faire dévier de sa trajectoire et à modifier un peu l'heure normale de son départ d'Anchorage, la coïncidence sera parfaite.

— Et qui vous dit que le pilote acceptera de prendre un tel risque ?

— Le fait qu'il s'agira une nouvelle fois d'un appareil de la KAL et que nos alliés de Séoul ne nous ont jamais rien refusé. Surtout si l'on obtient que la Maison Blanche fasse elle-même la demande.

— Et quel est ce vol ? demanda Dawson d'une voix atone.

— Le vol Kal 007 New York-Séoul via Anchorage. »

MOSCOU, 17 H 15

L'après-midi touchait à sa fin. Par la fenêtre ouverte, les rumeurs de la rue arrivaient jusqu'à lui. En prêtant l'oreille il parvenait à distinguer l'accent des différents groupes qui déambulaient sur le trottoir. Les impressions qui l'assaillaient étaient nouvelles pour lui. Il venait de réaliser qu'il n'avait pas ouvert un dossier depuis douze jours et le travail ne lui manquait pas. Observer les allées et venues des promeneurs du dimanche, détailler tel ou tel d'entre eux, saisir un éclat de rire lui paraissait autrement important.

Assis devant la fenêtre, Arvontev observait le spectacle de la rue. Il respirait des odeurs qu'il n'avait jamais différenciées, savourant jusqu'à l'âcreté de la poussière de l'Arbat. Pour la première fois depuis la disparition de Martha, il était sensible à l'élégance des jeunes femmes qui se promenaient devant lui. Sous le soleil de l'été il avait redécouvert Moscou et, si les consignes de Lusan n'avaient pas été aussi strictes, il serait descendu se mélanger à la foule. Soudain, il redécouvrait l'envie de revoir une dernière fois les lieux où il avait été heureux avec Martha. Le café de la rue Gorki où ils avaient coutume de se retrouver à la sortie de leurs cours. L'épicerie, rue Herzen, à côté de l'ancienne faculté, où ils allaient acheter kvas et pirojki les jours d'abondance. La salle de concerts du conservatoire Tchaïkovski où ils s'étaient rencontrés pour la première fois et la façade néo-classique du Bolchoï où ils s'étaient fixé leur premier rendez-vous. Des détails infimes lui revenaient en mémoire avec une netteté saisissante. En trente ans, Moscou avait changé mais il s'apercevait que ces mutations n'avaient pas altéré l'atmosphère de la capitale. Il lui avait fallu prendre la décision de s'exiler pour que le voile se déchire et il se faisait l'effet d'un pantin malmené par un destin capricieux. D'une certaine manière, cette vision était rassurante : elle lui permettait de prendre autant de distance vis-à-vis de ce qu'il observait en lui-même que du manège de la rue auquel il assistait. Son avenir lui avait échappé et il pouvait l'envisager avec la même curiosité dénuée de passion que celle qu'il mettait à imaginer l'existence d'individus au seul

vu de leur démarche ou de leur habillement. Malgré la discrétion des autorités et de la presse, il n'ignorait pas que son installation aux États-Unis n'irait pas sans difficulté. De notoriété publique, nombre d'immigrants étaient incapables de s'intégrer outre-Atlantique. Les déboires des rares exceptions autorisées à revenir au pays étaient pour l'occasion minutieusement décrits par les journaux. La flambée des prix du logement à Brighton Beach, le quartier de Brooklyn investi par les immigrants russes des années 70, l'ampleur du chômage frappant cette communauté, les réseaux de la « Mafia russe » rackettant les nouveaux arrivants, tout était relaté par le détail pour dissuader l'éventuel candidat au départ. Cela, Arvontev le savait. Par avance, il faisait l'expérience du vide qui l'attendait et qu'il ne parviendrait pas à combler. Pour autant, il ne cherchait pas à résister au mouvement qui l'entraînait presque malgré lui. De lui-même, il avait mis le doigt dans l'engrenage et il n'était plus en mesure de résister. À son corps défendant il cédait et éprouvait une griserie certaine à se laisser emporter. Il était enfin parvenu à être en accord avec lui-même et payer ce résultat de l'échec de sa tentative lui paraissait un moindre coût. Martha était là, plus proche que jamais. Il l'avait retrouvée et avec elle, l'harmonie intérieure disparue lors de son décès. Le reste, tout le reste, était secondaire et lorsqu'il se résolut à abandonner sa contemplation, il avait découvert que sa fuite s'achevait. Il avait compris ce qu'il recherchait en même temps qu'il le découvrait et, s'il devait toujours aller au bout de son geste, celui-ci avait néanmoins perdu sa signification. L'essentiel était ailleurs et, avançant le cours des événements, il y était déjà parvenu.

NANTUCKET, 9 H 20

« Qu'est-ce que ça te fait de te sentir chez toi ?

— Mais on n'est pas encore chez nous et je n'ai pas ton instinct petit-bourgeois de propriétaire foncier.

— Espèce de rabat-joie ! Tu n'es qu'un vieux grognon. » Jennifer ébouriffa les cheveux de son mari et s'enfuit devant lui, foulant l'herbe encore humide de rosée. Derrière elle Stanley se mit à courir pour la rattraper, mais elle avait déjà trop d'avance pour qu'il pût revenir à sa hauteur. Quelques secondes plus tard, Jennifer, qui était parvenue au haut de la dune marquant la limite du pré salé, le regardait s'essouffler à gravir le petit raidillon, un sourire narquois au coin des lèvres.

« T'as le souffle court, mon chéri. Le fringant champion d'athlétisme de Harvard n'est plus ce qu'il était.

— C'est pas le souffle, lui répondit Stanley en arrivant près d'elle. Ce serait plutôt ta cuisine d'hier.

— Hey, dis donc... Personne ne te demandait de reprendre trois fois des tortillas.

— Tu confonds tout. C'était par politesse et pour te faire honneur devant notre invité.

— Toujours est-il que lorsque j'ai voulu le resservir, le plat était vide.

— Tu vois bien. Comme ça, je t'ai évité l'affront d'un refus. Et plutôt que de me remercier, tu m'injures.

— Eh bien là, tu ne manques pas de souffle ! » Jennifer se retourna avec brusquerie pour admirer le paysage et Stanley la prit par la taille, attirant sa tête jusqu'à son épaule. « Tu sais, c'est vrai que j'ai un instinct petit-bourgeois de propriétaire terrien, reprit-elle en revenant à l'objet principal de ses préoccupations. J'ai traversé ce champ des milliers de fois et

aujourd'hui c'était différent. Je le regardais avec des yeux neufs. Ce n'était plus un vulgaire terrain comme les autres, mais le nôtre. Tu peux comprendre, dis ?

— Oui. Je crois que je peux comprendre... Je n'ai pas exactement ressenti la même chose puisque je n'ai pas été élevé dans cette maison comme toi. Mais je m'y suis suffisamment attaché pour savoir ce que ce bout de terrain peut représenter pour toi. Pour moi aussi d'ailleurs, il m'est apparu sous un jour différent.

— Alors, tu es d'accord pour qu'on l'achète.

— Tu en as douté ? »

MOSCOU, 17 H 20

La Volga noire banalisée s'engagea dans la rue Medikov et Oleg Vladyrine poussa un soupir de soulagement. La voie de chemin de fer qui barrait l'autre extrémité de la rue l'avait obligé à faire un détour et il s'était perdu dans le dédale de Lenino. En désespoir de cause il s'était résolu à revenir sur ses pas jusqu'à la Kasirskojesösse et de là, il était parvenu à s'orienter sans trop de difficulté. Orkov lui avait dit qu'il resterait dans cette ruelle toute la journée à surveiller le domicile d'Alexandre Grichkine, l'un de ses suspects. Roulant au pas, Vladyrine scrutait les deux trottoirs mais les environs étaient déserts. Il n'y avait aucune trace d'Orkov et il jura entre ses dents. Au même moment, un convoi s'engagea sur les rails juste en face de lui et un sourd grondement se répercuta entre les vieilles bâtisses marron de quatre étages entre lesquelles pointaient deux sinistres cheminées d'usine noires de suie. Quand le dernier wagon eut disparu, le vacarme cessa et la rue retomba dans sa torpeur. Les habitants avaient dû fuir vers les parcs de Zagore et il avait l'impression de déambuler dans un décor de cinéma où l'on aurait pu commencer à tourner dès le lendemain une évocation réaliste de l'apparition de la classe ouvrière dans la Russie tsariste. Alors qu'il passait devant la porte cochère de l'une des deux usines dont il avait aperçu les cheminées, il tomba sur Orkov, dissimulé dans une guérite. Celui-ci avait remarqué la voiture et, après avoir reconnu Vladyrine, il abandonna sa cachette et s'engouffra dans la Volga.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu as du nouveau ? » demanda-t-il en refermant la portière.

Avant de répondre, Vladyrine passa en marche arrière et fit demi-tour dans un crissement de pneus. Il sentait l'impatience d'Orkov et il ne lui était pas désagréable de le faire lanterner un peu. « Ouais. Pas mal, répondit-il. J'ai fait comme convenu et j'ai surveillé l'appartement de ton Lusan.

— Et alors ?

— On y retourne. Avec un peu de chance, le diplomate américain sera toujours chez lui...

— Le quoi ? Un diplomate américain ? Comment le sais-tu ?

— Mon pauvre vieux ! Tu es resté trop longtemps dans ton Grand Nord. Il va être temps de songer à demander ta mutation. »

Orkov avait remarqué la condescendance du ton de Vladyrine mais préféra l'ignorer. « Je ne vois pas le rapport. Si tu veux bien m'expliquer.

— T'as entendu parler du NPPD ?

— Non. C'est quoi ?

— Un petit raffinement technique que nos amis du KGB ont mis au point pour tracer le personnel de l'ambassade américaine et les personnes qu'il contacte. C'est une sorte de poudre incolore que l'on s'arrange pour coller sur le volant de leur voiture. La poudre adhère

à la peau et il suffit d'une simple poignée de main pour marquer les correspondants de nos petits copains d'en face.

— Jamais entendu parler.

— Ce n'est pas étonnant. En dehors des deux premiers directorats du KGB, cette information a fait l'objet d'une diffusion restreinte. Risque de radioactivité, paraît-il. En outre, il n'y a aucune raison pour que tu aies à t'en servir. C'est d'ailleurs assez récent : dix ou douze mois au maximum, et on ne l'utilise pour l'instant qu'avec les Américains. Alors quand tu m'as dit qu'il y avait de fortes chances pour que ceux qui hébergent ton Arvontev contactent l'ambassade US, j'ai pensé à prendre l'appareil de détection que le KGB nous a fourni à titre expérimental. Je ne sais pas comment ça marche ni ce qu'il y a dedans. Je me suis contenté de le brancher sur l'entrée de l'immeuble de Lusan et d'attendre. Lui, je l'ai vu sortir de sa voiture, les mains pleines de cambouis. C'était vers midi. Puis plus rien. À quatre heures un quart, par contre, il y a deux autres types qui sont arrivés. J'en ai reconnu un pour l'avoir vu entrer dans l'immeuble un peu avant Lusan, mais je ne me rappelle pas l'avoir vu sortir. Quand ils sont arrivés devant moi, la sonnerie de la boîte s'est déclenchée. Sacrement fort même. J'en ai donc déduit que l'un de ces mecs devait avoir une bonne dose sur lui. Ce qui veut dire qu'il ne peut s'agir que d'un Américain.

— Tu as pu le reconnaître ?

— Non. Je n'ai pas eu le temps. Mais regarde derrière. Il y a un AF de l'ambassade US.

— Décidément, tu penses à tout. Même un album de famille... Tu vas voir, on va mettre le nez sur le résident de la CIA que nos petits copains du KGB n'ont pas encore réussi à localiser. » Orkov était très excité et il donna une chaleureuse bourrade dans le dos de Vladyrine. Concentré sur sa conduite, celui-ci accepta ces remerciements et déjà son esprit calculait les avantages immédiats que cette première découverte pourrait lui procurer. Avec ce diplomate américain dans le coup, il y avait de fortes chances pour qu'Orkov ait vu juste. Et ça, c'était la grosse affaire qu'il attendait depuis si longtemps. À cette pensée, il appuya sur l'accélérateur et la voiture répondit avec docilité. Sous son capot ordinaire, la Volga disposait d'un moteur gonflé qui permettait d'atteindre le cent soixante sans difficulté. La circulation était fluide et il pouvait utiliser toute la puissance de son véhicule.

« Tu passes par où ? demanda Orkov en bouclant sa ceinture de sécurité.

— On fait un petit détour, mais on gagnera du temps. Tu vas voir. Je préfère prendre le boulevard de ceinture extérieur. On ira beaucoup plus vite. Avec un petit peu de chance on sera là-bas en moins d'un quart d'heure et on pourra prendre nos oiseaux au nid.

— D'accord. Fonce ! »

GEORGETOWN, 10 H 15

« Qu'est-ce que tu fais ?

— Tu le vois. Je bricole.

— C'est bien ce qui m'inquiète. »

Agenouillé sur la moquette du salon, Chong avait ouvert le récepteur de télévision et s'affairait à l'intérieur. Quelques fils dénudés pendaient sur le côté et le haut-parleur à demi démonté reposait en équilibre précaire sur un verre vide.

« On ne va quand même pas appeler un dépanneur pour un simple branchement à ressouder.

— Ce serait peut-être plus économique que de devoir racheter un nouveau poste. Tu ne crois pas ? »

Chong ne répondit pas et se saisit du fer à souder, non sans manquer de se brûler. « Tu ne pourrais pas t'écarter, s'il te plaît ? bougonna-t-il. Tu es dans la lumière. Je ne vois pas ce que je fais.

— Très bien, très bien ! Je te laisse, maugréa Karol. Il ne faut surtout pas décourager les bonnes volontés. »

Karol fit demi-tour pour quitter la pièce. Au moment de refermer la porte sur elle, elle glissa la tête dans l'entrebâillement et l'interpella une dernière fois :

« Ai-je encore le droit de te donner un conseil ?

— Humm... Vas-y toujours.

— À ta place, je débrancherais la télé avant de continuer... Toi au moins, tu peux encore servir. »

MOSCOU, 18 H 55

« Alors, nous sommes d'accord. Vous acceptez de l'accompagner.

— Vous ne me laissez guère le choix.

— Nous n'avons pas le choix. C'est différent. Arvontev ne peut pas voyager seul et il nous est matériellement impossible de faire venir quelqu'un des États-Unis. Vous savez très bien que si nous avions pu le faire, nous ne vous aurions jamais demandé cela.

— Peut-être... Je ne sais plus... C'est tellement moins risqué pour vous d'agir de la sorte. »

La voix de Lusan était lasse et d'avoir évoqué pendant plus de deux heures tous les aléas du voyage n'améliorait guère son moral. L'Américain avait joué franc-jeu, il le reconnaissait ; il n'avait pas cherché à minimiser les risques de l'aventure. Sans cette franchise il aurait encore pu refuser, mais au fond de lui-même il savait depuis la veille qu'il se chargerait de cette mission quitte à y laisser sa peau ou à se retrouver en camp de travail. Chassant ces idées de sa tête, il reprit son assurance pour régler les derniers détails : « Pour nous résumer, je fais établir ce soir les faux passeports pour Arvontev d'après les identités que vous m'avez communiquées. Avant de partir, il devra en outre avoir mémorisé ses deux biographies. Quant à moi, je voyagerai aussi sous des noms d'emprunt.

— C'est cela. Vous avez assez d'argent pour acheter vos deux billets d'avion jusqu'à Irkoutsk, puis vos deux billets de train jusqu'au Birobidjan. Achetez-les au dernier moment surtout. Si Arvontev en est capable, je préférerais aussi qu'il prenne lui-même son billet d'avion. Pour le train, ce sera différent puisque vous serez censés voyager ensemble dans le même compartiment...

— Compris. En cas de pépin, j'utilise les numéros de téléphone d'urgence que vous me communiquerez demain. C'est vous qui répondrez.

— C'est bien cela. J'espère que vous n'aurez pas à vous en servir. S'il vous arrive un pépin, j'essaierai de vous mettre en contact avec les rares personnes que nous avons sur place. Inutile de vous dire que nous n'avons pas grand-monde en Sibérie et que la plupart de nos correspondants pourront dans le meilleur des cas vous cacher quelque temps. Pour la fin du voyage, quand il vous faudra rejoindre l'avion de réception, ce sera à vous de vous débrouiller. Vous aurez une marge de manœuvre assez grande pour vous retourner.

— Oui, j'ai compris. Vous m'offrez un aller simple pour la Sibérie avec en prime le droit

d'y rester.

— Allez, Lusan. Ne dramatisez pas. Je sais que ce que je vous demande est dangereux, mais vous êtes débrouillard... Avec ce que je vous ai donné, vous avez de quoi acheter pas mal de monde. Je suis sûr que vous vous en sortirez. Et si à votre retour vous souhaitez quitter le pays, je vous donne ma parole que nous vous y aiderons.

— Pas de promesse, Spurring ! Si j'en sors vivant, vous savez très bien que vous chercherez avant tout à ne pas faire de vagues. Même si vous, vous voulez m'aider, vos supérieurs vous ordonneront de ne pas bouger et de me laisser me démerder seul. » Lusan avait retrouvé toute son agressivité et il ne lui était pas désagréable de mettre son vis-à-vis en difficulté : Spurring était honnête quand il lui promettait de l'aider, mais il était également conscient que l'Américain savait par avance qu'il serait contraint par la suite de le laisser tomber ; guettant sa réaction, il le dévisageait d'un regard froid et il eut un sentiment de victoire en le voyant tordre nerveusement ses mains. « Allez, faites pas cette tête-là, reprit-il, magnanime. Je n'accepte pas pour vous, mais parce que je sais que je dois le faire. Vous ne me laissez pas le choix, mais les autres non plus ne m'ont pas laissé le choix... Vous me dégoûtez un peu, mais eux me dégoûtent beaucoup. Si Arvontev s'en sort, ce sera ma vengeance : je leur aurai fait payer ce qu'ils m'ont fait endurer. Voilà l'essentiel. C'est pourquoi j'accepte d'y jouer ma peau. Pas pour votre fric, ni pour votre angélisme d'Américain bien nourri.

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? » Très mal à l'aise, Spurring s'était levé et s'efforçait de ranger sa chaise sous la table, comme s'il cherchait à effacer toute trace de sa présence.

— Il n'y a rien à dire et ça vous emmerde prodigieusement. Vous préférez garder la tête dans votre trou et vous n'aimez pas que l'on vous rappelle que vous faites un métier dégueulasse... Ceci étant, et c'est à votre avantage, c'est pourquoi j'ai accepté de travailler avec vous. Vos homologues d'ici n'ont pas vos scrupules... »

À son tour Lusan s'était levé et il se dirigea vers la chambre où il avait demandé à Yasha d'attendre. Il préférerait que le jeune homme ne soit pas au courant de ce que l'Américain avait à lui dire. Si les choses tournaient mal, il ne pourrait révéler que ce qu'il connaîtrait et Yasha l'avait bien compris, même si son amour-propre en avait pris un coup. Pour lui il ne restait plus qu'un rendez-vous avec Spurring, le lendemain matin, dans le hall de la gare de Kiev, pour connaître le lieu précis et l'heure de réception d'Arvontev. Après, Lusan entendait mettre Yasha au vert et, avec un peu de chance, lui parviendrait toujours à s'en tirer. La CIA avait été généreuse et il serait possible de lui laisser une somme confortable pour s'installer ailleurs, le temps que les choses se tassent. « Yasha, dit-il en frappant à la porte, tu peux sortir. Tu raccompagnes notre ami au métro.

— Non, non, laissez. Je peux très bien retrouver mon chemin tout seul, intervint Spurring, saisissant l'occasion au vol pour effacer le malaise suscité par les dernières paroles de Lusan.

— C'est hors de question. Medvedkovo est trop proche des zones interdites aux étrangers. On n'a pas souvent l'occasion de voir des Américains dans le coin et je n'ai pas envie que vous vous fassiez remarquer. Yasha vous accompagne. Vous en profiterez pour mettre au point votre rendez-vous de demain.

— Bon ! C'est vous qui décidez. Alors, au revoir ! Je ne pense pas que nous nous reverrons avant votre départ et je vous souhaite bonne chance. » Spurring tendit la main à Lusan et essaya de sourire de manière moins crispée. Mais l'incident semblait être oublié et Lusan serra la main qu'il lui tendait sans aucune trace d'arrière-pensée.

« Au revoir, Spurring. Oubliez ce que je vous ai dit. Vous m'avez apporté sur un plateau l'occasion que j'attendais depuis longtemps. On tourne tous la page et c'est mieux ainsi. » Il le raccompagna jusque sur le palier et attendit de les voir disparaître dans la cage d'escalier pour refermer la porte. Par automatisme, il se dirigea vers la fenêtre pour les regarder s'éloigner et écarta le rideau au moment où Yasha et Spurring sortaient sur le terre-plein central. Les deux hommes marchaient sans se presser et se dirigeaient vers la station de métro.

Parvenus au bout de l'esplanade, ils tournèrent sur leur gauche sans remarquer l'homme qui était sorti d'une Volga noire garée en contrebas. De sa fenêtre Lusan n'avait rien perdu de la scène. Il avait aussi aperçu le second homme resté en faction au volant de la voiture. C'était si imprévu qu'il ne réagit pas immédiatement. La soudaineté de l'attaque, que rien ne laissait supposer, le déconcertait. Il ne savait pas comment il avait été repéré ; cependant il avait bel et bien été placé sous surveillance. Le temps qu'il se reprenne, l'homme qui suivait Yasha et Spurring avait à son tour disparu de sa vue. Se précipitant vers le buffet, il saisit ses clefs de voiture et se rua vers la porte. En prenant le couloir qui longeait l'immeuble au rez-de-chaussée, il avait une chance de sortir par l'autre extrémité sans se faire remarquer. La station de métro était assez éloignée et il avait le temps de les rattraper pour les prévenir. Après, il lui faudrait improviser et cette pensée le fit s'arrêter net au milieu de l'escalier qu'il dévalait quatre à quatre. Toujours au pas de course il remonta chez lui et saisit les faux papiers et l'épaisse enveloppe que lui avait remis l'Américain. Il n'avait aucune illusion à se faire : il était grillé et il n'aurait plus l'occasion de revenir ; la page avait été tournée plus vite qu'il ne s'y attendait. Fourrant le tout dans la poche de la veste qu'il enfila à la hâte, il parcourut du regard cet appartement qu'il quittait pour la dernière fois. Malgré la précipitation, il ressentit un pincement au cœur et éprouva le besoin de fermer à clef la porte palière.

Mais il n'eut pas le loisir de s'appesantir sur ses regrets ; la vision de la Volga noire lui revint avec une netteté parfaite et son esprit se mit à rechercher le moyen de déjouer la surveillance de l'homme resté au volant. « Du calme, pensa-t-il. Ne te presse pas. Tu as tout ton temps pour les rattraper. » Parvenu dehors, il se força à ne pas regarder dans la direction de la Volga noire et s'obligea à faire un long détour pour rejoindre par l'arrière sa Zhigouli garée au milieu du parking. Le cœur battant, il tourna la clef de contact en espérant que le moteur accepterait de démarrer au premier tour. Par chance, son vœu fut exaucé et il réussit à se dégager sans encombre. Arrivé sur l'esplanade, il s'autorisa enfin à regarder dans son rétroviseur. Derrière lui, à moins de cinquante mètres, la Volga le suivait sans se presser. Alors, sans réfléchir davantage, il appuya à fond sur l'accélérateur et aborda le virage du bout de l'esplanade sans même ralentir.

NANTUCKET, 11 H

À quatre pattes sur sa serviette, Jennifer ratissait avec précaution le sable. De sa main gauche elle nivelait la surface avant que sa main droite prenne le relais pour sonder le terrain ainsi aplani. Chaque fois qu'un côté de sa serviette était passé au crible, elle se tournait pour passer au suivant sans changer de posture. Accaparée par sa recherche, elle ne semblait pas songer à l'inconfort de sa position. Au deuxième tour sur elle-même, ses gestes devinrent plus fébriles et des signes de nervosité apparurent sur son visage. Allongé dans l'eau à une

trentaine de mètres de là, Stanley se laissait balloter par les vagues qui venaient mourir autour de lui tout en observant le curieux manège de sa femme. Intrigué, il finit par se lever et se dirigea vers l'endroit où ils avaient déplié leurs draps de bain.

« Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il en saisissant sa serviette pour s'essuyer. Des pâtés ?

— Fais attention où tu marches. Tu vois bien que je suis en train de chercher quelque chose. »

Jennifer n'ayant pas levé la tête pour lui répondre, Stanley comprit qu'elle était de mauvaise humeur. Il était habitué à ses sautes de caractère : parmi les qualités qui l'avaient attiré chez elle, ces brusques changements d'attitude que rien n'expliquait en apparence pouvaient posséder leur charme ; c'était en quelque sorte le piment de leurs relations qui leur permettait de conserver ce côté passionnel, même après cinq ans de mariage. Très tôt il avait compris que ce singulier manque de tact, qui à intervalles réguliers venait obscurcir leurs rapports de couple, s'expliquait par son enfance sans mère et il avait appris à en tenir compte. Jennifer était dépourvue d'intuition. Contrariée, elle réagissait avec brusquerie et se terrait dans une bouderie de longueur variable. Ce n'était qu'après coup, une fois le nuage dissipé, qu'elle s'enquérât des dégâts et qu'elle tentait avec plus ou moins d'habileté de faire amende honorable ; mais même dans ces moments-là, elle ne parvenait pas à exprimer une tendresse qui lui avait toujours fait défaut, se montrant plus enjouée et plus câline qu'à l'ordinaire tout en restant incapable de se laisser aller à ses sentiments, et force avait été à Stanley d'apprendre à s'en contenter. Paradoxe, elle lui avait avoué que ses crises les plus sérieuses avaient eu pour origine la découverte de sa propre dépendance à son égard. Depuis lors, il savait qu'elle avait autant besoin de lui que lui d'elle et leurs relations avaient pris une tournure différente avec cette complicité mutine et intransigeante qui constituait à présent leur manière de vivre leur passion.

En d'autres circonstances, Stanley n'aurait donc pas réagi et se serait contenté de hausser les épaules en attendant que passe la crise. Cependant, cette subite colère après leurs élans des deux derniers jours lui fit l'effet d'une douche froide. Alors qu'il savait d'expérience que la meilleure solution consistait à laisser l'orage disparaître, il se sentit piqué au vif et ne put s'empêcher de répliquer avec dureté : « Hey ! Du calme, tu veux bien. Si tu as perdu quelque chose, je n'y suis pour rien. »

Jennifer ne se donna même pas la peine de répondre. Poursuivant sa fouille, elle s'enferma dans un mutisme qu'il connaissait bien et qui ne fit qu'accentuer son irritation.

« Tu ne crois pas que tu pourrais me répondre, au moins. Si je suis de trop, je peux te laisser.

— Fais ce que tu veux, mais ne piétine pas autour de moi. Tu m'agaces. »

Au ton de la voix, il comprit qu'il n'aurait jamais dû répliquer. Mais loin de s'en vouloir, il éprouva une sorte de plaisir malsain à s'engager dans des hostilités qu'il aurait encore pu éviter. « Bon dieu, Jenny ! T'es vraiment insupportable quand tu t'y mets. Est-ce que tu as vraiment besoin de tout gâcher chaque fois que ça va si bien ? Je te demande une simple explication et aussitôt tu montes sur tes grands chevaux. Est-ce que c'est vraiment utile ?

— Si tu veux te montrer utile, aide-moi à chercher. J'ai perdu ta nouvelle bague et si tu continues à remuer comme tu le fais, tu peux être sûr que je ne la retrouverai jamais. »

La réponse était sèche, mais derrière la froideur du ton, il perçut les sanglots que Jennifer cherchait à dissimuler. Pourtant sa propre colère et ce qu'il venait d'entendre lui firent oublier le désespoir qui perçait dans la voix de sa femme. « Quoi ? La bague ?

— Oui. La bague. Tu es content maintenant.

— Mais quelle idée stupide t'as eu d'amener cette bague sur la plage. Dans ce sable, autant chercher une aiguille dans une meule de foin.

— Tu ne vas quand même pas me dire combien tu l'as payée. Je l'ai perdue et maintenant je la cherche. Mais si tu continues, je rentre et on verra bien qui sera le plus embêté. » Il n'aurait jamais dû répliquer : Jennifer en avait profité pour se montrer odieuse ; toute trace de sanglot avait disparu et sa voix était devenue dure et tranchante comme si elle était en proie à une exaltation destructrice.

Sachant bien qu'elle était capable d'aller jusqu'au bout de son raisonnement, Stanley fit prudemment marche arrière et, sans rien ajouter, se mit à genoux à son tour. Pendant une vingtaine de minutes ils fouillèrent chacun de leur côté, murés dans un mutisme lourd de conséquences. Le sol était trop meuble et le sable qui leur glissait entre les doigts interdisait toute recherche systématique. À deux reprises Stanley sentit une légère aspérité sous ses doigts, pour découvrir en définitive une capsule de Coca-Cola et un simple coquillage. L'excitation de cette seconde tentative retomba et il était sur le point de s'en prendre à Jennifer quand celle-ci poussa un cri de victoire :

« La voilà ! Je l'ai !

— Enfin. C'est pas trop tôt. J'espère que cela te servira de leçon et qu'à l'avenir tu m'éviteras ce genre de comédie. » Incapable de se contenir plus longtemps, il se releva et saisit son pantalon de toile. Puis, le visage fermé, il se dirigea vers la dune, laissant à Jennifer le panier du repas qu'ils avaient eu l'intention de partager sur la plage.

MOSCOU, 19 H 05

Il n'y avait rien à faire. Derrière lui la Volga ne le lâchait pas d'une semelle. Son suiveur conduisait avec une maîtrise parfaite et, à ses reprises, il était hors de doute qu'il disposait d'un moteur gonflé. Lusan comprit qu'il ne parviendrait pas à le semer avec son antique Zhigouli. Pour aggraver les choses, ses vitesses passaient mal et dès le premier virage pris sur les chapeaux de roue, il avait réalisé que ses pneus trop lisses ne lui permettraient pas longtemps de continuer à ce rythme. Devant lui le moteur cognait allégrement sous le capot et, sous lui, l'arbre de transmission gémissait sans discontinuer, comme s'il attendait le premier cahot un peu plus brusque pour rendre l'âme. Utilisant le maximum de la puissance qui lui restait, Lusan accéléra une nouvelle fois en abordant la rue Sirokaja. À trois cents mètres devant, il pouvait distinguer l'homme qui suivait Yasha et Spurring, lesquels continuaient à marcher sans s'apercevoir de rien.

D'ici quelques secondes il allait falloir les récupérer et il ne voyait toujours pas comment procéder. L'attitude de son poursuivant le déconcertait ; il n'arrivait pas à comprendre ce qu'il lui voulait. S'il avait souhaité l'empêcher de rejoindre Yasha, il aurait pu le dépasser sans difficulté et lui bloquer le passage ; au lieu de quoi il se contentait de le marquer d'assez près et ne faisait pas mine de vouloir l'intercepter. Dans les circonstances actuelles, c'était tout à fait illogique, mais cela lui permettait de conserver l'initiative et il était bien résolu à se servir du mieux qu'il pourrait de la corde qu'on lui laissait. Maintenant il était grillé ; il n'avait plus rien à perdre. Pour la première fois depuis longtemps, il allait être de nouveau confronté à la violence, mais là il n'avait plus l'intention de se contenter de la subir : puisqu'on lui laissait le choix des moyens, il allait prendre les devants. Cette pensée raviva soudain en lui un désir de vengeance et une agressivité qu'il croyait être parvenu à dominer et à enterrer au plus

profond de lui-même.

Moins de deux cent cinquante mètres le séparaient encore du flic à pied. L'homme était bâti en puissance, quoiqu'un peu lourd ; les épaules de sa veste étaient renforcées et retombaient à la hauteur des omoplates en bourrelets grotesques. Parvenu à sa hauteur, Lusan freina brusquement et monta sur le trottoir. La voiture dérapa sur le sable d'une tranchée qui venait d'être comblée, mais il parvint tant bien que mal à la contrôler tout en reprenant de la vitesse. Le choc fut plus violent qu'il ne s'y attendait. Atteint en plein milieu des reins, l'homme eut le réflexe de sauter sur le capot avant de glisser sur le côté. La scène dura moins de deux secondes, mais Lusan eut le temps d'entendre le cri de surprise et de douleur de son adversaire tentant en vain de se raccrocher à la carrosserie. La voiture arrivait sur un lampadaire et Lusan braqua sur sa droite, comme s'il eût cherché à le projeter dessus. Sa victime sentit le danger et elle avait déjà lâché prise quand la Zhigouli frôla le pied du réverbère.

Devant lui, Yasha et Spurring s'étaient retournés en entendant crier et tous deux l'avaient reconnu. Leur étonnement était si manifeste que Lusan dut leur faire signe de ne pas rester plantés là. Sans même regarder derrière lui, il appuya à fond sur la pédale de frein et, pendant un court instant, il crut perdre le contrôle de son véhicule. La porte gauche s'ouvrit brutalement et Yasha s'engouffra à l'intérieur, aussitôt suivi par Spurring qui n'eut même pas le temps de refermer la portière que déjà Lusan redémarrait. Le bas de la caisse racla la bordure du trottoir quand la voiture redescendit sur la chaussée. Déséquilibré, Spurring lâcha la poignée de la porte qui se rouvrit et il dut se pencher aux trois quarts dans le vide pour la rattraper et parvenir à la refermer.

« Bon dieu ! Qu'est-ce qui se passe ? » Tout en regardant par la lunette arrière, Yasha s'était adressé à Lusan sur un ton presque hystérique. La scène avait duré moins de dix secondes et il n'avait pas eu le temps de réaliser ce qui arrivait. Il avait vu le corps projeté en l'air et la froide détermination de Lusan lui avait fait prendre peur. Jamais il n'avait vu une telle lueur de meurtre dans le regard de son ami et le court instant durant lequel leurs yeux s'étaient croisés lui avait suffi pour découvrir que celui-ci avait changé et que tous deux venaient de franchir un pas décisif sans pour autant savoir ni pourquoi ni comment.

« Ta gueule ! Dis-moi plutôt ce qui se passe derrière. La Volga est toujours là ? »

— Non. Elle est restée près du type que tu as balancé. »

Lusan poussa un soupir de soulagement et s'épongea le front du revers de la main. Sur les trottoirs, les rares badauds n'avaient pas réagi. « Ouf ! On l'a échappé belle, reprit-il. Tu vois ce qu'ils font derrière ? »

— Ouais... Le chauffeur est descendu et aide l'autre à se relever. Il a l'air pas mal touché mais il peut marcher.

— Merde ! Je pensais pourtant bien lui avoir réglé son compte.

— Tu peux nous expliquer ce qui se passe ? » Yasha parlait d'une voix blanche. Encore sous le choc, il s'adressait à Lusan avec un ressentiment qu'il ne cherchait pas à dissimuler, comme s'il le tenait pour responsable.

« Pas le temps. Dis-moi plutôt ce qu'ils foutent. Ils ont redémarré ? »

— Non, pas encore. Celui qui conduisait fait le tour de la voiture. Je ne vois pas où est l'autre... Probablement à l'intérieur. Maintenant ça y est. Il se remet au volant.

— Alors accrochez-vous bien derrière. Il va falloir les semer. » Lusan regarda dans le rétroviseur et vit la Volga redémarrer. Il calcula qu'il devait bien avoir huit à neuf cents mètres d'avance, ce qui devait être suffisant pour la semer. La longue ligne droite de la rue

Sirokaja se terminait et dans le dédale des rues de Medvedkovo il allait avoir l'avantage du terrain. Tournant sur sa droite dans la rue Ostaskovskaja, il leur résuma la situation. « Voilà, commença-t-il. Vous étiez à peine descendus que j'ai vu ce type sortir de la Volga et se mettre à vous suivre. Ça ne pouvait signifier qu'une chose : qu'on était grillés et qu'il fallait prendre les devants quand il en était encore temps.

— Vous avez une idée de qui ça pourrait bien être ? lui demanda Spurring. C'est quand même bizarre, non ? S'ils voulaient nous cueillir, ils n'auraient eu aucune difficulté.

— J'ai pas eu le temps d'y réfléchir, mais vous avez raison : c'est bizarre. Il n'y avait que deux types et si c'était le KGB, il serait intervenu en force. Mais je n'avais pas le temps de leur demander ce qu'ils voulaient et j'ai préféré foncer...

— C'était la seule chose à faire. Vous n'y avez pas été de main morte. Il devait s'agir d'une filature et il n'aurait rien tenté contre nous. Par contre, s'ils étaient là, c'est qu'ils étaient au courant de quelque chose de précis. Il y a peut-être un rapport avec ce qui s'est passé vendredi ?

— Je n'en sais rien, mais j'en serais étonné quand même. Je vous l'ai dit : vendredi, il s'agissait d'un simple contrôle de routine... Aujourd'hui, c'était différent... Le type qui vous suivait ressemblait plus à un militaire qu'à un tchékiste. Il n'avait pas plus d'un centimètre de cheveux sur le crâne. Taillés en brosse, d'ailleurs.

— Ce serait donc le GRU ?

— Allez savoir. Mais si c'est le GRU, cela veut dire que c'est après Arvontev qu'ils en ont.

— Et comment ont-ils pu remonter jusqu'à vous ?

— Allez leur demander. Moi, je n'en ai pas la moindre idée. Tout ce que je sais, c'est que maintenant on est dans la merde jusqu'au cou et qu'il va falloir improviser pour s'en tirer.

— Attention, cria Yasha. Revoilà la Volga !

— Regarde s'il y a une antenne sur la voiture. » Très calme, Lusan s'était adressé à lui sur un ton impératif où ne perçait pas la moindre émotion.

« Non. Je ne vois rien. Y a pas d'antenne.

— C'est parfait. Ils n'ont pas pu appeler des renforts. On va encore essayer de les semer, mais si ça ne marche pas, on se chargera d'eux d'une autre manière... »

Le silence retomba et une sourde tension envahit l'habitacle. Le moteur continuait à cogner et le véhicule martyrisé, qui n'était pas habitué à de tels traitements, gémissait de toute part. Lusan obliqua une nouvelle fois sur sa droite et, pendant un court instant, la Volga disparut. Mais très vite, elle reprit sa place dans la lunette arrière et il constata qu'elle s'était encore rapprochée. Il n'avait jamais été un conducteur émérite et il avait trop ralenti dans le tournant que le chauffeur de la Volga, lui, avait négocié sans même freiner.

« Mais qu'est-ce qu'ils veulent ? Qu'ils nous tirent dessus une bonne fois pour toutes. » La tension était trop forte pour Yasha et Spurring constata que le jeune homme était en train de craquer.

« Ferme-la et accroche-toi ! Il va y avoir du grabuge. » Lusan venait de traverser la chaussée et s'était engagé dans une ruelle. Les bâtiments se précipitèrent vers eux tant le passage était étroit et il retint son souffle tandis qu'une poubelle heurtait l'aile avant pour être projetée contre un mur aveugle. D'un geste sec il freina et la voiture s'arrêta sur place, bloquant le passage. S'ils devaient fuir à pied ils auraient juste la place pour ouvrir les portières, mais il préféra ne pas penser à cette éventualité.

« Couchez-vous et tenez-vous bien. » Lui-même s'agrippa au volant et s'arc-bouta sur ses jambes, les pieds solidement appuyés entre les pédales. Le moteur tournait toujours au

ralenti et il adressa une prière au Ciel pour qu'il ne cale pas sous le choc. Il n'eut pas le temps de l'achever car la collision l'envoya brutalement cogner contre le volant. Trop sûr de lui, le conducteur de la Volga n'avait pas ralenti, et il n'avait pas eu le temps d'apercevoir la Zhigouli qui lui barrait la rue : il était déjà sur elle quand elle s'était présentée devant lui. Par réflexe il avait tenté de se rapprocher du mur, pour atténuer les dégâts, mais son coup de volant trop brutal lui avait fait perdre le contrôle de son véhicule. La voiture se contenta de ricocher contre la bordure du trottoir avant de venir s'encaster dans le coffre arrière de la Zhigouli. Les tôles s'entrechoquèrent avec fracas et le conducteur vit le coffre disparaître sous son capot qui s'était instantanément ouvert. Sur sa lancée, la Volga poussa la Zhigouli sur plusieurs mètres avant de s'immobiliser. L'onde de choc se répercuta dans l'étroite ruelle et un jet de vapeur jaillit du radiateur. Au même moment, Lusan embraya et essaya de décrocher les deux voitures imbriquées l'une dans l'autre.

Les secondes suivantes lui parurent une éternité : ses roues patinaient et sa voiture refusait obstinément d'avancer ; puis, dans un nouveau bruit de ferraille, il parvint à se dégager et la Zhigouli bondit littéralement en avant.

Derrière lui, la Volga obstruait le passage, immobilisée, l'avant complètement défoncé. Les pare-chocs traînaient par terre et l'une des roues s'était affaissée sur le côté, l'essieu probablement brisé. Avant de quitter la ruelle, Lusan jeta un dernier regard et constata avec satisfaction que le moteur venait de s'embraser.

CHAPITRE IX

LANGLEY, 12 H 35

« Je vous remercie, colonel Moses. Vos explications ont été très claires. Votre projet me semble réalisable. Reste à savoir si l'on peut prendre le risque d'exposer ce Boeing de la KAL. » Ralph Pritchard parlait en choisissant chacun de ses mots et on sentait que lui aussi avait du mal à envisager une telle éventualité. Après en avoir longuement discuté entre eux, les cinq membres du groupe de Dawson avaient décidé, non sans réticence, de présenter le plan de Moses à Pritchard : après tout, la décision dépendait de lui et il n'était pas en leur pouvoir de prendre une telle initiative. Pour la deuxième fois, l'officier noir avait donc recommencé son exposé et Pritchard l'avait écouté sans l'interrompre. Moses avait eu l'habileté de ne pas cacher le débat qui l'avait opposé à Dawson, sans le nommer toutefois, et n'avait pas cherché à dissimuler les dangers de l'opération. Pritchard avait rapidement été convaincu qu'il n'avait pas le choix, et il s'était efforcé de chasser de son esprit l'aspect moral du problème pour n'en voir que les conséquences politiques. Il s'était vite rendu compte que les deux étaient liés et que, contrairement à ce que pensait Moses, la Maison Blanche n'accepterait jamais de cautionner une telle décision – officiellement du moins. Les basses œuvres leur incombaient et, puisqu'ils avaient carte blanche, il leur fallait accepter d'en supporter la responsabilité. Sa connaissance du monde et de la mentalité soviétiques lui interdisait d'envisager que les Russes ne tireraient pas sur l'appareil. Sans doute ne le feraient-ils pas, mais il se devait de prévoir qu'ils puissent s'y résoudre et, pour la première fois de sa carrière, il réalisa qu'il était incapable de prendre seul la décision qui s'imposait. Tiré de ses réflexions par le bruit d'un stylo que Mulloch avait laissé tomber par inadvertance, il s'aperçut que tous les visages étaient tournés vers lui dans l'attente de sa réponse.

« Très bien, messieurs. Il s'agit de se prononcer. Puisque cette idée vient de vous, je propose que nous la mettions aux voix, démocratiquement. Il est entendu que ceci restera confidentiel. Chacun se prononce en son âme et conscience, mais la décision sera collective. Nous l'assumerons tous. En cas d'égalité, puisque nous sommes six, je me verrai dans l'obligation de trancher. Que ceux qui sont d'accord lèvent la main. Personnellement je vote pour », ajouta-t-il en dépliant son bras avec une certaine raideur.

Après un bref moment d'hésitation, comme s'il réfléchissait une dernière fois aux conséquences possibles de ce qu'il avait envisagé, Moses leva la main, aussitôt suivi par Whittney. Un tant soit peu dépassé par les événements, Andrew Wohlster fixait ses mains avec obstination et jouait avec une règle métallique qu'il essayait de tordre : la situation le dépassait et il se refusait à porter une telle responsabilité. Timidement, presque comme s'il indiquait qu'il aurait préféré s'abstenir, il vota contre. De son côté Mulloch se concentrait sur lui-même, les yeux clos. Quand il les rouvrit, sa décision était prise et il indiqua de la tête que cette décision était négative.

Restait Dawson. Trois pour. Deux contre. La décision était déjà prise. S'il votait contre, la voix prépondérante de Pritchard l'emporterait. Cependant, il ne pouvait se résoudre à cette solution de facilité. Son regard partit à la recherche de celui de Moses et, quand il l'eut rencontré, les deux hommes parurent se défier. Pendant une dizaine de secondes, ils se dévisagèrent en silence, chacun dans la pièce comprenant le sens de ce dialogue muet. Quand sa main se leva, ce fut Moses qui le premier baissa les yeux, comme si, à ce moment-là, c'eût

été lui qui venait de perdre la partie.

MOSCOU, 20 H 50

« Maintenant, vous allez m'expliquer, et si vous me cachez encore quelque chose, je peux vous assurer que ça bardera pour vous.

— Tout est arrangé ?

— Oui. Pour le moment. Non sans difficulté, mais personne ne posera de questions dans l'immédiat. » Le colonel Iorenko avait jeté sa veste d'un geste rageur et ne s'était même pas donné la peine de la ramasser quand, après avoir manqué le portemanteau, elle était tombée à terre. « Une carcasse de voiture carbonisée, qui, de plus, appartient au GRU. Un officier de ce même service à l'hôpital avec quatre côtes brisées. Et un petit con qui, après avoir voulu jouer au plus malin, m'appelle en catastrophe pour réparer les pots cassés... Vous pouvez dire que vous avez fait du beau boulot ! »

Orkov remarqua que Iorenko avait abandonné le tutoiement et il préféra laisser passer l'orage. Le colonel avait raison, même s'il avait accepté de s'occuper de faire disparaître les traces de l'accident, ce qui était l'essentiel. Averti par téléphone, il était arrivé moins d'un quart d'heure après l'accident et avait renvoyé les policiers du commissariat de Medvedkovo en prétextant que l'affaire était de son ressort ; trois de ses hommes étaient arrivés peu après lui, suivis à peu d'intervalle d'une remorqueuse de la milice qui avait chargé l'épave calcinée de la Volga. La situation s'était compliquée avec l'arrivée de l'ambulance : toujours conscient, Vladyrine avait exigé d'être transporté dans un hôpital de l'armée et il avait fallu le mettre sous sédatif pour l'amener dans un hôpital civil où les démarches d'admission avaient pris plus d'une heure. De retour au quartier général de la rue Petrovka, Iorenko avait rédigé un premier rapport pour se couvrir, avant d'en envoyer un second au GRU par lequel il portait à sa connaissance, sans autre explication, que le capitaine Oleg Vladyrine avait été victime d'un accident de la circulation au volant d'un véhicule de service. L'argument tiendrait ou ne tiendrait pas ; mais cela, ce n'était plus son affaire : en cas de problème, il incomberait à Orkov et à Vladyrine de s'expliquer avec leurs supérieurs.

« Désolé pour ce qui s'est passé, mon colonel. On ne pouvait pas prévoir que les choses tourneraient de cette manière. » Orkov soupira et fit un geste d'impuissance de la main.

« On ne pouvait pas prévoir... La belle affaire. D'où vient-il, ce Vladyrine ? Vous m'aviez dit que vous travailliez seul.

— Je ne pouvais pas surveiller tout seul nos trois suspects en même temps. J'ai donc fait appel à un ancien collègue en qui j'ai une confiance totale. Je l'ai appelé ce matin et il a accepté de m'aider.

— Et vous lui avez tout raconté ?

— À peu près. Si ce n'est que je ne lui ai pas parlé de vous. »

Iorenko poussa un soupir de soulagement et regarda Orkov avec plus d'aménité. « Et qu'est-ce que vous avez trouvé ? » demanda-t-il tout à trac en laissant de côté les questions d'intendance.

Orkov saisit la nuance et s'anima d'un coup : « On n'a pas eu de pot, mais on a eu du nez. Enfin, Vladyrine a eu du nez. On a visé dans le mille, même si on a perdu le gibier. On sait maintenant qui planque Arvontev.

— Et c'est qui ?

— Lusan. Vous aviez raison. Quand il s'est aperçu que nous étions sur sa piste, il nous est carrément rentré dedans. C'est lui qui a eu Vladyrine. Ce salaud a cherché à l'écrabouiller avec sa voiture. Il s'en est fallu d'un cheveu. Après ça, il m'a baisé comme un bleu. Il a stoppé sa voiture dans un angle mort. Je ne l'ai pas vue et vous connaissez la suite. Lui s'est tiré après.

— En somme, il vous a baisé et vous êtes content.

— Et comment ! On a localisé Arvontev. C'est ce qui compte.

— Oui, peut-être. Mais vous ne l'avez pas encore et il peut être n'importe où dans Moscou.

— C'est vrai, mais au moins on a la certitude qu'il est toujours ici : sinon Lusan n'aurait jamais réagi avec une telle violence... Il faut maintenant localiser où il se terre.

— Et vous allez avoir besoin de moi...

— C'est encore exact. J'ai besoin de tout connaître sur lui : ses relations, ses contacts, ses habitudes, ses planques, etc. Il faut aussi aller perquisitionner chez lui.

— C'est faisable, mais pas évident quand même. Pour la perquisition, il me faut un mandat et on ne l'aura pas avant demain. Pour le reste, il va falloir procéder par recoupements et ça risque de prendre du temps. Aujourd'hui, il faudra se contenter de surveiller son appartement.

— Je me proposais justement d'y retourner.

— Pas la peine. J'ai déjà posté quelqu'un, quoique je ne pense pas qu'il se montre de sitôt.

— Merci, mon colonel. En échange, je peux vous laisser l'Américain que l'on a découvert. C'est un des résidents de la CIA qui n'avait pas encore été recensé par le KGB. Si vous avez des problèmes, vous pourrez toujours vous en servir comme d'une monnaie d'échange.

— Je n'en ai pas besoin. Merci. Je peux me débrouiller seul et vous, vous risquez d'en avoir besoin. Vos ennuis ne vont pas tarder à commencer à mon avis. D'une manière ou d'une autre, le KGB aura vent de ce qui s'est passé. Vous ne pensez pas qu'il est temps d'arrêter de faire cavalier seul ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce que je peux prouver ? On a bien trouvé la trace d'Arvontev, mais lui on ne l'a pas encore vu. C'est toujours le même problème. Je dois continuer sans mettre personne d'autre au courant. »

LANGLEY, 15 H 15

Les parties hachurées de la carte représentaient les zones interdites. Tout appareil qui, par hasard ou intentionnellement, y pénétrait encourait le risque d'être détruit. La loi sur la sécurité des frontières de l'Union soviétique ne souffrait aucune exception : dans le cas où « la cessation de la violation [...] ne peut être effectuée par d'autres moyens », l'article 36 du Code des frontières donnait l'ordre exprès d'ouvrir le feu. Qu'il s'agît d'un simple individu, pour les gardes frontières du KGB, ou d'un avion de ligne avec plusieurs centaines de passagers à bord, pour le PVO Strany, le régime était le même : l'élimination pure et simple.

Plus il regardait cette carte, plus les appréhensions de Dawson empiraient, et pourtant il ne parvenait pas à la quitter des yeux. D'après leurs calculs, ils avaient déterminé que l'avion de récupération devrait parcourir trois mille trois cents kilomètres aller et retour. En le faisant décoller de la base de l'USAF de Misawa, au nord de Tokyo, on réduisait au maximum la distance à parcourir ; mais il allait devoir voler le plus bas possible et faire de surcroît un détour pour éviter de pénétrer en territoire chinois. Il n'était donc pas envisageable que le

pilote, aussi bon fût-il, pût voler à pareille altitude à une vitesse supersonique. S'il fallait en plus envisager le recours à des réservoirs supplémentaires, sept cent cinquante à huit cents kilomètre-heure serait le maximum. En comptant le temps d'atterrissage et de redécollage, la mission durerait plus de quatre heures. Puisque les Soviétiques devraient être en alerte bien avant le départ de l'avion de récupération, le Boeing de la KAL allait donc être exposé pendant cinq heures ou du moins suivre pendant ce temps une route qui pût faire croire à une mission d'espionnage, même si, à proprement parler, il ne devait survoler des zones interdites que pendant un laps de temps beaucoup plus court. C'était malgré tout énorme et le contour des côtes soviétiques lui faisait de plus en plus l'effet d'un piège mortel prêt à se refermer sur l'intrus. Emprisonné entre les deux mâchoires du Kamtchatka et de Sakhaline, il allait se retrouver à la merci du fauve qu'il entendait défier et n'aurait aucun moyen pour s'échapper. Mentalement Dawson fit un effort pour se remémorer le nombre de passagers que pouvait transporter un Jumbo et il s'efforça de chasser cette pensée de son esprit.

« J'ai peut-être trouvé une possibilité. Regardez ! » Whittney venait d'abandonner son écran d'ordinateur et s'était dirigé vers la carte. Moses et Mulloch, qui s'étaient attachés à rechercher le moyen de faire dévier l'avion de sa route en attirant le moins possible l'attention des contrôleurs civils de Tokyo-Narita et de la FAA^[19] se levèrent à leur tour et le rejoignirent.

« Vous pensez avoir trouvé quelque chose de sérieux ? demanda Moses en s'approchant de lui.

— Peut-être. Enfin, d'après les calculs de l'ordinateur, c'est la trajectoire qui optimiserait nos contraintes : survol minimal du territoire soviétique et alerte la plus longue. Si on la prend, la défense soviétique va être en alerte sur onze mille kilomètres carrés. Ce serait pas mal, non ?

— C'est un beau morceau... Et pour le Boeing ?

— À vitesse normale et en tenant compte des vents d'altitude prévus pour cette nuit-là, qui ne devraient pas souffler de face, l'avion volera aux alentours de sept cents kilomètres-heure. Le survol du Kamtchatka et de Sakhaline prendra moins de quarante minutes au total.

— Pas mal ! On limite les risques de façon substantielle. Comment en êtes-vous arrivé là ?

— Le vol KAL-007 est prévu pour utiliser le couloir aérien R-20, c'est-à-dire celui qui passera le plus près des côtes russes. En théorie, la partie dangereuse du voyage se déroule à l'approche des côtes japonaises. Le R-20 n'est alors qu'à dix-sept milles nautiques de l'espace aérien soviétique : à peine trente kilomètres.

— On est d'accord sur ce point.

— Ailleurs, il passe à plus de cinq cents kilomètres des zones russes. Ça représente quand même une paille. Une dérive pareille est impensable.

— C'est le moins que l'on puisse dire, répondit Moses en écho.

— Attendez, je n'ai pas fini. L'ordinateur a révélé une analogie qui peut nous être utile. Pour obtenir cet écart, il faut une dérive de dix degrés vers l'ouest par rapport au plan de vol normal, soit précisément cinq cent quarante-huit kilomètres.

— Et alors ?

— Et alors, ces cinq cent quarante-huit kilomètres représentent, à un ou deux kilomètres près, la distance séparant les balises de repérage qui jalonnent l'itinéraire.

— Mais c'est super ! » Moses avait oublié l'objet de leurs recherches et ne s'intéressait plus qu'aux aspects techniques. Pour lui, la découverte de Whittney apportait la solution pratique qu'il attendait. « C'est juste ce qu'il nous faut. Fantastique ! Il va suffire de dérégler

les centrales inertielles de dix degrés et l'équipage ne s'apercevra de rien. Ça simplifie tout. Que le pilote ou le copilote accepte de travailler avec nous et c'est gagné.

— Vous pouvez m'expliquer ? Je n'ai rien compris. » Dawson avait suivi les explications de Whittney, mais son absence d'expérience en matière aéronautique ne lui permettait pas de sauter des prémisses aux conclusions comme l'avait fait Moses.

« C'est très simple, commença d'expliquer Whittney très fier de ses nouvelles connaissances. Avec cette erreur de cinq cent quarante-huit kilomètres, quand l'équipage croira être au-dessus de la balise Nukks par exemple – dit-il en indiquant sur la carte un point en plein milieu du Pacifique –, il se trouvera déjà à la hauteur de la balise suivante, c'est-à-dire à Neeva. Et ainsi de suite : quand il pensera être à la hauteur de Neeva, il sera à la hauteur du point Ninno en dérivant toujours plus à l'ouest. Quand l'avion survolera le Kamtchatka, il se croira encore au-dessus du Pacifique à plus de cinq cents kilomètres de distance.

— Et l'équipage ne verra rien ? »

Ce fut Moses qui lui répondit. Pendant que Whittney donnait à Dawson les premières explications demandées, il avait passé en revue toutes les possibilités offertes par cette solution. « Au départ de chaque vol, vous le savez, on fait le point. En résumé, cela veut dire qu'on programme le vol : on introduit dans les calculateurs le relevé du point de départ et on affiche le point d'arrivée. On obtient donc le cap que l'avion va suivre pendant toute sa trajectoire et qui va se lire en permanence sur l'indicateur de situation horizontale, le HSI. Si l'appareil dévie, apparaît alors ce qu'on appelle un drapeau de cap qui signale l'erreur et permet de se remettre dans l'axe. Maintenant, si on inscrit dans la mémoire de l'ordinateur de bord une mauvaise donnée au départ, tout le vol sera décalé vers l'est ou vers l'ouest, selon que l'on s'est trompé dans la longitude. Je crois me souvenir que la longitude de l'aéroport d'Anchorage est de 149° ouest. Si on programme à la place 139° ouest, on a nos dix degrés de différence et personne ne s'en apercevra, si ce n'est la personne qui aura entré la mauvaise donnée.

— Et les autres ne verront rien ? demanda Dawson avec ahurissement.

— Non, absolument rien puisque le cap indiqué sur l'HSI sera respecté.

— Vous n'allez quand même pas me faire croire qu'il n'y a pas d'autres instruments de contrôle. C'est impensable.

— Bien sûr que non. L'ordinateur de bord est relié non pas à une, mais à trois centrales inertielles. Comme cela, si la première donne des indications divergentes de la deuxième, on peut vérifier sur la troisième. Si les trois sont couplées, on obtient une moyenne qui est un moindre mal.

— Vous me rassurez.

— Par contre, ce qui nous intéresse, ce sont les méthodes possibles pour la programmation de ces centrales. Il est bien évident que si l'on insère les données de départ dans chacune des centrales, cela va prendre du temps, et si c'est le pilote qui le fait, le copilote aura trois fois plus de chances de s'apercevoir de l'erreur. Mais on peut aussi procéder d'une autre manière : on peut programmer la première centrale et on répercute l'opération sur les deux autres. C'est la programmation collective, et les trois centrales indiqueront nos 139°. L'erreur se communiquera automatiquement. »

Se faisant l'avocat du diable, Dawson, sans vraiment comprendre pourquoi il agissait de la sorte, poursuivit ses questions. « D'accord. J'ai compris. Mais les balises Neeva et machin-chose, elles ne servent à rien ? Si l'appareil dérive, il ne pourra pas passer au-dessus d'elles et

il ne recevra pas les messages qui sont censés lui indiquer qu'il est sur la bonne route. Quelqu'un le remarquera, non ?

— Pas du tout. Au-dessus de l'océan, ces balises sont de simples points géographiques, elles ne peuvent pas être dotées d'instruments radioélectriques ; ce sont les centrales inertielles seules qui jugent de la trajectoire. Autrement dit, le pilote pourra très bien croire qu'il est à la verticale d'un point donné alors qu'il s'en sera écarté de plusieurs dizaines, voire de plusieurs centaines de kilomètres. C'est ce qui devrait se produire si tout marche bien.

— C'est aussi simple que cela ? demanda Dawson, estomaqué.

— Non, évidemment. C'est un peu plus compliqué. Il y a déjà le temps de vol, puisqu'une erreur d'une centaine de kilomètres implique un décalage d'une dizaine de minutes. Mais dans les vols de nuit, avec le pilotage automatique, la vigilance des navigants se relâche toujours. Il faut aussi compter sur l'ordinateur : quand on introduit une fausse donnée, il y a un voyant qui se met à clignoter sur le boîtier de commande de la centrale ; il faudra donc se servir de l'escale de New York pour visiter l'appareil et trafiquer un peu ce signal. En même temps, on va devoir provoquer une panne mineure sur les émetteurs-récepteurs de façon à limiter les rapports avec les contrôleurs au sol.

— J'allais y venir, justement. Les contrôleurs vont tout de suite détecter qu'il se passe quelque chose d'anormal et ils vont le signaler à l'équipage. Quand un appareil dévie, ils le voient, par la force des choses.

— Oui et non. Le Pacifique Nord est contrôlé par nos radars civils et militaires jusqu'au méridien 180 : à peu près jusqu'à la hauteur de Petropavlosk dans le Kamtchatka. Au-delà, les Japonais prennent la relève. Chez eux comme chez nous, il y a donc un double contrôle. Mais cela ne veut pas dire que la coopération entre civils et militaires soit parfaite. J'en sais quelque chose puisque j'ai travaillé assez longtemps à la station de Shemya. Les installations civiles comme Kenaï, sont notoirement insuffisantes et la FAA n'a pas les moyens d'exercer une surveillance très étroite : ses radars sont moins bien placés que les nôtres et seules nos stations militaires de Saint Paul et de Shemya, dans les Aléoutiennes, pourraient à peu près correctement faire ce travail. Mais leur rôle consiste avant tout à surveiller ce qui pourrait venir d'URSS et non pas ce qui vient de chez nous. C'est la même chose du côté japonais : les installations du bureau de contrôle aérien de Tokyo-Narita sont moins bien placées que celles de l'Agence de défense japonaise, située à Wakkanai, au nord de Hokkaido.

— Il y a quand même quatre organisations différentes qui surveillent la région. Ce serait bien le diable si l'une d'entre elles ne s'apercevait pas de quelque chose.

— C'est vrai. Cependant il faut bien réaliser que aussi longtemps qu'un appareil civil n'a pas utilisé le code d'urgence « Alpha 76 » l'armée n'a aucune raison de collaborer avec les civils et ne suit pas à la trace chaque avion régulier qui croise dans la région.

— Et les civils ? C'est leur boulot.

— Oui, mais je vous l'ai dit, ils sont moins bien équipés que nous. Il y a pas mal de trafic dans cette zone : on ne compte pas moins de cinq routes parallèles entre Anchorage et Tokyo. Alors le plus souvent, ils se contentent de se fier aux observations des pilotes et ne les prennent en charge individuellement que pour les procédures d'approche.

— C'est inimaginable ! On est dans une région à hauts risques et les appareils sont en quelque sorte livrés à eux-mêmes.

— C'est peut-être inimaginable, et pourtant c'est ainsi. On ne va quand même pas s'en plaindre !

— Et si des chasseurs soviétiques se mettent à sa poursuite, ils devront bien

communiquer avec lui et à ce moment l'armée de l'air sera mise au courant. Pareil pour les Japonais : les contrôleurs civils seront avertis que quelque chose cloche.

— Désolé de vous décevoir une nouvelle fois, répondit Moses avec patience, mais vous n'y êtes pas du tout. D'abord parce que les Russes ont tellement la frousse que leurs pilotes prennent la fille de l'air qu'ils n'ont pas jugé bon de leur donner les fréquences internationales de détresse ; donc l'équipage du Boeing ne pourra pas directement entrer en contact radio avec les chasseurs qui se mettront à sa poursuite. Ensuite, ne vous imaginez pas que l'on écoute en permanence tout ce que les pilotes russes disent entre eux. On se contente d'enregistrer et on dépouille après. Quand on a le temps. Dans l'intervalle, le Boeing aura eu le temps de filer.

— Bref, si on résume ce que vous venez de m'expliquer, c'est que des avions traversent sur plus de cinq mille kilomètres des zones hyperdangereuses et qu'ils sont pratiquement livrés à eux-mêmes. C'est bien cela ?

— Je n'irai pas jusque-là. C'est un peu succinct. Mais la vérité n'est pas loin. »

MOSCOU, 23 H 20

L'appartement de Zagladine était à l'image de son propriétaire : hors d'usage et d'une saleté repoussante. Une odeur de friture rance émanait du cagibi qui faisait office de cuisine. Des taches d'humidité apparaissaient sur le plafond parcouru de fissures dont certaines dépassaient un centimètre de largeur. La peinture s'écaillait et les papiers peints, ou plutôt ce que l'on devinait avoir été des papiers peints, tombaient en lambeaux. Installé du bout des fesses sur une chaise de cuisine, Lusan ne parvenait pas à comprendre comment il était possible de vivre dans une telle crasse. Les draps du lit, qui faisait office de canapé, n'étaient même plus d'un gris douteux et Arvontev avait poliment décliné l'invitation de s'y installer en attendant que les papiers soient prêts. Lui aussi s'était contenté d'une chaise à moitié bancale et il n'osait même pas s'appuyer pour se reposer sur la table luisante de graisse. En regardant les reflets douteux qui parsemaient la toile cirée, Lusan sourit à la pensée que la spécialité de Zagladine était justement de vieillir n'importe quel document : il devait lui suffire de les déposer sur cette table et de les manipuler deux ou trois fois pour leur donner en un rien de temps l'aspect huileux des vieux papiers usés par trop de contrôles.

« Ça va ? demanda-t-il à Arvontev.

— C'est long ! » Arvontev avait été mis au courant des événements de l'après-midi quand, abandonnant toute prudence, Lusan était venu le chercher dans l'appartement de Yasha, juste après avoir déposé Spurring près du pont Borondinski. Yasha attendait au volant et, à son visage décomposé, Arvontev avait compris que la situation était plus grave que la version de Lusan ne le laissait supposer. Ils s'étaient ensuite rendus avenue Vernadski où Lusan avait prévu une base de repli. Par bribes, celui-ci avait fini par lui révéler la vérité, retrouvant lui-même au fur et à mesure de ses explications une certaine sérénité. Leur position était précaire quoique nullement désespérée. La poursuite de l'après-midi lui avait permis de constater la désorganisation de la partie adverse et, s'il ne savait toujours pas à qui il avait affaire, il était du moins certain de conserver l'offensive. Par son calme il était parvenu à rassurer Arvontev et, en définitive, même Yasha, qui avait été le plus choqué, avait retrouvé une partie de son entrain habituel. Le soulagement de se trouver en sécurité puis la légère euphorie qui avait suivi le relâchement de la tension l'avaient remis d'aplomb. Quand, sur le

coup de dix heures et demie, Lusan et Arvontev étaient partis chez Zagladine, ils avaient mis au point leur nouvelle stratégie et le soin apporté à son élaboration leur avait permis d'oublier leurs craintes.

« Essayez de vous détendre, Lev. La journée de demain va être dure.

— Je m'en doute, mais je ne crois pas que j'arriverai à dormir cette nuit.

— Il faudra essayer. Le plus difficile nous attend... »

Assis l'un en face de l'autre, Lusan et Arvontev n'éprouvaient pas le besoin de parler : leurs rapports étaient d'une autre nature que ceux qui s'étaient instaurés entre Yasha et le scientifique. Dans leur cas il ne s'agissait pas d'intimité. Arvontev aurait été gêné de se confier à Lusan comme il le faisait avec Yasha ; leurs relations étaient plus réservées : Arvontev éprouvait de l'affection pour Yasha, de l'amitié pour Lusan. À aucun moment ils n'avaient parlé de leurs motivations respectives ; ils n'en avaient pas besoin pour se comprendre. Lusan l'aidait par solidarité. Parce qu'ils étaient juifs. Parce qu'ils n'attendaient plus rien de leur vie en URSS. Parce que, l'âge venant, ils éprouvaient le besoin de se racheter à leurs propres yeux. De son côté, Arvontev s'abstenait d'interroger Lusan. Il s'en était remis à lui et lui faisait confiance plus par respect que par reconnaissance.

« J'essaierai, Yacob. J'essaierai... Sans rien vous promettre. »

Le silence était vite retombé et l'on n'entendait plus que les bruits parvenant de la pièce contiguë où Zagladine avait installé son laboratoire. Il avait tiré plusieurs épreuves pour chacun, leur fournissant des tenues différentes qu'il avait sorties d'un placard débordant de vêtements prévus à cet effet. Ce n'est pas sans répugnance que Lusan et Arvontev avaient enfilé les vestes sales qu'il leur avait choisies ; cependant, ce détail les avait rassurés sur le professionnalisme du vieil homme : eux n'avaient pas songé qu'il eût été pour le moins étonnant de porter exactement les mêmes vêtements à plusieurs années d'intervalle. C'était pourtant le genre de broutille qui aurait pu éveiller la suspicion d'un milicien et, en y repensant, Lusan avait des sueurs froides quant à la multitude des pièges qu'il allait devoir éviter. Zagladine lui en avait écarté un et cela justifiait le prix faramineux qu'il leur avait demandé ; pourtant il n'arrivait pas à se départir de ses craintes à l'égard des faussaires en général et il réfléchissait au moyen de s'assurer de son silence, le temps de mettre Arvontev en sécurité.

À force d'y penser, une idée venait de germer dans sa tête et il serra la crosse du pistolet qu'il avait demandé à Yasha de lui fournir après leur fuite de l'après-midi. Si tout se passait bien, il n'y aurait pas de violence et les deux parties s'en tireraient à bon compte ; dans le cas contraire, il ne voyait pas encore ce qui lui resterait à faire, et il se demanda s'il aurait le courage de se servir de son arme. L'arrivée de Zagladine interrompit le cours de ses pensées et il se leva pour aller à sa rencontre. « Alors, c'est fait ? Il n'y a pas eu de problème ?

— Vous plaisantez ? Avec le prix que je demande... Tenez, regardez ! Tout est en ordre. Il ne vous reste plus qu'à signer et je défie même le KGB de soupçonner quoi que ce soit. »

Zagladine tendit les papiers à Lusan qui s'en saisit avec avidité. Les formulaires vierges confiés au faussaire étaient méconnaissables : fripés, coupés en leur milieu et tachés par endroits, ils paraissaient avoir été trimbalés pendant une éternité dans des poches ouvertes à tous les vents. Le travail était parfait : aucun des papiers ne ressemblait aux autres ; sur certains les cachets étaient à demi effacés, sur d'autres les photos avaient jauni et les caractères d'imprimerie avaient déteint, mais ils étaient encore lisibles et Zagladine avait raison d'être fier de son travail.

« Fantastique, petit père ! T'as bien mérité tes trois mille dollars. »

Zagladine émit un petit rire rauque et s'étouffa dans une quinte de toux. Les larmes qui apparurent dans ses yeux accentuèrent son petit air de fouine rusée et il tendit sans façons la main pour recevoir son dû. Lusan tira une liasse de sa poche et s'apprêtait à la lui donner quand il s'arrêta.

« Tiens, petit père. C'est pour toi. Mais si tu veux, tu peux encore en gagner autant. »

Un éclair de convoitise apparut sur le visage du vieillard. D'un geste d'une rapidité inouïe, il arracha les billets des mains de Lusan et les serra contre lui. « Tu parles si je veux en gagner encore autant. Et comment ! Que dois-je faire ?

— Il faut que tu viennes avec nous pendant une petite semaine. Une semaine à la campagne. Tous frais payés.

— Et pour quoi faire ? » L'appât du gain était toujours là, mais la peur avait fait son apparition sur le visage de Zagladine. Son regard passait de Lusan à Arvontev, cherchant à deviner leurs intentions. Il ne paraissait plus du tout rassuré.

« Pour des vacances, je te l'ai dit. Tu as bien travaillé, tu as le droit de prendre du repos. Comme tout bon travailleur.

— Et si je n'ai pas envie de me reposer ? J'ai mes clients ; si je ne suis pas là, ils iront à la concurrence. De plus, je ne peux pas quitter mon appartement. Avec ce qui se passe de nos jours en ville, on n'est plus tranquille. Il suffit qu'on parte pour se faire cambrioler.

— Je te promets de faire surveiller ton appartement. Si c'est seulement pour ça... Je te donne la moitié maintenant et l'autre quand tu reviendras. » Lusan avait sorti un nouveau rouleau de dollars et Zagladine ne parvenait pas à détacher son regard des billets. Mais quelque chose de plus fort semblait le retenir et Lusan eut la certitude d'avoir visé juste : le vieil homme était trop âpre au gain pour laisser passer pareille occasion et il avait peur d'autre chose. D'eux, peut-être, mais ce n'était pas sûr. Si vraiment ils avaient eu envie de partir sans payer, Zagladine n'aurait pas pu les en empêcher mais la loi du milieu lui assurait une protection contre de telles arnaques. Non. Il s'agissait d'autre chose et Lusan réalisa que Zagladine avait peur d'enfreindre les règles qui lui permettaient d'exercer son métier – son contrat avec la milice ou le KGB, en quelque sorte.

« Non, non. Je vous assure. Je ne veux pas partir. » La voix était suppliante et il y avait quelque chose de risible dans l'expression du vieillard tiraillé entre son goût pour l'argent et la menace qui pesait sur lui. Avec précaution, Lusan enfouit sa main dans la poche où se trouvait son arme mais Zagladine le prit de vitesse. En un clin d'œil, il avait pivoté sur lui-même et couru s'enfermer dans son laboratoire. La clef tourna dans la serrure et Lusan, qui avait réagi un temps trop tard, se heurta à la porte. Sous le choc, le frêle panneau de bois fut ébranlé : la protection était bien mince et ne résisterait pas à une pression plus soutenue. Rassuré, il se recula et interpella Zagladine.

« Sortez ou j'enfonce la porte ! Je compte jusqu'à trois.

— Non, vous n'avez pas le droit ! J'ai fait votre travail. Vous m'avez payé. On est quittes. Partez ! » Les phrases étaient hachées et, à l'entendre, on pouvait le croire devenu hystérique.

« Un !

— Non, vous ne pouvez pas. » Zagladine renifla bruyamment et il était facile de deviner que le vieillard avait éclaté en sanglots.

« Deux ! »

Seul un couinement identique à celui d'une bête traquée parvint jusqu'à Lusan, qui eut un peu honte de terroriser un homme aussi âgé.

« Trois ! J'y vais. » Il attendit quelques instants et plaqua son oreille contre la porte pour

écouter ce qui se passait de l'autre côté. Un gémissement plaintif, entrecoupé d'expectorations diverses, parvenait jusqu'à lui et il décida de mettre fin à cette scène grotesque. Ainsi qu'il l'avait prévu, la porte céda au premier coup d'épaule. Zagladine était tassé dans un coin de la pièce, les billets de banque serrés contre sa poitrine. Immobilisé par la terreur qui se lisait dans ses yeux, il ne tenta même pas de se protéger.

« Allez, petit père. Pas d'histoires. On ne te veut aucun mal. On te paiera comme promis. » Lusan hésitait encore à sortir son arme, mais il savait que c'était sans espoir : Zagladine n'avait pas peur de lui, c'était évident, mais de ceux qui le laissaient travailler, et il allait falloir l'effrayer plus encore. L'absence de réaction du faussaire ne lui laissait plus le choix. Durcissant les traits de son visage, il se résolut à faire apparaître son pistolet. Le résultat fut immédiat : fixant le canon de l'arme, Zagladine se redressa ; des gouttes de sueur perlaient sur son front raviné de rides et ses yeux larmoyants étaient devenus implorants.

« Non, je vous en prie. Ils vont me mettre en prison si je fais ça.

— Qui ça, « ils » ?

— Les flics. La milice. Je dois les tenir au courant de tous les faux papiers que je fais. Si je disparaissais, ils ne me laisseront plus travailler.

— Ce ne sera pas un mal... Mais tu sauras bien t'arranger. Un salaud de ton espèce s'en sort toujours. À bouffer à tous les râteliers, on contracte pas mal d'assurances.

— Ils vont me mettre en prison.

— C'est possible et j'en ai rien à foutre. » Lusan avait répondu avec aigreur et ne quittait plus le vieillard des yeux. « Maintenant tu vas me donner la liste.

— Quelle liste ? » Zagladine se tassa davantage sur lui-même ; il semblait à présent totalement abattu : la dernière carte qu'il tenait en réserve pour se protéger avait été éventée et il savait qu'il ne lui servirait plus à rien de nier.

« Arrête de me prendre pour un con. Tu sais très bien de quoi je veux parler : de la liste que tu refiles aux flics. Où est-elle ?

— Là. Dans le tiroir. Sous la pile de mouchoirs. » L'aveu était pathétique et, en toute autre circonstance, Lusan en aurait ri, tant la ruse du vieillard était grossière. Il ouvrit le tiroir et trouva à l'endroit indiqué une feuille de papier sur laquelle étaient inscrits les numéros des passeports remis au faussaire. Ainsi Dimitri s'était trompé : Zagladine ne valait guère mieux que les autres et, après avoir empoché leur argent, il les aurait dénoncés sans aucun scrupule. Le vieux rapiat jouait sur les deux tableaux et Lusan l'aurait sans doute frappé si Arvontev ne s'était interposé sans un mot.

« Prépare tes affaires, on y va. Surveillez-le, ajouta-t-il à l'intention d'Arvontev, moi je me charge des papiers. »

Zagladine sortit une valise en carton bouilli et y fourra quelques effets. Pendant ce temps, Lusan, qui était retourné dans l'autre pièce prendre les papiers restés sur la table, s'assura qu'il ne laissait aucune trace derrière eux. Quand il revint dans le laboratoire, Arvontev et Zagladine l'attendaient, la valise posée par terre entre eux deux.

« Vous êtes prêts ? Alors on y va. Passe devant, toi. Et pas d'histoires. La voiture est en bas. Si tu tentes de fuir, je tire. Compris ? »

GEORGETOWN, 17 H 05

« Bon. J'ai terminé. On y va ?

— Comme tu veux. Je suis prête. »

Karol abandonna son fauteuil et rejoignit Chong près de la porte d'entrée, à l'autre extrémité de la véranda. Le soleil était encore assez haut dans le ciel, mais la chaleur s'estompait et la soirée promettait d'être agréable. Comme cela leur arrivait souvent après une journée passée à travailler ou à lire, ils partaient se promener vers la fin de l'après-midi, allant voir des amis ou se contentant d'aller boire un verre dans un bar à la mode. Aujourd'hui, Karol avait proposé d'aller manger une glace sur le vieux port d'Alexandria, à une douzaine de kilomètres au sud de Washington, et Chong lui avait seulement demandé d'attendre le coup de téléphone de son père pour partir. Avant de sortir, il avait pris deux chandails légers et il lui en tendit un qu'elle jeta sur ses épaules.

Avec ses sièges de cuir rouge, leur Morgan noire était un peu voyante pour les environs et attirait l'attention. Mais Karol tenait à cette voiture, qu'elle l'avait convaincu d'acheter, d'occasion il est vrai, et Chong avait pris son parti de voir ses collègues universitaires sourire chaque fois qu'il arrivait sur le campus au volant de ce modèle peu commun. D'autorité, elle lui prit les clefs des mains et s'installa sur le siège du conducteur.

« C'est promis. Tu conduiras au retour. Pour une fois, je pourrai boire. » Un large sourire de triomphe aux lèvres, Karol se tourna vers lui tandis qu'il prenait place sur le siège brûlant d'être resté trop longtemps au soleil.

« Charmante perspective. Tu vas pouvoir t'enivrer et moi je me contenterai d'un Coca.

— J'ai l'habitude de m'enivrer ? Moi ? Parle pour toi, mon chéri. En général, tes repas de travail ne sont pas mal arrosés, non ? Et dans ces occasions, c'est moi qui dois me contenter de rester à la maison devant un verre de Coca. Chacun son tour. »

Karol mit le contact et la voiture s'engagea sur la courte allée bétonnée qui menait jusqu'à la rue. Parvenue au croisement, elle marqua un temps d'arrêt, puis elle embraya avec sauvagerie et la Morgan bondit dans un crissement de pneus qui arracha à Chong une grimace d'angoisse. La circulation était fluide et Karol se concentrait sur sa conduite. Pendant plusieurs minutes ils restèrent sans parler, savourant le plaisir du vent qui sifflait à leurs oreilles et la sensation de fraîcheur procurée par la vitesse.

« Alors, demanda Karol en ralentissant pour s'engager sur le Francis Scott Key Memorial Bridge, le pont qui enjambait le Potomac, qu'est-ce que t'a dit ton père ? Il a des nouvelles ?

— Non. Il n'a rien obtenu. Mais d'après la personne qu'il a contactée, c'est tout à fait normal. Il n'y a aucun risque.

— Aucune chance pour que je me débarrasse de toi en t'envoyant croupir dans une geôle crasseuse ?

— Non, désolé pour toi, ce n'est pas prévu au programme. Mais avec le régime, il ne faut pas désespérer.

— Tu me rassures. Et qu'est-ce qu'il t'a dit d'autre ?

— Il m'a demandé si tu viendrais avec moi... Je crois que tu lui ferais plaisir.

— Je ne sais pas encore, Chong. C'est quand même imprévu et je ne suis pas en avance dans mon travail.

— Quand dois-tu avoir fini ?

— Pour le 20 septembre. Je dois avoir entré dans la machine un trimestre de revue de presse et je n'ai même pas encore terminé le premier mois.

— Je peux m'arranger pour t'obtenir un délai. Ce n'est qu'une affaire de quelques jours.

— C'est vrai. Je te remercie. Mais je préfère que tu n'interviennes pas dans mon travail. Et puis, je ne sais pas si c'est très raisonnable pour le moment. On a pas mal d'échéances à la fin

de septembre. » Le George Washington Memorial Parkway longeant le Potomac était peu encombré et Karol tourna la tête vers son mari pour guetter sa réaction.

« Mais si c'est mon père qui te demande de venir, il nous remboursera les billets d'avion. Ce n'est pas un problème. Par contre, on va en avoir si tu ne regardes pas devant toi, ajouta-t-il d'un ton badin, comme s'il souhaitait en finir avec cette conversation.

— Chong, s'il te plaît ! Ton père est très riche, c'est un fait, mais il nous a déjà bien aidés pour l'achat de la maison et je crois que c'est suffisant. On en a assez discuté et je ne veux pas revenir sur le sujet.

— Oui, je sais. Je suis adulte maintenant et je dois apprendre à vivre sans mes parents. C'est bien ce que tu veux dire ?

— En gros, oui. Si ce n'est que j'aimerais bien que tu m'expliques ce que tu entends par le mot adulte.

— Ben... C'est une grande personne qui ne joue plus avec du poil à gratter et qui a les moyens de louer une chambre de motel plutôt que de culbuter sa petite amie sur le siège arrière de sa voiture.

— Bravo ! Je vois que tu as compris. Mais pour ta gouverne, sache que dans ce cas on ne parle plus de petite amie mais d'une maîtresse. Ou de sa femme.

— Ah oui ! c'est vrai. Mé voyé vou, yé né métrise pas parfaitement voutre langue. Cé oune simple question dé langage. Sour le fond, yé lé connais l'essentiel. » Une fois de plus, Chong avait cédé à la tentation de la dérision. Karol, qui savait qu'il n'aimait pas aborder ce sujet, n'avait pourtant pas l'intention de le lâcher.

« Alour, sour lé fond, tou dois savoir qué noutre compte en banque, il est à découvert et qué yé n'ai pas les moyens de partir avec toi. » Karol, qui malgré tout avait eu du mal à réprimer un sourire, avait enchaîné sur le même ton que lui. L'imitation de leur serveur attitré de chez Gusti's, le restaurant italien de Downtown où ils avaient leurs habitudes, était moins réussie et elle abandonna aussitôt pour reprendre, d'une voix normale : « Pour toi, c'est évident. Tu pars. Mais à l'heure actuelle, il est hors de question que je t'accompagne. Pour si peu de jours, ce serait gâché. Si l'on parvient à faire des économies, on pourra envisager de partir ensemble l'été prochain, je te le promets. Là, ce ne serait pas raisonnable.

— Et mon père sera vexé comme un pou !

— Ton père, lui, sait compter et je suis certaine qu'il sera d'accord avec moi. Je lui écrirai pour m'excuser.

— Pour lui dire que je ne suis même pas capable d'entretenir décemment ma femme. Je pars en voyage et elle reste à la maison travailler. Le déshonneur total !

— Tu ne perdras pas la face. Lui au moins, il n'est pas aussi stupide que toi...

— Cela, je le sais. Tu me l'as assez répété. Je ne comprends pas ce qu'il t'a fait. Il t'a littéralement subjuguée.

— Il sait parler aux femmes, c'est tout. Pas toi.

— N'empêche que c'est quand même moi qui t'ai épousée. Par moments, j'ai l'impression qu'il en est un peu jaloux. C'est pas pareil pour toi ?

— Je n'irai quand même pas jusque-là, mais c'est vrai, je l'aime beaucoup... » Karol resta pensive quelques instants, se concentrant sur sa conduite. Ils venaient d'arriver sur le vieux port, d'où était acheminé jusqu'au siècle dernier le tabac de Virginie, et la circulation était devenue plus dense. Trouvant une place, elle fit un créneau avec une parfaite dextérité et coupa le contact. « Tu sais, j'ai trouvé le moyen pour te permettre de sauver la face, dit-elle en se tournant vers Chong pour lui tendre les clefs.

- Ah oui ? Lequel ?
- C'est toi qui paies ce soir. D'accord ? »

MOSCOU, 6 H 10

Dans la lumière parcimonieuse qui éclairait la cuisine, Yasha et Arvontev discutaient à voix basse. Dans la pièce voisine, Lusan avait réussi à trouver le sommeil et dormait à même le sol à côté de Doplazov, l'ami chez qui ils avaient trouvé refuge. Quant à Zagladine, il était enfermé dans la salle de bain d'où parvenait de temps à autre un gémissement plaintif. L'appartement où ils se trouvaient était situé au quatrième étage d'un immeuble récent de l'avenue Vernadski, juste en face du métro Vernadskogo, derrière l'université. Construits dans les années 60, les immeubles de l'avenue étaient habités en majorité par des petits fonctionnaires au-dessus de tout soupçon. Viktor Doplazov faisait partie de ceux-ci et n'avait aucune raison d'être inquiété par la police. Ancien joueur de hockey, il était devenu professeur d'éducation physique et travaillait dans un lycée de Nogatino, dans la proche banlieue. Il menait une existence rangée et n'aurait jamais dû rencontrer Lusan, mais il était tombé amoureux d'une jeune étudiante qui participait au samizdat et, le jour où celle-ci avait disparu, il s'était mis à sa recherche. De fil en aiguille il était arrivé au bar où travaillait Lusan, les deux hommes avaient sympathisé, s'étaient revus par la suite et, quand le procès s'était ouvert, Lusan était parvenu à le dissuader de se manifester. Sa liaison ayant été discrète, Doplazov ne fut pas mis en cause, cependant les conditions étaient réunies pour qu'il entre en dissidence ; aussi, quand il offrit ses services à Lusan, tout en refusant de tremper dans les combines du marché noir, celui-ci n'en avait-il pas été surpris outre mesure. Cette décision remontait à deux ans déjà, au cours desquels Lusan ne lui avait rien demandé et avait même évité de le rencontrer trop souvent ; mais quand il avait pris en main la fuite d'Arvontev, il avait repensé à lui pour disposer d'une base de repli en cas de besoin. Doplazov avait accepté avec chaleur et, quand ils étaient arrivés en catastrophe, les avait accueillis sans la moindre réticence.

« Ce n'est plus un jeu, Yasha. Vous devriez le comprendre. » Appuyé contre l'évier, Arvontev regardait avec anxiété le jeune homme. Assis sur un tabouret, celui-ci avait retrouvé son assurance et il éprouvait la plus extrême difficulté à tenter de le raisonner.

« Que me conseillez-vous, Lev ? De prendre ma situation au tragique ? De me taper la tête contre les murs ? » Passé le choc de l'après-midi, Yasha s'était repris sans toutefois parvenir à dissimuler une nervosité qu'Arvontev ne lui connaissait pas. Juste après la poursuite, il avait éprouvé du ressentiment à son égard ; la fuite puis la perspective de la rupture avec son existence antérieure l'avaient métamorphosé ; il avait découvert la peur et l'état d'abattement qui en résultait avait accru d'autant son angoisse ; il aurait voulu réagir, prendre les devants, mais ses forces l'avaient quitté et il n'éprouvait plus qu'un vide énorme, le privant de toute énergie. Il lui avait fallu arriver chez Doplazov pour se calmer ; une fois en sécurité, il était parvenu à oublier et le contrecoup de ses frayeurs avait suscité en lui une excitation un peu trop artificielle, au point de contraindre Lusan à le rappeler à l'ordre. « Je préfère constater que nous nous en sommes tirés une fois de plus, reprit-il en étouffant un rire crispé. Ce n'est pas la première fois que je déménage en catastrophe... Après l'affaire des tee-shirts dont je vous ai parlé, j'ai déjà dû me carapater dare-dare. Les flics allaient perquisitionner chez moi...

— Yasha ! C'est différent aujourd'hui. Vous ne jouez plus. L'enjeu est trop gros.

— C'est vous, l'enjeu ?

— Ne plaisantez pas ! Je m'en veux déjà de vous avoir impliqué dans cette affaire. » Arvontev ne bougeait pas. Il s'exprimait d'un ton posé, sans le quitter des yeux. Il sentait de manière confuse que Yasha avait érigé un certain nombre de barrières autour de lui. Tous deux savaient qu'il s'agissait de leur dernière conversation et, par pudeur, ni l'un ni l'autre n'osaient aborder ce qui leur tenait à cœur. « ... Si nous abandonnions nos masques, Yasha ? Vous ne croyez pas qu'il est temps ?

— Vous y tenez vraiment, Lev ? Vous croyez que c'est indispensable ? demanda Yasha avec une réticence non dissimulée.

— Vous vous souvenez de ce que vous m'avez dit ? Refuser les béquilles ; regarder derrière les grands gestes théâtraux... Ce sont vos propres mots. »

Yasha ne répondit pas. Tout à coup son regard s'était voilé. La détresse qu'il avait cherché à cacher s'était abattue sur lui. Arvontev n'était pas dupe. Les liens qu'ils avaient créés entre eux en l'espace de quelques jours étaient bien plus profonds qu'ils ne le supposaient. Le vieil homme le regardait avec affection, avec une tendresse presque paternelle, et à son tour il se sentit ému.

« C'était si évident ? » demanda-t-il en baissant la tête pour ne pas montrer la candeur de son désarroi.

À son tour, Arvontev ne répondit pas tout de suite. Il dévisageait Yasha et ne cherchait plus à se donner une contenance. Leurs relations avaient dû parvenir à leur phase ultime pour qu'il accepte de se laisser aller à ses sentiments et jamais depuis la mort de Martha il n'avait été bouleversé à ce point.

« Bien sûr que c'est évident, mon petit Yasha... Tu es bien trop jeune pour être aussi sage que tu voulais me le laisser paraître. Mais tu es aussi trop jeune pour être autant désespéré... C'est la vie qui compte. Tu te souviens. Ce sont encore tes propres paroles... »

LANGLEY, 19 H 45

« Et la Vodka, vous y avez pensé ? »

Tous les regards se tournèrent vers Mulloch qui arborait une mine réjouie. Depuis que les derniers détails de l'opération d'intoxication avaient été mis au point, le groupe de Dawson s'était remis au travail pour aborder la phase de récupération proprement dite. Mais la fatigue, les dissensions qui s'étaient fait jour à propos de l'opportunité d'exposer un aussi gros porteur que le 747 de la KAL, et l'énervement lié au peu de temps qui leur restait pour tout mettre au point avaient fait disparaître le climat bon enfant de la veille. Pritchard devait se rendre à la Maison Blanche le lendemain matin pour neuf heures et il était impératif que le dossier soit bouclé dans les plus brefs délais. Ce que tout le monde prit pour une blague surprenante, surtout venant d'un personnage aussi compassé que Mulloch, tomba à plat et Whittney lui jeta un regard torve.

« Très drôle, Ed, dit-il. Si tu as d'autres suggestions de la sorte, tu pourrais aussi bien nous laisser et aller boire tout seul. En attendant, fous-nous la paix et laisse-nous travailler.

— Mais qui te parle d'aller boire ? Je te parle des escadrilles Vodka.

— Bon dieu ! Excuse-moi, Ed ! Tu as raison. » En un clin d'œil Whittney avait changé de ton, et il se laissa aller au fond de sa chaise. « Les Agressor Squadrons. C'est ça, ce qu'il nous faut. »

Moses, qui connaissait ce dont Mulloch venait de parler, lui adressa un sourire de félicitations. Toujours impeccablement cravaté malgré la tension des dernières heures, l'officier noir avait été le seul à ne pas faire montre de mauvaise humeur – ce qui ne l'avait pas empêché de démolir toutes les hypothèses avancées, mais toujours avec pondération et sans aucune acrimonie. « Bien vu, Mulloch. Je crois que nous tenons le bon bout.

— Dites-moi, qu'est-ce que je fais ici ? demanda Dawson qui, pour adoucir son propos, assortit sa question d'une mimique d'incompréhension totale. Depuis le début de l'après-midi, vous parlez de trucs auxquels je ne comprends rien et j'ai vraiment l'impression que je serais allé à la pêche que cela serait revenu au même. »

L'éclat de rire qui suivit sa remarque modifia l'atmosphère qui régnait dans la salle. Moses lui-même, qui était resté très réservé, se joignit aux autres tout en se levant pour se diriger vers le distributeur de café. Quand il revint vers la table, il tenait à la main un plateau sur lequel il avait préparé cinq tasses qu'il fit passer à la ronde. Le groupe qui imperceptiblement s'était scindé en deux, entre partisans et adversaires du recours à un avion de ligne, se ressouda instantanément. Lorsqu'ils se remirent au travail, trois minutes plus tard, toute trace de nervosité et d'agacement avait disparu.

« Pour en revenir à nos escadrilles Vodka, commença Moses à l'intention de Dawson, il faut remonter à 1972. À cette époque, nos pertes au Viêt-Nam constituaient un cinglant camouflet pour l'USAF. Les Russes et leurs alliés n'ignoraient rien de nos techniques de combat, mais nos aviateurs ne connaissaient rien des techniques de leurs adversaires. Résultat, il y avait une perte pour deux victoires : c'était énorme. On a donc décidé de créer, à partir des renseignements que l'on avait et des avions russes qui étaient parvenus jusqu'à nous, des escadrilles volant à la russe.

— Qu'est-ce que tu veux dire par voler à la russe ? Ils ne pilotent pas de la même manière ?

— Je veux dire se familiariser avec leurs techniques. Les pilotes soviétiques, à l'inverse des nôtres, ne peuvent prendre que très peu d'initiatives en vol. Tout est contrôlé du sol et les ordres donnés au pilote sont impératifs. On a donc formé d'après leurs méthodes aussi bien des contrôleurs que des pilotes. Ceux-ci, par exemple, reçoivent quelque cinq cents heures de préparation tactique et apprennent à se familiariser avec les appareils russes pendant plus de mille heures de vol. À la fin de leurs trois ans de stage, ce sont de vrais pilotes russes.

— Et ils volent sur des appareils russes ?

— Non, bien entendu, c'est impossible. On n'en a pas assez. Mais ils prennent au moins une fois les commandes d'un vrai Mig ou d'un Tupolev. En temps ordinaire, ils volent sur des F-5E transformés en Mig 21.

— Ils peuvent donc s'identifier à leurs adversaires ?

— Et attendez, ce n'est pas tout, continua Moses, imperturbable. En parallèle à cet entraînement théorique, ils apprennent à penser comme des Russes et donc à prévoir leurs réflexes. Si jamais ils étaient amenés à les rencontrer en combat, ils pourraient se mettre à la place de leurs adversaires. Au fond c'est assez cocasse, puisque les Soviétiques font de même et que certains de leurs pilotes suivent exactement le même programme... enfin, à l'inverse. S'ils devaient s'affronter, les Américains utiliseraient les méthodes russes et les Russes les méthodes américaines.

— Mais en quoi consiste cet entraînement ? » Pour Dawson c'était la journée des découvertes, et ses questions reflétaient l'étonnement du néophyte face à des choses dont il ne soupçonnait même pas l'existence.

« C'est très simple. On a reconstitué dans le Nevada une véritable base soviétique : le Nellis Range Complex. Il y a des drapeaux rouges partout, des inscriptions de Lénine, en russe bien entendu. C'est étonnant paraît-il, mais je n'y ai jamais mis les pieds. Les pilotes et le personnel au sol y vivent à la russe, parlent russe, lisent la *Pravda* et la *Krasnaïa Zvezda*^{20}, boivent de la vodka au poivre et fument des stolitchnyié ou des Tupolev 134 bulgares ; tout cela pendant trois ans. Après, ils sont dispersés dans l'une des quatre escadrilles Agressor : la 64^e et la 65^e ici, aux États-Unis, une autre en Grande-Bretagne, et la dernière aux Philippines. »

Encore une fois, le dialogue se réduisait à la conversation entre Dawson et Moses. Dawson, à n'en pas douter, jouait le rôle du candide et ses questions avaient autant pour but de l'informer que de faire mesurer aux autres les avantages réels et les inconvénients de leurs suggestions. De son côté, Moses acceptait le rôle du pédagogue et profitait des remarques de bon sens de Dawson pour examiner sous un jour plus critique les idées qui lui semblaient bonnes.

« C'est superbe ! On va envoyer un avion russe, piloté par un pilote quasiment russe... Il suffit donc de créer la plus monumentale pagaille autour de l'appât. Plus il aura d'appareils à ses trousses, plus le nôtre aura une chance de passer inaperçu dans le lot. Et même s'il est découvert, lui au moins aura encore une possibilité de s'en tirer. » L'enthousiasme de Dawson était palpable. Il avait oublié ses préventions initiales à l'égard du projet de Moses et retrouvé son entrain des grands jours.

« Ne nous emballons tout de même pas. Il reste pas mal de problèmes à régler et en premier lieu le fait que nous allons devoir envoyer un appareil biplace.

— Où est la difficulté ?

— Ça ne court pas les rues, vous savez. En général, ce sont des avions d'entraînement à rayon d'action réduit ou alors des bombardiers relativement lourds. En fait, je ne vois pour le moment que le Tupolev 22-U et je ne sais pas s'ils en ont un.

— Et s'ils n'en ont pas ?

— Il faudra se rabattre sur un F-14. Et donc le transformer. Ensuite, il faudra convoyer l'appareil jusqu'au Japon et faire en sorte que les Russes ne le remarquent pas... Si l'on s'en tient à cette idée, il est impératif que le Pentagone nous donne tout de suite son feu vert. »

NANTUCKET, 20 H 05

« Tu m'en veux pour tout à l'heure, dis ?

— Qu'est-ce que tu veux que je te réponde ? »

Jennifer s'assit à califourchon sur la rambarde, le dos tourné à Stanley. Allongé dans un transat, celui-ci attendait sa venue tout en faisant semblant de lire, mais lorsqu'elle l'avait rejoint sur le balcon, il avait feint de se plonger dans sa lecture en attendant qu'elle lui adresse la parole en premier.

« Je ne sais pas. C'est à toi de voir. Tu peux me répondre non, si tu veux seulement être poli. Tu peux aussi me dire que tu m'en veux si tu désires que nous allions au fond des choses. C'est peut-être le moment, tu ne crois pas ? » Jennifer, qui avait senti les réserves de son mari, s'était retournée pour le regarder. D'après leur code de conduite, cela signifiait qu'elle souhaitait mettre fin à leur bouderie de l'après-midi et qu'elle acceptait de prendre les torts à sa charge.

« Tu es vraiment déconcertante, Jenny. Bien sûr que je t'en veux. Mais pas seulement pour ce qui s'est passé aujourd'hui. Tu es tellement imprévue. Tout se passe bien et tout à coup, sans que je sache pourquoi, tu me rentres dedans, bille en tête. Comme si ma présence t'agaçait... C'est vraiment épuisant à la longue. À croire qu'il faut toujours que nous nous chamaillions...

— Tu as peut-être raison, Stanley, mais aujourd'hui c'était différent : ce n'était pas contre toi que j'en avais. Au contraire. Cette bague est merveilleuse. Tu ne peux pas imaginer combien j'ai eu peur quand je me suis aperçue que je l'avais perdue. Je savais bien que tu réagirais violemment et j'ai...

— Tu as pris les devants et c'est toi qui m'as envoyé paître.

— S'il te plaît, chéri. Arrête ! Je m'en veux déjà pas mal, alors si tu continues à être de mauvaise humeur, on va tout gâcher. Je n'ai pas pris les devants, comme tu dis, mais je savais bien que je finirais par la retrouver. Ce ne pouvait pas être autrement... Tu es seulement arrivé au mauvais moment, quand j'aurais préféré que tu sois ailleurs. C'est compréhensible, non ? » Jennifer parlait le plus posément possible pour dédramatiser la situation. Les mains glissées sous les fesses, elle se tenait en équilibre précaire. De la sorte, elle était assurée de ne pas se laisser aller à ses grands gestes brusques dont elle assortissait le plus souvent ses conversations et qui tôt ou tard l'entraînaient à adopter un ton de plus en plus passionné. Stanley la sentait désireuse de profiter de la situation pour faire le point sur leur couple. Cette mise au point était inéluctable et depuis son retour à New York il s'était attendu à cette explication. Il ne s'était pas mépris sur la passivité dont Jennifer avait fait preuve pendant toute cette année. L'effort qu'elle avait accompli durant ces douze derniers mois était trop étranger à sa nature pour que la braise qui depuis trop longtemps couvait ne se réenflamme pas à la première occasion. Pourtant, quelque chose avait changé chez sa femme et ce n'était pas sans une certaine angoisse qu'il avait découvert cette transformation : à l'exception de cette crise, Jennifer s'était montrée trop calme ; trop sûre d'elle aussi. Le ton même qu'elle avait adopté depuis le début de cette mise au point pouvait aussi être interprété de deux manières différentes : bien sûr, elle pouvait avoir mûri, avoir appris à tempérer ses réactions ; mais son attitude pouvait tout aussi bien signifier que sa passion s'était éteinte et que ces deux derniers jours constituaient un ultime sursaut. Si c'était le cas, le caractère de Jennifer était trop entier pour qu'il soit possible d'envisager que les projets d'avenir qu'ils avaient faits ensemble puissent la retenir un instant. À ce moment précis, il prit conscience de l'enjeu. Il eut soudain l'impression de s'être engagé dans une partie de quitte ou double. La gorge nouée par cette découverte imprévue, il dut prendre sur lui-même pour maîtriser l'émotion qui le gagnait.

« Tu as une manière pour le moins surprenante de me montrer combien tu tiens aux cadeaux que je te fais. Tu ne crois pas ?

— Tu as raison. J'ai eu tort de m'emporter et je le regrette. Vraiment. Mais si toi aussi tu y avais mis du tien et si tu étais resté calme, les choses se seraient arrangées d'elles-mêmes.

— C'est donc ma faute si on a gâché cet après-midi, c'est bien ce que tu veux dire ?

— Mais non... Tu déformes tout. Tu avais le droit de te mettre en colère, je le reconnais. Mais ce n'est pas parce que je me suis comportée comme une gamine stupide que tu étais obligé d'en faire autant.

— Il y a l'art et la manière. C'est bien cela ? demanda Stanley avec un sourire crispé.

— Tu peux le prendre ainsi, si tu veux. Tu m'as assez répété que j'étais dépourvue de tout savoir-faire pour que tu ne te mettes pas à ton tour à te comporter de la sorte. » Jennifer

répondit à son sourire par un timide éclat de rire qui sonnait tout aussi faux. Stanley la sentait sincèrement désolée de ce qui s'était produit et cette constatation le rassura un tant soit peu. Derrière son apparente placidité, elle aussi était nerveuse et il attendait encore qu'elle en arrive à l'essentiel.

« D'accord pour cet après-midi. On s'est tous les deux comportés comme des idiots et mieux vaut arrêter d'en parler. Par contre, je ne crois pas qu'il soit possible de faire comme si de rien n'était. »

— Est-ce que tu crois vraiment que c'est le moment ? On est encore pas mal énervés et je ne suis pas sûre au fond que nous soyons tous les deux en état de discuter avec sérénité. Mais si tu y tiens, on peut toujours essayer... »

Stanley ne répondit pas immédiatement. Jennifer se dérobait et semblait à présent désireuse d'interrompre cette explication qu'elle avait pourtant suscitée. Pendant le court silence qui suivit sa dernière phrase, leurs regards se croisèrent et à son grand étonnement il vit briller une larme dans ses yeux. D'un revers de la main, elle s'essuya le visage et ébaucha un timide sourire. Déconcerté par une réaction aussi étrangère au caractère de sa femme, il resta cloué sur place : incapable du moindre geste, le regard toujours fixé sur son visage, il venait de réaliser que ses craintes n'avaient pas lieu d'être. Il avait fallu attendre cette crise pour qu'il découvre que Jennifer avait changé. Pour la première fois depuis leur mariage, elle semblait affectée par les conséquences d'un de ses éclats. Contrairement au passé, elle ne se comportait pas comme si de rien n'était, feignant d'ignorer leur chamaillerie et affectant une sérénité que lui-même avait toujours beaucoup de mal à retrouver. Cette larme vite essuyée était la réponse qu'il attendait. Plus psychologue, les timides aveux émis par sa femme sur la route de l'aéroport auraient dû lui faire prendre conscience de cette transformation ; qu'elle eût admis qu'il lui avait manqué, qu'elle avait désiré sa présence, aurait dû lui permettre de mesurer cette métamorphose. Mais il n'avait rien vu, rien compris. Sans qu'il s'en aperçoive, et sans qu'elle-même en prenne conscience sans doute, leur amour s'était transformé : leur passion s'apaisait et cédait la place à la tendresse ; la retenue dont elle n'avait jamais su se départir dans leurs relations amoureuses avait perdu sa raison d'être et elle lui offrait enfin la complicité de tous les instants qu'il avait si longtemps attendue.

Cette simple larme rendait superflue l'explication qu'il avait ruminée tout l'après-midi. Elle était cette explication et allait même bien au-delà. Les mots étaient devenus inutiles et aucune parole ne parviendrait à répondre à cet appel muet d'une détresse si criante. Alors, très lentement pour ne pas briser le charme de l'instant, il se leva sans la quitter du regard. Avec une infinie douceur, il appliqua les mains sur ses paupières encore humides ; puis, avec cette retenue qui seule pouvait exprimer l'intensité de ses émotions, il glissa les deux mains le long de son cou et de ses épaules avant de saisir ses bras et d'y imprimer la trace de ses doigts, malhabiles et violents, tendres et caressants.

LANGLEY, 22 H 10

« Allô ! M. Ralph Pritchard ? »

— C'est lui-même.

— Ici le colonel Willis. Bureau du général Gilpin. J'ai ordre de vous transmettre tout ce qui concerne le prochain tir soviétique prévu pour la fin du mois.

— Oui. Je vous écoute. Qu'y a-t-il ?

- Il y a du nouveau. Je ne sais pas en quoi cela vous concerne, mais d'après nos informations, l'essai serait annulé pour le 31.
- Merde ! C'est confirmé ?
- D'après la DIA^{21}, oui. Deux sources concordantes.
- OK. Merci du tuyau. On fera avec... »

Lundi 29 août

L'URSS doit comprendre que nous ne transigerons jamais sur nos principes.

Ronald REAGAN,
discours d'Orlando sur l'empire du
Mal du 8 mars 1983.

Obsédés par la force, les dirigeants américains ont perdu le sens des réalités.

Constantin TCHERNENKO,
déclaration à la Pravda
du 2 septembre 1984.

CHAPITRE X

MOSCOU, 7 H 45

Allongé sur son lit, Vladyrine grimaçait de douleur tandis que l'infirmière refaisait son bandage. Solidement charpentée, celle-ci le saisit à bras-le-corps et parvint à l'asseoir sans qu'il eût besoin de l'aider. Le maintenant de sa main gauche, elle acheva de le corseter avec une dextérité stupéfiante. Vladyrine qui serrait les dents ne put s'empêcher de crier au moment où elle nouait le pansement, mais elle ne prêta pas la moindre attention à cette protestation. Elle le plaqua contre sa généreuse poitrine et lui fit passer au-dessus de la tête une sorte de large ceinture extensible qu'elle plaça à la hauteur des côtes brisées. Son travail achevé, elle s'autorisa enfin à faire montre d'un peu de compassion en l'aidant à se rallonger.

« Alors, mon chou, on ne dit pas merci ? » La voix était vulgaire, mais collait si bien au personnage que cette vulgarité passait inaperçue. Il y avait même quelque chose de rassurant dans cette forme d'insensibilité à la douleur. « Pas la peine de te recommander de ne pas bouger, hein, mon petit pigeon ! Essaie un peu et tu le sentiras passer... On va essayer de se passer de piquêre le plus longtemps possible, sinon ce soir tu n'arriveras pas à dormir et ce sera pire. Tu serres les fesses ; je ne veux pas t'entendre. Quant à vous, dit-elle en se tournant vers Orkov, dix minutes, pas plus. Dans dix minutes, dehors. Je ne veux plus vous voir. »

Orkov attendit qu'elle fût sortie de la chambre pour s'approcher du lit. Il avait réussi à dormir plusieurs heures et se sentait en pleine forme pour reprendre ses investigations. Mais avant de se rendre au 38 de la rue Petrovka où il avait rendez-vous avec Iorenko, il avait préféré passer par l'hôpital. « On te dorlote, dis donc... T'as de la chance, dit-il en s'asseyant sur le bord du lit.

— Tu parles ! Tu m'as mis dans de beaux draps.

— Le salaud t'a pas manqué. Tu as mal ?

— Bon dieu ! oui. Cette nuit c'était insupportable, et ils ont dû me faire une seconde piquêre de morphine à minuit... Maintenant je vais un peu mieux.

— Pour combien de temps tu en as ? »

En venant, Orkov ne savait pas dans quel état d'esprit Vladyrine serait à son égard et craignait que celui-ci n'eût pris la décision de tout raconter à ses supérieurs – ne fût-ce que pour se couvrir de la destruction de la voiture. Aussi préférait-il perdre un peu de temps en n'abordant pas immédiatement l'objet de sa visite, afin de l'amener à de meilleures dispositions.

« Une bonne semaine. Ensuite, je resterai sous surveillance.

— De toute façon, avec ce que t'as découvert hier, tu vas avoir le droit à un séjour de convalescence sur la mer Noire. Ils ne peuvent pas faire moins. » Orkov guetta sa réaction et fut satisfait de le voir mordre à l'hameçon.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? » Vladyrine avait essayé de se redresser pour retomber aussitôt avec un grognement de douleur.

« T'as quand même mis la main sur un résident de la CIA qui n'était pas encore fiché. Ce type vaut bien la destruction d'une voiture.

— Tu veux dire que tu lâches le morceau ? »

Vladyrine était à la fois soulagé et déçu. Si vraiment Orkov agissait ainsi, il était assuré de

ne pas être inquiété dans l'avenir mais, dans le même temps, il ne ramasserait que des broutilles. La découverte d'un agent de la CIA bénéficiant d'une protection diplomatique ne pouvait pas avoir grande signification et tous les projets qu'il avait échafaudés depuis la veille tomberaient à l'eau. Orkov parut hésiter, comme si la décision dépendait en fait de ce que Vladyrine choisirait.

« Tu crois qu'on a le choix ? lança-t-il. Il va y avoir une enquête et tu devras t'expliquer.

— On n'est peut-être pas obligés de tout raconter, non ? Je peux encore te laisser hors du coup.

— Ça dépend entièrement de toi... C'est vrai que d'un certain côté, ce serait dommage d'abandonner maintenant... » Orkov appâta Vladyrine et l'amena progressivement là où il voulait en arriver.

« Je pourrais toujours dire qu'un de mes copains de la milice m'a rencardé sur les agissements bizarres d'un Américain qui traficotait avec des types du marché noir... On leur donne ce Spurring en leur disant qu'on n'a pas pu identifier ses contacts avec le milieu. De cette manière, tu gardes les mains libres. Qu'en penses-tu ?

— Si c'est toi qui le proposes, pourquoi pas ? Tout se tient. Tu n'auras pas d'emmerdements et nous conserverons Arvontev pour nous.

— Eh bien alors ! Il n'y a pas de problème. Tu continues de ton côté et tu me tiens au courant. Avec cet Américain à la clef, je me débrouillerai toujours. »

Se levant pour aller boire au robinet, Orkov en profita pour saisir le dossier que lui avait remis Iorenko. À l'intérieur de la chemise se trouvaient plusieurs photographies de personnes ayant des contacts réguliers avec Lusan. Lui-même n'était pas parvenu à identifier l'homme qui accompagnait l'Américain et il espérait bien que Vladyrine, qui l'avait vu trois fois, parviendrait à le reconnaître s'il se trouvait dans le lot. « Si tu es d'accord qu'on poursuive, reprit-il après cette interruption, est-ce que tu pourrais identifier le type que tu as vu hier ? Celui qui est sorti avec l'Américain ?

— D'où tu sors ces photos ? demanda Vladyrine en saisissant le dossier.

— Un contact à la milice. Un chef de bureau à la direction du trafic routier, mentit Orkov. C'est lui qui s'est chargé de tout hier soir. Ne m'en demande pas plus.

— Qu'est-ce qu'il sait ? questionna Vladyrine en examinant la première photo de la pile.

— Pas grand-chose, je t'assure. C'est un retour d'ascenseur... Un type bien, il n'a pas posé de questions. »

Qu'il l'ait cru ou non, Vladyrine s'abstint d'en demander plus. Pour un officier du GRU, la milice était une quantité négligeable et ne présentait aucun danger. Le KGB seul était l'adversaire et il préféra s'en tenir à la version qu'Orkov lui proposait. « Tiens, dit-il en lui tendant une photo, c'est lui. J'en suis certain. Il a pas mal changé, mais c'est le même. »

Orkov saisit la photo et essaya de se remémorer la scène de la veille, quand les deux hommes étaient sortis de l'immeuble de Lusan peu avant l'accident. Pour ne pas attirer l'attention il avait évité de les regarder d'une manière trop soutenue, et il était toujours bien incapable de reconnaître, d'après le portrait choisi par Vladyrine, l'individu qui accompagnait l'Américain.

« Tu en es sûr ? Il n'y a pas de confusion possible ? C'est bien ce Yasha Lerner ? demanda-t-il en retournant l'instantané pour y lire le nom inscrit au verso.

— Certain. À cent pour cent. C'est le même. Tu peux y aller.

— Oh ! Je me fie à toi. » Orkov rassembla les autres portraits éparpillés sur le lit et glissa sur la pile celui choisi par Vladyrine. Fourrant le tout dans le dossier qu'il avait apporté, il le

mit sous son bras et s'apprêta à partir, l'esprit plus libre qu'en arrivant. « Bon... Alors je te laisse. Je vais avoir pas mal à faire aujourd'hui. De toute façon, je te tiens au courant...

— T'inquiète pas pour moi... Tu vas avoir d'autres chats à fouetter. Moi maintenant, je suis hors du coup. Enfin... presque... » À sa manière, Vladyrine venait de lui rappeler les termes de leur contrat. Sur son lit d'hôpital, il conservait le meilleur rôle, et il venait de lui signifier qu'il n'entendait pas avoir de ses nouvelles avant la fin de l'opération. Pour partager les dividendes seulement. Le reste ne le concernait plus.

MOSCOU, 8 H 15

La foule du lundi matin s'engouffrait dans la bouche de métro en une procession lugubre. Affluant en ordre dispersé vers la station Vernadskogo, les résidents du quartier venaient grossir le bataillon des banlieusards que déchargeait à la chaîne un flot ininterrompu d'autobus surchargés. C'était l'heure des employés qui, pour se donner de l'importance ou ramener les victuailles achetées dans les centres de ravitaillement rattachés à leur ministère, se devaient de porter à bout de bras d'épaisses serviettes défraîchies. Les femmes étaient plus décontractées et les jeunes secrétaires rivalisaient d'audace pour se donner l'impression de suivre les dernières modes occidentales.

Toutes les cinq minutes, Lusan s'approchait de la fenêtre et jetait un regard au-dehors. L'avenue Vernadski ne désemplissait pas et il savait d'expérience que c'était le moment idéal pour exercer une surveillance. Il n'y avait aucune raison pour qu'ils aient été localisés dans cet appartement, mais depuis la veille il n'était plus sûr de rien. Ils étaient traqués et il n'avait qu'une hâte : fuir, mettre le plus de distance possible entre eux et les poursuivants qui étaient sur leurs traces.

« Où en étais-je ? » Revenu s'asseoir à sa place, Lusan s'adressait à Yasha qui feuilletait un magazine. Doplazov et Arvontev se tenaient à côté dans la cuisine tandis que Zagladine, le faussaire, restait enfermé dans la salle de bain.

« Si tu cessais de t'agiter, on pourrait enfin discuter sérieusement. Tu bouges sans cesse... Comme si ça servait à quelque chose. » Yasha laissa tomber son magazine et croisa les mains derrière la tête. Son rôle s'achevait là et la perspective de se mettre au vert, comme le lui avait demandé Lusan, ne lui déplaisait plus. Arvontev l'avait convaincu de se retirer et il avait hâte d'en finir.

« Désolé, vieux ! Tu as raison. On reprend une dernière fois ?

— D'accord. Je t'écoute.

— Premier temps, le rendez-vous à la gare. Spurring est grillé. Tu vas donc rencontrer l'autre homme de la CIA. Tu es sûr de le reconnaître ?

— Oui, si Spurring ne s'est pas gouré dans sa description. Taille moyenne, blond, un œil qui regarde à l'est et l'autre qui est déjà à l'ouest ; il portera une cravate à pois marron et une serviette bordeaux.

— C'est bien ! Dix heures devant la consigne automatique. Il te remet une enveloppe et tu files sans te retourner. Il doit connaître son affaire, tu n'as donc pas de souci à te faire. Après tu rappliques ici.

— Il va vouloir savoir si nous avons des nouvelles, après ce qui s'est passé hier. Qu'est-ce que je lui réponds ?

— La vérité : qu'on ne sait rien et qu'on ne sait pas d'où ça vient. De toute façon on en a

discuté avec Spurring.

— OK !

— Quand tu rentreras, ce sera à nous de partir. Notre avion est à 1 h 10. Il faut compter deux bonnes heures, le temps d'aller à l'aéroport et d'embarquer. Toi, tu ne bouges pas de l'après-midi.

— On laisse donc tomber la Pokovska ? Dommage, j'aurais bien aimé la revoir.

— Ce sera pour une autre fois. En plus, tu vas avoir besoin de ce fric maintenant. Fais gaffe quand tu le changeras. Pas tout d'un coup.

— Tu me prends pour un bleu, dis ?

— Là n'est pas la question. Mais il vaut mieux que tu te fasses avoir plutôt que d'attirer l'attention. Tu ressortiras à l'heure de la sortie des bureaux ; pas avant. Tu passeras plus facilement inaperçu. Tu te rappelles où est la voiture ?

— Oui : dans le parking du 13 de la rue Stroiteleje. Le cul contre le mur.

— Très bien. Tu as la plaque ?

— Oui, je l'ai faite hier soir, quand vous étiez partis.

— Alors tu sais ce que tu as à faire. Tu te contentes de changer la plaque avant, ce sera suffisant ; ça nous permettra de gagner un jour ou deux. Quand les flics retrouveront la bagnole, ils s'imagineront que nous sommes loin. Tu tourneras quand même une fois ou deux autour du pâté de maisons au cas où... S'il y a quoi que ce soit, tu laisses tomber. La voiture est assez éloignée et ils ne viendront pas jusqu'ici.

— Et Zagladine ? Qu'est-ce que tu comptes faire de ce pourri ?

— Viktor s'en occupe jusqu'à lundi prochain et se charge de le faire boire jusqu'à plus soif. Quand il se retrouvera dans la rue, on peut espérer qu'il mette quelque temps avant de se rappeler quelque chose. Tout ce qu'il connaît, c'est l'histoire des passeports. Il ne sait même pas où il est et toi, il ne te connaît pas.

— Tu vas donc le laisser courir ?

— Qu'est-ce que tu veux faire ? Lui régler son compte ? » Lusan avait parlé d'une voix sèche et regarda Yasha d'un air mauvais – comme s'il lui en voulait d'avoir émis tout haut une pensée que lui-même avait déjà eue et qu'il avait abandonnée en sachant qu'il n'aurait jamais le courage d'aller jusqu'au bout.

Yasha soutint son regard quelques instants, avant de s'avouer vaincu et de baisser les yeux le premier. Changeant de sujet, il revint à la Pokovska : « Au fait, qu'est-ce qu'on fait pour les négatifs ?

— Tu les détruis ! Et tu laisses tomber. »

Lusan avait conscience de décharger sa nervosité sur Yasha et il s'en voulut d'avoir fait montre d'une telle agressivité. « Quant à toi, reprit-il d'un ton plus calme, qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Déjà me planquer quelques jours, le temps que les choses se tassent. Tu connais Yvonne, la caissière de l'Oktiabr^[22] ? Elle m'a déjà proposé plusieurs fois de m'installer chez elle... Je crois que je vais en profiter. Après, je pense aller à Iaroslav chez ma sœur. Je m'arrangerai pour trouver un camion au marché de Tcheremouchki. Ce sera plus discret et il n'y a jamais de contrôles au retour.

— Pourquoi pas ? Ça ne me paraît pas mauvais. Et tu as une idée de ce que tu pourras faire sur place ? Il va falloir te faire oublier pendant pas mal de temps. Une année au moins.

— Je n'y ai pas encore réfléchi mais je pense à une convalescence longue durée ou un truc pareil... Un certificat médical est assez facile à obtenir... Et toi ? Tu sais ce que tu vas faire ? »

Lusan se leva et fit un geste vague de la main. « Ce que je vais faire, finit-il par reprendre... la même chose que toi. Tenter ma chance ailleurs... partir. Émigrer peut-être... Disparaître en somme. »

LANGLEY, 0 H 45

Pris d'une inspiration subite, Dawson se redressa et s'assit sur le rebord du lit étroit qui équipait sa chambre. Un rapide coup d'œil sur sa table de nuit lui permit de vérifier l'heure et il s'habilla sans plus attendre.

Il venait de se rappeler ce qu'il avait oublié. En quittant la salle de réunion, une fois le projet de recours aux Agressor Squadrons accepté, il avait eu conscience d'omettre un détail essentiel, sans toutefois parvenir à formuler sa pensée. À plusieurs reprises au cours de la journée il se rappelait avoir envisagé ce problème, le remettant chaque fois à plus tard ; mais quand il avait songé à s'atteler à cette dernière partie de son planning, il avait été incapable de retrouver son intuition première et même le jet glacé de la douche n'avait pas éclairci son esprit. Trop harassé pour être encore en mesure de réfléchir, il avait jugé préférable de se coucher.

Comme souvent en de telles circonstances, la mémoire lui revint au moment de s'endormir et, en dépit de sa fatigue, il n'eut d'autre choix que de se relever. Il avait purement et simplement oublié de réserver la fréquence radio indispensable à la coordination du dispositif déployé autour de l'avion de récupération. Obtenir la liaison satellite puis la protéger ne présentait pas trop de difficultés techniques. Par contre, la procédure était fort longue, vu le nombre de services concernés, et tout en se chaussant il sut qu'il ne dormirait pas cette nuit-là. Il allait devoir court-circuiter une administration trop tatillonne pour comprendre la notion d'urgence et la perspective de ce qui l'attendait lui donna envie de se recoucher.

MOSCOU, 9 H 05

« Quoi de neuf ?

— Vladyrine a identifié le type qui accompagnait l'Américain. Le copain de Lusan. D'après le nom qui est inscrit sur la photo, il s'agirait d'un certain Yasha Lerner. Vous connaissez ?

— Vaguement. Ce nom me dit quelque chose, mais on ne doit rien avoir de très précis sur lui. » Le colonel Iorenko avait revêtu son uniforme et pourtant, même dans cette tenue, il ne parvenait pas à faire impression. La tunique bleue n'était plus de première jeunesse et le pantalon tombait lamentablement sur des chaussettes écossaises qui, elles, ne faisaient pas partie de la tenue réglementaire. La porte de son bureau était restée ouverte et les allées et venues continuelles dans le couloir révélaient une très grande agitation. Tout l'étage était sur le pied de guerre, cela se sentait, et Orkov, qui l'avait remarqué dès son arrivée, se demandait ce qui pouvait bien se passer.

« Tenez, allez fermer cette porte ! J'ai à vous parler en particulier », reprit Iorenko qui paraissait avoir renoncé à le tutoyer de nouveau.

Orkov obtempéra et attendit que le colonel se décide à parler.

« Bien, commença ce dernier. Il y a réunion de tous les inspecteurs du service dans dix

minutes. Je les mets sur les traces de Lusan. On va aller asticoter nos clients de l'Arbat. De temps en temps, ça ne peut pas faire de mal. Qu'en dites-vous ? »

Orkov ne s'attendait pas à une telle proposition et mit quelques secondes à répondre. « C'est... parfait. Mais comment allez-vous présenter l'affaire ?

— Un tuyau de l'OBKHSS^{23} de Leningrad — c'est-à-dire de vous. Mettons que vous recherchez des œufs de Fabergé qui ont été dérobés au musée de Leningrad. Vous avez des raisons de soupçonner Lusan et sa bande d'y être mêlés.

— Ce n'est pas un peu gros ?

— Un petit peu, je le reconnais. Mais mes hommes ne poseront pas de question même si l'OBKHSS est un organisme d'État alors que nous, nous dépendons de la direction générale de la milice de la région de Moscou. Il y a peu de rapports entre nos services.

— Mais pourquoi ferais-je appel à vous ? Il serait plus logique que je m'adresse au QG de l'OBKHSS, ici à Moscou.

— Disons, pour convenances personnelles. » Iorenko balaya son observation d'un geste de la main avant de reprendre : « Vous enquêtez en solo, ce qui est vrai... pour une fois. Si c'est nécessaire, je mettrai mes hommes au courant de la nature exacte de vos recherches après votre départ. »

Après s'être accordés sur les principes de leur intervention, ils se dirigèrent vers la salle de réunion. Il était convenu qu'Orkov ne prendrait pas la parole et qu'il ne se mêlerait pas à l'opération de la journée sans l'autorisation expresse du colonel. Il devrait rester à compulser les dossiers de la salle des archives et se contenterait d'orienter les recherches en fonction de ses résultats. Quand ils arrivèrent à la salle de réunion, une vingtaine d'inspecteurs les y attendaient. Orkov fut frappé par leur ressemblance. Tous étaient jeunes, trente à trente-cinq ans environ, et même pour un officier des renseignements il était difficile d'imaginer qu'ils puissent appartenir à la milice. Chose curieuse, à une ou deux exceptions près, ils étaient tous relativement petits et ne paraissaient avoir d'autre particularité physique que celle de pouvoir se fondre dans n'importe quelle foule, comme si Iorenko les avait choisis précisément en fonction de ce seul critère. Leur manière de s'habiller était anodine et ils avaient su éviter l'écueil du blouson de cuir ou de la veste d'importation, qui trahissent le flic cherchant à se faire passer pour ce qu'il n'est pas : les vestes étaient usées et les manches des pulls renforcées par des coudières. Ces hommes étaient ordinaires sans ostentation et sans effort. Ils auraient pu être professeurs ou employés au ministère de la Construction mécanique sans étonner personne et Orkov se demanda comment Iorenko était parvenu à ce résultat.

En dix minutes, le colonel avait exposé les grandes lignes de l'opération. Il n'y eut pas la moindre question. Au fur et à mesure qu'il donnait ses consignes à chacun, les inspecteurs se levaient et quittaient la salle.

« Bien ! À toi, Kostia. Je veux que tu ailles à la direction du trafic routier. Mission : retrouver une Zhigouli noire immatriculée MKI-23-68. Elle est accidentée à l'arrière et cela ne m'étonnerait pas que tu la retrouves abandonnée dans un parking. Ordre de la repérer seulement et de ne pas intervenir. Quand ce sera fait, tu me préviens.

— J'opère d'en bas ?

— Oui. C'est le meilleur endroit. Tu restes à la section de garde aussi longtemps qu'il le faudra. Compris ? Tu feras d'ailleurs la liaison avec Piotr. Toi, Piotr, dit-il en prenant la fiche anthropométrique de Lusan et la photo de Yasha, tu me diffuses cela. Dans tous les commissariats du centre et de la banlieue. À midi, je veux que chaque flic de la voirie ait leur signalement.

— Mais comment je me démerde ? C'est impossible en si peu de temps.

— Rien à foutre. C'est ton affaire. Tu utilises le bélino, la photocopieuse, les motards. Tout ce que tu veux... Tu as carte blanche. Mais à midi dernier délai, ce doit être terminé. Si on te refuse quoi que ce soit, tu passes outre. Je te couvrirai après. »

Le dénommé Piotr se leva et se dirigea vers Iorenko qui lui tendit les photos.

« Enfin toi, Sergueï, tu files au palais. Tu me trouves un juge d'instruction qui me signe un mandat de perquisition chez Lusan 26, rue Kalin, appartement 47, à Medvedkovo. Motif : recel. Essaie de dégoter Nikolaï Ivanovitch Iamarasov et dis-lui que c'est pour moi... Allez, qu'est-ce que tu fais encore ici ? File ! »

Il ne restait plus autour de la table que six hommes attendant les instructions de Iorenko. Il était clair que leurs relations avec celui-ci n'étaient pas seulement d'ordre professionnel. Iorenko avait rassemblé dans son service des gens qui lui ressemblaient et il exerçait sur eux une autorité presque paternelle qu'ils ne cherchaient pas à contester. « Vous six, vous restez ici, prêts à intervenir sitôt qu'il y a du neuf. Boris, tu descends au garage et tu nous fais mettre de côté deux voitures en état de marche. Et pas des veaux pour une fois... Tu vérifies aussi les radios. Compris ? Alors, exécution ! »

LANGLEY, 1 H 55

« Désolé de vous réveiller, mon vieux ! J'ai un problème. »

Dawson venait de pénétrer dans la chambre de Moses, deux tasses de café sur un plateau. La lumière blafarde qui tombait du plafond donnait une allure de cellule à la pièce, dont le mobilier standard, réduit au strict nécessaire, et l'uniformité de la décoration accentuaient le caractère monacal. Réveillé en sursaut, Moses ne mit que quelques instants à réaliser. Il dormait nu et sans la moindre gêne se leva pour demander à Dawson le motif de son apparition. Mis au courant, il saisit la tasse de café qu'il lui tendait et la vida d'un trait avant d'enfiler ses vêtements.

« Bon ! Procédons par ordre et reprenons à zéro ! » Malgré le manque de sommeil, Moses ne s'était pas plaint d'être ainsi dérangé en pleine nuit et s'était remis au travail avec une facilité qui impressionna Dawson.

« C'est très simple. Il nous faut pouvoir communiquer avec la base de Misawa et en même temps avec l'avion qui ira chercher Arvontev. Jusqu'ici, rien de très sorcier. Par contre, les choses se compliquent quand on aborde la question de la sécurité. Il est évident que l'on ne peut pas recourir à une liaison satellite ordinaire. Nous allons être obligés de transmettre en clair. On doit donc trouver une liaison qui soit elle-même protégée.

— Pourquoi transmettre en clair ? Il serait beaucoup plus simple de recourir à un brouillage.

— Malheureusement, c'est impossible. Il y aurait trop d'impondérables. Nous ne pouvons pas nous permettre la plus petite défaillance, surtout dans la liaison radio avec le pilote. Donc, les Russes vont pouvoir nous écouter.

— Putain ! C'est vrai ! Je n'avais pas envisagé cet aspect du problème. » C'était la première fois que Dawson entendait Moses s'exprimer de la sorte et ce juron aviva la sympathie qu'il éprouvait envers l'officier noir. Passé leurs premières frictions, leurs rapports étaient devenus plus cordiaux ; leurs différends les avaient convaincus qu'ils partageaient les mêmes convictions et ce laisser-aller suffit à persuader Dawson que Moses n'était pas prisonnier du

masque qu'il s'était forgé.

« Il nous faut donc trouver une fréquence où nous pourrions transmettre sans brouilleur et où les Russes n'auront pas l'idée de chercher. Jusqu'ici, c'est encore faisable. J'ai trouvé sur l'ordinateur deux satellites en orbite géostationnaire au-dessus de la région. Sur le plan technique, il ne devrait pas être trop difficile de les utiliser. En revanche, l'affaire se corse quand il va s'agir d'y avoir accès. C'est pour cela que j'ai besoin de vous.

— Attendez un instant. Je ne comprends pas. De quels satellites voulez-vous parler ?

— De deux GLOMR^{24}. Ce sont de petits engins destinés à la lutte anti-sous-marine. Leur présence dans la région est normale puisqu'ils détectent les sous-marins soviétiques lorsqu'ils quittent leurs bases de Sakhaline.

— Je connais... Mais où voulez-vous en venir ? Je ne comprends pas ce que vous voulez faire.

— C'est évident pourtant. Les GLOMR sont des satellites relais qui renvoient les signaux sonores captés par des balises immergées. Puisque nous cherchons une fréquence sur laquelle les Russes ne penseront pas à nous écouter, je crois qu'ils seront parfaits.

— Au point de vue technique, vous êtes sûr de ce que vous avancez ? » Moses ne comprenait pas très bien les explications de Dawson et une certaine incrédulité se lisait sur ses traits.

« Pour moi j'en fais mon affaire. Ne vous inquiétez pas. Ce sera du bricolage mais nous pourrions nous en contenter. Je ne pense pas qu'il sera possible de joindre le pilote en direct. Par contre, nous aurons la liaison avec son contrôle au sol, ce qui est l'essentiel. Les Russes n'iront jamais imaginer de se brancher sur une telle fréquence...

— Ni le Pentagone... Je commence à voir où vous voulez en venir. Vous allez leur arracher les hauts cris et vous avez besoin que je vous trouve la bonne porte où frapper. C'est bien cela ?

— Vous avez tout compris, Moses. Il faut qu'aujourd'hui midi tout soit en ordre. Nous ne pourrions pas attendre davantage. »

Moses restait perplexe. Néanmoins, l'assurance et l'ingéniosité de Dawson avaient vaincu ses appréhensions et, sans qu'il s'en explique l'origine, il sentait qu'une forme de complicité était en train de naître entre eux.

« OK ! Je vais voir ce que je peux faire, soupira-t-il en esquissant un sourire amusé. J'espère que vous êtes certain de ce que vous avancez. Nous allons au-devant de pas mal d'emmerdements.

— Ben... Pour être franc, je n'ai pas encore une idée bien précise du schéma d'ensemble. » Dawson avait baissé la tête d'un air faussement ennuyé avant de se balancer en arrière sur sa chaise en éclatant de rire. « Mais on m'a toujours dit que c'est l'idée qui compte... L'intendance suit toujours. Pas vrai ? »

MOSCOU, 10 H 10

Plutôt que d'emprunter l'accès direct à la gare, Yasha préféra sortir par l'escalier qui menait sur le terre-plein central. Accompagné par deux jeunes filles aux allures d'étudiantes, un groupe d'enfants chahutant et se poussant du coude, l'enveloppa avant de le dépasser au pas de course. Le groupe se dirigeait vers l'embarcadère et, à la mine réjouie des enfants, il devina qu'ils se rendaient aux bateaux-mouches pour une promenade sur le fleuve. S'il était

parvenu à n'en rien laisser paraître devant Lusan, il ne pouvait pour autant s'empêcher d'avoir peur à nouveau ; une peur atroce qui lui serrait la gorge et lui nouait l'estomac. Il lui semblait que chaque passant le dévisageait et en croisant un lieutenant de la milice, il pressa le pas par réflexe et détourna les yeux : il sentait déjà sur son épaule la main de celui qui allait l'interpeller. Avec ses deux tours latérales, la gare était peu engageante. Passant sous la colonnade du frontispice, il pénétra dans le hall central où se pressait la foule bigarrée des voyageurs en transit. En comparaison avec le nombre des provinciaux, la proportion de Moscovites était réduite. Parmi ces paysans montés dans la capitale pour vendre les produits de leur lopin de terre, et qui repartaient avec des valises chargées de produits introuvables en province, il avait l'impression d'être autant à sa place qu'un pope dans la salle du Conseil des ministres. Des ballots, des sacs informes, des valises de carton bouilli fermées par des bouts de ficelle encombraient le passage. Des détritrus jonchaient le sol, ce qui n'empêchait pas les gens de s'y allonger pour dormir ou pour passer le temps.

Il lui fallut cinq bonnes minutes pour atteindre les consignes automatiques situées près de l'accès aux quais. L'endroit était plus calme et plus sombre : c'était sans doute la raison pour laquelle une bande d'ivrognes s'y était installée pour boire en toute tranquillité, à l'abri des tapeurs et de la milice. En les voyants vautrés là, en train de se passer de la main à la main une bouteille déjà bien entamée, Yasha eut un mouvement de recul ; d'habitude, la salle des consignes automatiques était déserte : les serrures trop sommaires ne résistaient pas au poinçon des spécialistes, il était préférable de s'en remettre à la consigne manuelle, si l'on voulait éviter de remballer à la hâte des bagages éventrés et vidés de leur contenu.

Hésitant encore sur la conduite à tenir, Yasha fut bousculé par un homme qui portait sous le bras un petit porte-documents bordeaux. L'homme se retourna pour s'excuser et Yasha remarqua un strabisme très prononcé. Son regard se porta sur la cravate et il reconnut les pois démodés qui ornaient le morceau de soie tandis que l'inconnu bredouillait une vague excuse incompréhensible. C'était bien son contact et il préféra lui laisser l'initiative.

L'Américain ressemblait à un petit fonctionnaire. Son costume marron à fines rayures faisait tellement couleur locale qu'il se demanda comment il était parvenu à quitter l'ambassade sans encombre. Parvenu près d'un casier, l'homme se mit à fouiller dans ses poches, comme s'il était à la recherche de sa clef. Ne la trouvant pas, il prit un air désespéré et recommença une nouvelle fois à inspecter chacune de ses poches. Sortant ce qui les encombrait, il déposait un à un les objets sur le haut de la consigne et Yasha le vit placer une enveloppe blanche qui fut aussitôt recouverte par un mouchoir et un épais portefeuille.

« Hey, camarade ! T'as perdu quelque chose ? Si tu nous paies une goutte, on peut t'aider. » L'un des ivrognes interpellait l'Américain, qui se contenta de hausser les épaules d'un air de profond mépris. Son manège terminé et n'ayant pas trouvé ce qu'il faisait mine de chercher, il rangea ses affaires avec méthode. Au moment où il reprenait son portefeuille, il jeta à la dérobée un regard sur Yasha. Celui-ci s'était assis sur un banc qui se trouvait à l'extrémité de la rangée de casiers de façon à être dissimulé à la vue du groupe de pochards. De la tranche de son portefeuille, l'Américain réussit à faire glisser l'enveloppe sur le toit des consignes et Yasha la vit s'immobiliser en équilibre sur le bord des casiers, juste au-dessus de lui. Regardant sa montre, il se leva et fit comme s'il renonçait à attendre davantage une personne qui avait oublié l'heure de leur rendez-vous. Le cœur battant, il saisit l'enveloppe et sortit en la glissant dans sa poche intérieure. Personne ne faisait attention à lui et l'Américain ne paraissait pas désireux de le suivre.

C'était presque terminé et il commençait à se sentir moins oppressé. Il traversa le hall en sens inverse pour sortir sur le parvis où il inspecta les alentours. La fraîcheur du matin se

dissipait et la journée promettait d'être belle. Renonçant à l'idée de marcher pour se détendre, il se dirigea vers la station de métro au moment où une Volga de la milice se rangeait devant la gare. Le policier qui en sortit en courant tenait à la main deux avis de recherche et, pendant une fraction de seconde, Yasha eut l'impression de reconnaître la photo de Lusan.

LANGLEY, 2 H 15

L'alerte était arrivée en fin d'après-midi mais Pritchard avait préféré parer au plus pressé et achever avec le groupe de Dawson les préparatifs pour réceptionner Arvontev. Il lui fallait boucler son dossier pour la réunion du NSC et, pour alarmantes qu'aient pu être les nouvelles en provenance de Moscou, il s'était efforcé de ne pas y penser. Même l'appel du Pentagone et l'annulation du tir d'essai du SS-X-24 étaient restés au second plan. Peu avant minuit, tout était réglé. Il était entendu que l'on ferait appel à un avion de l'escadrille Vodka et des photos satellite avaient permis de repérer une aire d'atterrissage. De leur côté Arvontev et Lusan devaient descendre du train à Blagovechtchensk, quatre cents kilomètres environ avant d'atteindre le Birobidjan. D'après l'horaire de leur train, et compte tenu de la ligne de changement de date qui imposait de raisonner avec un jour de décalage, ils devaient y arriver le mercredi aux alentours de midi. Ensuite, ils disposaient d'une douzaine d'heures pour atteindre par leurs propres moyens une route menant à une mine d'argent désaffectée, située à une cinquantaine de kilomètres à l'est de la ville. Les clichés satellite représentaient une longue ligne droite de quatre kilomètres de long dont les bas-côtés avaient été déboisés. L'avion les attendrait à une heure trente heure locale près d'une ancienne cabane de trappeur située au tiers de la route. L'horaire était calculé large afin de tenir compte de la marche capricieuse du Transsibérien, et Pritchard savait que son plan serait accepté.

Par contre, restaient les impondérables et une fois que Wohlster eut communiqué à Moscou la dernière instruction, les doutes avaient commencé à l'assaillir. Malgré la fatigue, il avait convoqué le professeur Meadow et son équipe pour analyser les derniers rebondissements. Whittney et Mulloch, qui ne faisaient pas partie de ce groupe, s'étaient aussi rendus à cette réunion sans qu'il ait eu besoin de le leur demander.

Concernant l'annulation du tir d'essai qui devait servir de justification à l'opération, il n'y avait plus rien à faire. Il n'était plus possible de modifier quoi que ce soit et en fait, cela ne prêtait pas trop à conséquence : les Russes n'avaient pas annulé officiellement cet essai et les Américains n'étaient pas censés disposer de sources de renseignements dans le centre d'essais. Au demeurant, le maintien de la mission allait consolider la position des taupes dont le Pentagone disposait sur place, ce qui était loin d'être négligeable. En revanche, la mise sous surveillance du groupe qui s'était chargé d'Arvontev était beaucoup plus inquiétante, et le caractère diffus de cette menace dont il n'arrivait pas à comprendre l'origine l'amenait déjà à douter des chances de succès du plan qu'il venait à peine d'achever.

« Personnellement, j'exclurais toute intervention du KGB. Ce n'est pas son style. » Jerry Wright qui, en tant qu'ancien résident à Moscou, était le mieux à même de discuter des méthodes des différents services de sécurité soviétiques, venait de relire pour la troisième fois la dépêche chiffrée relatant la poursuite à laquelle Spurring avait été mêlé. « J'admets qu'il y a quelque chose de bizarre dans cette affaire, mais ce n'est pas le KGB.

— J'aimerais pouvoir partager tes certitudes. » La réplique de Pritchard était désabusée et,

à l'entendre, on avait l'impression qu'il envoyait la calme assurance dont Wright faisait preuve.

« Si c'était le KGB, il s'y serait pris d'une autre manière. Il ne faut pas nous leurrer, c'est vrai. C'est bien après Arvontev qu'ils en ont et ils savent que sa piste passe par Lusan. Mais ils paraissent agir de manière trop désordonnée...

— Comment peux-tu être si catégorique ? Après tout, ce Lusan trafique pas mal au marché noir et il pourrait très bien s'agir de la milice. » De tous les participants, Alterman était celui qui s'était montré le moins pessimiste et, d'après lui, les événements de dimanche n'avaient aucun rapport direct avec la personne d'Arvontev.

« Pas d'accord. Si la milice enquêtait sur une affaire de marché noir, elle serait descendue en force. La preuve : ils savaient que Lusan recevait du monde puisqu'ils se sont mis à suivre Spurring après son départ de chez celui-ci. Ils auraient très bien pu intervenir avant, dans l'appartement, et les prendre tous ensemble. Au lieu de quoi, il n'y avait que deux pauvres pékins sans soutien. Je vous ferai aussi remarquer qu'ils ne disposaient pas d'une voiture de la milice puisqu'elles sont toutes équipées d'une radio quand Spurring nous a certifié qu'il n'y avait pas d'antenne.

— Et qui veux-tu que ce soit ? demanda Alterman.

— Si l'on exclut la milice et le KGB, reste le GRU. En s'en tenant à la description de Spurring, il y a de fortes présomptions pour qu'il s'agisse de militaires.

— Et on en revient au point de départ, c'est-à-dire à Arvontev. C'est bien à lui qu'ils en voulaient, renchérit Pritchard. Mais je n'arrive toujours pas à comprendre leur conduite...

— Si je devais faire une supposition, reprit Wright, je dirais qu'il s'agit d'une équipe réduite du GRU qui a flairé quelque chose de louche et qui s'est mise d'elle-même sur l'affaire sans en référer à ses supérieurs. C'est le genre d'initiative tout à fait concevable chez de jeunes officiers ambitieux. Cela se produit assez souvent chez nous, alors pourquoi pas chez les Soviétiques ?...

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ? demanda à nouveau Alterman.

— Pas mal de choses... Tous les détails mis bout à bout. Un, on sait qu'Arvontev dépend du Conseil de défense de l'URSS et relève donc du KGB. Deux, on a exclu que le KGB soit impliqué ; il faut donc en déduire qu'on a affaire à un service concurrent qui n'a pas envie que l'on sache sur quoi il enquête. On peut ainsi raisonnablement miser sur le GRU, d'autant plus qu'Arvontev travaillait dans une base navale soumise aux contrôles ordinaires de l'armée. Il faut aussi bien voir que si cette enquête était officielle, le GRU dispose d'une logistique bien supérieure aux faibles moyens déployés hier après-midi.

— C'est vrai, admit Pritchard. Ils n'étaient que deux, ce qui semble assez maigre pour un objectif d'une telle importance.

— Je peux me tromper, mais à mon avis, il s'agit d'officiers du GRU qui ont découvert ce qui s'est passé sans toutefois en avoir une preuve formelle, auquel cas ils en auraient informé leur hiérarchie.

— C'est défendable, en effet. » Pritchard ferma les yeux et parut se rendre aux arguments de Wright. Avec le peu de renseignements dont ils disposaient, ils en étaient réduits à des suppositions et, de ce point de vue, l'argumentation de Wright était logique. De plus, et Pritchard en était bien conscient, il préférerait accepter cette interprétation, de loin la plus rassurante. « Dieu fasse que tu aies raison, ajouta-t-il en soupirant. Inutile donc de continuer cette conversation. Je crois que nous avons fait le tour du sujet et je suppose que vous êtes tous crevés. Professeur Meadow, demanda-t-il en se tournant vers le psychologue, pourriez-vous me préparer, avec Krammer et Stratt, un court rapport sur les réactions possibles

d'Arvontev dans ce contexte ? Mettons, pour midi. J'aimerais savoir s'il y a des risques pour que ces éléments nouveaux le fassent craquer. Et si oui, quand ? »

MOSCOU, 10 H 30

Iorenko pénétra dans la salle des archives et alla s'asseoir sur la table où Orkov travaillait. Penché sur un dossier qu'il annotait, celui-ci acheva sa phrase avant de reposer son stylo. « Du nouveau ? demanda-t-il en levant la tête.

— Oui. Sergueï m'a appelé du palais. Il a le mandat de perquisition. Le temps qu'il revienne ici et nous y allons.

— Pourquoi ce mandat ? C'était vraiment nécessaire ? » Orkov avait du mal à comprendre les précautions dont s'entourait le milicien. Même s'il n'espérait pas grand-chose de cette visite dans l'appartement de Lusan, l'urgence de la situation justifiait dans son optique tous les manquements à la procédure normale. Ce formalisme lui paraissait inutile et représentait une perte de temps dont ils auraient pu se dispenser.

« La fin justifie les moyens, hein ? » Le ton de Iorenko était ironique et Orkov le sentit prêt à enfourcher ce qui devait être son cheval de bataille. « Vous savez si j'ai une si piètre opinion des sbires du KGB, c'est qu'au fond je suis convaincu que le modèle soviétique mérite mieux pour sa défense que les procédés de basse police dont ils sont coutumiers. Mais bien sûr, comme tous ces petits jeunes qui travaillent avec moi, vous êtes un cynique et vous avez perdu vos illusions. Si jamais vous en avez eu... »

Orkov s'attendait à une telle explication. Cependant, la franchise du colonel le surprenait et il ne put s'empêcher de montrer son étonnement.

« J'ai encore la foi, moi, reprit Iorenko, et je suis bien placé pour savoir que notre système est authentiquement démocratique. Au contraire de ce que prétendent ces petits cons de dissidents ou ces ignares de journalistes occidentaux qui n'y comprennent rien, nous ne vivons pas dans un régime policier. L'URSS est un État de droit où le citoyen est protégé contre l'arbitraire par des lois et un code de procédure pénal. La preuve, il n'y a pas un seul et unique code de procédure pénal mais un pour chaque république, de façon à tenir compte des spécificités nationales. Difficile de faire mieux... Comme flic, cela m'emmerde souvent et croyez bien que j'aurais d'autres résultats si j'étais libre d'agir à ma guise. Comme citoyen, je m'en félicite et si je suis dans une telle rogne chaque fois que je suis confronté à ces imbéciles du KGB, c'est qu'ils justifient par leur conduite stupide toutes les critiques dont nous faisons l'objet... Le KGB et ses méthodes primitives pourraient disparaître du jour au lendemain, personne ne bougerait. Je peux vous l'affirmer. Au fond, je suis un idéaliste. Je sais que le socialisme n'a pas besoin de tels procédés pour se défendre. Il se défend très bien tout seul. Je préfère ne pas donner d'arguments à ses adversaires pour le combattre... C'est pour cette raison que j'ai demandé ce mandat. Le reste, je m'en fous. »

Au fil de son discours, Iorenko s'était enflammé. Il avait terminé sa tirade en martelant chacun de ses mots et Orkov eut l'impression que le colonel en profitait pour régler ses comptes. Comme s'il s'en voulait de s'être ainsi laissé aller, Iorenko marqua une pause et mit quelque temps avant de reprendre sur un ton plus posé.

« Je vous ennuie, jeune homme. Vous ne me le dites pas, mais je vois que je vous fais chier. Vous avez assez de vos séances de formation politique dans l'armée pour que je ne vous emmerde pas avec mes vieux principes dépassés... Pour m'apprendre à tenir ma langue, je

vous dois bien une compensation. Si vous voulez venir avec moi, venez. Je crois qu'il est temps d'y aller. »

Les deux hommes descendirent au parking et s'engouffrèrent dans une Volga noire dont le moteur tournait déjà. Derrière eux quatre inspecteurs attendaient dans une autre Volga et, sur un signe de Iorenko, les deux voitures démarrèrent. La circulation était fluide et vingt minutes suffirent pour arriver à Medvedkovo. Le milicien que Iorenko avait placé en faction les rejoignit sur le seuil de l'immeuble : personne ne s'était manifesté et Orkov n'en fut pas surpris outre mesure.

Les hommes de Iorenko connaissaient parfaitement leur affaire. Sitôt entrés dans l'appartement, ils se mirent à la tâche. La perquisition dura une quinzaine de minutes. La nature de la construction interdisait de creuser les murs et les sols et un rapide sondage confirma l'absence de cache. Les équipements étaient aussi trop standardisés pour que l'on ait pu songer à y dissimuler des documents et les recherches furent aussi vite abandonnées de ce côté-là. Quant au reste de l'appartement, placards et affaires personnelles, ils ne recelaient aucun indice sur Arvontev et rien qui pût leur apprendre quelque chose de nouveau sur Lusan. Seule une lettre manuscrite signée par un certain Dimitri pouvait présenter quelque intérêt. Le papier se trouvait en évidence sur la table de cuisine et indiquait que le signataire avait toute confiance en la personne à qui il l'avait confiée. C'était peu et Iorenko, qui connaissait bien ce Dimitri, ne cacha pas à Orkov qu'il y avait peu de chances d'en tirer quoi que ce soit. L'ancien zek, lui expliqua-t-il, était trop rusé et ces quelques lignes griffonnées maladroitement ne contenaient rien de compromettant. Par contre il y avait fort à parier, si cette lettre avait trait à Arvontev, que les empreintes relevées dessus puissent déboucher sur une piste plus prometteuse et, quand ils sortirent de l'immeuble, Iorenko dut retenir Orkov par la manche pour le forcer à ralentir.

MOSCOU, 12 H 35

Réservé au trafic intérieur, l'aéroport de Vnoukovo I était moins contrôlé que l'aéroport international de Chérémétiévo. La présence policière y était nettement plus discrète et l'on avait moins à y redouter les agents en civil du KGB ; l'atmosphère y était plutôt bon enfant et le grand hall ressemblait à s'y méprendre au déballage d'un marché caucasien. Les miliciens en uniforme surveillaient la foule avec nonchalance, acceptant sans façons les fruits ou friandises offerts par de robustes paysannes qui s'amusaient à les provoquer. Agglutinés autour du guichet de l'Intourist, les rares étrangers prenaient des airs affectés ou se tassaient dans leur coin, se renfrognant chaque fois qu'un autochtone plus hardi que les autres essayait d'engager la conversation.

Lusan et Arvontev étaient arrivés par le car régulier de l'Aeroflot. Ils avaient pris garde de ne pas s'asseoir l'un à côté de l'autre et ce n'est qu'au moment de récupérer leurs bagages que Lusan avait donné ses dernières consignes à Arvontev. En plus d'un cartable bourré de livres et de cahiers sans grand rapport avec ses travaux mais qui, à défaut, lui permettaient de ressembler à son personnage de chercheur, Arvontev portait la petite valise de cuir avec laquelle il avait débarqué à Moscou. Lusan, quant à lui, tenait à la main un sac de voyage en vinyle dans lequel il avait fourré quelques vêtements et une trousse de toilette empruntés à Doplazov.

« Vous vous sentez bien ? demanda-t-il à Arvontev en se dirigeant vers le guichet de

l'Aeroflot. Vous croyez que vous vous en sortirez tout seul ?

— Bien sûr. Quelle question ! » Le calme d'Arvontev était surprenant. Avec son épaisse barbe noire, il ne pouvait pas dissimuler ses origines ethniques et Lusan était bien placé pour savoir que ce n'était pas toujours un atout lors de contrôles. Mais cela, Arvontev n'en avait aucune idée et il paraissait si maître de lui, comme s'il eût voyagé sous sa véritable identité avec tous les avantages liés à son ancienne position, que Lusan préféra taire ses appréhensions. Cette indifférence légèrement dédaigneuse constituait encore le plus sûr moyen de tromper la vigilance des policiers et mieux valait lui permettre d'agir à sa guise. Il le laissa passer devant et essaya lui-même de ne plus penser à ses craintes. Yasha lui avait annoncé que sa photo circulait déjà dans Moscou et il espérait que le poste de la milice de l'aérogare serait parmi les derniers à être prévenu. L'idée des Américains, au fond, n'était pas si mauvaise que cela, pensa-t-il. Il n'y avait aucune raison pour que cet aéroport desservant la Sibérie soit averti en priorité. Il avait modifié sa coiffure, la tirant en arrière, et dans cette foule aussi compacte, il avait raisonnablement une bonne chance de s'en tirer.

« Un billet pour le vol de 13 h 10 pour Irkoutsk, mademoiselle, s'il vous plaît. » Arvontev s'était adressé à la jeune femme assise derrière le comptoir et sa voix ne trahissait aucun trouble.

« Vous avez une réservation ?

— Bien entendu. Au nom de Frolyalin. Isaac Frolyalin. J'ai réservé hier par téléphone. »

L'hôtesse ne répondit pas et se contenta d'interroger son terminal. À deux rangs derrière Arvontev, Lusan ne quittait pas l'employée des yeux et l'attente lui parut interminable.

« Oui, en effet. Isaac Frolyalin. Il n'y a pas de problème. Cinquante-cinq roubles, s'il vous plaît. Dépêchez-vous. L'embarquement va bientôt commencer. Porte 6. » La jeune femme tendit son billet à Arvontev et lui indiqua du doigt la porte où il devait se présenter. Arvontev sortit son portefeuille et compta sans se presser la somme demandée. Puis, empochant son billet, il saisit sa serviette et sa valise pour se diriger sans se retourner vers la zone d'embarquement, où Lusan le rejoignit dix minutes plus tard.

« Les passagers à destination d'Irkoutsk sont priés de se présenter à la porte 6. » L'annonce résonna sèchement dans le haut-parleur et tout le monde se leva en même temps, obéissant avec docilité à ce qui était plus un ordre qu'une invitation au voyage.

« Vous êtes parfait. Continuez... Surtout faites attention à vos mains et pensez aux miroirs... » Profitant du mouvement de la foule, Lusan s'était glissé jusqu'à lui et lui avait parlé à voix basse en regardant ailleurs. Laissant passer une jeune mère qui tenait un bébé dans ses bras, il se retrouva derrière Arvontev et se sentit poussé inexorablement vers le premier guichet de contrôle, où officiaient deux hommes en uniforme. Il n'y avait pas trace à leurs côtés d'agents en civil du KGB chargés d'inspecter le visage des voyageurs. En fait, il s'agissait d'une simple barrière de détection de métaux et ils passèrent sans encombre, les deux gardes ne se donnant même pas la peine de lever les yeux à leur passage.

Passé ce premier obstacle, la file des voyageurs se scinda en trois branches, chacune aboutissant à un bureau de contrôle des passeports intérieurs. C'était là l'obstacle le plus sérieux et Lusan redoutait autant une maladresse d'Arvontev que sa propre nervosité. Si sa photo était déjà parvenue au poste de la milice, il se retrouverait prisonnier dans les minutes à venir. Pensant aux miroirs placés au plafond de chaque travée, et grâce auxquels les gestes des passagers étaient épiés, il se força à vider son esprit et à prendre un air détaché. Arvontev arrivait à la hauteur du guichet et glissait son passeport par-dessous la vitre. D'où il était placé, Lusan ne pouvait pas entendre ce qui se disait mais il se décala sur le côté pour

observer la réaction du garde. Celui-ci jeta un regard indifférent sur Arvontev et revint vers la photo avant de lui redonner son passeport d'un geste automatique. Déjà le scientifique récupérait son document dans lequel la fiche d'embarquement avait été glissée et ramassait ses bagages pour s'éloigner à pas lents.

« Votre passeport, alors ! » La voix du milicien surprit Lusan qui ne s'était pas rendu compte que son tour était arrivé.

« Oh ! excusez-moi. J'avais l'esprit ailleurs. » Comme entrée en matière, c'était assez catastrophique et il vit les sourcils du garde se froncer d'un air soupçonneux. Il tendit le passeport qu'il avait fait établir la veille au nom de Grigori Alexandrovitch Azan et attendit. Il sentait la sueur perler dans son dos et sa chemise lui collait à la peau. Enfouie dans sa poche, sa main gauche triturait une boîte d'allumettes. Il était désarçonné et il ne savait plus comment paraître naturel.

« Vous avez pas plus dégueulasse ? C'est à peine lisible. » Le garde tournait et retournait le passeport avec une mine dégoûtée. « Je ne sais pas si je peux l'accepter...

— Mais qu'est-ce qu'il a, mon passeport ? Il est en règle... » Lusan essayait de ne pas céder à la panique et de prendre un air résigné et geignard. C'était un comble : le travail du faussaire était si parfait qu'il avait attiré l'attention pour la raison inverse de celle qu'il redoutait et il était prêt à parier que ce flic stupide allait lui faire une démonstration d'autorité.

« Parce que vous appelez ça un passeport ? Un torchon pareil ! Y a pas à dire, faut que j'aille voir mon chef. »

Lusan ne répondit pas et se tassa pitoyablement sur lui-même, comme si son voyage était déjà compromis et qu'il dût renoncer à ses projets.

« Qu'est-ce que vous allez faire à Irkoutsk ? » Le milicien avait jaugé son client et il allait lui faire payer la dernière vexation qu'il avait dû endurer ou les soixante kilomètres qu'il parcourait chaque jour pour tamponner des coupons d'embarquement.

« En vacances. Je vais passer mes vacances à Irkoutsk où j'ai ma famille. Je vais pêcher tous les ans dans le lac Baïkal.

— Alors, c'est pas trop grave si vous ne prenez pas cet avion. Vous n'êtes pas pressé : vous pourrez toujours prendre le suivant. » Un sourire vicieux était apparu sur le visage du garde et Lusan prit la mesure du personnage. C'était à la fois rassurant mais, dans le même temps, il aurait préféré faire l'économie de cet esclandre inutile.

Toujours sur le même ton suppliant, il répondit dans le sens que cet imbécile attendait de lui. « Oh non ! Ce n'est pas possible. Vous ne pouvez pas me faire ça. Mon frère vient me chercher à Irkoutsk et si je le rate, je n'aurai pas de car avant demain. Vous savez ce que c'est... S'il vous plaît, camarade ! Mon passeport est en règle. Vous le voyez bien.

— Peut-être, mais j'ai des ordres, moi. Il faut demander à mon chef. C'est lui qui décidera. » Le milicien appuya sur un bouton qui se trouvait à côté de lui et un voyant rouge s'alluma au-dessus de la cage de verre où il était enfermé. Deux bonnes minutes passèrent avant qu'un lieutenant de la milice arrive sur les lieux. Celui-ci parcourut du regard la longueur de la queue et pénétra dans la cage. Lusan n'entendit pas ce qu'ils se disaient et vit seulement l'officier saisir l'objet du litige. Les autres files d'attente étaient pratiquement vides et derrière lui, les voyageurs qui n'avaient plus la possibilité de changer de travée commençaient à s'impatisser. L'avion décollait dans moins de dix minutes et il restait une bonne vingtaine de passeports à contrôler.

Ce fut sans doute ce qui le sauva. L'officier regarda l'horloge murale et dévisagea une

nouvelle fois Lusan. Puis il referma le passeport et fit un geste muet d'assentiment à son subordonné qui tamponna la fiche d'embarquement.

En arrivant dans l'avion, Lusan sentit ses jambes se dérober sous lui et il se laissa tomber dans son fauteuil. Ses mains tremblaient et il dut s'y reprendre à deux fois pour parvenir à attacher sa ceinture. Deux travées devant lui, Arvontev, qui ne se doutait de rien, regardait par le hublot les derniers préparatifs avant le décollage. Rassuré, il ferma les yeux et revit le regard pervers du garde en même temps qu'une subite bouffée de chaleur l'envahissait et que des gouttes de sueur lui brûlaient les paupières.

Il venait de passer l'étape la plus facile.

La suivante serait sans comparaison.

LANGLEY, 7 H 20

000 Moscou 15 H 10

000 DIFFUSION CONFIDENTIELLE

000 DP H-4

COLIS EXPÉDIÉ SANS ENCOMBRE. VÉRIFICATION PERSONNELLE SUR PLACE. ARRIVÉE PRÉVUE 18 H 50 SOIT 22 H 50 HEURE LOCALE. LUSAN RECHERCHÉ PAR LA MILICE DE MOSCOU. JE RÉPÈTE : PAR LA MILICE. RAISON INCONNUE.

MESSAGE TERMINÉ.

SIGNÉ : HOWARD R. WARDEN

Ralph Pritchard relut une nouvelle fois le message et Alterman, qui venait de le rejoindre, vit le moment où il allait exploser.

« Le con ! Mais quelle idée il a eue ? marmonna Pritchard entre ses dents.

— Il a dû penser que nous aimerions être tenus au courant... C'est assez normal. C'est la dernière fois que nous allons avoir des nouvelles d'Arvontev d'ici mercredi.

— Mais pourquoi y a-t-il été, lui ?

— Parce qu'il n'avait personne d'autre sous la main. Avec Spurring sur la touche, il n'avait pas le choix. C'est vous-même qui avez exigé le lock-out total.

— Pas le choix... C'est impensable. Tout le KGB sait qu'il est notre chef d'antenne et il les mène droit à Vnoukovo... Quel sinistre crétin ! »

Alterman comprenait les mobiles de Warden. Dans les mêmes circonstances, il aurait probablement agi ainsi. Avec ou sans ordre. Il fallait être resté trop longtemps derrière un bureau pour refuser de se mettre dans la peau d'un chef de poste. « Je connais bien Warden. J'ai souvent travaillé avec lui sur le terrain », dit-il en insistant sur le mot « terrain », pour bien montrer qu'il n'était pas d'accord avec le directeur de la division. « S'il a jugé pouvoir aller à Vnoukovo, je suis persuadé qu'il n'avait personne au train. Il n'y a pas lieu de s'alarmer. Ce qui compte, c'est de savoir Arvontev dans l'avion. D'ailleurs, il était dehors puisque c'est lui qui a été au dernier rendez-vous à la gare de Kiev... »

Pritchard avait parfaitement saisi l'allusion d'Alterman et il était sur le point de tourner sa colère contre lui quand il se ravisa. Il se leva pour signifier que l'incident était clos – du moins provisoirement. « Jusqu'à nouvel ordre, c'est moi qui commande, lâcha-t-il d'un ton aigre. Mettez-vous cela dans la tête, tous autant que vous êtes. En attendant, télégraphiez à

cet imbécile de ne plus bouger de l'ambassade et d'utiliser Spurring dans la mesure du possible... Sitôt la mission terminée, Warden rentrera. Vous pouvez déjà lui conseiller de préparer ses valises et si par malheur il a fourré le KGB au cul d'Arvontev, je le saque... »

CHAPITRE XI

WASHINGTON, 9 H 35

« La question est donc simple. Oui ou non, a-t-on le droit d'exposer ce Boeing des Korean Airlines ? »

— Si vous le permettez, monsieur le Président, je ne crois pas que la question se pose en ces termes. Il s'agit avant tout de savoir si, oui ou non, nous voulons récupérer Arvontev »

Un sourire ironique apparut sur le visage du Président et Pritchard se mordit les lèvres d'avoir parlé trop vite.

« ... Et si je réponds oui à cette deuxième question, je suis obligé du même coup de répondre oui à la première... C'est bien là que vous voulez en venir, monsieur Pritchard ? » Ce n'était pas une critique, mais une simple constatation, comme si la ficelle était trop grosse pour que l'on puisse lui forcer la main avec un tel procédé.

Un silence lourd de sous-entendus tomba sur la salle de réunion du NSC. Mais si les onze membres pensaient à la même chose, ils ne l'envisageaient pas dans la même optique. Les proches du Président considéraient l'aspect politique du problème et il était évident qu'ils calculaient déjà les retombées possibles sur la Maison Blanche en cas de dérapage. De son côté, le clan des militaires ne s'intéressait qu'aux aspects matériels du plan de la CIA, dont les exigences dépassaient de loin le cadre d'une coopération normale entre services concurrents. Enfin les diplomates, secrétaire d'État en tête, s'étaient murés dans un mutisme obstiné et, sans qu'il soit besoin de le leur demander, on savait par avance qu'ils étaient farouchement opposés au projet. Seuls le Président et le vieil amiral Eldam semblaient ne pas avoir d'idées préconçues et Pritchard avait l'impression de les avoir convaincus.

« Excusez-moi, monsieur le Président, reprit-il. Je tenais seulement à rétablir l'ordre de priorité selon lequel nous avons travaillé.

— Ne vous excusez pas. J'avais bien compris... Par contre, je n'ai pas saisi ce que vous attendez au juste. D'après ce que vous venez de nous dire, vous êtes déjà passés aux actes et à l'heure qu'il est Arvontev est dans un avion à destination de la Sibérie...

— C'est exact, monsieur le Président, mais vous nous avez donné samedi l'autorisation de mettre en œuvre ce projet... Je me permets de vous rappeler qu'il était impératif pour une question de délai qu'Arvontev parte aujourd'hui même.

— C'est vrai. Je m'en souviens. Donc il vous faut maintenant l'entière coopération de l'armée. C'est bien cela ?

— C'est cela, monsieur le Président.

— Votre avis, général Gilpin ? » Le Président se tourna vers le chef d'état-major et sa question appelait plus une réponse sur les aspects techniques que sur le principe même de l'opération, comme si cela ressortait de son seul domaine.

« Si ma mémoire est bonne, je crois que nous avons déjà abordé ce point samedi matin et je n'ai pas changé d'avis depuis, monsieur le Président. J'adhère au plan de la CIA mais je maintiens que l'armée est la mieux à même de réaliser la seconde partie de cette opération... Ceci étant, si vous nous donnez l'ordre de coopérer avec l'Agence, nous l'exécuterons du mieux que nous pourrons.

— Je n'en attendais pas moins de vous, général... Et quant à vous, Adrian, qu'en pensez-

vous ? demanda le Président en s'adressant au secrétaire d'État.

— Avez-vous besoin de connaître le fond de ma pensée, monsieur le Président ? Vous savez que je ne peux pas accepter ce projet. C'est de la folie pure que de vouloir exposer un avion civil... Avant de prendre une décision, je crois qu'il serait souhaitable d'envisager, ne serait-ce qu'une seconde, la possibilité d'un échec ou pire, d'une destruction de ce Boeing...

— ... Pour une fois, je suis entièrement d'accord avec vous. » David Cofney, le conseiller spécial pour les affaires de sécurité, avait coupé le secrétaire d'État qui n'eut pas la possibilité de terminer sa phrase. « Mais certainement pas pour les mêmes raisons..., s'empressa-t-il d'ajouter.

— Le contraire m'eût étonné. » Adrian Boldwing avait parlé assez fort pour être entendu de tous, mais le conseiller ne s'interrompt pas pour autant.

« ... Je ne crois pas en effet que la Maison Blanche puisse endosser une telle responsabilité.

— Donc, si je comprends bien votre point de vue, ce qui vous inquiète, c'est de savoir qui portera le chapeau en cas d'échec. » Le secrétaire d'État ne cherchait pas à cacher l'antipathie que lui inspirait Cofney et sa voix était ouvertement condescendante.

« Quel dommage, monsieur le secrétaire d'État ! Nous sommes incapables de rester d'accord plus de trente secondes sur un même sujet... Mais c'est vrai. Pour parler crûment, ce qui m'intéresse, c'est d'éviter les éclaboussures. L'idée de M. Pritchard est fort séduisante et je serais prêt à l'accepter, si j'étais persuadé que l'on ne puisse établir un lien entre cette affaire et le Président.

— Eh bien, portez le chapeau vous-même. C'est la seule solution et comme cela, la Maison Blanche ne sera pas mêlée à cette affaire. En cas de pépin, on parlera d'initiative intempestive...

— Arrêtez, messieurs ! » L'ordre présidentiel était tombé avec sécheresse et ramena un peu de calme. « Nous n'en sommes pas à déterminer qui devra supporter la responsabilité de cette affaire en cas d'échec et j'espère que nous n'aurons pas à y venir. Pour l'instant, il s'agit de déterminer si oui ou non nous donnons le feu vert à l'Agence.

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur le Président, je ne suis pas d'accord avec vous. » Avec sa ténacité habituelle, David Cofney revenait à la charge. « Réglons déjà cette question de responsabilité. À l'heure qu'il est, il est de toutes les façons trop tard pour trouver autre chose.

— C'est vrai, admit le Président.

— Mais il est inconcevable que la décision vienne de vous. D'un point de vue officiel, vous ne pouvez pas vous le permettre.

— Et que proposez-vous donc ?

— De vous laisser en dehors de toute cette affaire... Si le Pentagone a ce qu'il demande, à savoir la priorité sur Arvontev, est-ce qu'il est prêt à collaborer totalement avec la CIA ? demanda Cofney en s'adressant au général Gilpin.

— Cela ne dépend pas de moi, répondit ce dernier. Posez la question à M. Harrington. C'est lui mon patron.

— Eh bien, Harrington. Votre réponse ? »

Le secrétaire à la Défense resta pensif quelques instants au cours desquels il interrogea du regard le chef d'état-major. « C'est d'accord, finit-il par laisser tomber, non sans réticence.

— L'Agence recevra donc toute l'aide qu'elle demandera sans qu'il soit besoin de recourir sans cesse aux arbitrages de la Maison Blanche.

— Dans la mesure où ses exigences sont conformes au plan présenté aujourd'hui et qu'elle ne s'avise pas de changer son fusil d'épaule, c'est possible.

— Quant à vous, Bollen, et vous, monsieur Pritchard, acceptez-vous d'assumer toutes les responsabilités sans être couverts par la Maison Blanche ? Il est bien entendu que nous ne demanderons rien officiellement à Séoul. Ce sera à vous de vous débrouiller par vos propres moyens.

— Et nous ne devons référer à personne de ce que nous ferons ? demanda Arthur Bollen, qui était prêt à tout accepter pourvu qu'il ait les mains libres.

— En pratique, oui. En théorie, non. Comprenez qu'une telle opération concertée doit être avalisée par un responsable politique. Sinon, n'importe quel petit journaliste sera capable de voir qu'il y a anguille sous roche. Je propose donc de prendre sur moi la responsabilité de cette décision. Aujourd'hui c'est moi qui joue ma tête, ajouta-t-il en rappelant au patron de la CIA ses propos de la réunion précédente.

— C'est donc là votre idée, David... Elle est assez séduisante. » Le Président n'avait pas interrompu son conseiller et Pritchard eut la conviction que, sur la base des informations qu'il avait transmises au fur et à mesure à Bollen et que celui-ci avait dû communiquer à la Maison Blanche, ils avaient mis au point cette intervention avant le début de la conférence. « Avez-vous des objections ? » Le Président parcourut l'assistance du regard, mais sa question était de pure forme. Chacun autour de la table était conscient que sa décision était prise, et le fait qu'elle impliquait qu'il pût devoir sacrifier l'un de ses plus proches collaborateurs n'incitait personne à émettre un avis contraire. « Dans ces conditions, restons-en là, ajouta-t-il en guise de conclusion. Je pars en vacances quelques jours en Californie. En mon absence, Cofney a tout pouvoir sur cette affaire. J'entends que ses décisions soient respectées à la lettre. Sur ce, l'Agence a le feu vert. »

VOL AEROFLOT MOSCOU-IRKOUTSK, 17 H 40 (HEURE DE MOSCOU)

Arvontev avait ouvert la tablette escamotable encastrée dans le siège devant lui. Personne ne s'occupait de lui et il avait ressenti le besoin d'écrire une dernière lettre à Yasha que Lusan se chargerait bien de lui faire parvenir. La jeune femme assise à côté de lui n'avait pas prêté attention à ce qu'il faisait et peu à peu, il était parvenu à s'isoler. Ses pensées s'ordonnaient avec facilité. Il se sentait plus libre en s'exprimant un stylo à la main et il parvenait à transcrire ses sentiments sans se heurter à la pudeur qui lui avait interdit si longtemps de se laisser aller à ce qu'il éprouvait. L'écriture lui permettait de mieux comprendre Yasha. Elle l'obligeait à se mettre à sa place, à deviner ses questions, à lever ses appréhensions. Le jeune homme dont la maturité était trop précoce pour n'être pas fragile lui apparaissait sous un autre jour et Arvontev se sentait encore plus proche de lui.

« Je ne doute pas un instant qu'il nous sera donné de nous revoir dans un très proche avenir. » Les phrases lui venaient sans effort et il posa son stylo pour se relire. Il craignait maintenant que ses mots ne dépassent sa pensée et soient ressentis comme des obligations. Yasha restait libre de sa décision, il ne devait pas se sentir tenu par leur dernière conversation. Quel que soit son choix, Arvontev le comprendrait : Yasha lui avait assez donné ; il ne demandait plus rien pour lui-même.

« Notre séparation sera longue, mais nous ne disposons pas de critères communs pour la

mesurer. Le temps et la distance importeront peu. Tu seras près de moi et je souhaite être près de toi chaque fois que tu en éprouveras le besoin. » Malgré son désir, il savait ne pas pouvoir aller plus loin. Il ne pouvait rien promettre et il n'était pas certain que Yasha attende davantage. Pour le vieil homme, l'heure des hésitations venait de sonner. Peut-être Yasha s'était-il trop engagé ? Peut-être avait-il mal mesuré ce qu'il donnait ? Il ne se défiait pas de ce qu'ils avaient vécu mais, au contraire, de ce qu'ils allaient vivre. Les événements décideraient pour eux et se chargeraient bien d'effacer leurs résolutions. Cela aussi, Yasha ne devait pas l'ignorer, et respecter sa liberté constituait la dernière preuve de confiance qu'il pût lui transmettre.

L'avion entamait sa descente sur Irkoutsk et lui fallait conclure – plus vite qu'il ne l'aurait souhaité. Il lui restait tant à dire qu'il n'aurait plus l'occasion d'exprimer qu'il valait mieux en finir, et à regret il se pencha sur sa feuille. « Tu m'as appris l'espoir, Yasha. Maintenant, protège-toi pour m'apprendre à le conserver. »

MOSCOU, 17 H 50

Le colonel Iorenko regarda une nouvelle fois sa fiche et compara avec le numéro de l'immeuble. Les empreintes relevées sur la lettre trouvée dans l'appartement de Lusan appartenaient à une certaine Valérie Pokovska, demeurant au 6 de la rue Moltchanovka, et en découvrant à quel type de construction correspondait cette adresse il avait eu envie de faire demi-tour : on ne logeait pas dans ce genre d'habitation sans un sérieux réseau de relations face auxquelles un simple colonel de la milice, agissant sans ordre de surcroît, ne pesait pas bien lourd.

Iorenko ne comprenait pas les raisons qui le poussaient à agir de la sorte : ce n'était pas au nom de son ancienne amitié avec Mikhaïlov, le supérieur d'Orkov ; ce qu'il faisait n'avait plus aucun rapport avec le caractère très distendu de leurs relations actuelles et une vieille dette ne justifiait pas de tels risques ; même la sympathie qu'il éprouvait à l'égard d'Orkov ne pouvait servir d'explication. Non, il agissait par orgueil ; par fidélité envers lui-même il se précipitait tête baissée dans une situation inextricable, et parce qu'Orkov se servait de ses méthodes, en se fiant plus à son instinct qu'à la puissance d'un appareil, il défiait l'autorité, sans autre motif qu'une stupide satisfaction d'amour-propre.

« Alors, patron. On y va ? » Le jeune inspecteur qui l'accompagnait était déjà sous le porche de l'entrée et attendait que Iorenko le rejoigne pour pénétrer dans le hall. Attiré par le bruit, le dezhurnaya sortit de sa loge et ils durent présenter leur carte pour qu'il les autorise à emprunter l'ascenseur.

« Putain ! Quel luxe ! À votre avis, où est-ce qu'il faut s'inscrire pour dégoter une piaule ici ? » L'ascenseur venait de s'arrêter au deuxième étage et l'inspecteur n'avait pu retenir un sifflement d'admiration en découvrant la moquette qui les attendait sur le palier.

« Ferme-la ! Ce n'est pas le moment de faire de l'esprit, répondit Iorenko avec irritation. Trouve-moi plutôt l'appartement de cette Pokovska. C'est le 24 », ajouta-t-il en se dirigeant vers la première porte.

Valérie Pokovska s'apprêtait à partir et elle avait déjà la main sur la poignée de sa porte quand Iorenko sonna.

« Oui ? Que voulez-vous ? demanda-t-elle sans marquer la moindre surprise devant l'uniforme de son visiteur.

— Vous êtes bien Valérie Pokovska ?

— Oui. C'est moi.

— Colonel Iorenko. Milice de Moscou. Pouvons-nous entrer ? »

Valérie Pokovska s'effaça pour les laisser pénétrer dans son appartement puis referma la porte. Posant négligemment son sac à main sur la console du téléphone, elle se retourna, très sûre d'elle-même, avec juste ce qu'il fallait d'étonnement dans son attitude pour sembler naturelle. Le jeune inspecteur ne la quittait pas des yeux, mais elle constata que son charme n'opérait pas sur le colonel. Sans les inviter à s'asseoir, elle s'adressa aux deux hommes : « Est-ce que vous pouvez vous dépêcher, s'il vous plaît. Je dois partir et je suis déjà en retard.

— Nous ne serons pas longs. Nous avons juste deux ou trois questions à vous poser, commença Iorenko.

— Je vous écoute.

— Connaissez-vous un certain Yacob Lusan ?

— Non. Pas du tout. Ce nom ne me dit rien.

— Et un dénommé Yasha Lerner non plus ?

— Pas plus. Je suis désolée.

— Est-ce que vous reconnaîtriez ces photos ? poursuivit Iorenko en sortant de sa poche les deux tirages qu'il avait récupérés dans ses dossiers.

— Celle-ci ne me dit rien, répondit Valérie Pokovska après avoir jeté un rapide coup d'œil sur la fiche de Lusan. Par contre, je reconnais en effet ce visage, dit-elle en tendant le portrait de Yasha.

— C'est bien la personne que vous a envoyée Dimitri ? » attaqua Iorenko, sans pour autant se départir de son ton anodin.

Valérie Pokovska ne laissa rien paraître du trouble qui s'était emparé d'elle en entendant prononcer ce nom : ainsi cet imbécile était fiché à la milice. Pour la première fois depuis qu'elle se livrait à son trafic, elle avait vraiment peur. Il lui fallait trouver sur-le-champ une excuse vraisemblable et, chassant ses craintes de son esprit, elle entreprit d'échafauder une histoire plausible qui lui permettrait de s'en sortir au moindre coût. « C'est exact, dit-elle. Dimitri avait une affaire à me proposer et ce Lerner, comme vous l'appellez, a servi d'intermédiaire. Il est venu me voir hier. Mais je ne connaissais pas son nom.

— Et il est possible de savoir de quoi il s'agissait ?

— Oh ! Pas grand-chose. Comme vous pouvez le voir, je m'intéresse à la peinture russe du XVIII^e siècle et plus particulièrement aux paysages d'Alexeïev. Vous connaissez ?

— Oui. Très, très vaguement. Je ne suis pas un spécialiste.

— Eh bien, Dimitri connaissait quelqu'un ayant une esquisse de l'école d'Alexeïev à vendre. Il servait d'intermédiaire. C'est tout. » Valérie Pokovska mentait avec aplomb tout en sachant pertinemment que son histoire ne tiendrait pas longtemps. Pour l'instant il lui fallait gagner du temps afin de pouvoir aller détruire son stock et surtout prévenir qui de droit. Même s'il découvrait la vérité, ce petit flic de la milice ne pourrait rien contre elle : ses papiers détruits, il n'y aurait plus de preuve, elle y avait bien veillé, et ce serait alors sa parole contre celle d'un repris de justice.

Il y avait des questions qu'il valait mieux ne pas poser et Iorenko s'abstint de demander comment une simple secrétaire au ministère de l'intérieur pouvait se payer une telle pièce de musée. Si cette histoire était vraie, ce dont il doutait, il y avait d'ailleurs fort à parier qu'il s'agissait d'une œuvre volée et, même avec les plus hautes relations, on n'en parlait pas avec une telle légèreté : cette femme mentait et elle savait qu'il ne pouvait pas être dupe. Mais cela

n'altérerait pas son assurance et Iorenko était furieux de constater qu'il ne pouvait rien faire.

« Vous travaillez au MVD, c'est bien cela ? » demanda-t-il en changeant de sujet. Une vague intuition lui disait qu'elle avait inversé la situation. Elle s'était présentée comme l'acheteuse, mais elle mentait avec une intelligence consommée et pouvait, à l'inverse, être la pourvoyeuse. Et puisque Lusan s'était chargé de la fuite d'Arvontev, il avait impérativement besoin de papiers qu'elle pouvait fort bien être en mesure de lui procurer.

« Oui. En effet. Au fond, nous sommes collègues. » Sûre de son fait, elle s'autorisa à sourire avec un dédain à peine dissimulé.

« Et dans quel service, si ce n'est pas indiscret ? »

— Mais pas du tout, colonel ! Je travaille pour le lieutenant-général Aramossov, répondit-elle en insistant bien sur la différence de grade. Service des passeports de la ville de Moscou, donc.

— Eh bien, mademoiselle, merci beaucoup pour tous ces renseignements. Je crois que ce sera tout pour aujourd'hui. Je m'excuse de vous avoir retardée. Bien entendu, je vous demanderai de rester à ma disposition. » Par dépit, Iorenko s'était laissé aller à cette bravade qui, il ne l'ignorait pas, était inutile. « Il se peut que j'aie besoin de vous convoquer pour recevoir votre déposition. »

Valérie Pokovska les raccompagna jusqu'à la porte, contre laquelle elle s'appuya en soupirant quand elle les entendit pénétrer dans l'ascenseur. Elle leur donna le temps de quitter l'immeuble, et ce n'est que lorsque lui parvint le bruit caractéristique fait par la porte du porche en se refermant qu'elle tendit la main pour saisir son téléphone.

WASHINGTON, 10 H 35

Depuis son entrée dans cet immeuble qu'il avait toujours évité auparavant, Chong ne parvenait pas à se départir d'un sentiment d'irréalité, et le fait de se retrouver seul dans le bureau du premier secrétaire de l'ambassade – Lee Jae-chull l'ayant laissé quelques instants pour aller faire viser un document – accentuait en lui cette impression de dédoublement. Le diplomate l'avait reçu avec une parfaite courtoisie et n'avait rien laissé paraître du léger accrochage qu'ils avaient eu au téléphone ; approchant la cinquantaine, il était dans la carrière depuis trop longtemps pour afficher ses émotions et rien dans son attitude ne laissait supposer qu'il lui tenait rigueur de ses propos du samedi. Relativement grand, vêtu avec cette élégance discrète très britannique qu'affectionnent les personnels supérieurs des légations, il avait accueilli Chong avec empressement et avait tout de suite orienté la conversation sur ses travaux, évitant à chaque fois avec adresse tout sujet épineux qui risquait d'être abordé, et en fin de compte Chong avait été assez surpris par la similitude de leurs analyses respectives : tous deux étaient préoccupés par la place à venir de la Corée du Sud dans le nouvel espace Pacifique et partageaient les mêmes vues sur les efforts que cet État devrait accomplir pour acquérir un poids politique comparable à son poids économique ; mais qu'un haut fonctionnaire coréen pût faire preuve d'une telle liberté de langage et d'une telle perspicacité, cela le déroutait. Chong se rendait compte qu'il ne parvenait pas à réagir avec objectivité à propos de son ancien pays, et qu'il avait eu tendance à systématiser : aujourd'hui, il était forcé de reconnaître que la réalité était plus nuancée qu'il ne l'avait imaginée. C'était ce qui le troublait le plus et, par lassitude, il préférait cesser de se poser des questions inutiles.

Lee Jae-chull revint dans la pièce et retourna s'asseoir derrière son bureau. Il tenait à la

main deux formulaires et Chong reconnut sa photo sur l'un d'eux.

« Voilà ! dit le premier secrétaire. Tout est en ordre. Il vous suffira de présenter ce papier à la douane.

— Il est valable combien de temps ?

— Six mois. C'est plus que ce dont vous avez besoin. Il s'agit d'une prolongation de validité de vos anciens papiers d'identité. Si vous désirez les faire renouveler à Séoul, il vous suffira de présenter ce document. Bien entendu, si vous préférez poursuivre votre demande de naturalisation américaine, vous serez libre de le faire.

— Vis-à-vis des services américains, ce papier est-il reconnu ?

— Oui, c'est un formulaire courant ; les douanes et les services d'immigration américains le connaissent. À l'aller comme au retour, vous n'aurez aucun problème... Pour plus de sécurité, munissez-vous quand même d'une carte qui atteste votre appartenance à l'université de Georgetown. »

Chong prit le document et le lut avec attention. Il constata que la modification qu'il avait demandée avait été établie : Lee Jae-chull avait fait inscrire à côté de son nom celui de Karol. Ainsi pourrait-elle toujours se décider au dernier moment à l'accompagner.

« Eh bien, je crois qu'il ne me reste plus qu'à vous remercier et à m'excuser encore une fois pour ma conduite de samedi matin », dit-il en se levant.

Lee Jae-chull se leva à son tour et prit la main qu'il lui tendait. « Vous n'avez pas à vous excuser, professeur Kim. Vous étiez nerveux et c'était compréhensible. Au contraire, j'ai eu grand plaisir à faire votre connaissance.

— Et moi de même. Vous m'avez annoncé une nouvelle que j'attendais depuis longtemps, même si je ne voulais pas l'admettre. J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir et peut-être accepterez-vous de venir dîner un soir à la maison. Ce serait la moindre des choses.

— Mais très volontiers, répondit Lee Jae-chull en le raccompagnant à la porte de son bureau. Après votre retour, ce sera avec plaisir... Comme cela, vous pourrez me faire part de vos impressions. En attendant, bon voyage et bonne chance. »

IRKOUTSK, 23 H 50

Lusan referma la porte des toilettes et se dirigea vers la rangée de lavabos. Déchiquetés en menus morceaux, les deux premiers jeux d'identité avaient disparu dans les canalisations de la gare d'Irkoutsk et il avait seulement conservé les photos qu'il entendait jeter dans un autre endroit, juste avant le départ du train. Se plaçant devant la glace, il constata que sa coiffure plaquée en arrière n'avait pas tenu et qu'une mèche retombait sur son front. Il sortit un peigne de sa poche et allait le passer sous le robinet pour l'humidifier quand la porte principale s'ouvrit devant un milicien. Le policier inspecta les lieux et son regard s'attarda un instant sur Lusan dont le visage se reflétait dans la glace. Ils étaient seuls et Lusan craignit un instant que l'homme ne lui demande ses papiers. Déposant le peigne sur le rebord du lavabo, il se pencha en avant pour s'asperger le visage à grande eau. Il sentait le policier avancer dans son dos et tentait de paraître le plus occupé possible, à la manière d'un voyageur épuisé profitant d'une correspondance pour se nettoyer.

« Vous attendez le train de 0 h 15 ? » lui demanda le policier en arrivant à sa hauteur.

Lusan marmonna une vague réponse et termina de se rincer le visage. Quand il se redressa pour saisir une serviette de papier, il constata que le policier était en train d'uriner et

en déduisit qu'il souhaitait seulement engager la conversation.

« Oui. C'est cela, répondit-il d'une voix qu'il parvint à rendre normale. Et je n'ai qu'une hâte : me retrouver sur ma couchette pour dormir un peu. Je suis crevé.

— Vous avez obtenu une place sans difficulté ? » Le policier ne s'était pas retourné pour poser sa question et continuait de satisfaire son besoin naturel.

« Aucune. Pourquoi ?

— Pour rien... En fait, il y a de plus en plus de touristes étrangers dans le Transsibérien et en été on finit par avoir plus de wagons mous que de wagons durs. C'est pas toujours facile de trouver une place.

— On se demande vraiment pourquoi ces étrangers se font une obligation de passer huit jours dans un train. » Soucieux d'orienter la conversation vers un domaine plus anodin, Lusan avait parlé sur un ton où perçait une rancœur de circonstance à l'égard des contingents de touristes fortunés qui, dans leur compartiment de luxe, se donnaient l'impression de vivre dans les fastes de la Russie d'antan.

« Que voulez-vous ? Tant qu'ils paient, nous, on n'a rien à dire. Pas vrai ? » Le milicien se retourna et s'approcha des lavabos tout en refermant sa braguette. Il passa ses mains sous l'eau et les essuya sur le revers de son pantalon. Sortant un paquet de cigarettes de sa poche, il le tendit à Lusan qui achevait de se recoiffer. « Vous en voulez une ? demanda-t-il sur le ton de la personne désireuse d'engager la conversation pour ne pas avoir à bouger.

— Non, Merci ! J'essaie d'arrêter.

— C'est bien ce que me répète tous les jours ma femme. Mais c'est plus fort que moi, j'y arrive pas. » Le policier gratta une allumette et tira sur sa cigarette avec volupté.

Pensant à Arvontev qui l'attendait sur le quai et aux photos d'identité qui se trouvaient au fond de sa poche, Lusan avait hâte de sortir pour mettre fin à cette conversation. « Bien. C'est pas que je m'ennuie, mais il faut que j'y aille. Je dois encore passer récupérer mes bagages et le train ne va plus tarder à arriver, dit-il en prenant la première excuse qui lui venait à l'esprit.

— Ah oui ! Allez-y. Sinon, vous êtes bon pour passer la nuit sur un banc de la salle d'attente... S'il en reste un à cette heure-ci... Vous m'excuserez, mais moi, je reste fumer mon clope ici. Au moins j'ai la paix... Au revoir et bon voyage. »

Lusan sortit et poussa un soupir de soulagement en refermant la porte derrière lui. Au même instant, le haut-parleur de la gare annonça l'arrivée du train et il se dépêcha de rejoindre Arvontev. Se forçant à ne pas courir pour ne pas attirer l'attention, il emprunta le passage souterrain et ressortit à l'air libre sur le quai numéro 3. La plate-forme était presque déserte et les ombres des quelques passagers qui attendaient sous la lumière crue des projecteurs s'étiraient de part et d'autre du ballast. Instinctivement, tous se tournèrent en direction de la puissante motrice qui abordait au ralenti les derniers aiguillages. Lusan rejoignit Arvontev au moment où la locomotive passait devant lui et le crissement strident des freins sur les roues lui interdit de comprendre ce que le scientifique lui disait. Déjà, les premières portes s'ouvraient. Quand le train s'immobilisa, il partit à la recherche de leur compartiment en faisant signe à son compagnon de ne pas bouger. Malgré l'heure tardive, le quai ne tarda pas à se remplir. Un chariot à bagages qu'il n'avait pas entendu arriver derrière lui le dépassa et s'arrêta devant un wagon d'où descendait un groupe de personnes âgées. De nombreux voyageurs couraient, les bras chargés de bouteilles vides qu'ils allaient remplir aux toilettes de la gare. Les corbeilles à ordures se remplissaient à vue d'œil et commençaient à déborder d'emballages vides, de papiers gras et d'épluchures diverses. C'était exactement ce qu'il attendait pour se débarrasser de ses photos qu'il avait déchirées par avance. Après avoir

repéré où se trouvait leur compartiment, il revint sur ses pas et, en rejoignant Arvontev, il calcula qu'il avait réussi à jeter ses morceaux de photos dans pas moins de six corbeilles différentes, ce qui était plus que suffisant.

Ils avaient abandonné le porte-documents utilisé par Arvontev dans l'avion pour jouer son personnage de chercheur en le laissant à la consigne de la gare. Ne contenant aucune indication qui eût permis de remonter jusqu'à son propriétaire, la sacoche se retrouverait bien vite aux objets perdus, à moins qu'elle ne fasse le bonheur d'un employé de la gare. Surpris par la facilité avec laquelle leur fuite se déroulait, Lusan en était sur le point d'oublier ce qui s'était passé la veille à Moscou et une certaine euphorie s'emparait de lui. Quand il tendit son billet à l'hôtesse d'âge mûr et aux formes généreuses, il était devenu Boris Svetlov, accompagnant le rabbin Uri Abramov en voyage d'inspection au Birobidjan, et même le regard étonné de la provodnik ne le déconcerta pas.

Leurs papiers étaient à toute épreuve, le motif de leur voyage plausible et rien ne laissait supposer qu'ils aient été repérés.

C'était bien sûr trop simple.

Mais c'était aussi tellement rassurant que, pour la première fois, il était prêt à se laisser guider par les événements.

MOSCOU, 19 H

KOMITET GOSUDARSTVENNOY BEZOPASNOSTI

SECTION : AÉROPORT DE VNOUKOVO I

RAPPORT DU 29 AOÛT 1983

DESTINATAIRES :

COLONEL YEVGUENYI RYASLYZINE :

Ier DIRECTORAT – Ier DÉPARTEMENT.

COLONEL YOULI TALNIKOV :

IIe DIRECTORAT – Ier DÉPARTEMENT.

LIEUTENANT-GÉNÉRAL IVAN NIKOVALEV :

DÉPARTEMENT DES ENQUÊTES SPÉCIALES.

NOUS PORTONS À VOTRE CONNAISSANCE, QU'A ÉTÉ IDENTIFIÉ CE JOUR HOWARD R. WARDEN, RESPONSABLE PRÉSUMÉ DE L'ANTENNE DE LA CIA. CELUI-CI À ÉTÉ VU QUITTANT L'AÉROPORT À 13 H 25 PAR LE CAR RÉGULIER DE L'AEROFLOT. LE CHAUFFEUR INTERROGÉ PAR NOS SOINS À RECONNU FORMELLEMENT LA PHOTO DU SUSPECT. APRÈS ENQUÊTE SUR PLACE, LA RAISON DE SA PRÉSENCE DEMEURE INCONNUE.

SIGNÉ : CPT. ANDREI VOLTOKHINE.

NANTUCKET, 11 H 10

La pluie s'était mise à tomber juste au moment où Jennifer était partie faire ses courses. Arrivée au village, elle avait gagné le parking du port où elle avait trouvé une place sans

difficulté. Le temps avait découragé les touristes du continent et seuls les résidents, que la bruine ne dérangeait pas, vaquaient à leurs occupations habituelles. Ces journées étaient les plus agréables des vacances. On se retrouvait entre soi et même la différence entre habitants à demeure et vacanciers s'estompait. On se reconnaissait de vue et l'on se saluait. C'était en général le jour où l'on osait s'aborder et où on liait de nouvelles connaissances. Avec son ciré jaune et son col roulé bleu marine, Jennifer faisait très couleur locale, sans qu'il y eût, il est vrai, une quelconque affectation de sa part. Elle connaissait tout le monde, même si, par nature, elle préférait garder ses distances. La comédie des riches vacanciers se flattant de leur intimité avec les derniers pêcheurs du cru la laissait indifférente et c'était sans doute la raison pour laquelle elle était si bien assimilée.

Remontant Main Street, elle obliqua dans la troisième rue sur sa gauche et se dirigea vers le magasin du Vieux Ham. Elle trouva celui-ci sur le pas de sa porte, en train de repeindre un volet.

« Bonjour, monsieur Sutterham ! Belle journée, n'est-ce pas ? » lança-t-elle en pénétrant sans façons dans la boutique.

Le Vieux Ham déposa son pinceau et s'essuya les mains sur un infâme chiffon maculé de taches de peinture avant de la rejoindre à l'intérieur. « Mademoiselle Jenny ! C'est à cette heure-ci que tu viens, maintenant ? Je te connaissais plus matinale avant. »

Jennifer déposa un léger baiser sur la joue mal rasée du vieil homme avant de reculer d'un air espiègle. « Je ne suis plus *mademoiselle* Jenny, mais *madame*. Quand est-ce que vous vous mettez cela dans la tête ?

— Pour moi, ce sera toujours mademoiselle Jenny. À mon âge, on ne se refait plus... Alors, vous avez pris une décision ? Vous l'achetez, ce terrain ? demanda le commerçant en abordant le sujet qui lui tenait à cœur.

— Bien entendu que nous l'achetons. Stanley est d'accord. Si vous pouvez vous charger de tout, nous vous faisons confiance.

— Vous pouvez compter sur moi. Je m'occupe de vos affaires... En attendant, faut faire marcher les miennes. Qu'est-ce qu'il te faut aujourd'hui ? »

Jennifer passa sa commande et profita de ce qu'il lui tournait le dos pour aller fureter dans le magasin, comme elle l'avait toujours fait.

« Voilà, Jenny. Ça te fait trente-deux dollars tout rond.

— Vous êtes sûr de ne pas vous être encore trompé dans votre addition ? Il n'y a que chez vous que les comptes tombent toujours ronds », dit-elle en fourrant elle-même trois billets de dix dollars et un de cinq dans le tiroir-caisse. « Quand est-ce que l'on vous revoit à la baraque ?

— On en reparlera demain... Je suis persuadé que ton mari a envie de te conserver pour lui tout seul un petit peu... Ah oui ! J'allais oublier. Tu as mis mon numéro de téléphone sur ton répondeur, comme d'habitude ?

— Oui, pourquoi ?

— Tu as eu un appel téléphonique. J'ai pas bien compris. Un monsieur Wung Suk quelque chose. C'est le consulat de Corée de New York. Il a demandé que tu le rappelles... Attends, j'ai noté son numéro de téléphone quelque part... » Le Vieux Ham fouilla dans un épais livre de comptes qui débordait de vieux papiers et de bordereaux avant d'en extirper une minuscule feuille. « Voilà. C'est le 420.1480. C'est très urgent, m'a-t-il dit... Si tu veux, tu peux l'appeler d'ici. »

C'était incompréhensible : que la seule présence de Meadow puisse l'énervé à ce point échappait à l'entendement, et Pritchard ne savait plus si c'était la suffisance ou seulement le ton compassé du professeur qui l'irritait de la sorte. Très lentement, Meadow retira ses épaisses lunettes d'écaillé de leur étui et les inspecta à la lumière d'une lampe avant de se décider à les chauffer. Puis, toujours avec la même minutie, il compta les pages de son rapport avant de s'estimer satisfait et de s'éclaircir la voix pour commencer à parler. Habitué aux lubies de son patron, David Krammer continuait à prendre des notes et ne remarqua pas le regard de connivence qu'échangèrent Aaron Stratt et Pritchard. Quant à Alterman et à Jerry Wright qui, debout à l'extrémité de la table, conversaient à voix basse, ils attendirent que le psychologue se décide à parler pour gagner leur place.

« Vous m'avez demandé d'examiner avec Krammer et Stratt les réactions possibles d'Arvontev dans la situation présente. Je résumerai les conclusions auxquelles nous sommes parvenus en vous disant qu'il n'y a que deux solutions possibles : soit il réagit, soit il ne réagit pas. »

Les propos de Meadow étaient ouvertement provocants et il guetta du coin de l'œil la réaction de Pritchard, lequel dut faire un gros effort sur lui-même pour ne pas laisser échapper le sarcasme qui lui brûlait la langue : c'était ce que Meadow recherchait et Pritchard se contenta de la satisfaction de le priver de ses effets.

« Pour commencer, reprit le professeur après un court moment d'hésitation, voyons la solution qui paraît la plus plausible : l'absence de réaction. D'après les éléments que nous connaissons de la vie d'Arvontev et le profil psychologique que nous avons établi voici quelques mois, c'est de loin l'hypothèse la plus envisageable.

— Si vous deviez chiffrer le degré d'éventualité de cette hypothèse, l'interrompit Pritchard, à combien estimeriez-vous qu'elle puisse se réaliser ?

— Cher monsieur, contrairement à ce que vous pensez, notre travail ne consiste nullement à chiffrer les possibilités que nous ayons raison ou que nous puissions nous tromper. Ce que vous voulez, c'est que je vous dise combien de chances sur cent il y a pour que nous ayons raison...

— C'est exactement cela.

— Et c'est exactement ce que je me refuse à faire », répondit Meadow. Le ton était donné et tout le monde était convaincu que la discussion n'allait pas tarder à dégénérer en corrida. « Je sais que l'on aime bien les devins dans cette maison et qu'au besoin on s'essaie soi-même à jouer l'apprenti sorcier. Mais ne comptez pas sur moi pour mesurer à l'aune de la chance, comme vous dites, les possibilités qu'un individu réagisse comme on l'entend.

— C'est vrai, professeur. Excusez-moi... J'avais oublié que la psychologie n'était pas encore une science exacte. » Très fier de son mot et pas mécontent de crever enfin l'abcès quand il en était encore temps sans que cela prôte à conséquence pour le déroulement de l'opération, Pritchard se rengorgea et se laissa aller sur sa chaise. Croisant les bras sur sa poitrine, il prit un air faussement attentif.

« Je crois comprendre le sens de votre question, monsieur, mais le professeur ne peut pas vous donner la réponse que vous attendez. » Plus diplomate que son patron, David Krammer avait pris la parole et tentait de redonner un tour moins passionné à l'entretien. « Pour faire le travail que vous nous avez demandé, nous avons raisonné en termes de virtualités. Ce que

voulait dire le professeur Meadow, c'est que virtuellement Arvontev se doit de ne pas réagir... C'est un introverti et, comparé à une moyenne que vous nous demandez, mais qui se réfère à une normalité qu'aucun psychologue ne s'aventurera à mesurer, son délai de réaction est plus lent. C'est pourquoi, potentiellement, nous pensons pouvoir dire qu'il ne réagira pas.

— Merci, Krammer. Je crois avoir compris ce que vous nous avez expliqué. » Le ton de Pritchard était plus conciliant et l'intervention de l'assistant de Meadow lui avait permis de se ressaisir. « Est-ce que vous pourriez nous dire maintenant sur quoi repose votre conclusion ? »

Krammer et Meadow se regardèrent brièvement et, sur un signe de son patron, Krammer reprit la parole : « Comme je vous le disais à l'instant, Arvontev est un introverti. Mais un introverti de type actif et non passif. Il a appris à interioriser ses réactions, sans quoi il n'aurait jamais pu accéder à la position qu'il occupait. S'il avait été introverti de nature, et donc passif, il n'aurait jamais pu supporter pendant aussi longtemps une tension aussi forte que celle à laquelle il a été soumis durant toute sa carrière.

— Arvontev serait donc doté d'une force de caractère peu commune. C'est bien cela ?

— Exactement. Il a toujours soumis ses pulsions à l'épreuve de la réflexion. Il les a interiorisées et est toujours parvenu à établir la part des choses. C'est ce qui lui a permis de survivre.

— Et c'est donc à notre avantage ?

— Oui et non. On ne peut pas savoir. Tôt ou tard, ces êtres finissent quand même par craquer et la rupture est totale. Irrémédiable même, puisqu'ils perdent leur système de référence. Vous comprenez mieux, je l'espère, les raisons de notre prudence.

— Et il y a un moyen pour déterminer quand ce seuil de rupture sera atteint ?

— Non. Aucun. Ce type de sujet a une capacité stupéfiante pour digérer tout ce qui lui arrive. Ce qui au départ exigeait un effort permanent de tout leur être devient au fil du temps une forme d'orgueil démesuré. Ils ne modifient pas leur comportement du fait des seuls événements.

— Ce qui est bon signe pour nous ? demanda Pritchard nettement plus intéressé.

— En effet. Sur ce point, vous avez raison. En ce qui concerne Arvontev, on peut dire qu'il a tout supporté pour mener à bien sa carrière et que maintenant, il est prêt à tout supporter pour mener à bien sa fuite. Cette évasion est un nouveau défi qu'il s'est lancé à lui-même.

— Dans ces conditions, ne risque-t-il pas d'en faire trop ? De s'exposer pour corser la chose ?

— C'est un risque, c'est vrai. Ce peut même être le signe avant-coureur des fissures qui sont en train de se produire dans son inconscient. Mais là, on en revient au problème initial : soit il est fidèle à lui-même et il mettra son point d'honneur à se comporter de manière raisonnable et raisonnée ; soit le processus de rupture est déjà en cours et on ne peut rien prévoir.

— En somme, dans un cas comme dans l'autre, vous nous le décrivez comme un esprit... mettons, dérangé. »

Krammer soupira et eut du mal à ne pas montrer la commisération que lui inspirait la remarque de Pritchard. « Qu'est-ce qu'un esprit dérangé ? Nous sommes tous plus ou moins dérangés. Il est certain que l'on peut admettre qu'il l'est, dans le sens où vous utilisez ce mot. Prenons le cas de sa religiosité. Dans sa position, c'était une sorte de défi à son environnement. En dehors des questions de foi, on peut considérer qu'il s'est créé cette source de nuisance pour se prouver qu'il pouvait la surmonter. Nous devons donc intégrer

dans notre analyse ces pulsions presque suicidaires qui le conduisent toujours à s'exposer. Mais encore une fois, ces pulsions sont intériorisées. »

Aaron Stratt s'agita sur sa chaise avant d'interrompre Krammer : « Excuse-moi, David. Je ne crois pas que ton analyse soit pertinente de ce côté-là. La religion juive est plus compliquée que cela... Si tu veux prendre un exemple, je crois que le fait que ce scientifique religieux mette son génie au service de la fabrication d'armes est beaucoup plus explicite. »

Pritchard, qui avait été sur le point d'intervenir pour permettre à Krammer de continuer, se tourna alors vers Stratt. « En quoi est-ce plus pertinent ?

— Cela ne vous paraît pas singulier, cet homme qui se dit croyant et qui passe son existence à concevoir des engins de destruction ?

— Oui, en effet. Je m'étais d'ailleurs déjà posé la question. Mais parmi les hommes qui, chez nous, ont mis au point l'arme nucléaire, certains étaient d'authentiques croyants...

— C'est vrai, admit Stratt. Néanmoins, dans le cas d'Arvontev, la situation est différente. Ne serait-ce que parce qu'il est juif et qu'une partie des armes fabriquées par l'Union soviétique sont confiées aux pays arabes pour être testées contre Israël. Même s'il ne s'agit pas de sous-marins, la différence est de taille.

— Je n'avais pas envisagé le problème sous cet angle. Alors, qu'en déduisez-vous ? »

Aaron Stratt se tut une seconde, comme s'il organisait ses pensées avant de reprendre. « Je pense que ces pulsions suicidaires dont parle Krammer sont plus profondes encore. Avant de s'exposer physiquement, il s'est déjà exposé moralement. Et là, le jeu était beaucoup plus dangereux. C'est ce qui est à l'origine de tout... Il est parti du postulat qu'à l'âge nucléaire on ne pouvait plus se servir des armes que l'on fabrique. La guerre, si elle doit avoir lieu, se fera par d'autres moyens.

— C'est ce que les Russes appellent la coexistence pacifique. La confrontation des idées substituée à la lutte armée.

— Exactement. Vous savez tous très bien que les nations n'acceptent de négocier leurs armements que lorsque ceux-ci sont dépassés. Or les États-Unis et l'URSS ont accepté de négocier leurs armements nucléaires ; c'est-à-dire que tous deux sont persuadés que la guerre ne se gagnera pas par ces armes. Sinon, ils n'auraient jamais accepté de les mettre sur la table de négociations. Cela Arvontev en est convaincu. Donc, il a fait le pari sur lui-même que ce mode de raisonnement serait toujours valable. En somme, c'est un jeu pour lui, puisqu'il sait qu'elles ne doivent pas servir... Arvontev est donc un joueur qui s'ignore. »

Tout le monde se taisait et une certaine appréhension était apparue sur le visage des participants.

« Pourquoi croyez-vous qu'il a décidé de faire défection ? continua Stratt, de plus en plus sûr de lui. Pour recommencer sa vie ici ? Trouver la liberté ? Épouser une jeunette ? Foutaises... Émigrer en Israël ? Il sait qu'on ne le laissera pas partir de sitôt... Il ne faut pas confondre les événements qui l'ont poussé à agir et la raison profonde pour laquelle il agit. Sans vouloir paraître pédant, c'est une question d'ordre existentiel qui est à l'origine de sa décision : il a mesuré l'inanité de ce qu'il faisait, le vide de son existence, et il s'est créé un dernier problème... C'est vrai, Pritchard, vous avez raison : son jugement est intrinsèquement perverti... Il a voulu se prouver que cela aussi il pouvait le faire. Il ne s'expose plus moralement mais physiquement. Il joue sa vie et, croyez-moi, plus il rencontrera de difficultés, plus le jeu sera palpitant pour lui, même s'il ne s'en rend pas compte.

— Donc, pour vous résumer, il faut espérer qu'il rencontrera des difficultés inattendues pour être certain qu'il s'emploiera à gagner... » Pritchard était soudain devenu pensif et le

regard narquois avec lequel Meadow le dévisageait accentuait sa perplexité. « ... Et tout cela, pour rien ? »

Rassemblant les feuillets du rapport dont il ne s'était pas servi, le professeur ne put résister au plaisir de lâcher la dernière flèche qui s'imposait : « C'est cela, dit-il d'une voix onctueuse. Même si tout se passe bien, c'est au moment où il mettra les pieds chez nous que le ressort se brisera... Il n'y a pas beaucoup d'illusions à se faire. Arvontev ne nous sera d'aucune utilité en arrivant ici. »

MOSCOU, 19 H 55

« Voiture 14 à central ! Vous m'entendez ?

— Central à voiture 14, je vous entends. Parlez ! »

Assis devant son pupitre de commande, le sergent de la milice vérifia la position de son casque et bascula le commutateur qui se trouvait à portée de sa main. Instantanément, la carte de Moscou placée devant lui s'effaça et fut remplacée par le plan du quartier où patrouillait la voiture 14. Une lumière rouge indiquait sa position, au coin de l'avenue Vernadski et de la rue Stroiteleje.

« Nous venons de repérer la Zhigouli noire immatriculée MKI-23-68.

— Sa localisation ?

— 13, rue Stroiteleje. Sur le parking d'un immeuble.

— Rien de suspect aux alentours ?

— Non. Rien. Mais on ne s'est pas éternisés dans le coin.

— Très bien. Restez en ligne ! »

Après avoir inversé le commutateur pour brancher la communication sur le haut-parleur de la salle, le sergent retira son casque et fit signe au lieutenant Kostia Obvedev d'approcher. Le grésillement de la liaison, entrecoupée de brèves interférences, se répercutait dans toute la pièce, et le colonel qui assurait le tour de garde quitta son bureau pour venir aux informations. Mis au courant de la situation, Obvedev s'empara du micro.

« Ici le lieutenant Obvedev, les gars. Service de la répression des délits économiques. Vous m'entendez ?

— Oui, mon lieutenant ! Très bien. Qu'est-ce que vous lui voulez à cette tire ?

— Pour l'instant, rien. Surtout, vous n'y touchez pas. Comment l'avez-vous retrouvée ?

— Un vrai bon citoyen...

— Il y en a encore ? » Fidèle à la tradition qui voulait que les ondes de la milice passent pour la radio la plus irrévérencieuse de Moscou, Obvedev n'avait même pas pris garde à la présence du colonel de permanence derrière lui.

« Le cirque n'est pas loin. On est peut-être tombés sur le dernier spécimen qu'il exhibait. » Faisant référence au Novyi Cirk qui se trouvait à proximité, le conducteur de la voiture de patrouille avait parlé sur le même ton, sans aucun trace d'ironie. « Le type, donc, reprit-il, nous a signalé la présence d'une voiture suspecte sur son parking. Elle est là depuis hier soir et comme elle est accidentée, il a pensé à quelque chose de louche. Après vérification, c'est bien la Zhigouli que vous recherchez.

— Très bien, les gars... Il y a combien d'entrées sur ce parking ?

— Une seule. Et pas de communication directe avec l'immeuble. On a déjà vérifié.

— Est-ce que, d'où vous êtes, vous pouvez surveiller l'entrée sans vous faire repérer ?

— Ça paraît difficile. Il y a des travaux sur l'avenue Vernadski et le stationnement est interdit.

— Alors, foutez le camp ! J'envoie une voiture banalisée vous remplacer. Revenez tout de suite au central ; on va avoir besoin de vos lumières. Vous montez directement au dixième. Félicitations, les gars ! Vous avez fait du bon boulot. »

Obvedev coupa la communication et s'attarda un instant à examiner le plan du quartier : sans qu'il ait eu besoin de le lui demander, le sergent dont il avait pris la place était allé lui tirer un agrandissement de la carte ; il y avait joint une copie du cadastre du 13 de la rue Stroiteleje et Obvedev le remercia avec chaleur avant de se précipiter vers l'ascenseur.

Trois minutes plus tard, le colonel Iorenko était informé de la situation et, avant même d'aller en avertir Orkov, il avait déjà convoqué son équipe d'intervention.

WASHINGTON, 12 H 05

« Vous êtes prête à écrire, mademoiselle ?

— Oui, général. Je vous écoute. »

Le général Richard W. Gilpin se renversa dans son fauteuil et enleva ses lunettes. En uniforme, avec une simple barrette de décorations surmontée de l'aigle des forces armées auxquelles s'ajoutait un badge rond épinglé sur la poche de sa veste, le commandant en chef des forces américaines officiait dans un large bureau dont la sobriété contrastait d'autant avec la puissance de ses fonctions. Le front dégarni, l'ossature tout en longueur du visage et des joues légèrement creusées accentuaient l'impression d'ascétisme du personnage dévoué à sa tâche. Sous des sourcils broussailleux le regard conservait un côté enfantin, comme si, au fond de lui, l'homme n'était pas dupe de l'éphémérité des pouvoirs du général. Jouant avec ses lunettes, il ferma les yeux et commença à dicter à contrecœur :

— « “Je porte à votre connaissance que l'opération 1010 Delta prévue pour le 31 août se déroulera de 13 H GMT à 20 H GMT.” À la ligne. “Les moyens déployés seront les suivants : deux patrouilleurs maritimes de type Orion P-3 se relaieront au-dessus de la mer d'Okhotsk pendant toute la durée de l'opération au large de Sakhaline. Deux RC-135 opéreront à la limite des eaux territoriales soviétiques, du Pacifique au large du Kamtchatka”...

— Vous aviez parlé tout à l'heure d'un Awacs, général ?

— Non, non. Laissez les RC-135, ce sera suffisant. Il n'y a aucune raison d'exposer un Awacs pour leurs conneries.

— Je prends cela aussi ? » Depuis deux ans qu'elle travaillait pour le chef d'état-major, Grace Flickert avait appris à connaître son patron et était bien la seule dans l'enceinte du Pentagone à se permettre ce genre de plaisanterie.

« Ce serait avec plaisir, mademoiselle, mais je ne crois pas que ce serait très diplomate... Tenons-nous-en à ce que je vous ai dicté... Où en étais-je déjà ?

— ... “Deux RC-135 opéreront à la limite des eaux territoriales soviétiques, du Pacifique au large du Kamtchatka”...

— Très bien... Ajoutez : “En aucun cas, ils ne devront pénétrer à l'intérieur de l'espace aérien soviétique.” À la ligne. “Tous ces appareils conserveront en permanence un silence radio total et ne seront pas autorisés à communiquer avec leurs contrôleurs au sol. À l'issue de l'opération, les personnels navigants seront consignés. Les enregistrements seront

envoyés directement aux services compétents du Pentagone.” À la ligne. “Les stations radars de Shemya, Saint Paul, King Salmon et Cape Newenham seront placées en état d’alerte. Tous les moyens d’observation dont elles disposent seront tournés vers l’Union soviétique. Elles ne seront pas autorisées à communiquer entre elles et avec l’extérieur. “Soulignez cela, s’il vous plaît. “Les personnels de ces bases seront également consignés pour une période indéterminée et leurs enregistrements devront parvenir dans les plus brefs délais au Pentagone.” Voilà. C’est tout. Vous ajoutez les formules de politesse habituelles. Bien entendu, diffusion restreinte.

— Et comme destinataires ?

— Vous en ferez cinq exemplaires ; cela suffira. Le premier pour nous, le deuxième pour l’amiral Bernard T. Klee, chef des opérations navales. Le troisième pour l’amiral Edward D. Springfield, chef de la flotte du Pacifique. Un autre pour Arthur Bollen, de la CIA.

— Et le dernier ?

— Vous me l’apporterez. Ce sera pour mes archives personnelles... On n’est jamais assez prudent. »

CHAPITRE XII

LANGLEY, 12 H 15

« C'est OK ! Presque dans les temps. Ils doivent en faire une jaunisse ! »

Moses venait de pénétrer en trombe dans le bureau où Dawson s'était isolé pour mettre au point le montage technique de la liaison radio. Les difficultés étaient plus nombreuses qu'il ne s'y était attendu, mais dans l'ensemble il n'avait pas lieu d'être mécontent de son travail. Ayant une vue globale du schéma de la liaison, il était maintenant assuré d'avoir vu juste : le système fonctionnerait les quelques heures dont ils allaient avoir besoin et ils pourraient transmettre sans risque de fuite. Restait la question d'avoir le droit de recourir à l'un des satellites GLOMR qu'il avait choisi, et la nouvelle que venait de lui annoncer l'officier noir lui ôtait définitivement tout souci. D'après ses estimations, ils devraient être en position d'émettre sous vingt-quatre heures.

« Fantastique, Moses ! Vous avez fait du bon boulot !

— Je ne vous décris pas les détails... J'ai dû remuer ciel et terre pour les contraindre à bouger le petit doigt. Je suis vanné.

— Les plaintes sont reçues au bureau EJ-13, colonel ! Formulaire CBX-24-F, en triple exemplaire. Tout ce que je peux faire, c'est de vous offrir à boire. Pur malt, douze ans d'âge. Ça vous va ? »

MOSCOU, 20 H 35

Iorenko avait réquisitionné pas moins de quatre voitures banalisées. Par intuition, ou par dépit de ne rien avoir ramené dans ses filets après cette journée d'investigation, il avait décidé de concentrer tous ses moyens sur la Zhigouli. Tracé au cordeau, le quartier où elle avait été repérée avait été construit dans les années 60 et présentait l'avantage de pouvoir être aisément bouclé. Reliant les avenues Vernadski et Lénine, la rue Stroiteleje, avec ses habitations récentes et les aires de parking qui y avaient été adjointes, constituait une souricière idéale. Dissimulées à chaque extrémité, deux voitures suffisaient à bloquer le passage, et d'après le plan qu'il avait sous les yeux, Iorenko notait avec satisfaction qu'il n'y avait pas d'autre issue entre les immeubles. Une troisième voiture était garée sur le parking du 13. Cachée derrière une encoignure, elle n'était pas visible depuis la rue. Les deux inspecteurs qui se trouvaient à l'intérieur avaient ordre de ne pas bouger et en étaient réduits à connaître ce qui se passait dehors par le seul truchement de leur radio de bord. Enfin, la voiture dans laquelle était monté Iorenko, qui une fois de plus avait autorisé Orkov à l'accompagner, était stationnée dans une rue parallèle, juste derrière le Novyi Cirk. Disposant d'un équipement radio plus conséquent, Iorenko assurait la liaison entre les voitures et les inspecteurs en civil munis de talkies-walkies qu'il avait envoyés déambuler dans le quartier. Pour parachever le dispositif, le lieutenant Obvedev était resté dans la salle de garde de la rue Petrovka et devait vérifier qu'aucun véhicule de patrouille ne s'aventurait dans les environs.

Assis à côté de lui, Orkov s'était remis à fumer et, pour tuer le temps, observait les allées et venues à l'entrée des artistes du cirque. Tous deux se taisaient. La radio restait muette.

Passé le moment d'excitation, quand la Zhigouli avait été retrouvée, une certaine lassitude s'était emparée d'eux au vu du peu de résultats obtenu durant la journée. La piste des empreintes relevées sur la lettre trouvée dans l'appartement de Lusan les avait menés dans une impasse. Sans lui donner d'explication, Iorenko avait décidé de laisser tomber cette Pokovska. D'après le peu qu'il avait pu apprendre, Orkov en déduisait que la collaboration du colonel s'interrompait là où apparaissait l'ombre du KGB, et malgré cet aveu d'impuissance il ne parvenait pas à lui en tenir rigueur. Quant au Dimitri qui avait signé cette lettre, il n'y avait rien eu à en tirer et Iorenko était trop légaliste pour outrepasser ses pouvoirs avec un simple suspect. Tout au plus avaient-ils appris que l'alibi de Valérie Pokovska ne tenait pas, à aucun moment le vieil homme n'ayant laissé entendre que cette prétendue vente de tableau dont elle avait parlé pût exister. Iorenko était persuadé que la Pokovska avait fourni des faux papiers aux fugitifs, mais il savait ne pas être de taille pour continuer ses investigations, ce qui augmentait sa mauvaise humeur.

« Allô, colonel ! Vous m'entendez ? Ici Maya. » Quoique très faible, la voix les fit sursauter. Iorenko se pencha pour relever le son au maximum et saisit le micro.

« Maya ? Qu'est-ce qu'il y a ? »

— Je viens d'en repérer un. Yasha Lerner. Je l'ai croisé sur l'avenue Vernadski à la hauteur de la rue Krupskoj. Il se dirige droit sur vous.

— Sur quel trottoir ? » Iorenko avait crié dans la radio et, les vitres étant ouvertes, des passants s'étaient retournés vers eux.

« Sur celui de droite en remontant vers l'université. Il devrait tomber sur Youri au coin de la rue Stroiteleje... Ah oui ! J'allais oublier. Il a un paquet sous le bras. Terminé.

— Bien reçu, Maya. Tu restes où tu es. Au cas où il nous échappe, il est pour toi. »

La phrase était à peine terminée qu'Orkov perçut le déclic d'une nouvelle communication : « Colonel ! Youri. Je viens de...

— Je sais. Maya m'a déjà prévenu. Il est passé devant toi ?

— Oui. Il vient juste de tourner dans la rue Stroiteleje.

— Il a l'air de se douter de quelque chose ?

— Non. Je ne crois pas. Il n'y a pas grand-monde dans les rues, mais je ne pense pas qu'il nous ait remarqués.

— Bon ! Alors, tu traverses l'avenue Vernadski et tu te mets dans le prolongement de la rue Stroiteleje. Il y a un arrêt de bus sur mon plan. Tu le vois ?

— Oui. Juste en face.

— Eh bien, tu vas te mettre derrière et tu me tiens au courant de ce qui se passe. Tu devrais avoir assez de lumière. Quand il entre dans le parking, tu me préviens. Compris ?

— Ça roule, chef. J'y suis déjà. »

Branchées sur la même longueur d'onde, toutes les voitures avaient dû entendre ce qui se passait, mais Iorenko préféra rappeler une dernière fois ses instructions : « Appel à toutes les voitures. Vous m'entendez ? »

Les trois réponses lui parvinrent en même temps et il enchaîna aussitôt : « Le gibier arrive. Regardez vos fiches. Il s'agit de Yasha Lerner. Personne ne bouge pour l'instant. On attend mes ordres. Aucune initiative, et cela vaut aussi pour toi, Vassili », dit-il en s'adressant à un inspecteur qu'Orkov avait repéré rue Petrovka pour la verdeur de son langage.

« Colonel ! Ici Youri. Je suis derrière l'arrêt de bus. J'aperçois notre client. » Il y avait dans la voix un soupçon d'accent caucasien et le haut-parleur amplifiait les inflexions traînantes de la diction des Méridionaux. « ... Il avance sans se retourner. »

Youri avait cessé de parler mais il pressait toujours le bouton d'émission, et Orkov entendit distinctement le bruit d'un camion qui redémarrait sur l'avenue Vernadski. En bruit de fond, derrière les inévitables parasites de l'émission, lui parvenait le grondement irrégulier de la circulation qui, à cette heure-ci, était très fluide.

« Il se baisse... Il rattache son lacet.

— Planque-toi, idiot ! « Malgré sa voix haut perchée, Iorenko parvenait à émettre des rugissements saisissants et, en dépit de la tension, Orkov se surprit à sourire.

« Mais, chef ! Pourquoi vous m'engueulez ? Bien sûr que je suis planqué. »

La réponse leur parvint presque plaintive et le rire du colonel détendit l'atmosphère. Youri laissa passer une bonne vingtaine de secondes avant de reprendre son observation.

« ... Il s'est redressé et continue vers le parking... Il semble être assez nerveux maintenant. Il regarde sans arrêt derrière lui... Encore une cinquantaine de mètres et il pénétrera dans le parking. »

À ce moment précis, Orkov entendit un bus arriver et le « Merde ! » retentissant que laissa échapper Youri lui en apporta la confirmation. Il distingua le chuintement des portes qui s'ouvraient et il parvint à saisir quelques bribes de la conversation d'un couple qui descendait du bus.

« ... Vous entendez... Un bus est juste devant moi. Je ne vois plus rien. »

Les secondes qui suivirent parurent interminables, la respiration de Youri se combinant au bruit du moteur qui tournait au ralenti. Orkov perçut le sifflement des portes qui se refermaient et la pétarade du bus qui s'éloignait.

« Hey ! Il a disparu. La rue est vide. »

Subitement la situation venait de s'inverser et la voix de Youri était devenue fébrile.

« Qu'est-ce que tu racontes ? Ce n'est pas possible. Il a dû pénétrer sur le parking. » Iorenko s'était laissé gagner par l'anxiété de l'inspecteur et il paraissait hésiter sur la marche à suivre.

« Qu'est-ce que je fais, colonel ? Il vaudrait peut-être mieux que j'y aille. »

Iorenko réfléchit quelques instants avant de reprendre.

« Non, pas question pour le moment. Lui aussi a dû se planquer pour voir si tout était normal... On lui laisse une minute et après seulement on intervient. »

Orkov regarda le cadran de sa montre qui affichait 20 h 45. L'aiguille grignotait les secondes avec une lenteur désespérante et jamais il n'avait imaginé qu'une minute pût lui paraître si longue.

WASHINGTON, 12 H 45

S'il avait dû rendre compte de ce qu'il avait fait pendant les deux heures qui avaient suivi sa sortie de l'ambassade, Chong en eût été incapable. Il se rappelait s'être dirigé vers K. Street avec l'intention de faire le tour des nombreux bouquinistes du quartier, mais il n'avait pas le souvenir d'être entré dans une quelconque boutique. Il se souvenait seulement d'avoir continué à marcher, sans savoir comment ses pas l'avaient ramené jusqu'à la bibliothèque du Congrès où il avait l'habitude de travailler. Ce n'est qu'en pénétrant dans le hall qu'il s'était souvenu de ne rien avoir à y faire, et seul le café qu'il était allé prendre à la cafétéria lui avait permis de retrouver ses esprits.

Dix minutes plus tard, il ressortait sur Independence Avenue et remontait vers K. Street,

où se trouvait l'agence commerciale de la KAL. L'hôtesse qui l'y accueillit perçut son trouble et, plutôt que de lui demander ce qu'il désirait, le laissa feuilleter les différentes brochures mises à la disposition du public. Quand il s'approcha du comptoir, il réalisa qu'il préparait en coréen ce qu'il allait demander. Alors que l'entretien avec le diplomate s'était déroulé en anglais, il s'aperçut à sa grande surprise qu'il se remettait à penser dans sa langue maternelle.

« Avez-vous un vol direct Washington-Séoul, s'il vous plaît, mademoiselle ? » Quoique connaissant par avance la réponse à sa question, Chong n'avait pas pu se résoudre à aborder directement le motif de sa visite.

« Non, je regrette, monsieur. Tous nos vols partent de New York. Mais vous pouvez très bien acheter votre billet ici. Nous nous chargeons de la correspondance. Quand désirez-vous partir ?

— Je ne sais pas encore... Ces jours-ci, sans doute. S'il y a un vol. Je viens juste de me décider et j'ai très peu de temps devant moi. » Chong avait l'impression que son interlocutrice n'était pas dupe de ses tergiversations. Sans qu'il en comprît la raison, il se sentait honteux d'accomplir cette démarche et il lui semblait que l'hôtesse le regardait comme une bête curieuse.

« Nous avons un vol tous les jours, sauf le lundi. Mais je ne sais pas s'il reste beaucoup de places. Par contre, si vous désirez partir demain, il n'y a aucun problème puisqu'il y a deux vols qui se suivent, l'un venant de Los Angeles et l'autre de New York. Tous deux font escale à Anchorage, ce qui permet de mieux répartir les réservations.

— Demain ? Mais c'est mardi... C'est un peu juste.

— Attendez ! Je vais voir s'il y a des places sur les autres vols. » L'hôtesse se tourna sur le côté et se mit à pianoter sur son ordinateur. En attendant, Chong s'attarda à détailler le profil de la jeune femme. Elle était très belle : à l'inverse de la majorité des Coréennes, l'ossature de son visage était modelée tout en longueur et ses yeux bridés, qui remontaient vers les tempes, accentuaient la finesse des traits. Ramenée en chignon, sa coiffure accusait encore cette délicatesse et, par sa sobriété, montrait à quel point la jeune femme était consciente de sa beauté.

« C'est bien ce que je disais. Il ne reste plus rien. »

Interrompu dans sa contemplation, Chong sourit pour dissimuler sa gêne.

« Il reste quand même quelques places en classe affaires ou en première classe, reprit la jeune femme en soutenant son regard.

— Je ne crois pas que je puisse me le permettre ces temps-ci. Ce doit être au-dessus de mes moyens. » Petit à petit, Chong retrouvait son aplomb. Il se surprit à utiliser ce ton faussement badin de séduction enjouée qu'il utilisait chaque fois qu'il était mis en présence d'une personne de sexe féminin.

« Dans ces conditions, il ne vous reste que deux solutions : soit je vous mets en liste d'attente, soit vous partez demain.

— Si je pars demain, est-ce que vous pourriez me réserver une place supplémentaire ? Je ne sais pas encore si ma femme viendra avec moi. J'espère bien parvenir à la décider. »

Un peu désappointée par ce qu'elle venait d'entendre, la jeune femme baissa les yeux vers les mains de Chong et remarqua qu'il portait en effet une alliance. « Ce n'est pas vraiment très régulier, mais je ne crois pas que ce soit impossible... » L'hôtesse avait caché sa légère déconvenue et aussitôt repris son sourire commercial.

« Ce serait vraiment très aimable de votre part. »

L'hôtesse ne répondit pas et se contenta de se tourner vers son écran d'ordinateur.

« D'accord, ça marche, fit-elle après avoir consulté son tableau de réservation. Je vous demanderai quand même de bien vouloir m'appeler demain pour la seconde place.

— À quelle heure part l'avion ?

— À 22 h 30. L'embarquement a lieu vers 21 h 40. Il vous faudra donc prendre une navette pour New York vers 19 h au plus tard.

— Fichtre ! C'est plus tôt que je ne m'y attendais. Il n'y a vraiment pas d'autres possibilités ?

— Non, aucune. Je regrette. Nous sommes en pleine période de vacances et vous vous y êtes pris un peu tard. Nous avons vendu de gros contingents de places à plusieurs compagnies de charters et nous sommes nous-mêmes un peu justes pour les places régulières.

— Bon ! Si je n'ai pas le choix, alors on fait comme cela... À vrai dire, je n'avais pas l'intention de partir si vite. En quelque sorte, vous m'avez forcé la main... Après tout, c'est ma faute, ajouta Chong en riant. Quand on est un faible, on se laisse dicter sa conduite par le destin. »

La jeune femme le toisa d'un air ironique et, pendant un court instant, leurs regards s'accrochèrent à nouveau. « Alors, si c'est le destin qui le veut, reprit-elle sur un ton mi-figue mi-raisin, vous voyagerez sur le vol KAL 007... À quel nom dois-je faire les réservations ? »

MOSCOU, 20 H 46

« ... 58, 59, 60. » Iorenko échangea avec Orkov un rapide coup d'œil, comme s'il lui demandait son assentiment, et appuya sur la touche d'émission.

« OK, les gars. On y va. Voitures 1 et 2, vous bloquez la rue. Vassili, qu'est-ce que tu vois sur le parking ? »

De nouveau, la réponse mit quelques secondes pour leur parvenir et Orkov eut le pressentiment de ce qui se passait. « Rien, colonel. Il n'y a personne sur le parking. On y va quand même ?

— Oui. Vous ne jouez de la gâchette sous aucun prétexte. Compris ? Défense absolue de tirer. »

Sur un signe de Iorenko, leur chauffeur mit le moteur en marche et leur voiture s'avança jusqu'au croisement du boulevard Lomonossov, prête à se diriger vers l'avenue Lénine ou l'avenue Vernadski en fonction des informations qu'ils recevraient.

Dans la rue Stroiteleje, Yasha, qui par mesure de précaution avait poussé la porte d'un immeuble pour surveiller l'entrée du parking, venait de réaliser ce qui se passait. D'où il était, il pouvait voir les deux voitures qui bloquaient les extrémités de la rue et il était certain qu'on l'attendait sur le parking. En entendant des bruits de pas, il se recula dans le coin de la porte et vit passer deux silhouettes en direction de l'endroit où il aurait dû se trouver.

Il n'avait même plus le temps d'avoir peur. Déjà il recherchait le moyen de sortir de cette souricière. Un instant, il eut la tentation de monter dans les étages, mais il y renonça ; cette idée ne ferait que retarder le moment fatidique : il s'y retrouverait inéluctablement coincé, sans les possibilités de fuite que lui offrait encore sa position. En fait, il n'avait plus d'autre solution que de tenter de les prendre de vitesse.

Pour l'instant, il lui fallait gagner du temps pour désorganiser l'adversaire et, si possible, l'amener à se diviser. Pris d'une impulsion subite, il appuya sur l'interrupteur. C'était risqué, mais aucun flic, pensa-t-il, n'irait imaginer que dans sa position il puisse préférer la lumière à

l'obscurité. Le cœur battant, il se tassa davantage dans son coin. À une dizaine de mètres de lui, il percevait des voix qui s'interpellaient et il eut même la satisfaction de noter des intonations proches de la panique. Ils étaient cinq ou six, pas plus. Au bout de très peu de temps, le bruit de la discussion s'atténua et, en entendant deux hommes revenir vers lui, il se dit qu'il avait au moins réussi à les disperser. Risquant un coup d'œil au-dehors, il vit deux autres hommes remonter vers l'avenue Vernadski, sur l'autre trottoir. Il comprit alors qu'ils allaient visiter tous les immeubles les uns après les autres, le coinçant dans la nasse où il s'était enfermé.

Maintenant, il lui fallait agir au plus vite.

Respirant à fond, il attendit que la minuterie se fût éteinte pour ouvrir la porte et jeter un dernier coup d'œil aux alentours : personne ne regardait dans sa direction. Il rassembla toute son énergie avant de s'élancer.

Les premiers mètres lui parurent étonnamment faciles. Cinq, six... dix. Il avait déjà passé l'entrée du parking. Avec un temps de retard, il entendit crier dans son dos. Loin de le décourager, ce cri décupla ses forces. Devant lui, à moins de cent mètres, il distinguait la vitrine d'un magasin de l'avenue Lénine, derrière la voiture qui lui barrait le chemin. Il n'y avait qu'un homme au volant et il ne réalisa pas tout de suite pourquoi celui-ci ne réagissait pas. L'homme le regardait et en s'approchant il distingua le micro qu'il tenait à la main. Au même moment, il perçut derrière lui une respiration saccadée. Économisant ses forces, son poursuivant ne criait pas et se concentrait sur son effort physique. Le souffle rauque, il gagnait insensiblement du terrain sur lui, et Yasha eut soudain l'impression de se dédoubler.

Il avait toujours conscience de ce qui l'attendait au terme de cette course s'il échouait. Pourtant, il se sentait devenir étranger à lui-même : la distance qui le séparait de l'avenue ne diminuait plus ; ses jambes devenaient de plus en plus lourdes, comme la plaque d'immatriculation qu'il portait à bout de bras. Quand le point de côté le surprit, il sut qu'il n'y arriverait pas et saisit la plaque à deux mains pour s'en servir comme d'une masse. Devant lui, le conducteur de la voiture avait lâché son micro. Il se précipitait à sa rencontre et aucun des deux adversaires ne faisait mine de dévier sa course. Brandissant la plaque, Yasha attendit le dernier moment pour faire un crochet sur sa droite tout en balayant l'air de son arme en un ample mouvement tournant. Atteint à la tête, le policier s'effondra et Yasha fut surpris de la facilité avec laquelle il s'était débarrassé de ce premier obstacle. Lâchant la plaque, il sentit son énergie lui revenir et il s'apprêta à sauter sur le capot de la voiture pour éviter de faire un nouveau détour.

Juste derrière, il voyait la foule qui déambulait sans se douter de rien et il rassembla ses dernières forces pour franchir cette ultime difficulté. Calculant ce qu'il lui fallait pour prendre son élan, il ralentit avant d'avoir la sensation de littéralement s'envoler : comme par enchantement, son point de côté avait disparu, et il se vit s'élever au-dessus de l'obstacle et il lui sembla qu'il n'aurait même pas besoin d'y reprendre appui.

Ce fut à cet instant que deux bras lui attrapèrent les jambes.

Déséquilibré, il tenta en vain de retrouver son aplomb tout en essayant de relâcher l'étreinte qui l'enserrait. Mais il n'y avait plus rien à faire et il se sentit partir en avant. Son nez heurta l'aile de la voiture et un jet poisseux se mit à couler sur le bas de son visage en même temps que le sang se répandait à l'intérieur de sa bouche. Roulant sur lui-même, il tenta de ne pas perdre connaissance et eut le temps de voir un gyrophare s'arrêter à l'angle de l'avenue Lénine. Ses bras furent tirés en arrière avec brutalité, et il comprit qu'on lui passait une paire de menottes, ce qui, dans son état, lui parut tout à fait inutile.

Quand il sombra dans l'inconscience, Orkov, qui accourait vers lui, remarqua qu'un sourire était apparu sur son visage tuméfié.

TRANSSIBÉRIEN, 23 H 50

Arvontev avait écarté le léger store de toile et tentait de percer l'obscurité. Une fine pluie s'était mise à tomber. Fait exceptionnel, le train était parti à l'heure prévue, vingt minutes précises après son entrée en gare, et ils avaient quitté depuis longtemps les faubourgs d'Irkoutsk. Les lumières de l'agglomération avaient disparu et la nuit avait enveloppé la campagne, noyant le lac Baïkal que la ligne contournait. De temps en temps la lune parvenait à filtrer entre deux nuages et, durant ces rares instants, la forêt de bouleaux dans laquelle les rails s'enfonçaient se découpait en une masse bleu foncé. Interminable, le rideau d'arbres paraissait immobile ; il constituait la toile de fond sur laquelle les nuages laiteux ou gris dur composaient l'élément mobile. De loin en loin surgissaient les lumières éparses des rares villages disséminés le long de la voie ferrée. Aussitôt avalées, ces minuscules lucioles accentuaient la solitude du voyageur contraint de pénétrer sur ce territoire hostile.

Sur la couchette supérieure Lusan s'agitait, et il devina qu'il n'était pas facile pour lui non plus de trouver le sommeil. Par chance, il n'y avait qu'un troisième voyageur dans leur compartiment, la dernière couchette restant vide. Le passager qui lisait lors de leur arrivée l'avait longuement détaillé avant de reposer son livre pour s'endormir en leur tournant le dos. La provodnik qui les avait accueillis était elle aussi retournée se coucher dans son compartiment, situé à l'extrémité du wagon. Très vite le silence était revenu et, le front appuyé contre la vitre, il s'était plongé dans une longue rêverie dont il ne cherchait pas à orienter le cours. Les bois qui défilaient devant lui évoquaient des vacances lointaines. Martha était là et son point de beauté à la naissance du sein attirait son regard. Puis des amis communs, ou plutôt les amis de Martha, avec lesquels il s'était lié sans difficulté : Vladimir, qui achevait sa médecine ; l'énorme Nicolas, qui était en lettres ; Guenadi, qui enseignait déjà dans un lycée de Kiev. Ce devait être en Carélie, à moins qu'il ne s'agisse des vacances d'après, passées en Ukraine. Ils étaient jeunes, ils croyaient en l'avenir, ils discutaient poésie et politique sans jamais parvenir à s'accorder. Il ne se souvenait pas comment ils avaient trouvé ce chalet sans confort, perdu au milieu des bois, mais il se revoyait assis dans le jardin, la tête de Martha sur ses genoux, prêtant une oreille discrète à la conversation générale. Le ton montait. Ils mangeaient des pommes de terre que chacun allait chercher à tour de rôle dans la cendre du poêle. Les bouteilles circulaient. Leur bonheur faisait envie. Les moustiques les assaillaient et la table était bancal. Ils allaient changer le monde et, sous le regard complice de Martha, il parvenait enfin à s'exprimer avec aisance.

Son image se reflétait dans la vitre : d'un geste inconscient, il s'était hissé sur la pointe des pieds pour mieux l'apercevoir. Il était dans un état second – ni éveillé, ni endormi ; son esprit dérivait sans qu'il fasse d'effort pour se reprendre. Martha était trop proche : il sentait le contact de son épaule contre la sienne et, en étendant la main, il pouvait lui enserrer les hanches ; ses doigts s'arrimaient à sa taille pour l'attirer vers lui. Le corps renversé, Martha riait ; Martha se débattait ; ses cheveux blonds mi-longs flottaient autour de son visage en ovale ; une lueur ironique brillait dans ses yeux noisette. Martha avait un charme dont il ne s'expliquait pas le pouvoir et son corps était trop généreux pour être comparable. Martha souriait et Martha comprenait tout. Martha le griffait et il lui emprisonnait les mains pour les

couvrir de baisers. Il suffisait d'étendre le bras pour la toucher, pour être heureux, mais le bonheur qui brillait dans le regard de la jeune femme le contentait amplement.

Chaque tour de roue du convoi 239 le ramenait en arrière. Devant attendait la peur et, dans un ultime réflexe de protection, il ferma les yeux afin de préserver une image trop parfaite pour être illusoire.

LANGLEY, 13 H 10

« Tu es bien sûr de ce que tu avances ? Il n'y a aucun moyen de pression direct ?

— Aucun. J'ai vérifié tout à l'heure avec Mulloch. Aucun des deux n'a émargé chez nous.

— Tous deux étaient bien officiers dans l'armée de l'air coréenne, non ?

— Oui. Mais cela aussi ne mène nulle part. Le commandant Shin Se-nan, le pilote, est colonel de réserve. Son copilote, Kim Do-han, lieutenant-colonel. Mais faire intervenir leurs supérieurs équivaldrait à mettre Séoul sur le coup, ce que la Maison Blanche ne veut justement pas. »

Pritchard ne répondit pas et joua un instant avec l'idée de passer outre aux directives présidentielles. En face de lui, Christopher Whittney avait revêtu une tenue de jogging et semblait pressé d'en finir pour se rendre à la salle de sport attenante à la salle de réunion de la cellule de crise. L'après-midi s'écoulait au ralenti. Pritchard avait décidé de le consacrer à la recherche des éléments opérationnels qui leur manquaient encore : comparée à la somme de travail qu'avait nécessité la mise en place du plan de fuite, c'était presque une affaire de routine ; c'est pourquoi il avait donné quartier libre aux différents membres de l'équipe, à l'exception toutefois de ses deux adjoints, Mulloch et Whittney. Les autres lisaient dans leur chambre ou bien se détendaient dans la salle de sport et, en tendant l'oreille, il était possible de percevoir les bruits d'une partie de water-polo qui s'était engagée dans la mini-piscine.

« En fait, la Maison Blanche a seulement dit qu'elle n'interviendrait pas. Pour le reste, c'est à nous de jouer et on a quand même pas mal de relations à Séoul. » Pritchard aimait réfléchir à voix haute. Ses paroles reflétaient moins un désir effréné de mesurer l'étendue de ses pouvoirs en passant outre aux ordres présidentiels que l'examen minutieux de toutes les opportunités qui s'offraient à lui.

« C'est vrai... Mais un officier de réserve n'est plus soumis à l'autorité militaire... surtout quand il s'agit de ses occupations civiles... Si j'étais à la place du pilote ou du copilote, je demanderais à être couvert par un ordre formel venant de tout en haut et là, il y a trois obstacles évidents : primo, cela va prendre du temps ; secundo, c'est faire intervenir directement ou indirectement le ministère de la Défense qui en référera tôt ou tard à la présidence coréenne ; tertio, c'est s'exposer à un risque de fuite non négligeable.

— Chris, tu m'emmerdes avec ta logique... » C'était dans ces moments-là, quand Whittney lui expliquait pourquoi il avait tort, que son adjoint l'horripilait le plus. Il admirait chez lui la très belle mécanique intellectuelle, mais cette rigueur était presque négative. Elle faisait de Whittney un excellent bras droit, mais quand il s'agissait de l'imaginer assis dans son propre fauteuil, Pritchard ne pouvait franchir le pas : ses facultés critiques bloquaient chez Whittney la créativité. Et s'il excellait à démonter une opération en soulignant avec une sorte de prémonition pourquoi elle pouvait ne pas marcher, il était incapable de céder à cette forme de folie créatrice sans laquelle aucune opération ne pouvait être conçue au départ.

« Je sais, patron. Vous me l'avez déjà dit... Mais vous savez aussi que j'ai raison...

— Dans le topo sur le pilote Shin Se quelque chose... » Pritchard avait changé de sujet sans tenir compte de cette dernière remarque. En dépit de ce jugement sur Whittney qu'il gardait pour lui, il s'entendait à la perfection avec son subordonné et il préférerait de loin les certitudes affichées de ce dernier à la suffisance d'un Meadow, par exemple.

« Shin Se-nan...

— Tu ne m'as pas dit qu'il avait un fils à Annapolis ?

— Si. En effet. C'est un élève pilote stagiaire à titre étranger. Envoyé par son gouvernement.

— Il y aurait peut-être quelque chose à faire, non ?

— Vous voulez dire menacer de le faire virer ? C'est un peu léger...

— Non, je pensais à autre chose... Tu ne vois pas ?

— Pas vraiment... Vous n'allez quand même pas me dire qu'on va faire un chantage à l'accident ? Maintenant, ce serait trop gros. Avec toute la publicité donnée à la directive 12 333⁽²⁵⁾, tout le monde a appris que la CIA n'a plus le droit de procéder à des liquidations... Ça ne marchera jamais.

— On pourrait agir de façon plus subtile... Imagine qu'on le menace de trafiquer l'avion de son fils. On ne dit pas qu'on le fera. On laisse entendre qu'il peut nous venir à l'esprit de le faire un jour ou l'autre. Comme ancien pilote, il sait que les accidents sont quand même assez fréquents. Et cela, comme père, il ne peut pas l'accepter. Que son fils vienne à se tuer, il n'aura aucun moyen de vérifier si cet accident était dû à la fatalité ou bien à son manque de coopération. Pour lui, cela équivaut à vivre avec une épée de Damoclès pendue au-dessus de la tête pendant plusieurs mois... Qu'en penses-tu ?

— Présenté de cette manière, c'est envisageable, répondit Whittney d'une voix neutre. D'ailleurs, ce qu'on lui demande officiellement, c'est de participer à une simple opération d'ELINT. Comme ancien pilote militaire, il connaît l'importance de ce genre de mission et il sait que ça fait partie des règles du jeu... Je crois qu'il peut marcher...

— Bon ! reprit Pritchard en dissimulant mal sa satisfaction, on va donc tout miser sur le pilote et c'est toi qui vas t'en occuper. On prévoit quand même une roue de secours. Tu vas aller à l'agence comptable te faire établir une ligne de crédit de cent mille dollars. Je serais étonné que cela marche avec ce genre de type, mais on peut toujours essayer. Il peut en avoir besoin durant le vol pour graisser la patte à son équipage.

— Sur quel chapitre je fais faire le prélèvement ?

— McDouglas à la comptabilité est au courant. Je l'ai vu samedi et nous avons ouvert un compte spécial pour l'opération. Bien entendu, il ne sait pas ce qu'il y a derrière.

— Au fait, nous n'avons même pas pris le temps de baptiser cette opération.

— Tu lis trop de polars... Si tu y tiens, prends le code de la procédure comptable : OD-49. Ou alors, le code de l'opération d'espionnage électronique de l'armée : 1010 Delta.

— Tiens ? Pourquoi ce Delta ? 1010, d'accord. C'est l'un des codes ordinaires de la NSA. Mais Delta, c'est nouveau ?

— Je ne sais pas. Tu n'auras qu'à leur demander. Si tu le veux bien, j'aimerais en finir avec ce que je te disais tout à l'heure... Il faut aussi que tu me trouves quelqu'un qui puisse débarquer le pilote au cas où il ne voudrait pas collaborer. Tu fouilles du côté de la KAL. Avec tous nos correspondants à Séoul, ce serait bien le diable si on n'y parvient pas. En même temps, tu recenses les pilotes de la KAL qui ont émargé chez nous et tu t'arranges pour qu'il y en ait un de prêt à embarquer au pied levé.

— Et tout cela sans couverture officielle...

— Bien entendu ! Tu ne voudrais quand même pas que nos chers politiciens se mouillent quand l'Agence est là pour remplir leurs basses besognes...

— Et servir de bouc émissaire... Ça va. J'ai compris. Vous aurez ce que vous voudrez. »

NANTUCKET, 14 H 20

La décision était venue de Stanley et Jennifer avait suivi le mouvement sans vraiment comprendre ce qui se passait. Dans un état second, elle avait refait les valises et aidé Stanley à calfeutrer la maison. Il était fort probable qu'ils n'auraient pas l'occasion d'y revenir avant plusieurs mois. Entretemps, la « baraque » allait devoir affronter les tempêtes d'équinoxe et les assauts de l'hiver, qui imposaient de doubler la protection des épaisses persiennes par de lourdes barres de sécurité. Pendant que Jennifer achevait de boucler les valises, Stanley était retourné au village pour régler les détails de leur départ et réserver leurs places sur le ferry de quatre heures. Puis il avait été rendre visite au Vieux Ham qui n'avait pas caché sa déception de les voir partir si vite.

Ce n'est qu'une fois arrivée en pleine mer que Jennifer avait commencé à réagir. L'idée de partir sur-le-champ en Corée, comme le lui avait suggéré Stanley, était loin de l'enthousiasmer et, sans vraiment s'en rendre compte, elle cherchait à différer ce départ.

« Ce n'était quand même pas si urgent. Nous aurions pu rester quelques jours de plus... Je me réjouissais tellement de ces vacances. » Accoudée au bastingage, elle fixait obstinément l'horizon, comme si elle avait craint de croiser le regard de Stanley, de peur que celui-ci n'y découvre ses appréhensions.

« C'était l'occasion idéale, pourtant... Nous avons trois semaines devant nous. Cela ne se reproduira pas de sitôt. De plus, il y a si longtemps que tu attendais cette nouvelle. »

Jennifer inspira profondément, cherchant un nouvel argument à lui opposer. « Oui, d'accord. Mais toi, tu es crevé et tu as besoin de te reposer...

— Cela n'a pas d'importance. Et qui te dit que je ne pourrai pas me reposer là-bas ?

— On devait passer ces vacances en tête-à-tête.

— C'est plus grave en effet. Mais j'aime autant partir à l'aventure avec toi. Tu me répètes assez que je m'encroûte. » Stanley passa son bras autour de ses épaules et sentit qu'elle tremblait de tout son corps. « Qu'y a-t-il, Jenny ? demanda-t-il, soudain très inquiet. Tu as froid ? Tu préfères qu'on rentre à l'intérieur ?

— Non, non. Je vais bien... J'ai un petit peu froid, mais je préfère rester dehors. Je crois que je serais malade si je rentrais à l'intérieur. »

Stanley ramena sa main sur la nuque de sa femme. « Qu'est-ce qu'il y a, Jennifer ? Tu ne sembles pas dans ton assiette. On dirait que cette nouvelle t'embête plus qu'autre chose. Tu ne veux pas partir ? »

Jennifer renversa la tête en arrière, se frottant elle-même sur la main de Stanley. Elle resta un long moment silencieuse avant de se résoudre à lui faire part de ce qui n'allait pas : « Stanley, j'ai peur... Terriblement peur, tu sais.

— Tu n'as pas besoin de me le dire. Cela se voit... J'aimerais seulement savoir pourquoi. Sinon, je ne peux pas t'aider.

— Comme si je le savais, moi ! répondit Jennifer en se forçant à sourire. J'ai peur, c'est tout... Peur de l'avenir. Peur de ce que je vais découvrir. Peur de réveiller des souvenirs. Je ne sais pas si tu peux comprendre...

— Qui doit comprendre, Jenny ? » Stanley parlait d'une voix douce tout en enserrant avec délicatesse la nuque de sa femme. « Toi ou moi ?

— Salaud ! fit Jennifer en s'animant un petit peu. Si tu étais un mari aimant, tu aurais fait celui qui ne comprenait rien ; comme cela, j'aurais été obligée de t'expliquer ce qui se passe dans ma tête, ça m'aurait peut-être aidée à comprendre... Maintenant, c'est moi qui suis contrainte d'admettre que je n'y comprends rien et que je suis stupide. »

L'explication lui avait demandé un gros effort et, tout en parlant, Jennifer était devenue livide. À peine venait-elle d'achever sa dernière phrase, qu'un brusque spasme la saisit. Elle eut à peine le temps de s'éloigner de quelques mètres que déjà elle rendait par-dessus bord le peu qu'elle avait mangé. Quand elle se redressa elle se sentait beaucoup mieux, et elle se retourna en affichant un sourire contrit. « Excuse-moi, mon chéri, mais tu vois : il fallait que ça sorte. Tu verras. Maintenant, je vais mieux.

— Tu en es sûre ?

— Oui. Ne t'inquiète pas. Emmène-moi plutôt faire un tour sur le pont. J'ai besoin de marcher, dit-elle en prenant son bras. Tu verras ta tête ! On dirait que c'est toi qui as été malade.

— Je n'aime pas te savoir dans cet état, c'est tout. »

Jennifer se retourna vers lui et le remercia du regard. « Allez, viens, s'il te plaît. Et cesse de te faire du souci pour ton idiot de femme... Je suis en train de vivre un vrai conte de fées... On annonce à la pauvre orpheline qu'on vient de retrouver sa famille et qu'elle part sur-le-champ à l'autre bout du monde avec un merveilleux mari pour l'accompagner. Et la pauvre idiot ne trouve rien de mieux à faire que de rendre tripes et boyaux. Quel happy end ! » ajouta-t-elle en resserrant son étreinte.

Stanley laissa à son tour son regard errer sur l'horizon avant de lentement revenir le poser sur sa femme. « Tu te trompes, Jenny. Ce n'est pas la fin de l'histoire. Tout au contraire... J'ai même l'impression de repartir à zéro. »

LANGLEY, 15 H 35

Avec ses cheveux blonds et son visage buriné, le capitaine Aldwin Stott représentait l'archétype de l'officier de l'US Air Force. Trapu, les traits relativement épais, il conservait pourtant un air d'adolescent prolongé du fait de son regard bleu toujours en mouvement. Assis à côté de lui, le responsable du Nellis Range Complex, le colonel Herton, le dominait d'une bonne tête et semblait quant à lui avoir choisi le modèle « officier de l'armée des Indes ». Maigre, le poil roux, la peau constellée de taches de rousseur, il tétait une pipe de bruyère, hochant la tête d'un air entendu pour manifester son assentiment ou bien haussant les sourcils à l'audition des points lui paraissant plus obscurs. Tous deux étaient arrivés à la base d'Edwards deux heures auparavant et avaient été discrètement accueillis par une équipe spéciale de sécurité. Entouré de Stephan Dawson et du commandant Moses, Pritchard venait de consacrer une grande heure à leur expliquer l'objet de l'opération et ce qu'il attendait d'eux. Stott avait tout de suite manifesté la plus vive attention et une lueur d'excitation était apparue dans son regard. Mais très vite il s'était repris, comme s'il avait craint que son intérêt pour une mission à si hauts risques puisse être mal interprété.

« Alors, vous êtes partant ? demanda Pritchard en s'adressant directement à lui. Vous savez maintenant ce que l'on attend de vous et le colonel Herton m'a affirmé que vous étiez

son meilleur élément. Est-ce que cela vous tente ? »

Stott leva les yeux et fixa Pritchard. « Êtes-vous un psy ?

— Non. Pourquoi cette question ?

— J'avais seulement peur de montrer un peu trop d'empressement à accepter. Avec ce genre de type, on ne sait jamais quel syndrome suicidaire ils vont vous trouver quand on a enfin l'occasion de mettre à profit plusieurs années d'entraînement.

— Cela veut-il dire que vous êtes d'accord ? » La réponse du pilote, surtout après ses récents démêlés avec Meadow, amusait Pritchard qui lui montra d'un geste entendu qu'ils partageaient le même point de vue.

« La question n'est pas de savoir si je suis d'accord ou non. J'ai reçu l'ordre de me mettre à votre disposition et je n'ai pas l'habitude de discuter les ordres. Ceci étant, je mesure les risques auxquels je m'expose, mais je ne connais aucun pilote dans nos escadrilles qui ne serait emballé par une telle mission.

— Vous avez déjà effectué des simulations de mission semblables ?

— Oui. Bien entendu. Cela fait partie de notre entraînement. Mais jamais avec atterrissage et redécollage en terrain ennemi. Et jamais sur Blinder^{26}. C'est un bombardier lourd sans aucun rapport avec les missions de chasse que nous simulons d'habitude.

— Mais vous en avez déjà piloté un ?

— Vous savez, ce genre d'appareil ne court pas les rues. Nous en avons un seul à notre disposition, et encore parce qu'il date déjà pas mal. À l'exception du Mig 25 de Viktor Belenko qui s'est posé récemment au Japon, les appareils russes nous arrivent avec pas mal de retard et nous n'avons pas toujours tous les modèles en stock. » Comme la plupart des pilotes, le capitaine Stott avait son franc-parler. Pritchard, qui ne s'en offusquait pas, constata néanmoins que le colonel Herton s'était raidi en entendant son subordonné parler de la sorte. « Pour en revenir à votre question, reprit-il, la réponse est oui, mais pendant une heure ou deux à tout casser. De toute façon, cela n'aura pas beaucoup d'importance et j'aurai l'occasion de mieux le prendre en main pendant le vol jusqu'au Japon.

— On avait l'intention de le faire convoier par un autre pilote, l'interrompit Moses. La mission qui va vous être confiée durera quatre ou cinq heures et nous vous demanderons beaucoup... Autant ne pas jouer avec le feu. »

Stott balaya de la main l'observation de Moses et celui-ci crut percevoir la commisération un peu hautaine de tous les navigants à l'égard des rampants. « Ce n'est pas un problème, reprit-il. Au Viêtnam, il nous arrivait de faire quatre ou cinq missions d'affilée. On atterrissait, on refaisait le plein et on repartait sans mettre le pied au sol.

— Le capitaine Stott a raison. » Avant d'intervenir, le colonel Herton avait posé sa pipe sur la table et croisé ses deux mains l'une sur l'autre. « C'est même la seule manière pour qu'il se familiarise avec cet appareil. Le Blinder D dispose de trois places et d'une double commande. Il ne sera jamais seul à bord et nous profiterons des escales qui vont être nécessaires pour faire monter à bord les spécialistes qui l'ont désossé.

— Je vous laisse seuls juges en la matière, concéda Pritchard. Si vous estimez que c'est indispensable, faites comme vous le désirez. Je suppose que vous procéderez à une révision générale en arrivant au Japon. Il vous faudra combien de temps ?

— Avec le personnel compétent, trois heures environ, répondit le colonel Herton. Un C-5 Galaxy va partir cette nuit avec les hommes et les pièces de rechange dont nous disposons. Il jalonnait le parcours qu'empruntera le capitaine Stott. Il y aura ainsi une équipe réduite de mécaniciens aux deux escales et une équipe de dix hommes attendra le Tupolev sur la base de

Misawa. Quant au capitaine, il partira demain à l'aube et arrivera sur place dans la soirée de mercredi. Comme cela, il aura le temps de se reposer pendant que l'on s'occupera de son appareil.

— Et pour les mesures de sécurité que je vous ai demandées ?

— Tout est réglé. L'appareil partira à trois heures du matin. Avec les dix-neuf heures de décalage horaire entre le Nevada et le Japon, il arrivera aux alentours de sept heures du soir. De cette manière, on limite les risques de repérage visuel au départ et le temps de réaction des Russes s'ils venaient à l'apprendre à l'arrivée. Quant à l'équipe de maintenance, elle est consignée depuis ce matin dans le périmètre de la base.

— Est-ce que vous avez fait les transformations dont je vous ai parlé ?

— On a fait ce que l'on a pu. Mais je vous préviens, c'est du bricolage. On a essayé de brancher un *tercom*^[27] pour aider Stott dans son survol en rase-mottes du territoire soviétique. Le Tupolev est assez lourd et ce n'est pas l'avion idéal pour se livrer à ce genre d'exercice. Le tercom devrait lui permettre de passer avec un peu moins de mal. Ce ne sera quand même pas une partie de plaisir.

— Et il n'y a vraiment aucun moyen pour réduire la signature radar de l'appareil ?

— Non, vraiment. Il n'y avait pas grand-chose à faire. Je crois de toute façon qu'il faudra prévoir un groupe de réception au-dessus de la mer du Japon, pour l'escorter. Si jamais Stott se faisait repérer dans la dernière partie du parcours, il aurait toujours une chance supplémentaire de s'en tirer pour vous ramener votre colis.

— OK ! Je vais voir avec l'État-Major et je vous tiendrai au courant. Détail pratique, Arvontev supportera-t-il le trajet ?

— Normalement, oui. L'appareil volera toujours en vitesse subsonique et s'il n'a pas de problèmes cardiaques tout se passera bien. Bien sûr, si Stott doit se livrer à des acrobaties, la situation sera différente... Vous faites bien de me le rappeler. Je vais faire mettre de la Trynitrine dans la trousse de secours du bord.

— Bonne idée. Maintenant, est-ce que vous avez les photos satellite de l'aire de réception ? demanda Stott.

— Elles sont à votre disposition, répondit Pritchard en tirant les clichés d'une chemise rouge. La route où aura lieu la réception mesure cinq kilomètres de long.

— Et où se trouve le point de réception ? »

Pritchard se leva et vint se placer derrière le pilote pour lui indiquer la cabane où Arvontev l'attendrait. « On a vérifié la longueur de la route. Cela devrait vous suffire. Il vous faut, je crois, mille six cents mètres pour atterrir et là, pas de problème. Au décollage, ce sera un peu plus juste puisqu'il vous faut deux mille cinq cents mètres quand nos calculs ne vous en donnent que deux mille quatre cents, deux mille quatre cent cinquante. Il va donc vous manquer une centaine de mètres.

— Pour cela, je m'arrangerai toujours. Non, ce qui m'inquiète, c'est la largeur de la route et de la zone déboisée. Vous m'avez parlé tout à l'heure de trente-cinq, quarante mètres. »

Pritchard retourna à sa place et attendit les observations de Stott.

« L'envergure du Tupolev est de vingt-huit mètres, c'est-à-dire que par endroits il va me rester trois mètres cinquante de chaque côté. Et bien sûr j'atterris de nuit, sans repérage visuel. Ce que vous me demandez de faire équivaut à atterrir dans un tunnel à plus de trois cents kilomètres-heure. Je suppose néanmoins qu'il est trop tard pour modifier quoi que ce soit ?

— C'est hélas vrai, admit Pritchard.

— Alors dans ces conditions, je poserai mon taxi sur cette route... Et ne me demandez pas si je l'ai déjà fait. Pas la peine de vous donner des sueurs froides par avance. »

MOSCOU 23 H 45

Une convocation du président du Comité de sécurité de l'État ne souffrant aucune excuse, quelle que soit l'heure, aucun des cinq hommes présents n'avait osé se faire remplacer pour cette réunion impromptue organisée par Viktor Tchekev. Tous appartenaient au KGB et tous se haïssaient cordialement. Profitant de la grandeur de la table prévue pour une douzaine de personnes, ils avaient pris soin d'intercaler une chaise vide entre chacun d'eux et attendaient l'arrivée de Tchekev dans un état de fébrilité croissante. Promotions et disgrâces étaient à leur échelon trop imprévisibles pour qu'ils puissent rester sereins, et la présence des représentants d'un aussi grand nombre de services adverses rendait l'atmosphère irrespirable. Dès son entrée dans la pièce, le président du KGB eut un sourire de satisfaction en constatant la disposition des places. Les cinq hommes s'étaient levés en même temps et il découvrit avec un plaisir non dissimulé l'anxiété qui se lisait sur leurs visages.

« Asseyez-vous, camarades ! Je vous en prie. Et merci d'avoir accepté de vous déranger à une heure si tardive. » Le président du KGB n'avait pas à s'excuser devant ses subordonnés et si tous perçurent l'ironie du propos, personne ne laissa transparaître la moindre réaction. « Je vous ai demandé de bien vouloir venir pour une affaire qui concerne vos différents services. Le but de cette réunion est donc d'harmoniser vos actions... Pour une fois, j'entends que vous rangiez vos couteaux au vestiaire. Vous aurez mieux à faire que vous tirer dans les pattes. Me suis-je bien fait comprendre ? »

Sous ses traits épais, Tchekev était loin d'être un imbécile et, à l'exception du lieutenant-général Ivan Nikovalev, responsable du département des enquêtes spéciales, qui était réputé pour sa stupidité et ses bévues, les hommes à qui il s'adressait étaient des professionnels compétents et efficaces. Tchekev savait néanmoins que son pouvoir sur eux tenait par la fragilité de leur position et surtout par les multiples divisions intestines qui rendaient toute collaboration improbable. Leur reprocher ces querelles intestines, qu'il suscitait et qu'il exploitait lui-même, était de ce fait plutôt malvenu de sa part et il savait qu'ils ne pouvaient pas être dupes de ses paroles. Mais leur soulagement d'entendre qu'ils n'allaient pas être mis en cause et l'acceptation tacite des règles du jeu dans les sphères dirigeantes du KGB les portaient à courber l'échine et à accepter la remontrance sans protester. Même le plus élevé en grade, le major-général Nikolaï Tschiani, chef du septième directorat de la surveillance intérieure, baissait la tête. Il avait traversé trop d'orages de ce genre pour en être encore formalisé et il savait que les paroles de Tchekev ne changeraient rien aux habitudes du square Dzerjinski. À un bon mètre de lui, le lieutenant-général Grigori Effichev, responsable du troisième directorat chargé de la loyauté des forces armées, avait adopté un air absent tout en évaluant ses chances de tirer son épingle du jeu. Dans la partie qui s'annonçait, seul Tschiani représentait un adversaire sérieux ; ne serait-ce que par leur grade, les autres ne comptaient pas. Nikovalev était un imbécile notoire et on pouvait supposer, à la limite, que Tchekev l'avait convié dans le seul but de faire mesurer aux autres le fait que les meilleurs experts étaient remplaçables. Yevguenyi Ryaslyzine était connu pour son esprit retors ; cependant, il n'était que colonel et, dans cette affaire qui semblait concerner un problème interne, le premier directorat n'avait rien à faire. Quant au colonel Youli Talnikov, responsable du

premier département – surveillance des étrangers – au sein du deuxième directeur principal, il était le seul à avoir ouvert un dossier devant lui et par conséquent devait être le seul à être au courant de ce qui se tramait. Par contre l'affaire devait le dépasser, et sans doute cette réunion n'aurait-elle jamais eu lieu s'il avait été seul en mesure de la mener à bien.

« Soyez certains que ce n'est pas une parole en l'air », reprit le président du KGB, très maître d'école, après voir contemplé sans déplaisir la succession de ces épaules rentrées. « ... Pour vous faire passer la pilule, j'ai quand même mieux à vous offrir. Si j'ai vu juste, nous avons le GRU en ligne de mire. Cela vaut bien un petit effort, vous ne croyez pas ? »

Un brouhaha parcourut l'assistance : c'était bien le seul sujet sur lequel tout le monde pouvait tomber d'accord et Effichev réalisa qu'il avait une chance sérieuse d'emporter le morceau, la tutelle du GRU relevant de ses attributions – à moins, bien sûr, que l'opération n'eût déjà été accaparée par le directeur de la surveillance intérieure de Tschiani.

« Bien ! Je vois avec plaisir que pour une fois j'ai une petite chance d'être écouté. Alors si vous le voulez bien, commençons par le commencement. » Tchekev avait posé ses deux mains bien à plat sur la table et parlait d'une voix lente en inspectant l'un après l'autre les visages tournés vers lui. « J'ai reçu ce matin un coup de téléphone d'un membre du Politburo, dont vous n'avez pas à connaître le nom. Il me demandait d'intervenir pour une personne de sa connaissance dont il répondait et qui semblait avoir quelques petits ennuis avec la milice. »

Tous les regards se détournèrent vers le général Nikovalev, qui avait donc dû servir de courroie de transmission. Très fier d'être soudain le centre d'intérêt principal, celui-ci se rengorgea de manière grotesque.

« C'est exact : j'ai bien demandé à notre ami Nikovalev de mener sa petite enquête, et celui-ci a découvert, grâce à ses contacts, un ensemble de faits assez surprenants... Vous avez la parole, général. »

Nikovalev se redressa et commença à parler d'une voix traînante, comme s'il devait faire un effort pour trouver chacun de ses mots : « À la demande du camarade Tchekev et sur ses indications, j'ai en effet effectué une petite enquête sur les agissements d'un certain colonel Iorenko, chef du département de la répression des délits économiques de la police municipale. J'ai alors mis le doigt sur un ensemble de faits pour le moins étranges. D'après les résultats auxquels je suis parvenu aujourd'hui, il semblerait que le colonel Iorenko ait pris quelques libertés et ait engagé de sa propre autorité une recherche de grande envergure, sans en avoir référé à personne. C'est le premier point.

— En quoi les agissements de ce colonel Iorenko vous ont-ils paru étranges, général ? demanda Tschiani, furieux de constater que cet imbécile avait été mis au courant avant lui.

— Plusieurs faits, général, plusieurs faits. Déjà, parce que Iorenko n'a demandé l'aval d'aucun de ses supérieurs, ce qui est contraire à toutes les règles de la PJ – j'ai vérifié moi-même. D'autre part, le fait qu'il a perquisitionné chez la dame dont vous a parlé le camarade Tchekev.

— Pas de nom, général. Pas de nom...

— Bien entendu, camarade, répondit Nikovalev d'une voix onctueuse, comme s'il eût tenu à faire croire qu'il partageait les secrets du président du KGB. Donc, il a effectué une démarche à domicile sans motif officiel. C'est le deuxième point. Troisièmement, j'ai constaté qu'il a fait effectuer aujourd'hui une série de descentes parmi la pègre de la ville.

— Il n'y a rien là d'anormal, l'interrompit Effichev, qui ne supportait pas la fatuité de Nikovalev.

— Eh bien si. C'est anormal, répliqua Nikovalev avec un rire satisfait. Vous trouvez normal, vous, qu'il ait monopolisé tous les inspecteurs de son service ? Ils ont dû interrompre leurs affaires courantes et cela, toujours sans en référer à personne. Quatrième point, il a fait diffuser le portrait de deux hommes qu'il semble rechercher avec beaucoup d'intérêt.

— Et vous savez de qui il s'agit ? demanda de nouveau Effichev.

— Pour qui me prenez-vous, général ? Bien sûr que j'ai pu obtenir ces renseignements. »

La voix de Nikovalev avait tourné à l'aigre, au point qu'Effichev se demanda si Nikovalev était malgré tout capable de percevoir le dédain dans lequel tous le tenaient. « Leur nom ne vous dira rien. Du menu fretin. Il s'agit de deux juifs, lâcha-t-il d'un ton catégorique.

— Fichés chez nous ?

— Non. Dans le cas contraire, il y aurait eu ici un représentant du cinquième directorat. Vous auriez dû vous en apercevoir, fit Nikovalev, heureux d'avoir enfin remis à sa place Effichev. Mais plus intéressant encore, nous avons découvert que depuis samedi un major du GRU n'a pour ainsi dire pas quitté les bureaux du colonel Iorenko. »

Se sentant concerné, Effichev allait demander pourquoi il n'avait pas été mis au courant plus tôt, quand Tchekev l'arrêta d'un geste impérieux.

« Laissez terminer le général, s'il vous plaît, ordonna le président du KGB. Vous interviendrez plus tard.

— Peut-on au moins savoir de qui il s'agit ? demanda Effichev en essayant de dissimuler son irritation.

— Après, je vous en prie. De toute façon, il s'agit d'un petit major inconnu. Je doute que son nom vous dise quelque chose. Général Nikovalev, veuillez continuer. »

Nikovalev lança à Effichev un regard de triomphe et sa pomme d'Adam proéminente, qui ne cessait de monter et descendre, révélait son état de surexcitation. « Enfin, dernier point, dit-il d'un ton docte, mes propres relations au sein du département du trafic routier de Moscou m'ont fait état d'un curieux accident qui s'est déroulé hier à Medvedkovo, dans la banlieue nord. Une fois de plus ce Iorenko est intervenu, et une fois de plus on retrouve la présence du GRU. Il y avait d'ailleurs deux officiers de ce service ; l'un est à l'hôpital. Détail particulier, un milicien du commissariat de Medvedkovo qui était sur les lieux de l'accident a fait état à mon informateur d'une conversation curieuse qu'il aurait surprise. D'après ce qu'il a entendu, il semblerait qu'il y ait eu un membre de l'ambassade américaine qui serait intervenu dans cet accident ; ce milicien affirme avoir saisi le nom d'un certain Spurring, ce qui correspond en effet au nom de l'attaché commercial de la rue Tchaïkovski... Voilà où nous en sommes aujourd'hui, et je pense que demain mon département sera en mesure d'avoir reconstitué les différents éléments de ce puzzle, conclut Nikovalev en guettant l'approbation de Tchekev.

— Chaque chose en son temps, général. Nous verrons cela après. Merci de vos informations... Maintenant, à vous, colonel Talnikov. Dites-nous ce que vous savez de ce Spurring. »

Petit, le front ridé, Talnikov arrivait en fin de carrière et n'avait plus l'espoir de gravir un échelon supplémentaire, si ce n'est à titre honoraire. Mais sous des dehors placides et effacés, l'homme dirigeait d'une main de fer son département des étrangers au sein du deuxième directorat principal et il avait la réputation de défendre avec âpreté les prérogatives de son service.

« Nous connaissons en effet très bien cet Anthony Spurring dont vient de nous parler le

camarade Nikovalev. » À l'inverse de ce dernier, Talnikov employait plus volontiers le « nous » que le « je » et, malgré sa voix fluette, il exerçait sur son auditoire un ascendant qu'Effichev ne cherchait pas à nier. « Le cas de ce Spurring est un peu à part et seules quelques rares personnes dans mon département savent quelles sont ses fonctions exactes. Sous son couvert d'attaché commercial, Spurring est en fait le bras droit de Howard Warden, le chef de l'antenne de la CIA pour Moscou. »

Un murmure étonné s'éleva dans la salle et Talnikov attendit que le remue-ménage cesse pour reprendre.

« Nous avons eu beaucoup de mal pour le localiser et quand nous sommes parvenus à percer sa couverture nous avons décidé de lui laisser une grande marge de manœuvre. C'était délibéré de notre part : cela nous permettait déjà de le conserver un peu plus longtemps chez nous et on évitait d'avoir à refaire les fastidieuses enquêtes auxquelles nous soumettons tous les diplomates américains pour discerner le bon grain de l'ivraie. Ensuite, nous attendions qu'il nous paie en retour la liberté que nous lui concédions en nous mettant sur un morceau de choix : c'est apparemment ce qui était en train de se produire. En effet, même si nous nous arrangions pour éviter qu'il se sente suivi, nous gardions de loin en loin un œil sur lui. Cela représentait des risques, dont nous étions conscients, mais des risques limités... La semaine dernière, il s'est mis à s'agiter pas mal et nous avons renforcé la surveillance. C'est ainsi que nous l'avons repéré samedi à la VDN Kha. Nous avons réussi à obtenir une photo de son contact. S'il y a un lien avec ce dont le général Nikovalev vient de nous parler, il y a de fortes chances pour qu'il s'agisse d'une des personnes recherchées par la milice. Quand nous connaîtrons le nom des suspects, nous vérifierons avec la photo et nous aurons ou non la confirmation de ce lien.

— Et vous n'avez pas réussi à intercepter leur conversation ? demanda Tchekev sans pour autant adopter un ton de reproche.

— Si, bien entendu. Nous nous sommes déjà arrangés pour que deux de nos agents les croisent. Nos deux agents ont joué au couple en promenade, mais Spurring a interrompu la conversation à leur approche.

— Et pas de micros directionnels ?

— Si, on a bien essayé. Mais ils s'étaient installés en face de l'étang le plus large et la distance était trop grande. »

Vicktor Tchekev eut un geste d'agacement. Cependant, Talnikov resta imperturbable. Il avait pris avec Spurring un risque dont il était prêt à se justifier et il devait bien être le seul dans toute l'assistance à ne plus rien craindre pour sa carrière.

— Et vous, colonel Ryaslyzine, vous n'êtes au courant de rien ? questionna Tchekev en se tournant vers le colonel du premier directorat principal. Vos contacts aux États-Unis ne vous ont pas appris ce que vos petits copains américains nous mijotent ?

— Non, camarade. Rien, répondit Ryaslyzine sur la défensive. Je vais les mettre en chasse dès ce soir. Ce serait bien le diable si je n'obtenais pas une information d'ici demain.

— Eh bien, faites. Mais faites vite...

— Par contre, ce que Talnikov vient de nous apprendre me fait souvenir d'une information qui est arrivée ce soir sur mon bureau, ajouta Ryaslyzine, qui avait saisi la menace voilée. Je ne sais pas s'il y a un rapport, mais cela vaudrait la peine de vérifier : Howard Warden, le responsable de la CIA, a été vu aujourd'hui en dehors de l'ambassade. C'est étrange, puisqu'il se sait repéré et qu'il ne met jamais le nez dehors.

— C'est vrai, approuva le colonel Talnikov. J'ai également reçu un exemplaire de ce

rapport. La section de l'aéroport de Vnoukovo I prétend l'avoir identifié. Il se pourrait bien qu'il y ait un lien : l'accident, Spurring se sait découvert, Warden le remplace ; le cercle est bouclé. Je n'avais pas les informations suffisantes pour interpréter cette information quand je l'ai reçue. Maintenant, tout s'enchaîne.

— Eh bien, vous voyez, laissa tomber Tchekev en reprenant un ton plus badin. La coopération entre services peut avoir du bon.

— Encore faut-il avoir les moyens d'assurer cette coopération, intervint le général Tschiani. Cela ne s'improvise pas.

— Quelle impatience, général ! Je comprends très bien votre point de vue et c'est la raison pour laquelle je vous ai demandé de venir. » Chose étrange, Tchekev paraissait mettre des formes que le grade de Tschiani ne justifiait pourtant pas. « En temps normal, c'est vrai, le septième directorat devrait prendre l'affaire en main. Mais du fait de la présence du GRU, j'ai décidé de ne pas vous la confier. »

En toute autre circonstance, Tschiani se serait battu. Ses origines géorgiennes lui fournissaient une justification commode pour ses colères souvent violentes, et le personnage avait la réputation d'être un adversaire redoutable. Par son poste il avait la haute main sur les affaires mettant en cause plusieurs services, mais aussi sur les affaires internes du KGB : il dirigeait en fait la police des polices et la prudence conseillait de ne jamais l'aborder de front. Par contre, face à Tchekev dont il tenait ses pouvoirs, il obéissait le doigt sur la couture du pantalon. Effichev, qui sentait dans quelle direction le vent avait tourné, essayait de dissimuler son triomphe et il tenta d'accrocher le regard de Tschiani pour lui expliquer qu'il n'y était pour rien.

« En effet, reprit le président du KGB en abandonnant Tschiani à sa rancœur, c'est à vous, Effichev, que j'ai décidé de confier cette affaire. Vos contacts avec le GRU sont-ils toujours aussi bons ?

— Tout dépend de ce que vous entendez par le mot "contact", camarade président. » Effichev tentait de détendre l'atmosphère en adoptant le ton de la plaisanterie, mais s'il put voir que Tchekev réagissait dans le sens souhaité, il constata que Tschiani restait insensible à son humour et que son visage se renfrognait. « Mes rapports sont toujours aussi mauvais avec eux, vous vous en doutez bien. Il n'y a aucune raison pour que cela change. Par contre, mes informateurs n'ont jamais si bien travaillé, si c'est ce que vous voulez savoir. »

Tchekev éclata de rire et pour faire bonne mesure tout le monde suivit, à contrecœur. Le rire était crispé chez ceux qui avaient vu l'affaire leur passer sous le nez et Effichev sentit que cette décision en sa faveur lui vaudrait pas mal d'inimitiés supplémentaires. Cela ne l'inquiétait pas ; à vrai dire, il s'en fichait royalement, mais il savait que ceci faisait partie de la politique de Tchekev : en lui mettant cette pression sur les épaules, il n'avait d'autre but que de lui rappeler qu'il n'avait pas d'autre alternative que de réussir.

« C'est exactement ce que je voulais entendre, général, dit Tchekev quand son rire se fut calmé. Vous étiez très curieux de connaître tout à l'heure le nom de cet officier du SR de l'armée qui vous intéresse tant : il s'agit d'un certain major Alexandre Orkov. À vous de vous mettre sur sa piste. Je veux tout savoir de lui et surtout ce qu'il fait ici... À vous de vous démerder. Les moyens vous regardent. Vous avez carte blanche et tous les services représentés autour de cette table ont l'ordre de collaborer avec vous. Vous allez coordonner cette affaire et rassembler les pièces de ce puzzle. Je veux des résultats et vite...

— Vous les aurez, camarade.

— J'y compte bien général. Et le plus tôt sera le mieux... J'espère que vous êtes conscient

de l'importance de cette affaire. C'est une occasion inespérée pour mettre le GRU au pas. À vous de ne pas la gâcher... »

Mardi 30 août

Les Russes ne pourront plus nous rattraper.

Ronald REAGAN,
discours du 17 septembre 1983

Le temps passe et il est peut-être trop tard. Le train peut déjà avoir quitté la gare.

Mikhaïl GORBATCHEV,
entretien paru dans Time du 9 septembre 1985.

CHAPITRE XIII

MOSCOU, 6 H 15 (3 H 15 GMT)

« Le salaud ! Il se fout de nous.

— Vous n'avez rien pu obtenir ?

— Non. Rien. Et on le travaille depuis qu'il a repris connaissance. »

Iorenko avait refusé qu'Orkov assiste à l'interrogatoire de Yasha et le major du GRU n'avait pas eu d'autre choix que d'aller s'allonger sur le lit de camp mis à sa disposition dans la salle des archives. Aussitôt réveillé, il s'était précipité aux nouvelles dans le bureau de Iorenko, où Yasha avait été transporté. Pour éviter d'essuyer un nouveau refus, il était entré sans frapper. À sa grande surprise, il avait constaté que le prisonnier ne paraissait pas affecté par sa blessure de la veille. Le médecin de la milice qui l'avait examiné à son arrivée avait constaté que l'arête du nez était brisée et Orkov se rappelait que ce type de blessure était particulièrement douloureux. La compresse maintenue par deux morceaux de sparadrap le forçait à loucher et augmentait d'autant la fatigue de l'interrogatoire. Mais dès le premier coup d'œil Orkov s'était rendu compte que le prisonnier narguait les policiers, et c'est avec un soulagement évident que Iorenko l'avait rejoint pour lui expliquer dans le couloir la situation.

« Il sait ce que l'on recherche ? Vous lui avez bien parlé d'Arvontev ?

— Oui, bien sûr, et ça n'a pas eu l'effet escompté. Tout au contraire... Il nous a ri au nez en nous conseillant d'aller nous faire voir. » La voix de Iorenko était lasse et Orkov le sentait éprouvé par cette nuit d'interrogatoire.

« C'est quand même un aveu de sa part, non ?

— Oui, sans que ce soit à notre avantage. Maintenant, il a la certitude de défendre la bonne cause. C'est ce qui l'aide à tenir.

— Peut-être devriez-vous aller vous reposer à votre tour ? avança Orkov. S'il sent que vous êtes crevé, il va mettre son point d'honneur à tenir plus longtemps que vous.

— Ah oui ! Les bonnes vieilles techniques de la Loubianka... » Iorenko avait ricané en jetant un œil mauvais à Orkov. « Vous n'allez pas m'apprendre mon métier, quand même ?

— Mais non, colonel ! Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je vous dis qu'on a tout essayé. Ce n'est pas moi qui menais l'interrogatoire. Bien entendu. J'ai fait se relayer deux équipes d'inspecteurs qui ne l'ont pas lâché de la nuit.

— La piqûre d'insensibilisation du médecin l'aide sans doute à tenir ?

— Ce serait étonnant. Il a eu la dose minimale. Même s'il ne veut pas le montrer, il doit pas mal déguster. »

Iorenko soupira et se dirigea vers le réduit où était installé le samovar du service. « En fait, reprit-il en se versant un verre de thé, on est tombés sur le parfait candidat au martyr... Je suis persuadé qu'il tire une réelle jouissance de sa souffrance. En toute honnêteté, je ne vois pas comment faire tomber ses défenses.

— Vous pensez qu'il peut tenir encore longtemps ?

— Difficile à dire... Pour l'instant, il flotte. Dans l'état où il est, il est immunisé contre tout... »

À son tour, Orkov s'était baissé vers le samovar et il resta silencieux le temps que son verre se remplisse. Une idée germait dans sa tête, mais il n'osait pas encore en faire part à

Iorenko. Le milicien était trop légaliste pour tolérer le recours à un tel procédé et pourtant, c'était le dernier moyen qui leur restait. Le prisonnier devait parler. Et vite.

« ... J'y ai pensé, vous inquiétez pas. Je suis borné mais pas complètement con. » Comme s'il avait deviné le fond de sa pensée, Iorenko avait parlé d'une voix neutre, baissant les yeux sur son reste de thé.

« Il reste une autre possibilité ?

— Je ne crois pas. Ce petit imbécile connaît nos méthodes et il sait que nous ne pouvons pas utiliser de drogues.

— Jamais ?

— À peu près... C'est très exceptionnel et toujours sous contrôle médical.

— Le toubib qui est monté hier soir pourrait donc le faire ?

— Oui. Si je le lui demande. » Iorenko se tut et acheva d'avaler son thé, l'esprit ailleurs.

« Et vous allez le faire ? demanda Orkov sans oser croiser son regard.

— ... Oui, soupira le colonel. Nous avons assez perdu de temps et nous n'avons plus le choix. Maintenant, c'est lui ou moi. Et si je dois sauter, la scopolamine lui aura fait sauter les neurones avant ! »

TRANSSIBÉRIEN, 11 H 20 (3 H 20 GMT)

La présence du troisième voyageur dans leur compartiment interdisait toute conversation et Lusan avait préféré sortir dans le couloir. Accoudé à la fenêtre, il avait allumé une cigarette et regardait défilier le paysage. Le train avait dépassé Khilok et devait arriver à Tchita dans la demi-heure qui suivait. Leur voyage se déroulait pour le mieux et le convoi n'avait pris que deux heures de retard. Le ciel était couvert mais la pluie avait cessé, ce qui permettait de maintenir les fenêtres ouvertes et de rafraîchir l'atmosphère confinée du wagon. La provodnik avait renoncé depuis longtemps à maintenir un semblant de propreté : le sol était jonché de mégots, d'épluchures de concombre et des bouteilles de bière roulaient dans tous les sens. Il est vrai que la présence d'un contingent entier de marins en route pour Vladivostok, dans la voiture de troisième classe voisine de la leur, n'arrangeait pas la situation, et que le défilé incessant des jeunes matelots en direction du wagon-restaurant rendait illusoires les tentatives de nettoyage. La majorité des voyageurs ne s'étaient pas habillés : les hommes déambulaient en simple tricot de corps tandis que les chemisiers des femmes s'échancraient au fil des heures. De temps en temps, un rugissement provenait du coin où chauffait en permanence le samovar et l'on voyait deux ou trois marins s'enfuir en riant, pourchassés par la provodnik qui ne paraissait pas outre mesure choquée par la familiarité des jeunes gens.

« Vous reconnaissez ? » Arvontev venait de le rejoindre et désignait du doigt le haut-parleur qui diffusait depuis le réveil des airs d'opéra.

« Non, et je commence à en avoir marre de cette musique. Pas vous ?

— Pas du tout. Cela ne me gêne pas. Si ce n'est que j'aurais préféré la version de Rostropovitch... Mais il y a longtemps qu'on ne l'entend plus. Interdite, comme le bonhomme...

— Vous aimez donc l'opéra tant que cela ? » Étonné de découvrir enfin une passion ordinaire chez Arvontev, Lusan le dévisageait avec curiosité.

« Oui. J'avoue que c'est l'une de mes faiblesses... Écoutez, c'est le deuxième acte *d'Eugène*

Onéguine. C'est le moment du duel et Lanski, qui va se battre avec Onéguine, pense avec mélancolie à son passé et exhale ses sentiments. Sublime, non ?

— Bof ! Je me demande comment vous faites pour trouver cela sublime en ce moment ?

— C'est simple. J'essaie de ne penser qu'à la musique et non au moment présent. C'est le pouvoir de la musique, vous savez, que de permettre de s'isoler.

— Vous y parvenez avec un son si dégueulasse ? Vous n'entendez pas les crachotements ?

— Dans d'autres conditions, je les entendrais sûrement. Ici, je ne les entends pas. J'écoute à moitié, si vous préférez. Je me contente du pouvoir d'évocation de cette mélodie. »

Lusan était impressionné par le calme d'Arvontev. Alors que lui-même n'arrivait pas à se sentir rassuré, la placidité du vieil homme le surprenait.

« Et à quoi cette mélodie vous faisait-elle penser, si ce n'est pas indiscret ?

— C'est bizarre, Yacob. Cela va vous faire rire. Je repensais à un incident qui s'est produit il y a longtemps. On écoutait un concert à la radio avec Martha. Il y avait un petit bocal de molossols sur la table et elle a voulu en prendre un. Sa main est restée bloquée à l'intérieur du pot que j'ai dû casser... Je revoyais son visage, c'est tout. Moi, ça m'amusait beaucoup, mais elle n'avait pas l'air d'apprécier : elle était furieuse parce que je riais ; elle était toute rouge. C'était inimaginable. Jamais je ne l'avais vue dans un tel état. Nous avons fini par nous chamailler et à la fin, j'ai claqué la porte. J'ai erré assez longtemps dans les rues et c'est alors que j'ai découvert que, derrière ses apparences de femme énergique, elle était fragile. Je crois aussi que c'est cette nuit-là que j'ai pris conscience du fait que je ne pouvais plus me passer d'elle... »

Arvontev se tut et parut se replonger dans sa rêverie. Malgré ses explications, Lusan n'avait pas l'esprit à apprécier quelque musique que ce soit. Depuis plusieurs kilomètres, le train longeait des installations militaires qui ne semblaient pas devoir prendre fin : les campements succédaient aux campements et le parc de véhicules blindés défiait l'entendement.

« C'est ce qui vous tracasse ? » demanda Arvontev qui s'était ressaisi. Il pointait le doigt vers un hélicoptère qui s'apprêtait à atterrir.

« J'ai l'impression de traverser une caserne. Dans les circonstances actuelles, je préférerais être ailleurs.

— C'est peut-être dans la gueule du loup que l'on est le plus en sécurité. Qui oserait imaginer que nous nous baladons par ici ?... Et encore ce n'est rien, comparé à ce qui nous attend après Davenda. À partir de là, on va longer la frontière chinoise. Sur plus de cinq cents kilomètres.

— Vous me rassurez... » Lusan regardait toujours par la fenêtre, comme s'il tenait à éviter de communiquer ses craintes à Arvontev. Deux marins arrivaient sur eux et ils se collèrent contre la cloison pour les laisser passer.

« Vous avez donc déjà pris cette ligne ? reprit-il après une pause.

— Oui. Deux fois jusqu'à Vladivostok. »

Derrière eux, la porte de leur compartiment venait de s'ouvrir. Leur compagnon de voyage avait pris soin de passer une cravate et ce détail suffisait à le classer à part. L'homme ne leur avait pour ainsi dire pas adressé la parole, mais Lusan l'avait surpris à plusieurs reprises en train de les détailler sans vergogne ; le voyageur n'avait d'ailleurs pas cillé et s'était contenté de se replonger dans l'un de ses dossiers. Lusan ne pouvait se départir d'une certaine appréhension à son égard, tant sa présence le mettait mal à l'aise. L'homme s'excusa pour passer et se dirigea vers le wagon-restaurant. Au moment où il disparaissait dans le tampon

de communication, le convoi se mit brusquement à ralentir, déséquilibrant Arvontev qui eut quelques difficultés à se raccrocher à la barre de la fenêtre. Ils allaient s'arrêter en plein milieu d'un nouveau cantonnement militaire et, en se penchant par la vitre, ils remarquèrent une escouade en faction le long de la voie. Au même moment un hélicoptère apparut à basse altitude et ils se sentirent envahis par un vent de panique. Quand leur train s'immobilisa, l'escouade remontait le convoi, laissant devant chaque portière une sentinelle en arme.

Moins d'une minute plus tard, le détachement arrivait à leur hauteur et un jeune soldat prit position devant leur compartiment. Il était à moins de cinq mètres d'eux et Lusan, d'où il se trouvait, put constater que le chargeur de sa kalachnikov était engagé.

MOSCOU, 6 H 25 (3 H 25 GMT)

Dans un pays où l'homme de la rue rencontre les plus extrêmes difficultés à se procurer un simple annuaire des abonnés du téléphone, la présence d'un télécopieur pouvait paraître incongrue. Mais le général Effichev n'était pas l'homme de la rue et, même si son statut ne lui permettait pas de bénéficier dans sa vie privée des dernières technologies occidentales, il considérait comme normal que son service puisse y avoir accès. D'ailleurs, la firme japonaise à laquelle le KGB s'était adressé n'avait pas émis la moindre réserve ; elle avait même abaissé de façon substantielle son prix de base pour tenir compte de l'ampleur de la commande. Le général Effichev coupa le télécopieur d'un geste machinal et se saisit des quinze pages du dossier personnel du major Alexandre Orkov que venait de lui transmettre le *seksoti*^{28} de la base de Severodvinsk. Le KGB y disposait bien évidemment d'une antenne officielle, mais Severodvinsk appartenant à la marine, il s'était arrangé pour y placer l'un de ses collaborateurs habituels au poste clef du service du personnel. L'homme en question portait d'ailleurs la double casquette : c'était un officier de marine recruté sur dossier par le Comité de sûreté de l'État, qui compensait l'inconfort d'une telle situation par des perspectives de promotion plus rapide.

Le général Effichev quitta le bureau de son secrétaire, lequel venait de passer sa première nuit blanche, et pénétra dans son propre bureau. Située au cinquième étage du vieil immeuble du square Dzerjinski, alors que la quasi-totalité de son service avait été transférée dans les nouveaux locaux de Balachikha, près de la ville de banlieue de Kinyapin, la pièce était de dimensions imposantes. Accroché au mur, derrière la grande table de travail en acajou verni, se trouvait un curieux blason stylisé du KGB représentant la traditionnelle épée et le non moins traditionnel bouclier. Gravé dans la masse d'une épaisse plaque de cuivre circulaire, l'emblème se détachait au milieu d'un faisceau de lignes brisées. Par ailleurs l'ameublement et la décoration étaient dépourvus de toute originalité : la grande table de conférence, recouverte de l'inévitable feutrine verte que l'on retrouvait dans toutes les administrations, barrait les deux larges fenêtres qui donnaient sur le magasin de jouets Detsky Mir et, à l'exception d'un sofa en cuir de style Chesterfield, les fauteuils étaient recouverts d'une modeste moleskine.

Sans lever la tête de son rapport, Effichev se dirigea vers le canapé, à côté duquel il avait fait installer une lampe de travail. De temps à autre il soulignait un point précis, mais aucun de ces feuillets ne semblait lui apporter grande satisfaction : la carrière et le caractère du major Orkov y étaient décrits de manière trop classique et, avant même de consulter ce dossier, il avait su à quel type d'homme il allait être confronté. Individualiste, ambitieux,

intelligent, c'était le portrait type de tous ces jeunes officiers qui donnaient le plus de fil à retordre au troisième directeur ; c'étaient ces mêmes hommes qui refusaient le contrôle politique de l'armée en mettant en avant les impératifs purement techniques de leur tâche et c'étaient ceux-là mêmes qu'il était chargé de remettre au pas. Le cas d'Orkov n'était pas nouveau, et depuis les grandes purges de 1937, qui avaient vu l'État-Major décimé, maréchal Toukhatchevski en tête, l'armée n'avait cessé de revendiquer son autonomie en assurant la promotion de tels officiers.

Quand il eut achevé la dernière page, il ferma les yeux. Un bref sourire apparut sur ses lèvres minces et il se leva pour se diriger vers l'interphone posé sur son bureau.

« Obtenez-moi le capitaine Svyetchi à Severodvinsk ! » ordonna-t-il à son secrétaire d'une voix sèche.

Deux minutes plus tard la communication était établie et, malgré les grésillements sur la ligne, Effichev percevait la respiration oppressée du capitaine Svyetchi, manifestement peu habitué à traiter avec les plus hauts échelons de la hiérarchie.

« Capitaine Svyetchi ?

— C'est moi-même, camarade général. Mes respects ! répondit Svyetchi, très impressionné.

— Le dossier que vous m'avez envoyé, c'est de la merde.

— Oui, camarade général.

— Il n'y a rien dedans. De la paperasse administrative. Et vous osez appeler cela un rapport ?

— Non, camarade général.

— Foutez-moi la paix avec vos "camarade général" ! Du concret ! Je veux des résultats concrets. Le reste, je m'en fous. » Effichev parlait d'une voix coupante et, avec les années, il n'avait même plus besoin de se forcer pour paraître glacial.

— Oui, camarade général !

— De combien de *stoukatchi*^[29] disposez-vous dans la base ?

— De deux, général : le premier travaille avec le personnel technique des docks ; le second est au service administratif.

— Très bien ! Alors vous les mettez tous les deux sur Orkov. Je veux un compte rendu total de ses activités de la semaine dernière. »

Svyetchi respira profondément et prit son courage à deux mains pour oser formuler son objection : « C'est-à-dire, camarade général, que ce n'est pas très facile dans ma position. C'est une véritable enquête que vous me demandez et je n'ai aucun pouvoir pour obtenir ces renseignements. Orkov travaille à la sécurité et je n'y ai pas accès... Il vaudrait peut-être mieux mettre l'antenne officielle sur cette affaire.

— C'est hors de question, capitaine ! J'ai besoin du maximum de discrétion. C'est pourquoi j'ai fait appel à vous. Cela me paraissait clair pourtant.

— Oui, camarade général !

— Alors je veux avoir ces renseignements aujourd'hui même. Je veux savoir sur qui Orkov travaillait avant son départ. Vous m'avez bien compris, capitaine ? »

MOSCOU, 6 H 40 (3 H 40 GMT)

Le visage impassible, le médecin observait les effets de la drogue : les cinq minutes de battement nécessaires pour permettre à la scopolamine d'agir étaient dépassées, et pourtant Yasha résistait toujours. Allongé à même le bureau, il avait perdu conscience peu après l'injection mais il avait eu le temps de comprendre ce qui se passait pour ériger toutes les barrières psychologiques qui lui restaient. Deux inspecteurs le maintenaient, le premier lui immobilisant les épaules tandis que le second essayait, non sans mal, de lui entraver les chevilles. En soulevant ses paupières, le médecin avait constaté que les yeux étaient révulsés. D'habitude, la drogue provoquait une simple dilatation des pupilles ; en fait, c'était un cas typique de résistance réussie à la scopolamine. Le pouls était anormalement élevé, la respiration irrégulière et le visage baigné de sueur. Quant aux mâchoires, elles étaient si serrées que Yasha se serait coupé la langue si le médecin n'avait pris la précaution de lui glisser un dentier en caoutchouc entre les dents.

Tout à coup Yasha se détendit avec violence, se libérant des mains qui l'entravaient avant de se pétrifier, comme tétanisé. À grand-peine, le médecin desserra les mâchoires contractées pour vérifier qu'il ne s'étouffait pas avec sa langue. Puis, rassuré, il recula, laissant sans commentaire Yasha à ses interrogateurs. Écartant ses deux subordonnés, Iorenko s'approcha du bureau.

« Lerner, tu m'entends ? » Le colonel avait parlé à voix basse et s'était baissé le plus près possible de l'oreille de son prisonnier.

Yasha tressaillit imperceptiblement et Iorenko posa la main sur son épaule, d'un geste presque amical, comme s'il tenait à le rassurer.

« Comment te sens-tu ? reprit-il avec douceur.

— ... Mal... J'ai mal », murmura Yasha. Les mots étaient hachés, prononcés avec difficulté mais encore audibles.

« Je sais, mon petit. On va te soigner. »

L'humanité de Iorenko surprit Orkov. Il ne parvenait pas à discerner si le milicien agissait de la sorte pour vaincre la résistance de Lerner ou parce qu'il s'en voulait de recourir à ces moyens. « Tu as mal au nez, c'est cela ? »

La drogue en elle-même n'avait aucune efficacité si l'interrogateur ne savait pas s'en servir : il fallait déjà rassurer la personne interrogée, la mettre en confiance, et cela, Iorenko semblait y être parvenu ; mais il fallait aussi l'amener à abandonner les défenses que l'inconscient dressait de lui-même pour contrecarrer les effets du produit. La méthode consistait donc à faire céder le prisonnier en le forçant à répondre par l'affirmative à une série de questions anodines, avant d'en arriver pas à pas à l'objet même de l'interrogatoire. Iorenko paraissait avoir une parfaite maîtrise de la technique, et Orkov réalisa qu'il y avait chez le milicien un aspect de sa personnalité ou de son passé sur lequel il ne souhaitait pas revenir mais qui expliquait très certainement sa conduite présente.

« Le nez... cassé... Je n'en peux plus. J'ai trop mal », répéta Yasha. La sueur s'était remise à couler sur son front et Orkov vit Iorenko sortir un mouchoir de sa poche pour l'essuyer.

« Yasha, on va t'amener à l'hôpital. Tu vas être soigné et tu n'auras plus mal. Tu veux ?

— ... Oui.

— L'ambulance est déjà en bas. Elle t'attend. Tu vas y aller et tu ne sentiras plus rien. Il faut me faire confiance... Tu as confiance en moi, hein ?

— Oui... Je ne sais plus. Non ! » Yasha avait crié, le corps tendu en arc de cercle.

« N'insistez pas, colonel, dit le médecin, qui s'était approché de Iorenko. Il n'y a rien à faire. Si vous continuez, il va vous claquer entre les mains. Cette saloperie de produit ne lui

laisse aucune chance. Si on le laisse maintenant, il peut encore s'en tirer indemne. Et ce n'est pas sûr : le cœur est trop irrégulier et la tension trop élevée. »

Iorenko se retourna vers le médecin et l'interrogea du regard.

« Je sais, docteur, dit-il à voix basse pour que Yasha ne puisse l'entendre. Je connais cette putain de saloperie et pourtant, il faut qu'il parle.

— Il ne parlera pas. Quitte à recourir à la scopolamine, vous auriez dû le faire dès le début, dès hier soir. Maintenant, il est trop tard : il sait à qui il a affaire ; vous ne parviendrez plus à briser sa résistance. Et même si vous y parvenez et qu'il s'en sorte, il sera bon pour l'asile.

— Il est jeune...

— Justement. Parfois, la scopolamine a l'effet inverse de celui recherché. Quand la motivation est trop grande et que l'organisme est assez fort pour lutter, elle développe les facultés de résistance du cerveau. Si vous les brisez, vous vous retrouverez avec une loque humaine entre les mains... Ce n'est pas ce que vous désirez ?

— Vous me connaissez, docteur... » Iorenko avait parlé sur un ton d'excuse et son regard fuyait celui du médecin.

« Je vous connais, colonel. Et ce que vous faites n'a aucun rapport avec votre conduite habituelle... Vous me décevez.

— Et moi donc ? Je ne me déçois peut-être pas ? répondit Iorenko avec colère. Mais il doit parler. Un point, c'est tout... Désolé de vous décevoir, docteur !... Yasha, dit-il en revenant à son prisonnier, il faut que tu me croies : je ne ferai aucun mal à ton ami Lusan, mais il faut que je le retrouve, sinon il va avoir de graves ennuis. Tu ne veux pas qu'il ait d'ennuis, dis ?

— ... Allez... vous faire... foutre ! » L'effort était trop intense et le médecin comprit en une fraction de seconde ce qui se passait. Une violente quinte de toux s'était emparée de Yasha qui était en train de s'étouffer avec sa langue, et le médecin dut lutter de toutes ses forces pour parvenir à lui ouvrir la bouche afin de ramener la langue dans sa position normale.

« Arrêtez, maintenant, colonel ! Désolé, mais c'est un ordre ! dit-il en se redressant. Vous n'avez pas le droit et je vais devoir faire un rapport... Ne m'y forcez pas !

— Allez au diable ! murmura Iorenko entre ses dents, tout en essayant de calmer Yasha. Il faut qu'il parle. Après, vous pourrez faire ce que vous voudrez. Je m'en fous...

— Ne comptez pas sur moi ! Si vous voulez continuer, libre à vous : je vous aurai prévenu... Je vous laisse et je peux vous assurer que vous aurez de mes nouvelles. »

Le médecin était en train de refermer sa trousse de soins quand Iorenko se leva et l'interpella avec brutalité : « Si vous voulez partir, foutez le camp ! Je ne vous retiens pas. Mais vous me laissez cela, dit-il en s'emparant de la boîte où étaient rangés les seringues et le flacon de scopolamine. Maya, continua-t-il en s'adressant à l'un des ses inspecteurs, tu raccompagnes le docteur en bas et tu le surveilles pendant une demi-heure. Après tu le laisses et il pourra faire ce qu'il voudra. »

Orkov avait jugé qu'il valait mieux ne pas intervenir. Il s'était approché de la fenêtre et regardait au-dehors sans rien perdre de ce qui se passait dans son dos. La décision du colonel le rassurait. En même temps, il en mesurait les conséquences : Iorenko allait au-devant des pires ennuis et lui-même ne s'en sortirait plus si aisément. Le jour s'était levé et il préférait ne pas penser à ce qui allait leur arriver dans les prochaines heures. Quand le médecin fut sorti il fut surpris par le calme qui régnait dans la pièce, mais il n'eut pas le courage de faire face à Iorenko. Au-dehors, la rue commençait à s'animer. Un camion de la voirie nettoyait à grandes eaux la chaussée pendant que deux femmes aux formes lourdes ramenaient avec leur balai les détritiques dans les caniveaux.

Quand il se retourna, il constata que le colonel était en train d'injecter une seconde dose dans le bras de son prisonnier. D'une main experte, il retira la seringue et détacha le garrot. Yasha ne réagit pas immédiatement, mais très vite la sueur se remit à perler sur son visage. Il avait du mal à respirer et Orkov pouvait voir les veines qui battaient contre ses tempes. Une fois de plus la réaction du prisonnier les surprit par sa violence, et l'inspecteur qui restait dut se coucher contre lui pour le maintenir : son corps était pris de convulsions ; la fièvre qui était montée d'un bond le faisait claquer des dents et il risquait de se mutiler la langue à tout moment ; une sorte de bave blanche était apparue à la commissure de ses lèvres. Orkov, qui était parvenu à croiser le regard de Iorenko, vit à quel point le colonel s'en voulait. La crise dura une bonne minute. Lorsqu'elle cessa, ils réalisèrent avec un temps de retard qu'un sourd râle montait du plus profond du corps supplicié. Quand les larmes commencèrent à se mélanger aux larges sillons de sueur, Orkov sentit la nausée s'emparer de lui.

D'un geste mécanique, Iorenko ramena une chaise sur laquelle il se laissa tomber pour reprendre ce qui n'était même plus un interrogatoire.

Yasha Lerner allait parler et Orkov tenta en vain de se persuader que la logique de sa mort prochaine ne lui incombait pas.

Ce fut quand il s'aperçut que Iorenko pleurait à son tour qu'il comprit qu'il ne parviendrait pas à s'en persuader.

LANGLEY, 2 H 15 (7 H 15 GMT)

Les trois voitures se présentèrent au ralenti au poste de contrôle. Prévenue par avance, l'équipe de garde leva la barrière de sécurité sans procéder aux vérifications d'usage. Le convoi s'avança au pas pour s'engager sur la route menant à Washington. Depuis le début de la nuit, Elis, le responsable de la sûreté, avait organisé, à la demande de Pritchard, des patrouilles aux abords des installations. Les rares véhicules en stationnement avaient été inspectés et dûment répertoriés. Aucun agent soviétique ne semblait rôder dans le coin et, à deux heures, une dernière patrouille avait assuré que la voie était libre. Dawson et Moses pouvaient y aller. Les quelques heures de sommeil qu'ils avaient enfin pu prendre les avaient remis d'aplomb et ils avaient tenu à s'occuper eux-mêmes des détails de leur expédition à New York.

Ultime précaution, les trois voitures sortiraient en même temps afin de déjouer une éventuelle surveillance rapprochée. Les Soviétiques devaient maintenant avoir la puce à l'oreille et il était inutile de les amener si tôt jusqu'au Boeing de la KAL qu'ils allaient visiter. Parvenus à la première intersection, les trois véhicules se séparèrent et c'est tous feux éteints que Dawson prit la direction de la base d'Edwards où les attendait un Lear-jet anonyme.

TRANSSIBÉRIEN, 15 H 20 (7 H 20 GMT)

Arvontev et Lusan s'affrontaient devant un échiquier de voyage emprunté à un voisin et tentaient d'oublier les frayeurs causées par l'arrêt en rase campagne au beau milieu d'un camp militaire. Il s'agissait en fait d'un simple incident technique : un véhicule blindé s'était renversé sur la voie, et les sentinelles placées devant chaque voiture n'avaient eu d'autre utilité que d'interdire aux voyageurs de descendre. Malgré tout, leur train avait pris plus

d'une heure de retard, ce qui commençait à alarmer Lusan. Plus maître de lui, Arvontev s'était contenté de retourner s'installer dans leur compartiment, dont les couchettes avaient été relevées. Assis sur les inconfortables banquettes dont la dureté ne semblait pas l'incommoder, il s'était isolé dans la lecture d'un magazine, ne relevant même pas la tête quand le convoi s'était remis en marche. Tchita, où ils étaient arrivés vers midi, ne présentait aucun intérêt. Si les terrils de la cité minière permettaient de rompre la monotonie du paysage, ils ne donnaient pas pour autant un aspect bien accueillant à cette ville vouée à l'industrie. Tanneries et usines métallurgiques semblaient avoir été concentrées au même endroit du seul fait de leur caractère polluant : par décret des planificateurs, la cité avait été condamnée à la crasse et à la pestilence. C'est donc sans déplaisir qu'ils l'avaient quittée, après un arrêt des plus court, le conducteur tenant certainement à rattraper son retard. Plutôt que de se rendre au wagon-restaurant, ils avaient déjeuné dans leur compartiment avec les provisions qu'ils avaient eu le temps d'acheter à la gare d'Irkoutsk : pain noir, poisson cru et fromage, le tout arrosé de deux bouteilles de Jigoulovski. Le menu n'avait rien de très original, mais de toutes les façons, Arvontev avait prévenu Lusan que, après Irkoutsk, les réserves du wagon-restaurant étaient en général épuisées et que la nourriture avait fort peu de chances d'y être plus élaborée.

La conduite de leur voisin ne cessait de troubler Lusan : l'homme voyageait seul ; au contraire des autres voyageurs, il conservait ses distances et, pour éviter d'être importuné, il s'obstinait à maintenir la porte fermée ; à plusieurs reprises il avait chassé vertement des individus en mal de nouvelles amitiés ou de libations gratuites. Même les marins de la voiture voisine, pourtant peu portés au respect des convenances, l'évitaient, et Lusan se demandait de plus en plus si leurs années de vie militaire ne leur avaient pas permis d'acquérir une sorte de sixième sens capable de discerner les marques de l'autorité, de quelque nature qu'elle soit. Pour le moment il s'était replongé dans la lecture d'un de ses dossiers et, malgré ses efforts, Lusan ne parvenait pas à déchiffrer un en-tête qui lui eût permis de se faire une idée.

« Votre tour en E-4, voyons ! Regardez sa reine ! » Plongé dans le problème que lui posait Arvontev, Lusan avait provisoirement oublié son voisin qui s'était approché de lui sans qu'il s'en rende compte. « Vous permettez ? » demanda-t-il sans façons, en s'adressant plus à Arvontev qu'à Lusan. Il est vrai qu'Arvontev jouait bien mieux que son adversaire, et la partie en était tellement déséquilibrée qu'elle ne devait pas avoir grand intérêt pour lui.

« Je vous en prie, répondit Arvontev sans se départir de son calme. Je crois en effet que mon ami a bien besoin d'un peu d'aide... Et bien joué pour la tour. C'était la seule parade possible. »

La partie reprit dans le plus profond silence, Arvontev se concentrant sur son nouveau coup. L'intervention de leur voisin, qui paraissait mieux jouer que Lusan, apportait un peu de piquant à la partie et il se mit à réfléchir à une nouvelle stratégie. Après quelques minutes il renversa le jeu, portant son attaque contre la reine des blancs.

Lusan n'osait plus intervenir. Malgré son inexpérience des échecs il pouvait sentir le piège sous-jacent, sans parvenir pour autant à comprendre où voulait en venir Arvontev. Son partenaire échangea avec lui un court regard, lui demandant un assentiment de pure forme, avant de déplacer un pion auquel Lusan n'avait même pas pensé. La moue qui apparut sur le visage d'Arvontev montra que la partie commençait à l'intéresser et que son piège avait fonctionné.

Pendant un bon quart d'heure, les coups se succédèrent à une vitesse de plus en plus

rapide. Lusan avait cessé d'intervenir et se contentait de suivre la partie en simple spectateur. En définitive, Arvontev déplaça sa reine à l'horizontale et leva un regard triomphant sur ses adversaires. Le partenaire de Lusan, qui en tentant de protéger sa propre reine n'avait pas vu l'attaque se déployer, ne voulut pas s'avouer vaincu et réfléchit plusieurs minutes avant de reconnaître sa défaite.

« Félicitations ! dit-il en dévisageant Arvontev. J'avoue que vous m'avez possédé de bout en bout. Vous jouez remarquablement bien.

— Vous aviez un lourd handicap à remonter. Ce mat ne veut pas dire grand-chose, répondit Arvontev qui, malgré tout, était assez fier de sa victoire.

— C'est bizarre, mais votre jeu me rappelle celui d'un ami... » Leur voisin était soudain devenu pensif, comme s'il passait en revue les différents coups d'Arvontev.

« Je n'avais pourtant pas l'impression de jouer avec un style particulier. Je ne suis qu'un amateur...

— Ce n'est pas vraiment cela. Ce n'est pas une question de jeu ou de style... mais plutôt d'esprit. Cet ami est mathématicien et vous jouez comme lui... C'est cela... avec la même rigueur... Vous avez une formation mathématique ? »

Lusan pâlit et chercha à accrocher le regard d'Arvontev. Mais celui-ci n'eut pas à répondre : à peine la question venait-elle d'être posée qu'une brusque secousse ébranla le train. Sous le choc, le dossier que l'homme avait abandonné pour s'intéresser à la partie glissa par terre et se répandit sur le sol. C'était l'occasion rêvée pour en découvrir plus et Lusan se précipita pour aider son partenaire occasionnel à ramasser ses papiers.

Mais ce qu'il découvrit brisa net son élan. Juste en face de lui, la feuille qu'il s'appropriait à saisir portait un sceau reconnaissable entre mille.

Un glaive et un bouclier.

MOSCOU, 11 H 35 (8 H 35 GMT)

Le colonel Youli Talnikov défendait sa position avec pondération et ne paraissait pas remarquer l'exaspération croissante du général Effichev, dont les sarcasmes le laissaient indifférent. Il admettait que le deuxième directorat avait pris un risque en laissant une telle liberté à Spurring, mais il était hors de question qu'il reconnaisse avoir commis une erreur. Tout au contraire, il avait de lui-même laissé la bride sur le cou à Spurring dans l'attente d'une grande occasion et, d'après lui, les événements récents démontraient la justesse de son analyse. Effichev n'était d'ailleurs pas loin d'admettre que Talnikov pût avoir raison, mais l'assurance de ce simple colonel l'indisposait au plus haut degré. Cependant, la solution que Talnikov venait de lui proposer pouvait s'avérer bonne ; elle présentait en outre des avantages dont Effichev était bien décidé à tirer parti, sans toutefois vouloir y mêler le deuxième directorat.

« Et quelle idée avez-vous eue de lui trouver un logement là-bas ? Quel avantage escomptiez-vous en tirer ? demanda-t-il d'un ton aigre.

— Quand on a su qu'il travaillait pour la CIA, on a décidé de lui proposer ce logement dans un immeuble réservé aux correspondants de presse étrangers parce que, justement, on ne peut empêcher les journalistes d'avoir des contacts avec la population. » Le colonel Talnikov s'exprimait avec lenteur, comme s'il expliquait à un néophyte les principes de base du métier, ce qui avait le don de mettre Effichev hors de lui.

« Et alors ?

— On espérait que Spurring se servirait de ces possibilités multiples de contact pour étoffer l'équipe locale de la CIA qui, vous le savez, en a bien besoin. On faisait donc d'une pierre deux coups : il nous guidait vers des éléments douteux ; d'autre part on pouvait contrôler le réseau qu'il aurait bien fini par mettre sur pied. La solution était trop tentante, pensez donc !

— Et pour le contrôler, lui ?

— Rien de plus simple. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous avons choisi le 14, Sadovaïa-Samotetchnaïa. Le 16 de la rue est quasiment accolé au 14. Les fenêtres donnent les unes sur les autres. Nous avons réquisitionné un logement situé juste en face mais un étage plus haut, et nous y avons installé tout l'appareillage électronique nécessaire. Comme cela, nous n'avons même pas eu à sonoriser son appartement.

— Et il ne s'est aperçu de rien ?

— De rien. Je peux vous l'assurer. Il n'a jamais eu le moindre soupçon.

— Vous êtes donc persuadé que Warden, le chef de l'antenne de la CIA, va obligatoirement le remettre dans le circuit ?

— Oui. Si nous l'y contraignons. Si vraiment l'affaire est sérieuse, comme on peut le penser maintenant, Spurring est l'agent de liaison idéal. Premier temps : il faut donc rassurer Spurring et faire en sorte qu'il soit convaincu de ne pas avoir été repéré lors de l'accident de samedi. Deuxième temps : nous bloquons Warden rue Tchaïkovski de telle sorte qu'il ne puisse pas en sortir. Il suffit de doubler la surveillance et de ne pas se cacher...

— Et si Warden fait appel à un autre agent de liaison ? demanda Effichev en tentant de dissimuler son intérêt.

— Possible, mais peu probable. L'affaire doit être rudement importante pour qu'il en soit venu à sortir de sa tanière ; je vous rappelle qu'il ne l'avait jamais fait auparavant. Donc, il n'y a que lui et Spurring qui soient au courant de ce qui se trame. Si nous empêchons Warden de mettre le nez dehors, on peut raisonnablement espérer qu'il remettra Spurring sur le coup.

— Et vous êtes en mesure de m'assurer que vous pourrez le tenir en laisse ?

— Si vous me laissez agir à ma guise, oui », répondit Talnikov, sans chercher à dissimuler le caractère agressif de ses paroles et en bravant Effichev du regard.

Effichev laissa passer un long silence pour permettre à Talnikov de mesurer la portée de ses paroles. « D'accord... Je vous laisse la responsabilité de cette partie de l'opération, dit-il en insistant sur le mot *partie*. Bien entendu, je veux être tenu au courant du moindre développement. Nous sommes bien d'accord là-dessus, n'est-ce pas, colonel ? »

NEW YORK, 5 H 40 (10 H 40 GMT)

Acheté en 1979 à une compagnie de charters ouest-allemande, le Boeing 747 avait été repeint aux couleurs de la KAL et assurait depuis lors la liaison New York-Séoul. Arrivant de Corée, l'appareil avait été le premier avion à atterrir sur l'aéroport Kennedy et se dirigeait au ralenti vers le terminal nord-ouest, que la KAL partageait avec huit autres compagnies dont la Condor, l'ancienne propriétaire du Jumbo. L'aéroport était encore désert et l'aire de stationnement était encombrée d'avions qui partiraient dans les prochaines heures. Le pilote slaloma entre les différents appareils et vint s'arrimer en douceur à la tubulure du satellite. Un camion-citerne de l'United Airlines déboucha sur sa droite, suivi peu après par un

véhicule de maintenance qui se dirigea vers le 747. Dès que les voyageurs auraient fini de débarquer, les conteneurs à bagages seraient déchargés. Ensuite, l'avion de la KAL serait dirigé vers les hangars d'entretien. Construit en 1972 et possédant un certificat de navigabilité valable jusqu'en janvier 1984, c'était un appareil fiable. Mais si les seize heures de vol avaient mis à plus rude épreuve les deux équipages qui s'étaient relayés aux commandes que les quatre réacteurs, il n'était pas moins indispensable d'effectuer une visite de routine complète dans les dix-sept heures qui le séparaient de son nouveau départ. C'était peu, mais l'affluence de l'été imposait cette rotation rapide et la KAL, comme toutes les autres compagnies, n'avait pas d'autre possibilité que de soutenir ce rythme élevé. Déjà les équipes de nettoyage, composées en grande partie d'immigrés portoricains, se préparaient à investir les différentes cabines, et si personne ne connaissait le nouveau venu de race noire, on ne lui posa pas pour autant la moindre question.

MOSCOU, 13 H 45 (10 H 45 GMT)

« Qu'est-ce que vous me racontez là ?

— Que Iorenko est fichu. Nous le tenons. »

Nikovalev avait lui-même appelé Effichev pour lui annoncer, avec un trémolo de contentement dans la voix, qu'une procédure judiciaire était sur le point d'être engagée contre le colonel Iorenko. Aucune autre nouvelle n'aurait pu faire plus plaisir au responsable du Département des Enquêtes spéciales qui semblait avoir engagé une guerre personnelle contre tout ce qui touchait de près ou de loin à la milice. La décision du parquet équivalait à une suspension temporaire le temps que durerait l'instruction. À terme, elle pouvait déboucher sur une révocation pure et simple.

« Et vous n'avez rien fait ? demanda Effichev qui avait du mal à se contenir.

— Que voulez-vous dire ? Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse ? » Nikovalev ne comprenait pas la réaction d'Effichev et avait perdu soudain toute assurance.

« Que vous arrêtiez tout, bon dieu ! C'est évident pourtant. Iorenko suspendu et nous perdons le fil conducteur. S'il vous arrivait de réfléchir un peu ?

— Ben... » L'attaque était trop brutale et Nikovalev suffoquait. « Je ne vous permets pas... Dois-je vous rappeler que les affaires de mon service ne vous regardent pas... ?

— Et dois-je vous rappeler notre discussion d'hier ? S'il faut mettre les points sur les "i", peut-être pourrions-nous aller voir le camarade Tchekev ?... » Les imbéciles pouvaient être utiles mais dans certaines circonstances leur stupidité s'avérait dangereuse. Effichev, qui savait pertinemment que Nikovalev n'était qu'un pion placé à son poste pour servir les intérêts du président du KGB, était entré dans une fureur noire et il ne cherchait même plus à dissimuler le peu d'estime que les capacités intellectuelles de Nikovalev lui inspiraient.

« C'est ce que nous verrons. C'est ce que nous verrons... Quand cette affaire sera close.

— Très bien ! Je n'en attendais pas moins de vous. Alors vous allez sur-le-champ me faire cesser ces poursuites. C'est dans vos capacités, cela, au moins... Je n'ai pas besoin de vous dire comment procéder... Et puis non. En définitive, laissez la procédure s'engager, mais faites-la traîner.

— Je ne comprends plus, général.

— Je ne vous demande pas de comprendre. Ce que je veux, c'est pouvoir arrêter Iorenko quand bon me semblera. Le parquet va nous fournir une excuse toute trouvée. Vous vous

arrangerez avec le juge d'instruction pour que son dossier soit prêt dans les plus brefs délais, mais qu'il le tienne sous le coude aussi longtemps que je le lui dirai. Les poursuites commenceront quand moi je l'aurai décidé. Pas avant.

— Très bien, général ! Si c'est un ordre, je l'exécuterai... Aussitôt après que vous m'aurez envoyé les pièces.

— C'est tout ce qui vous intéresse, n'est-ce pas ? ricana Effichev. Si cela doit vous rassurer, je vous les fais porter tout de suite. À partir du moment où vous les aurez sur votre bureau, vous ne prendrez plus une seule initiative sans m'en référer. Je crois que c'est assez clair... même pour vous.

— C'est très clair, répondit Nikovalev, qui était malgré tout capable de taire sa rancœur à condition d'être couvert. Et pour les poursuites administratives, que dois-je faire ?

— Rien. Je m'en occupe moi-même. Vous ne vous en mêlez surtout pas. »

Effichev raccrocha le combiné avec brutalité, sans laisser le temps à Nikovalev de répondre. Au fond, il n'était pas si mécontent de lui : Nikovalev lui avait apporté sans s'en rendre compte une occasion en or pour faire plier Iorenko et à partir de là circonvier le plan d'Orkov. Non seulement il allait pouvoir découvrir ce que le major du GRU tramait, mais en plus il disposait du moyen de s'approprier le résultat de son enquête.

Ouvrant le tiroir central de son bureau, il en sortit un petit agenda de cuir qu'il feuilleta avant de décrocher son téléphone.

« Obtenez-moi le MVD, demanda-t-il au standard. Le lieutenant-général Piotr Illitch Okraliev. De la part du général Effichev. Faites vite, c'est urgent. »

NELLIS RANGE COMPLEX, 2 H 55 (10 H 55 GMT)

Les portes du hangar s'ouvrirent au ralenti, laissant le passage à un minuscule tracteur de piste... Derrière lui, le Tupolev 22 paraissait disproportionné et le capitaine Aldwin Stott eut le temps de reconnaître la verrière du second cockpit, posée comme une verrue sur le nez, avant que la lumière ne s'éteigne. Tout était silencieux et même le chant strident des grillons avait cessé. L'étrange attelage défila au ralenti, lui laissant le loisir d'examiner une dernière fois l'appareil qu'on lui confiait. Certains avions étaient naturellement beaux ; ce n'était pas le cas du Blinder. Avec ses quarante mètres de long, il était dépourvu de toute finesse et ses formes lourdes n'inspiraient qu'une confiance relative dans ses capacités à voler. Son train avant démesurément haut le faisait ressembler à un monstrueux insecte, ou à l'un de ces oiseaux dont la maladresse au sol empêche d'imaginer leur aisance en vol. Le Tupolev 22 n'en était pas moins un appareil remarquable, quoique déjà dépassé, et sa monstruosité exigeait du pilote un engagement physique total, sans commune mesure avec l'effort demandé par le pilotage d'un avion de chasse. Le décollage et l'atterrissage surtout permettaient de retrouver cette impression de duel avec la machine, cette sensation de maîtrise de la puissance que l'électronique avait tuées à tout jamais sur les appareils plus légers. Stott ressentit au bout des doigts le picotement caractéristique de l'excitation et il enfila son casque avec un air de défi respectueux à l'intention du monstre qui lui faisait face.

« Capitaine, c'est à vous. » À côté de lui, l'adjoint du colonel Hertton, le lieutenant-colonel Mitchell, qui avait supervisé les préparatifs de départ, s'était mis en marche vers l'échelle de coupée. Stott le suivit sans commentaire, l'esprit déjà ailleurs. « Dylan est à bord. Il vole avec vous jusqu'à Hawaïi. Vous suivrez au pied de la lettre ses instructions. C'est lui qui connaît le

mieux l'appareil... Surtout, pas d'initiative pendant la première partie du vol : vous vous contentez de le prendre en main. À Hawaï, vous embarquerez Styron. C'est lui le spécialiste en partance. Vous verrez avec lui ce que vous pouvez tirer de vos moulins. ».

Ces indications étaient superflues et Stott ne prit même pas la peine de répondre. Il serra machinalement la main que Mitchell lui tendait avant d'enfiler ses gants. Deux minutes plus tard, il remontait l'échelle amovible et la glissait dans l'espace aménagé à cet effet. La prochaine fois qu'il la déplierait, ce serait sur le territoire soviétique, et il préférerait ne pas penser à ce qui l'y attendait.

« Contrôle à Blinder. Tu prends la 3 en poste 7. Je répète, tu prends la 3 en poste 7. »

La voix qui parvenait à Stott dans ses écouteurs le ramena à la réalité et cet ordre bref, semblable aux centaines qui lui étaient déjà parvenus, déclencha les automatismes forgés par des années d'entraînement. « Blinder à contrôle, compris », confirma-t-il en branchant la distribution d'oxygène et le système de secours. « Dylan, dit-il en passant sur la fréquence intérieure, vous avez entendu ? On y va.

— Je suis prêt, capitaine, vous pouvez y aller. Ne vous occupez pas de moi. » L'appréhension de l'ingénieur d'essai était aisément perceptible, sans que Stott en soit outre mesure étonné.

« Vous n'avez pas oublié de raccorder votre combinaison anti-G ?

— Pour qui me prenez-vous, capitaine ? J'ai bien vingt heures de vol derrière moi », répondit Dylan avec un rire nerveux.

Par habitude, même en sachant que les techniciens de maintenance venaient de passer l'appareil au crible, il passa en revue les différents voyants de contrôle : volets, freins, carburant, tout était en ordre. « Blinder à contrôle. Demande autorisation de gagner le poste 7.

— Contrôle à Blinder. Tu en ferais une gueule si on te la refusait maintenant. » Stott reconnut la voix de Thomas, son contrôleur attitré, et il était sur le point de répondre quand il se souvint que leur conversation avait de fortes chances d'être enregistrée. « Tu peux y aller, reprit la tour. Température : 21 degrés centigrades. Vent : 210°. Vitesse : 3 nœuds. Plafond : illimité. »

Stott jeta un dernier regard à l'indicateur de pressurisation et vérifia que la hampe de tractage avait bien été décrochée. Puis, sans même réfléchir à ce qu'il faisait, il brancha les contacteurs d'allumage, enclencha les turbos de démarrage et régla la valve de régulation de pression. Toutes les lumières de rappel s'éteignirent les unes après les autres, la dernière disparaissant au moment où il mettait en marche la pompe de surpression. Appuyant à fond sur le démarreur, il entendit l'explosion des deux turbos et sentit les vibrations gagner ses deux puissantes turbines. Une nouvelle batterie de voyants s'alluma. Il poussa d'un geste prudent les manettes de gaz et attendit que le tachymètre atteigne la barre de 20 p. 100 pour lâcher les freins.

L'appareil se mit en marche lentement et Stott vit défiler sur sa gauche les hangars de réparation, en même temps que surgissaient dans son angle de vision les lumières vertes du dôme de la tour de contrôle. La vitesse augmentait trop vite et il appuya sur les freins avant de négocier le virage de la 3. S'engageant sur le chemin de roulement, il passa le poste 5 et constata que l'on venait d'allumer les balises. L'avion avançait à trente kilomètres-heure et il convertit en milles, calculant qu'il lui faudrait trente secondes pour atteindre le point 6 et trente autres secondes pour parvenir au poste 7. On lui donnait trois kilomètres et demi pour décoller et il sourit en pensant à la prudence excessive du colonel Hertton qui était

certainement à l'origine de cet ordre.

Parvenu en bout de piste, il actionna le palonnier et le freinage différentiel pour quitter le chemin de roulement. Le Tupolev réagit avec docilité et obliqua sans embardée. Graduellement la vitesse retombait et, parvenu dans l'axe de la piste, l'avion s'immobilisa de lui-même.

Sans se presser il fit le point. Tous ses gestes étaient mécaniques ; il n'avait même pas besoin de regarder le plan de vol accroché devant lui pour afficher de mémoire les coordonnées du parcours. À sa montre il était 3 h 02 quand il ouvrit l'admission des gaz en grand. Le bruit des turbines bridées jusque-là devint très vite assourdissant mais il n'y prêta pas garde, savourant ce court instant d'exaltation et de puissance, quand l'impatience du pilote semble gagner l'appareil.

« Blinder à contrôle. Demande autorisation de décoller.

— Contrôle à Blinder. Autorisation accordée, mon chou. Et bonne chance ! »

Scott ouvrit les gaz à fond et sentit la postcombustion des réacteurs exercer une formidable poussée dans son dos. Lorsqu'il lâcha les freins, la dernière lumière rouge s'éteignit et il releva les yeux de son tableau de bord. Devant lui la piste s'enfonçait dans l'obscurité du désert et il se surprit à avoir peur.

MOSCOU, 14 H 05 (11 H 05 GMT)

Iorenko avait bu et malgré la quantité d'alcool qu'il avait pu ingurgiter il conservait toute sa lucidité. Seul un léger tremblement des mains indiquait qu'il n'était pas dans son état normal mais il restait calme en dépit des deux convocations auxquelles il devait se rendre en fin d'après-midi. La première qu'il venait juste de recevoir par téléphone, émanait du lieutenant-général Piotr Illitch Okraliev, chef de la PJ de Moscou, et lui intimait l'ordre de se rendre à dix-neuf heures à son bureau pour « affaire le concernant ». La seconde émanait du parquet de la ville de Moscou où il était convoqué pour dix-huit heures à l'Institut d'expertises judiciaires, place de l'Année-1905, pour « affaire concernant le décès de Yasha Lerner ». Tout avait donc été très vite, même si Iorenko n'en paraissait pas autrement surpris. Le médecin n'avait pas eu le choix ; il était tenu de faire son rapport et Iorenko n'avait même pas cherché à l'en empêcher. La suite était logique et le colonel avait utilisé le court délai dont il disposait pour donner à ses inspecteurs ses directives pour la suite de l'enquête.

« Laissez cela de côté, Orkov. Pour l'instant vous n'êtes pas concerné. C'est un problème interne à la milice et comme ils ont besoin de moi, ça finira bien par s'arranger. » Cela, Orkov était loin d'en être persuadé. Au contraire de ses affirmations, le colonel Iorenko jouait plus gros jeu que ses futures épaulettes de général. Mais puisqu'il avait décidé de continuer à l'aider, mieux valait se contenter de cette version des faits. « Votre avion pour Irkoutsk part dans combien de temps ? continua Iorenko.

— Dans un peu plus d'une heure. À trois heures un quart. Il va falloir que j'y aille.

— Ce n'est pas de chance. S'il n'y avait pas eu ce système de rotation à Vnoukovo, il y a longtemps que nous aurions pu obtenir les rapports du service des passeports... Au lieu de quoi, mes gars sont obligés de cavalier aux quatre coins de la banlieue pour aller questionner les types chez eux.

— Je ne voudrais pas vous décevoir, colonel, mais je doute que cela nous soit utile. Lusan

et Arvontev voyagent sous de faux noms et d'après ce que nous a dit Lerner, ils ont deux jeux d'identité chacun.

— Je sais. Mais on finira bien par mettre la main sur Doplazov, et avec lui sur leur fameux faussaire. Lui, il doit obligatoirement se souvenir des noms qu'il a inscrits sur les faux passeports. Si les types de Vnoukovo parviennent à reconnaître les photos de Lusan et d'Arvontev, nous pourrions en déduire sous quels noms ils voyagent dans le Transsibérien. Sinon, il nous restera les réservations.

— Et vous n'avez toujours rien sur Doplazov ?

— Non, rien. Mais ce n'est pas étonnant. Quand il a vu que Lerner ne revenait pas, il a dû se douter de quelque chose et se tirer vite fait. Je ne me fais pas de souci. Ce type est un amateur. On finira bien par le retrouver et avec lui le faussaire qui nous intéresse. J'ai mis quatre hommes sur lui et ils passent au crible toutes ses connaissances. Malheureusement c'est long, et je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir conserver mes hommes sur cette affaire. Il faut aussi compter avec l'équipe qui suit les Américains.

— Ah oui, j'allais les oublier. Ces numéros de téléphone dont Lerner nous a parlé, pour nous aussi c'est une roue de secours. Si Arvontev demande de l'aide, vous pourrez localiser son appel assez vite et c'est lui-même qui nous guidera jusqu'à lui.

— Tout est simple avec vous, Orkov ! Vous me demandez de surveiller ce Spurring, s'il réapparaît, sans pour autant me faire repérer par le KGB. En temps ordinaire c'est déjà une gageure, mais là... Enfin, on peut toujours essayer. » Iorenko se leva pesamment. Avec la quantité d'alcool qu'il avait bue, Orkov s'attendait à ce qu'il ait quelques difficultés pour trouver son équilibre ; mais il n'en fut rien et seuls ses yeux injectés laissaient suspecter son taux d'alcoolémie.

« Pour en revenir à vous, reprit le colonel, que comptez-vous faire ?

— Filer à Irkoutsk, comme prévu. Et là me remettre en chasse d'Arvontev. C'est là que le Transsibérien bifurque vers la Mongolie et il va falloir trouver quelle direction ils ont prise. La Mongolie ou Vladivostok. Les frontières de Mongolie sont perméables et les Américains assez tortueux pour y avoir envoyé Arvontev afin de le récupérer... Je vous appellerai en arrivant pour savoir si vous avez obtenu les renseignements sur les passeports. »

Orkov s'était levé à son tour, en espérant que Iorenko renoncerait à lui poser la question qu'il redoutait.

« Et c'est tout ? demanda le colonel d'un air interrogateur.

— Que voulez-vous dire par là ? répliqua Orkov en adoptant un ton de feinte incompréhension.

— Allez, Orkov ! Pas la peine de jouer au con avec moi... J'ai compris. Vous le voulez pour vous tout seul.

— Ne le prenez pas comme ça, colonel. Je vais obligatoirement devoir faire appel à l'armée, ne serait-ce que pour rattraper le train qu'aura pris Arvontev. Mais il est hors de question que le KGB intervienne.

— Pourquoi ne pas mettre dès maintenant vos supérieurs au courant ?

— Peut-être par orgueil. Mais aussi parce qu'Arvontev ne relève pas des compétences du GRU. Le temps que l'état-major se décide à me donner le feu vert, il aura tout loisir de filer... Vous savez comment cela fonctionne. Je vais devoir aller faire mon rapport et ces messieurs de l'état-major vont déjà m'interroger sur ma conduite. Même si j'arrive à les convaincre, ils sont bien capables de créer une commission pour savoir s'ils peuvent se permettre de doubler le KGB. À ce niveau-là, il y aura une fuite à coup sûr. Le KGB arrivera avec ses gros sabots et

nous devons nous écraser... On me tiendra donc pour responsable de cette déconfiture et je n'en ai pas la moindre envie.

— Je vous comprends, mais c'est diablement risqué quand même. Vous vous exposez des deux côtés. Si vous parlez ou si vous vous taisez...

— Vous voyez bien : je n'ai pas le choix. Seul le résultat peut m'aider à m'en tirer maintenant. Et pour vous, c'est la même chose : vous devez continuer à me faire confiance et me laisser agir à ma guise. »

En d'autres circonstances, Iorenko aurait balayé d'un revers de la main toutes ces objections et aurait donné son feu vert sans arrière-pensée. Mais la mort de Yasha l'avait trop profondément affecté et, dans ce moment de relâchement, l'amertume paraissait avoir fait disparaître sa pugnacité et son anticonformisme habituels. Orkov saisit son sac de voyage et s'approcha du colonel, la main grande ouverte, se forçant à dissimuler ses propres angoisses sous un sourire de façade.

« Il faut que j'y aille, colonel. Je vous appellerai sitôt mon arrivée à Irkoutsk... En attendant, je tiens encore une fois à m'excuser de mon intrusion dans votre service et de tout ce que vous avez fait pour moi. Vraiment.

— Pas la peine d'en parler, Orkov, répondit Iorenko en serrant avec une certaine lassitude la main qu'il lui tendait. Vous êtes jeune et vous ne devez pas encore savoir qu'on finit toujours par tout oublier... Sans même avoir à s'en justifier. Alors effacez tout cela de votre esprit et ne pensez qu'à votre but... Vous n'avez plus le droit d'échouer. »

CHAPITRE XIV

TRANSSIBÉRIEN, 21 H 15 (13 H 15 GMT)

Les deux hommes s'étaient présentés à la porte de leur compartiment peu après leur retour du wagon-restaurant où ils avaient fini par se rendre. Ni Lusan ni Arvontev ne les avaient remarqués auparavant et ce n'est qu'en regagnant leur voiture qu'ils avaient constaté le contrôle en cours. Une telle inspection était inévitable. Tous les deux s'y étaient attendus depuis le moment où ils étaient montés dans le train. Leur trajet passait trop près de la frontière chinoise, dans des zones trop étendues et donc imparfaitement hermétiques, pour ne pas éveiller la suspicion du KGB. Mais placés au pied du mur, leur résolution s'évanouit et ils échangèrent un long regard circonspect quant à la conduite à tenir. La présence de l'autre homme du KGB qui partageait leur compartiment leur imposa vite de reprendre contenance. Ils se réinstallèrent donc à leur place et tentèrent de dissimuler leur inquiétude en se plongeant dans la lecture de magazines.

« Vos papiers, s'il vous plaît ! » Les contrôleurs prenaient leur temps : ils avaient mis un bon quart d'heure pour inspecter trois compartiments, ce qui laissait supposer qu'ils procédaient à une vérification rigoureuse. Lusan préféra ne pas penser qu'ils pouvaient être sur leurs traces. Certes, ils avaient quitté Moscou depuis plus de vingt-quatre heures et il pouvait s'y être passé bien des événements ayant une incidence directe sur leur fuite. Mais à mieux y réfléchir, il pouvait tout aussi bien s'agir d'un simple contrôle de routine, le KGB ayant les moyens d'intervenir en force, au besoin en bloquant le train, si leur présence avait été éventée.

Quoique assis près de la fenêtre, leur voisin fut le premier à réagir. Se levant, il attrapa sa veste posée sur le filet à bagages et en sortit un portefeuille qu'il se contenta d'ouvrir pour le présenter aux contrôleurs. Instantanément, les deux hommes se figèrent dans un garde-à-vous impeccable.

« Sergent Visine. À vos ordres, mon colonel ! » dit le premier en tendant le portefeuille que leur voisin saisit avec nonchalance pour le replacer dans sa poche.

« Vous cherchez quelque chose de précis ? demanda le colonel du KGB.

— Non, colonel. Simple inspection de routine. Il a seulement été décidé de renforcer les contrôles de Davenda jusqu'à Vladivostok. La frontière chinoise est à moins de cinquante kilomètres d'ici et on n'est jamais trop prudent, n'est-ce pas ? Vous voyagez avec ces personnes ? demanda-t-il en se tournant vers Lusan et Arvontev.

— Non, non. Faites votre travail. » Leur voisin s'était renfoncé dans son coin et Lusan remarqua son regard perçant se poser sur Arvontev avec une curiosité évidente. Pour préserver son anonymat, l'homme avait évité d'aborder le sujet de leurs activités respectives. En dehors des parties d'échecs, leurs rares conversations s'étaient limitées à des banalités d'usage sur l'inconfort du voyage. S'il avait paru intrigué par le personnage joué par Arvontev, il n'en avait rien laissé paraître, sans doute pour ne pas avoir à s'étendre sur ses propres activités, et Lusan s'était bien gardé de mentionner ce domaine. Tout juste avaient-ils brièvement exposé les raisons de leur voyage au Birobidjan, sans s'appesantir davantage.

Très calme, Arvontev tendit son passeport établi au nom du rabbin Uri Abramov. Le sergent du KGB s'en empara et le parcourut sans se presser.

« Vous êtes rabbin ?

— Oui, en effet, répondit Arvontev sans se départir de son calme.

— Vous avez votre kharakteristika ? » La question était posée sur un ton sec, comme si un tel document, qui ne pouvait émaner que du grand rabbinat, n'avait qu'une valeur toute relative, et Lusan perçut une très nette nuance de dédain.

« Bien entendu. Tenez. Et voici ma spravka pour ce voyage », dit Arvontev en tendant les deux documents. Il agissait comme si tous ces contrôles lui étaient naturels et que la surprise un peu méprisante du tchékiste lui fût coutumière.

Celui-ci parcourut les documents en haussant les épaules. L'avis du grand rabbin de Moscou, le supérieur supposé d'Arvontev, ne présentait à ses yeux aucune importance. Il était évident que le curriculum vitae joint à la kharakteristika ne lui disait non plus rien qui vaille. Très vite, il passa au commentaire social qui constituait le troisième volet du document. Lusan guettait ses réactions et il fut soulagé de constater que le sceau du cinquième directorat faisait son effet. Le policier changea d'attitude et, s'il restait soupçonneux, il n'en prit pas moins un ton plus conciliant. « Vous allez au Birobidjan en tournée d'inspection, dit-il en conservant le document à la main. Inspecter quoi au juste ?

— Comme vous pouvez le voir, le grand rabbinat m'envoie visiter nos établissements religieux de Birobidjan, d'Obloutchie, d'Amourzet et de Waldheim, répondit Arvontev, qui avait passé sa dernière journée à Moscou à se familiariser avec la géographie du Birobidjan. Je compte d'ailleurs rester quelque temps dans cette dernière ville. J'ai de la famille dans le kolkhoze Zavety Ilitcha.

— Il faudra vous faire enregistrer.

— Bien entendu, mais je crois que Lev Chapiro s'en est déjà occupé », mentit Arvontev en se référant au premier secrétaire de la région. L'invention était un peu grosse et Lusan frémit en l'entendant s'avancer sur ce terrain glissant. Mais Arvontev avait retrouvé tous ses réflexes un peu hautains et le procédé marcha à la perfection. Les deux hommes se raidirent imperceptiblement et Arvontev rempocha ses papiers sans autre commentaire.

Le contrôle était terminé. En apprenant que Lusan, qui avait pris l'identité de Youli Vymchitz, accompagnait le rabbin, les policiers se contentèrent de vérifier son passeport intérieur et quittèrent le compartiment sans poser d'autre question.

Ce fut à cet instant que Lusan commit sa plus grosse erreur : il s'épongea le front avec un soulagement trop évident pour que son geste n'attire pas l'attention du troisième passager. Il se reprit en sentant son regard posé sur lui, mais il était trop tard : déjà le colonel du KGB avait détourné les yeux et Lusan était certain d'avoir éveillé ses soupçons.

Quand peu de temps après l'homme sortit et s'éloigna dans le couloir, il comprit qu'il se dirigeait vers le compartiment radio. Le nom d'Uri Abramov avait été prononcé : il ne faudrait pas longtemps pour recevoir de Moscou la confirmation qu'aucune mission d'inspection n'avait été envoyée par le grand rabbinat au Birobidjan.

Dans l'intervalle, ils allaient devoir le faire disparaître.

MOSCOU, 16 H 25 (13 H 25 GMT)

À peine Iorenko venait-il de revenir dans son bureau que la radio qui lui permettait de maintenir le contact avec l'équipe chargée de retrouver Doplazov et le faussaire se mit à émettre. Depuis une heure la situation évoluait et il espérait parvenir à desserrer l'étau autour de lui. Avant de se rendre à la convocation du juge d'instruction et à son rendez-vous

avec son supérieur, il tenait à accumuler le plus de renseignements possible pour plaider sa défense. Il lui fallait à tout prix gagner du temps afin de poursuivre ses investigations : dans un jour ou deux, Orkov aurait quelque chose de concret à lui apporter. S'il tenait jusque-là, il pouvait encore s'en tirer à bon compte. Plus important encore, ce regain d'animation lui permettait de ne plus penser à la mort de Lerner.

« Allô, chef ! Vous m'entendez ? Kostia à l'appareil.

— Je t'entends. Pas la peine de gueuler ! Tu les as retrouvés ? » Au ton de Kostia il avait deviné ce qu'il avait à lui annoncer, et sentit l'excitation le gagner au point de se mettre lui aussi à crier dans le micro.

« Oui ! On les a. On a découvert que Doplazov était assez intime avec une institutrice qui vit dans le centre ville. Renseignements pris, il s'avère que cette fille est partie en vacances en province, mais il y a du monde dans son appartement.

— Vous avez été vérifier ?

— Oh, chef ! C'est vous qui nous avez appris le métier.

— Ta gueule ! Je n'ai pas le temps pour tes plaisanteries vaseuses. Comment es-tu si sûr que Doplazov est là-bas ? Tu n'es pas intervenu, au moins ?

— Mais non. On a demandé au dezurnaya. Il nous a dit que deux hommes sont arrivés hier soir et se sont installés chez elle. Il les a remarqués parce que l'un d'eux était si givré qu'il ne pouvait même plus se tenir debout. On lui a montré la photo de Doplazov et il l'a reconnu... Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Où se trouve cet appartement ?

— Tout à côté. Rue Stankavica. Au 22.

— Tu as vérifié les sorties ?

— Oui. C'est un vieil immeuble avec une seule porte sur la rue.

— Bon, alors ne bougez pas. J'arrive d'ici dix minutes. »

Iorenko coupa la communication et se mit à pianoter sur son bureau. Il attendait encore un appel de l'équipe envoyée à la recherche des gardes de l'aéroport de Vnoukovo et il hésitait à partir avant de lui avoir transmis ses nouvelles directives. Doplazov retrouvé, la situation changeait du tout au tout : les gardes pourraient peut-être mettre un nom sur les visages qui avaient défilé devant eux la veille et, en procédant par élimination, il avait une possibilité de découvrir les deux identités sous lesquelles les fuyards voyageaient à présent. Cela, Lerner n'avait pu le lui dire, son cœur ayant lâché à ce moment-là : dans l'état où il se trouvait, l'effort de mémorisation avait été trop intense et tout s'était déroulé comme si ses dernières facultés de résistance avaient choisi cet instant précis pour donner à l'organisme leur ultime instruction.

Pour chasser ce souvenir de sa mémoire, Iorenko se leva et prit la décision de ne pas attendre davantage. Il avait besoin de bouger ; il ne pouvait plus supporter de rester à ne rien faire dans ce même bureau.

« Sergueï ! cria-t-il en passant la tête dans le couloir. Viens ici, s'il te plaît ! »

Iorenko entendit une chaise qu'on déplaçait dans une pièce voisine, mais il n'eut pas le temps de voir apparaître l'inspecteur qu'il avait appelé que la sonnerie du téléphone retentit.

« Allô ! Iorenko à l'appareil ! dit-il en s'asseyant sur son bureau.

— C'est Piotr, colonel. » Il s'agissait d'un des inspecteurs qu'il avait placés sur la trace de Spurring et il ne s'attendait pas de sitôt à avoir de ses nouvelles.

« Je t'écoute, mais dépêche-toi. On vient juste de retrouver Doplazov. Je dois filer. Où es-tu ?

— Où vous m'avez envoyé, colonel. » Le ton de Piotr avait mis instantanément en éveil Iorenko qui saisit que l'inspecteur faisait allusion à une possibilité de branchement sur table d'écoute.

« Je vois. Qu'est-ce que tu veux ?

— On n'est pas seuls sur le coup.

— Et ça t'étonne ? C'est pour cela que tu m'appelles ?

— Non, bien sûr. Je vous appelle parce que l'on est en troisième position. Une deuxième voiture est arrivée avant nous avec quatre types dedans.

— Même provenance que la première ? » questionna Iorenko, perplexe. Comme toujours dans de telles circonstances, Iorenko et ses inspecteurs parlaient en termes voilés. Mais il était clair que ses hommes venaient de se retrouver nez à nez avec une seconde équipe du KGB et cette nouvelle le surprenait. En comptant les deux gardes habituels devant toutes les habitations où résidaient des étrangers, cela signifiait qu'il y avait six hommes du Comité de sûreté de l'État après Spurring, beaucoup trop pour une simple surveillance de routine. Depuis longtemps il ne croyait plus au hasard, et il comprit que ce déploiement de forces signifiait que le KGB avait eu vent de quelque chose.

« Même tenue réglementaire, mettons, répondit Piotr. Qu'est-ce que l'on fait ? »

Piotr mesurait comme lui les implications de cette situation nouvelle. Tous deux savaient pertinemment qu'ils n'avaient aucun droit d'enquêter sur un diplomate américain qui relevait de la seule compétence du deuxième directorat du KGB. Si celui-ci venait à découvrir leur présence, ils se retrouveraient à coup sûr en mauvaise posture, sans aucune possibilité de défense. Pourtant l'Américain représentait pour Iorenko son ultime roue de secours, et il prit conscience que la décision qu'il était obligé de prendre allait l'enfoncer davantage.

« Tu ne bouges pas, tant pis. Si le client sort, tu le suis sans te faire repérer. Il faut coûte que coûte savoir où il va. C'est vital.

— Bien reçu, colonel. Vous pouvez compter sur nous. »

Iorenko raccrocha l'appareil avec une grimace de dépit. La loi des séries, pensa-t-il. Les emmerdements se suivent toujours à la chaîne. Il était à présent acculé le dos au mur et seule la fuite en avant pouvait encore lui permettre de s'en sortir. Cette soudaine découverte lui fit l'effet d'un coup de fouet et il se leva avec précipitation. Juste devant la porte, Sergueï attendait ses instructions.

« Quand Boris appellera, tu lui diras de ramener tout son monde ici, dit-il en passant sa veste d'uniforme. Tous ceux qui ont pu apercevoir Lusan doivent être ici pour mon retour. Moi, je file. »

Dix minutes plus tard, il arrivait dans la rue Stankavica. Kostia l'attendait dans une voiture banalisée, garée à une dizaine de mètres de l'immeuble où se cachait Doplazov. Comme l'inspecteur le lui avait annoncé, la construction ne disposait que d'une seule issue et Iorenko décida de passer à l'action sans plus attendre.

Ils opérèrent avec rapidité sans rencontrer d'opposition : Doplazov était trop dépassé par les événements pour tenter de résister ; il n'essaya même pas de fuir. La résignation et un certain soulagement pouvaient se lire sur son visage quand il ouvrit la porte. Cependant la scène qui s'offrit aux policiers quand ils pénétrèrent dans l'appartement tempéra aussitôt leur enthousiasme. Plongé dans la plus profonde hébétude, un homme était affalé contre un canapé. À côté de lui gisaient plusieurs bouteilles de vodka vides et une bonne dizaine d'autres bouteilles pleines étaient alignées avec soin contre un mur. Il n'y avait pas besoin d'être passé par la faculté de médecine pour reconnaître les symptômes d'un coma éthylique

avancé. L'entonnoir posé à côté du corps indiquait sans aucun doute possible quelles avaient été les méthodes et les intentions de Doplazov.

C'était à la fois risible et enrageant, car Iorenko avait immédiatement reconnu Zagladine. Mais de toute évidence, le faussaire ne serait pas en état de parler avant plusieurs heures.

LANGLEY, 8 H 45 (13 H 45 GMT)

Pritchard marchait à pas lents, respirait à pleins poumons les odeurs de résine qui se mélangeaient aux senteurs plus âcres des fougères. Il se promenait en compagnie de Whittney à la périphérie des installations de Langley, et rien ne laissait supposer qu'à moins de trois kilomètres de là se dressait l'un des centres névralgiques de la défense des États-Unis.

« Il est peut-être temps de rentrer. Ton avion part à quelle heure ? » L'attente avait commencé et Pritchard n'était plus très pressé de regagner les locaux de la cellule de crise où il devait maintenant s'occuper de la partie administrative de l'opération : l'aval de la Maison Blanche ne dispensait pas l'Agence de respecter les procédures habituelles et il avait pris trop de retard ces derniers jours pour pouvoir se permettre de différer plus longtemps ses fastidieuses obligations.

« J'ai tout mon temps. Je dois être à l'aéroport pour onze heures. J'arriverai à Anchorage vers quatre heures, heure locale.

— Et tu contactes le pilote quand ?

— En début de soirée. Pas avant. Je préfère ne pas lui laisser le temps de réagir et de revenir sur sa décision.

— Et si, malgré tout, il refuse ?

— Dans ce cas, il restera toujours le copilote. Mais ce ne sera pas la peine. Il marchera.

— Tu es bien sûr de toi !

— Il n'a pas le choix. Vous vous voyez, vous, vivre en permanence avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête de votre fils ? Moi pas. En plus, j'ai deux nouvelles garanties à lui offrir.

— Ah oui ? Lesquelles ? demanda Pritchard avec intérêt. Tu ne m'en as pas parlé.

— Un, je viens d'apprendre en consultant les réservations de la KAL qu'il y aura Lawrence P. McDonald à bord.

— Le parlementaire ?

— Oui, exactement. C'est un coup de veine. Shin Se-nan connaît bien les États-Unis. Il saura donc qu'aucun service de renseignement ne peut prendre le risque d'exposer la vie d'un membre du Congrès au risque de se mettre à dos les deux commissions parlementaires qui nous contrôlent.

— Ce n'est pas mal, en effet. Pour une fois que ces emmerdeurs du Congrès vont nous servir à quelque chose... Je vois d'ici la tête des membres de la commission sénatoriale de renseignement s'ils venaient à l'apprendre, ajouta Pritchard en riant. Tu m'as parlé d'une seconde garantie. De quoi s'agit-il ?

— Puisque l'Agence passe pour exposer plus volontiers des personnes tierces que ses propres agents, j'ai pensé qu'il pourrait être bon de monter en ligne.

— Quoi ? » Pritchard s'était arrêté net et avait saisi Whittney par la manche.

« Si, si. Vous avez bien entendu. J'ai réservé une place à bord du vol KAL 007 au départ d'Anchorage. Avec ça, il devrait être convaincu qu'il n'y a aucun risque, non ? »

MOSCOU, 17 H 20 (14 H 20 GMT)

L'ordre était venu de Langley et Spurring avait été soulagé de pouvoir enfin quitter l'atmosphère tendue de l'ambassade. Selon toute vraisemblance, quoiqu'il n'en eût rien dit, Warden avait dû se faire taper sur les doigts pour son escapade à l'aéroport : le chef de l'antenne n'avait pas desserré les dents de l'après-midi. Pour couronner le tout, il devait se rendre chez une certaine Galina Aïtmatova, une des meilleures taupes de Warden, secrétaire au Politburo, afin d'y attendre un éventuel appel d'Arvontev. Si d'aventure les fugitifs les contactaient, ce serait pour leur demander une aide qu'ils ne pourraient pas leur apporter. Il connaissait trop bien les méthodes du KGB, qui venait d'ailleurs de renforcer la surveillance autour de l'ambassade, pour être certain que l'accident de samedi n'était pas passé inaperçu et que la couverture de Spurring avait de fortes chances d'être grillée. Au lieu de quoi, Langley l'envoyait chez une de leurs sources les plus fiables au risque de les exposer tous les deux. Et cela, pour rien. Pourtant, après avoir failli être laissé sur la touche d'une opération à laquelle il avait participé dès le début, rien ne pouvait lui faire plus plaisir que de sentir à nouveau l'imminence du danger.

Aujourd'hui, il n'avait plus à se cacher, ou du moins plus de la même manière : il pouvait enfin abandonner la carapace grise dans laquelle il était engoncé depuis le début de son séjour à Moscou ; il allait agir à découvert tout en sachant ce qui l'attendait au bas de chez lui. À partir du moment où il mettrait le nez dehors l'affrontement débiterait. Enfin. Le jeu était dangereux et il n'était pas assuré d'en sortir vainqueur, mais au moins il s'était libéré de l'insupportable carcan de son ancien déguisement et, du même coup, il allait forcer les autres à se découvrir à leur tour.

Spurring se changea et enfila un costume noir qui n'était plus de première jeunesse. Il noua une cravate bleu marine et retourna dans sa chambre fourrer dans un cartable les quelques affaires de toilette dont il allait avoir besoin pour passer la nuit.

En arrivant dans la rue, il n'avait aucune idée de ce qu'il allait bien pouvoir faire ; tout dépendrait du nombre de ses poursuivants. Il avait assez de temps devant lui avant de se rendre dans la banlieue nord où résidait Galina Aïtmatova, près de la station de métro Scukinskaja, et il décida de ne pas se presser. Il y avait de fortes probabilités qu'il ait deux équipes à ses basques. C'était un exercice d'école qu'il avait répété trop souvent pour en avoir oublié les ficelles et, en remontant vers la rue Petrovka, il commençait à entrevoir la manière dont il allait procéder.

Jouer le jeu. Fixer l'adversaire. Première leçon. Première règle de survie.

Au bout d'un quart d'heure il arriva devant le Bolchoï et passa sous le fronton. La saison ne débiterait pas avant le mois d'octobre et seules une dizaine de personnes déambulaient dans le grand hall central sous le regard vigilant de deux gardiennes en uniforme bleu. Spurring prit au hasard un programme et se dirigea vers la femme qui gardait l'entrée comme s'il avait voulu lui demander des explications.

Ce fut au moment où il l'abordait que son premier suiveur entra. C'était tout ce qu'il voulait savoir et il remercia avec chaleur la gardienne, qui ne comprit pas cet assaut d'amabilité pour des renseignements qu'elle se serait refusé à lui donner.

Chercher le soutien. Trouver le contact. Faire croire à l'adversaire qu'il est le plus fort.

Spurring ne s'attarda pas à analyser cette découverte ; il venait seulement de recevoir la confirmation de ce qu'il jugeait inévitable. Il était grillé et déjà son esprit était tourné vers son second suiveur. Le terrain lui offrait une occasion idéale et il traversa la rue Petrovka pour emprunter le passage souterrain qui menait à l'hôtel Métropole. La logique voulait qu'il s'y rende : l'hôtel était le lieu de rendez-vous de tous les hommes d'affaires occidentaux et il n'y avait nul meilleur endroit pour passer inaperçu – ou se faire repérer pour qui souhaitait l'être. En outre, il présentait l'avantage d'offrir plusieurs sorties.

Spurring descendit les marches du passage qui traversait l'avenue Karl-Marx et s'engagea jusqu'à ce qu'il évalua être le tiers de la chaussée avant de rebrousser chemin ; à quelques mètres derrière lui, son premier suiveur ne parut pas déconcerté et continua devant lui sans marquer la moindre hésitation. Il avait vu juste. Il devait maintenant identifier deux autres hommes, l'un et l'autre l'attendant à chaque extrémité du tunnel. Il remonta en courant à l'air libre et ne s'attarda pas à chercher un visage dans la foule. Il avait fait assez vite pour surprendre l'homme qui devait l'attendre à l'autre extrémité du tunnel par où il aurait dû ressortir et il traversa l'avenue en le cherchant du regard. Ce fut son premier suiveur qui le lui indiqua, quand, émergeant à son tour en face du Métropole, il regarda dans la direction de la vitrine de l'Intourist où se trouvait son collègue.

Et de deux. Maintenant, respecter la règle. Prendre peur. Agir de façon désordonnée. Faire durer la partie pour découvrir le relais.

Délibérément il fixa son second suiveur, se forçant à paraître tout à coup anxieux. Il se retourna pour rechercher le premier et le vit en train de discuter, sans se cacher, avec l'un des gardes en faction devant la porte de l'hôtel. Il connaissait la disposition des lieux et, après avoir franchi la porte à double battant, il prit sur sa gauche. Cela ne le menait nulle part, la façade du Métropole butant de ce côté-là sur la muraille de Kitaï Gorod. Arrivé à l'extrémité du hall, il se retourna une nouvelle fois, avec cet air anxieux et traqué que ses suiveurs attendaient de lui. Il aurait pu ressortir par la porte située en retrait qui donnait sur la place Sverdlov, mais il préféra faire durer le plaisir. Pendant cinq bonnes minutes il déambula dans le hall, saluant au passage des diplomates rencontrés lors de cocktails. Ses deux premiers suiveurs ne faisaient plus mine de s'intéresser à lui et se contentaient de bloquer les sorties menant sur la place Sverdlov. Donc le troisième, celui qu'il n'avait pas encore repéré, se trouvait sur l'avenue Karl-Marx, au coin de la rue Neglinnaïa. Il en savait assez pour passer à l'action.

D'un pas nonchalant, il se dirigea vers la sortie donnant sur le carrefour de la rue Neglinnaïa. Le relais devait se trouver là ; il n'y avait pas d'autre possibilité puisque en quelques enjambées, il pouvait se retrouver dans cette rue où étaient installés les sièges des deux principales banques soviétiques, avec leurs milliers d'employés qui commençaient à sortir de leurs bureaux. S'arrêtant en retrait de la porte, il inspecta les alentours et se décida à sortir en courant. Il n'y avait aucun danger pour qu'il soit interpellé par un simple factionnaire, ses poursuivants ayant à coup sûr ordonné de le laisser passer.

Sa sortie ne passa pas inaperçue. Plusieurs passants le dévisagèrent, surpris de voir le garde le laisser faire. C'est à cet instant qu'il découvrit le relais : alors que plusieurs têtes s'étaient tournées dans sa direction, le regardant avec ahurissement se faufiler entre les voitures, un homme qui se trouvait au coin de la rue Neglinnaïa détourna les yeux ; il n'y avait aucun doute possible. Il acheva sa course en arrivant à la hauteur de la Banque d'État et il n'eut même pas besoin de se retourner pour être certain que la première équipe avait lâché,

pied.

Il avait réussi. Le relais se trouvait là, précisément où il l'attendait, et à présent il pouvait agir. Vite. Il n'avait que quelques minutes devant lui pour lâcher son contact avant que la seconde équipe s'organise.

Briser la logique. Surprendre et attaquer. C'était la dernière leçon. La fin de l'entraînement. Et les rues de Moscou offraient bien d'autres possibilités que les quadrilatères trop ordonnés de New York.

Sans avoir besoin de réfléchir, il savait où les autres l'attendraient. Le passage Kouzetski Most reliait la rue Neglinnaïa à la rue Petrovka et débouchait tout près du Tsoum, le magasin universel central. C'était là qu'il devait aller et où ils le récupéreraient. Toutes les issues seraient gardées et, malgré la foule des acheteurs du soir, il n'avait aucune chance de se fondre dans la masse. Ralentissant le pas, il s'engagea donc dans le passage. Il lui fallait être certain que son relais y avait pénétré à son tour avant de passer à l'offensive ; celui-ci avait le rôle le plus difficile et pendant quelques minutes toute l'opération reposait sur lui. Il devait le suivre à quelques mètres et, quand Spurring fit demi-tour, il discerna la lueur de panique dans son regard. Déjà il revenait à sa hauteur et il passa à l'attaque. Son bras gauche se tendit à la hauteur du cou et il sentit distinctement le larynx de sa victime s'écraser contre le tranchant de sa main. La scène n'avait pas duré plus de deux secondes ; les passants qui n'avaient pas distingué ce qui s'était passé virent le corps s'affaïsser sur la chaussée. Mort. Terrassé à première vue par ce qui ressemblait à une crise cardiaque.

Spurring s'éloigna sans se retourner. Il revint dans la rue Neglinnaïa où il tourna sur sa droite, remontant au milieu du flot des employés vers l'avenue Karl-Marx, par là même où il était arrivé. De nouveau il agissait par réflexe, revenant où on ne l'attendait pas. Parvenu en face du Métropole, il préféra quand même éviter la place Sverdlov et il ne put s'empêcher de sourire en pensant que ses pas le guidaient vers la station Dzerjinskaja, située juste en face du siège du KGB. Il avait réussi et il n'avait même plus à se livrer aux ultimes mesures de vérification, telles que descendre au dernier moment d'un compartiment. Ces précautions ne devaient être utilisées qu'en dernier recours et étaient tout juste bonnes à se faire remarquer, surtout dans une ville comme Moscou. Il les avait possédés et il ne lui restait plus qu'à se fondre dans la foule du compartiment de métro où il venait de monter.

Serré comme il l'était, il ne pouvait pas voir l'homme aux allures de jeune professeur qui était entré juste devant lui et qui fixait sa nuque, un sourire de satisfaction aux lèvres.

NEW YORK, 9 H 45 (14 H 45 GMT)

Stanley aurait préféré que Jennifer se rende seule au rendez-vous fixé par le vice-consul de la république de Corée mais elle avait insisté pour qu'il l'accompagne : elle allait retrouver la trace de la seule famille qui lui restait et il était impensable que Stanley n'assiste pas à ce moment. Lorsqu'ils avaient pénétré dans l'immeuble du 460 Park Avenue où était installé le consulat, elle lui avait pris la main et ne l'avait lâchée qu'au moment d'être introduite dans le bureau du vice-consul.

Yong Won-chol s'occupait du dossier de Jennifer depuis son affectation à New York, trois ans plus tôt. À cette époque Jennifer avait repris les recherches de son père depuis deux ans, et l'intervention de Yong Won-chol, qui s'était personnellement engagé dans cette recherche, avait permis de vaincre bien des lenteurs administratives. À deux reprises déjà ils avaient cru

être arrivés au bout de leurs peines pour découvrir que tout était à recommencer, et dans ces deux occasions, la générosité et le dévouement du diplomate, pour lequel elle s'était prise d'amitié, lui avaient permis de repartir de zéro. Il est vrai que retrouver la trace d'une famille prise dans la tourmente de la guerre de Corée et contrainte d'abandonner une propriété malencontreusement située dans la zone des combats relevait de l'impossible, surtout après trente années, quand toute une population meurtrie dans sa chair tentait d'oublier un cauchemar enfoui au plus profond de sa mémoire.

« Alors, ma chère madame Littman. On est arrivé au bout de ses peines cette fois-ci... » Yong Won-chol parlait d'une voix douce et l'on sentait que l'amitié ressentie par Jennifer à son égard était réciproque. Posée bien en évidence devant lui se trouvait une large enveloppe sur laquelle il avait croisé ses mains manucurées.

« Grâce à vous, monsieur Yong. Sans votre intervention, cela n'aurait jamais été possible. »

Le vice-consul parut sensible au remerciement et Stanley, qui l'observait, constata qu'il était aussi ému que Jennifer.

« Allons, madame Littman... Les remerciements sont inutiles. Vous savez très bien pourquoi j'ai accepté de vous aider et je suis aussi heureux que vous d'être enfin parvenu à ce résultat. Pas la peine d'attendre plus longtemps... Je suppose que vous devez être impatiente de savoir ce qu'il y a dans cette enveloppe.

— C'est vrai, répondit Jennifer. Impatiente et un peu inquiète aussi...

— C'est bien compréhensible. Je crois que je peux comprendre. » Avec une lenteur étudiée, il décacheta l'enveloppe pour en tirer une liasse de documents et un jeu de photos. « Les papiers me sont parvenus la semaine dernière du ministère des Affaires étrangères. On a retrouvé à l'état civil de Pusan la trace de votre tante maternelle. Il semblerait que ce soit la seule personne de la famille de votre mère encore en vie. »

Jennifer ne parut pas avoir entendu la dernière partie de la phrase du vice-consul. « De ma tante... C'est donc pour cette raison que nous ne trouvions rien. Elle a dû se marier et changer de nom.

— C'est cela. Je crois qu'il faut avant tout remercier l'officier de l'état civil de Pusan qui a fait le parallèle. Votre tante a marié l'une de ses filles il y a quelques semaines et bien sûr le nom des parents devait être inscrit dans le registre. Or il s'est rappelé l'avis de recherche émis au nom de la famille de votre mère.

— Yoon Me-san.

— C'est toujours cela. Il a donc ressorti le dossier et a pris contact avec votre tante qui a formellement reconnu votre mère.

— C'est... merveilleux, monsieur Yong... Je n'ose y croire...

— Mais si, mais si. Vous pouvez maintenant. Tenez, elle nous a demandé de vous faire parvenir ces photos de sa famille et celle-ci qu'elle a conservée par miracle. »

Jennifer saisit le cliché jauni que lui tendait le diplomate et reconnut aussitôt le visage de sa mère. Elle se tenait debout derrière un couple âgé et était entourée par les quatre autres enfants de la famille, trois garçons et une autre fille. Les garçons étaient plus jeunes que les filles et devaient avoir entre douze et quinze ans. Autant les parents étaient décharnés, autant ces garçons étaient robustes, les joues rebondies, les muscles saillant sous les vestes enfilées pour la circonstance. Quant aux deux filles, sa tante et sa mère, elles étaient revêtues de robes blanches qui les faisaient paraître beaucoup plus frêles. La croix qu'elles portaient autour du cou indiquait que la famille avait été convertie au christianisme. Les deux jeunes filles de la

photo avaient totalement perdu leurs allures de jeunes paysannes et semblaient avoir reçu un début d'éducation, ce qui correspondait à ce qu'elle avait appris sur sa mère. Mais elles n'en conservaient pas moins une attitude réservée, presque soumise, et il était évident qu'elles s'effaçaient devant les trois jeunes mâles, arrogants de bonne santé.

Indifférente à la présence du vice-consul, elle rechercha la main de Stanley sans quitter la photo des yeux. Yong Won-chol comprit qu'il était de trop et sortit sans se faire remarquer, indiquant par gestes à l'intention de Stanley qu'il se rendait au service des visas. Sentant qu'ils étaient enfin seuls, Jennifer consentit à se laisser aller, et l'unique larme qui roula sur sa joue brillait de mille feux d'allégresse et de bonheur.

LANGLEY, 10 H 10 (15 H 10 GMT)

« Qu'est-ce que tu as, Mulloch ? T'en fais une tête ! » Pritchard s'était redressé et avait abandonné la rédaction du rapport détaillé qu'il soumettait tous les jours au directeur de la CIA, qui à son tour le faisait parvenir à la Maison Blanche.

« Encore un problème...

— Pour changer... Tu sais, je crois que le jour où nous n'aurons plus de problèmes, nous nous ennuerons.

— J'avoue n'avoir jamais envisagé la question sous cet angle, mais parfois je préférerais franchement m'ennuyer.

— C'est si grave ? demanda Pritchard en rebouchant son stylo.

— Oui et non... Ce n'est qu'un détail, mais qui peut avoir son importance. Le tir de la navette est retardé à cause de la météo. Une vingtaine de minutes environ. La coïncidence avec la pénétration du Boeing en territoire soviétique n'est plus assurée. Ils seront hors de portée pour être censés communiquer tous les deux. C'est tout. »

Pritchard poussa un soupir d'abattement et se leva pesamment. « Dimanche, on annonce que le tir du missile soviétique est annulé. Aujourd'hui, c'est au tour de la navette d'être retardée... C'est bien notre chance. Le plan de Moses était trop beau...

— Ce n'est pas encore trop dramatique, admit Mulloch, comme s'il cherchait à se rassurer. Il reste quand même le Ferret.

— C'est vrai, mais l'intervention du Boeing devient un peu moins crédible. Avec la suppression du tir du SS-X-24, on a perdu un des motifs de son intrusion... Avec ce retard de Challenger, on perd maintenant une partie de la vraisemblance de la mission. À cause de ce retard, la navette ne sera plus à portée de communication, c'est toi-même qui viens de le dire... Et les Russes ne sont tout de même pas si cons.

— On ne peut quand même pas tout annuler maintenant ? Même si on expose le Boeing au-delà de ce que l'on avait imaginé au départ...

— Il n'y a rien à faire, répondit Pritchard en soupirant à nouveau. Il est trop tard pour modifier quoi que ce soit... Il ne reste qu'à espérer que les Russes mettront plus de temps à comprendre pour permettre au Boeing de prendre du champ. C'est tout.

— Et vous y croyez ? »

GEORGETOWN, 10 H 15 (15 H 15 GMT)

« À quoi tu rêves ?

— À rien, voyons.

— Mais si, tu pensais à quelque chose. »

Karol se redressa sur le coude et promena un doigt sur la poitrine nue de Chong.

Chong se retourna à son tour pour lui répondre. « C'est bien ton côté américain. Même quand on rêve, il faudrait rêver à quelque chose... Alors que justement, je ne rêve à rien. » Il avait attrapé le doigt de Karol et le guidait sur son torse en cercles concentriques. « Tu sais, après l'amour, on peut avoir trois attitudes. »

Intéressée, Karol s'assit en tailleur sur le lit. « Ah oui ? Lesquelles ? demanda-t-elle d'un air railleur.

— Primo, répondit Chong, l'attitude intellectuelle : le style dissertation sur la formule : « Post coïtum, animal triste est. » Mais cette tristesse, ma chère, doit être prise dans le sens de l'intersidéralité de la pulsion animale qui...

— Bon, ça va, l'interrompit Karol. Celle-là, je la connais comme attitude. Au cas où tu ne t'en serais pas rendu compte, tu donnes plutôt dans ce genre-là.

— Secundo...

— Deuxièmement, pas secundo. Secundo, c'est quand il n'y a pas de troisième proposition derrière. Primo et secundo. Point.

— Sale raciste, va. Tu me dis cela parce que je suis étranger...

— C'est seulement pour que tu ne parles pas petit nègre.

— Je ne suis pas nègre mais macaque. Donc je poursuis : deuxième attitude, le macho viril. Mmouais... J'ai pas été trop mauvais. La petite mignonne n'est pas habituée tous les jours à pareille fête. Et encore, aujourd'hui, je me sentais un peu faiblard.

— Alors là, mon cher, je t'arrête. C'est vraiment pas ton genre. Pas question attitude, bien sûr. Plutôt rapport au résultat. La fête, c'est pas tous les jours. » Karol se pencha en avant et souleva le drap. « La preuve ! »

Chong rabaissa le drap d'un geste théâtral et poursuivit d'un ton docte. « Tertio, reprit-il, la béatification. Le vide total. On ne fait rien...

— Cela ne te change pas...

— On ne sent rien.

— Merci pour moi !

— Et surtout, on ne pense à rien.

— Comme s'il t'arrivait de penser ! Mon cher mari, vous venez de vous décrire dans toute votre splendeur. Félicitations ! Le tableau était très réaliste. On ne pouvait pas se tromper. » Une nouvelle fois Karol se pencha en avant et vint déposer un baiser sur les lèvres de Chong, pendant que de sa main droite elle lui griffait la poitrine. Chong en profita pour l'attraper et roula sur elle.

« Tu sais, dit-il en la regardant droit dans les yeux, et là je suis sérieux. Il y a un écrivain français, je ne me rappelle plus son nom mais je sais qu'il a été marié à Jean Seberg...

— Romain Gary. Bravo pour la culture encyclopédique de monsieur le professeur !

— C'est ça. Romain Gary. Eh bien il disait que ça le tuait les filles qui lui demandaient après l'amour à quoi il pensait. Il avait raison. Tout ce que tu sens, c'est la vie qui reprend dans ton orteil.

— C'est tout ? Je m'attendais à mieux d'un Français.

— Et dans ces moments-là, continua Chong, tu touches du doigt le bonheur. C'est

palpable. Comment veux-tu alors penser à quelque chose ? »

Karol parvint à échapper à son étreinte et se redressa en s'enveloppant dans le drap du dessus. « Eh bien mon petit vieux, désolé d'interrompre ton extase, mais il te faut bien penser à quelque chose maintenant. Tu as vu l'heure ? Tu dois prendre la navette de New York à six heures et dans l'intervalle tu dois passer au pressing récupérer ton costume, à la banque pour changer de l'argent, à la fac pour emprunter le bouquin dont tu m'as parlé pour préparer ton cours ; tu dois faire tes bagages, préparer le repas de midi parce que c'est ton tour, et passer chez le fleuriste car, décemment, tu ne peux pas faire moins alors que tu pars en me laissant seule à la maison.

— On pourrait peut-être se dispenser du fleuriste, non ?

— Ça, mon petit père, pas question. Les fleurs, c'est une question de principe. Quant à l'idiotie que tu vas dire, pas la peine d'en parler. Tu sais bien que je ne peux pas partir. »

Chong s'agenouilla sur le lit et se rapprocha de Karol. Celle-ci le laissa faire et, quand il entreprit de faire glisser le drap dont elle s'était vêtue, elle comprit qu'elle était bonne pour préparer et leur dernier repas et ses valises.

MOSCOU, 18 H 50 (15 H 50 GMT)

Le reste était secondaire. Seule cette mort importait. Et pas pour les conséquences auxquelles il allait devoir faire face. Non. Pour ce cadavre même pas cireux que son séjour dans la chambre froide de l'Institut d'expertises judiciaires avait rasséréiné ; les effets de la drogue avaient disparu et le visage s'était radouci, retrouvant le calme d'une jeunesse éteinte à jamais. Des morts, Iorenko en avait vu en grand nombre tout au long de sa carrière : assassinés, suicidés, mutilés, victimes de règlements de compte ou de démences alcooliques constituaient le parcours obligé de tout policier. Au fil des ans, il avait acquis cette insensibilité typique des médecins légistes, découpant, ouvrant, disséquant ces chairs refroidies. Certains, même, avaient été tués de sa main, lors de face à face critiques, quand il ne pouvait se permettre de réfléchir ou d'hésiter, et il avait appris à ne plus se poser de questions en recourant après coup à la justification si facile de légitime défense. Mais cette mort était différente : elle lui rappelait cette période précise de son existence au cours de laquelle il avait rencontré Mikhaïlov, le supérieur d'Orkov. Elle lui rappelait certains interrogatoires musclés auxquels il avait participé en temps qu'officier de renseignement de l'armée au cours d'une certaine campagne de l'été 1968 en Tchécoslovaquie. Et de façon plus précise, les circonstances de sa démission de l'armée, dans des conditions à peu près similaires. À cette époque, un autre homme était mort, parce que lui aussi avait estimé impossible d'accepter le marché qu'il lui avait proposé en toute bonne foi et parce qu'il s'était refusé à lui révéler, quand il en était encore temps, les informations dont il avait besoin. Comme pour Lerner il avait dû recourir à la scopolamine, et s'il avait vu son prisonnier mourir sous ses yeux, il n'avait pas réussi à se convaincre que c'était la meilleure solution. Tous les deux, cet officier tchèque et Lerner, s'étaient suicidés en quelque sorte et lui ne comprenait toujours pas pourquoi ces hommes jeunes avaient accepté leur sort. Il n'éprouvait pas de compassion mais seulement une rage froide tournée contre lui-même et contre eux. Toute vie, malgré ses vicissitudes, malgré les difficultés de la vie quotidienne, méritait d'être vécue jusqu'à son terme et il s'en voulait de ne pas être parvenu à en convaincre cet officier tchèque et Lerner. Le reste, leur stupide honneur, ne l'intéressait pas ;

il vivait dans une société donnée et son rôle consistait à permettre à chacun d'y vivre en paix. La politique ne le concernait pas ; ce n'était pas son affaire. Lerner était mort par orgueil, et si cette mort lui interdisait de le juger, il n'en souffrait pas moins de n'avoir su lui faire comprendre qu'un simple individu n'a d'autre choix que d'accepter cette paix sociale, serait-ce avec le désir légitime de l'améliorer.

Iorenko ouvrit la portière de la voiture qui l'attendait à la porte de l'Institut et essaya de chasser ces pensées de son esprit. Sergueï, qui lui servait de chauffeur, était en train de discuter à la radio et Iorenko reconnut la voix de Kostia dans le haut-parleur. Sans qu'il en comprît la raison, le juge d'instruction lui avait laissé entendre qu'il se pourrait que l'enquête soit momentanément close. Cette procédure était assez insolite, d'autant plus que son supérieur, le général Okraliev, avait annulé la convocation qu'il lui avait adressée dans la matinée sans lui fournir la moindre explication. Tout ceci était pour le moins étrange ; Iorenko était certain que tôt ou tard on lui demanderait des comptes. Qui, il ne le savait pas, ou plutôt il préférerait ne pas le savoir en repensant à la surveillance renforcée du KGB dont Spurring était l'objet. Mais il avait toujours revendiqué, et obtenu, la plus totale liberté en ce qui concernait la marche de son service, et si on lui donnait le temps de démêler l'écheveau dans lequel il s'était empêtré, il n'allait pas demander son reste.

« Des nouvelles de Zagladine ? » se renseigna-t-il auprès de Sergueï qui avait démarré en direction du centre de dessoulage n° 24.

« Oui. On y va. Il commence tout juste à émerger et Kostia m'a dit qu'on peut le récupérer.

— Quelle cuite, bon dieu ! » Iorenko éclata de rire en repensant à l'état dans lequel il avait trouvé le faussaire, et ce souvenir cocasse lui permit d'oublier le reste. « Le plus drôle, parvint-il à dire entre deux hoquets, c'était cet entonnoir... C'est la première fois que je vois gaver quelqu'un à la vodka.

— Il faut dire, admit Sergueï, que l'idée n'était pas mauvaise. Lusan est loin d'être bête. Une semaine de ce traitement et Zagladine aurait tout oublié.

— Sinon, demanda Iorenko en retrouvant son sérieux, tu as des nouvelles de la rue Petrovka. Doplazov a parlé ?

— Non, et ça m'étonnerait qu'il nous soit d'une grande aide. Lusan s'est seulement servi de lui pour se planquer et ne lui aura pas dévoilé ses projets. Ce n'est pas le genre de type à parler plus que de raison.

— Ouais. Je sais. Et nous n'avons aucun motif officiel pour maintenir Doplazov en garde à vue. C'est un simple comparese et je crois qu'il aura compris la leçon. Il ne nous sera d'aucune utilité.

— Vous allez donc le laisser partir ?

— Je préfère ne pas le garder dans nos pattes. Je ne crois pas que la thèse de gavage à la vodka puisse être retenue contre lui. Il faudrait d'ailleurs parler de nos marchés avec les faussaires, ce qui n'est pas dans notre intérêt...

— Donc, vous misez tout sur Zagladine ?

— Et comment ! Maintenant qu'il est à peu près dessoûlé, il va nous donner les renseignements que l'on veut sur ces foutus passeports. Et il sait qu'il n'a pas d'autre choix que de collaborer avec nous... Allez, fonce ! »

Moses n'avait rencontré aucune difficulté pour s'intégrer dans l'équipe de nettoyage du Boeing. Comme nouveau venu, il avait eu fort normalement le privilège de se voir confier les tâches les plus rebutantes, dans les toilettes de l'appareil. Placidement, il avait accepté sans faire de commentaire, et le contremaître, qui était parvenu à se décharger de cette besogne désagréable sans les récriminations habituelles auxquelles il devait faire face, l'avait laissé agir à sa guise. Sa corvée achevée, il s'était joint aux deux femmes qui nettoyaient la classe affaires, située dans le nez du Boeing, juste au-dessous de la cabine de pilotage où il était parvenu à se glisser quand le personnel d'entretien avait quitté les lieux. Le poste de pilotage d'un 747 ne lui était pas très familier, et il lui fallut une bonne dizaine de minutes pour trouver ce qu'il cherchait en se référant à la documentation que lui avait fournie Pritchard.

Quand il était descendu de l'appareil, l'équipe de nettoyage avait disparu, les mécaniciens commençaient à s'affairer dans le vaste hangar où attendaient trois autres avions en partance, et il s'était dirigé vers le tableau d'affichage où étaient inscrits les horaires de la journée ; la révision du Jumbo de la KAL devait être achevée vers onze heures trente et sa sortie était prévue pour midi. Il allait donc disposer d'une courte demi-heure pour opérer avec l'aide de Dawson qui l'attendait dans l'aéroport.

Grâce aux badges d'identification qu'ils s'étaient procurés à Langley, ils pénétrèrent peu avant onze heures et demie dans le hangar. Ils avaient revêtu des combinaisons grisâtres serrées à la taille et portaient des malles d'électronicien. Le tableau de charge que Dawson tenait à la main complétait leur déguisement et ils se mêlèrent aux groupes d'ouvriers sans aucune difficulté. Par contre un homme se tenait dans l'ouverture de la porte de la carlingue, interdisant tout accès pour le moment.

« Viens par ici », souffla Moses à Dawson en se dirigeant vers le tableau d'affichage, à côté duquel il avait remarqué un distributeur de café. « Tu en veux un ? demanda-t-il en désignant l'appareil.

— Non, merci. Je suis assez nerveux comme cela, répondit Dawson en regardant autour de lui. Tu crois qu'ils en ont encore pour longtemps ?

— Non, je ne pense pas. Ils sont en train de remballer. À mon avis, le type là-haut ne devrait pas tarder à descendre. »

Comme pour lui donner raison, l'homme qui bloquait la porte de la cabine commença à descendre la passerelle, aussitôt suivi par trois autres ouvriers qui avaient fini de tout remettre en place à l'intérieur de la carlingue. La voie était libre et c'était le moment ou jamais. Il y avait encore assez de monde autour du Boeing pour qu'ils passent inaperçus et ils parvinrent en haut de la passerelle sans que personne leur ait fait la moindre remarque. Dawson, qui avait laissé l'initiative à Moses, suait à grosses gouttes et il poussa un soupir de soulagement en pénétrant dans le poste de pilotage.

« Je respire mieux... Je préfère mon labo de Langley. J'avais l'impression que tout le monde regardait et que nous allions nous retrouver au poste de police... J'ai eu une peur bleue.

— Si cela peut te rassurer, tu n'étais pas le seul. Je me faisais l'effet d'un poseur de bombe amateur. » Tout en parlant, Moses avait déjà ouvert sa mallette et déplié le schéma de la pièce qu'il devait démonter. Ils avaient pris du retard sur l'horaire : en regardant sa montre, il constata qu'il leur restait moins de vingt minutes. D'ici là, ils n'allaient pas être dérangés, et à condition de ne pas trop se redresser, personne ne pourrait les remarquer par le pare-brise.

« Bon, alors, on y va ? demanda Dawson en s'armant d'un tournevis.

— OK ! Tu te charges de la radio et moi de l'indicateur de situation horizontale. On n'a pas intérêt à lambiner... »

Dawson se pencha sur la radio et s'apprêtait à l'ouvrir quand il parut se raviser. « Tu es vraiment sûr de ce que l'on va faire ? C'est quand même vachement risqué, non ?

— Décidément, il va falloir que je revoie mon échelle de valeurs, répondit Moses sans se redresser. La CIA a ses états d'âme, maintenant ?

— Ta gueule, s'il te plaît ! Tu sais très bien ce que je veux dire. »

Moses toisa Dawson avec une ironie amusée. Malgré les différends qui les avaient opposés ces jours derniers, ils avaient fini par sympathiser et l'humour glacial de l'officier noir ramena Dawson à la réalité. Il n'était plus temps de se poser des questions et les transformations mineures qu'ils devaient opérer ne touchaient pas directement à la sécurité de l'appareil.

« D'accord, je la ferme. C'est toi qui as raison », admit Dawson avec un sourire piteux, comme s'il avait eu conscience de n'avoir posé la question que pour sa tranquillité d'esprit.

Ils se mirent au travail dans le plus profond silence, procédant avec des gestes précis tout en prenant garde à ne toucher aucun organe vital. La tâche de Dawson était simple : il lui suffisait de brancher un coupe-circuit à télécommande radio sur les trois émetteurs de bord. Si par hasard les contrôleurs au sol découvraient la dérive et tentaient de prendre contact avec l'équipage, il fallait pouvoir intercepter la communication et isoler l'équipage pour un temps. D'après Moses cette hypothèse était improbable et le seul inconvénient résiderait dans les risques d'interférence entre la télécommande radio du coupe-circuit et les émetteurs. Au pire, l'émetteur sur lequel Dawson l'avait installé serait plus bruyant qu'à l'ordinaire, ce qui ne pouvait pas prêter à conséquence.

En moins de dix minutes, il avait achevé son travail et remonté la VHF dont il s'était servi comme support ; par contre Moses était toujours penché sur l'indicateur de situation horizontale, dont il devait provoquer une panne peu après le décollage de New York. La fonction de la rose des caps n'est pas vraiment vitale : il s'agit d'une sorte de boussole perfectionnée dont les pilotes peuvent aisément se dispenser, lorsqu'ils survolent la terre, en recourant au radiocompas ou aux autres systèmes radioélectriques d'aide à la navigation. Mais il était impératif que l'HSI fonctionne normalement au-dessus de l'océan, où l'équipage ne peut se repérer sur les radiobalises installées à terre. La réparation lors de l'escale d'Anchorage nécessiterait un certain temps et le vol de la KAL ne pourrait jamais décoller à l'heure prévue, ce qui était indispensable pour faire coïncider son survol du territoire soviétique avec le passage du satellite.

« C'est fini pour moi aussi, dit Moses en se redressant. On va pouvoir y aller. Tu as quelle heure ?

— Onze heures cinquante-deux. Il t'en a fallu du temps. Magne-toi, on est à la bourre. » Dawson était déjà prêt à partir et une certaine nervosité se lisait sur son visage.

« Calme-toi. On a le temps », répondit Moses en refermant posément sa mallette. Sans se presser, il se baissa et ramassa un morceau de gaine électrique jaune qu'il se souvenait d'avoir laissé tomber. Rassuré, il se retourna vers Dawson qui s'était déjà engagé dans l'étroit corridor menant à la sortie. Ils n'avaient laissé aucune trace derrière eux. Il faudrait bien que Pritchard s'arrange avec ses correspondants coréens pour faire disparaître le coupe-circuit que Dawson avait installé. Mais ce n'était plus leur problème et ils descendirent la passerelle avec la même facilité qu'à leur arrivée.

Personne ne les avait remarqués, et s'ils n'avaient pas dû recourir au coupe-circuit, les

incidents qu'ils avaient programmés étaient trop anodins pour que l'on pût jamais supposer qu'ils aient pu être provoqués.

MOSCOU, 19 H 20 (16 H 20 GMT)

Il n'était pas dans les habitudes du KGB de céder à la précipitation et Effichev était enclin moins que tout autre à enfreindre la norme. La responsabilité qu'on lui avait confiée était énorme. La collaboration entre services imposée la veille n'était qu'une façade et chacun de ses rivaux guettait son moindre faux pas. Mais, tenant ses pouvoirs de la présidence elle-même, personne n'oserait discuter ses ordres et l'essentiel était que la machine se soit mise en marche selon ses exigences. Pour avoir gravi un à un les échelons de la hiérarchie, Effichev en connaissait tous les rouages et savait parfaitement les utiliser ; aussi se contentait-il d'appliquer à la lettre les procédures officielles et les méthodes étaient assez éprouvées pour qu'il ne doute pas un instant du résultat.

Simple exécutants ou officiers supérieurs, tous avaient un rôle aussi précis qu'immuable, où l'imagination n'avait pas sa place. Plus jeune, il n'avait pas manqué de critiquer ce manque de souplesse. L'âge venant, il avait appris à comprendre les raisons de ce rigorisme et, au fur et à mesure qu'il avait pu s'attribuer les résultats ainsi obtenus par cette stricte discipline, il en était venu à l'apprécier. La force du KGB venait de son organisation et de sa capacité à ne rien laisser au hasard ; le moindre détail, la plus petite information étaient aussitôt décortiqués, analysés et mis en mémoire. Avant de lancer des enquêteurs sur une quelconque piste, archivistes et analystes ressortaient cette phénoménale documentation pour y traquer l'indice ayant trait, de près ou de loin, à l'affaire du jour. On aboutissait le plus souvent à une pléthore d'informations qui toutes devaient faire l'objet d'une nouvelle vérification sur le terrain. Mais le personnel ne manquait pas et, peu à peu, un fil directeur se dessinait ; tôt ou tard, pistes et indices finissaient par converger ; les renseignements devenaient présomptions et les présomptions certitudes.

C'est pourquoi l'échec des hommes du colonel Talnikov n'était pas outre mesure inquiétant. Certes, la trace de Spurring avait été perdue, mais l'on ne pouvait pas s'attendre à ce qu'un diplomate américain agresse en pleine rue un agent du KGB et le tue. Au demeurant, c'était la confirmation de l'importance de l'affaire et Effichev n'avait pas manqué de saisir cette occasion pour réclamer des moyens supplémentaires. L'Américain finirait bien par être retrouvé et entre-temps les investigations en cours auraient permis de mettre à jour d'autres axes de recherche concomitants.

Sans passer par son secrétariat, Effichev composa sur sa ligne intérieure le numéro du lieutenant-général Alexandre Gregorovitch Koutavski, son homologue du cinquième directeur général. Chargé de museler la dissidence, Koutavski était un personnage ambigu, à la fois intègre et sans scrupules. Sous des dehors joviaux, il avait repris d'une main de fer ce service qui s'était étioilé pendant les dernières années de l'ère Brejnev, quand le plus insignifiant des dissidents turkmènes se croyait autorisé à interpréter à sa manière la charte d'Helsinki. En moins de deux ans, Koutavski était parvenu à endiguer la vague et sa brutalité n'avait eu d'égale que sa souplesse : les uns après les autres, les soi-disant groupes de surveillance des accords d'Helsinki avaient été démantelés ; les contacts avec les journalistes occidentaux avaient cessé comme par enchantement, et les rares publications du samizdat qui circulaient encore étaient entièrement tombées sous sa coupe. Ses dossiers étaient de loin

les plus fournis du KGB et c'était la raison pour laquelle Effichev avait demandé à Tchekev d'intervenir lui-même auprès du bouillant général pour y avoir accès.

Son raisonnement était simple et toutes les informations traitées dans la journée allaient dans ce sens : il n'y avait aucune raison pour que ce major du GRU soit intéressé par les combines de marché noir de Lusan et de Lerner ; s'il avait découvert un quelconque trafic ou des malversations au détriment de l'armée, il aurait mis au courant ses supérieurs et n'aurait pas eu besoin de faire preuve d'une si grande discrétion. Donc Lusan et Lerner intéressaient Orkov parce qu'ils étaient juifs et Effichev commençait à entrevoir une possibilité de défection mettant en cause la communauté des dissidents juifs. S'il avait vu juste, la réponse se trouvait quelque part dans les dossiers du cinquième directorat et, en entendant la sonnerie résonner dans le combiné, il eut l'intuition que la situation n'allait pas tarder à se précipiter.

« Allô, Koutavski ? Effichev à l'appareil ! dit-il quand son correspondant décrocha.

— Salut, vieux ! Je t'avais reconnu. J'allais t'appeler. » La voix de baryton de Koutavski était chaleureuse, presque enthousiaste, et Effichev crut percevoir une nuance de satisfaction dans le ton.

« Comment cela ? T'as du nouveau ? » demanda-t-il sans chercher à cacher son impatience.

« Seymon Weinstein. Cela te dit quelque chose ?

— Non. Rien du tout. Qui c'est, ce type ?

— Un universitaire juif qui commence un peu trop à ruer dans les brancards et qui ne va pas tarder à avoir des ennuis. Il est sous surveillance ponctuelle. On vient de s'apercevoir qu'il a rencontré au moins une fois la semaine dernière un individu qui correspond pas mal à la description de ton Lusan. Je viens de le faire envoyer chercher pour interrogatoire.

— Et qu'est-ce qu'il fait, ce Weinstein ?

— C'est un physicien, spécialiste de je ne sais plus quoi à l'université de Moscou...

— Un quoi ? »

CHAPITRE XV

TRANSSIBÉRIEN, 0 H 35 (16 H 35 GMT)

À travers ses paupières mi-closes, Lusan constata très vite que l'officier du KGB n'arrivait pas à lutter contre le sommeil. L'absence d'un quatrième voyageur dans le compartiment permettant à celui-ci de dormir sans être étouffé par la couchette supérieure qui n'avait pas été dépliée, le meilleur moyen de le surprendre était de se jeter carrément sur lui du haut de sa banquette. Le poids de sa chute et l'effet de surprise devraient jouer en sa faveur ; son adversaire n'aurait pas le temps de réagir et surtout de saisir l'arme qu'il avait glissée sous son oreiller. Ce détail d'ailleurs l'avait convaincu d'avoir vu juste. L'homme s'était absenté une vingtaine de minutes et, au regard suspicieux qu'il leur avait jeté, Lusan avait compris qu'il devait agir au plus vite. Le train roulait à pleine vitesse et, malgré l'obscurité, il devina que leur voisin s'était endormi sous l'effet du bercement lancinant des roues. C'était le moment ou jamais et il se décida à passer à l'action, en essayant de chasser de son esprit les conséquences du meurtre qu'il se préparait à commettre.

Roulant sur lui-même, il vint se poster sur le bord de sa couchette où, pendant quelques instants, il resta immobile, guettant la réaction du tchékiste. Ses yeux s'étaient accoutumés à la pénombre et il pouvait voir la crosse brillante du pistolet qui avait glissé jusqu'au creux de la banquette contre le dossier. Avec d'innombrables précautions, il replia sa jambe droite pour prendre appui sur elle et rampa jusqu'à l'extrême limite de sa couchette. Puis il ramena ses deux bras en avant et dans le même mouvement se laissa tomber.

Le choc fut plus rude qu'il ne s'y attendait et il se sentit glisser vers le sol. Au dernier moment, il parvint à retrouver son équilibre en s'agrippant à la gorge de son adversaire. Celui-ci n'avait pas eu le temps de prendre conscience de ce qui arrivait ; Lusan s'était collé contre lui et avait profité de son sursaut d'étonnement pour envelopper ses cuisses tout en glissant les pieds entre ses chevilles. Des deux mains, l'homme chercha à desserrer l'étreinte autour de son cou. Voyant qu'il n'y parvenait pas, il dégagea sa main droite pour tenter de saisir son arme. Comme Lusan l'avait remarqué, celle-ci ne se trouvait plus à la place où le colonel du KGB l'avait déposée. Affolé, celui-ci tâtonna fébrilement à sa recherche, mais, au moment où il allait la saisir, Lusan lui donna un brusque coup de tête, rabattant la main contre la paroi du wagon. Un cri de douleur s'échappa de la gorge de l'homme. Ses forces diminuaient avec rapidité et il tenta dans un dernier réflexe d'atteindre les yeux de son adversaire : ses doigts crochetèrent le visage de Lusan, s'efforçant de pénétrer dans les orbites. Déjà son pouce s'enfonçait dans l'œil droit de Lusan, qui ressentit une violente douleur. Mais le colonel aurait dû atteindre son but du premier coup pour avoir encore une chance de renverser la situation. Ses forces avaient trop décliné pour qu'il puisse maintenir sa prise et Lusan parvint à se dégager. Le doigt dérapa contre l'arête de son nez ; l'ongle avait tracé un sillon sanglant contre la joue, mais il était libre. Rentrant la tête dans les épaules, il appuya de toutes ses forces, comprimant inexorablement la trachée de son adversaire. L'homme du KGB était vaincu et, dans un ultime réflexe, ses mains s'agrippèrent aux bras de son vainqueur.

Il n'eut pas de soubresaut. La mort arriva presque sur le coup, sans que Lusan comprît que tout était fini. Ce fut Arvontev, qui s'était levé sans qu'il l'entendît, qui le força à relâcher sa victime et l'aida à se dégager de son ultime étreinte. Hébété, il s'assit sur la couchette

opposée, retrouvant petit à petit une respiration plus régulière. Il n'entendait plus rien et à sa grande surprise il réalisa qu'il ne ressentait rien non plus. Il venait de tuer pour la première fois et son esprit se refusait à réagir.

Debout contre la porte, Arvontev se taisait, mais il ne fit pas le moindre geste pour le réconforter. Ils étaient figés sur place, dépassés par ce qu'ils venaient d'accomplir, et ce fut en entendant un bruit dans le couloir quelques minutes plus tard que Lusan se força à bouger.

« Retournez vous coucher, dit-il à Arvontev d'une voix basse où malgré tout perçait un ressentiment évident.

— Qu'allez-vous faire ?

— Pour l'instant, rien. Vous avez vu la région. C'est bourré de camps militaires et on ne voit rien dehors pour l'instant. Il va falloir attendre le petit jour pour s'en débarrasser. En attendant, recouchez-vous et faites semblant de dormir. »

Arvontev avait perçu l'intonation de la voix de Lusan et jugea préférable d'obtempérer. Lusan réinstalla le cadavre dans une position qui pouvait paraître normale et en profita pour s'emparer de l'arme qu'il déposa sur sa couchette. Puis il fouilla dans la veste de sa victime à la recherche de son portefeuille. Il allait devoir se rendre dans le compartiment radio pour chercher la réponse que le colonel du KGB avait demandée et cette carte représentait son seul viatique pour y pénétrer.

Cinq minutes plus tard, il était remonté sur sa couchette. Le wagon était redevenu silencieux et peu à peu il sentait son rythme cardiaque s'apaiser.

Il venait de tuer un homme et il n'éprouvait toujours rien.

MOSCOU, 19 H 45 (16 H 45 GMT)

« Venez-en au fait, que diable !

— Nous n'avons pas eu le temps d'intervenir, général. Il nous a ouvert la porte et n'a opposé aucune résistance. Il nous a seulement demandé d'aller éteindre le gaz dans sa cuisine. Nous n'avions aucune raison de le lui refuser... Après tout nous venions juste le chercher pour un interrogatoire ordinaire et non pour l'arrêter.

— Vous n'avez pas pu empêcher son geste ?

— Non. Il nous a pris de vitesse. Il s'est jeté par la fenêtre la tête la première et s'est tué sur le coup. Il habitait au septième étage. »

Le lieutenant-général Koutavski avait écouté le rapport des deux subordonnés qu'il avait envoyés chercher Seymon Weinstein sans qu'aucune réaction puisse se lire sur son visage. À côté de lui, Effichev, à qui il avait proposé d'assister à l'entrevue, préférait ne pas intervenir. Il attendait que les deux hommes soient sortis pour aborder avec le directeur du cinquième directorat les dispositions nouvelles que le suicide de Weinstein imposaient de prendre.

« C'est bien. Vous pouvez disposer. J'attends votre rapport écrit », ordonna Koutavski d'une voix égale.

Au garde-à-vous, les deux inspecteurs eurent un bref instant la tentation de chercher à se justifier davantage, mais ils prirent le parti de se taire devant le regard glacial que leur jeta leur supérieur. Quand ils furent sortis, un bref silence s'installa dans la pièce. En temps ordinaire, Effichev n'aurait rien fait pour le rompre, mais ce genre de procédé ne marchait pas avec Koutavski et il se décida à parler le premier.

« À toute chose malheur est bon... On est maintenant certains que la piste passe par ce

Weinstein... Il ne reste plus qu'à fouiller.

— Fouiller quoi ? Je ne sais pas si tu te rends compte du travail...

— Quelle importance ! Tu as tout le monde nécessaire sous la main. Mets tout ton personnel là-dessus. Il nous faut la liste complète de toutes les connaissances que ce Weinstein pouvait avoir dans le monde scientifique en relation avec l'armée.

— Ce qui doit inclure un bon tiers de toute la communauté scientifique soviétique, si ce n'est pas plus..., soupira Koutavski.

— Et alors ? Il nous faut seulement une liste de noms. Je te l'ai dit, j'ai quelqu'un à Severodvinsk qui travaille sur les dossiers d'Orkov. Il est à peu près certain, d'après ses méthodes, qu'il a dû chercher à noyer les pistes. Quand mon agent nous aura communiqué la liste de ces dossiers, il suffira d'opérer par recoupement.

— Ce ne serait pas plus simple de tout miser sur cela ? Tu soupçonnes une défection. Contrôle tous les ingénieurs qui travaillent là-bas. Ce sera plus rapide.

— Tu oublies qu'avant tout c'est le GRU qui nous intéresse. Le reste, c'est la prime... Ce type, quel qu'il soit, ne nous intéresse que pour mettre un terme à une certaine politique du GRU.

— Et si ce type est vraiment important et qu'à cause de cette guéguerre il nous échappe ? » demanda Koutavski en constatant avec stupeur qu'Effichev n'avait pas dû envisager cet aspect du problème.

« Si j'étais à la milice, répondit Effichev en dissimulant les craintes que l'avertissement de Koutavski venait de susciter en lui, je te dirais qu'il y aurait de fortes chances pour que je me retrouve à régler la circulation... Comme ce n'est pas le cas, tu sais très bien que je ne peux pas me le permettre... De toute façon, Orkov est filé et je compte bien sur lui pour nous mener jusqu'au défecteur. Lui aussi a le dos au mur... »

IRKOUTSK, 0 H 50 (16 H 50 GMT)

Il avait commencé par sentir sa présence et son regard dans son dos. Coincé comme il l'était dans les étroits fauteuils du Tupolev 154, il avait mis du temps à découvrir qui le filait. En se rendant aux toilettes il avait croisé le regard d'un passager qui avait un peu trop tardé à se replonger dans la lecture de *La Pravda*, et il avait su dès lors à qui il avait affaire : à en juger par son allure extérieure, l'homme appartenait au KGB ; cette découverte avait glacé Orkov. Ayant eu beau s'attendre à cette confrontation, il avait mesuré d'un coup la précarité de sa situation : il n'avait aucun moyen de savoir comment le KGB était tombé sur ses traces et surtout l'étendue de ce qu'il avait mis à jour ; dorénavant il pouvait être arrêté à tout moment, et s'il ne parvenait pas à déjouer la filature son enquête échouerait – et il connaissait assez bien les méthodes du KGB pour être certain que celui-ci s'en attribuerait les résultats.

Par chance, ses trois années passées en poste à Irkoutsk lui avaient permis de bien connaître la ville. Sa marge de manœuvre était étroite mais, une fois qu'il se fut ressaisi, il envisagea avec plus de sérénité les différentes possibilités qui s'offraient à lui. La surveillance dont il était l'objet indiquait que l'enquête du KGB n'était pas aussi avancée que la sienne : dans le cas contraire, il aurait dû être intercepté ; tout laissait donc supposer qu'ils comptaient sur lui pour découvrir le fin mot de l'affaire. Ainsi possédait-il encore une longueur d'avance et il entrevoyait comment il allait pouvoir s'en servir.

Arrivé à l'aéroport d'Irkoutsk, après s'être forcé à dormir dans l'avion, il n'avait rien fait pour se dégager, laissant à ses adversaires le temps de se regrouper : comme il s'y était attendu, son suiveur avait été rejoint par une équipe locale ; pas moins de quatre hommes qui avaient suivi son car de l'Aeroflot jusqu'à la place centrale où il était descendu.

Très vite, les rues lui redevinrent familières. Il parvenait à s'orienter sans difficulté et échafaudait déjà le moyen de se débarrasser des suiveurs qui allaient se relayer derrière lui. La direction qu'il avait empruntée ne menait pas directement vers le cercle militaire où il avait l'intention de faire croire qu'il se rendait. Il comptait sur l'intuition de ses poursuivants, qui devaient connaître son dossier, pour les induire en erreur. Au bout d'un quart d'heure il avait acquis la certitude que son piège fonctionnait ; il avait réalisé une première rupture de filature dans une rue qui ne menait nulle part. Comme il s'y attendait, les deux hommes derrière lui le retrouvèrent là où il escomptait bien qu'ils le retrouvent ; ils étaient trop sûrs d'eux et il allait se servir de cette excessive confiance dans leurs propres capacités. La seconde équipe devait déjà l'attendre au cercle militaire. Sans se presser, comme pour donner l'impression qu'il allait une nouvelle fois chercher à les manœuvrer, il descendit vers le quai de l'Angara puis remonta vers le Musée de l'histoire qui se trouvait à moins de cinq cents mètres du cercle.

La rupture de filature qu'il effectua alors marcha à la perfection. Il redescendit vers les berges de l'Angara et la chance se mit de son côté : l'orage qui se préparait depuis son arrivée en ville éclata soudain dans un fracas assourdissant ; une pluie diluvienne se mit à tomber, réduisant considérablement la visibilité. Après s'être dirigé vers la rue Marat, avec ses multiples chantiers de réhabilitation qui n'avaient guère avancé depuis son départ d'Irkoutsk, il suivit l'antique voie de trolleybus qui le ramena un quart d'heure plus tard aux alentours de la gare. Un rapide coup d'œil lui permit de vérifier que personne ne l'y attendait. Bouillant d'impatience, il se dirigea vers les cabines téléphoniques pour joindre Iorenko : si le colonel avait les renseignements sur les passeports, il pouvait avoir quitté la ville dans les deux prochaines heures.

L'orage perturbait les communications, la liaison avec Moscou, quand il parvint à l'obtenir, était à peine audible. Il avait demandé à l'opératrice le second numéro de téléphone que Iorenko lui avait donné et qui permettait d'obtenir la salle de garde de la rue Petrovka ; l'officier de permanence devait être prévenu et Iorenko descendrait prendre la communication. Il était entendu en effet qu'Orkov utiliserait ce numéro dans l'éventualité où il aurait été suivi : la ligne personnelle de Iorenko ayant alors de fortes chances d'avoir été mise sur table d'écoute, ils avaient jugé préférable d'utiliser cette pièce qui, en raison de l'appareillage électronique qui s'y trouvait, était vérifiée chaque jour.

« Allô, Orkov ? » Le colonel devait attendre son coup de fil, car il avait mis moins de deux minutes pour prendre son appel. « Des emmerdements ? »

— Oui. Comme prévu. J'ai été suivi depuis Moscou. Le KGB.

— Vous en êtes certain ?

— Oui. Aucun doute possible.

— Alors, cela explique tout... L'enquête sur la mort de Lerner a été suspendue sans que l'on me donne de raisons... Il s'agissait donc d'une intervention du square Dzerjinski. C'était la seule explication possible, mais je ne voulais pas y croire. » Iorenko parlait d'un ton posé et paraissait même soulagé d'être enfin délivré de l'incertitude qui le rongait depuis le début de la soirée. « Qu'est-ce qu'ils savent ? »

— Je n'en sais rien. Ils se sont contentés de me suivre. Ils ont donc eu vent de quelque

chose. Mais soit ils ne connaissent pas ce que nous recherchons, soit ils le savent mais n'ont pas les moyens de l'atteindre. Dans les deux cas, ils comptent sur moi.

— Ce qui, tout compte fait, n'est pas si mauvais... » Malgré la distance, Orkov perçut une sorte de jubilation dans la voix du colonel et lui-même se sentit libéré de ses appréhensions.

« D'autant plus que je les ai semés.

— Et que moi j'ai les renseignements... Vous pouvez noter ?

— Oui, allez-y. Je vous écoute, répondit Orkov qui avait déjà sorti un stylo et un calepin.

— Alors, Lusan voyage sous le nom de Youli Vymchitz. V-Y-M-C-H-I-T-Z, épela Iorenko.

Numéro de passeport : 071.293.923 E.

— D'accord, c'est noté. Et l'autre ? demande Orkov en évitant de prononcer le nom d'Arvontev.

— L'autre ? Vous n'imaginerez jamais. Il a choisi l'identité d'un rabbin : Uri Abramov. A-B-R-A-M-O-V. Numéro de passeport : 044.342.514 E.

— Et comme description ?

— Abramov s'est fait pousser la barbe ; Lusan a seulement modifié sa coiffure, avec les cheveux tirés en arrière. »

La situation était loin d'être brillante, et pourtant Orkov avait retrouvé toute son énergie. Iorenko venait de lui communiquer les renseignements dont il avait besoin et il n'avait jamais été aussi près de rattraper Arvontev. Ce n'était plus maintenant qu'une question d'heures et ce délai il l'obtiendrait, quitte à recourir à la violence.

« Fantastique, colonel ! Avec ça, on les tient ! dit-il en se retenant pour ne pas crier.

— Je l'espère bien, major. Je l'espère bien. Maintenant c'est à la portée du flic le plus minable. Et vous n'êtes pas un flic minable, n'est-ce pas, Orkov ? Sinon vous ne vous seriez jamais fourré dans un tel bordel... »

TRANSSIBÉRIEN, 1 H 10 (17 H 10 GMT)

Le déchaînement de la violence l'avait anesthésié. Il en voulait à ce mort d'avoir été tué, d'avoir compris aussi vite ; il en voulait à Lusan d'avoir tué ; il s'en voulait de ne pas avoir résisté. Les arguments de Lusan l'avaient convaincu. Facilement, beaucoup trop facilement. Le colonel du KGB en savait trop, c'était vrai. Son élimination rentrait dans le cours des choses ; elle était indispensable et il l'avait admise. Dans l'abstrait. Quand elle ne voulait rien dire. Il n'avait même pas protesté ni même cherché une autre solution, qui, il en avait conscience, n'existait pas. Toute la scène s'était déroulée sans qu'il intervienne, comme s'il avait tenté de se persuader qu'elle ne le concernait pas. Il y avait assisté en spectateur impuissant et il ne savait pas quelle aurait été sa réaction si le sort avait été défavorable à Lusan. Sans doute n'aurait-il pas plus bougé. Il n'aurait pas cherché à se protéger ni à fuir : cela n'aurait servi à rien. Il admettait la fatalité pour lui, mais il ne pouvait l'invoquer pour les autres. Pour Lusan. Pour Yasha et Weinstein. Il était responsable de ce qui leur arrivait comme il était responsable de la mort de ce colonel.

Pourtant, une fois de plus, sa logique était prise de court. Elle le contraignait à poursuivre. Se livrer ? Cela n'avait plus aucun sens maintenant. Il y avait ce meurtre et il pouvait être certain qu'on finirait par lui arracher des aveux complets. Il devait continuer pour Yasha, pour Lusan et les autres. Le suicide ? On n'expiait pas en fuyant, toute question de religion mise à part. Là encore, il était condamné à faire face en allant de l'avant. Il avait enclenché le

mouvement mais il n'était plus que le rouage d'un mécanisme qui le briserait. Il était emporté malgré lui, comme ce cadavre avait été emporté. Sans résister. Sans pouvoir rien arrêter.

La mort le dépassait. Elle déclenchait des questions auxquelles il n'avait jamais pu répondre. Subitement, le corps décharné de sa mère allongé dans la bière qu'on allait refermer se substituait au cadavre qu'il avait sous les yeux. Il avait été incapable de la pleurer et il lui en avait voulu de lui faire prendre la mesure de sa solitude en se laissant mourir, sans rompre le silence qui s'était instauré entre eux. Il se sentait gagné par la même incompréhension. Son sentiment de culpabilité était identique à celui qu'il avait éprouvé devant ce cercueil veillé par quatre candélabres. Il avait été responsable pour avoir voulu rester seul. Il demeurait assez lucide pour comprendre qu'il était à nouveau coupable d'avoir présumé de ses forces. La mort le rappelait à l'ordre avec la même brutalité et il sut que, une fois de plus, il était trop tard pour réagir.

NEW YORK, 12 H 15 (17 H 15 GMT)

« Tu es passé à ton bureau, hein ? » Jennifer détaillait Stanley, moins pour le forcer à ne pas mentir que pour voir sa réaction.

« Oui. Mais on part ce soir. Nous avons de la chance, il y a eu deux annulations. En plus, j'ai une surprise pour toi. Regarde. » Stanley tendit les billets d'avion qu'il avait été chercher et Jennifer s'en empara sans chercher à cacher sa curiosité.

Elle ouvrit la pochette du premier billet et mit quelque temps à réaliser. Comment si elle n'était pas bien sûre de ce qu'elle avait lu, elle ouvrit le second et son visage s'épanouit. Tenant toujours le billet à la main, elle tourna les talons et Stanley n'eut pas le temps de la rattraper.

« Où vas-tu ? demanda-t-il, déçu par l'attitude de Jennifer.

— Attends ! Ne bouge pas ! »

Jennifer alla dans la salle de bain et en revint en portant à la main une petite boîte de plastique blanc.

« Je l'avais fait avant de savoir. Maintenant, c'est encore plus merveilleux. Tiens, regarde. »

Stanley ouvrit la boîte et y découvrit avec stupéfaction le stérilet auquel Jennifer n'avait jamais voulu renoncer.

« Tu fais des provisions ? demande-t-il sans comprendre.

— Tu ne vois pas qu'il n'est pas neuf. En général, ce genre de chose ne s'achète pas d'occasion.

— ... Mais ! »

Il n'eut pas le temps de répondre que déjà Jennifer s'était précipitée dans ses bras.

« Je l'avais décidé hier, mais je voulais te faire la surprise d'ici une dizaine de jours, quand il en aurait été temps. Je n'ai pas pu attendre pour te l'annoncer... C'est bien vrai ? Tu n'as pas à revenir avant le 15 octobre ?

— C'est pour cela que j'ai été au bureau, ma chérie, répondit doucement Stanley en lui caressant les cheveux. Quitte à aller aussi loin, autant en profiter pour faire un peu de tourisme et j'ai pensé que nous pourrions visiter le Japon au retour... Tu es contente ?

— Et toi ? »

MOSCOU, 21 H 30 (18 H 30 GMT)

KOMITET GOSUDARSTVENNOY BEZOPASNOSTI

1^{er} DIRECTORAT GÉNÉRAL

1^{er} DÉPARTEMENT

ANTENNE DE WASHINGTON

REZIDENT : ANATOLY CHOTKOV

DESTINATAIRE :

COLONEL YEVGUENYI RYASLYZINE

RAPPORT REÇU LE 30 AOÛT À 21 H 10

RAPPORT TRANSMIS AU LIEUTENANT-GÉNÉRAL GRIGORI EFFICHEV,
III^e DIRECTORAT

... Conformément à votre instruction du 30 courant, nous avons procédé à l'enquête demandée et portons à votre connaissance les conclusions suivantes :

1. Une cellule de crise a été constituée par la CIA dans les installations de Langley depuis le vendredi 26 août. D'après notre contact au sein du personnel de sécurité, la direction en aurait été confiée à Ralph Pritchard, directeur de la division URSS/Est-Europe. L'objet de cette cellule de crise demeure inconnu.

2. Le Conseil national de sécurité s'est réuni en deux occasions le vendredi 26 août et le lundi 29. La première fois, les personnalités y assistant ont pénétré par l'entrée des services administratifs de la Maison Blanche. La seconde fois, elles ont utilisé le passage situé dans le département du Trésor. Lors de cette seconde réunion, nous avons acquis la certitude qu'une importante délégation du Pentagone conduite par le secrétaire à la Défense, Herman Harrington, et le chef d'état-major, le général Gilpin, a été vue pénétrant à l'intérieur du département du Trésor. L'objet de ces réunions demeure inconnu.

3. L'amiral Melvyn Eldam, ancien responsable des sous-marins de l'US NAVY, a été formellement identifié à Washington. D'après nos renseignements, il serait arrivé dans la capitale fédérale le 26 août et aurait assisté aux deux réunions du NSC. L'objet de sa présence demeure inconnu.

Continuons enquête...

IRKOUTSK, 3 H 40 (19 H 40 GMT)

« Est-ce que vous étiez de service la nuit dernière ?

— Oui. Pourquoi ?

— Auriez-vous vu cet homme ?

— Non. Jamais vu.

— Et celui-là ?

— Pas plus. Désolé. »

Orkov rempocha ses photos et quitta le guichet après avoir remercié l'employé qui aussitôt referma les yeux. Il était furieux d'avoir perdu deux grandes heures à se cacher. Alors

qu'il commençait ses recherches d'après les dernières informations communiquées par Iorenko, il avait eu la désagréable surprise de voir pénétrer dans la gare deux des hommes du KGB qui l'avaient pris en filature. Par chance un train venait d'arriver, et dans la cohue il avait pu s'échapper sans se faire remarquer. À une centaine de mètres à l'extérieur de la gare, il avait trouvé un poste d'observation d'où il avait pu guetter les alentours et la voiture de ses poursuivants, garée sans précaution sous un lampadaire. Il avait dû patienter jusqu'à ce qu'ils se décident à quitter les lieux et la fureur qui se lisait sur leurs visages avait un peu compensé cette perte de temps. Dans l'intervalle, par contre, une partie du personnel de nuit était partie et l'employé du seul guichet des billets encore ouvert n'avait pas reconnu les photos de Lusan et d'Arvontev qu'il lui avait présentées. Les rares personnes qu'il avait pu interroger lui avaient toutes fourni des réponses négatives et il en était contraint à se rendre au poste de la milice.

Celui-ci se trouvait à l'autre extrémité du hall. La partie réservée au public était délimitée par un long comptoir de bois, le long duquel était plaquée une table de formica. Les murs étaient recouverts à hauteur d'homme de notes de service et une batterie de classeurs métalliques complétait l'ameublement. Trois miliciens assis derrière le comptoir le regardèrent avec indifférence pénétrer dans le local.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » demanda le plus âgé qui portait des insignes de sergent. L'homme était resté assis et, à son ton peu amène, Orkov comprit qu'il les dérangerait.

« J'aurais besoin d'un renseignement. Major Alexandre Orkov du Glavnoe Razvedyvatel'noe Upravlenie », répondit-il en brandissant sa carte d'identification d'un geste autoritaire.

Le milicien se leva sur-le-champ et se raidit en examinant la carte. Orkov nota avec amusement que ses deux subordonnés en profitaient pour resserrer d'un geste réflexe leur nœud de cravate.

« Quelle sorte de renseignement voulez-vous, major ? redemanda le policier d'un ton devenu presque servile.

— Étiez-vous de permanence la nuit dernière ?

— Oui. C'est notre semaine.

— Alors, j'aurais besoin de savoir si vous reconnaissez ces deux hommes. » Orkov avait tendu tout en parlant les photos de Lusan et d'Arvontev et scrutait avec impatience le visage de son interlocuteur, dans l'attente de sa réaction. La moue dubitative qui apparut sur ses traits le renseigna aussitôt.

« Non, désolé, major. Je n'ai pas vu ces hommes. Mais moi je n'ai pas bougé d'ici. Demandez plutôt à mes collègues. Ils vadrouillent en permanence dans la gare. » Le milicien avait passé les photos aux deux autres policiers et restait debout, sans savoir quelle attitude adopter.

Orkov se tourna vers les deux miliciens, qui s'étaient levés à leur tour. Le premier examinait avec attention la photo d'Arvontev ; il la tendit à son camarade en indiquant d'un mouvement de tête que le cliché ne lui évoquait rien. Le portrait de Lusan ne lui rappelait rien non plus, mais en le saisissant le second milicien réagit immédiatement.

« Lui, je le reconnais, dit-il en s'adressant à Orkov.

— Vous en êtes sûr ?

— Ah oui ! À cent pour cent. Je me rappelle très bien. Il était dans les toilettes en train de se recoiffer quand j'ai été vérifier qu'il n'y avait pas de bidasse en train de se droguer. Vous comprenez, c'est plein de militaires par ici. Et en général, c'est l'endroit qu'ils choisissent

pour fumer de la drogue ou se piquer...

— Et alors ? Vous lui avez parlé ? demanda Orkov qui n'avait rien à faire de ces histoires de drogués.

— Oui. Un petit peu. Mais il n'était pas très causant. Son train allait arriver. »

Orkov touchait au but et soupira d'aise.

« Quel train ? Il allait où ? Vers Vladivostok ou vers la Mongolie ?

— D'après ce que j'ai pu comprendre, il prenait le train de 0 h 15. Le Transsibérien pour Khabarovsk et Vladivostok.

— Est-ce que vous auriez un horaire de la ligne ? questionna Orkov qui avait du mal à tempérer son impatience.

— Bien entendu, major. Attendez », répondit le sergent en allant ouvrir un classeur métallique. De toute évidence il aurait voulu en savoir plus, mais l'attitude hautaine adoptée par Orkov refrénait sa curiosité. « Tenez, voilà ! Vous pouvez le garder, nous en avons d'autres. Si vous voulez, nous pouvons établir le contact radio avec le train.

— Non, non. Pas la peine.

— Si vous préférez, on peut avertir le poste de contrôle sur la ligne pour qu'il intercepte vos bonshommes.

— Qui vous parle d'intercepter qui que ce soit ? répliqua Orkov d'un ton abrupt. Surtout, ne vous en mêlez pas. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Oui, major.

— Vous vous contentez de rédiger votre rapport et vous attendez que je vous recontacte », mentit Orkov qui désirait avant tout conserver les mains libres.

Deux minutes plus tard, il se retrouvait dans le hall de la gare. D'après l'horaire qu'il venait de consulter, il pouvait rattraper le train vers Bielogorsk ou Blagovechtchensk et il n'avait nul besoin de faire appel à la milice. Il disposait enfin d'éléments suffisants pour faire intervenir ses supérieurs et était en mesure de demander tous les moyens qu'il pouvait désirer. Bien plus, la course-poursuite contre Arvontev s'était muée en course contre la montre avec le KGB et cela allait lui épargner d'avoir à s'expliquer. Il était conscient de placer l'état-major devant le fait accompli, mais celui-ci allait devoir le soutenir et c'était tout ce qui comptait. Quand viendrait l'heure des justifications il aurait récupéré Arvontev et toutes les difficultés s'aplaniraient d'elles-mêmes. Rien ne pouvait plus l'empêcher de réussir.

Son enquête était achevée.

Le dernier acte pouvait commencer.

TRANSSIBÉRIEN, 5 H 05 (20 H 05 GMT)

Le jour commençait tout juste à se lever et les interstices du store de toile diffusaient une lumière incertaine. Le compartiment était toujours plongé dans l'obscurité et seuls les contours des objets placés près de la fenêtre prenaient timidement forme. Lusan devinait, plus qu'il ne discernait, le haut du crâne du cadavre. Le rythme immuable des roues sur le ballast se brisait à intervalles réguliers sur le passage d'un aiguillage et créait, quand on y prêtait attention, un effet presque hypnotique. Sortant de la torpeur qui l'envahissait, il se laissa glisser sur le sol. Arvontev qui semblait l'attendre se redressa, et Lusan posa un doigt sur sa bouche pour lui indiquer de ne pas faire de bruit. Relevant le store, il essaya de percer la brume épaisse qui recouvrait le paysage. De loin en loin une trouée permettait de discerner

les alentours. Il n'y avait pas trace d'activités militaires dans les environs. D'après le peu qu'il pouvait deviner, une route longeait la voie de chemin de fer à une vingtaine de mètres de distance. C'était loin d'être l'endroit idéal pour ce qu'ils avaient à faire, mais ils ne pouvaient plus attendre davantage. S'ils parvenaient à jeter le corps assez loin, il glisserait au bas du remblai et il ne serait pas repéré dès le prochain convoi. Par contre le premier véhicule qui passerait sur la route le remarquerait, et Lusan se demanda quelle pouvait être l'importance de la circulation dans cette région. Se retournant vers Arvontev, il lui fit signe de se préparer et baissa la vitre. Une bouffée d'air frais envahit le compartiment. Il respira avec avidité et se laissa fouetter par le vent pour se réveiller.

Derrière lui, Arvontev tentait de bouger le corps qui avait déjà commencé à se raidir, rendant son déplacement malaisé. Lusan constata qu'ils devraient le jeter la tête la première et indiqua par gestes à Arvontev comment il entendait procéder. Ils le tirèrent en arrière de façon à pouvoir le soulever, puis revinrent le prendre par les épaules. Grimant sur les couchettes, ils l'amènèrent jusqu'à la rambarde d'acier qui barrait l'ouverture à mi-hauteur. Quand ils y furent parvenus, ils déposèrent la tête en équilibre pour reprendre leur souffle. La rigidité cadavérique avait modifié le poids du corps et Lusan ne s'attendait pas à rencontrer de telles difficultés.

Dans la position où ils se trouvaient, les cheveux du mort flottaient au vent et lui donnaient une impression de vie en dépit du teint cireux de son visage. Les pieds traînaient par terre et il ne leur restait plus qu'à faire levier pour le basculer par la fenêtre.

Toujours sans dire un mot, Arvontev indiqua à Lusan de ne pas bouger. Redescendant de la couchette sur laquelle il était monté, il prit un drap qu'il déchira en plusieurs morceaux pour effacer les empreintes qu'ils auraient pu laisser sur le corps. Puis il tendit à Lusan deux de ses morceaux de chiffon et s'enveloppa les mains de la même façon. Ils n'avaient pas d'illusions à se faire : le cadavre serait vite identifié ; par contre il importait que l'on ne puisse pas remonter jusqu'à eux et surtout jusqu'à Lusan qui, lui, tenait à rester en URSS.

« Merci, dit celui-ci à mi-voix. Je n'y avais pas pensé. »

Arvontev ne lui répondit pas et lui fit comprendre que ce remerciement était inutile.

Ils étaient sur le point de soulever le corps quand une porte claqua dans le couloir. Tous deux se figèrent sur place. Lusan sentait le sang battre contre ses tempes et n'osait même plus rabaisser son fardeau. La personne dans le couloir ne paraissait pas désireuse de bouger et ils entendirent le bruit caractéristique d'un briquet qu'on referme : un lève-tôt qui sacrifiait au rite matinal de la première cigarette, et il était assez près de leur compartiment pour pouvoir entendre tout ce qui s'y passait. Arvontev semblait absent mais des gouttes de sueur apparurent sur le visage de Lusan. La tête de sa victime se balançait toujours dans le vide et ils pouvaient à tout moment traverser un des villages disséminés le long de la voie, à moins qu'un autre passager tout aussi matinal n'eût l'idée de se pencher par la fenêtre de son compartiment. Lusan comptait les secondes, et il leur fallut attendre trois bonnes minutes pour que la personne se décide à s'éloigner en direction du samovar installé à l'autre bout du wagon.

Après avoir jeté un dernier regard par la fenêtre, Lusan indiqua à Arvontev que c'était le moment. La barre d'appui facilita leur travail. Le corps dépassait maintenant jusqu'à la ceinture et tenait en équilibre, prêt à basculer. Pendant qu'Arvontev le maintenait, Lusan descendit de sa couchette et saisit les pieds du cadavre.

D'une brusque poussée, il le catapulta dehors. Entraîné par la vitesse du train, le corps parut flotter un instant. Puis Arvontev le vit tomber, à la limite du remblai, la tête et le torse

prêts à basculer. Une seconde il sembla s'immobiliser, et Lusan qui s'était approché serra nerveusement le rebord de la fenêtre. Puis, comme s'il était encore animé d'un reste de vie, le cadavre reprit son mouvement et glissa d'un coup au pied du remblai.

Lusan se sentait libéré d'avoir achevé cette macabre besogne. La peur d'être surpris qu'il avait eue l'empêchait d'éprouver le moindre sentiment : il s'était délivré d'une menace précise et n'était plus en état de penser à autre chose. De son côté, Arvontev agissait en automate. Lusan voyait bien qu'il était bouleversé mais, à force de vouloir demeurer impassible, son attitude était presque choquante. Il avait entrepris de faire disparaître sur la couchette de l'homme du KGB toutes les empreintes qu'ils avaient pu y déposer et astiquait avec énergie le moindre recoin.

« Très bien ! Continuez de ce côté-là. On fera le reste avant de descendre. Sinon, ça ne servira à rien », dit Lusan d'une voix froide où perçait malgré tout un certain étonnement né de l'attitude d'Arvontev. Mais ce n'était pas le moment de se poser de telles questions et il se força à revenir aux détails pratiques. « Je balancerai la mallette tout à l'heure. Ce sera moins voyant. Il vaut mieux attendre une cinquantaine de kilomètres.

— Et pour la radio, que comptez-vous faire ? demanda Arvontev sur le ton d'une personne ne laissant rien au hasard.

— Il n'avait pas l'air bien pressé quand il est revenu de télégraphier. La réponse est peut-être arrivée mais autant attendre qu'il y ait un peu plus de mouvement pour y aller. Cela attirera moins l'attention. J'irai vers sept heures. Je pense que ce sera suffisant. »

Lusan se tut et remonta s'allonger sur sa couchette pour réfléchir. Ils venaient de gagner un répit supplémentaire, mais ils étaient encore à plus de six cents kilomètres de Blagovechtchensk où ils devaient descendre. Ils avaient été obligés d'agir de la sorte et Lusan n'en éprouvait nul remords. Néanmoins ils venaient de semer un nouveau jalon sur leur piste, et il était certain que leurs poursuivants sauraient vite tirer les conclusions qui s'imposaient. Tout dépendrait de l'heure à laquelle serait retrouvé le cadavre. Chaque tour de roue les rapprochait de leur destination, mais ils avaient signé leur présence et tôt ou tard le train serait investi.

Dans l'intervalle ils devaient avoir disparu, quelle que fût la distance qui leur resterait à parcourir par leurs propres moyens.

MOSCOU, 1 H 55 (22 H 55 GMT)

Vaincu par la fatigue, le général Effichev s'était endormi sur le canapé de son bureau. Il y avait plus de quarante-huit heures qu'il ne s'était pas couché et il avait jugé préférable de récupérer un peu plutôt que de chercher à vaincre le sommeil. Par expérience, il savait que son enquête s'achevait. D'ici quelques heures, il aurait percé le mystère dont s'était entouré Orkov et il lui faudrait le prendre de vitesse, ce qui n'était pas acquis d'avance. En s'allongeant il avait repensé à la dernière réflexion du général Koutavski, et la possibilité que le défecteur fût plus important que la rivalité KGB-GRU à laquelle il était censé mettre un terme s'était peu à peu imposée à son esprit. Tous les indices, et notamment les informations reçues de Washington, allaient dans ce sens. Mais si tel était le cas, il ne disposait plus de filet de protection et le moindre faux pas lui serait fatal. C'est pourquoi il allait avoir besoin de toute sa lucidité et il avait estimé plus sage de perdre quelques heures plutôt que de flancher au moment crucial.

La sonnerie du téléphone le réveilla en sursaut. Il se redressa sur le coude et étendit le bras pour allumer : à sa montre il était presque deux heures. Il prit le temps d'enfiler le gilet de flanelle qu'il conservait dans son bureau avant d'aller décrocher.

« Allô ! Général Effichev », grogna-t-il d'une voix encore ensommeillée, en étouffant un bâillement.

« Mes respects, camarade général. Capitaine Svyetchi. Excusez-moi de vous déranger à cette heure-ci, mais j'ai les renseignements que vous m'avez demandés. »

D'un coup, Effichev fut complètement réveillé.

« Qu'avez-vous obtenu ? Sur quoi Orkov travaillait-il ?

— Je ne peux pas vous répondre avec certitude, général, répondit le capitaine après une hésitation. Mais je crois pouvoir vous donner trois noms, trois dossiers sur lesquels le major Orkov travaillait avant de demander une permission.

— Je vous écoute, dit Effichev en saisissant un stylo et son bloc-notes.

— Youli Saradjan...

— Épelez-moi ça, s'il vous plaît !

— S-A-R-A-D-J-A-N. C'est un ingénieur métallurgiste spécialisé dans les soudures. Il travaille au chantier naval depuis deux ans.

— Pas de détails pour l'instant. Vous me ferez parvenir les dossiers quand vous aurez raccroché. Le deuxième !

— Très bien général. Le deuxième est un certain Veniamin Kalmanovski. Un autre ingénieur, spécialisé dans la propulsion des sous-marins nucléaires. Il travaille ici depuis cinq ans.

— Et le dernier ?

— Lev Arvontev. Directeur du département de recherche.

— Sur les trois, c'est lui le plus important ? » s'enquit Effichev. Le nom d'Arvontev lui rappelait quelque chose et il était certain de l'avoir entendu prononcer en plusieurs occasions.

« Sans conteste possible, général. Arvontev a joué un rôle considérable dans la mise au point de nos derniers sous-marins des classes Typhoon et Alpha.

— Donc il dépendrait plutôt du Conseil de défense ?

— C'est exact, général. Il relève ainsi du KGB et non du GRU, ce qui pourrait expliquer les précautions dont s'est entouré le major Orkov. En outre, Arvontev est le seul à ne pas se trouver pour le moment à Severodvinsk. Il serait en vacances. »

Le général Effichev resta silencieux quelques instants avant de reprendre : « Très bien, capitaine. Vous avez fait un excellent travail. Envoyez-moi ces trois dossiers par télécopieur et tout ce que vous pourrez réunir sur Arvontev. Surtout, que ceci ne s'ébruie pas. Soyez discret et transmettez la consigne à vos informateurs. »

Effichev raccrocha le combiné. Le puzzle se remettait en place et les rares informations qu'il connaissait sur Arvontev lui revenaient en mémoire. Il avait encore besoin d'une confirmation. Une seule. Et quand il l'aurait, il déclencherait la plus gigantesque chasse à l'homme jamais organisée sur le territoire soviétique.

Mais déjà, il avait la très nette impression de sentir sur sa nuque le regard glacial du vieillard du Kremlin qui lentement se mourait derrière les hauts murs de l'ancienne citadelle des tsars.

« Hey, Chong ! Dépêche-toi. Tu vas rater ton avion.

— Ça va, ça va. J'arrive. Je vais finir par croire que tu as hâte de te débarrasser de moi.

— Et comment donc ! C'est ma première semaine de liberté depuis que nous sommes mariés et je ne devrais pas en profiter ? »

Karol attendait que Chong réagisse, mais celui-ci se contenta de grommeler : il était trop préoccupé par ailleurs à réassortir les paires de chaussettes qu'il entendait emporter pour pouvoir se permettre de lui répliquer. Une remarque entraînant une autre, il savait comment la suite se passerait. De fil en aiguille ils se retrouveraient, sans savoir comment, très loin de leur point de départ, et le temps qu'ils épuisent le sujet son avion serait déjà à mi-chemin entre Washington et New York.

Karol se leva et vint se frotter contre le dos de Chong, accroupi face à son tiroir de commode. Sans se retourner, il attrapa les jambes de sa femme et accentua un bref instant la pression de leurs deux corps. Bien entendu, il avait dû renoncer à passer à la bibliothèque de Georgetown et il partait sans le costume d'été qu'il n'avait pas eu le temps de passer chercher chez le teinturier. Quant au repas qu'il aurait dû préparer, il s'était résumé à une poignée de fruits secs, accompagnés de thé glacé qu'il avait quand même eu le courage de descendre prendre dans la cuisine. Ils venaient de passer la journée au lit où ils avaient tenté d'oublier l'échéance de cette première séparation de leur mariage.

« Allez. Il faut partir maintenant. Je descends mettre la voiture en marche, déclara Karol en se dégageant.

— Je te rejoins tout de suite. Je n'en ai plus que pour une minute », dit Chong en fourrant deux paires de Burlington dans son sac de voyage.

Il passa en revue l'inventaire de ce dont il allait avoir besoin et, rassuré, ferma son bagage. Il vérifia dans son portefeuille qu'il n'avait pas oublié le document que lui avait remis l'ambassade et, une dernière fois, embrassa la chambre du regard avant de sortir sur le palier. Quand il rejoignit Karol, le moteur de leur Morgan tournait déjà. Au moment où la voiture démarrait, il ne put s'empêcher de se retourner sur leur maison.

Ils étaient tous deux trop fatigués pour être en mesure de parler. Karol conduisait avec prudence, une main tenant le volant, l'autre posée sur le levier de changement de vitesse. Chong se contenta d'envelopper sa main gauche et ils arrivèrent au Washington National Airport sans avoir échangé une seule parole.

« Ce n'est peut-être pas la peine d'aller au parking, suggéra-t-il au moment où Karol mettait son clignotant pour se diriger vers l'aire de stationnement.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Je préférerais que tu ne m'accompagnes pas, c'est tout... Tu ne m'en veux pas ? »

Sans répondre, Karol reprit la voie d'accès direct à l'aérogare et Chong serra sa main pour la remercier de sa compréhension.

« Monsieur est arrivé ! déclara Karol quelques instants après en freinant devant le bâtiment principal.

— Et monsieur doit combien pour la course ?

— Un long et voluptueux baiser comme il sait si bien les faire quand il veut bien s'en donner la peine, répondit Karol en coupant le contact. Après cela, il sera libre de faire ce qu'il veut et de se débarrasser de sa femme.

— Ça va. C'est pas trop cher payé... J'ai même l'impression que les prix baissent. »

Chong se tourna vers Karol et l'attira vers lui. Le frein à main et le levier de changement de vitesse entravaient leurs mouvements. Seules leurs lèvres se touchèrent et ils découvrirent en même temps que cette journée passée à faire l'amour n'avait pas épuisé leur passion. Chong sentait de longs frissons parcourir le corps de Karol et celle-ci le mordit presque sauvagement.

Lorsqu'ils se séparèrent pour reprendre leur souffle, Chong sentit Karol se raidir.

« Alors, j'y vais, dit-il sans bouger.

— Oui. C'est cela. Vas-y maintenant, répondit Karol en regardant droit devant elle.

— Tu sais, ce ne sera pas long. Dans une semaine, dix jours au maximum, je serai de retour.

— Je le sais... Allez, pars ! Nous sommes idiots tous les deux. » Karol s'était retournée vers lui et se contraignait à sourire.

« Et alors, on a le droit d'être idiots. Pour moi aussi ça me paraît énorme et j'aimerais être déjà de retour. » Chong se pencha en avant pour déposer un dernier baiser sur la main de Karol et saisit aussitôt son sac de voyage.

Il sortit de la voiture et essaya de sourire à son tour.

« J'ai encore le droit d'être stupide ? demanda Karol d'une voix anormalement basse.

— Autant que tu le souhaites. J'aime quand tu es stupide.

— Essaie de m'appeler aux escaliers et en arrivant. Tu sais que j'ai peur de l'avion.

— C'est promis... C'est tout ?

— Non... Je voulais encore te dire que je t'aime. »

MOSCOU, 6 H 10 (3 H 10 GMT)

Comme prévu, la confirmation qu'il attendait se trouvait bien dans les archives du cinquième directeur. Le nom d'Arvontev apparaissait avec régularité dans le dossier de Seymon Weinstein et les recoupements avaient été plus faciles à opérer qu'Effichev ne s'y était attendu. Les deux hommes avaient poursuivi leurs études ensemble à l'université de Moscou et leur spécialisation ultérieure avait été assez proche pour qu'ils soient amenés à se rencontrer en de nombreuses occasions. Tous les colloques, comités d'experts ou conférences auxquels ils avaient assisté ensemble avaient été recensés ; il n'y avait certes aucune trace de relation particulière entre les deux hommes, mais la régularité de ces rencontres constituait la preuve formelle qu'ils ne s'étaient pas perdus de vue. De surcroît, tous deux étaient juifs et, avec le suicide de Weinstein, Effichev tenait une argumentation pour obtenir les moyens qu'il allait demander.

Dans l'intervalle il s'était fait communiquer le dossier d'Arvontev, qui était venu compléter les informations parvenues de Severodvinsk. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour se convaincre de l'importance du scientifique et il savait que dorénavant l'affaire relevait du Politburo et du premier secrétaire. À aucun prix Arvontev ne devait franchir les frontières et, si l'on devait se fier à Orkov qui était parti à sa poursuite au fin fond de la Sibérie, les gardes frontières du neuvième directeur ne pouvaient assumer seuls la surveillance d'un territoire aussi étendu. L'armée allait devoir collaborer, et cela, seul le premier secrétaire pouvait l'obtenir.

« Vous avez le camarade Tchekev en ligne, général. Je vous le passe. » La voix de son secrétaire venait de grésiller dans l'interphone et Effichev décrocha son récepteur.

« Effichev ? Ici Tchekev ! Vous m'avez fait appeler. Vous avez donc du nouveau ?

— En effet. Il faut que je vous voie le plus tôt possible.

— C'est grave ?

— Oui. Très.

— Alors venez chez moi. Je vous attends.

— Je vous remercie. J'arrive tout de suite. Mais avant j'ai deux choses à vous demander.

— Faites, général. Je vous écoute. » Tchekev avait perçu à l'intonation d'Effichev le sérieux de la situation et compris que son subordonné était confronté à une crise grave, impliquant le Comité de sécurité de l'État au-delà de ce qu'ils avaient imaginé au départ.

« Premièrement, commença Effichev en choisissant avec soin chacun de ses mots, j'ai besoin que vous mettiez en alerte immédiate le neuvième directorat.

— C'est vraiment indispensable ?

— Absolument.

— Alors, d'accord, répondit Tchekev sans hésiter, je les appelle tout de suite et je leur demande de se mettre à votre disposition.

— Je vous remercie, camarade. » Effichev essayait de paraître le plus naturel possible, mais lui-même s'entendait parler d'une voix altérée. « Deuxièmement, il faut que vous obteniez une entrevue avec le premier secrétaire pour la fin de matinée. Il se peut que nous n'en ayons pas besoin, mais il se peut aussi que nous ayons besoin de la défense antiaérienne pour empêcher une tentative d'exfiltration. Les gardes frontières ne disposant pas des moyens adéquats, nous avons besoin de l'armée... C'est urgent. »

La ligne resta muette un certain temps et Effichev comprit que Tchekev lui demandait de prendre conscience du fait qu'il venait de franchir un point de non-retour.

« Vous savez ce que vous faites ? reprit Tchekev d'une voix lente, chargée de sous-entendus.

— Oui, camarade. J'en assume la pleine responsabilité. Mais les gardes frontières ne suffisent pas pour ce que j'ai découvert. Ils n'ont ni aviation ni moyens de repérage. Il nous faut obtenir le concours de l'armée et la mise en alerte maximale du PVO sur le théâtre d'Extrême-Orient.

— D'accord, général, répondit comme à regret le président du KGB, vous aurez ce que vous demandez... Mais j'espère sincèrement pour vous que vous savez où vous mettez les pieds. »

VOL KAL 007, 22 H 55 (3 H 55 GMT)

Vêtue du traditionnel *chima-chogori*, la jeune hôtesse s'encadra dans la porte de la cabine principale et décrocha le micro en souriant aux deux touristes américains d'âge mûr qui la détaillaient de la tête aux pieds. La tenue des hôtesse de la KAL était éblouissante : la large robe chasuble verte serrée à la taille par une ceinture brodée de fleurs de cerisier était doublée sur la poitrine et les manches d'une lourde soie vieux bronze ; une passementerie bordeaux pendait sur la poitrine et, par contraste, rehaussait le strict ordonnancement du vêtement.

« Le commandant Song Waï-lee et son équipage sont heureux de vous accueillir sur le vol KAL 007. Nous venons de quitter Kennedy Airport et nous arriverons jeudi matin aux alentours de six heures à Séoul-Kimpo. Le voyage sera long. Nous arriverons bien jeudi

matin, soit après-demain, mais notre vol ne durera que dix-neuf heures. Nous franchirons la ligne de changement de date au milieu du Pacifique. » La jeune femme parlait d'une voix traînante, aux accents chantants, sans donner l'impression de réciter un texte appris par cœur. « Les conditions météo sont bonnes et nous devrions arriver à Anchorage dans neuf heures environ. Il sera alors deux heures du matin, heure locale. Pour le moment, nous nous tenons à votre entière disposition pour que ce vol se déroule sans incident et pour que vous conserviez un excellent souvenir de ce voyage. »

Mercredi 31 août

Et les communistes cyniques affrontèrent alors les libéraux sceptiques.

Zbigniew BRZEZINSKI,
L'Ère technétronique.

L'expérience montre que, pour vaincre un ennemi aussi fort et perfide que l'impérialisme, il faut lui opposer, outre la résolution et une inébranlable volonté de lutte, le calcul politique raisonné, la fermeté et le sang-froid.

Léonid BREJNEV,
*Discours du cinquantenaire des grandes
victoires du socialisme du 4 novembre 1967.*

CHAPITRE XVI

ROUTE DE SKOVORODINO (SIBÉRIE ORIENTALE), 4 H 05 GMT (13 H 05 HEURE LOCALE)

« T'as vu ?

— Oui. Et alors ?

— Ben... Arrête-toi !

— Pour quoi faire, vieux ? Tu crois pas qu'on a assez d'emmerdements comme ça pour en rajouter ? »

Chargé de poutrelles d'acier, le lourd Belaz roulait sur la route longeant la voie du Transsibérien en direction de Skovorodino. De leur cabine surélevée, les deux camionneurs ne pouvaient pas manquer de voir le corps gisant au pied du ballast, à moins de dix mètres de la chaussée. Immobile, allongé la face contre l'herbe et les bras en croix, il ne faisait aucun doute que l'homme était mort. Il n'y avait donc plus rien à faire, alors que leur chargement, lui, ne pouvait pas attendre.

« Et s'il était encore vivant ?

— Fais pas chier, Boris ! Qu'est-ce que tu en as à foutre ? »

Le camion arrivait à la hauteur du cadavre et Boris se pencha à la fenêtre pour mieux l'examiner.

« On peut pas le laisser là, déclara-t-il d'un ton péremptoire. Un mort c'est un mort, et moi, si j'étais à sa place, j'aimerais pas être bouffé par les charognards. »

À regret, le chauffeur appuya sur le frein tout en jetant sa cigarette d'un geste rageur par la portière.

« Boris-la-grande-âme, tu fais un sacré con, tu sais. Avec ça, on en a au moins pour toute la journée, et si tu veux mon avis, ta femme, c'est pas encore ce soir que tu la baiseras. »

TRANSSIBÉRIEN, 4 H 10 GMT (13 H 10 HEURE LOCALE)

Lusan avait du mal à se frayer un chemin parmi la foule compacte qui faisait la queue à l'entrée du wagon-restaurant. C'était la troisième fois qu'il traversait le convoi de part en part pour se rendre aux nouvelles et ce retard l'alarmait de plus en plus. Pour faire bonne mesure, le train s'était à nouveau arrêté en rase campagne sans qu'aucune information leur soit communiquée, et il n'arriverait pas à Blagovechtchensk avant quatre heures de l'après-midi.

« Poussez pas, bon dieu ! Voyez pas qu'on peut pas avancer. » L'homme qui lui barrait le passage s'était retourné vers lui et, à sa face congestionnée, Lusan devina qu'il était inutile de discuter.

« Désolé, mais il faut quand même que je passe. On m'attend de l'autre côté.

— On attend tous. Si t'es pressé, t'as qu'à passer par la fenêtre. » Hilare, l'homme avait envoyé un coup de coude dans les côtes de son voisin qui se crut obligé de rire de sa bonne trouvaille.

« Mais je vous dis qu'on m'attend de l'autre côté. Pour une partie de cartes. Je ne vais pas

au restaurant.

— À d'autres. On nous la fait pas, celle-là ! » s'exclama l'homme, ravi d'avoir enfin trouvé une occasion de tromper l'ennui de l'attente.

Tous les visages s'étaient tournés vers eux et Lusan aurait mieux aimé ne pas être l'objet d'une telle curiosité. Par chance, un groupe de voyageurs sortit au même instant du soufflet et, dans le mouvement qui s'ensuivit, il parvint à se frayer un passage. Parvenu de l'autre côté du wagon-restaurant, sa progression fut plus aisée et il arriva rapidement au compartiment radio.

La porte était ouverte et l'employé le reconnut sans qu'il ait besoin d'exhiber une nouvelle fois la carte du KGB qu'il avait dérobée. À son premier voyage, il s'était contenté de la sortir d'un geste autoritaire et s'était présenté comme l'adjoint du colonel du KGB qu'il avait assassiné. Impressionné, le radio n'avait pas osé examiner la carte et s'était levé pour répondre de manière déférente à ses questions.

« Vous avez du nouveau ? demanda Lusan en essayant de s'imaginer dans la peau d'un officier du KGB.

— Oui. C'est arrivé il y a moins de dix minutes.

— Ce n'est pas trop tôt !

— Pour nous, peut-être. Mais à Moscou, il n'est que sept heures du matin, fit observer l'employé. Depuis Irkoutsk, on a encore changé de fuseau horaire et il y a maintenant six heures de décalage avec la capitale. Ça commence à chiffrer.

— C'est vrai. Je n'y pensais plus », admit Lusan qui avait oublié cet aspect du problème. Les informations demandées par le colonel avaient nécessité d'interroger le grand rabbin de Moscou, ce qui, même pour le KGB, exigeait un certain nombre de précautions. « Et qu'est-ce qu'ils disent dans ce message ? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente.

— Tenez ! Voyez par vous-même », répondit l'employé en lui tendant la transcription.

Lusan parcourut le texte et sentit une boule se former au fond de sa gorge. Ce qu'il venait de lire était pire que tout ce qu'il avait pu imaginer et il dut faire un effort sur lui-même pour ne pas s'enfuir en courant.

« Très bien ! finit-il par dire après s'être ressaisi. On avait donc raison. Ces deux types étaient louches. » Le radio avait obligatoirement pris connaissance du message et il fallait à tout prix éviter qu'il agisse de sa propre autorité. « Surtout, pas un mot de tout ceci. Je ne tiens pas à leur donner l'éveil par une activité inaccoutumée autour d'eux. On les a à l'œil et ça devrait suffire jusqu'à Bielogorsk. Là, on les débarquera sans qu'ils aient eu le temps de comprendre ce qui leur arrive. Vous ne bougez donc pas.

— Bien, camarade. Est-ce qu'il y aura une réponse ?

— Non. Pas la peine. À quelle heure doit-on arriver à Bielogorsk ?

— Avec le retard qu'on a pris, vers 3 h 20, 3 h 30. Les mécaniciens bourrent pas mal.

— Cela fait donc un peu plus de deux heures. Alors fermez-la jusque-là. S'il y a un seul pépin, je vous tiendrai pour responsable. »

Lusan sortit sans laisser à l'employé le temps de répondre et celui-ci attendit qu'il ait disparu pour hausser les épaules d'un air entendu. Parvenu à l'extrémité du wagon, Lusan déplia le télégramme et le relut une nouvelle fois. Ainsi le KGB avait découvert qu'il n'y avait aucune inspection programmée par le grand rabbinat au Birobidjan et, malgré l'absence de photo, la description d'Arvontev était assez précise pour ne pas permettre de confusion. Le train allait être investi à Bielogorsk, soit une cinquantaine de kilomètres avant

Blagovechtchensk où ils auraient dû descendre, et ordre était donné à l'officier du KGB de maintenir les deux suspects sous une surveillance constante.

Comment le KGB en était arrivé là, Lusan l'ignorait. Il avait fallu un extraordinaire concours de circonstances pour qu'ils voyagent dans le même compartiment que ce colonel. Par chance celui-ci n'avait pas jugé utile de communiquer leur description, et Lusan en déduisit que Moscou, qui était à la poursuite d'Arvontev, n'avait pas encore la certitude qu'il voyageait bien dans ce train.

Mais cela, il n'allait pas permettre aux gardes frontières du Comité de sûreté de l'État de le vérifier. Ils devaient dorénavant disparaître dans la nature en essayant toutefois de se rapprocher au maximum de la zone de réception. Mais entre la nécessité de s'éloigner le plus possible des sbires du KGB et l'obligation d'arriver au plus près de Blagovechtchensk, la marge de manœuvre était étroite.

Et ils avaient moins de deux heures pour trouver la solution optimale.

IRKOUTSK, 4 H 20 GMT (12 H 20 HEURE LOCALE)

« Oui, général !

— ...

— Merci, général.

— ...

— Mes respects, général. »

Orkov raccrocha le combiné et releva la tête pour jeter un regard de triomphe au colonel Maksudov, le responsable de la base aérienne TDM-26, située dans la périphérie d'Irkoutsk. Après avoir acquis la certitude qu'Arvontev se trouvait bien dans le convoi 239 du Transsibérien, Orkov était retourné au cercle militaire où il avait pu pénétrer sans encombre. Ses suiveurs avaient abandonné la partie et, comme il avait pu s'en assurer, l'immeuble n'était plus surveillé. De là, il s'était fait conduire par un officier qui partait pour la base aérienne et avait immédiatement demandé à entrer en contact avec les services centraux du GRU à Moscou. Comme tout officier du service de renseignement de l'armée, il disposait d'un code d'identification d'urgence. Aussitôt la communication établie, il avait obtenu l'officier supérieur de permanence. La procédure était exceptionnelle, mais l'assurance dont il avait fait preuve avait convaincu ses interlocuteurs successifs et il était parvenu à ce que l'on dérange chez lui le major-général Leonid Kaguev, le responsable du service Action. Sans vraiment comprendre ce qui se passait, le colonel Maksudov avait suivi les explications d'Orkov et, devant les implications qu'il était quand même en mesure d'envisager, il était prêt à fournir toute l'assistance nécessaire pourvu que le major quitte les lieux au plus vite.

« Vous avez entendu, colonel. On me donne carte blanche.

— Oui, oui. J'ai entendu, major. Je vais demander qu'on vous prépare un avion d'entraînement pour vous conduire à Bielogorsk.

— Un avion d'entraînement ? Vous n'avez rien de plus rapide ?

— Non, désolé. Ce sont les seuls appareils biplaces que nous ayons ici. Vous verrez, ces zincs ne sont plus très jeunes mais ils volent quand même assez vite. En moins de deux heures vous y serez.

— Et pour l'hélico ?

— Vous l’aurez en arrivant. Il sera prêt à décoller pour vous permettre de rejoindre la gare.

— Ce sera parfait, colonel. Je vous remercie de votre aide... Ah oui, encore une chose.

Puis-je passer un dernier appel ? Il faut que j’informe mon supérieur hiérarchique direct à Severodvinsk.

— Faites... En attendant je fais préparer votre appareil. Vous pourrez partir d’ici un quart d’heure. »

Orkov attendit que le colonel Maksudov ait quitté la pièce pour composer l’indicatif de Severodvinsk. Le réseau téléphonique de l’armée fonctionnait mieux que le réseau civil et en moins de deux minutes il obtint Mikhaïlov.

« Colonel Mikhaïlov ? Major Orkov !

— Orkov ! C’est pas trop tôt ! Je me demandais où vous étiez passé. » Un soulagement perceptible émanait de la voix de Mikhaïlov et Orkov s’en voulut de ne pas lui avoir donné de nouvelles plus tôt.

« Je suis à Irkoutsk, colonel. Je l’ai retrouvé !

— Vous aviez donc vu juste ! Félicitations ! rugit Mikhaïlov. Et pour l’assaut ?

— C’est déjà organisé. J’ai averti Moscou. Le général Kaguev en personne. Je n’avais pas le choix.

— Que vous a-t-il dit ? demanda Mikhaïlov, soudain plus nerveux.

— Feu vert. J’ai tout le soutien nécessaire. »

Orkov entendit le colonel soupirer.

« Bon dieu ! Vous vous êtes bien débrouillé. Faites quand même attention. Le KGB a eu vent de quelque chose.

— Je m’en doute. Je l’ai sur le dos. Mais je ne pense pas qu’il soit au courant pour ce que vous savez.

— Je serais moins affirmatif que vous. Il y a pas mal de nouveau ici aussi.

— Que voulez-vous dire ? demanda Orkov en alerte.

— J’ai découvert que ce faux cul de Svyetchi s’intéressait pas mal à vous...

— Merde ! » Tout comme Mikhaïlov, Orkov savait depuis longtemps que le capitaine Svyetchi travaillait pour le KGB, même si, pour mieux le contrôler, ils avaient feint de lui laisser croire qu’ils ignoraient tout de ses activités réelles. « Il sait quoi ? demanda Orkov, dont l’enthousiasme venait de retomber.

— Je n’ai pas pu le découvrir. Mais il a déterré les dossiers sur lesquels vous avez travaillé la semaine dernière. À mon avis, il faut que vous concluiez vite...

— Comptez sur moi, colonel ! répondit Orkov en cherchant à refouler l’angoisse qui venait de s’emparer de lui. C’est une question d’heures maintenant. Je crois avoir conservé une longueur d’avance. D’ailleurs, il faut que j’y aille... Je vous tiendrai au courant. »

Une demi-heure plus tard, Orkov, casqué et sanglé au siège de l’appareil qui l’emmenait vers Bielogorsk, cherchait toujours à rassembler les éléments qui lui permettraient de calculer cette longueur d’avance qui, peu à peu, se réduisait à une courte tête.

MOSCOU, 4 H 40 GMT (7 H 40 HEURE LOCALE)

« Oui ? Qu’est-ce qu’il y a encore ? » Effichev accusait le contrecoup de la décision qu’il s’était vu forcé de prendre et était d’une humeur massacrant. Il n’avait certes pas

d'alternative, mais son assurance n'avait pas tardé à disparaître et l'attente passive à laquelle il était condamné avait vite douché son exaltation.

« Des informations, général, répondit son secrétaire.

— Bonnes ou mauvaises ?

— Une bonne et une moins bonne, général.

— Vous ne pouvez pas dire une mauvaise, plutôt que de tourner autour du pot ?

— Bien, général, reprit le secrétaire sans se départir de son calme. Une bonne et une mauvaise, donc.

— Alors, commencez par la mauvaise !

— Nos hommes à Irkoutsk ont perdu la trace d'Orkov.

— Quoi ? s'exclama Effichev en laissant tomber son stylo.

— C'est malheureusement ce qui s'est passé, général. Il leur a filé entre les pattes.

— Les incapables ! Vous avez fait le nécessaire, j'espère ? Il est impératif de le retrouver. Pour l'instant, il n'y a que lui qui puisse nous mener à Arvontev.

— Oui, général. J'ai fait le nécessaire. Je les ai orientés vers la gare.

— Pourquoi la gare ?

— Parce que la seconde information, la bonne, nous y conduit, général. Et si ça se trouve, on peut dorénavant se passer d'Orkov. La vérification sera simple.

— De quoi voulez-vous parler ?

— Un message est parvenu cette nuit d'un train à destination de Vladivostok. Un colonel du directorat des gardes frontières a signalé la présence de deux individus suspects dans son compartiment.

— On ne va quand même pas se mettre à interpellier tous les suspects. Qu'est-ce qu'ils ont, ceux-là ?

— Plusieurs choses, général. Premièrement, ils sont montés à Irkoutsk où justement Orkov s'est rendu. Deuxièmement, ils sont deux. Or, avec le type mort à la milice, on a le compte. Trois, ils sont juifs et voyagent sous le couvert d'une mission d'inspection du grand rabbinat. Après vérification, il s'avère que celui-ci n'a envoyé aucune mission d'inspection dans la région. Enfin, la procédure normale de réception des messages n'a pas été respectée. Il me semble que cela fait beaucoup !

— Et dans quel train voyagent-ils ?

— Dans le convoi 239, général. »

VOL KAL 007, 4 H 50 GMT

La qualité de l'accueil n'interdisait pas à la KAL de respecter les critères de remplissage en vigueur dans toutes les compagnies aériennes. La publicité s'attardait plus volontiers sur le confort de la cabine affaires que sur l'exiguïté des fauteuils de seconde classe, qui paraissaient être calculés au plus juste sur la base de la morphologie type des Coréens.

Par chance, une hôtesse compatissante avait autorisé Stanley à se décaler à l'extrémité de la rangée où il avait la possibilité de déplier son mètre quatre-vingt-dix sans trop se contorsionner. Habitué à voyager pour ses affaires dans des conditions plus confortables, il avait néanmoins réussi à s'assoupir, les jambes allongées en travers du couloir. Assise à côté de lui, Jennifer était bien trop énervée pour pouvoir dormir. Les pensées les plus diverses se

bousculaient dans sa tête et elle était bien incapable d'y mettre bon ordre. Fermant les yeux, elle tenta d'imaginer ce qui l'attendait à Séoul mais, là encore, son esprit se déroba et refusait d'organiser les impressions qui l'assaillaient.

Autour d'elle le plus grand silence régnait dans la cabine. Les hôtesse avaient disparu et les éclairages tamisés diffusaient une lumière atténuée. Tous les passagers dormaient ou se forçaient à dormir. Seule une religieuse, assise à l'autre extrémité de la rangée, paraissait rencontrer les mêmes difficultés qu'elle pour trouver le sommeil. Sentant son regard posé sur elle, celle-ci se tourna vers Jennifer qui esquissa un timide sourire gêné avant de se détourner.

Un brusque trou d'air secoua l'appareil et involontairement sa main se crispa sur le bras de Stanley, qui se réveilla en sursaut. « Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il d'une voix ensommeillée.

— Rien, mon chéri. Dors ! On est sur un nuage. Le conte de fées continue... »

MOSCOU, 5 H 50 GMT (8 H 50 HEURE LOCALE)

Tous les indices convergeaient sur le convoi 239 qui se trouvait encore à une centaine de kilomètres de Bielogorsk. Une grande carte de la Sibérie orientale avait été dépliée dans le bureau d'Effichev. Son secrétaire, qui était en contact permanent avec les gares de Bielogorsk et de Blagovechtchensk, y inscrivait au fur et à mesure la progression du train. Les vérifications demandées à Irkoutsk n'avaient pas tardé à arriver. Il s'avérait qu'Orkov, après avoir déjoué la filature, était retourné à la gare. La main courante de l'équipe de nuit de la milice consignait son passage et l'objet de sa visite, qui avait bien trait au convoi en question. Entre-temps, le grand rabbin de Moscou confirmait n'avoir envoyé aucune mission religieuse au Birobidjan et une rapide recherche avait permis de retrouver la trace du vrai rabbin Uri Abramov qui n'avait pas bougé de Leningrad. Dans l'incapacité de savoir ce qui se passait à l'intérieur du train, Effichev avait décidé d'interrompre toute liaison radio pour éviter de donner l'éveil par une activité anormale. Un hélicoptère se contentait donc de suivre le convoi à distance et une compagnie de gardes frontières stationnée à Blagovechtchensk avait été dépêchée à Bielogorsk pour cerner le train dès son arrivée en gare.

Le téléphone sonna et Effichev abandonna la contemplation de la carte où son secrétaire achevait de transcrire les mesures d'interception. La conversation dura moins de deux minutes. Quand il revint près de la carte armé d'un crayon rouge, son assistant constata qu'une sorte de rictus carnassier était apparu sur son visage.

« Je crois que nous les tenons. On vient de m'annoncer la découverte d'un cadavre au bord de la voie.

— Vous savez où ?

— Ici, approximativement, répondit Effichev en traçant une croix entre Skovorodino et Bielogorsk. Il n'y a que le 239 à être passé par là... Je ne sais pas qui est mort, mais on ne m'enlèvera pas de l'idée qu'on tient là la confirmation que nous avons vu juste... »

BIELOGORSK, 6 H 10 GMT (15 H 10 HEURE LOCALE)

Les deux hélicoptères, le MI-1 dans lequel Orkov était monté et le MIL-24 des gardes frontières, volaient côte à côte et Orkov essayait de comprendre ce que les deux pilotes se disaient entre eux. La conversation était tendue, mais son casque devait être mal branché et le dialogue ne lui parvenait que par bribes plus ou moins compréhensibles.

« Qu'est-ce qu'ils disent ? hurla-t-il en attirant l'attention du jeune capitaine qui pilotait.

— Ces enfoirés veulent que nous fassions demi-tour.

— Pour quelle raison ?

— Ils n'en donnent aucune. Ils ont décrété que Bielogorsk était interdit de survol, un point c'est tout... Qu'ils aillent se faire voir, on continue. »

Le pilote remit les gaz et se dégagea sur le côté tout en plongeant vers le sol. Orkov sentit son estomac lui remonter dans la gorge et il s'agrippa à la poignée qui pendait au-dessus de lui. Le capitaine stabilisa son hélicoptère à une vingtaine de mètres du sol et s'apprêtait à repartir en rase-mottes vers Bielogorsk quand le lourd gunship des gardes frontières apparut devant eux. L'autre pilote avait dû prévoir la manœuvre et s'était laissé tomber comme une masse pour leur couper la route. La porte latérale du MIL s'ouvrit et Orkov vit apparaître le canon d'une mitrailleuse qu'un servant pointait vers eux.

« Mais qu'est-ce qu'ils ont ? Ils sont complètement cinglés. » Un peu décontenancé d'avoir été pris de vitesse malgré la plus grande maniabilité de son appareil, le pilote d'Orkov avait lui aussi crié pour couvrir le bruit de la turbine.

« Je crois savoir ce qu'ils veulent », répondit Orkov qui venait de comprendre ce qui se passait. Les deux hélicoptères volaient de nouveau de conserve et il pouvait voir la gueule menaçante de la mitrailleuse dirigée droit sur lui.

« Vous volez à combien avec votre zinc ?

— Deux cents, deux cent cinq. Mais on ne peut rien faire. Il peut nous avoir quand il veut.

— Pourtant, ça doit aller moins vite que vous, ce truc ? demanda Orkov en désignant le puissant MIL-24.

— Pas tant que cela : il vole quand même à cent soixante-quinze kilomètres-heure, et avec ce qu'il trimbale, on ne fait pas le poids.

— On peut toujours essayer, non ? » Orkov était prêt à prendre tous les risques, pourvu qu'il puisse échapper à l'angoisse qui s'était emparée de lui depuis que le MIL était apparu. C'était si imprévu qu'il se refusait à réfléchir. La présence des gardes frontières ne pouvait signifier qu'une seule chose. La coïncidence était trop extraordinaire et cela, il ne pouvait pas l'admettre.

« Faites-lui signe qu'on atterrit, reprit-il en agrippant la manche du pilote qui n'avait pas très envie d'affronter un tel monstre de combat. Il va vouloir nous suivre et juste au moment où on touchera le sol, vous redécollerez en lui passant dessus.

— Ça peut marcher, en effet. S'ils ne nous tirent pas dessus. Au sol, ces appareils sont un peu balourds ; c'est leur seul défaut... Mais je vous avertis, on n'a qu'une chance sur deux de passer.

— Alors ne pensez pas à l'autre et faites ce que je vous dis. C'est un ordre. »

Habitué à obéir, le pilote soupira. Le MIL-24 était venu se poster juste en face d'eux et les deux appareils restaient en vol stationnaire. La route qui reliait la base aérienne à Bielogorsk passait à moins de deux kilomètres de là et le pilote indiqua à l'équipage du gunship qu'il allait s'y poser. Il attendit que l'hélicoptère des gardes frontières ait viré sur lui-même et les deux appareils se dirigèrent vers la route en se surveillant mutuellement. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient du sol, des tourbillons de poussière soulevés par les puissants rotors

s'élevaient autour d'eux.

« Rapprochez-vous le plus près possible du sol, hurla Orkov. La poussière va nous aider à disparaître. »

Le pilote obliqua sur sa gauche et stabilisa son hélicoptère à moins de vingt mètres de l'autre. La disproportion entre les deux était saisissante et, très sûr de lui, le pilote du gunship ne se donna même pas la peine de reprendre ses distances. Les gardes frontières restaient néanmoins sur leurs gardes et le pilote d'Orkov dut se résoudre à atterrir le premier. Malgré sa nervosité, il parvint à atterrir en douceur, laissant insensiblement le MIL le rattraper. Celui-ci était à moins de trois mètres au-dessus du sol quand ils touchèrent terre. La visibilité était à peu près nulle et, en atterrissant à son tour, le gunship souleva un nouveau nuage de poussière et de sable qui enveloppa l'hélicoptère de l'armée.

C'était ce qu'attendait le pilote d'Orkov pour redonner toute la puissance de sa turbine. L'hélicoptère parut rebondir et vira en crabe sur le côté droit. En un éclair, Orkov vit les hélices de l'autre appareil passer à moins de deux mètres sous leur carlingue. Mais il n'eut pas le temps d'avoir peur. Surpris par la manœuvre, le pilote du MIL n'avait pas osé s'élancer à leur suite de peur de venir les percuter.

Pendant quelques secondes, Orkov crut qu'ils avaient réussi. Ils étaient parvenus à creuser le trou et le temps que le MIL reparte, ils s'étaient éloignés d'une bonne centaine de mètres.

Ce fut au moment où il allait féliciter son pilote que la première rafale de balles traçantes passa juste sous eux. Le mitrailleur n'avait qu'à relever la hausse et ils seraient stoppés net. L'écart entre les deux appareils avait beau se creuser, les balles les rattraperaient toujours, et avant qu'il ait pu intervenir son pilote était déjà entré en communication avec leurs poursuivants. Le dialogue fut bref et leur vitesse retomba d'un coup. Quelques secondes plus tard, le MIL-24 revenait sur eux et les forçait à atterrir sous la menace de ses mitrailleuses.

« Désolé, major ! s'excusa le capitaine en coupant le contact, mais on ne pouvait pas passer. Ils nous auraient descendus comme des lapins.

— Je m'en doute... On a joué et on a perdu. Tant pis !

— Qu'est-ce que je dois faire, maintenant ?

— Allez les voir et demandez-leur ce qui se passe. Ils nous ont fait une petite démonstration d'autorité et je ne pense pas que ça prêtera à conséquence... Dites-leur que vous effectuiez un vol de routine, mais ne parlez surtout pas de moi... Je m'arrangerai pour aller en ville à bord d'une voiture civile. Ce sera plus discret. »

Quand le pilote fut sorti, Orkov essaya de faire le point sur la situation qui, il venait de le réaliser, avait tourné à son désavantage. Trop occupé à regarder devant lui il avait négligé de couvrir ses arrières et, sans savoir comment cela s'était passé, il allait se faire coiffer sur le poteau par le KGB. Dans moins d'une demi-heure le train d'Arvontev devait arriver en gare, et un tel déploiement de forces ne pouvait pas y être étranger. Le KGB savait qui se trouvait dans le train et Orkov n'avait pas besoin de vérifier sur place pour être persuadé que la ville avait déjà été investie. Atteindre la gare n'allait pas être aisé et pourtant, il se devait d'y aller – ne fût-ce que pour vérifier qu'il avait échoué : il ne pouvait en être autrement ; à moins, bien sûr, qu'Arvontev n'eût senti le danger.

C'était sa dernière chance, minime il est vrai – insensée même. Et pourtant, il se prit à espérer que sa proie s'échappe une nouvelle fois et s'évanouisse dans la nature.

Car là, il savait ce qu'elle ferait. Et lui seul serait en mesure de la rattraper.

TRANSSIBÉRIEN, 6 H 15 GMT
(15 H 15 HEURE LOCALE)

À peine venait-il d'ouvrir la porte que Lusan aperçut l'hélicoptère qui suivait le convoi. Pour compenser son retard le train avançait à pleine vitesse, et sauter en marche à près de cent kilomètres-heure n'allait pas se révéler très aisé. La présence de cet hélicoptère allait de plus leur imposer de trouver un endroit propice d'où ils seraient dissimulés à sa vue. Pour lui, le saut présentait des risques non négligeables, mais pour Arvontev, du fait de son âge, la situation était pire, et malgré son impassibilité, Lusan avait pu constater qu'il n'était plus très rassuré.

Dans moins de vingt minutes le train arriverait à la gare de Bielogorsk et Lusan avait mis Arvontev au courant de ce qui les y attendait. Il avait retardé le plus possible le moment de sauter, afin de se rapprocher au maximum du point de rendez-vous, et ils ne pouvaient se permettre d'attendre davantage. De plus, pour faciliter leur fuite, Lusan avait demandé à Arvontev de raser sa barbe et il était impératif que la provodnik ne remarque pas ce changement, qui ne manquerait pas d'éveiller sa curiosité.

D'une poussée du coude, il fit signe à Arvontev qui l'attendait dans le couloir de regagner leur compartiment. Pénétrant à sa suite, il referma la porte derrière lui en prenant soin de ne pas laisser de nouvelles empreintes. Sans sa barbe, Arvontev était d'une pâleur anormale. Depuis le meurtre du colonel du KGB, il n'avait pour ainsi dire pas desserré les dents et s'était replié sur lui-même. Cet état d'esprit n'était pas sans angoisser Lusan. Lui-même ne parvenait pas à oublier ce qui s'était passé, mais du moins était-il convaincu de ne pas avoir eu le choix. Arvontev par contre réagissait tout autrement et, quoique Lusan n'eût aucun moyen de le vérifier, il lui semblait que le scientifique venait de prendre intimement conscience des conséquences de sa décision. Il lui avait fallu assister à cet assassinat pour comprendre la portée de son acte et il lui en voulut d'avoir attendu si longtemps pour parvenir à cette conclusion.

« Il faut y aller maintenant. Nous ne pouvons plus attendre, commença Lusan en se forçant à se reprendre. Vous êtes prêt ?

— Quand vous voudrez, répondit Arvontev laconiquement.

— On ne va pas pouvoir s'encombrer de bagage. Il faut que la provodnik soit persuadée que nous sommes toujours dans le train, sinon elle serait bien capable de tirer le signal d'alarme. Prenez seulement ce à quoi vous tenez le plus et que vous pourrez porter sans difficulté. Nous allons devoir marcher.

— C'est déjà fait. Je me doutais bien qu'il nous faudrait partir sans rien. J'ai juste pris ceci, dit Arvontev en sortant un petit cadre contenant la photo de Martha.

— Très bien. Vous vous souvenez de ce que vous devrez faire au moment de sauter ?

— Oui. M'accrocher au marchepied dans le sens de la marche ; puis me laisser entraîner par la vitesse en courant dans la même direction sitôt que j'aurai touché terre. Et si je me sens déséquilibré, rouler en boule au pied du talus, récita Arvontev d'une voix mécanique.

— Et surtout, vous n'oubliez pas de vous plaquer au sol quand vous vous arrêterez pour ne pas attirer l'attention de l'hélicoptère. Vous ne devez vous relever sous aucun prétexte... Maintenant, allons-y ! Si vous avez peur de sauter, pensez à ce qui nous attend à Bielogorsk. Vous passerez le premier, je vous suivrai. »

Lusan ressortit dans le couloir et se dirigea vers la porte située à l'extrémité opposée au

compartiment occupé par la provodnik. À cette heure-ci, la majorité des voyageurs avaient regagné leur compartiment pour dormir ou lire, afin de tromper l'ennui du voyage avant les réjouissances de la soirée qui se dérouleraient au wagon-restaurant. Même le contingent de jeunes militaires était invisible et il n'y avait aucun passage.

Lusan ouvrit la porte qui donnait du côté du remblai et un brusque courant d'air faillit l'attirer au-dehors. L'hélicoptère avait repris ses distances et d'où il se trouvait, sur l'autre côté du train, ils avaient une chance de passer inaperçus. C'était le moment idéal, un rideau de bouleaux longeant la voie ferrée.

S'effaçant sur le côté, Lusan fit passer Arvontev devant lui. Il avait ouvert la porte des toilettes qui les dissimulait ainsi à la vue d'un éventuel voyageur. De toute façon, ils ne pouvaient pas rester bien longtemps dans cette position et, après qu'Arvontev se fut installé sur la dernière marche, Lusan le rejoignit en refermant la porte derrière lui. D'où ils se trouvaient, personne ne pouvait les remarquer depuis le train. La vitesse les plaquait contre la paroi d'acier du wagon et même l'hélicoptère ne pouvait pas voir ce qui se passait. Les rails défilaient à une vitesse vertigineuse et le vent chargé de poussière leur fouettait douloureusement le visage.

Le train abordait une large courbe en côte qui le contraignait à ralentir. Lusan indiqua à Arvontev d'y aller et d'une pression sur la main lui fit signe de descendre. L'hélicoptère était toujours hors de vue. Arvontev respira profondément avant d'abandonner son point d'appui. Ses jambes touchèrent terre et furent aussitôt entraînées dans une course folle.

« Lâchez la barre ! Vous allez tomber ! » rugit Lusan en le forçant à desserrer sa main.

Instantanément, Arvontev partit en avant. Pendant un court instant il parut prendre de la vitesse.

Confronté à une aussi forte poussée, son corps semblait désarticulé et ses bras balayaient l'air de manière grotesque.

« Roulez sur le côté gauche, hurla Lusan en se penchant vers l'arrière. Mettez-vous en boule ! »

Arvontev parvint à se déporter sur sa gauche et fit ce que Lusan lui ordonnait avant de disparaître au bas du talus. C'était au tour de Lusan, mais le train avait quitté la courbe et reprenait de la vitesse. Au même instant, il entendit la porte des toilettes qui se refermait et il se colla contre la paroi. Il compta jusqu'à trois et se jeta à son tour dans le vide. Un brusque cahot faillit lui faire lâcher prise avant que ses pieds aient atteint le ballast et il dut s'accrocher à la seule force de ses bras à la barre d'appui. Il ne pouvait se permettre de rester dans cette position plus longtemps et, à peine rétabli, il se força à recommencer avec une prudence accrue.

Quand il toucha le sol, la vitesse du convoi le précipita à son tour vers l'avant. Mais au bout de quelques mètres à peine, son pied droit heurta une traverse mal enterrée et il vit le moment où il allait s'écraser sous les roues du train ; il se sentait irrésistiblement attiré vers les rails. Dans un ultime sursaut, il parvint à inverser son déséquilibre et se jeta sur l'autre côté, évitant de peu un caténaire. La chute fut dure et il entendit distinctement sa tête heurter le sol tandis que sa cheville gauche se déroba sous lui. Dans un dernier effort, il se laissa glisser au pied du remblai au moment où l'hélicoptère arrivait à sa hauteur. Luttant contre l'évanouissement, il se contraignit à rester immobile et entendit peu à peu le bruit des rotors disparaître derrière le convoi qui s'éloignait.

L'étourdissement passa très vite mais toute sa jambe l'élançait. Pendant plusieurs minutes il resta sans bouger, cherchant à retrouver son souffle et à mesurer l'étendue des

dégâts. La douleur dans sa jambe n'était pas de très bon augure. L'enflure de sa cheville grossissait à vue d'œil et il se demanda s'il parviendrait à marcher.

Avec difficulté, il parvint à se relever et remonta en direction de l'endroit où Arvontev était tombé. Chaque pas lui causait une douleur insupportable et il ne pouvait presque plus poser son pied par terre lorsqu'il arriva à la hauteur du scientifique. Celui-ci était prostré au pied du talus, apparemment indemne, ce qui était l'essentiel ; par contre il paraissait assez fortement choqué et, en le voyant jouer avec le cadre qu'il avait tenu à conserver, Lusan comprit ce qui s'était passé : sous le choc, le sous-verre s'était brisé et les éclats avaient lacéré la photo. Les yeux fixes, Arvontev contemplait cet ultime souvenir qu'il avait souhaité conserver.

« C'était le seul portrait que j'avais conservé de Martha, expliqua-t-il en cherchant à reprendre contenance. Je ne m'en étais jamais séparé... Au fond, c'est peut-être mieux. Le passé est mort aussi, ajouta-t-il en se décidant à jeter les lambeaux de la photo.

— Allons ! On ne peut pas s'éterniser ici, dit Lusan tout en prenant conscience de sa maladresse. Il faut trouver un village ou une ferme pour téléphoner et essayer de se procurer un moyen de transport. Enlevez votre veste et retroussiez vos manches de chemise. Nous aurons plus de chances de passer inaperçus. »

Après s'être fabriqué une grossière béquille, il se remit debout et s'engagea sur le chemin de terre. Il n'était pas question de rejoindre la route, qui n'allait pas tarder à être surveillée, et chaque pas dans ce terrain inégal provoquait une douleur dont il ne savait pas s'il parviendrait à venir à bout. Pour oublier sa souffrance, il s'obligea à penser à ce qu'il allait faire et palpa dans la poche de son pantalon la liasse de billets que lui avait remise à Moscou l'homme de la CIA.

C'était leur unique et dernier viatique pour trouver le véhicule qui leur permettrait de franchir la centaine de kilomètres qui les séparait encore du terme de leur voyage.

Ils avaient moins de dix heures pour y arriver et il savait que la meute lancée à leur poursuite profiterait de leur moindre faiblesse pour réduire inexorablement la distance qu'ils étaient parvenus à rétablir, momentanément à leur avantage.

BIELOGORSK, 6 H 40 GMT (15 H 40 HEURE LOCALE)

Pénétrer dans la ville par la route s'était avéré beaucoup plus facile que l'incident de l'hélicoptère n'avait pu le laisser supposer. Aucune des routes d'accès n'avait été bloquée et la voiture qu'il s'était procurée à la base avait atteint les faubourgs de Bielogorsk sans encombre, les barrages routiers ne contrôlant que les sorties de la ville. Par contre, en arrivant près de la gare, il avait dû déchanter : tout le périmètre était clos. Des chevaux de frise interdisaient de pénétrer dans le bâtiment et seul un étroit passage permettait aux voyageurs d'y accéder, après une inspection minutieuse. Le parking était encombré de véhicules de transport de troupes dont la plupart étaient vides. Des gardes frontières en armes ceinturaient toutes les installations et s'alignaient le long des voies visibles depuis le centre ville. D'autres soldats attendaient en renfort sur les bancs inconfortables de leurs camions débâchés, la cigarette aux lèvres et l'arme au pied. Un incessant va-et-vient de jeeps de commandement ajoutait un surcroît d'animation à cette gare qui n'avait pas dû connaître depuis longtemps une telle effervescence. Branchées au maximum de leur puissance, les

radios s'interpellaient d'un bout à l'autre de la place et tous les gradés se faisaient un devoir de modifier selon leur fantaisie ou leur humeur l'ordonnancement du dispositif.

Il était hors de question qu'il puisse pénétrer dans la gare : son laissez-passer du GRU éveillerait trop la suspicion et il ne tenait pas à se retrouver enfermé à son tour dans le fourgon cellulaire garé juste à côté de la voiture du colonel qui dirigeait l'opération. Il devait se maintenir à distance pour ne pas être repéré et il trouva un auvent à l'abri des regards indiscrets d'où il pourrait assister à l'arrestation d'Arvontev. C'était de sa part, il en était bien conscient, une curiosité malsaine. Sitôt Arvontev interpellé, il devrait rendre des comptes, et personne ne lui saurait gré d'avoir déjoué le projet du défecteur. On aurait beau jeu de lui reprocher en haut lieu ses initiatives intempestives, et surtout d'avoir donné au KGB l'occasion de se mettre en avant. Il avait joué et il avait perdu. Il en était réduit au rôle de spectateur passif avant de devenir lui-même la victime de l'opération dont il avait été à l'origine.

La locomotive apparut au bout de l'esplanade qui s'achevait en terrain vague sur l'enchevêtrement des rails, et un frémissement parcourut les sentinelles qui rectifièrent leur position. L'hélicoptère qui survolait le convoi le dépassa à basse altitude et vira sur lui-même pour revenir vers l'arrière. Quand le train pénétra dans la gare, Orkov perdit de vue ce qui se passait. En file indienne, les escouades qui avaient été postées au niveau du centre de triage remontaient au pas de course vers les quais, et Orkov avait assisté à suffisamment de contrôles pour deviner ce qui se passait.

Son attente fut de courte durée. Au bout d'une dizaine de minutes, il vit plusieurs officiers apparaître sous le porche de la gare, l'air désemparé. Avec une anxiété manifeste, l'un d'eux se résolut à quitter le groupe : il portait à la main deux bagages et se dirigea vers la voiture de commandement. Derrière lui suivait une femme d'âge mûr, portant l'uniforme des provodniks. À présent le dispositif se disloquait : les hommes couraient en tout sens et même les sous-officiers avaient renoncé à maintenir un semblant d'ordre.

Informé de ce qui s'était passé, le colonel des gardes frontières sortit de sa voiture. Son visage congestionné reflétait une colère évidente et, dans un geste de fureur mal contenue, il claqua avec violence la porte du fourgon cellulaire qui se referma dans un fracas métallique.

Orkov n'avait pas besoin d'en savoir plus ; il exultait : Arvontev avait de nouveau disparu et lui seul savait ce qu'il allait faire. Tout à coup il se sentit beaucoup plus proche de lui qu'il ne l'avait jamais été et il se surprit à ne plus le considérer seulement comme un adversaire.

À présent, il fallait lui laisser le temps de prendre contact avec Moscou.

Après, chacun retrouverait son rôle et l'hallali pourrait commencer.

ANCHORAGE, 9 H 10 GMT (23 H 10 HEURE LOCALE)

« Votre plan ne vaut rien. Vous vous imaginez que je peux faire ce que vous me demandez sans que mon équipage s'en rende compte... Vous prenez vraiment les gens pour des imbéciles.

— Alors, vous avez cinquante minutes pour l'améliorer. »

Whittney essayait de conserver l'initiative mais il y avait longtemps qu'il avait perdu la direction de l'entretien. Depuis qu'il avait accepté de participer à l'opération, le commandant Shin Se-nan avait beau jeu de critiquer le projet et il ne lui avait pas fallu longtemps pour

s'apercevoir de la précipitation avec laquelle il avait été élaboré. Se présentant comme un officier de la NSA, la couverture la plus en rapport avec sa mission, Whittney avait abordé le commandant Shin dans la chambre de l'hôtel où les équipages de la KAL avaient coutume de descendre. La conversation avait été extrêmement tendue et il lui avait fallu plus d'une heure pour convaincre le pilote coréen. Aussitôt après avoir obtenu son accord, il l'avait amené à la base aérienne de Lemendorf, située au nord de la ville, moins pour régler les derniers détails de l'opération que pour l'empêcher de revenir sur sa décision. Sur ce dernier point, il n'avait pas eu tort : les ordres exprès émanant du Pentagone lui ayant servi de sésame, il avait pu obtenir tout ce qu'il désirait. La mise en scène qu'il avait imaginée dans l'après-midi avait eu l'effet escompté : le personnel de sécurité avait été renforcé de manière ostensible et il s'était arrangé pour que le pilote puisse être le témoin d'une activité anormale, signe de l'imminence de l'opération à laquelle il allait participer. Par contre, Whittney avait dû très vite se rendre à l'évidence : le plan proposé par Moses devait être amendé et les multiples objections formulées par le commandant Shin lui donnaient des sueurs froides.

« D'accord. Allons-y, dit ce dernier après avoir consulté sa montre. On devrait avoir le temps. Premier point : je veux savoir ce que vous avez traficoté sur mon appareil. Je veux bien faire ce que vous voulez, mais il est hors de question que je m'aventure dans ces parages avec des instruments déréglés.

— Mais dans ces conditions, il va falloir mettre votre équipage au courant ?

— Il n'y a pas d'autre possibilité.

— Et qui vous dit que votre copilote et votre radio vont accepter ?

— Je vous l'ai déjà dit, reprit posément Shin, il est hors de question de modifier l'INS⁽³⁰⁾ de dix degrés comme vous le suggérez. Je m'y refuse. En plus, mon copilote s'en apercevra vite. Nous avons deux radars à bord, au cas où vous l'ignoreriez, des Bendix : un pour moi et un pour lui. Avec leur portée, il verra tout de suite que l'on s'approche trop près de la côte du Kamtchatka.

— Déconnectez-les !

— Décidément, vous êtes obsédé. Si vous ne voliez pas avec nous, il y a longtemps que je vous aurais mis mon poing sur la figure. » Le tout était exprimé d'un ton posé qui contrastait avec la violence des propos et Whittney jugea qu'il valait mieux faire machine arrière.

« D'accord. Je n'ai rien dit. Continuez.

— Deuxièmement, la VHF a une portée réduite. Si nous dévions de plus de quarante milles au nord de la R-20, nous perdons le contact radio avec Shemya. Là encore, c'est trop évident pour ne pas être remarqué. Troisièmement, et cela m'étonne de vous, vous vous êtes plantés en croyant que les Russes ne pourraient pas nous joindre sur la fréquence de détresse : depuis quelque temps leurs chasseurs d'interception en sont munis.

— Pourtant la CIA affirme le contraire.

— Eh bien elle se goure. S'ils essaient de nous contacter pour nous remettre sur la R-20, toute votre histoire tombe à l'eau. Il faudra que nous nous mettions en panne et pour cela, je dois avoir l'accord de mon copilote et de mon radio.

— Et vous pensez l'obtenir ? »

Whittney s'était levé et s'était éloigné de la table sur laquelle avait été déployée la carte de la région à traverser. Il arpentait nerveusement le bureau que le commandant de la base avait mis à sa disposition et, par opposition, le pilote coréen paraissait beaucoup plus calme.

« Oui », se contenta de répondre ce dernier, sans rien ajouter.

L'assurance du pilote ne lui disait rien qui vaille et pourtant, il n'avait effectivement pas le

choix : il pouvait faire pression sur Shin mais ne disposait d'aucun moyen similaire sur Kim Do-han, le copilote, et il ignorait jusqu'au nom du radio. S'il fallait vraiment en passer par là, il devait avoir une garantie ; il sortit sa mallette d'où il tira la liasse de billets correspondant à la ligne de crédit ouverte pour l'opération.

« OK ! dit-il en revenant vers Shin. Vous faites comme vous l'entendez. Mais si vous décidez de mettre votre équipage au courant, il est impératif qu'il collabore... Au besoin vous vous servirez de cela. » Whittney lança la liasse sur la table et guetta la réaction du Coréen, qui le regardait avec condescendance.

« Vous pouvez garder votre argent. Je n'en ai pas besoin, lâcha Shin avec un sourire désabusé.

— Non. Prenez-le. Vous en ferez ce que vous voudrez. On m'a chargé de vous le remettre pour prix de votre collaboration. Libre à vous de partager cette somme si vous le jugez utile. »

Le commandant Shin saisit la liasse et la compta d'un air négligent avant de la rejeter sur la table.

« Reprenez ça ! dit-il sans hausser la voix. Je n'en veux pas. Quant à mes hommes, ils refuseront aussi. Ils feront ce que je leur demande parce que je le leur demande. Un point, c'est tout.

— Ah oui ! La bonne vieille discipline asiatique, raila Whittney.

— Cela n'a rien à voir. La famille de mon copilote a été massacrée pendant la guerre par les troupes nordistes et ce sont des choses que l'on n'oublie pas. Quant au radio, c'est lui aussi un ancien militaire et il collaborera sans en parler à personne. Je peux vous l'assurer... Votre argent aurait plutôt un effet contraire. »

Whittney préféra ignorer le ton ironique de cette dernière remarque et revint vers la carte, tout en laissant en évidence la liasse de billets.

« Bien, reprit-il d'une voix qui se voulait détachée. Vous mettez votre équipage au courant. Et après ?

— Je veux le schéma des modifications que vous avez opérées sur mon tableau de bord.

— Tenez, le voici, répondit Whittney qui s'attendait à cette demande. Comme vous pouvez le voir, c'est minime et vous pourrez aisément réparer. Pour la rose des caps, il s'agissait seulement de retarder votre décollage. Comme j'ai appris que votre vol était retardé pour tenir compte des vents d'altitude, cela n'a plus d'utilité. Pour le coupe-circuit radio, c'est très simple aussi. Vous n'aurez que deux fils à déconnecter. »

Shin parcourut la feuille de papier qu'il lui avait tendue et la reposa d'un air satisfait. « C'était stupide. Et en plus, contraire à vos intérêts.

— Pourquoi cela ? demanda Whittney avec étonnement.

— Vous n'imaginez quand même pas qu'il va suffire de voler en ligne droite. On va très vite avoir les chasseurs soviétiques sur le dos et si vous voulez vraiment les appâter, on ne pourra pas en permanence maintenir le même cap au 246.

— Alors qu'est-ce que vous proposez ?

— Vous me laissez les mains libres. J'aviserais en fonction de la situation. Quitte à modifier le cap, si les circonstances l'exigent.

— Mais il va vous falloir plus de carburant ?

— Oui et non. Oui, car je veux une réserve supplémentaire avant de me lancer là-dedans. Non, car dans le même temps on coupe par le nord. Cela va nous permettre d'économiser du carburant.

— Mais si votre départ est maintenant trop retardé, vous allez devoir forcer la vitesse. Je

vous rappelle que vous devez survoler le Kamtchatka aux alentours de dix-sept heures GMT pour que la première alerte soviétique puisse être enregistrée par notre satellite Ferret qui passera au-dessus de la mer d'Okhotsk... Là encore, vous allez devoir augmenter votre consommation.

— Oui, mais pas trop. Si nous partons avec ces quarante minutes de retard, c'est parce que les vents sont avec nous. Nous n'aurons donc pas trop à pousser. D'ailleurs, il faudra pas mal ralentir pour ne pas arriver à Séoul avant l'ouverture de l'aéroport... Je vais quand même demander dix mille livres supplémentaires de fuel ; cela me donnera une demi-heure de battement. Mais je vous préviens, cela va apparaître sur le manifeste de bord.

— Il vous faudra donner des explications ?

— Après coup, oui. Sans aucun doute... Mais je vous fais confiance pour arranger les choses. »

Pendant la demi-heure qui suivit, Whittney redécomposa une dernière fois l'opération en tenant compte des modifications apportées par le commandant Shin. Ayant obtenu ce qu'il désirait, celui-ci se contentait de revenir sur des points de détail et Whittney put constater avec satisfaction que les appréhensions du pilote avaient disparu. Les cent mille dollars se trouvaient toujours au milieu de la table et, dans un geste d'accommodement, il les fit disparaître dans son sac sans que le Coréen réagisse.

« Bien ! Je crois qu'il est temps d'y aller, dit Whittney en repliant le plan de vol et en le tendant au pilote.

— D'accord. Allons-y. Je vais avoir pas mal de choses à faire avant le décollage et j'aimerais régler moi-même les derniers détails, si vous n'y voyez pas d'inconvénients. » Le commandant Shin s'était levé et avait pris la carte qu'il glissa dans la poche de sa veste.

« Puis-je vous poser une dernière question ? demanda-t-il avant de sortir.

— Allez-y !

— Qu'auriez-vous fait si je n'avais pas accepté de collaborer avec vous ? »

Whittney le dévisagea longuement avant de se résoudre à lui répondre. « C'est très simple. On vous aurait débarqué. Votre remplaçant attend d'ailleurs mon coup de téléphone... »

ALENTOURS DE BIELOGORSK, 9 H 25 GMT (18 H 25 HEURE LOCALE)

Le chemin de terre suivait le tracé de la route, mais les multiples détours imposés par les champs à contourner multipliaient la distance et la fatigue n'avait pas tardé à faire son apparition. À plusieurs reprises, des nuages de poussière sur la route leur avaient indiqué le passage de véhicules, des camions militaires pour la plupart, les obligeant à se plaquer sur les bas-côtés. On était à leur recherche et les moyens déployés leur laissaient peu d'espoir quant à leurs chances de s'en sortir. Pourtant, jusqu'à maintenant, leur présence n'avait pas été repérée et aucun signe n'indiquait que l'on se préparait à installer les mêmes barrages sur les chemins défoncés qu'ils se contraignaient à suivre.

Les difficultés du terrain n'avaient pas tardé à avoir raison de la cheville de Lusan qui avait été obligé de découper le cuir de sa chaussure. Néanmoins la douleur était trop forte et trop continue pour qu'elle pût encore avoir de l'effet, et même si l'anesthésie qui gagnait sa jambe n'était pas de bon augure, elle lui permettait d'oublier sa blessure et de suivre un

rythme à peu près régulier. Arvontev marchait à côté de lui, l'aidant dans les passages difficiles, mais en dépit de cette présence physique, le vieil homme était absent, absorbé dans des pensées où Lusan sentait ne pas avoir sa place. Pourtant, l'indifférence apparente du vieil homme ne lui importait plus à présent. Sa colère avait disparu et il continuait à marcher, sans penser davantage, par simple réflexe parce que leurs deux situations étaient inextricablement liées.

Au détour du chemin, il aperçut les bâtiments d'un kolkhoze et s'arrêta pour faire signe à Arvontev de se cacher à l'abri du maigre sous-bois qui protégeait la ferme des vents d'est.

« Restez ici ! Je vais me débrouiller. Il faut téléphoner et nous devons à tout prix trouver un véhicule... Je vais prétendre que nous effectuons des recherches géologiques dans le coin et que nous avons eu un accident. Ça marchera ou ça ne marchera pas, mais j'ai là de quoi les convaincre », dit-il en tâtant dans sa poche l'argent qu'il allait trouver à utiliser. Par mesure de précaution, il s'était arrangé pour changer à Moscou une partie de ses dollars en roubles, et l'appât du gain aidant, il était à peu près persuadé d'obtenir ce qu'il désirait.

L'attente dura plus d'une demi-heure. Arvontev s'était assis au pied d'un arbre. Toujours plongé dans ses pensées, il ne vit pas Lusan revenir à bord d'un antique véhicule tout-terrain – pour la location duquel il avait payé une somme correspondant à l'achat neuf d'un véhicule plus récent.

« Qu'est-ce que vous avez trouvé ? demanda Arvontev qui n'en revenait pas.

— Le carrosse qui va nous permettre d'être à l'heure au rendez-vous... S'il ne rend pas l'âme avant. » La réussite de son expédition avait fait du bien à Lusan qui se sentait rassuré. Sa bonne humeur n'était pas forcée et il était même parvenu à oublier sa blessure.

« Et vous avez eu Moscou ?

— Oui. Mais là, c'est moins brillant. Il fallait s'y attendre. Spurring attendait bien mon coup de fil, mais dans la région il ne connaît personne. Nous sommes donc encore livrés à nous-mêmes, si j'ai bien compris le charabia codé dans lequel il m'a parlé.

— Vous ne craignez pas que vos vendeurs alertent la milice ? » Arvontev s'était un peu repris et ce premier rappel des impératifs de sécurité donna à Lusan l'impression qu'il avait retrouvé, sinon tous ses esprits, du moins une partie de ses réflexes élémentaires de survie.

« Pas de craintes de ce côté-là ! s'exclama Lusan en riant. Avec l'argent qu'ils m'ont extorqué, ils ne vont pas aller s'en vanter. Je me suis quand même arrangé pour couper les fils de leur téléphone... J'ai aussi réussi à leur subtiliser une carte de la région. Nous allons pouvoir continuer à travers champs... Allez, Lev ! En route ! On a sept heures pour parcourir plus de cent kilomètres et ça ne va pas être de la tarte... Surtout que la nuit tombe et que je viens de m'apercevoir que les phares ne marchent pas... On ne peut vraiment faire confiance à personne. »

MOSCOU, 9 H 30 GMT (12 H 30 HEURE LOCALE)

Le premier secrétaire n'était pas apparu en public depuis le 18 août et toutes les personnes présentes dans la pièce savaient que la thèse du « refroidissement » ne ferait pas illusion bien longtemps. Soutenu par son secrétaire et un garde du corps, il avait quand même trouvé la force de se rendre au Kremlin à bord de sa Zil noire dont les rideaux clos dissimulaient fort opportunément son état de santé. Amaigri, le teint jaune, il était obligé de

garder les mains jointes pour contrôler les tremblements qui les agitaient à intervalles réguliers. Le chef de l'État soviétique était malade. Pourtant, même le président du KGB, qui avait travaillé quatorze ans sous ses ordres, ne pouvait deviner que l'homme était condamné et que la maladie ne tarderait pas à l'emporter.

En dépit de son état de faiblesse, le premier secrétaire écoutait avec attention ce que le général Effichev lui expliquait, lui demandant au besoin de répéter les passages qu'il avait mal entendus. Effichev était convenu avec Tchekev de passer sous silence l'échec de Bielogorsk qui, maintenant, était confirmé. L'objet de cet entretien qui manifestement épuisait le premier secrétaire était d'obtenir la collaboration de l'armée. Le maître du Kremlin se refusant toujours à déléguer la moindre parcelle de son pouvoir, il était indispensable d'obtenir son accord pour vaincre les résistances que l'état-major ne manquerait d'opposer.

« Alors, résumez-vous ! » Le premier secrétaire parlait d'une voix faible, articulant avec peine. Mais l'éclat qui brillait derrière ses lunettes indiquait que l'esprit était moins atteint que le délabrement physique ne pouvait le laisser supposer.

« Nous avons besoin de la mise en alerte immédiate des forces aériennes du théâtre d'Extrême-Orient et de la Transbaïkalie », répondit Effichev, qui parlait d'une voix terne comme pour dissimuler le caractère exorbitant de sa demande.

« Le général d'armée Vladimir Gartov. Son QG est à Tchita.

— Gartov, Gartov... J'ai en effet bien connu son père. » Tout à coup le premier secrétaire semblait avoir perdu pied, et parlait à la façon du vieillard qu'il était, évoquant ses souvenirs. « ... Gartov, le héros de Leningrad...

— C'est cela, camarade. Il s'agit de son fils... Il faut également avertir le centre de commandement du PVO Strany de Khabarovsk, puisque nous craignons que les Américains ne tentent de récupérer Arvontev en passant par la mer du Japon. D'après la carte, c'est la seule chose qu'ils peuvent faire...

— Très bien, très bien ! reprit le premier secrétaire, sans qu'il soit possible de déterminer s'il manifestait son accord ou s'il demandait simplement qu'on ne l'ennuie pas avec de tels détails. Et quoi encore ?

— Je pense qu'il serait souhaitable que nous puissions coordonner toute l'opération depuis Moscou et que le QG du PVO soit en mesure de nous informer à tout moment de la situation. Il faudrait donc que vous interveniez auprès du maréchal Kollnov... Je crois que ce sera tout pour le moment, camarade premier secrétaire. »

D'un geste impérieux, le premier secrétaire coupa Effichev, de peur que celui-ci ne s'excuse en évoquant son état de santé. Du coup il avait retrouvé toute sa lucidité et, dans un sursaut d'énergie, comme s'il eût tenu à se prouver que la maladie ne l'affectait pas, il se redressa seul, sans l'aide de son secrétaire. « Vous avez bien fait de me mettre au courant. L'affaire est en effet de la plus haute importance... » Une brusque quinte de toux s'empara de lui et il dut se laisser retomber sur son siège, le corps secoué de spasmes d'une rare violence. Mais la crise fut de courte durée et cessa aussi vite qu'elle était arrivée. « J'entends que le Code des frontières soit respecté à la lettre, dit-il d'une voix claire, redevenue autoritaire. Tout avion qui pénétrera dans notre espace aérien devra être abattu... »

CHAPITRE XVII

**BIELOGORSK, 10 H 15 GMT
(19 H 15 HEURE LOCALE)**

« Je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir retenir ces informations. Il va vous falloir agir vite.

— Donnez-moi deux ou trois heures et j'en fais mon affaire... Vous pouvez bien tenir jusque-là ?

— Je vais essayer mais je ne peux rien vous promettre. Il y a beaucoup trop de remue-ménage ici à cause de cette affaire et je suis convoqué chez Vitaly Fedorov... Inutile de vous faire un dessin... »

C'était le second appel d'Orkov à Moscou et au fil des heures Iorenko paraissait de plus en plus nerveux. Comme ils s'y étaient attendus d'après les informations arrachées à Yasha Lerner, Lusan et Arvontev avaient également cherché à joindre leur contact d'urgence pour l'avertir des derniers rebondissements et tenter d'obtenir une aide extérieure. De ce côté-là, tout s'était donc déroulé au mieux. Grâce à la filature réussie de Spurring, Iorenko avait fait placer sur écoute le téléphone du domicile où l'Américain s'était rendu la veille au soir. D'après l'enregistrement que lui avait résumé le colonel, il apparaissait que la CIA ne pouvait apporter aucun soutien aux fugitifs et qu'ils devaient gagner par leurs propres moyens la zone de réception. Néanmoins, à sa grande surprise, Orkov venait d'apprendre que ce point de rendez-vous était situé à moins de cent kilomètres de l'endroit où Lusan et Arvontev étaient arrivés ce qui ne lui laissait plus beaucoup de temps pour agir. Par contre, les services de la milice étaient parvenus à localiser la provenance de l'appel, un kolkhoze installé à une quarantaine de kilomètres de Bielogorsk, et tout compte fait, il n'avait guère plus de deux heures de retard.

Cependant lui aussi devait compter avec le KGB, et la dernière information que venait de lui communiquer Iorenko était beaucoup plus inquiétante : la convocation du milicien chez le ministre de l'intérieur signifiait que le Comité de sûreté de l'État avait frappé aux plus hautes portes. Fedorov était avant tout un homme du KGB, qu'il avait d'ailleurs dirigé quelques mois avant d'être placé à la tête du MVD : Iorenko allait donc être contraint de révéler ce qu'il savait et tout allait dépendre de la manière dont il pourrait résister aux pressions qu'on exercerait sur lui.

« Laissez-moi trois heures, répéta Orkov tout en mesurant la portée de ce qu'il lui demandait. Dites ce que vous voulez. Couvrez-vous. Mais ne parlez pas tout de suite du téléphone... Le KGB a perdu la trace de Spurring. Il n'ira pas croire que vous avez réussi à la conserver... Trois heures, je n'ai pas besoin de plus... C'est faisable, non ?

— Tout est faisable, répliqua Iorenko en soupirant. Comme de se retrouver jugé pour haute trahison... D'accord, vous les aurez, vos trois heures. »

Orkov voulut le remercier, mais il réalisa au milieu de sa phrase que la ligne était devenue muette : Iorenko avait coupé avec une brusquerie qu'il ne lui connaissait pas à son égard – comme s'il avait tenu à souligner le fait que le délai avait déjà commencé à courir.

Le voyant annonçant que l'ambassade de Moscou allait transmettre venait de s'allumer et Pritchard eut immédiatement la certitude que quelque chose de grave s'était produit. Mais à tout prendre, il préférait encore l'imminence de ce danger, dont il ignorait la nature, à cette attente impuissante à laquelle il avait été condamné : pendant ces dernières heures la tension n'avait cessé de croître et Pritchard n'osait même plus regarder l'horloge murale qui avançait à une allure désespérante.

Une fois décrypté, le message ne comportait que trois lignes par lesquelles Moscou se contentait d'exposer les derniers développements et le recours à la procédure d'urgence. Pritchard le relut deux fois et le reposa calmement avant de faire signe à Dawson. « Appelez-moi Moses, voulez-vous. Demandez-lui de venir nous rejoindre. »

Dawson s'abstint du moindre commentaire et sortit de la salle de réunion où Pritchard avait installé ses quartiers. Quand il se retrouva seul, celui-ci essaya de faire abstraction de toutes les incidences possibles de ce message. Pour l'essentiel il n'y avait rien à faire : ils ne pouvaient plus intervenir et devaient laisser Lusan et Arvontev se débrouiller seuls, quel que soit l'obstacle qu'ils aient rencontré sur leur route. Tout au plus pouvait-il leur accorder un léger délai supplémentaire, mais la marge de manœuvre était réduite et le plan initial ne pouvait plus être remis en cause.

Quand le colonel Moses pénétra dans la pièce, suivi par Dawson qui referma la porte derrière lui, Pritchard lui tendit la dépêche et attendit sa réaction.

« Ce n'est pas très brillant ! » laissa tomber l'officier en lui redonnant le feuillet.

— C'est bien mon avis aussi. On peut quand même s'arranger pour leur ménager un délai de battement. Un quart d'heure ou une demi-heure au plus. C'est pour cela que je vous ai fait venir.

— Je n'aimerais pas être à la place du pilote pendant ce laps de temps, fit Dawson en écho. Attendre sur une route de campagne avec un zinc posé en plein milieu. Et qui plus est, en territoire soviétique. J'en connais un qui ne va pas être ravi-ravi...

— Oui, je sais. Sans compter qu'il va devoir couper le contact, avec tous les risques que cela comporte au redémarrage. Mieux vaut ne pas y penser. » Pritchard réfléchissait à voix haute et se forçait à chasser de son esprit les éléments sur lesquels il ne pouvait pas avoir prise. « Notre problème n'est pas là. Il faut trouver un moyen pour prolonger l'intervention du Boeing pendant ce temps... »

Dawson et Moses se regardèrent, interloqués. Ils avaient calculé au plus juste le plan de vol de l'appareil de la KAL pour éviter de l'exposer inconsidérément ; néanmoins ils étaient conscients, en acceptant cette option, d'avoir mis le doigt dans l'engrenage et ils n'avaient plus le moyen de faire marche arrière. Pritchard avait raison : ils étaient dans l'obligation d'admettre que c'était la seule solution.

Sans un mot, Moses s'approcha de la carte du Pacifique accrochée au tableau d'affichage et sur laquelle étaient représentés les vols du Boeing et du Tupolev. S'armant d'une calculatrice électronique qui traînait sur une table, il se livra à de rapides calculs puis dessina une croix rouge sur le tracé correspondant au plan de vol du Boeing.

« Qu'est-ce que cela donne ? » demanda Pritchard en se plantant derrière lui.

— Pour bien faire, il faudrait le faire dévier une nouvelle fois à partir d'ici, répondit Moses en indiquant la croix qu'il venait de tracer. On modifie le cap au large de Sakhaline. Comme

cela, il passera en plein dans l'espace aérien soviétique et on gagne vingt à vingt-cinq minutes. Après, l'appareil reprendra sa route au 246 pour rejoindre progressivement son cap initial. » Tout en parlant, Moses avait dessiné en pointillé le nouveau tracé qu'il proposait ; celui-ci passait plus au nord et traversait Sakhaline avant de redescendre ensuite le long de la côte ouest de la presqu'île.

La modification n'avait pas pris plus de cinq minutes. Moses était redevenu l'officier froid et discipliné qui se contentait d'obéir aux ordres. D'un geste qu'il parvint à rendre naturel, il détacha la feuille de papier sur laquelle il avait inscrit les nouvelles coordonnées que devait suivre le Boeing de la KAL et la tendit à Pritchard.

« Si vous le désirez, je peux les communiquer tout de suite à Whittney à Anchorage pour qu'il fasse le nécessaire. Nous n'avons plus beaucoup de temps devant nous avant qu'il décolle.

— Non, laissez, dit Pritchard en saisissant le papier. Je m'en occupe. Je sais où le joindre. Par contre, vous pouvez contacter la base de Misawa pour avertir le capitaine Stott. C'est tout aussi urgent. Demandez aussi que l'on prenne les dispositions nécessaires pour que sa couverture du retour l'attende une demi-heure de plus. »

ANCHORAGE, 12 H 45 GMT (2 H 45 HEURE LOCALE)

Le ronronnement lancinant des moteurs s'était arrêté et la cabine, plongée dans une demi-obscurité, était silencieuse. Quelques personnes, dont plusieurs hôtesses, se tenaient debout près de la porte. Les rares passagers qui se glissaient furtivement dans les couloirs se contentaient de prendre le premier siège qui se présentait à eux. Chong mit quelque temps à réaliser qu'il s'agissait des nouveaux arrivants montés à l'escale d'Anchorage. À sa montre, qui indiquait toujours l'heure de la côte est, il était 7 h 45. Il avait donc dormi près de huit heures d'une seule traite et ne s'était même pas éveillé lors de l'atterrissage. Malgré le sommeil, il se sentait toujours épuisé ; son corps était mou, sans force, et il repensa en souriant à la cause de sa fatigue : après la journée précédente, Karol devait être à peu près dans le même état que lui. Combien de fois avaient-ils fait l'amour ? Quatre, cinq fois ? Six, peut-être. De toute façon, il ne se rappellerait jamais : son esprit se refusait à faire le moindre effort ; s'il avait dû travailler ce jour-là, il savait qu'il en aurait été incapable. Il avait l'impression de flotter et constata avec satisfaction, que l'énorme décalage horaire lui offrait six, sept heures de nuit supplémentaires qu'il allait mettre à profit pour tenter de récupérer. Malgré l'inconfort de sa position il n'aurait aucune difficulté à se rendormir, et il imagina sans déplaisir Karol en train de se lever.

Elle allait peut-être faire la grasse matinée, même si ce n'était pas dans ses habitudes. Très vite, elle se contraindrait à se lever ; elle irait prendre une douche puis, après une tasse de café, elle tenterait de se mettre au travail ; elle allait alors s'apercevoir qu'elle ne pouvait pas se concentrer et, au bout d'une demi-heure d'efforts infructueux, elle refermerait son ordinateur d'un geste rageur et tenterait de chasser sa mauvaise humeur en s'activant dans la maison. C'était chaque fois la même chose et leur mariage n'avait pas mis un terme à cette ardeur physique qui s'emparait d'eux de temps à autre, même si elle les laissait ensuite épuisés, vaincus, presque démoralisés par le vide qu'ils découvraient alors.

À cette pensée, Chong se rappela ce que Karol lui avait demandé à l'aéroport. Se levant

avec brusquerie, il réveilla son voisin pour pouvoir atteindre le couloir qu'il remonta au pas de course jusqu'à la porte d'accès.

« On repart dans combien de temps ? demanda-t-il à une hôtesse qui accueillait les derniers arrivants.

— Dans moins d'un quart d'heure, répondit la jeune femme en tentant de lui barrer la route.

— Alors, j'ai le temps d'appeler. »

Sans plus attendre, Chong s'engouffra dans le boyau de raccordement, bousculant un passager qui arrivait. Derrière lui, il entendit l'hôtesse lui crier de revenir, mais il n'y prit pas garde.

« Je reviens tout de suite, cria-t-il à son tour par-dessus son épaule. Vous ne décollerez pas sans moi. Ne vous faites pas de souci ! »

ENVIRONS DE BLAGOVECHTCHENSK, 12 H 55 GMT (21 H 55 HEURE LOCALE)

La vieille Luaz cahotait sur le chemin défoncé. Peu habitué à conduire, Arvontev manœuvrait sans souplesse, provoquant à chaque embardée des élancements atroces dans la cheville blessée de Lusan. Depuis que celui-ci avait cessé de marcher, son pied s'était mis à enfler et l'anesthésie provoquée par l'effort avait eu vite fait de disparaître, le contraignant à abandonner le volant à Arvontev. Il avait néanmoins réussi à conduire pendant près de deux heures et était parvenu à couvrir plus de soixante-dix kilomètres. D'après la carte qu'il avait dépliée sur ses genoux, il ne leur restait plus en théorie que vingt-cinq kilomètres à parcourir. Mais, comme il avait déjà pu s'en rendre compte, le relevé topographique laissait à désirer et en deux occasions ils avaient dû revenir en arrière en découvrant que les chemins qu'ils avaient empruntés s'arrêtaient en rase campagne.

Depuis deux ou trois kilomètres, ils avaient pénétré dans un bois où la visibilité était presque nulle ; comme Lusan s'en était aperçu dès le départ, les phares ne marchaient pas et ils en étaient réduits à se contenter de la clarté lunaire pour se diriger. Celle-ci filtrait avec parcimonie dans le sous-bois et Arvontev avançait au pas, le visage collé au pare-brise pour mieux percer l'obscurité.

« Accélérez, bon sang ! On avance comme des tortues. » L'enthousiasme ressenti par Lusan lorsqu'il était parvenu à se procurer le véhicule était vite retombé et la tension entre les deux hommes était vite réapparue. Lusan était conscient que sa blessure accentuait encore le ressentiment qu'il éprouvait à l'égard d'Arvontev, mais celui-ci ne faisait rien pour améliorer leurs rapports : il était toujours aussi silencieux et donnait plus l'impression de se fuir lui-même que de fuir le KGB, ce qui avait le don d'exaspérer Lusan.

Arvontev ne se donna pas la peine de répondre mais essaya néanmoins d'accélérer. Assez vite, il dut y renoncer. Le sentier décrivait une large boucle et il était agrippé au volant, le serrant à deux mains, sans parvenir pour autant à prévenir les embardées. De profondes ornières sillonnaient le chemin forestier et, après avoir cogné douloureusement son pied blessé contre la portière, Lusan lui sut gré de ralentir sans qu'il ait eu à le lui demander.

« Arrêtez ! » Lusan avait hurlé pour couvrir le bruit du moteur : la voiture venait de déboucher à l'orée du bois et allait reprendre sa route à découvert quand le bruit caractéristique d'un hélicoptère lui était parvenu. Celui-ci devait voler très bas et il ne faisait

aucun doute qu'il était à leur poursuite.

« Vite ! Reculez ! » ordonna-t-il après s'être interrompu quelques secondes pour essayer de discerner d'où l'appareil venait. Agrippant lui-même le levier de vitesse, il passa la marche arrière tandis qu'Arvontev, qui avait saisi son geste, débrayait sans lâcher le volant.

Ils avaient à peine atteint le couvert qu'un gros MIL-24 passait en face d'eux à moins de vingt mètres au-dessus de la cime des arbres. Éclairé par la lune, il se découpait avec une netteté parfaite dans le ciel et Lusan put discerner la porte grande ouverte de la carlingue.

Bien que cela fût inutile, Arvontev coupa le contact. Le temps s'était arrêté, suspendu à cet hélicoptère qui n'en finissait pas de s'éloigner. À tout moment, Lusan s'attendait à le voir faire demi-tour et revenir atterrir en face d'eux. Tout en sachant que cela serait sans grande utilité, il porta sa main dans la poche où il avait caché le pistolet pris sur le cadavre du colonel du KGB. Le contact froid de l'arme le rassura et il se demanda s'il aurait le courage de la retourner contre lui.

Mais ses appréhensions étaient vaines : l'appareil poursuivit sa course sans rien remarquer et le bruit décrût peu à peu.

« Allons-y ! souffla-t-il entre ses dents en réprimant une grimace. On ne peut pas se permettre de s'éterniser ici. »

Devant eux, la plaine s'étendait à perte de vue. Vide. Sans le moindre bosquet où ils pourraient chercher à se dissimuler si l'hélicoptère revenait sur eux. Et, pour la première fois, Lusan se réfugia dans sa douleur pour ne plus penser à la menace qui planait sur eux.

VOL KAL 007 13 H 05 GMT

Le commandant Shin referma le dossier du vol que lui avait remis le dispatcher de l'aéroport. L'encombrement des couloirs aériens, l'état des éventuels terrains de secours, le rapport météo, le manifeste de bord, tout y était détaillé avec minutie, jusqu'aux consignes de sécurité particulières que devaient respecter à la lettre les équipages empruntant la Romeo 20.

Sans un mot, il le passa à son copilote qui, à son tour, le parcourut une dernière fois avant de le reposer sans desserrer les dents. Derrière eux, le radio s'évertuait toujours à tenter d'interrompre les crachotements d'une des VHF qui se révélait toujours anormalement bruyante.

« Bien, on devrait y aller. C'est l'heure. » Tout en vérifiant son casque, le commandant Shin s'avança légèrement sur son siège. Le Boeing se trouvait au point fixe et attendait depuis plusieurs minutes l'autorisation de la tour.

« Contrôle à KAL 007. Vous pouvez prendre position. Poste 3-5.

— KAL 007 à contrôle. Bien reçu. »

Shin obtempéra aussitôt et abandonna le point fixe pour gagner l'entrée de la piste d'envol.

« KAL 007 à contrôle. Sommes en position. Demandons autorisation de décoller. »

À cette heure-ci de la nuit, le formalisme de la procédure pouvait paraître inutile et Shin eut une pensée amère en prenant conscience du fait que, pour la première fois de sa carrière, il allait se contenter du formalisme et négliger de manière délibérée les normes les plus élémentaires de sécurité.

« Contrôle à KAL 007. Autorisation accordée. Bonne route ! »

Bloquant les freins, il ouvrit graduellement l'admission des quatre réacteurs et actionna une dernière fois les essuie-glaces. La visibilité s'était améliorée depuis que la pluie avait cessé : il discernait au loin la dernière rangée de balises, au-delà de laquelle le halo des projecteurs dispensait une lumière laiteuse qui contrastait avec le long ruban noir de la piste. Quand il lâcha les freins, les vibrations qui avaient gagné tout l'avion cessèrent subitement et l'accélération le plaqua contre le dossier de son siège.

« Quarante nœuds ! » La voix de son copilote lui parvint presque aussitôt.

« Soixante-dix nœuds ! »

Shin essayait de se concentrer sur la manœuvre mais il ne pouvait ôter de son esprit que, d'ici quelques secondes, il ne pourrait plus revenir en arrière. Dès qu'ils auraient atteint cent vingt-quatre nœuds, ils n'auraient d'autre choix que de décoller et d'aller jusqu'au bout. « V-une », annoncerait alors le copilote.

Sans qu'il eût besoin de le regarder, il connaissait par cœur le tracé rouge qu'il allait être obligé de suivre et il voyait avec une netteté parfaite l'ultime modification que Whittney lui avait imposée avant le départ. L'accélération continuait et il se raccrochait à cette croix pour se forcer à tout stopper.

« Cent dix nœuds ! »

Le danger était là : au-dessus de Sakhaline. Et rien ni personne ne pouvait l'obliger à s'y exposer.

« Cent vingt nœuds ! »

Il pouvait encore revenir en arrière. Il en était encore temps. Il n'avait qu'un bouton à presser. Inverser la poussée puis freiner. Tout rentrerait dans l'ordre. Il n'aurait qu'à rendre l'affaire publique. Il serait intouchable ; jamais quiconque n'oserait mettre à exécution la menace. Mais la preuve... Il n'en avait aucune. Et sans preuve, la menace continuerait. Toujours. Aussi longtemps que son fils volerait.

« V-une ! »

Le cauchemar commençait. Il allait le vivre tout éveillé.

BIELOGORSK, 13 H 10 GMT (22 H 10 HEURE LOCALE)

Orkov était certain qu'on lui mentait. Le regard fuyant, malaxant ses mains avec nervosité, le responsable du kolkhoze de Zenïa louvoyait et évitait de répondre aux questions qu'il lui posait. Au contraire de ce qu'il avait envisagé, il avait mis plus d'une heure et demie pour franchir les quarante kilomètres qui séparaient Bielogorsk de la ferme où avait été repéré le coup de téléphone de Lusan et d'Arvontev. La ville était coupée de l'extérieur et il avait dû franchir pas moins de trois barrages routiers : le KGB était sur les dents. Les contrôles avaient été interminables et il s'estimait encore heureux de ne pas avoir été intercepté. À un moment l'alerte avait été plus sérieuse, quand un hélicoptère était venu se poser juste en face de lui et qu'une escouade d'hommes en armes avait cerné son véhicule. Mais il ne s'agissait que d'un nouveau barrage et il avait pu reprendre sa route sans être davantage inquiété. Du moins avait-il acquis la certitude que les fugitifs s'étaient trouvés contraints d'éviter les axes routiers et il se félicitait d'avoir emprunté une voiture tout-terrain.

« Mais, putain ! Arrêtez vos conneries ! Vous me prenez pour un imbécile ou quoi ? »

Devant l'expression d'Orkov, l'homme se tassa sur lui-même et manqua de s'étrangler en voulant lui répondre.

« Mais... qu'est-ce qui vous autorise à me parler sur ce ton, d'abord ? parvint-il à articuler avec peine. Je suis chez moi et je ne vous autorise pas à m'injurier. Un homme est venu téléphoner tout à l'heure, c'est tout. Il avait eu un accident et je ne vois pas pourquoi je ne l'aurais pas aidé. Après cela, il est reparti...

— C'est bien ce que je disais. Vous me prenez pour un con.

— Mais je vous assure ! Je ne sais pas ce qu'il a fait après. Cela ne me concernait pas.

— À d'autres !

— Allez vous faire voir ! »

L'homme s'était redressé et il l'aurait sans doute frappé s'il avait osé. Vu le régime auquel Orkov l'avait soumis, c'était d'ailleurs ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps.

« Très bien, dit-il d'une voix calme. Alors laissez-moi vous expliquer ce qui vous attend. L'homme qui est venu vous voir n'était pas seul. Il s'agit en fait de deux individus que le KGB recherche sur tout le territoire soviétique. S'il s'avère que vous les avez aidés à s'échapper, pas la peine de vous décrire ce qui vous attend... Si au contraire vous me dites maintenant ce que vous savez, on ne pourra rien vous reprocher. Je vous couvrirai... Vous pourrez même garder le fric que vous leur avez extorqué. »

En entendant cette dernière phrase, l'homme pâlit. Orkov avait atteint le point sensible et, au visage décomposé de son interlocuteur, il sut qu'il avait gagné la partie.

« Com... comment avez-vous su ? bredouilla le responsable du kolkhoze.

— Pas très difficile à deviner. Ils ont reçu pas mal d'argent et avaient besoin d'un moyen de transport. Je suppose donc que vous leur en avez prêté un, contre une juste rémunération.

— C'est vrai, admit son vis-à-vis. Quel mal y avait-il ? Je ne pouvais pas savoir qu'ils étaient recherchés, moi.

— C'est ce que je me tue à vous expliquer : je me fous de ce que vous avez pu faire avec lui ; vos combines ne m'intéressent pas. Mais le KGB ne l'entendra pas de cette oreille... Vous pouvez lui faire confiance. Moi, au contraire, je vous donne une chance de vous en tirer. Tout ce que je veux savoir, c'est où ils sont partis. C'est pourtant pas sorcier à comprendre, non ?

— Ils sont partis vers l'est. À travers champs. Je leur ai prêté une vieille Luaz. Mais vous les rattraperez vite. Comme ils n'ont pas pris la route, ils n'ont pu emprunter qu'un seul itinéraire. Vous tournez à gauche à la sortie de la ferme. Après c'est toujours tout droit. Je vais vous donner ma dernière carte de la région. L'autre, ils se sont arrangés pour me la piquer, les salauds !

— C'est tout ce que je voulais savoir. Vous voyez, c'était pas si difficile ! Et il y a longtemps qu'ils sont partis ?

— Pas mal, oui. Mais vous ne devriez pas avoir de mal à les rejoindre. Ils n'ont pas pu aller très vite. Leur voiture n'avait pas de phares. »

**ENVIRONS DE BLAGOVECHTCHENSK, 13 H 30 GMT
(22 H 30 HEURE LOCALE)**

Au fil des kilomètres, Arvontev s'était enhardi et avait pris de l'assurance. De gros nuages portés par les vents du Pacifique obscurcissaient le ciel et pourtant il parvenait à conserver une vitesse constante. Depuis l'alerte de l'hélicoptère, aucun obstacle ne s'était présenté sur

leur chemin. Située à l'écart des axes routiers, la piste qu'ils suivaient n'avait pas été contrôlée et ils n'avaient eu à contourner que deux petites agglomérations. Le paysage s'était transformé : les terres de culture avaient cédé la place aux pâturages qui s'étendaient à perte de vue, sans la moindre barrière. Défoncé jusqu'ici par les lourds véhicules agricoles, le chemin de terre s'était stabilisé et Lusan parvenait même à oublier sa blessure par intermittence.

Devant eux, à quatre ou cinq kilomètres environ, un rideau d'arbres se détachait sur l'horizon. Au fur et à mesure que la distance qui les en séparait s'amenuisait, il se sentait gagné par une sorte de griserie que même la douleur n'entamait pas. Une fois qu'ils y seraient parvenus, il ne leur resterait plus, toujours d'après la carte qu'il avait conservée sur ses genoux, que deux kilomètres à parcourir. Ils avaient donc réussi : ils disposaient de deux heures et demie pour parcourir cette distance et Lusan ne voyait plus ce qui pourrait les en empêcher. Arvontev aussi semblait partager ses impressions. Cramponné à son volant, il ne pouvait s'empêcher de quitter la route des yeux pour regarder la masse sombre des arbres qui semblait le fasciner au-delà de toute mesure. L'expression de son visage était devenue moins morose et dans la lumière réduite qui leur parvenait, Lusan voyait le personnage se métamorphoser : son regard avait repris vie et il avait abandonné cette attitude dédagée par laquelle il semblait avoir fait si peu de cas des dangers auxquels il les avait exposés.

« Et vous, qu'est-ce que vous allez faire ? Je ne peux décemment pas vous laisser dans cet état. Vous ne pouvez même pas conduire. » Arvontev avait pris l'initiative de lui adresser la parole en premier et ce simple signe suffisait à mesurer les changements qui se produisaient en lui.

« Je ne sais pas. Je n'y ai pas encore réfléchi, répondit Lusan qui jusqu'ici avait préféré différer toute pensée touchant à l'avenir.

— Vous pourriez peut-être venir avec moi ?

— Qu'est-ce que j'irais faire aux États-Unis ? Vous, on vous y attend. Vous pourrez reprendre vos travaux... Moi, personne ne m'attend. Nous ne savons même pas s'il y aura de la place dans l'avion. »

Lusan se tut. Il était forcé d'admettre que quelque chose d'autre le retenait en Union soviétique. Bien sûr, pour des raisons de sécurité, Arvontev avait raison : la région était bouclée, il était blessé et ses papiers ne pourraient pas faire illusion bien longtemps. Néanmoins, il ne se voyait pas partir. Et pas seulement par peur de recommencer une nouvelle existence dans un pays qu'il ne connaissait pas et pour lequel il ne se sentait aucune affinité. Il n'y avait pas pensé, mais la raison qui le retenait était différente. Tout juif qu'il était, il se sentait russe et il n'éprouvait aucune envie de se couper de ses racines. Quel que fût le danger et quel qu'en fût le prix à payer.

« Je sais ce que vous ressentez, continua Arvontev après avoir respecté son silence. Par moments, je suis en proie aux mêmes sentiments... La Russie. La neige de Moscou. Les violons de Tchaïkovski. La mélancolie de Lanski dans cet air d'*Eugène Onéguine*, hier dans le train... »

Lusan ne l'avait jamais entendu se livrer devant lui avec une telle liberté et il se tassa dans un coin, en prenant garde de ne pas bouger son pied blessé, pour mieux l'examiner.

« ... Puis, à d'autres moments, continua Arvontev, je pense à tout ce qui fait que je ne suis pas russe. Je pense à tout ce que l'on m'a fait pour que je ne me sente pas russe. Et quand je mets les deux dans la balance, en fait les deux plateaux s'équilibrent à peu près...

— Alors, pourquoi avoir décidé de partir ?

— J'ai cru le savoir un moment. Maintenant, je ne suis plus si sûr de moi... Je me demande si c'était vraiment la peine de vous exposer, vous, le jeune Yasha, Weinstein... » Arvontev s'exprimait d'une voix grave, douloureuse même, et Lusan en oublia son ressentiment à son égard. Arvontev ne s'excusait pas, mais il cherchait à s'expliquer et c'était justement cette explication trop longtemps différée qui avait été à la source de leur mésentente : Lusan en était arrivé à se persuader qu'il n'était qu'un simple pion dans le combat que livrait le scientifique. Que celui-ci ne le voyait même plus et qu'il acceptait comme un dû l'aide qu'il lui apportait. Après le meurtre du train, Arvontev avait même paru renoncer, comme si tout lui était devenu indifférent, et Lusan s'était laissé envahir par une rage froide à son égard pour le peu de cas qu'il faisait de l'appui qu'il avait reçu.

Lusan n'était pas entièrement convaincu par le revirement d'Arvontev mais il ne lui tenait plus rigueur de son attitude passée. Dans son esprit, le scientifique avait décidé de rompre avec lui-même et les avait exposés pour de fausses raisons. Jamais il n'avait été menacé dans son mode d'existence, somme toute confortable. Il n'avait pas plus l'intention de refaire sa vie aux États-Unis et Lusan eut tout à coup pitié de lui. Arvontev arrivait au terme de son voyage intérieur et son sourire de triomphe en était d'autant plus pathétique. Bientôt l'homme allait être brisé. Une fois tout danger écarté, l'instinct disparaîtrait. Le dernier lien qui lui avait permis de subsister serait définitivement rompu et Lusan prit conscience que cela aussi Arvontev le savait.

Le rideau d'arbres avait cessé de se rapprocher. Sans raison apparente, et sans qu'il en soit fait mention sur la carte, le chemin venait d'obliquer sur la droite et longeait à présent la forêt, distante de deux ou trois kilomètres. Ce fut le moment que choisit leur voiture pour s'arrêter. La vitesse décrût puis le moteur hoqueta. Le véhicule s'immobilisa au milieu de la piste, refusant obstinément de répondre aux sollicitations d'Arvontev sur le démarreur.

Autour d'eux le silence était impressionnant et ils restèrent immobiles, incapables de détacher leur regard de la protection que la forêt leur offrait.

Trop proche pour être oubliée.

Trop lointaine pour qu'ils pussent l'atteindre tous les deux.

VOL KAL 007, 13 H 35 GMT

« T'as vu ce type tout à l'heure. Le jeune Coréen. Et s'il avait laissé une bombe ?

— Mais non, ma chérie. Les hôtesse ont été vérifier. Il devait avoir quelque chose d'urgent à faire et il a raté son avion. C'est tout. »

Jennifer et Stanley discutaient à voix basse. L'avion avait redécollé avec un peu de retard sur l'horaire sans qu'ils y prêtent attention. Pour éviter de réveiller les passagers, les hôtesse s'étaient abstenues de passer la moindre annonce. Stanley avait néanmoins remarqué que l'équipage avait été changé, et les nouvelles hôtesse passaient dans les couloirs, offrant aux rares personnes qui le désiraient un petit déjeuner copieux. Stanley s'était contenté d'une tasse de café mais Jennifer était bien incapable d'avaler quoi que ce soit.

« Il n'avait vraiment pas l'air d'un poseur de bombe. Vraiment pas, ajouta-t-il en reposant sa tasse.

— Tu es bien catégorique. On dirait que tu en connais beaucoup, toi, des poseurs de bombe. » Jennifer était de plus en plus nerveuse et toutes ses appréhensions étaient revenues. Elle s'agrippait au bras de Stanley tout en essayant avec plus ou moins d'habileté

de dissimuler son trouble.

« Des tas. Tu ne peux pas imaginer. Sous mes airs d'étudiant sage, tu ne peux pas imaginer quelles étaient mes activités à Harvard.

— J'imagine très bien. Tu devais faire ta propre révolution en couchant avec toutes les jeunes filles vierges de la bonne bourgeoisie bostonienne.

— Comment as-tu su ?

— C'est pas très dur. Tu as toujours été en retard d'un train. Même à Boston, les jeunes vierges effarouchées ne pullulaient pas sur les campus. Tu aurais dû découvrir tes ardeurs révolutionnaires plus tôt... Dès le collège par exemple. »

Stanley croisa sa main sur celle de Jennifer et la pressa amoureusement pour la remercier de ses efforts dont il n'était pas dupe. Tout autour d'eux les gens dormaient, et c'est seulement quand il sentit Jennifer se détendre qu'il s'autorisa à fermer les yeux.

« Dors, ma chérie, dit-il d'une voix ensommeillée. Il n'y a pas de bombe. Il s'agit d'un type qui n'a pas eu de chance en ratant son avion... Il n'y a aucune raison pour qu'il arrive quoi que ce soit. Tout à l'heure on se réveillera en Corée, tu verras. Ce doit être un pays magnifique... »

ENVIRONS DE BLAGOVECHTCHENSK, 13 H 45 GMT (22 H 45 HEURE LOCALE)

« Qu'est-ce que cela donne ?

— Rien à faire. Il n'y a plus d'essence. » Lusan s'abstint d'ajouter qu'Arvontev avait roulé trop longtemps en deuxième et qu'ils auraient normalement pu parvenir au point de rendez-vous sans encombre. Là, tout aurait été plus simple : la voiture aurait été dissimulée dans un fourré et Lusan était persuadé qu'il serait toujours parvenu à s'en tirer – quitte à rester caché quelques jours dans les bois en attendant que les choses se tassent. « Partez, reprit-il en essayant de dissimuler sa rage. Ce n'est pas la peine d'être arrivés jusqu'ici pour échouer sur toute la ligne... Si vous partez maintenant, vous avez le temps d'arriver pour l'heure dite.

— C'est hors de question. Je ne vous laisse pas ici. On continue tous les deux ou bien je reste avec vous. C'est à vous de choisir.

— Mais, bon dieu ! explosa Lusan. Vous voyez bien que je ne peux pas marcher. En plus, avec cette voiture ici, on peut être repérés à tout moment... Foutez le camp, je vous couvrirai.

— Non ! » Le ton d'Arvontev était catégorique, et pourtant il y avait une nuance de supplication dans sa voix, comme s'il venait de se rendre compte de ce qu'il devait réellement à Lusan. « Vous venez avec moi ou nous attendons tous les deux l'arrivée du KGB... Je vous aiderai à marcher.

— Il faudra que vous me portiez. Vous n'y arriverez pas.

— Arriver à quoi ? J'ai vu votre regard tout à l'heure et vous savez très bien où j'en suis. Il peut m'arriver n'importe quoi, tout m'est égal maintenant.

— Vous auriez pu vous en rendre compte plus tôt ! » Malgré sa colère, Lusan cherchait moins à blesser Arvontev qu'à le forcer à céder.

« Je sais, vous avez raison. Mais c'est vous maintenant qui réagissez de la même manière que moi. Vous vous appesantissez sur votre sort. La gloriole d'avoir berné le KGB... La belle affaire ! » C'était au tour d'Arvontev de percer Lusan à jour et celui-ci se sentit piqué au vif.

Les deux hommes se turent et s'affrontèrent du regard. La détermination qui se lisait chez

Arvontev n'était pas feinte et, de son propre côté, Lusan se sentait envahi de sentiments contradictoires. Il lui répugnait d'offrir à Arvontev une dernière raison pour retarder le moment où il devrait faire face à la réalité et dans le même temps, il avait conscience de réagir comme lui. C'était la première fois qu'Arvontev sortait de sa placidité et cessait de se conduire en vieillard docile, abandonnant son sort aux mains d'autrui avec trop de facilité. Ils étaient à égalité, chacun ayant à présent besoin de l'autre, même si leurs motivations divergeaient.

« D'accord. Allons-y, céda enfin Lusan. Vous m'aidez à marcher jusqu'au bois. Là, je me ferai une nouvelle béquille. On a deux grandes heures devant nous.

— C'est plus qu'il n'en faut. Vous verrez. » Arvontev était venu se placer à côté de lui et, dans un geste qui parut les libérer tous deux, il prit de lui-même le bras de Lusan et le passa autour de ses épaules.

VOL KAL 007, 13 H 50 GMT

VOL KAL 007 À ANCHORAGE, AIR ROUTE TRAFFIC CONTROL CENTER.

PASSONS SUR BETHEL. HEURE D'ARRIVÉE PRÉVUE SUR NABIE : 14 H 33 GMT.
COORDONNÉES SUIVENT...

MOSCOU, 13 H 50 GMT (16 H 50 HEURE LOCALE)

Iorenko n'avait pas eu besoin d'être présenté pour reconnaître le président du KGB confortablement assis dans le bureau de Vitaly Fedorov, le ministre de l'Intérieur. Par contre il ne connaissait pas le général Effichev, et c'est en apprenant qu'il avait en face de lui le responsable du troisième directorat du KGB qu'il avait réalisé la précarité de sa position. Tout au long de sa carrière dans la milice, il s'était heurté aux exigences du Comité de sûreté de l'État. Cela il en avait l'habitude et, en se rendant à sa convocation, il avait réfléchi à la manière dont il pourrait atermoyer en se servant de ses propres prérogatives pour faire face aux accusations portées contre lui. Mais la présence d'Effichev avait bousculé tout son système de défense et c'était bien l'assistance qu'il avait apportée à Orkov qu'on lui reprochait et non pas ses manquements à la légalité ou la non-orthodoxie de ses méthodes. Très vite, l'entretien avait pris la tournure d'un interrogatoire, froid et systématique, mené par Effichev d'un ton glacial. Pourtant Iorenko s'était aperçu que le général du KGB, comme Tchekev d'ailleurs, était mal à l'aise. L'importance de l'enjeu et les pressions que l'on devait exercer sur eux, ainsi que l'échec de la gare de Bielogorsk, les avaient conduits à vouloir s'assurer de la collaboration du milicien. Ils avaient assez vite dû se rendre à l'évidence : les menaces ne menaient à rien, eux-mêmes étant aussi menacés que Iorenko qui, petit à petit, était parvenu à rétablir la situation en sa faveur. À présent, il était en position de négocier la dernière information qu'Orkov lui avait demandé de conserver par-devers lui et il pouvait espérer s'en tirer avec un simple blâme.

« Est-ce vraiment tout ? demanda Effichev sur le ton suspicieux de la personne qui n'en croyait rien.

— Non, pas vraiment. Il y a encore autre chose... Mais je n'aimerais pas que mes paroles

soient mal interprétées. Il n'est pas dans mes habitudes de tirer parti des échecs des autres services... »

Effichev blêmit et se tourna vers Tchekev pour l'interroger du regard ; il venait de constater qu'il s'était laissé manœuvrer par Iorenko. Celui-ci avait su fort habilement se ménager une voie de retraite : invoquer un échec du KGB revenait à s'assurer une impunité absolue, à moins bien sûr de voir sanctionné le Comité de sûreté de l'État, ce qui ne s'était encore jamais produit. Iorenko venait donc d'attacher son sort à celui d'Effichev et de Tchekev, et le président du KGB se crut obligé d'intervenir pour bien montrer qu'il avait compris l'allusion.

« De quel échec voulez-vous parler ?

— De celui qui s'est produit hier dans la soirée, passage Kouzetski Most, répondit Iorenko en affichant un sourire de triomphe. Quand vous avez perdu la trace de cet agent américain qui s'est évanoui dans la nature.

— Vous étiez donc présent sur les lieux et vous n'avez rien fait ? » rugit Effichev sans se soucier de la présence de son supérieur. Lui qui, au début, avait considéré la disparition de Spurring comme un accident de parcours, en était arrivé à considérer que c'était bien là le dernier lien avec Arvontev qui lui avait échappé. En dépit de ses efforts, il n'était pas parvenu à le retrouver avant son retour à l'ambassade, en fin de matinée. Pourtant, par son statut diplomatique, Spurring était intouchable et il ignorait toujours où il s'était rendu.

« Que fallait-il faire ? Intervenir et perdre à notre tour la piste que vous vous étiez donné autant de mal à vouloir conserver ? Ou bien prendre le relais après la défaillance de vos équipes ?

« Où est-il allé ? intervint Tchekev en ignorant le ton de fausse modestie adopté par Iorenko.

— Chez une femme. Une certaine Galina Aïtmatova. Je pense d'ailleurs que vous auriez intérêt à vous intéresser à elle d'un peu plus près dans l'avenir. Tout à fait incidemment, elle est secrétaire au Politburo... Elle habite dans la banlieue nord et, d'après les renseignements que l'on possédait, on a posé son téléphone sur table d'écoute.

— Sans en référer à personne ? questionna Fedorov qui, pour la circonstance, ne savait plus s'il devait se résoudre à couvrir Iorenko qui s'était permis de battre le KGB sur son propre terrain.

— Sans en référer à personne, c'est vrai, admit Iorenko. Mais le résultat est là.

— Et qu'est-ce que cela a donné ? continua Fedorov.

— Ce que l'on attendait. Après la débandade de Bielogorsk, Arvontev était forcé de reprendre contact avec les Américains. Cela faisait partie de leurs procédures d'urgence. Comme nous étions au courant, celles-ci se sont retournées contre eux et nous sommes parvenus à repérer la provenance de l'appel : une ferme collective à une quarantaine de kilomètres de Bielogorsk. À Zenïa, précisément. »

Une gêne certaine s'installa dans la pièce. Effichev et Tchekev ne savaient plus s'ils devaient se féliciter du succès de Iorenko qui, malgré tout, avait permis de retrouver la trace d'Arvontev. Dans la situation actuelle, c'était encore un moindre mal et ils en arrivaient presque à souhaiter la réussite d'Orkov, même si celle-ci devait aboutir à raviver le blason du GRU.

« À quelle heure avez-vous intercepté cette communication ? demanda Effichev d'une voix blanche.

— En fin de matinée. Vers midi et demi. Il était à peu près dix-huit heures trente là-bas.

- Et à quelle heure avez-vous joint le major Orkov ?
- C'est lui qui m'a appelé. Il était une heure, une heure un quart environ. C'est-à-dire depuis plus de quatre heures, ajouta Iorenko comme pour lui-même.
- Et bien entendu, ils n'ont pas parlé de l'endroit où ils devaient se rendre ?
- Vous n'attendiez quand même pas qu'ils le fassent. Ils ont seulement dit qu'ils se trouvaient à une centaine de kilomètres du lieu de rendez-vous.
- Quoi ? s'exclama Tchekev en se ruant sur le téléphone. Cent kilomètres et vous ne nous avez rien dit plus tôt... Colonel, je vous tiens dorénavant pour responsable de tout ce qui va se passer.
- Le croyez-vous vraiment, camarade ? »

VOL KAL 007, 13 H 55 GMT

Les désagréments de ce voyage n'expliquaient pas sa mauvaise humeur persistante. L'Agence était quand même en mesure d'offrir à ses cadres supérieurs des billets de première classe et, après la promiscuité de la cellule de crise, le confort douillet de la cabine permettait d'oublier une partie de la fatigue cumulée ces derniers jours. Cependant, Whitney ne parvenait pas à se sentir à l'aise. Il ne comprenait pas ce qui l'avait poussé à réserver une place sur ce vol des Korean Airlines. Il aurait pu se contenter de rester à Anchorage suivre les derniers développements de l'opération. Après tout, il avait accompli sa part de travail : il s'était assuré la coopération du commandant Shin Se-nan et avait même obtenu une demi-heure avant le départ qu'il tienne compte de la dernière modification du plan de vol communiquée par Pritchard. Cela n'avait pas été une mince affaire et les objections du pilote lui avaient fait perdre son assurance ; sans oser se l'avouer, il avait peur et l'indifférence des autres voyageurs, inconscients de ce qui allait se passer, augmentait son angoisse. Il était seul à savoir et ce poids lui était insupportable.

Il avait voulu vivre au moins une fois dangereusement – à moindres risques, il est vrai ; avec des garanties dont se passaient les agents en opération. Il avait cru découvrir la griserie de l'action dont il aurait pu se prévaloir avantageusement par la suite. À la place, il apprenait la peur ; il mesurait le sens caché des aléas qui, dans son bureau de Langley, se réduisaient à de simples données statistiques. Ce projet auquel il avait participé, et dont il pensait qu'il pourrait servir son ambition, lui était devenu étranger. Il aurait soudain voulu tout annuler, tout recommencer. Exposer cet avion était une erreur. Pis, une stupidité. Maintenant il en était convaincu et, pour la première fois de sa carrière, il faisait l'expérience du doute.

BASE DE MISAWA, 14 H GMT (23 H HEURE LOCALE)

Située dans l'île principale de Honshu, à six cents kilomètres au nord de Tokyo, la base de Misawa vivait depuis plusieurs heures sur le pied de guerre. Depuis l'arrivée du Tupolev, les installations de l'USAF avaient été bouclées. Des mesures de sécurité draconiennes avaient été instaurées et il ne s'agissait pas d'une mise en scène comparable à celle que Whitney avait organisée à Lemendorf à l'intention du commandant Shin. Sitôt qu'il avait atterri, aux alentours de dix-neuf heures, le capitaine Stott avait conduit son appareil dans le hangar de

réparation où l'attendaient le colonel Hertton et l'équipe de maintenance arrivée du Nevada. Avant de pouvoir aller se reposer un petit peu, Stott avait dû rendre compte de toutes ses observations. Les notes rédigées par les soins des ingénieurs qui l'avaient accompagné durant sa traversée du Pacifique avaient été longuement discutées et une série impressionnante de révisions s'imposait avant qu'il reprenne l'air. Pour l'essentiel cependant, il ne s'agissait que de détails. Parfaitement entretenu, le Tupolev avait donné toute satisfaction. Seuls points noirs : son manque de maniabilité et sa consommation excessive à grande vitesse laissaient supposer de sérieux ennuis s'il venait à être pris en chasse.

En posant le pied au Japon, Stott avait retrouvé l'ambiance oubliée depuis le Viêt-Nam des missions opérationnelles. L'animation extraordinaire de la base, la tension perceptible chez tous les personnels, et même cette feinte indifférence à son égard par laquelle le moindre mécanicien affectait de tenir pour quantité négligeable les dangers auxquels il allait être exposé l'avaient instantanément assailli. Sans s'en rendre compte, il avait retrouvé les réflexes du combattant qu'il avait cessé d'être depuis si longtemps et il n'avait eu aucun mal à trouver le sommeil récupérateur dont il savait avoir besoin.

Par contre, la peur s'était emparée de lui dès son réveil et l'ultime briefing lui avait paru interminable. Les cinq pilotes chargés de le récupérer quand il ressortirait de l'espace aérien soviétique y assistaient mais, en se forçant à vouloir considérer cette mission comme une simple opération de routine, ils n'avaient fait qu'accentuer son malaise. Il lui avait fallu retrouver les commandes de son Tupolev pour parvenir à calmer ses appréhensions : le contact des commandes, les multiples cadrans et les sons familiers qui lui parvenaient à travers son casque l'avaient rassuré. Il avait inhalé avec délices l'air froid et sec qui lui parvenait par son masque à oxygène et très vite sa respiration était redevenue normale. Sous ses gants la paume de ses mains était sèche et, quand il abaissa la visière de son casque, la lumière verte qui lui arrivait de l'extérieur lui indiqua qu'il était revenu dans son élément.

Après une longue parenthèse, la vie réelle recommençait – la seule qui l'intéressait. La drogue du danger, dont il croyait s'être désintoxiqué, venait de retrouver tous ses pouvoirs. Il n'avait jamais été guéri et il découvrit qu'il ne le serait jamais.

VOL KAL 007, 14 H 33 GMT

VOL KAL 007 À KAL 015.

POUR TRANSMISSION À ANCHORAGE ARTCC.

PASSONS SUR NABIE. HEURE D'ARRIVÉE PRÉVUE SUR NEEVA :

16 H GMT.

COORDONNÉES SUIVENT...

**ENVIRONS DE BLAGOVECHTCHENSK, 15 H 50 GMT
(0 H 50 HEURE LOCALE)**

Orkov l'avait aperçue de loin. Malgré la vitesse soutenue qu'il avait conservée depuis le départ de la ferme, il avait encore accéléré et très vite la Luaz se découpa dans le faisceau de ses phares. Vide, comme il s'y attendait. Une porte était ouverte et il ne lui fallut pas longtemps pour se convaincre que Lusan et Arvontev avaient continué à pied. La clef de

contact se trouvait toujours sur le tableau de bord. Deux essais infructueux sur le démarreur lui suffirent pour comprendre ce qui s'était passé : la jauge d'essence indiquait la panne sèche et la batterie vide montrait que le conducteur n'avait pas voulu accepter cet ultime coup du sort. D'après la distance qu'ils avaient parcourue, Lusan et Arvontev avaient presque rallié leur point de rendez-vous. L'avion qui devait venir les récupérer ne pouvait pas atterrir sur une telle piste et il n'avait pas besoin d'aller regarder sa carte pour savoir qu'il y avait dans les environs – très probablement derrière le rideau d'arbres qui se découpait devant lui – une route sur laquelle devrait se dérouler la réception. D'après les indications que lui avait données le responsable du kolkhoze de Zenïa, Lusan était blessé et pouvait à peine marcher.

L'angoisse qui s'était emparée des fugitifs quand le moteur s'était arrêté, les tentatives infructueuses pour le faire repartir, la déception puis la difficile progression à travers champs : Orkov se mettait à leur place et ressentait leurs réactions.

Une joie sauvage s'était emparée de lui. Arvontev était là, tout à côté. À sa portée. L'avion n'était pas encore arrivé. Il ne pouvait pas en être autrement et ce n'était pas seulement l'instinct du chasseur qui reprenait le dessus.

Le sort était avec lui. Cette épave abandonnée en témoignait.

La battue était terminée et il avait l'avantage de la surprise.

PETROPAVLOVSK-KAMTCHATSKI, 15 H 55 GMT (2 H 55 HEURE LOCALE)

Le spot lumineux continuait sa progression vers le centre de l'écran sans la moindre déviation. S'il continuait à la même vitesse, il pénétrerait dans l'espace aérien soviétique au-dessus de l'île du Commandeur, dans moins de dix minutes. Sans intervention de l'état-major général du PVO Strany, le colonel Ilia Boubnov devrait alors prendre une décision.

Les deux pilotes des MIG-23 qu'il ferait intervenir étaient déjà sanglés sur leur siège, mais eux ignoraient tout de ce qui se déroulait, se contentant d'assurer leur tour de veille avec une lassitude croissante : vingt-quatre sur vingt-quatre, trois cent soixante-cinq jours par an, chaque escadron du PVO devait maintenir en alerte permanente deux appareils prêts à décoller sur-le-champ. Mais dans moins d'une demi-heure la relève arriverait et les deux pilotes se demandaient s'il valait mieux en terminer sans que rien se passe ou s'il fallait encore espérer qu'une occasion de prendre l'air se présente.

L'intrus avait été repéré une heure et demie plus tôt par les radars de la FIR de Tilichiki, mais aussi longtemps qu'il restait au-dessus des eaux internationales Tilichiki devait se contenter de le suivre. S'il devait y avoir infraction, celle-ci se produirait dans la zone de compétence de Petropavlovsk-Kamtchatski qui avait donc été amenée à prendre en charge la progression de l'appareil. Celui-ci se dirigeait droit vers la base navale de Petropavlovsk, port d'attache de la flotte sous-marine soviétique du Pacifique, et normalement le colonel Boubnov aurait dû avoir pleins pouvoirs pour mettre fin à cette intrusion. Mais l'alerte déclenchée par Moscou quelques heures plus tôt l'avait réduit au rôle de simple exécutant et c'était bien ce qui le faisait bouillir d'impatience. La capitale avait sans doute ses raisons et avait dû être mise au courant de ce qui se préparait. Jusqu'ici, tout était logique. Mais on lui avait donné l'ordre exprès de référer immédiatement de tout incident à l'état-major de Khabarovsk qui à son tour devait avertir Moscou, sans pour autant lui indiquer ce qu'il aurait à faire pour le cas où un incident surviendrait effectivement.

« Un nouveau signal, colonel. Origine indéterminée. »

L'annonce avait été diffusée par le haut-parleur de la salle de garde et Boubnov se dirigea vers l'opérateur qui venait de signaler le nouvel intrus.

« Sa position ? »

— Soixante-dix, quatre-vingts milles au sud-sud-ouest du premier... Un autre point apparaît encore sur l'écran. Tous les trois convergent vers nous. »

Boubnov se pencha sur le radar et constata qu'en effet un troisième spot lumineux était apparu.

« Les cons, marmonna-t-il entre ses dents. On aurait dû prévenir les Américains que le tir d'essai a été annulé. Maintenant, ça va être le grand cirque. »

Boubnov avait les yeux rivés sur l'écran où il discernait distinctement les trois appareils qui ne cherchaient plus à se dissimuler. D'après sa provenance, il n'avait pas été difficile de vérifier que le premier correspondait à un vol régulier de la KAL. Quant aux deux autres, s'il fallait se fier à leur taille, il y avait de fortes chances pour qu'il s'agisse d'avions de reconnaissance. Il ne faisait aucun doute qu'il était confronté à une nouvelle opération concertée d'espionnage.

« À quelle heure repassera le satellite ? » demanda-t-il à l'intention de son adjoint qui assurait la liaison avec le centre d'observation spatiale ayant signalé la présence du Ferret II et de la navette avant même le début de l'alerte.

« Vers dix-sept heures cinq, dix-sept heures dix, colonel. Quand le premier appareil arrivera sur nous. C'est bien calculé de leur part. »

Les données s'affichaient les unes après les autres sur la carte centrale. La trajectoire de chacun des avions apparaissait déjà, en traits discontinus puis en traits continus, au fur et à mesure que l'ordinateur digérait les informations qui lui arrivaient. Depuis l'apparition des deux autres spots, il était évident qu'il ne s'agissait plus de la simple dérive d'un avion de ligne, phénomène qui se reproduisait avec plus ou moins de régularité dans les parages. Par la liaison informatique qu'il avait fait établir avec Khabarovsk et Moscou, l'État-Major devait en être arrivé à la même conclusion. Pourtant sa décision ne venait toujours pas et Boubnov vit le moment où on lui reprocherait de ne pas être intervenu à temps.

Il lui fallait agir. Dégager sa responsabilité, sans pour autant contrevenir à un ordre qui allait à l'encontre de ses obligations premières. S'approchant de la console de mise en alerte, il hésita une dernière fois avant de se résoudre à appuyer sur le bouton rouge qui se trouvait à droite du micro.

« Contrôle à intercepteurs. Décollage immédiat. Mission de surveillance à distance. Interdiction formelle de s'approcher des objectifs. Je répète : interdiction formelle de s'approcher des objectifs. Terminé. Vous reprenez contact avec nous dès que la tour vous aura lâchés. Nous vous guiderons. »

Les dés étaient jetés, et Boubnov préféra ignorer ce qu'ils lui réservaient. Moscou disposait de moins d'un quart d'heure avant que les deux Mig n'établissent le contact. Passé ce délai, il serait en droit de reprendre la procédure habituelle.

Et cette procédure était claire.

CHAPITRE XVIII

VOL KAL 007, 16 H GMT

VOL KAL 007 À VOL KAL 015.

POUR TRANSMISSION À ANCHORAGE ARTCC.

PASSONS SUR NEEVA. HEURE D'ARRIVÉE PRÉVUE SUR NIPPI : 17 H 09.

COORDONNÉES SUIVENT...

**BLAGOVECHTCHENSK, 16 H GMT
(1 H HEURE LOCALE)**

Ils étaient là. En face de lui. À moins de deux cents mètres. Adossés au mur d'une cabane abandonnée. Trop immobiles pour avoir éventé sa présence.

Aussitôt après les avoir découverts, Orkov s'était enfoncé dans la forêt qu'il venait de longer au pas de course. Pour éviter de leur donner l'éveil, il avait arrêté sa voiture trois kilomètres plus bas, à l'endroit où le chemin de terre qu'il avait suivi jusqu'au bout rejoignait la route. Comme il s'y attendait, celle-ci constituait une piste d'atterrissage idéale, au moins pour un avion d'envergure moyenne : les bas-côtés en avaient été déboisés et la longue ligne droite ainsi dégagée constituait exactement le genre d'endroit où il s'attendait à rattraper Arvontev.

Orkov cessa de courir et marcha à pas lents, en prenant soin de faire le moins de bruit possible. Si lui pouvait les voir, eux ne pouvaient pas l'apercevoir. Ils ne bougeaient pas et, à leur attitude, il devinait leur état d'épuisement. Lusan s'était déchaussé et avait allongé sa jambe blessée dans l'herbe. La lune éclairait comme en plein jour et d'où il se trouvait, Orkov pouvait discerner la grimace de douleur qui lui déformait le visage. À côté de lui, Arvontev avait fermé les yeux ; en l'espace de quelques jours il paraissait avoir vieilli de plusieurs années, et Orkov était certain que ce n'était pas seulement la conséquence de sa fatigue : les traits s'étaient affaissés, les rides s'étaient creusées, et il était sidéré de constater à quel point l'homme avait pu se transformer.

Arvontev fuyait depuis trop longtemps et Orkov comprit qu'il était miné de l'intérieur. Mais rien ne lui permettait de savoir s'il avait renoncé à se battre ou s'il était déterminé à résister jusqu'au bout. Tout ce dont il était sûr, c'était de les avoir poussés dans leurs derniers retranchements. Il les avait acculés et ils pouvaient être dangereux.

Mais cela, il n'avait qu'un moyen pour le vérifier, et il se résolut à sortir son revolver qu'il arma d'un geste mécanique.

Il disposait de l'avantage de l'offensive et quand il se précipita hors des taillis, il sut qu'il jouait son va-tout.

MOSCOU, 16 H 05 GMT (19 H 05 HEURE LOCALE)

« Deux avions viennent de décoller, général ! Ils foncent droit sur l'objectif.

— Quel est le con qui les a envoyés ?

— Ils viennent juste de partir de la base de Petropavlovsk. Il doit donc s'agir du colonel-Boubnov.

— Faites-les atterrir ! Sur-le-champ !

— Mais...

— C'est un ordre. Exécution ! »

Le général d'armée Seymon Anastasiev, chef d'état-major du commandant en chef du PVO Strany, avait eu au moins le privilège d'être mis au courant de ce qui se préparait ; pourtant il ne comprenait plus ce qui se passait. D'après les informations qui lui parvenaient de toutes les stations d'observation d'Extrême-Orient, il était confronté à une situation anormale, sans aucun rapport évident avec les faits qu'on lui avait exposés : depuis près de trois heures, on lui signalait de toute part la présence d'avions non identifiés croisant au large des côtes soviétiques ; les uns après les autres, tous les radars de veille signalaient des appareils suspects qui ne cherchaient pas vraiment à se dissimuler. Ceux-ci opéraient à la limite des eaux territoriales et il n'y avait donc pas lieu d'intervenir. Seul l'avion de ligne de la KAL, qui avait dévié de manière trop visible de son couloir aérien, représentait un risque d'intrusion bien réel.

Le schéma qui se dessinait dans sa tête était des plus classique ; toutes les données concordaient et il n'y avait pas à se tromper : les Américains tentaient une nouvelle fois de percer les systèmes de communications soviétiques. Toutes les impulsions qu'ils suscitaient n'avaient d'autre but que de mettre sur les dents la défense soviétique et, pour l'instant, ils ne devaient pas être déçus. Cependant un doute avait germé dans son esprit et il lui fallait en faire part à quelqu'un.

« Votre avis ? » demanda-t-il en s'adressant au général Iourssov, l'un des quatre premiers vice-commandants du PVO, qui assumait ce jour-là son tour de garde.

« Sur quoi, général ?

— Sur tout, quoi ! Il y a quelque chose qui cloche quelque part, mais je ne vois pas où. Tout à l'heure on nous annonce que les Américains se préparent à une tentative d'exfiltration, et le personnage sur lequel ils ont jeté leur dévolu est suffisamment sérieux pour que l'on déclenche une alerte maximale. Aussitôt, on centralise toutes les communications sur Moscou, et comme par un fait exprès on se retrouve peu après avec une opération d'ELINT sur le dos. Vous ne trouvez pas ça bizarre, vous ?

— Vous voulez dire que le KGB se serait fait berner et qu'en fait les Américains ont organisé tout cela pour étudier à loisir nos systèmes de communications ?... Si c'est le cas, on les a gâtés.

— C'est exactement ce à quoi je pense. Avec ces idées du KGB, tous les états-majors de la région sont en alerte. Khabarovsk pour nous, mais cela est normal. Par contre on leur offre sur un plateau nos liaisons avec les états-majors de l'intérieur, et comme si cela ne suffisait pas, tout est ramené ici, à Moscou. Khabarovsk-Tchita. Tchita-Moscou. Ce n'est pas mal ! Avec ça, on n'a plus rien à leur cacher.

— Si c'est vraiment cela, on s'est mis dans de beaux draps et les Américains nous auront manœuvrés en beauté... Pourtant, le KGB avait l'air catégorique. »

Le général Anastasiev regarda Iourssov d'un air interrogateur et sortit une cigarette de sa poche pour se donner le temps de réfléchir.

« C'est bien ce qui m'ennuie, reprit-il après avoir allumé sa cigarette. Si le KGB a raison, l'avion que les Américains vont envoyer va tenter de passer en rase-mottes et tous nos radars

sont trop occupés par ailleurs pour tenter de le repérer... Dans les deux cas, on est marrons...

— Général ! Petropavlovsk nous annonce que le vol de la KAL vient de pénétrer chez nous. Au-dessus de l'île du Commandeur. Ils sont furieux pour les avions que vous avez fait atterrir et demandent des ordres. »

Le général Anastasiev se tourna vers le capitaine qui l'avait interrompu et se ressaisit sur-le-champ.

« Et les deux autres appareils qui étaient dans le coin, qu'est-ce qu'ils font ? Ils l'ont suivi ?

— Non, général. Ils sont restés en retrait.

— Très bien. Alors, que Petropavlovsk se contente de le suivre au radar et que Boubnov s'abstienne d'intervenir. Il nous faut attendre de savoir ce que veulent les Américains. Nous aviserons après. »

Anastasiev abandonna le jeune capitaine, qui avait bien du mal à comprendre les raisons d'une telle passivité, et revint vers Iourssov.

« Les choses s'annoncent de plus en plus mal. Si nous attendons davantage, il faudra agir en catastrophe... Il est largement temps de mettre le Kremlin au courant. Vous vous en chargez ? »

BLAGOVECHTCHENSK, 16 H 10 GMT (1 H 10 HEURE LOCALE)

Le revolver tendu à bout de bras, Orkov surgit devant Lusan et Arvontev avant qu'ils aient eu le temps de réagir. Ils ne l'avaient pas entendu arriver et leur surprise fut telle qu'ils le regardèrent s'approcher sans esquisser le moindre geste de défense. En dépit de sa blessure, Lusan était de loin le plus dangereux et Orkov laissa délibérément de côté Arvontev. Celui-ci était hors d'état de fuir seul et, malgré le fait qu'ils se soient rencontrés en plusieurs occasions à Severodvinsk, il ne semblait pas l'avoir reconnu. Ce détail suffisait pour comprendre qu'il avait abandonné la partie : Arvontev avait renoncé à fuir davantage ; l'homme était brisé et ses yeux sans vie le transperçaient, indifférents. Lusan, lui, était autrement redoutable : il ne s'était pas résigné. Traqué comme il l'était, il n'avait plus rien à perdre et une rage meurtrière brillait dans son regard.

Orkov se déplaça sur le côté et vint se poster en face de lui. Sans le quitter des yeux, il se baissa pour inspecter sa blessure.

« Levez-vous tous les deux ! ordonna-t-il en se redressant.

— Impossible. Je ne peux plus marcher, répliqua Lusan en arrêtant du bras Arvontev qui s'apprêtait à obtempérer.

— Ça ne vous servira à rien, Lusan. Faites ce que je vous dis. Cela vaudra mieux pour vous. »

En entendant prononcer son nom, Lusan ne put s'empêcher de sursauter et Orkov le vit serrer les poings.

« Je ne sais pas ce qui vaut mieux pour moi à l'heure actuelle, dit-il en toisant Orkov avec arrogance. Mais tout ce que je sais, c'est que je ne peux plus marcher.

— Très bien. C'est comme vous voulez. Si vous préférez, on peut rester gentiment ici à attendre l'arrivée du KGB... »

Stupéfait, Lusan le dévisagea et même Arvontev parut réagir.

« Qui êtes-vous alors ? questionna Lusan.

— Major Alexandre Orkov. Du GRU.

— Vous n'êtes donc pas du KGB ? continua Lusan qui ne comprenait plus.

— Non. Rien à voir. Je suis l'adjoint au responsable de la sécurité de Severodvinsk, ajouta Orkov en regardant Arvontev. Vous devriez me reconnaître.

— Et vous me suivez depuis Severodvinsk ? demanda à son tour Arvontev, qui ne voyait pas comment le GRU avait pu se mettre à sa recherche.

— Exactement. C'est moi qui ai signé votre permission de vacances et comme cette demande n'était pas dans vos habitudes, j'ai mené ma petite enquête.

— Sans rien dire à personne ? ricana Lusan qui cherchait maintenant à lui faire perdre son contrôle pour lui faire commettre une erreur.

— C'est presque cela. Il faut avouer que je n'avais pas grand-chose de concret pour ouvrir une enquête officielle : une simple mezouza qui avait disparu. Avouez que ce n'était pas suffisant...

— Une quoi ? interrogea Lusan, ahuri.

— Vous avez bien entendu : une mezouza. Sans elle, je n'aurais jamais eu la conviction que vous aviez décidé de faire défection, compléta Orkov à l'intention d'Arvontev.

— ... C'est vrai. Vous aviez raison. Je n'ai pas pu me résoudre à la laisser derrière moi, avoua piteusement Arvontev, avant de se reprendre. Mais pour savoir cela, vous devez être d'ascendance juive ?

— Vaguement, en effet. Mes grands-parents maternels étaient juifs. C'est ce qui m'a mis sur la piste, étant donné qu'il y en avait une chez eux... Mais inutile de me faire votre laïus sur la question juive. Je le connais et je ne me sens pas concerné...

— Je sais, je sais, le coupa sèchement Lusan. Vous êtes officier et vous faites votre devoir.

— C'est précisément cela et c'est pourquoi je vais vous demander de me suivre sans faire d'histoire. Cela vaudra mieux pour vous.

— Et comment connaissez-vous mon nom ? » Lusan revenait à la charge sur le point qui le tracassait le plus. D'après le peu qu'il connaissait du fonctionnement du GRU, il savait que le service de renseignement de l'armée ne disposait que de moyens d'investigation réduits sur le territoire soviétique et une sourde inquiétude s'était emparée de lui.

« Par votre ami Yasha Lerner, se contenta de répondre Orkov, qui n'avait pas du tout envie de s'expliquer davantage.

— Yasha ? Qu'est-ce que vous lui avez fait ? » Lusan avait essayé de se relever mais la douleur l'avait arrêté et il était retombé lourdement dans l'herbe.

Orkov avait vu le geste et il raffermi la prise de son arme pour leur indiquer de ne rien tenter d'inconsidéré. Il lui était pénible d'aborder cet épisode de son enquête mais il ne se sentait pas le seul responsable. À ses yeux, Lusan et Arvontev partageaient une responsabilité au moins égale à la sienne.

« Il est mort et croyez bien que je le regrette... Vous n'auriez jamais dû embarquer ce gamin dans cette histoire. Vous ne faisiez pas le poids et lui encore moins. »

Lusan n'avait pas envie d'en savoir plus. Il était capable de deviner comment Yasha était mort et comment cet officier du GRU avait pu les rejoindre. Les détails ne l'intéressaient plus et un désir de vengeance, décuplé par son propre sentiment de culpabilité, l'envahit soudain. Son adversaire semblait désolé de la mort de Yasha mais il n'en avait cure : ce n'était plus un homme qu'il avait devant lui mais tout un système – froid, oppressif, raciste, contre lequel on ne pouvait pas lutter sans haine et qui appelait de lui-même les gestes les plus désespérés.

« Salaud ! » articula-t-il avec peine tout en essayant une nouvelle fois de se lever.

« Vous n'aviez qu'à y penser plus tôt », riposta Orkov en reculant d'un pas.

Lusan se tourna légèrement sur lui-même pour s'appuyer sur sa jambe valide et glissa la main qu'il dissimulait ainsi à la vue d'Orkov dans la poche de sa veste. Le pistolet qu'il avait dérobé était déjà armé et il lui suffisait de le sortir pour se retrouver à égalité. Maintenant, il lui était égal d'y laisser sa peau ; de toutes les façons, il n'avait plus rien à espérer et la mort ne lui faisait même plus peur.

Écartant Arvontev qui voulait l'aider, il se releva péniblement et fit face à Orkov. Il était parvenu à saisir l'arme et quand Orkov la vit il était trop tard ; elle était déjà braquée sur lui et il vit la résolution dans les yeux de son adversaire.

Le doigt crispé sur la détente, les deux hommes s'observèrent en silence. Le temps s'était dilaté et les pensées les plus diverses se télescopaient dans leur esprit. Orkov lisait à livre ouvert sur le visage de Lusan et il tenta de contenir la peur qui l'envahissait. Il venait de commettre une erreur impardonnable et il lui fallait se ressaisir immédiatement pour conserver une chance de s'en sortir. Lusan ne devait pas être un très bon tireur et Orkov jugea qu'il avait une possibilité de le prendre de vitesse avant qu'il ait ajusté son tir. De son côté, Lusan commençait à mesurer la portée de son geste. Malgré sa détermination, il ne pouvait pas contenir le tremblement qui le gagnait et qui se propageait dans son bras. Sa jambe le faisait horriblement souffrir et il estima qu'il ne pourrait pas rester longtemps dans cette position. Toute cette mise en scène était grotesque : tuer cet homme ne changerait rien, il ne ressusciterait pas Yasha, et maintenant qu'il s'était un peu calmé il se sentait envahi par une immense lassitude.

Mais il n'eut pas le temps de réfléchir davantage. Orkov venait de plonger vers le sol et le coup partit sans qu'il s'en rende vraiment compte. Atteint au ventre, Orkov fut projeté en arrière et une intense surprise apparut dans ses yeux. Lentement, son corps retomba. Interloqué, Lusan le vit s'affaïsser sans comprendre ce qui s'était produit. Il avait tiré au jugé au moment où il avait perdu l'envie de tuer et sa lassitude se mua en nausée de dégoût.

Encore sous le choc, il ne remarqua pas qu'Orkov venait de bouger. Celui-ci s'était redressé sur le coude et, rassemblant ses dernières forces, il se forçait à revenir sur Arvontev. Il pouvait encore l'arrêter et son arme décrivit un arc de cercle pour venir se poser sur le scientifique médusé, qui avait assisté à toute la scène sans pouvoir intervenir.

Quand Lusan réalisa ce qui se passait, il n'y avait plus qu'une chose à faire. Dans un ultime réflexe, comme s'il tenait à se prouver que tout ce gâchis n'avait pas été inutile, il se jeta sur Arvontev tout en tirant une nouvelle fois. Mais Orkov avait été plus rapide et, dans un ultime sursaut, juste au moment où la seconde balle de Lusan l'atteignait en plein cœur, il était parvenu à faire feu.

**MOSCOU, 16 H 15 GMT
(19 H 15 HEURE LOCALE)**

« Vous avez du nouveau ?

— Non. Rien pour l'instant. Tous les hélicoptères dont nous disposons patrouillent dans la zone délimitée grâce aux informations fournies par Iorenko. Mais pour le moment ils n'ont encore rien repéré.

— Laissons cela de côté, voulez-vous. On y reviendra plus tard. » Vicktor Tchekev indiqua

un siège à Effichev et l'invita à s'asseoir. « En fait, je vous ai demandé de venir pour tout autre chose... Il nous faut bien admettre que la situation n'est pas brillante. Je crois que le moment est donc venu d'envisager l'éventualité d'un échec. »

Effichev accusa le coup sans broncher. En face de lui, Tchekev ne le quittait pas des yeux et il se devait de rester impassible. Les paroles du président du KGB l'avaient ébranlé et, si lui-même avait déjà envisagé une telle hypothèse, il ne pensait pas pour autant que le sujet serait abordé si tôt.

« Bien entendu, ajouta Tchekev, il ne s'agit que d'une éventualité. Cependant, vous devez bien comprendre que nous devons déterminer dès maintenant ce que nous aurons à faire.

— Je vous comprends bien. Mais de quelle possibilité d'échec voulez-vous parler ? De celle que constituerait la réussite d'Orkov, ou bien envisagez-vous qu'Arvontev puisse parvenir à s'échapper ? »

Tchekev balaya de la main l'observation d'Effichev, comme s'il s'adressait à un élève faisant preuve d'une mauvaise volonté trop évidente.

« Vous savez très bien de quoi je veux parler, dit-il sans élever la voix. Qu'Orkov réussisse et nous passerons l'opération par pertes et profits. Nous aurons perdu une belle occasion et cela nous concerne seuls. »

L'allusion était évidente et Effichev déglutit avec peine.

« Non ! continua Tchekev. Ce que je veux dire, c'est que maintenant Arvontev a de bonnes chances de nous filer entre les doigts. Vous pouvez mesurer, du moins je l'espère, quelles en seraient les conséquences.

— En effet, camarade.

— Le Kremlin va aussitôt nous tenir pour responsables. Contre cela il n'y aura rien à faire et mieux vaudra attendre que l'orage se calme. Par contre, si le rôle du major Orkov et du colonel Iorenko venait à être connu, ce serait encore plus grave : on nous accuserait de nous être livrés à une guerre intestine au mépris des intérêts du pays.

— Nous pourrions toujours nous retourner contre Orkov en invoquant son manque de discipline. Après tout, il aurait dû nous mettre au courant dès le début.

— Dites-moi, Effichev, en toute franchise : est-ce que vous l'auriez pris au sérieux s'il était venu vous exposer sa théorie de la mezouza dont nous a parlé Iorenko ? »

Effichev hésita un long moment avant de se rendre à l'évidence : « Non. C'est vrai, constata-t-il. On l'aurait rembarré vite fait.

— Surtout qu'Arvontev évoluait dans l'ombre de l'amiral Gorov. À la première intervention de celui-ci, nous aurions été obligés de tout laisser tomber. Vous connaissez aussi bien que moi la personnalité de l'amiral.

— Donc, vous en déduisez qu'Orkov va se défendre et qu'il va nous mettre dans une sale posture.

— C'est précisément cela, et vous comprenez que nous ne pouvons pas nous le permettre.

— Il n'y a donc pas trente-six solutions », admit Effichev, qui venait de comprendre où Tchekev voulait en arriver. Le président du KGB envisageait bien une mesure radicale et un long frisson lui parcourut le dos. La méthode à son égard serait certainement moins expéditive mais il venait d'avoir la confirmation qu'il pouvait tirer un trait sur sa carrière.

« On se comprend enfin... » Tchekev croisa les bras sur son bureau et plongea son regard dans celui d'Effichev. « Comme vous dites, il n'y a pas trente-six solutions, mais une seule : Orkov doit disparaître et Iorenko avec lui. Pour le premier ce ne sera pas difficile : vous pourrez mettre sa mort sur le compte des fugitifs. Si nous devons en arriver là, ils ne seront

plus ici pour se défendre. Pour Iorenko, cela risque d'être un peu plus compliqué : on ne doit pas pouvoir se poser de questions ; sa mort devra paraître naturelle. Les inspecteurs de son service s'en douteront mais ils ne doivent rien pouvoir prouver... Un accident ou autre chose, mais surtout qu'on ne puisse pas nous mettre en cause.

— Je vois parfaitement.

— Alors, je compte sur vous. Il faut que tout rentre dans l'ordre. Et vite. Le temps nous est compté. »

Effichev comprit que l'entretien était terminé et il se leva, la gorge nouée. Tchekev venait d'ordonner la disparition de deux hommes et il pouvait très bien en envisager une troisième si elle servait ses intérêts. En regagnant la porte, Effichev essaya de se persuader que sa disparition à lui irait à l'encontre des intérêts du KGB. Ce serait un aveu d'échec et il tenta vainement de se raccrocher à cette logique qui pour une fois cédait le pas devant ses appréhensions.

Tchekev le laissa sortir et lui donna assez de temps pour quitter l'antichambre où se trouvait son secrétaire avant d'appuyer sur la touche de son interphone.

« Apportez-moi immédiatement le dossier du général Effichev. Faites la recherche vous-même et n'en parlez à personne ! »

BLAGOVECHTCHENSK, 16 H 20 GMT (1 H 20 HEURE LOCALE)

Arvontev reçut Lusan dans ses bras. Frappé en pleine course, le corps faillit l'entraîner sous son poids, et l'effort qu'il dut accomplir pour conserver son équilibre le fit sortir de sa léthargie.

Il ne se rappelait pas ce qui s'était produit. Il avait conservé les yeux ouverts, sans rien voir. Il fixait un plan immobile et, s'il regardait le visage de Lusan, il ne voyait pas la blessure sur son front. Les événements s'étaient précipités. Il avait été sur le point de se rendre, de monnayer sa reddition contre la liberté de Lusan ; à mettre un terme à ce périple qui ne menait nulle part. Mais il n'avait pas eu le temps de comprendre, de s'exprimer. Et la mort de Lusan lui paraissait d'autant plus tragique qu'elle était inutile.

Arvontev déposa le corps à terre et le reprit par les épaules pour le traîner en direction de la forêt. Il ne savait pas pourquoi il agissait ainsi ; une sorte d'instinct le poussait à rechercher l'ombre des bois, comme si elle pouvait leur offrir une ultime et dérisoire protection. Marchant à reculons, il tomba à la renverse. Sous le choc, le pistolet auquel s'était agrippée la main de Lusan glissa à terre et, dans un dernier sursaut, il se pencha pour le saisir et l'envoyer dans les fourrés.

Ce fut son dernier acte conscient ; ce geste ayant épuisé le peu d'énergie qui lui restait, son esprit dérapa à nouveau. Obscurément, il percevait que ses sens étaient en éveil, comme s'il s'agissait de ses dernières facultés. Dans un fossé à l'orée du sous-bois, une eau stagnante croupissait ; la lente décomposition des végétaux qui s'y accumulaient dégageait des vapeurs putrides. Le vent ayant tourné, sa perception se précisa soudain : il revit la mare que la haie de chèvrefeuille dissimulait. L'odeur était celle de son enfance ; elle enveloppait la maison de Balachikha quand le vent soufflait du sud et il eut l'impression d'apercevoir la silhouette de son père que soutenait l'ombre de Martha et de Yasha.

Sa raison vacillait et, dans un éclair de lucidité, il sut qu'il venait de trouver sa dernière

échappatoire.

VOL KAL 007, 16 H 25

Les yeux rivés sur le radar de bord, le commandant Shin cherchait à percer l'horizon. La ligne de côte du Kamtchatka se détachait sur l'écran et une sourde angoisse lui nouait l'estomac. Depuis qu'ils avaient survolé l'île du Commandeur, ils avaient pénétré dans l'espace aérien soviétique et ils n'allaient pas tarder à atteindre la presqu'île du Kamtchatka. Pourtant la conduite des Soviétiques était étrange. Shin était persuadé d'avoir bien discerné deux chasseurs qui s'étaient dirigés vers eux ; jusqu'alors tout était normal et, malgré ses craintes, tout se déroulait selon le scénario qu'il avait prévu : les Soviétiques se devaient de réagir et c'est l'inverse qui eût été étonnant. Or, quand les appareils d'interception avaient fait demi-tour, la situation s'était renversée. Quelque chose s'était dérégulé et il avait de plus en plus l'impression de foncer tête baissée dans un piège.

« Vous voyez quelque chose ? demanda-t-il à son copilote en débranchant le pilotage automatique.

— Non. Plus rien. Les deux premiers appareils sont restés derrière nous. Je suppose que c'étaient les avions de reconnaissance américains chargés de recueillir les informations que nous leur fournissons. Quant aux deux autres, ils semblent avoir atterri.

— Qu'est-ce que vous en déduisez ? »

Le copilote ne répondit pas et Shin devina qu'il pensait la même chose que lui. Le danger s'était matérialisé pour disparaître aussitôt et leur peur n'avait fait que croître.

« Qu'est-ce qu'on fait, commandant ? questionna le copilote au bout d'un moment sans oser le regarder.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ? Maintenant que nous sommes embarqués dans cette galère, il faut aller jusqu'au bout. Nous continuons et advienne que pourra. »

BLAGOVECHTCHENSK, 16 H 50 GMT (1 H 50 HEURE LOCALE)

« Alors, vous êtes partant ?... Vous disposerez de trente-cinq à quarante mètres... »

Il lui semblait encore entendre l'homme de la CIA et le pire était qu'il s'entendait répondre.

« Vous êtes un psy... J'avais seulement peur de montrer un peu trop d'empressement... »

La vitesse réduite au maximum, le capitaine Stott remontait la route qui allait lui servir de piste d'atterrissage et il avait l'impression très nette de s'être fait gruger sur toute la ligne. Pritchard l'avait mené en bateau et il ne lui avait pas fallu longtemps pour se rendre compte que les estimations fournies par Langley étaient sans rapport avec la réalité. La largeur de la route n'excédait pas trente-deux à trente-trois mètres. Peut-être trente-cinq par endroits, mais certainement pas les quarante annoncés. Soit moins de deux mètres de marge de manœuvre de chaque côté de ses ailes. Par contre, et là c'était vrai, il devait disposer d'une longueur suffisante et, d'après ce qu'il pouvait deviner dans la clarté de la lune, le revêtement de la route était à peu près régulier.

Parvenu à l'extrémité nord, il s'astreignit à faire un large demi-tour pour ne pas reprendre de la hauteur et sortit son train d'atterrissage qui frôla dangereusement le faite des arbres. Pour éviter d'attendre trop longtemps au sol, il avait calculé sa vitesse de manière à tenir compte des vingt-cinq minutes de délai accordées à l'homme qu'il venait récupérer, et il se demanda si, d'en bas, celui-ci mesurait les risques qu'il allait prendre pour lui permettre de s'enfuir.

La clairière où se trouvait la mine désaffectée lui fournissait un point de repère facile et il amena le Tupolev dans l'axe de la piste tout en réaccélérant légèrement pour éviter d'arriver trop tôt en perte de vitesse.

« ... *Peur de montrer trop d'empressement à accepter... On ne sait jamais quel syndrome suicidaire ils vont vous trouver...* »

Avant d'amorcer la procédure d'approche, il se remémora une dernière fois ses propres paroles et eut envie d'en rire. De dépit ou de dérision. Vue de près, la manœuvre était encore plus impressionnante qu'il avait pu l'imaginer. Il fonçait à plus de trois cent cinquante kilomètres-heure dans ce qui ne lui apparaissait même plus comme un tunnel mais comme un simple boyau qui s'étranglait par endroits.

Le sol parut se rapprocher beaucoup trop vite, mais un rapide coup d'œil sur son tableau de bord le rassura. Le faisceau du projecteur ventral était quasiment inutile et la moindre erreur d'appréciation lui serait fatale ; il n'aurait jamais le temps de la corriger : s'il se déportait d'un côté ou de l'autre la voilure viendrait percuter l'un des arbres situés sur le bord de la route, et dans le meilleur des cas il s'affaîsserait sur le flanc, s'il ne basculait pas en avant, emporté par la vitesse.

Les roues touchèrent le sol juste dans l'axe de la route et Stott laissa glisser l'appareil sans intervenir. Son esprit s'était vidé de toute considération étrangère à ce qu'il accomplissait et il n'avait besoin de faire aucun effort sur lui-même pour se concentrer sur les commandes. Tout atterrissage était périlleux et son expérience lui dictait de faire abstraction de ses émotions pour ne penser qu'à ces gestes mille fois répétés.

Quand il jugea avoir perdu assez de vitesse pour ne plus embarder, il appuya progressivement sur les freins. Le Tupolev réagissait à la perfection. Stott sentait plus qu'il ne voyait l'extrémité de ses ailes raser les arbres les plus rapprochés, mais il n'y pensait même pas. L'avion continuait sa course vertigineuse avec la plus absolue docilité et cela seul importait. Une tranchée rebouchée à la hâte surgit devant lui mais il venait à peine de l'apercevoir qu'il était déjà sur elle. Le train avant avala l'obstacle et il crut un instant que la fine tige d'acier avait cédé. Un choc sourd se répercuta dans toute la carlingue en même temps qu'il retombait avec brutalité sur son siège. Mais l'obstacle était déjà passé et avait brisé l'élan. La vitesse tombait maintenant beaucoup plus vite et moins de cinq cents mètres plus loin il s'arrêtait, juste devant la cabane qui devait servir de point de rendez-vous.

Immobilisant l'appareil, il se sentit envahi par une joie sauvage. « ... *Je poserai mon taxi où vous me le demandez.* » Ça aussi, il l'avait dit. Sans savoir à quoi il s'exposait. Mais il avait réussi. Réussi l'impossible, et, comparé à ce qu'il venait d'accomplir, le décollage ne serait qu'une simple formalité : allégés de moitié, ses réservoirs allaient lui faciliter la tâche. Il serait de nouveau maître de sa puissance et, si un réacteur ne venait pas à lâcher, la poussée serait parfaitement rectiligne. Le décollage serait moins périlleux et, oubliant l'objet de sa mission, il en arriva à regretter de laisser derrière lui la partie la plus acrobatique de son vol.

Grisé par sa réussite, il mit quelque temps à réaliser que la forme indistincte allongée devant le nez de son avion était bel et bien un corps. Donc il n'avait pas besoin de couper le

contact et ce ne fut qu'après avoir interprété le message que son excitation retomba. Il réalisa qu'il avait oublié où il se trouvait et ce qu'il venait chercher. C'est alors que la peur explosa dans son cerveau, amplifiée par les effets de ses émotions qui n'étaient pas entièrement retombées. Ce cadavre signifiait bien une présence mais il n'avait aucun moyen de vérifier s'il s'agissait d'une présence amie ou ennemie. Rien ne bougeait et il guetta les alentours avec anxiété. Il n'avait plus du tout envie de quitter son siège où il se savait à l'abri. Au moindre signe suspect, un seul geste suffirait à le propulser en avant, hors d'atteinte de tout poursuivant, et il n'éprouvait aucune envie de s'exposer à un danger qui n'était pas de son domaine. Face à cette peur qu'il ne connaissait pas, il se sentait impuissant, et dans un geste instinctif il saisit le revolver qu'on lui avait confié.

La verrière du cockpit glissa sur ses rails et, dans le silence environnant, le bruit des réacteurs qui tournaient au ralenti lui parut assourdissant. La cabane de bois se découpait dans le clair de lune, abandonnée et déserte comme les alentours. Peu à peu, il parvint à oublier le bruit des réacteurs et il se laissa envahir par le silence de la forêt. La situation était irréelle. Au loin un oiseau de nuit émit un long ululement qu'il ne put identifier et il se décida à descendre.

C'était le moment le plus dangereux. Il déploya l'échelle de coupée et arrima le mécanisme qui permettait d'accéder jusqu'à la seconde verrière. Mais personne ne tirait sur lui et, rassuré, il enjamba le rebord de la cabine.

Tous ses sens étaient en alerte. Il s'approcha du cadavre et respira tout de suite plus librement : ce n'était pas l'homme qu'il devait récupérer ; beaucoup trop jeune et sans aucun rapport avec la photo qu'on lui avait demandé d'étudier. Le cadavre tenait toujours à la main une arme pointée sur le côté droit de la route et il s'obligea à avancer dans cette direction.

C'est alors qu'il le vit.

Prostré sur lui-même, enlaçant une tête comme s'il cherchait à la protéger, et il lui fallut s'approcher davantage pour distinguer un autre corps à moitié enfoui dans les fourrés. Arvontev était hagard et la scène avait quelque chose d'hallucinant : il n'était pas seulement choqué ; c'était différent et beaucoup plus dramatique. Sa détresse n'était même plus un appel au secours, c'était un constat, et, aussi peu porté à l'introspection qu'il l'était, Stott devina que sa mission venait de perdre toute son utilité.

« Venez ! » dit-il en russe, avec plus de brutalité qu'il ne l'aurait souhaité, tout en se penchant pour aider Arvontev à se relever. Devant son absence de réaction, il dut le saisir à bras-le-corps pour le forcer à le suivre. Une rage froide le gagnait et celle-ci n'était pas tant tournée vers ce vieillard brisé pour lequel il avait accepté cette mission suicidaire que contre ceux qui la lui avaient imposée.

Ce vieillard, il allait le leur ramener. Seulement pour leur prouver l'inutilité de ce qu'il avait accompli. L'inutilité de leurs calculs.

Parce qu'il avait eu la stupidité de les croire.

Parce qu'ils avaient la stupidité de croire qu'ils pouvaient manipuler tout et tout le monde.

**IOUJNO-SAKHALINSK, 17 H 05 GMT
(3 H 05 HEURE LOCALE)**

« T'as senti ? Il y a de l'excitation dans l'air.

— Si seulement tu pouvais dire vrai. »

Approchant la cinquantaine, les cheveux poivre et sel, le major Vassili Karin venait d'entrer dans les vestiaires des pilotes de la base de Ioujno-Sakhalinsk. Tout en se déshabillant, il avait fait face au major Anatoli Vlassov avec lequel il allait faire équipe. Ils se préparaient à prendre leur tour de permanence et, comme toujours avant ces interminables heures d'attente, ils cherchaient à se remonter le moral. La formule était rituelle mais aujourd'hui il y avait quelque chose de différent : sans avoir pénétré dans la salle de contrôle, ils devinaient qu'un événement était en train de se produire ; ils avaient remarqué en arrivant qu'une animation inhabituelle régnait dans la tour de contrôle et, comme si cette indication ne suffisait pas, le mess n'avait pas fermé de la nuit. C'était bon signe et pour une fois les deux pilotes avaient hâte que l'heure de la relève arrive, de peur de voir l'équipe descendante s'envoler au dernier moment.

« Tu es prêt ? demanda Vlassov en attrapant son casque.

— Oui, oui. J'arrive. Va devant... Au fait, tu as l'indicatif d'aujourd'hui ?

— Ouais. Je suis passé à la salle des opérations. Cette nuit, nous sommes sur Deputat. »

Après s'être arrêtés au mess pour boire un dernier café, les deux pilotes rejoignirent la salle de garde, d'où ils se firent conduire par un planton jusqu'à l'aire de stationnement. La nuit était presque tiède et un léger vent chargé d'humidité arrivait du large. La lune éclairait comme en plein jour et Karin pensa que cela faciliterait les procédures visuelles d'identification pour le cas où ils auraient vraiment à intervenir.

Il y avait longtemps qu'il n'avait pas ressenti une telle excitation et c'est avec plaisir qu'il se glissa dans l'habitacle étroit. Le planton retira l'échelle et bientôt il se retrouva seul, confronté une nouvelle fois à l'attente.

VOL KAL 007, 17 H 09 GMT

VOL KAL 007 À TOKYO-NARITA AAC.

PASSONS SUR NIPPI.

ABANDONNONS ANCHORAGE ARTCC.

HEURE D'ARRIVÉE PRÉVUE SUR NOKKA : 18 H 26. COORDONNÉES SUIVENT...

BLAGOVECHTCHENSK, 17 H 10 GMT (2 H 10 HEURE LOCALE)

L'hélicoptère avait à peine touché le sol que plusieurs hommes en armes jaillirent des portes latérales et se précipitèrent vers la cabane abandonnée. Bien en évidence sur le bas-côté de la route, le corps qui avait attiré l'attention du pilote gisait sur le flanc, les yeux grands ouverts. Sa main était crispée sur un revolver braqué en direction des bois où se trouvait un second cadavre. Les deux hommes étaient morts par balles et une rapide recherche permit de retrouver la seconde arme, qui avait été jetée dans un fourré. D'après l'endroit où elle se trouvait, elle avait été lancée par une tierce personne et le lieutenant qui commandait le détachement n'eut pas besoin de vérifier les fiches signalétiques qu'on lui avait transmises pour savoir que l'acteur principal de cette poursuite était parvenu à s'échapper.

Des traces de pneus avaient défoncé la terre meuble du remblai de la route et il n'était pas très difficile d'imaginer leur provenance.

Son rôle était achevé. C'était au tour de la défense antiaérienne de prendre la relève.

MOSCOU, 17 H 30 GMT
(20 H 30 HEURE LOCALE)

« Cet avion est un leurre, monsieur le premier secrétaire. Il faut le lâcher et mettre tous les moyens dont nous disposons sur l'appareil qui est venu chercher Arvontev.

— C'est hors de question, monsieur le premier secrétaire. Leurre ou pas leurre, cet avion représente un danger réel. Il vient juste de survoler notre base navale de Petropavlovsk et vous savez ce qui s'y trouve. Nous ne connaissons pas ce que les Américains lui ont fourré dans le ventre. Il est indispensable de l'intercepter.

— Si Arvontev sort, général Anastasiev, les Américains n'auront plus besoin d'envoyer un seul avion de reconnaissance électronique au-dessus de la base sous-marine de Petropavlovsk. Je peux vous l'assurer. »

En l'absence du maréchal Kollnov, le général Anastasiev le remplaçait, et pendant un court instant il défia du regard le président du KGB. Des six hommes réunis dans le bureau du premier secrétaire du PCUS, seuls Tchekev et Anastasiev mobilisaient la conversation. Les autres, qui venaient juste d'être mis au courant de ce qui se passait, étaient trop consternés pour intervenir. Écroulée sur son fauteuil, la massive stature de l'amiral Gorov ne réagissait pas et se trouvait dans un état d'abattement proche de la prostration. À côté de lui, le ministre de la Défense, Dimitri Ouliakov, n'était pas dans un état plus brillant et l'accablement qui se lisait sur ses traits n'était pas simulé. Seul le maréchal Garozov, le chef de l'État-Major général, avait repris le dessus et une sorte de rage meurtrière paraissait s'être emparée de lui. Les Américains étaient en train de gagner sur tous les tableaux et il n'avait nulle envie de se cantonner dans un rôle passif. Quant au premier secrétaire, qui pour la circonstance avait congédié son secrétaire et son garde du corps, il écoutait les yeux mi-clos les arguments de chacun des camps en présence. Malgré son état de fatigue, l'ascendant qu'il exerçait de par sa fonction sur les plus hauts responsables militaires de l'Union soviétique était toujours bien réel. La décision finale viendrait de lui seul : le mythe de la décision collégiale s'arrêtait à la porte de son bureau et, en dépit des atteintes de la maladie, l'homme conservait intacte toute son autorité.

« Êtes-vous absolument certain de ce que vous avancez ? » Au prix d'un gros effort sur lui-même, le premier secrétaire avait ouvert les yeux pour poser sa question à Tchekev. « Vous êtes sûr qu'un avion américain est bien venu chercher votre Arvontev ?

— Absolument, monsieur le premier secrétaire, répondit Tchekev. Le général Effichev que vous avez rencontré tout à l'heure m'a téléphoné dans ma voiture juste avant que j'arrive. Les gardes frontières sont parvenus à l'endroit où a eu lieu la réception, peu de temps après le départ d'Arvontev. Il y avait des traces de pneus sur les bas-côtés de la route et un autre hélicoptère qui volait dans les parages aurait aperçu un avion qui prenait de la hauteur en direction de l'est.

— Il y a combien de temps ?

— Un peu moins d'une heure maintenant.

— Et le pilote de cet hélicoptère a pu reconnaître l'appareil ?

— Non. Il faisait nuit et les jumelles à infrarouges dont il disposait sont plus adaptées pour repérer une cible fixe au sol qu'un objectif mobile dans le ciel... Par contre, il pense qu'il pourrait s'agir d'un appareil de fabrication soviétique. Mais il n'en est pas sûr.

— Un des nôtres ?

— C'est possible. Tout comme nous disposons d'appareils américains, les Américains disposent d'appareils soviétiques. D'après nos renseignements, certaines escadrilles US apprennent à voler selon nos méthodes, et si c'est le cas, nous avons d'autant plus besoin de la totalité des radars du PVO pour parvenir à le repérer.

— Tchekev a raison, monsieur le premier secrétaire, intervint le maréchal Garozov. Rien n'est encore perdu. Pour couvrir la distance aller et retour, les Américains ont dû utiliser un appareil lourd ; probablement un bombardier. S'il s'agit d'un de nos propres avions, il ne devrait donc pas être très difficile de trouver lequel ils ont utilisé. À partir de là, on concentre toutes nos forces sur lui en interrompant les vols dans la région pour faciliter le travail de la défense antiaérienne. Selon toute probabilité, cet avion va chercher à rejoindre la base de Misawa puisque c'est la plus proche de toutes les bases américaines dans cette zone. Tôt au tard, il va bien être forcé de se montrer, et à ce moment-là, nos chasseurs ne devraient avoir aucun mal à l'intercepter.

— Et que faites-vous du vol de la KAL ?

— On se contente de le suivre à la trace. Il se dirige vers Sakhaline. Très bien. Qu'on le laisse venir vers nous.

— Mais il faut que tout paraisse normal, coupa Tchekev. Sinon, les Américains peuvent modifier leur plan et même dérouter l'avion d'Arvontev. Il se peut qu'ils aient prévu un itinéraire de dégagement vers une base plus éloignée. Pour l'instant, notre seule chance de le coincer, c'est que nous savons où il va.

— Tout doit être normal, renchérit Garozov en s'animant. Il faut donc que nous donnions aux Américains la réponse qu'ils attendent de nous et que nous intervenions sur le Boeing de la KAL. Deux chasseurs à ses trousses devraient suffire. En plus, ça permettra qu'il ne s'égaré pas au-dessus de zones trop sensibles. Mais il faut faire en sorte qu'ils se croient les plus malins. Donc, ne le serrons pas de trop près...

— Je veux bien admettre que vous ayez raison, mais qui nous dit que les Américains n'ont pas organisé deux opérations simultanées. » Anastasiev avait écouté avec attention les paroles de Garozov, en espérant que celui-ci lui donnerait raison. Déçu que ce n'ait pas été le cas, il revenait à la charge en essayant de calmer le débat.

« Car vous croyez aux coïncidences, vous ? demanda Tchekev d'un ton acerbe.

— Vous savez aussi bien que moi que la coordination n'est pas le fort des services de renseignement américains. » Anastasiev jugea préférable de ne pas ajouter que c'était aussi le cas des services soviétiques et s'abstint de suivre Tchekev sur le terrain où celui-ci voulait l'amener. « La première opération avec le Boeing de la KAL relève de la NSA ; la seconde avec cet Arvontev, de la CIA... Non, je ne crois pas aux coïncidences mais nous devons admettre que le tir du SS-X-24 offrait une occasion idéale pour une opération de reconnaissance électronique.

— Ce tir a été annulé !

— Les Américains n'avaient aucune raison d'être mis au courant. Nous n'avons pas rendu cette annulation publique, il me semble. Donc je persiste à voir dans ce Boeing une menace réelle et je demande que nous prenions les mesures qui s'imposent à son égard avant qu'il ne soit trop tard. Si nous attendons, nous devons céder à la précipitation et nous courons au

drame.

— C'est insensé ! explosa Tchekev.

— C'est la seule conduite raisonnable à tenir ! contra Anastasiev.

— Un peu de calme ! » Le premier secrétaire obtint immédiatement le silence et il laissa passer quelques instants pour permettre aux esprits de se refroidir. Il en avait entendu assez et sa décision était prise. « Vos arguments sont tout à fait justifiés, général Anastasiev. Mais la situation actuelle exige que nous choisissons. Arvontev est de loin plus important que ce Boeing. Il faut donc l'intercepter à tout prix et j'ordonne que tous les moyens soient concentrés sur lui... Je ne crois pas, moi non plus, aux coïncidences. Il faut donc en déduire qu'il s'agit là d'une opération soigneusement mise au point par ceux d'en face et il n'y a aucune raison pour que nous n'utilisions pas les mêmes moyens qu'eux. Ils nous ont eux-mêmes fourni un otage avec ce Boeing et nous allons l'utiliser. Jusqu'au bout, si besoin est, pour ôter toute envie aux Américains de renouveler une telle opération dans l'avenir... Lénine disait que la sentimentalité est un crime. À nous, aujourd'hui, d'avoir le courage de nos convictions... »

VOL KAL 007, 18 H 02 GMT

« On y va ?

— Allons-y, commandant. Cap au nord-nord-ouest. Vitesse : Mach 0,83. Palier : 330.

— Rien à la radio ?

— Non. Rien. Tokyo n'a toujours rien remarqué et les Russes derrière restent muets. »

Shin réagissait par automatisme et le Boeing commença à virer sur l'aile. Derrière lui, à moins de cinq kilomètres, les deux appareils, qui se contentaient de le surveiller sans s'approcher, ne firent pas mine de se mettre en travers de sa route et le laissèrent agir à sa guise. Pourtant, le 747 remontait à présent droit sur la zone stratégique la plus sensible, située à l'extrémité sud de la presqu'île de Sakhaline. Shin suivait à la lettre le programme imposé par les Américains et cette nouvelle trajectoire, communiquée au dernier moment, était celle qui allait lui faire courir le plus grand péril. Ses craintes, qui s'étaient un peu calmées quand il avait abandonné le Kamtchatka pour traverser la mer d'Okhotsk, venaient de resurgir plus fortes que jamais et il ne parvenait plus à en faire abstraction.

Dans un peu plus d'une demi-heure, tout devrait être terminé. Ils quitteraient les côtes de Sakhaline et rejoindraient progressivement leur route normale. Mais s'il essayait de se raccrocher à cette certitude, il ne parvenait pas à oublier ce qui l'attendait. Affichées bien en évidence devant lui, les consignes de sécurité applicables sur la R-20 le ramenaient inexorablement à la réalité et, pour la première fois, il mesurait l'étendue de la menace qui se cachait derrière ces formules auxquelles il n'avait jamais prêté grande attention.

Moins d'une demi-heure plus tard, il devait découvrir ce que cette menace dissimulait à son tour.

KHABAROVSK, 18 H 05 GMT (4 H 05 HEURE LOCALE)

Le signal n'était pas clair. Il apparaissait par intermittence sur l'écran et se dérobaient pour

revenir quelques secondes plus tard. Il pouvait très bien s'agir d'une interférence ou d'un simple parasite. En temps ordinaire, c'est probablement la conclusion à laquelle serait parvenu l'opérateur. La définition était irrégulière et, en tout état de cause, il était inconcevable qu'un avion puisse voler aussi longtemps aussi bas. Le point semblait se diriger vers le sud et la région au-dessus de laquelle il était censé se déplacer était trop accidentée pour qu'un pilote puisse rester en rase-mottes. Mais les consignes étaient précises et l'avis de recherche lancé par Moscou était trop impérieux pour risquer la moindre erreur. Le trafic aérien avait été suspendu dans la région et le quartier général du PVO Strany d'Extrême-Orient avait pour ordre de détecter coûte que coûte un appareil non identifié en provenance de Blagovechtchensk et se dirigeant vers le Japon. Tous les radars de veille scrutaient l'horizon et normalement le repérage aurait dû être effectué depuis longtemps. Cependant les écrans restaient désespérément vides. Cet avion, s'il existait, ne pouvait quand même pas s'être volatilisé et se trouvait bien quelque part ; selon un calcul approximatif, dans les environs de ce spot, et le lieutenant Piotr Posytchev n'était pas disposé à s'exposer de façon inconsidérée.

Malgré ses doutes, il était sur le point d'appuyer sur la touche de repérage visuel qui allait transférer son écran individuel sur la large carte murale, quand le signal s'identifia.

Il s'agissait bien d'un avion qui, pour une raison inconnue, avait renoncé à voler sous la couverture radar. Le point lumineux s'était stabilisé et au même moment Posytchev remarqua que sa vitesse s'était considérablement accrue. L'ordinateur couplé à sa console achevait à peine de calculer les coordonnées de l'objectif qu'il déclenchait l'alerte.

L'appareil était à moins de deux cents kilomètres de la côte et s'en approchait à mille cinq cents kilomètres-heure.

Il restait moins de dix minutes pour le rattraper avant qu'il ne sorte de l'espace aérien soviétique.

Passé ce délai, il devrait être détruit.

LANGLEY, 18 H 10 GMT (13 H 10 HEURE LOCALE)

Dawson avait accompli des prodiges. La liaison du satellite GLOMR mise à la disposition de l'Agence permettait d'être en communication constante avec la base de Misawa, et sur les indications de Dawson, un opérateur les avait branchés sur la fréquence qu'utiliserait le Tupolev s'il venait à rompre le silence radio.

À l'exception du professeur Meadow qui préférait ostensiblement rester dans sa chambre et de Whitney qui s'était embarqué à bord du Boeing de la KAL, toute l'équipe réunie par Pritchard s'était rassemblée dans la salle des communications. À tout moment pouvait leur parvenir le message de l'escadrille de F-16 envoyée au-devant du Tupolev, et d'après son contenu ils sauraient s'ils avaient réussi au non. Il y avait longtemps que chacun avait renoncé à mesurer les trop nombreux aléas dont dépendait le résultat final. Depuis que l'avion de récupération avait disparu des écrans radar de Misawa, ils étaient sans nouvelles de lui et ne pouvaient même pas savoir s'il était parvenu à traverser la formidable barrière de protection électronique érigée par les Soviétiques sur leurs frontières. Quant à la précarité de l'atterrissage, aux obstacles rencontrés par Lusan et Arvontev ou encore à la résistance de ce dernier, ils étaient dans le noir le plus absolu et personne n'osait plus parler de peur

d'exaspérer davantage le climat.

Les écouteurs rivés aux oreilles, Dawson s'agita sur son siège et tous les regards convergèrent sur lui.

« Je l'ai ! » cria-t-il en amplifiant le son.

Une respiration rauque sortait du haut-parleur et la tension s'éleva encore d'un cran. Ni Misawa ni les F-16 ne s'étaient encore manifestés et l'intervention du capitaine Stott signifiait que quelque chose était en train de se produire.

« Misawa à Blinder. Misawa à Blinder. Répondez ! Que se passe-t-il ?

— ...

— Misawa à Blinder. Parlez ! »

Pritchard se leva précipitamment et sa chaise bascula en arrière. Ils étaient dans l'impossibilité absolue de communiquer avec Stott et cette passivité forcée venait d'achever de rompre leurs dernières défenses nerveuses. Quel que fût le côté vers lequel pencherait la balance, ils devraient se contenter d'assister en simples spectateurs à une action dont ils avaient pourtant réglé tous les mécanismes. Les événements leur avaient échappé depuis longtemps, mais seule cette subite irruption de l'extérieur dans leur univers clos venait de les contraindre à admettre l'évidence : ils avaient accepté de supporter toutes les responsabilités de cette affaire et cependant ils n'avaient plus prise sur elle ; elle était leur création mais elle ne leur appartenait plus. Leur sentiment d'impuissance était total et le grésillement insupportable de cette radio désespérément muette venait d'achever de les en persuader.

« Blinder à Misawa ! Blinder à Misawa ! Restez à l'écoute. Je vous reprends tout de suite.

— Misawa à Blinder. Bien reçu. »

En entendant la voix de Stott, Pritchard s'était jeté sur le récepteur, mais le silence revint aussitôt et ses doigts se crispèrent sur le rebord de la console. Toutes les respirations s'étaient alignées sur celle de Stott et personne ne bougeait plus.

« Blinder à Misawa. Je fais route au 150. Je vais avoir besoin de soutien.

— Bien reçu, Blinder. Nous vous l'envoyons. Où êtes-vous ?

— Je ne vais pas pouvoir parler longtemps, alors écoutez bien. J'ai le colis. C'est le premier point. Deuxièmement, le tercom vient de déconner. J'ai dû le débrancher. La région est trop accidentée pour continuer au-dessus des pâquerettes et je me suis donc découvert.

— Blinder ! Vous êtes où, bon dieu ?

— J'arrive sur la côte. Je devrais y être dans trois minutes mais j'ai du monde aux trousses. Ils seront sur moi dans deux minutes. Je vais avoir du mal à y parvenir seul...

— Vous y arriverez, Blinder ! Votre soutien vous attend dans trois minutes trente... Essayez de tenir jusque-là. Vous avez fait du beau travail.

— Allez vous faire foutre ! J'ai assez de médailles pour couler à pic si j'atteins la mer... Les *commies*^[31] seront sur moi dans moins de deux minutes et vous me demandez d'attendre trois minutes trente. Vous vous foutez de moi ou quoi ? »

Au son de sa voix, Stott était sur le point de craquer, et d'après le bruit de chaises qui se répercuta dans la radio, Pritchard devina que l'opérateur de Misawa venait de céder sa place à quelqu'un d'autre.

« Blinder, ici le colonel Herton. Écoutez-moi ! Cessez de déconner et reprenez-vous !

— Bienvenue à bord, colonel. On s'est fait baiser.

— Blinder, reprenez votre contrôle. C'est un ordre !

— Bien reçu, colonel. Cinq sur cinq.

— Très bien. Alors contentez-vous de répondre à mes questions et laissez-vous guider. Comme à l'entraînement. » Herton s'était lui-même calmé et essayait à présent de rassurer son pilote.

« OK, colonel ! Comme à l'entraînement.

— Ils sont combien sur vous ?

— Quatre. Des MIG-23.

— Pour l'instant, vous ne risquez rien. Ils ne savent pas qu'on vous attend au large et ils vont essayer de vous intercepter. Ils ne veulent pas vous descendre. Pas avec votre colis. Ils doivent savoir qui vous trimbalez. Sinon ils ne vous auraient pas pris en chasse comme ils le font. Ils le veulent vivant.

— La belle affaire !

— Stott, arrêtez vos conneries, nom de Dieu ! Quand seront-ils sur vous ?

— Dans moins d'une minute maintenant.

— Laissez-les s'approcher trente secondes encore puis plongez. Le plus bas possible et sans réduire votre vitesse. Ne vous occupez pas de votre passager. Disparaissez de leur vue et baladez-les. Qu'ils vous cherchent, ça va vous faire gagner du temps. Prenez au 130 quand vous aurez atteint votre palier. J'envoie votre soutien là-bas. Confirmez !

— Bien reçu, colonel. Plus que vingt secondes.

— Vous avez répété la manœuvre des centaines de fois. Ça va marcher.

— Quinze secondes.

— Stott ! Comme à l'entraînement. Puis vous dégagez.

— Dix secondes, colonel.

— Ne regardez plus derrière vous... Plongez !

— Bien reçu... Et à la grâce de Dieu ! »

Stott avait laissé la radio en position d'émission et un sifflement strident se répercuta dans le haut-parleur. On avait l'impression de se trouver à bord et Pritchard se tassa sur lui-même. La descente était interminable et relevant les yeux il croisa le regard de Dawson, comme s'il y cherchait un appui.

« 2000 pieds... 1700... 1400. Je vais arrêter.

— Continuez, Blinder ! Plus bas. Vous avez des couilles au cul ou quoi ? »

Involontairement Herton venait de détendre l'atmosphère, et pour qui connaissait le maintien compassé du colonel, ces paroles étaient si incongrues qu'elles déclenchèrent un rire nerveux chez Pritchard et Dawson.

« 700 pieds, Blinder. C'est un minimum. Vous réduirez votre vitesse à 900 kilomètres-heure. » Sans transition, Herton avait repris sa voix ordinaire, et Pritchard se pencha en avant pour mieux entendre ses paroles.

« 850 pieds, colonel. J'y suis, j'y reste.

— Très bien, Blinder. C'est suffisant. Ils vont bien mettre une vingtaine de secondes à vous retrouver. Profitez-en... Attention quand même. Ils peuvent vous couper la route...

— Voilà ! Je les vois sur mon radar ! Ils m'ont perdu. Ils me cherchent...

— Laissez-les, bon sang ! Ne pensez qu'à vos commandes. La côte est où ?

— ...

— Blinder ! Répondez !

— Quarante secondes devant... Ça descend. Je suis le terrain.

— Continuez, Blinder. Vous y êtes presque... »

L'émission fut de nouveau interrompue et toutes les têtes se levèrent vers la pendule murale. Les secondes s'égrenaient interminables, chacun cherchant à visualiser ce qui se passait. L'avion qui filait en pleine nuit à près de mille kilomètres-heure au ras du sol. Les poursuivants et l'escadrille de F-16 à laquelle tout le monde se raccrochait.

« Blinder, ne répondez pas et suivez ce que je vais vous dire de faire. » Herton avait repris la parole et s'exprimait en termes froids, comme s'il s'agissait effectivement d'une manœuvre d'entraînement. « Maintenant, ils vous ont retrouvé. Ne regardez pas votre radar surtout. Continuez droit devant vous. Ils vont chercher à vous encadrer.

— C'est cela. Je les vois.

— Taisez-vous. Ils attendent les ordres. Les F-16 se sont découverts et d'ici quelques secondes les Mig les verront. Ils vont encore perdre du temps à demander ce qu'ils doivent faire.

— J'aperçois les F-16. Juste en face.

— Ne vous en occupez pas. Les Mig aussi les voient. Où êtes-vous ?

— J'arrive sur la côte... Ça y est. J'y suis ! » Stott avait hurlé dans son micro et son anxiété s'était soudain muée en jubilation, jusqu'à ce que le colonel Herton l'interrompe.

« Ne vous excitez pas ! Ce n'est pas encore fini. Maintenant les commies doivent avoir reçu l'ordre de vous abattre.

— Merci du renseignement, colonel. Vous êtes trop bon !

— Fermez-la ! »

Le dialogue se poursuivait à un rythme accéléré et les derniers mots d'Herton cassèrent pratiquement Pritchard en deux, comme si c'était lui qui était à l'intérieur du Tupolev.

« Freinez ! Et utilisez vos leurres thermiques. Ils vont vous tirer dessus !

— Exécution, colonel, répondit Stott soudain dégrisé.

— Ne répondez pas ! Maintenant, reprenez de la vitesse et faites comme si vous alliez en éperonner un...

— ... J'y arriverai pas... Ils tirent sur moi !

— Montez ! rugit Herton. À fond !

— Envoyez-moi les copains. Je n'y arriverai pas. Je ne peux plus tenir !

— On ne peut pas. Vous le savez bien... Tenez bon !

— ... »

Un choc sourd se répercuta dans la pièce et cette fois-ci Pritchard ne fut pas le seul à rentrer la tête dans les épaules.

« Blinder, répondez !

— ...

— Blinder, répondez !

— Ici Blinder... Je suis touché. Mais j'en ai eu un. Il s'est fait avoir lui-même par un de leurs missiles... C'est fini pour moi aussi...

— Non ! Zigzaguez, Blinder ! Droite, gauche, droite, gauche... Désarçonnez-les ! Vous y êtes... Quinze secondes et les F-16 sont sur vous... Encore.

— ... Les commandes répondent mal... Je pique... »

Un nouveau silence retomba dans la pièce. Le souffle coupé, Pritchard s'effondra et même Moses, qui jusqu'ici était resté imperturbable, ne put se retenir de fermer les yeux en une sorte de prière muette.

« ... Non ! Elles reviennent. Les commandes reviennent. »

Le cri de Stott retentit dans le haut-parleur et instantanément chacun se redressa.

« L'appareil est stabilisé... Je suis sur un moteur... Il tient... Les Mig... Les Mig ont disparu... Je suis seul ! »

Les respirations s'accéléchèrent. Tout le monde était debout, la gorge nouée, un cri au fond de la poitrine. Il manquait encore une confirmation, une seule, et l'explosion se produirait.

« Ça y est ! J'ai réussi... Les F-16 sont là. Ils m'entourent. J'ai gagné, colonel ! Vous m'entendez ? J'ai gagné ! »

Personne n'entendit le reste du message. Trop longtemps retenu, le cri jaillit de lui-même, exutoire aux appréhensions des dernières minutes. Pritchard aussi criait. Plus fort que les autres même, et son rugissement était à la mesure de ce qu'il venait d'endurer.

Seul Moses ne participait pas à l'allégresse générale. Il avait vécu la scène avec la même intensité que les autres, mais elle était à peine achevée que son esprit se refusait à savourer une victoire qu'il savait ne pas être encore définitivement acquise.

MOSCOU, 18 H 15 GMT (21 H 15 HEURE LOCALE)

C'était fini. À moins de commettre l'irréparable et de mettre le doigt dans l'engrenage, Arvontev avait gagné. Les cinq F-16 qui étaient apparus sur les radars peu de temps auparavant entouraient maintenant le Tupolev. Un instant, on put croire que les Mig allaient engager le combat. Mais la discipline fut plus forte que l'excitation de l'action et bientôt la distance séparant les deux groupes ne tarda pas à se creuser. Docilement les pilotes soviétiques attendaient les ordres que personne ne songeait plus à leur donner.

L'esprit de tous ceux qui avaient assisté, impuissants, au désastre était déjà ailleurs. Chacun retenait son souffle, attendant que la décision vienne de l'autre. Dimitri Ouliakov et l'amiral Gorov restaient figés sur place et Garozov regardait avec insistance le général Anastasiev. Seuls Tchekev et Effichev, à qui l'on avait bien fait comprendre que leur place ne se trouvait pas dans la salle de commandement du PVO, ne parvenaient pas à quitter des yeux l'écran radar. À présent, les Mig avaient fait demi-tour. Protégé de toute part, le Tupolev s'éloignait en direction des côtes japonaises. Inaccessible. Sauvé au dernier moment par la crainte d'un affrontement que même la personne d'Arvontev ne justifiait pas.

Effondré, le général Anastasiev fut cependant le premier à bouger. À pas lents, il s'approcha du pupitre de liaison avec la base de Ioujno-Sakhalinsk et demanda à être mis en communication avec les pilotes qui suivaient le Boeing. L'ordre venait du Kremlin mais la responsabilité de la décision lui incombait et un instant on put croire qu'il allait renoncer. Depuis le début, il avait eu le pressentiment de ce qui se préparait. Contrairement à ce qu'il pensait jusqu'ici, le pire pouvait être prévisible, même si ce qu'il s'apprêtait à faire dépassait l'entendement.

Levant les yeux, il surprit le regard du maréchal Garozov qui le transperçait. Froidement, cyniquement, comme s'il s'attendait à ce qu'il se dérobe. Il n'avait plus le choix et il appuya sur la touche de communication au moment où la lumière verte lui signalait que la liaison avec les pilotes avait été établie.

« Ici le général Anastasiev, dit-il d'une voix blanche en s'approchant du micro. Premier adjoint au maréchal Kollnov. Qui est en ligne ? »

— Pilote 805. Major Vassili Karin. Mes respects, mon général. » La réponse du pilote lui

parvenait à peine déformée par la distance.

« Qui vole avec vous ?

— Le major Anatoli Vlassov. Sur Mig-23.

— Et vous, de quel type d'appareil disposez-vous ? »

La question était d'ordre technique. Il avait besoin de savoir de quels armements disposaient les intercepteurs pour choisir lui-même l'appareil le plus adéquat.

« Je vole sur un Sukhoï-15, général. »

Disposant de missiles air-air Acrid, les plus lourds missiles de ce type au monde, le Sukhoï était bien l'appareil dont il avait besoin et Anastasiev se demanda si le major Vlassov le remercierait un jour de ne pas avoir été choisi. Mais quelque chose le retenait encore de prendre sa décision et il mit plusieurs secondes à comprendre. « Soukhovati... Soukhar... Soukhoï. » Le sens second des mots lui revenait en mémoire : froid, sec, intransigeant, dépourvu de toute chaleur humaine. Ce ne pouvait être qu'un cauchemar et il devait se réveiller. La coïncidence était trop grotesque pour être tragique.

Le grésillement de la communication le ramena à la réalité et il devina, plus qu'il ne comprit, qu'il ne s'agissait pas d'un cauchemar. Tout le monde le regardait mais lui ne voyait plus rien, et maladroitement, comme si cela importait encore, il se redressa avant de se remettre à parler.

« Très bien, major Karin. Alors, c'est à vous que je vais confier cette mission. » Les phrases étaient hachées et des syncopes involontaires déformaient presque le sens de ses paroles. « Je vous donne l'ordre de détruire votre objectif... Vous respecterez la procédure. Un tir de semonce pour commencer. Puis destruction... Répétez et confirmez réception du message. »

18 H 18 MN 34 S

Chasseur SU-15 à Deputat :

« Les feux de navigation sont allumés ainsi que la balise clignotante. »

18 H 18 MN 56 S

Chasseur Mig-23 à Deputat :

« Roger. Je suis à 7500. Trajectoire au 230. »

18 H 19 MN 02 S

Chasseur SU-15 à Deputat :

« Je m'approche de la cible. »

18 H 19 MN 08 S

Chasseur SU-15 à Deputat :

« Je prends mon temps. »

18 H 19 MN 49 S

Chasseur SU-15 à Deputat :

« Je tire en rafale... Tir de semonce effectué. »

VOL KAL 007, 18 H 21 GMT

Whittney n'avait pas réalisé. Tout s'était déroulé si vite qu'il n'avait pas eu le temps d'avoir peur. Il y eut encore quelques secondes de flottement pendant lesquelles le temps parut s'arrêter. Frappés de stupeur, les passagers retenaient leur souffle en se cramponnant à leur siège. Le sifflement de l'air qui pénétrait par les impacts de balles était assourdissant et l'appareil sembla s'immobiliser, soudain ballotté par les éléments qui s'étaient déchaînés contre lui.

La vague reflua aussi subitement qu'elle était arrivée. Abasourdis par le silence qui était tombé sur eux, les passagers prirent alors conscience de ce qui leur arrivait. Le premier cri de douleur qui s'éleva fut bientôt couvert par une clameur angoissée.

Quand tout à coup l'avion plongea vers l'océan, Whittney fut projeté en avant et c'est en essayant de se retenir aux accoudoirs de son fauteuil que la douleur le surprit. Déséquilibré, il se vit partir en avant et, à travers le voile noir qui s'abattit sur lui, il parvint à discerner l'auréole rouge qui s'élargissait sur sa chemise au niveau de la hanche.

18 H 21 MN 30 S

Chasseur SU-15 à Deputat :

« Les feux de navigation de l'objectif clignotent. Nous nous sommes approchés à moins de deux kilomètres de l'objectif. »

18 H 22 MN 17 S

Chasseur SU-15 à Deputat :

« Je vais devant lui... Ça y est, j'y suis. Juste devant la cible. »

18 H 22 MN 23 S

Chasseur SU-15 à Deputat :

« Il accélère. Je dois augmenter la vitesse. »

18 H 22 MN 29 S

Chasseur SU-15 à Deputat :

« Non ! C'est pas ça. Il ralentit maintenant. »

18 H 22 MN 42 S

Chasseur SU-15 à Deputat :

« ... J'aurais dû le faire plus tôt. Je ne peux pas l'avoir comme ça. Je suis sur son travers. »

18 H 23 MN 10 S

Chasseur SU-15 à Deputat :

« La cible est à 33 000 pieds. »

18 H 23 MN 37 S

Chasseur SU-15 à Deputat :

« Je reviens sur lui. Maintenant, je vais essayer les missiles. »

VOL KAL 007, 18 H 25 GMT

« J'ai peur, mon chéri ! » Jennifer tremblait de tout son corps et s'était tassée dans un geste de protection instinctif contre l'épaule de Stanley. Autour d'eux, l'affolement était indescriptible et les hôtes ne parvenaient plus à contenir la vague d'hystérie qui s'était emparée de la cabine. Tout le monde criait en même temps, les enfants pleuraient et les râles des quelques personnes qui avaient été blessées lors de l'attaque s'élevaient de façon insoutenable.

Par chance, aucun des hublots n'avait été atteint et les effets de la décompression avaient été limités. L'avion avait brusquement piqué du nez, ce qui n'avait fait qu'accroître la panique. Très vite pourtant, le pilote était parvenu à stabiliser l'appareil et les stewards avaient alors pu s'occuper des blessés avec l'aide de deux médecins coréens qui s'étaient levés d'eux-mêmes.

« Calme-toi, s'il te plaît ! Tout est fini. » Encore secoué par la brutalité de l'attaque, Stanley avait malgré tout quelques difficultés à se contrôler et il craignit un instant d'avoir parlé trop sèchement. Pour compenser l'effet de ses paroles, il enlaça Jennifer et la serra contre lui. « Tout est fini, ma chérie, répéta-t-il d'une voix plus douce. Détends-toi !

— Tu es sûr ? demanda Jennifer en se forçant à dissimuler ses craintes.

— Mais oui, je suis sûr.

— Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas... L'avion a dû quitter sa route et pénétrer au-dessus de l'URSS. Ils veulent peut-être nous obliger à atterrir. Tu verras, tout se passera bien maintenant. Il n'y a plus rien à craindre. Je t'assure.

— Je te crois, mon chéri, répondit Jennifer en se blottissant contre lui... Quand je suis avec toi, je sais bien qu'il ne peut rien m'arriver... »

18 H 26 MN 16 S

Chasseur SU-15 à Deputat :

« Le contact est mis. »

18 H 26 MN 20 S

Chasseur SU-15 à Deputat :

« J'ai effectué le tir. »

18 H 26 MN 20 S

Chasseur Mig-23 à Deputat :

« Nous avons tiré. »

18 H 26 MN 22 S

Chasseur SU-15 à Deputat :

« La cible est détruite. »

18 H 26 MN 27 S

Chasseur SU-15 à Deputat :

« Je me dégage après l'attaque. »

18 H 27 MN 10 S

Vol KAL 007 à Tokyo-Narita AAC :

« KAL zéro-zéro-sept. Rapide... Tous les moteurs sont... Décompression rapide... 1010 Delta... »

18 H 30 MN 7 S

Chasseur Mig-23 à Deputat :

« Objectif abattu. »

Épilogue

Il est inutile de mentir. L'élément le meilleur de notre défense est la vérité.

Jimmy CARTER,
Le meilleur de nous-mêmes.

Nous n'admettons pas que les autres se prennent pour des précepteurs et nous enseignent la façon dont nous gérons nos affaires intérieures... Aucun tollé, aucun cri, aucune piaillerie ne nous fera abandonner cette voie.

Andreï GROMYKO,
conférence de presse du 3 mars 1977.

WASHINGTON, 23 MAI 198?

Familles des victimes contre

Central Intelligence Agency

Minutes de la déposition de M. Ralph Pritchard (suite et fin)

M^e MATTHEW BALDWIN. — Et après, monsieur Pritchard. Que s'est-il passé ?

RALPH PRITCHARD. — L'autre avion, celui d'Arvontev, et ses chasseurs d'escorte ont lâché leurs poursuivants et ont atterri comme prévu sur la base de Misawa. De là, nous avons transféré Arvontev à Langley puis nous l'avons installé dans une ferme de Virginie où nous l'avons laissé aux mains des experts de la marine.

M.B. — À Fredericksburg ?

R.P. — C'est exact, maître.

M.B. — Qu'est-il devenu par la suite ?

R.P. — Il s'est suicidé en juillet 1985.

M.B. — Donc, il ne peut venir témoigner. Un mort bien pratique en somme.

— Objection, Votre Honneur !

— Objection retenue !

M.B. — Très bien, Votre Honneur. Je vais donc poser ma question d'une autre manière. Dites-moi, monsieur Pritchard, Arvontev était bien juif ?

R.P. — Oui. En effet.

M.B. — Et religieux ?

R.P. — C'est toujours exact.

M.B. — Connaissez-vous un petit peu la religion juive, monsieur Pritchard ?

R.P. — Oui. Un peu. Et je vois où vous voulez en venir. C'est vrai que l'on ne se suicide pas quand on est juif pratiquant. Mais cet homme était perturbé depuis longtemps. D'après les psychologues, c'est d'ailleurs ce qui expliquerait qu'il ait choisi de faire défection. En plus, il a été gravement affecté par ce qu'il a appris par la suite...

M.B. — Ah oui ! Les fantômes de Macbeth ! Enfin là, il y en avait quand même deux cent soixante-huit de plus.

— Objection, Votre Honneur !

— Objection retenue !

M.B. — D'accord, Votre Honneur. Dites-moi, monsieur Pritchard, cet Arvontev était-il aussi important que cela ?

R.P. — Il l'était.

M.B. — Pouvez-vous nous expliquer en quoi il était aussi important ?

R.P. — C'était l'un des tout premiers experts au monde en matière de sous-marins. Il avait permis à l'Union soviétique de prendre une avance considérable qui mettait en péril la sécurité de notre pays. C'est tout ce que je peux vous révéler.

M.B. — Ne vous tracassez pas, monsieur Pritchard. J'aurais bien garde de vous demander de nous dévoiler des secrets d'État... Non, ce que je désire savoir, c'est si Arvontev et le Boeing de la KAL n'avaient pas une autre utilité ?

R.P. — Je ne comprends pas votre question.

M.B. — Alors, laissez-moi vous parler de tout autre chose. À l'époque de l'affaire qui nous intéresse, la Chambre des représentants devait examiner sous peu le budget exorbitant que la Maison Blanche entendait attribuer au Pentagone : cent quatre-vingt-sept milliards de dollars, soit à peu près l'équivalent de notre déficit budgétaire, et les parlementaires avaient l'air de se faire tirer l'oreille pour satisfaire aux appétits du Moloch du Pentagone. Or, moins de deux semaines après la destruction du Boeing, ce même budget est passé comme une lettre à la poste... Je vous pose donc la question de savoir s'il n'y a pas un lien de cause à effet entre les deux. Et si oui, si quelqu'un n'a pas un peu poussé à la roue pour cet accident très opportun.

— Objection, Votre Honneur !

— Objection retenue !

M.B. — Même raisonnement pour les missiles qui devaient être installés en Europe vers la fin de cette année 1983, alors que la masse des protestations pacifistes allait s'amplifiant...

— Objection, Votre Honneur !

— Objection retenue !

M.B. — Je vais donc changer de sujet, Votre Honneur. Monsieur Pritchard, quand êtes-vous parti à la retraite ?

R.P. — À la mi-octobre 1983.

M.B. — Était-ce normal ?

R.P. — Oui... Enfin, à peu près. J'aurais normalement dû partir en retraite au 1^{er} avril 1984. Mais mon successeur ayant été désigné, j'ai préféré faire valoir mes droits plus tôt.

M.B. — Y a-t-il un lien entre votre départ précipité à la retraite et la démission d'office de David Cofney de ses fonctions à la tête du Conseil national de sécurité ? Ces deux événements se sont passés en même temps, il me semble.

— Objection, Votre Honneur !

— Objection retenue !

M.B. — On peut poser cette question en d'autres termes, Votre Honneur. Selon vous, monsieur Pritchard, la responsabilité de l'Agence est hors de cause car aucune sanction n'a été prise. À l'inverse, des sanctions étant intervenues en Union soviétique, seule l'URSS est coupable.

R.P. — Je ne partage pas votre raisonnement, mais votre déduction est logique. C'est vrai que le chef d'État-Major, le maréchal Garozov, a été relevé de ses fonctions par la suite. Tout comme le chef d'état-major du commandant en chef du PVO Strany, le général Seymon Anastasiev. Celui-ci s'est d'ailleurs suicidé en mai 1984.

M.B. — Que de morts, monsieur Pritchard ! Que de morts... Et la liste n'est pas close. On peut en ajouter bien d'autres. Côté soviétique, les protagonistes de cette affaire ne paraissent pas avoir fait de vieux os : le maréchal commandant en chef de l'armée de l'air, par exemple ; le ministre de la Défense, Dimitri Ouliakov, décédé ; et jusqu'au premier secrétaire de l'époque... Leur culpabilité, peut-être. Au fond, il semblerait que les dirigeants soviétiques soient des êtres tout à fait moraux et non pas les nervis de l'empire du Mal que nous pourfendons. Ici, il n'y a pas eu autant de morts et de suicides...

— Objection, Votre Honneur !

— Objection retenue !

M.B. — Je tenais seulement à démontrer les contradictions de la défense, Votre Honneur. L'administration de l'époque n'avait pas de mots assez durs pour condamner l'Union soviétique. Et alors que ces deux cent soixante-neuf morts offraient une occasion idéale, si

l'on peut dire, il n'y a eu aucune réaction... Permettez-moi, Votre Honneur, de rappeler les sanctions prises par la Maison Blanche le 5 septembre 1983, cinq grands jours après le drame. Un, interruption des négociations sur l'ouverture de nouveaux consulats à Kiev, New York et Los Angeles. Dérisoire ! Les négociations reprendront d'ailleurs dans l'intervalle. Deux, interruption des négociations sur la pêche dans nos eaux du Pacifique Nord. Ridicule ! Les négociations reprendront d'ailleurs dans l'intervalle. Trois, interruption des échanges culturels et scientifiques. Sans conséquence. Les échanges reprendront de même dans l'intervalle. Au contraire, imaginez-vous que l'on ait annulé la rencontre des ministres des Affaires étrangères prévue à Madrid pour le 6 septembre ? La réponse est non, vous le savez bien. Pensez-vous que l'on ait touché à l'accord sur les céréales conclu avec l'URSS le 29 juillet 1983 ? Non ! Les deux cent soixante-neuf morts du Boeing ne valaient pas les dix milliards de ce contrat... Donc, monsieur Pritchard, si vous admettez que les sanctions prises à l'encontre des militaires soviétiques constituent la preuve de leur responsabilité, vous devez bien admettre que cette absence de réaction de votre part montre que vous n'aviez pas la conscience très tranquille.

— Objection, Votre Honneur !

— Objection rejetée !

FIN

[{1}](#) Sorte de concierge.

[{2}](#) Loi du 11 mars 1941 par laquelle les États-Unis mettaient à la disposition de leurs alliés les armements et les matières premières nécessaires à la lutte contre l'Axe.

[{3}](#) *Evrei* : juif.

[{4}](#) Formule rituelle : « L'année prochaine à Jérusalem ».

[{5}](#) À la suite d'émeutes dans cette ville de Kwanju, l'armée intervint avec une violence extrême. Peu de temps après, l'éphémère président Choi était renversé par l'armée et le « Printemps de Séoul » s'achevait.

[{6}](#) *FIR* : « Flight Information Région ».

[{7}](#) *ICBM*: « Intercontinental Ballistic Missile ».

[{8}](#) Résidence du président de la République de Corée du Sud.

[{9}](#) *Spravka* : permis prouvant que le voyage entrepris est autorisé.

[{10}](#) *Kharakteristika* : document retraçant la carrière de son porteur avec « commentaire social, » établi par le Parti et le KGB.

[{11}](#) Article du Code pénal relatif à la diffusion « d'assertions notoirement fausses dénigrant le régime soviétique ».

[{12}](#) Affaire de l'avion espion U2 abattu le 1^{er} mai 1960 au-dessus de l'URSS.

[{13}](#) Cours de doctrine marxiste obligatoire dans toutes les facultés.

[{14}](#) Institut d'État de l'Information Interbranche.

[{15}](#) Université de Moscou.

[{16}](#) Ministère des Affaires étrangères soviétique.

[{17}](#) *Elint* : « Electronic intelligence ».

[{18}](#) *Comint* : « Communication intelligence ».

[{19}](#) FAA : autorités de l'aviation civile américaine.

[{20}](#) *Krasnaïa Zvezda* : « L'Étoile rouge », l'organe de l'Armée Rouge.

[{21}](#) *DIA* : « Défence Intelligence Agency ».

[{22}](#) Cinéma de l'avenue Kalinski.

[{23}](#) *OBKHSS*: Direction pour la Lutte contre les atteintes à la propriété socialiste.

[{24}](#) *GLOMR* : « Global Low Orbiting Message Relay ».

~~Ordre exécutif signé par Ronald Reagan en décembre 1981 et interdisant aux services de renseignement de recourir à des liquidations physiques.~~

[{25}](#) ~~Ordre exécutif signé par Ronald Reagan en décembre 1981 et interdisant aux services de renseignement de recourir à des liquidations physiques.~~

~~Blinder : nom de code de l'OTAN pour le Tupolev 22-U.~~

[{26}](#) *Blinder* : nom de code de l'OTAN pour le Tupolev 22-U.

~~Stoukatchi : informateurs du KGB.~~

[{27}](#) *Tercom* : « TERrain air COuntour Matching system ».

~~INS : « Inertial Navigation System ».~~

[{28}](#) *Seksoti* : collaborateur secret du KGB.

[{29}](#) *Stoukatchi* : informateurs du KGB.

[{30}](#) *INS* : « Inertial Navigation System ».

[{31}](#) *Commies* : communistes, en argot américain.